Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s4lalecture05pari

LA LECTURE

LA LECTURE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME CINQUIÈME

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
122 — RUE RÉAUMUR — 122
PARIS

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
Ser. 4
v.5

LES MILLIARDAIRES AMÉRICAINS

(Suite.) (1)

PAS D'ENFANTS

Cette facilité de recrutement est d'ailleurs indispensable, sans quoi le monde des Quatre-Cents ne tarderait guère à s'éteindre. Insistons sur cette constatation, car elle caractérise véritablement l'âme de la milliardaire américaine. L'atmosphère déprimante et démoralisante dans laquelle elle vit a étouffé en elle jusqu'à l'instinct de la maternité.

Où trouver le temps d'avoir des enfants, quand l'existence entière est prise par les bals, les fêtes, les dîners, les réceptions ? Une grossesse, c'est la réclusion pour plusieurs mois, l'impossibilité de s'habiller et par conséquent d'écraser ses rivales sous le luxe de ses toilettes. Aussi, la milliardaire envisage-t-elle la maternité comme une charge, à laquelle son monstrueux égoïsme lui commande de se soustraire.

Parcourez cette superbe Cinquième Avenue, si fière de ne compter, sur un parcours d'un mille, que des multi-millionnaires, et examinez les somptueux palais qui la bordent. Vous aurez vite fait de vous convaincre que la stérilité y est la règle et la fécondité la rarissime exception. Depuis la 57e jusqu'à la 71e Rue, vous compterez *quarante-cinq* palais ; dans quatre seulement il y a des enfants. C'est : au numéro 804, chez William E. Roosevelt ; au numéro 858, chez Isaac Stern ; au numéro 857, chez George Jay Gould ; et au numéro 840, chez John Jacob Astor. George Gould

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 28 avril.

a cinq enfants, William Roosevelt quatre, Isaac Stern deux et John Jacob Astor un seul. Cela fait *douze* enfants pour *quarante-cinq* familles.

Toutes les autres, dans un délai plus ou moins long, sont condamnées à disparaître. Demain, elles vont s'éparpiller au hasard des héritages, les colossales fortunes des Whitman, des Stevens, des Gerry, des Bradley, des Ogden Mills, des Sloane, des Whitney, des Belmont ; et l'énorme richesse des familles subsistantes s'accroîtra de la diminution de leur nombre. Aussi, devant ce symptôme, si douloureusement significatif de l'égoïsme des milliardaires, ne pouvons-nous pas nous empêcher de nous rappeler les vers du poète :

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis mêmes,
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

Ainsi, la femme du multi-millionnaire américain, non contente d'avoir abdiqué son rôle social, se dérobe aussi à son rôle physiologique. Elle n'est pas femme du foyer, elle n'est même pas femme, dans la plus simple acception du mot.

LA FOLIE DE LA RÉCLAME

Avant d'en terminer avec cette partie de mon sujet, il me faut répondre par avance à une critique que mes lecteurs européens ne manqueront pas de m'adresser. Certes, à leur point de vue, il peut paraître étrange que des faits particuliers soient ainsi précisés et que je n'aie pas cru devoir remplacer, par des initiales imaginaires ou de simples et discrètes étoiles, les noms que je fais figurer dans cette étude. Partout ailleurs qu'à New-York et dans le monde spécial que je me suis efforcé de décrire, je me rangerais à leur avis. En Europe, aucune femme ne me pardonnerait d'avoir ainsi soulevé le voile de sa vie privée et d'avoir imprimé son nom tout vif : ici, je ne saurais me faire absoudre de mes indiscrétions qu'en nommant bien haut celles qui en font l'objet. On ne m'en voudra point de la sévérité de mes jugements, pour peu qu'il en sorte quelque réclame.

Les femmes de la Cinquième Avenue se soucient peu qu'on les critique, pourvu qu'on parle d'elles.

J'ai, du reste, juste à point pour déterminer ce genre particulier d'inconscience, un fait précis qui n'a pas un mois de date : on verra tout à l'heure pourquoi, cette fois-ci, je déroge à mes habitudes en n'en nommant pas l'héroïne.

Un jeune reporter, dont le père est en relations avec moi, m'avait demandé une lettre de recommandation pour une des Reines de la Cinquième Avenue, qui est une de mes parentes par alliance. Le journaliste débutant désirait s'enquérir des projets que notre élégante mûrissait pour la saison d'hiver, des fêtes qu'elle entendait donner et des attractions nouvelles qu'elle réservait à ses invités. La demande était en somme fort naturelle. Je donnai la lettre de bon cœur.

Quelques jours après, je reçus la visite du jeune reporter, qui venait me remercier.

— Eh bien, lui dis-je, êtes-vous content? avez-vous obtenu ce que vous désiriez ?

— Oh ! monsieur, me répondit-il, je suis ravi ! J'ai été reçu à merveille. Mme X... ne s'est pas contentée de répondre à mes questions ; elle m'a fourni elle-même des renseignements que je n'aurais jamais osé lui demander.

— Vraiment ! répliquai-je. Pourtant les gentlemen de votre profession ne brillent pas d'ordinaire par l'exagération de leur discrétion.

— Mais, monsieur, je n'ai même pas eu à être indiscret ! Mme X... m'a montré sa garde-robe, les toilettes qu'elle venait de recevoir, sa lingerie, ses dentelles, des chemises arrivées de Paris ; elle m'a fait visiter son cabinet de toilette et m'a confié jusqu'aux détails les plus intimes, m'invitant à prendre des notes, de peur de rien oublier.

Je fus, je l'avoue, un peu gêné. La conduite de Mme X..., si peu que je m'illusionnasse sur ses sentiments, me révoltait.

— Ecoutez ! dis-je au jeune journaliste. Je vais vous demander quelque chose qui vous coûtera peut-être beaucoup. Mais il faut que vous me promettiez de ne point vous servir des renseignements dont vous me parlez. Il me serait souverainement désagréable que le moindre ennui vînt de mon fait à M. X... Et pour Mme X... elle-même, je vous le demande aussi. Que diraient ses amies, si elles apprenaient qu'elle s'est laissée aller à de pareilles inconséquences ?

— Monsieur, me répondit mon jeune reporter, il sera fait comme vous le désirez. Pourtant, ajouta-t-il en souriant, la chose n'a peut-être pas l'importance que vous lui attribuez, et les amies de Mme X... ne demandent qu'à suivre son exemple.

Et il tira de son portefeuille une demi-douzaine de lettres, qu'il me tendit. Mme X... avait déjà raconté à ses amies ce qui s'était passé, et lesdites amies, jalouses de cette aventure, priaient le reporter de passer chez elles pour y recevoir leurs confidences.

* * *

De tout ce qui précède, on peut tirer cette conclusion que la mentalité des femmes et des filles de nos multi-millionnaires diffère absolument, non seulement de celle des femmes et des jeunes filles de la vieille Europe, mais aussi de celle de leurs propres compatriotes. On peut même affirmer qu'il y a en elles un phénomène sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Ce qui n'avait été jusqu'à présent que la caractéristique d'individualités isolées, apparaît maintenant comme généralisé dans une caste, que l'énorme puissance de l'argent dispense de la nécessité de vouloir et même de penser. Pourquoi une jeune fille ou une jeune femme s'efforceraient-elles d'acquérir une autre supériorité, sur celles qui l'entourent, que la seule supériorité reconnue par celles-ci, la supériorité de l'argent? D'où suppression de l'effort, suppression du rêve, suppression même de la pensée, et naissance d'un délicieux et horrible petit monstre, sans cerveau et sans cœur, fermé à toute jouissance de l'esprit, à toute idée de solidarité sociale, incapable de comprendre, incapable même de voir ce qui l'environne : la fille du multi-millionnaire américain.

Mais il est heureusement une revanche à cette tyrannie de la fortune, une revanche des autres femmes de l'Amérique, de celles qui pensent, de celles qui travaillent, de celles qui rêvent. Même chez celles qui n'ont pas le souci de l'acquérir ni de la conserver, la fortune est la mort du bonheur. Elles sont malheureuses, ces poupées, malheureuses sans savoir pourquoi, mais malheureuses tout de même. Elles ne connaissent rien de ces joies saines et pures dont la libre expansion monte jusqu'à elles, comme une provocation. Il y a de l'envie dans le regard dont elles suivent ces femmes ou ces fiancées de travailleurs, qui passent près d'elles,

l'œil joyeux, le sourire aux lèvres, dans le rayonnement de la félicité intérieure. Et la sainte pitié de la femme apparaît tout entière dans ce mot que j'entendais, il y a quelques jours, sortir de la bouche d'une petite employée dactylographe, comme passait près d'elle, lasse et ennuyée, la jolie miss Goelett, étendue dans sa victoria : « — Pauvre petite! »

III — LA NAISSANCE DES MILLIARDS

LE « TRUST »

Les économistes qui ont étudié la formation de la propriété individuelle en Europe seraient singulièrement déçus, s'ils essayaient d'appliquer aux énormes capitaux américains les règles qu'ils ont édictées. Les gros industriels, les Rois de la Banque, les spéculateurs à la fois hardis et heureux qui édifient des fortunes princières sur le vieux continent, procèdent à peu près tous de la même manière. Ils s'efforcent de ramener le prix de revient de la marchandise qu'ils débitent à son minimum, tout en maintenant le prix de vente au taux le plus élevé possible. La majoration de ce prix, si elle se produit, doit malgré tout demeurer légère ou, en tout cas, suivre une ascension assez lente, la loi de la concurrence et celle de l'offre et de la demande continuant à réglementer, d'une façon en quelque sorte mécanique, les échanges des produits.

Aussi, ce qu'on pourrait appeler la génération spontanée du milliard est-elle un phénomène à peu près exclusivement américain. Si l'Europe, et particulièrement la France, nous ont fourni, dans ces dernières années, quelques rares exemples de fortunes formidables, constituées en des délais exceptionnellement brefs, cela tient à ce que les méthodes américaines ont commencé déjà à franchir les mers. Certes, elles ne sont là que d'une application plus restreinte, la vieille organisation économique des sociétés de l'Europe centralisatrice et étatiste ne favorisant pas leur développement. Mais nul ne pourrait prétendre qu'il en sera toujours ainsi et que vous n'aurez point à connaître, un jour ou l'autre, ces ins-

truments de richesse subite, qui font merveille à l'abri du drapeau étoilé de l'Union.

Le plus puissant de ces instruments est le *Trust,* vieux mot qui signifiait autrefois *confiance* et *espérance* et qui ne veut plus dire aujourd'hui que *syndicat.* La coalition de spéculateurs qui organisa en France, il y a une douzaine d'années, la hausse factice des cuivres, opération terminée, on ne l'a pas oublié, par des ruines sans nombre, était un *Trust.* Je vais essayer de le définir clairement et d'en faire ressortir en même temps le mécanisme et le danger. Danger pour la collectivité, bien entendu, car les membres du *Trust*, les syndicataires, n'opèrent qu'à coup sûr dans la presque unanimité des cas; et si, par hasard, ils se trompent et se ruinent, c'est toujours, inévitablement, parce qu'ils ont rencontré, en face d'eux, un *Trust* plus riche, plus puissant, plus appuyé que le leur.

En fait, on peut dire que le *Trust* est un accaparement, non seulement des produits, mais aussi des moyens de production. C'est la dérivation, le drainage, dans une caisse unique, des profits réalisés par une multitude de producteurs et de travailleurs. C'est la main-mise absolue sur toute une partie de la richesse nationale. C'est le développement du monopole de fait à une puissance inconnue.

Aucune lutte n'est possible. Dans sa course irrésistible, le *Trust* arrache, broie, emporte, entraîne, comme un fleuve qui a rompu ses digues, tout ce qu'il rencontre sur son passage. Ce ne sont pas seulement les adversaires importants, les spéculateurs déjà classés, les usiniers considérables; ce sont également les petits, les humbles, les travailleurs, les modestes que dévore l'insatiable appétit du monstre. Pour cela, il foule aux pieds, non seulement les sentiments de l'humanité la plus élémentaire, mais aussi la résistance des lois, qu'il fait abroger quand elles le gênent, qu'il viole effrontément et impunément quand il n'a pu réussir à les détruire. Un fait tout récent fera comprendre, mieux du reste que toutes les définitions abstraites, le véritable caractère du *Trust* et les dangers qu'il porte en lui.

LE ROI DU PÉTROLE

Cela date de quelques mois à peine. Le mercredi 12 octobre 1898, le plus terrible peut-être des directeurs de *Trusts*, le Roi du Pétrole, John D. Rockefeller, était appelé à s'expliquer devant la Cour

Suprême de l'Ohio sur les nombreuses violations de la loi qu'il avait sur la conscience. A maintes reprises déjà, la Cour de l'Ohio et quantité d'autres Cours de Justice avaient eu à s'occuper du *Standard Oil Trust* et de ses directeurs. Des jugements avaient été rendus, condamnant les *Trusts* en général et le *Trust* Rockefeller en particulier à disparaître, mais on ne s'était même pas donné la peine d'éluder la loi et tout s'était continué comme par le passé.

Un soir, après avoir passé la journée entière à la Cour, le richissime Rockefeller rentrait au salon du *New-Netherland Hôtel*, où il était descendu, quand il se trouva face à face avec un homme à cheveux gris, de haute taille et de carrure athlétique. Vivement ému, le milliardaire tendit la main à l'arrivant et, de sa voix la plus douce :

— Comment cela va-t-il, George? lui demanda-t-il. Voici que nous vieillissons tous les deux, n'est-il pas vrai? Ne regrettez-vous pas de n'avoir pas suivi mes conseils, dans le temps jadis?

— Peut-être aurais-je mieux fait de les suivre, répondit l'inconnu d'une voix vibrante, car vous m'avez en effet ruiné, comme vous m'aviez promis de le faire. Oui, vous m'avez ruiné, par la force de votre argent et de votre malhonnêteté, vous m'avez ruiné et vous ne le nierez pas!

John D. Rockefeller ne discuta pas. Il ouvrit la porte du salon et sortit. Mais le scandale avait été public. Tous les assistants avaient reconnu, dans l'énergique vieillard qui avait si clairement dit son fait au Roi du Pétrole, une des plus notoires victimes de la tyrannie des *Trusts*, George Rice, de Marietta (Ohio). Une des plus notoires, oui, mais non la seule. Ils sont innombrables, les pauvres êtres que l'égoïsme et l'ambition des Rockefeller et de leurs semblables ont broyés dans leur lutte pour les millions. Ecoutons l'histoire de celui-ci; elle sera, à quelques variantes près, l'histoire de tous les autres :

En 1876, George Rice, ingénieur de grand mérite, fondait dans la Virginie une raffinerie de pétrole. Sa probité bien connue lui avait assuré une clientèle nombreuse et, dès le début, son usine, dénommée *The Ohio Works*, traitait plus de 100.000 barils de pétrole brut par an. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalousie de John D. Rockefeller, qui dirigeait déjà le *Trust* des

pétroles, connu sous le nom de *Standard Oil Company*, et la guerre commença sans plus attendre.

Tout d'abord, la Compagnie offrit aux clients habituels de George Rice, le pétrole raffiné à 0 fr. 15 de moins par gallon que George Rice lui-même ne le vendait. L'ingénieur voulut savoir la raison de cette dépréciation et fit une enquête. Elle lui révéla des faits monstrueux. Les Compagnies de chemins de fer qui transportaient le pétrole obligeaient les raffineurs à charger leurs fûts dans des wagons de marchandises ordinaires; seul, le *Trust* était autorisé à faire circuler sur le réseau des wagons-réservoirs, pour lesquels il n'avait pas à payer de voyage de retour. En outre, le poids des barils constituait un fret très lourd à la charge des raffineurs indépendants en général, et de George Rice en particulier, pendant que le *Trust* ne payait que pour le poids net du pétrole. Cela faisait au *Trust* un avantage sur ses rivaux de plus de 500 francs par wagon. Sur ces entrefaites, John D. Rockefeller, croyant George Rice complètement découragé, lui fit offrir de lui acheter sa raffinerie. George Rice préféra interrompre momentanément ses affaires et refusa. Il savait que la loi interdit formellements les *Trusts* et, décidé à aller jusqu'au bout, il ne voulut pas se livrer pieds et poings liés à ses redoutables antagonistes.

Les tribunaux furent saisis, et de l'enquête à laquelle ils procédèrent résulta ce fait, que le *Standard Oil Company* et la Compagnie des Chemins de fer étaient dans la même main. Les président et administrateurs du *Trust* étaient en même temps les président et administrateurs d'un cinquième du réseau total de la voie errée aux Etats-Unis. Les sacrifices qu'ils faisaient pour transporter à prix minimes les pétroles du *Trust* étaient supportés par les actionnaires du chemin de fer, ce qui fait que ceux du *Trust* touchaient annuellement des dividendes de 30 à 40 p. 100.

Mais pendant que les tribunaux poursuivaient leur enquête, Rockefeller et les siens continuaient leurs opérations. Successivement, tous les raffineurs américains, attaqués les uns après les autres, étaient obligés de fermer leurs usines. Le procédé employé était partout le même. Dans la ville fournie par un raffineur indépendant, le pétrole était vendu par le *Standard Oil* à 10 ou 12 p. 100 meilleur marché que par lui. Naturellement, les épiciers et autres détaillants changeaient de fournisseur et s'adressaient à Rockefeller. Si, par hasard, sachant quel renchérissement les attendait pour le jour où les raffineurs indépendants seraient

étranglés, ils faisaient mine de ne point vouloir changer, le syndicat installait lui-même des boutiques de détail dans la ville et ruinait les détaillants, en vendant même à perte au consommateur. Une fois seul maître du marché, il avait vite fait de rentrer dans ses déboursés. M. George Rice a donné ce détail extraordinaire, dont l'authenticité, non seulement m'a été affirmée par lui, mais en outre a été constatée de la façon la plus formelle au cours de l'enquête judiciaire. En 1885, le chemin de fer lui faisait payer 1 fr. 75 pour le transport d'un baril de Macksburg à Marietta, distant de 25 milles, pendant que, pour le même parcours, la même Compagnie ne réclamait au *Standard Oil* que 0 fr. 50; et, ce qu'il y a de plus invraisemblable, la Compagnie *reversait* au *Standard Oil* 1 fr. 25 sur les 1 fr. 75 qu'elle recevait, de sorte que le *Trust*, concurrent de M. George Rice, empochait les deux tiers de l'argent que ce dernier dépensait pour le transport de ses denrées.

L'enquête une fois terminée, l'Attorney Général formula ses réquisitions. Elles tendaient à ce que la Cour suprême de l'Ohio prononçât la déchéance des Compagnies de chemins de fer et la dissolution du *Standard Oil*. Cela se passait en 1887, voilà bientôt douze ans. La Cour, dans son arrêt, adopta ces conclusions. Il semblait que, cette fois, tout fût fini et que M. George Rice eût gain de cause. En réalité, rien de semblable n'eut lieu. Les Compagnies de chemins de fer et le *Trust*, ne pouvant avoir raison du pouvoir judiciaire, gagnèrent le pouvoir exécutif. Les tarifs différentiels continuèrent à être appliqués.

Le 21 mars 1892, la Cour suprême de l'Ohio rendit un nouveau jugement contre le *Standard Oil* et ordonna sa dissolution immédiate. Cette fois, Rockefeller annonça qu'il allait se soumettre. Il se contenta de changer le nom des certificats du *Trust*, sorte de warrants, qu'il remplaça par des titres d'une autre espèce, mais négociables comme les premiers, et, malgré l'opposition de la Cour, qui ne se déclara pas satisfaite de ce subterfuge, il continua ses errements d'autrefois, qu'il n'a jamais cessés jusqu'à ce jour. On imagine quels bénéfices scandaleux résultent de ces opérations illicites. De mars 1892 à septembre 1898, le *Trust* a payé à ses actionnaires 26 dividendes trimestriels de 3 p. 100, plus 59 p. 100 de dividendes spéciaux, soit au total 137 p. 100 du capital. Ce capital étant de 102.230.700 dollars, le *Trust* a donc rapporté, depuis sa prétendue dissolution, la somme fantastique de 140.000.000 dollars ou 700 millions de francs, qui ont passé, pour la presque

totalité, dans la poche de John D. Rockefeller. La fortune du Roi du Pétrole dépasse aujourd'hui 1.500 millions. La seule *Standard Oil Company* lui assure un revenu de 60 millions par an, et ces sommes énormes représentent des ruines accumulées, des violations de la loi, des actes d'accaparement en quantité suffisante pour faire pourrir un homme en prison pendant des années. En effet, la loi punit les infractions, dont John D. Rockefeller s'est rendu tant de fois coupable, d'une amende de 2.500 francs et d'un emprisonnement de deux ans pour chaque récidive. Et qui comptera jamais les récidives de John D. Rockefeller et de ses associés de la *Standard Oil Company*?

L'argument que le Roi du Pétrole emploie pour sa défense mérite d'être signalé et réfuté tout à la fois. Il prétend que le consommateur, c'est-à-dire la population tout entière des Etats-Unis, a bénéficié de ses accaparements. C'est là une chose absolument inexacte, comme il est facile de le prouver. Pour raffiner un gallon (4 litres) de pétrole, la dépense est de 0 fr. 02 environ. Or, le prix du pétrole raffiné est de 100 à 300 p. 100 plus élevé que celui du pétrole brut. Cela suffit à faire justice des allégations du *Trust* et de ses porte-parole autorisés. La *Standard Oil Company* a commencé par ruiner les raffineurs de pétrole. Elle a asservi ensuite les propriétaires de puits, qu'elle a de même successivement évincés, en refusant de leur acheter le pétrole brut au-dessus d'un certain « prix de famine » arrêté d'avance et auquel ils étaient bien obligés de se soumettre, puisque les raffineurs, qui auraient pu payer des prix plus rémunérateurs, n'existaient plus. Elle a fait, des administrations publiques comme des chemins de fer, de purs et simples instruments à son service. Elle a prélevé sur toute une population, producteurs d'abord, consommateurs ensuite, l'énorme dîme qui est venue emplir ses coffres. Et, grâce à cela, elle a fait de son président, John D. Rockefeller, l'homme le plus riche des Etats-Unis, le spéculateur hardi qui se rit des lois, le terrible, l'insensible *business man* qui a tout sacrifié au monstrueux accroissement de sa fortune.

Veut-on le suivre, cet accroissement? En 1855, John D. Rockefeller possédait 5.000 dollars; en 1870, 50.000; en 1875, un million; en 1885, 50 millions; en 1890, 100 millions. Il « *est valeur* » aujourd'hui, en 1899, de 256 millions de dollars ou un milliard trois cent millions de francs, sans compter la plus-value de ses immeubles et des parts d'intérêt dans un grand nombre de banques d'Etat,

ce qui dépasse légèrement 200 millions, soit au total quinze cents millions de francs. Tel est l'homme tout puissant que George Rice n'a pas craint de combattre et de flétrir, au moment où, pour la vingtième fois impuni, il sortait la tête haute du Tribunal suprême de l'Ohio, désarmé devant lui.

Cependant, cette énergique protestation de l'homme qu'il avait ruiné inquiéta le Roi du Pétrole ; et, craignant que peut-être force ne finît par rester à la loi, il prit ses précautions en conséquence. Grave imprudence, car voici que tout vient de se découvrir et que John D. Rockefeller est, aujourd'hui, en très fâcheuse posture.

Le 4 mars dernier, l'Attorney Général Monnett, qui avait requis contre le *Standard Oil,* déclarait hautement et publiquement que John D. Rockefeller *lui avait fait offrir deux millions de francs* pour modifier ses conclusions dans l'affaire. Il avait tout d'abord hésité, mais le courage de George Rice eut raison de ses incertitudes.

— Oui, dit-il, une offre de deux millions de francs m'a été faite par le *Standard Oil.* Elle m'a été faite dans mon cabinet, en présence de mon beau-frère, Smith W. Bennett, qui m'avait assisté dans cette affaire. C'est dans les premiers jours de février, comme je revenais de Washington, après avoir requis dans le procès de la Banque d'Etat. L'homme qui s'est chargé d'une pareille proposition est un ami, que je serais navré de voir impliqué dans une pareille poursuite. Il ne se rendait pas compte, j'en suis sûr, du crime dont on le faisait complice. Du reste, il me félicita chaleureusement de mon refus. Quant à moi, j'aurais gardé le silence, mais M. George Rice a été mis au courant. Il a parlé et je lui dois, comme je me le dois à moi-même, de certifier l'exactitude du fait invoqué par lui.

Comment tout cela finira-t il? John D. Rockefeller sortira-t-il encore indemne de cette criminelle tentative de corruption? La chose, à tout prendre, n'est pas impossible. Au refus de l'honorable M. Monnett, il achètera quelque autre personne moins scrupuleuse, qu'il paiera peut-être quatre millions au lieu de deux. Et il en sera quitte pour pressurer davantage ses compatriotes. On ne rencontre pas aux Etats-Unis quantité d'hommes aussi intègres que l'Attorney Général de l'Ohio.

L'ACCROISSEMENT AUTOMATIQUE DES MILLIONS

A peine les chiffres d'une fortune comme celle de Rockefeller ont-ils été écrits sur le papier qu'ils cessent d'être exacts. Chaque

journée, on pourrait dire chaque heure qui s'écoule, les modifie sûrement d'un lent, mais formidable accroissement. Tous les matins, par le seul fait de son existence, John D. Rockefeller se réveille plus riche de 220.000 francs qu'il ne s'était couché la veille. Si, quand il sort de chez lui, chaque jour, et descend la Cinquième Avenue pour se rendre au siège de la *Standard Oil Company*, il donnait à chaque homme, à chaque femme, à chaque enfant qu'il rencontre une coupure d'un dollar, il ne pourrait dépenser que le sixième de l'augmentation journalière de ses millions. Dans deux ans, trois au plus, il aura réalisé son deuxième milliard.

Imagine-t-on quelle puissance une pareille agglomération de capitaux peut mettre entre les mains d'un homme? Je l'ai déjà montré se riant des lois, à l'obéissance desquelles nul ne saurait le contraindre. Mais combien d'existences humaines dépendent de son bon plaisir! En sa seule qualité de maître du *Trust* du pétrole, il possède 200 steamers et 70.000 wagons de marchandises pour effectuer ses transports, c'est-à-dire que les 25.000 ouvriers qui travaillent dans ses raffineries, les équipages de ses 200 navires, les employés de chemins de fer aux conseils desquels il appartient, peuvent se voir demain privés d'une bouchée de pain, pour peu que le potentat trouve la chose agréable. Jamais tyran antique n'a joui d'un pouvoir aussi discrétionnaire. Et ce n'est pas tout. Ecoutez!

Par la seule terreur qu'inspirent à la fois ses millions et sa volonté implacable, John D. Rockefeller est parvenu à imposer à la Compagnie des chemins de fer de Pensylvanie un traité aux termes duquel cette compagnie s'engage à faire payer aux raffineurs, pour le transport de leur pétrole, un prix *double* de celui qu'elle reçoit de la *Standard Oil Company*. Les directeurs de la Compagnie, qui s'y étaient d'abord refusés, furent prévenus que, s'ils persistaient, ils seraient chassés de leur poste. Déjà possesseur d'un grand nombre d'actions du chemin de fer de Pensylvanie, John Rockefeller se décida à en acquérir encore ce qu'il lui fallait pour être le seul maître des délibérations et peupler le conseil d'administration de ses créatures. C'est du reste ce qu'il avait fait avec la compagnie des chemins *New-York Central*, qui pourtant appartenait à Vanderbilt. Là, des traités avaient été passés avec certains propriétaires de hauts fourneaux pour le transport du fer. Le Roi du Pétrole fit déchirer les contrats. Il en profita même pour en conclure à son bénéfice, concernant ses pétroles. Le vieux Vanderbilt,

qui n'était cependant ni un naïf ni un débonnaire, ne revenait pas de la façon dont John Rockefeller l'avait joué et en concevait pour lui une admiration sans bornes.

Tout récemment, on remarqua qu'une compagnie de transports de New-York, le *New-York Transit Company*, qui n'avait jamais voulu se plier aux exigences du *Standard Oil*, avait un personnel entièrement nouveau. Directeurs et administrateurs, à une assemblée générale d'actionnaires, avaient été congédiés et remplacés par d'autres personnes connues pour appartenir déjà aux innombrables sociétés sur lesquelles John Rockefeller avait la haute main. Dans les premiers jours de sa réorganisation, la *New-York Transit Company* ne transporta guère que les pétroles du *Standard Oil*. Mais, dès la fin de la première quinzaine, elle acceptait du frêt de toute espèce pour l'Amérique et l'étranger, et prenait une formidable extension. Aujourd'hui, elle commande aux autres entreprises de transport et menace de *boycotter* celles qui ne se soumettraient pas aveuglément à ses volontés. Le sort de ces compagnies est, d'ores et déjà, si bien prévu, que les actionnaires, parfaitement au fait de ce qui les attend, vendent en ce moment leurs titres, que John Rockefeller rachète au plus bas et qui auront, avant la fin de l'année, regagné les cours auxquels ils étaient inscrits. Dans Wall Street, on n'estime pas à moins de 50 millions le bénéfice que le Roi du Pétrole va réaliser sur cette opération.

C'est dans ces conditions qu'il a acheté, à moins d'un dixième de leur valeur, les mines de fer du Lac Supérieur et celles de Cuba. Il en a fait autant des mines de plomb et des actions de certaines banques, qui sont aujourd'hui à sa merci.

CINQ MILLIONS D'APPOINTEMENTS

Il paraît cependant qu'on se lasse de tout, car le Roi du Pétrole manifeste enfin des velléités de repos. Il est fatigué de cet accaparement continuel de millions, fatigué de l'incessante contention d'esprit à laquelle le condamnent ses innombrables entreprises, fatigué peut-être aussi des haines soulevées autour de lui par ses cruautés et sa rapacité. Aussi, comme Tircis, songe-t-il à la retraite et cherche-t-il, le plus sérieusement du monde, un homme

sur qui se décharger du fardeau de ses affaires. Mais il ne se dissimule pas qu'un homme comme lui est d'un remplacement difficile. Et il vient d'annoncer qu'il offrait un *salaire annuel de cinq millions* au phénix incomparable qui voudra bien consentir, dans l'avenir, à penser et agir pour lui.

Cette nouvelle fit grand bruit, comme bien on pense. La plupart de ceux qui connaissaient John Rockefeller refusaient d'y ajouter foi. Cependant, cette lassitude perça dans un discours adressé par le Roi du Pétrole aux jeunes gens de l'église baptiste de la Cinquième Avenue :

— Qu'appelle-t-on réussir? leur disait-il. Gagner de l'argent? Mais est-ce bien là un succès? L'homme le plus pauvre que je connaisse est celui qui n'a que de l'argent. Si j'avais à choisir aujourd'hui, je préférerais ne rien posséder ou peu de chose et avoir un but dans la vie.

Le soir du même jour, on fut frappé au Club de l'expression de fatigue et de tristesse de John Rockefeller. En un instant, il fut entouré. Etait-ce vrai? Cherchait-il vraiment à quitter les affaires, à débarrasser son cerveau des mille et une préoccupations absorbantes auxquelles il était en proie depuis si longtemps? Il répondit affirmativement et avec la plus grande énergie.

— Oui, je cherche un homme pour me remplacer. Le trouverai-je ? Cinq millions, c'est une grosse somme et faite pour tenter bien des énergies. Et pourtant, je ne sais si celui que je cherche se présentera, bien que je ne demande pas l'impossible! Il suffirait de connaître à fond la production du pétrole et les moyens de le raffiner. Bien entendu, il faudrait avoir une connaissance approfondie des chemins de fer et de leur administration, être au courant du fer employé industriellement et des mines de fer, savoir la valeur de de la propriété immobilière...

— Est-ce tout? hasarda un de mes amis.

— A peu près! Pourtant, je demanderais encore des notions précises et complètes sur la navigation à vapeur, la direction et l'exploitation d'une compagnie de transports maritimes. La Banque me préoccupe moins. Il suffirait de n'y être pas tout à fait novice. Mais j'exigerai qu'on sache sur le bout du doigt les mystères de la Bourse et du marché des valeurs. Vous voyez qu'après tout ce n'est pas la mer à boire. Je voudrais en outre que l'homme choisi fût d'une probité exemplaire, d'une probité telle que je la comprends et n'eût pas l'ombre de ce qu'on appelle des scrupules.

— Qu'entendez-vous par des scrupules? demanda son interlocuteur.

— Je m'explique! Il me faudrait une nature si noble que les intérêts de son patron fussent, pour cet homme, comme les siens propres, et en même temps un caractère si froid et si inflexible que la ruine d'une douzaine d'industries faisant vivre des milliers de familles, lui fût chose absolument indifférente. L'homme de mon choix sera sobre, industrieux, énergique : il sera en même temps audacieux. Il connaîtra les hommes et s'en fera haïr. Il saura rogner les salaires et faire monter les prix. Jamais de repos, jamais de délassement, le travail obstiné d'un bout de l'année à l'autre Pas de vacances! En un mot, ce que je cherche, c'est un autre moi-même. Celui qui voudra gagner les cinq millions par an, n'aura qu'à prendre modèle sur moi... Savez-vous, ajouta-t-il en terminant, qu'en dehors de la *Standard Oil* et de toutes mes autres affaires, j'ai en ce moment 38.000 milles de chemins de fer à surveiller?... Ah! si je trouvais ce que je cherche! Je donnerais bien 500.000 francs à celui qui me procurerait cet homme-là!

Et, après avoir salué, d'un regard circulaire, les membres du Club qui l'entouraient, John D. Rockefeller descendit l'escalier de son pas lourd et regagna pédestrement son hôtel de la Cinquième Avenue.

(A suivre.) L. DE NORVINS.

LA REINE VICTORIA INTIME [1]

(Suite et fin.)

II

Du jour où son oncle le roi Guillaume IV l'eut remise aux mains de la duchesse de Northumberland, Victoria comprit que le bonheur n'était pas au nombre des prérogatives royales. L'enseignement du Dr Howley, archevêque de Cantorbéry, qui s'appliqua surtout à lui faire envisager sa future mission d'un point de vue religieux, ne réussit qu'à la convaincre que le poids d'une couronne est lourd à une tête de femme; enfin son brusque réveil au nom de la loi, dans la nuit de la mort de Guillaume IV, lui fit sentir, dès la première heure de son règne, la tyrannie incessante du pouvoir.

Victoria avait hérité de son père une très grande indépendance de caractère, un esprit très libéral. Aussi Lord Melbourne à qui incomba, de par sa fonction de premier ministre, le devoir de l'initier à l'exercice du pouvoir, trouva-t-il un bon terrain de culture où semer ses idées. Dès le début, il comprit qu'il devait jouer vis-à-vis de la souveraine un rôle tout paternel et que celle-ci, en raison de son ignorance des choses de la politique, devait fatalement subir son ascendant. Il ne voulut pourtant pas en abuser au profit du parti whig, dont il était alors la plus haute incarnation; il rêva un monarque véritablement constitutionnel qui fût l'âme de la nation entière, et dont les actes fussent toujours conformes aux volontés de la majorité. Jusqu'alors, les rois d'Angleterre n'avaient jamais tenu compte de la situation politique dans le choix de leurs

(1) Voir le numéro de la Lecture du 12 mai.

ministres; quelquefois même, ils avaient éloigné des affaires des ministres soutenus de la majorité du Parlement.

Sous Guillaume IV, Lord Melbourne lui-même avait dû rendre son sceau tout d'un coup, et sir Robert Peel avait été appelé d'Italie pour lui succéder. Il persuada à la reine qu'elle ne devait pas toujours suivre ses préférences personnelles, mais chercher sa conduite tracée dans les votes du Parlement. Il gagna ainsi, peu à peu, la confiance absolue de Victoria, qui lui voua même une si sincère affection, que, jusqu'à son mariage, elle voulut l'avoir pour conseiller intime, d'abord au grand jour, puis dans la coulisse. Elle se laissa guider par lui et cette influence se fera heureusement sentir sur tous ses actes pendant tout son long règne.

La soumission de la reine à son premier ministre lui fut toute facile. Elle n'avait qu'une crainte, c'était d'avoir à gouverner. Les théories de Melbourne reçurent donc le meilleur accueil. Tout d'abord Victoria perdit de sa popularité. Les tories prirent ombrage de cette tutelle qu'exerçait sur elle le plus ferme suppôt du parti libéral. De parti pris, on interpréta mal tous ses actes, sa tolérance religieuse parut un signe certain de trahison envers la religion de l'État aux ultra-protestants de Grande-Bretagne, qui allèrent jusqu'à la traiter de papiste; les radicaux se plaignirent qu'elle ne fit pas aboutir d'emblée les réformes qu'ils attendaient de la fille du duc de Kent, le prince radical; les tories craignirent d'avoir perdu toute influence sur la cour et les destinées du pays; les plus grands seigneurs lui firent même un crime de l'affection qu'elle avait inspirée, dès le premier jour, à Daniel O'Connell, le grand agitateur de l'Irlande, qui se faisait fort de trouver cent mille de ses compatriotes pour venir défendre jusqu'à la mort la « gentille petite reine ».

Tant de mécontents ligués devaient former une majorité et, en effet, les élections de 1837 montrèrent à Victoria que la nation n'était pas en communion d'idées avec son mentor. Fidèle aux enseignements de ce dernier, elle accepta sa chute et le remplaça suivant les vœux du Parlement, ce qui fit revenir les esprits de leur erreur et ramena les cœurs à la jeune souveraine. Désormais la nation serait seule à se gouverner.

Ce que Victoria gagna surtout aux enseignements de lord Melbourne, c'est le grand tact qui constitue la véritable caractéristique de son long règne, précieuse qualité qui a tenu lieu, à Lord Melbourne lui-même, des dons de l'homme d'État qui lui faisaient

presque complètement défaut. Grâce à son tact, la reine sut dénouer des situations embrouillées, notamment avec les États-Unis dans l'affaire de Trente et la Russie dans l'affaire de la Pologne, et, à l'intérieur, elle réussit à tenir le sceptre très haut, hors de l'atteinte des partis.

En cela, Victoria n'eut pas de mérite : elle avait trouvé dans l'hypocrisie de la constitution anglaise, qui est en somme une constitution républicaine, comme celle de la République des États-Unis est une constitution monarchique, la formule chère à son cœur. Cette constitution lui confère tous les droits, à la condition de n'en exercer aucun; elle s'en accommode parfaitement et se trouve très heureuse d'être couverte par ses ministres responsables. Elle ne veut même pas avoir la responsabilité du choix des ministres, et se retranche derrière le Parlement. Non seulement elle ne tient pas à gouverner, mais même elle a toutes les peines à régner, tant lui pèse le faste de l'étiquette. Chaque fois qu'elle en trouvera l'occasion, elle s'échappera de Windsor qu'elle déteste; elle ira le moins possible à Londres, car l'abri des colonnes de marbre de Buckingham Palace lui donne froid au cœur; elle aura son home, ses homes plutôt, son château d'Osborne, et sa petite maison de Balmoral, qui grandiront avec sa famille et où elle vivra en femme. Pourtant elle veillera au maintien de cette étiquette à Windsor et à Londres pour ne pas encourir le reproche d'avoir, comme certains de ses prédécesseurs, une cour dissolue. Pour rien au monde, elle ne sera « l'otage auguste que la liberté tient prisonnière en son palais » selon la définition de Nisard. La nation se gouvernera, c'est entendu, sans elle; mais aussi elle gouvernera sa cour, et ne permettra pas que le Parlement lui impose ses volontés pour les choses du palais; autrement elle lui montrera « qu'elle est reine d'Angleterre », comme elle l'écrivit à Melbourne, au lendemain de l'affaire des Bedchamber Women, des dames de la chambre à coucher. Sir Robert Peel s'étant plaint en plein Parlement de ce que les dames de la cour n'eussent pas été changées avec le ministère, selon l'usage établi, et que la reine fût laissée sous l'influence des femmes whigs, après le retour des tories au pouvoir, la reine protesta, dit que ses dames avaient sa confiance, son affection et que la politique n'avait rien à voir dans le choix des personnes de son entourage. La nation se mit de son côté. Sir Robert Peel parut capituler; mais il fallut bien en arriver, pour vivre en paix avec lui, à demander leurs démissions

aux parentes des membres du cabinet déchu. La reine comprit que la simple prétention d'être maîtresse à la cour était encore excessive et le froissement qu'elle ressentit d'avoir à se séparer de ses familières, ne fit qu'accroître son aversion pour la vie officielle.

Cependant le sentiment du devoir la domine. Si elle se repose sur ses ministres et consent à n'être que la figurine dorée qui orne la proue du navire de l'État, sans influence sur sa direction, elle ne s'en considère pas moins comme la gardienne héréditaire de la constitution et elle ne veut rien abandonner de ses prérogatives, quels que soient les soucis qu'elles lui causent. Elle se trace un règlement de vie, comme au temps de la duchesse de Northumberland, qu'elle a retenue auprès d'elle et à qui elle a recours, ainsi qu'à sa mère la duchesse de Kent, dans les moments difficiles. Elle se lève à huit heures, se fait lire en déjeunant les principaux articles du *Times* et surtout les nouvelles de l'Étranger. Elle prend ensuite connaissance du bulletin de nuit des deux chambres du Parlement, du courrier de cabinet rédigé après chaque séance par un clerc spécial ; elle parcourt la partie importante de son courrier, car un secrétaire adroit lui dérobe les lettres assassines de ses amants inconnus, les dithyrambes des cerveaux détraqués, les demandes de secours qui s'adressent à sa liste civile, les menaces de mort de maniaques plutôt que de révolutionnaires décidés, les offrandes, les cadeaux, les legs que lui envoient des dévouements ignorés, les protestations contre un déni de justice, d'humbles requêtes de serviteurs en quête d'emplois, les suppliques en faveur des condamnés. Elle ne lit que les lettres laissées dépliées par son secrétaire, lequel sait au juste celles dont la reine désire prendre connaissance. Elle discerne avec un art admirable les misères vraies des fausses, les situations véritablement intéressantes et fait de son mieux pour y faire droit. Elle n'aime pas à contrecarrer les décisions de la justice, en usant de son droit de grâce et lorsqu'elle croit pouvoir exercer ce droit, c'est toujours après une étude approfondie du dossier du condamné. Encore faut-il que le crime ne soit pas de ceux qui révoltent la conscience humaine. Le trait suivant montre bien qu'elle sait alors trouver des circonstances atténuantes, lorsque les juges se sont montrés impitoyables. Tout au début de son règne, son vieil ami le duc de Wellington vient lui soumettre suivant la loi, la sentence de mort prononcée par un conseil de guerre contre un soldat déser-

teur. La jeune reine est très émue : c'est la première fois que la vie d'un homme est pendue à sa décision.

— Quel est cet homme? demande-t-elle. — Oh! un très mauvais soldat, un mauvais exemple pour son régiment, qui a mérité cent fois la mort, répond Wellington. — Cherchez bien, duc, reprend la reine, n'a-t-il pas une seule qualité qui le distingue d'un monstre et rachète un peu ses défauts? — Si, objecte brutalement le généralissime, ses camarades disent qu'il est très bon garçon. — Oh! merci, fait la reine visiblement soulagée, et elle écrit sous la sentence : « Pardonné, Victoria ».

On rapporte que le duc fit la grimace ; il craignit probablement pour la discipline; mais celle-ci n'en fut pas plus relâchée.

Victoria a cependant laissé pendre bien des femmes, pour lesquelles, chez nous, les tribunaux sont si pleins d'indulgence. Les infanticides, par exemple, ne trouvent jamais grâce à ses yeux, comme on a pu le voir tout dernièrement dans le cas de l'institutrice française Louise Masset.

Après avoir dicté ses réponses à son secrétaire, la reine va faire un tour de promenade et ne revient que pour le lunch à deux heures. C'est son principal repas. Sa nourriture est très simple, très frugale; elle préfère une tranche de gigot aux plats les plus recherchés. Après le lunch, elle passe au salon où elle consacre l'heure de la sieste à éplucher la liste des invitations que le Grand Chambellan propose pour le dîner du soir. Puis elle sort à cheval ou en voiture, suivant le temps. Après le dîner, elle ne consacre plus qu'un instant aux affaires de l'État, c'est-à-dire à la rédaction de la circulaire quotidienne de la Cour, dans laquelle elle fait connaître à la nation ce qui s'est passé dans la journée, les visites qu'elle a reçues. Elle apporte un soin tout particulier à la rédaction de cette circulaire, à l'orthographe des noms et à la parfaite exactitude des titres. Ce document mentionne en outre les noms des lords et dames d'honneur qui sont sur le point de prendre leur semaine de service auprès de la reine.

En temps de guerre, elle exige que tous les télégrammes lui soient apportés dès leur arrivée.

Elle préside le conseil des ministres, ainsi que son conseil privé. Ce dernier conseil, qui n'était autrefois composé que des membres de la famille royale et de quelques grands seigneurs, est aujourd'hui recruté par la reine parmi les personnes illustres de la nation. La grande majorité des membres appartiennent cependant

au Parlement. La reine a suivi en cette réforme l'inspiration du prince Albert, qui a su être pour elle le conseiller le plus sûr et le plus discret et qui n'a eu qu'un défaut, celui de la germaniser un peu trop. C'est aussi lui qui a persuadé à la reine qu'elle devait inaugurer en personne les grands travaux publics, les expositions de toutes sortes, les statues des grands hommes, les institutions de bienfaisance; passer des revues militaires et navales; décorer de sa main les troupes revenant d'une campagne; en un mot prouver à son peuple qu'elle ne reste étrangère à aucune manifestation du développement et de la prospérité de la nation. Elle fit tout pour plaire à son époux. A quarante ans, on la voyait encore parader à cheval devant les troupes rangées au camp d'Aldershot, vêtue d'une sorte de tunique de maréchal de camp par-dessus sa longue jupe d'amazone, le grand cordon bleu de la Jarretière en sautoir et coiffée d'un chapeau à plume à jugulaire d'or. Elle saluait militairement le drapeau et lançait des commandements d'une voix claire, qu'elle s'efforçait en vain de rendre martiale. A Spithead, elle a passé plusieurs fois la revue de la flotte du pont du yacht royal, le *Victoria and Albert*.

La reine doit encore tenir des levers et des drawing-rooms (salons), ouvrir le parlement et y prononcer les discours d'ouverture, recevoir les souverains étrangers et présider les cérémonies d'investiture des ordres de la couronne. Aucune de ces royales corvées ne lui est plus pénible que les levers et les drawing-rooms.

C'est toujours à Buckingham Palace que se tiennent les drawing-rooms. La reine, entourée de la famille royale, reçoit les hommages de ses fidèles sujettes qu'elle a admises à venir lui baiser la main, si c'est la première fois qu'elles lui sont présentées et à la saluer simplement, dans le cas contraire, car on ne baise sa main qu'une fois : il faut savoir ne pas abuser des bonnes choses.

C'est le Grand Chambellan qui a la charge de dresser la liste des deux cents dames privilégiées. Cette liste est soumise à la reine qui l'examine attentivement. Un tel honneur ne s'accorde pas à la première venue et il faut, pour en être digne, posséder toutes les garanties d'honorabilité possibles. Toute dame qui a été une première fois admise a le droit de présenter une autre dame. Les demandes sont adressées au lord Chambellan à son bureau du palais de Saint-James. Une fois en possession de toutes les demandes, c'est lui-même qui doit se renseigner sur les postulantes.

Il répond à toutes les demandes soit dans un sens, soit dans l'autre. La formule de refus est naturellement aussi douce que possible à l'amour-propre de la postulante. Les personnes qui reçoivent la carte d'admission doivent aussitôt se procurer la toilette décolletée et le manteau de cour, d'un prix toujours très élevé ; elles doivent en outre porter le voile et, plantées debout derrière la tête, les trois plumes blanches d'autruche qui figurent dans l'écusson du prince de Galles. Inutile de chercher à placer ces trois plumes avec goût; l'étiquette veut qu'elles ressemblent à une crête de perruche en colère et ce serait s'exposer à se faire éconduire que de ne pas s'y conformer. C'est ce qui arriva à la belle mistress Langtry, pour qui le prince de Galles avait un faible. A grand'peine ce dernier avait pu obtenir de la reine sa mère que l'actrice fût admise à un drawing-room. La belle se présenta, mais ses trois plumes avaient une disposition artistique des plus seyantes pour son genre de beauté. Quelle ne fut pas la surprise de la belle factieuse, lorsque, dans le salon qui précède la salle du Trône, elle vit un fonctionnaire de la cour s'approcher d'elle et l'inviter à aller se recoiffer.

Les drawing-rooms ont lieu dans l'après-midi un peu plus tard que les levers. Les dames admises sont toujours ravies de l'honneur qui leur est fait et il n'est pas rare d'en voir se lever dans le milieu de la nuit qui précède la cérémonie pour commencer à procéder à leur toilette. Dès midi, le défilé de voitures de grande remise, à laquais poudrés de blanc, qui les amènent à la cour, commence dans Saint-James's Park. On n'avance que très lentement. Il faut compter deux heures de queue pour pénétrer dans la cour d'honneur de Buckingham. Dans l'intérieur du palais, on défile à nouveau des heures entières entre des balustrades dorées recouvertes de velours rouge. On traverse tous les salons entre des barrières serpentantes jusqu'à la salle du Trône où l'on entre par le côté. Là se tient la reine assise sur son trône, entourée de la famille royale, la couronne ou un diadème sur la tête, la Jarretière en sautoir, et la main droite appuyée sur le bras du fauteuil élevé sur un gradin, sous un dais de velours rouge aux armes de la couronne surmonté des initiales V. R. *Victoria Regina.* Ou bien elle est debout devant le trône, et sa petite taille contraste alors avec la haute stature des personnages en brillants uniformes qui l'entourent.

Le Chambellan, placé à la droite de la souveraine, nomme à

haute voix les personnes admises en ajoutant le mot « présentée », si c'est sa première visite. Aussitôt, la sujette fait une profonde révérence et présente à la reine le dos de sa main droite gantée de blanc, sur laquelle celle-ci daigne abandonner la sienne pour la baiser. Si le Chambellan n'a pas ajouté le mot « présentée » après le nom, la personne doit passer après la révérence.

Ce salut est, de toutes les coquetteries déployées ce jour-là, celle à laquelle les dames admises au drawing-room donnent le plus d'attention. Il y a des professeurs qui gagnent leur fortune à enseigner la grâce de la révérence de cour.

Les messieurs ne sont admis aux drawing-rooms que s'ils accompagnent leur mère, fille, femme ou sœur. Ils doivent être en habit de cour et ne sont jamais admis à baiser la main.

La révérence finie, on rentre chez soi ravie, et il n'est pas rare qu'en hiver on paye l'honneur d'avoir salué la reine, ou baisé sa main, d'une bonne bronchite contractée dans les heures de défilé.

Une jeune fille du monde ne trouve pas facilement à se marier, si elle n'a jamais été admise au drawing-room. En Amérique, un tel honneur vaut, paraît-il, une dot.

Il arrive quelquefois que la reine, fatiguée, se retire, même au milieu de la cérémonie, et délègue à sa place le prince ou la princesse de Galles. Dans ce cas, la déception est grande; mais on ne se décourage pas et on en est quitte pour postuler à nouveau la faveur de l'admission.

Victoria reçoit ses visiteuses avec une extrême bonne grâce et elle a pour la plupart un sourire exquis. Comme elle en a étudié soigneusement la liste avant la cérémonie, il se peut que quelques-unes aient, par surcroît, la faveur d'un compliment de sa bouche. Alors, cette bienveillance royale en fait des héroïnes pendant huit jours dans les salons.

On compte les Parlements que la Reine a ouverts en personne. Avant son mariage et du vivant du prince Albert, elle n'était pas si avare de ses visites ; elle affrontait courageusement le trouble nerveux qu'elle ressent chaque fois qu'il lui faut prendre la parole en public. Elle arrivait en grand gala, dans la voiture royale, la couronne ou le simple diadème sur la tête, faisait son entrée devant toute la salle debout, précédée des seigneurs portant les insignes de la royauté, et prenant aussitôt place sur le trône, elle autorisait, d'un signe de la main, l'assistance à s'asseoir, et aussitôt les trois révérences du Black Rod achevées, elle commençait à lire le dis-

cours d'ouverture d'une voix et d'un accent qui ont fait dire à Fanny Kemble qu'elle n'avait jamais entendu « un plus bel anglais que l'anglais de la reine d'Angleterre ». Le discours lu, la reine se levait et quittait la salle au milieu des acclamations.

Depuis la mort du prince Albert, la reine n'a paru au Parlement qu'en de rares occasions, se contentant d'envoyer son message dont un ministre donne lecture aux deux chambres.

La réception des souverains était, dans la première moitié de son règne, une cérémonie à laquelle Victoria attachait la plus grande importance. C'est ainsi qu'elle reçut entre autres, en grande pompe, l'empereur de Russie Nicolas Ier; le roi Louis-Philippe, le premier des rois de France qui ait visité un souverain d'Angleterre en son pays, et Napoléon III. Elle décora successivement de sa main, à quelques années de distance, de l'ordre royal de la Jarretière, les représentants des deux dynasties.

Aujourd'hui, lorsqu'un souverain lui écrit qu'il se propose d'aller lui rendre visite au delà du mal de mer, elle se contente de lui indiquer l'hôtel où il sera le plus confortablement. Elle n'est pas hospitalière, pour la seule raison que la parcimonie et l'hospitalité à la cour ne peuvent aller ensemble.

Elle fait aussi des visites aux souverains étrangers, visites politiques ou visites d'amitié.

Enfin la reine préside le Conseil des ordres de la Couronne avec la plus grande solennité et donne elle-même l'investiture aux nouveaux chevaliers.

Toutes ces corvées, elle s'en est depuis longtemps débarrassée en les passant au prince de Galles. Elle n'a guère gardé pour elle que la signature des papiers d'État.

On raconte que, dans les dernières années de sa vie, son fidèle domestique écossais John Brown, dont une des fonctions était de sécher la signature royale au moyen d'un tampon de buvard, a plus d'une fois été consulté avant la signature d'un arrêt important et que, dans certains cas, son avis a triomphé des hésitations de sa maîtresse. Faut-il ajouter foi à ce racontar, qui n'est du reste qu'un des mille dont ce loyal serviteur a été l'objet de la part de méchantes langues?

Tels sont les multiples et divers devoirs de la Reine. Elle a pu s'affranchir de ceux qu'elle a cru pouvoir abandonner sans perdre ses prérogatives; on ne peut nier qu'elle se soit fidèlement et ponctuellement acquittée des autres. Elle a laissé son peuple se gou-

verner lui-même, mais elle n'a pas souffert qu'on méconnaisse son autorité. Elle a toujours vécu en parfaite harmonie avec tous ses ministres, mais elle a su les tenir en respect et empêcher leurs empiètements. Palmerston sut ce qu'il en coûte d'oser dépasser les bornes. Il avait pris l'habitude de ne plus même lui montrer les dépêches qu'il recevait de l'étranger : il s'était ainsi fait le principal artisan de la révolution qui chassa Louis-Philippe du trône de France, et avait reconnu la légitimité du coup d'État de Napoléon III, tout cela sans rien dire à la Reine ni au premier ministre. Celle-ci se plaignit au Parlement et exigea son renvoi immédiat du cabinet. Elle l'obtint. Cela n'empêcha pas que, la situation politique ayant changé et avec elle l'état des partis, Palmerston revint au pouvoir et trouvât à la cour de Windsor un accueil aimable, comme si rien ne s'était passé entre la Reine et lui.

Victoria eut cependant deux antipathies profondes pour deux de ses ministres : Peel et Gladstone. A Peel, elle ne pardonna jamais ses attaques contre le prince Albert qu'elle adorait; quant à Gladstone, elle se montra toujours de glace envers lui et ne lui offrit par deux fois la pairie, à son départ des affaires, que pour la forme, honneur que, du reste, le grand homme d'État eut l'esprit de décliner chaque fois.

Ce fut un des faibles de Victoria que de conférer la pairie à tout homme influent. Si encore elle s'était contentée de l'offrir aux hommes d'une valeur intellectuelle ou morale notoire; mais que de fois elle a ainsi blasonné des fortunes tout au moins obscures!

Sa plus grande habileté a été de vivre en communion avec son peuple, en le tenant au courant de toutes ses joies et de toutes ses douleurs domestiques, en s'adressant à lui dans toutes les grandes circonstances de son règne, en publiant ses mémoires, et c'est surtout cette intimité dans laquelle elle l'a admis, sûre qu'il garderait les distances, que s'explique sa popularité, non seulement dans tout le Royaume-Uni, mais encore dans tout son empire colonial, sur lequel les Anglais sont si fiers de dire que le soleil ne se couche jamais. Quels que soient, en effet, leurs sentiments vis-à-vis de la mère-patrie, les colonies respectent la reine, comme à l'intérieur les partis savent la tenir en dehors et au-dessus de leurs querelles.

Tout en ayant encouru le reproche d'être devenue prématurément vieille d'esprit, Victoria est restée jeune en politique, en ce sens qu'elle en est restée à 1861, ce qui obligea dernièrement Lord

Salisbury de lui faire respectueusement observer qu'il avait coulé de l'eau sous London-Bridge depuis la chute de Lord Melbourne. La vérité, c'est qu'elle a exercé le pouvoir sans y prendre jamais goût et qu'elle est restée dans ses idées de 1852, date où, dans une lettre au roi de Prusse, à qui elle éprouvait le besoin d'expliquer la guerre de Crimée, elle écrivait :

« Nous autres femmes ne sommes point faites pour gouverner; si nous sommes de vraies femmes, nous ne pouvons que haïr ces occupations. Cependant, je *dois* m'y attacher. »

Tout le règne de Victoria s'illumine à la lueur de ces quelques lignes : elle est reine malgré elle, comme Sganarelle est médecin malgré lui, avec cette différence qu'elle se résigne à jouer mélancoliquement le personnage. Et ce dégoût du pouvoir vient de ce qu'elle se sent née pour être femme et qu'on ne l'est pas assez sous l'hermine royale. Elle ne reconnaît pas pour être de son sexe les Élisabeth d'Angleterre, les Catherine de Russie, les Louise de Prusse; ce sont pour elle des monstres politiques doués d'un tempérament hybride qu'elle n'a garde de leur envier. D'ailleurs, la constitution anglaise actuelle ne leur permettrait pas de vivre.

Ainsi Victoria, dont le nom aura brillé d'un grand éclat sur la période la plus longue de l'histoire d'Angleterre, non seulement n'aura pas gouverné, mais aura à peine régné. Autant on lui sait gré de son abstention dans le premier cas, autant, dans le second, on lui reproche de ne pas savoir employer le produit de sa liste civile à déployer à sa cour le luxe dont une cour a besoin. Qui sait si, à force de simplicité, cette Reine, qui restera grande dans l'histoire par les grands progrès qu'elle aura vus naître sous son très long règne, n'aura pas prouvé à son peuple son inutilité, et qu'un jour, au jour du réveil qui suit généralement les grandes crises salutaires de la vie des peuples, l'Anglais, cessant de jouer le fanfaron à la face du monde civilisé, répudiant une bonne fois sa séculaire hypocrisie, devenant enfin franc envers lui-même, ne trouvera pas, en revisant le budget, que sa soi-disant monarchie est un luxe bien coûteux pour le peu de services qu'elle rend?

J.-H. Aubry.

RÉSURRECTION[1]

(Suite.)

Il avait aussi une théorie à lui sur le mariage et les relations sexuelles. Il considérait ces relations comme inférieures, et disait que la préoccupation de faire des enfants (l'amour, pour lui, se réduisait à cela) avait pour effet de nous détourner d'un objet autrement utile et digne de nos soins, qui était de secourir les êtres déjà vivants, et de rendre ainsi plus parfaite la vie de l'univers. Les hommes supérieurs, d'après lui, en évitant les relations sexuelles, devenaient pareils à ces globules du sang dont la destination est de venir en aide aux parties malades de l'organisme. Et, depuis qu'il s'était avisé de cette théorie, il y conformait ses actes, après avoir agi tout autrement durant sa jeunesse.

L'amour qu'il éprouvait à présent pour la Maslova aurait eu de quoi le mettre en désaccord avec ses principes; mais il avait décidé que ce n'était pas là un désaccord véritable, car il entendait bien n'aimer jamais la Maslova que d'un amour tout fraternel; et il se disait même qu'un tel amour, loin de l'entraver dans sa mission de bienfaiteur de l'humanité, ne pourrait, au contraire que l'y encourager.

Avec tout cela ce Simonson était, par nature, d'une timidité extrême. Jamais il ne cherchait à se mettre en vue, à se faire valoir, à imposer ses opinions à autrui. Mais, quand il avait décidé qu'il devait faire certaine chose, personne au monde ne pouvait l'empêcher de la faire.

Tel était l'homme qui, de tout son cœur, était devenu amoureux de la Maslova. Celle-ci, avec son flair de femme, avait tout de suite deviné chez lui ce sentiment; et l'idée qu'elle avait pu inspirer de l'amour à un homme aussi « extraordinaire » l'avait rehaussée à ses propres yeux. Quand Nekhludov lui avait offert de se marier avec elle, elle avait bien compris que c'était par grandeur d'âme, et pour réparer sa faute passée : tandis que Simonson

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 février.

l'aimait telle qu'elle était maintenant, et l'aimait simplement parce qu'il l'aimait.

Et elle se disait que, pour l'aimer ainsi, Simonson devait la considérer comme une femme différente des autres, ayant des qualités morales que les autres n'avaient pas. Ce qu'étaient ces qualités morales qu'il pouvait lui attribuer, elle ne parvenait pas à le deviner; mais afin de justifier la haute opinion qu'il devait avoir d'elle, elle s'efforçait, par tous les moyens, de faire naître en elle les sentiments les meilleurs qu'elle était capable d'imaginer : de sorte que, sous l'influence de Simonson, elle s'efforçait de devenir aussi parfaite que sa nature le lui permettait.

La chose avait commencé depuis longtemps déjà. Dans la cour de la prison, la Maslova avait été frappée de l'insistance avec laquelle la fixaient les bons et naïfs yeux bleus de ce prisonnier en veste de caoutchouc. Et dès lors elle avait compris que cet homme, qui la regardait d'une façon aussi bizarre, devait être lui-même un personnage bizarre; et elle avait remarqué l'extraordinaire contraste, dans un même visage, de l'austère sévérité qu'exprimaient les sourcils froncés avec la douceur enfantine qui se lisait dans les yeux.

Plus tard, à Tomsk, quand elle avait obtenu d'être transférée parmi les condamnés politiques, elle avait revu son étrange amoureux. Et, bien que pas une parole n'eût été échangée entre eux à ce moment, la façon dont ils s'étaient regardés l'un l'autre avait suffi pour les unir, dès lors, d'une amitié spéciale. Aussi bien n'y avait-il pas eu entre eux, les jours suivants non plus, d'entretien intime; mais la Maslova sentait que, lorsque Simonson parlait en sa présence, ses discours s'adressaient à elle, et que c'était pour elle qu'il s'efforçait de parler aussi lentement, aussi clairement que possible. Et elle l'écoutait avec joie; et lui, il ne se lassait pas de parler pour elle, surtout pendant les longues marches qu'ils faisaient à pied, derrière le convoi des condamnés criminels.

CHAPITRE II

I

Dans le long trajet du convoi depuis son départ de la prison jusqu'à Perm, Nekhludov n'avait pu voir la Maslova que deux

fois; il l'avait vue d'abord à Nijni-Novgorod, dans le parloir de la prison, à travers une grille, et une seconde fois à Perm, également dans un parloir de prison. Les deux fois, il l'avait trouvée silencieuse et froide. Quand il lui avait demandé si elle n'avait besoin de rien, elle lui avait répondu d'un ton sec et contraint, qui lui avait rappelé la façon malveillante dont elle l'avait accueilli naguère dans la prison. Et il s'était fort affligé de cette disposition hostile, ne sachant pas qu'elle provenait surtout de l'irritation produite chez la Maslova par les continuelles instances dont elle était l'objet, de la part des prisonniers et des gardiens du convoi. Il craignait que, sous l'influence des conditions pénibles et immorales où elle se trouvait, elle ne retombât dans son ancien état de découragement, comme aussi de haine pour elle-même et les autres. Il craignait que de nouveau elle ne se remît à le détester, que de nouveau elle ne cherchât l'oubli dans le tabac et l'eau-de-vie. Mais il n'avait pu rien faire pour lui venir en aide, les chefs du convoi s'étant strictement opposés à ce qu'il la vit. Et c'est seulement lorsqu'il avait obtenu le transfert de la Maslova dans la section des condamnés politiques, alors seulement il avait pu découvrir combien ses craintes étaient peu fondées. Car dès la première entrevue en tête à tête qu'il avait eue avec elle, à Tomsk, il l'avait retrouvée telle qu'elle était lors de ses dernières visites à la prison. Loin de paraître gênée en l'apercevant, ou de prendre devant lui une attitude contrainte et sournoise, elle l'avait accueilli avec une joie sincère, le remerciant avec insistance de tout ce qu'il avait fait et faisait pour elle.

Nekhludov avait même constaté que le changement qui s'était produit en elle commençait à se refléter jusque dans son apparence extérieure. Au bout de deux mois de marche, elle avait maigri, sa peau s'était hâlée, les rides sur ses tempes et autour de sa bouche s'étaient accentuées; et ni dans son vêtement, ni dans sa coiffure, ni dans ses attitudes, aucune trace ne restait plus de son ancienne coquetterie. Et la vue de ce changement causait à Nekhludov un plaisir sans cesse plus vif.

Il éprouvait maintenant pour la Maslova un sentiment que jamais encore il n'avait éprouvé. Ce sentiment n'avait rien de commun avec son premier enthousiasme juvénile, ni avec le grossier désir sensuel qu'il avait ressenti plus tard, ni non plus avec le sentiment à la fois noble et égoïste qu'il avait éprouvé lorsque, en retrouvant Katucha, il avait résolu de réparer sa faute envers elle

et de l'épouser. Ce sentiment était le même mélange de pitié et de tendresse que, à plusieurs reprises, il avait éprouvé dans la prison : mais avec cette différence que, jusque-là, il n'avait éprouvé ce sentiment que par intervalles, et en s'y efforçant, tandis qu'à présent il l'éprouvait d'une façon naturelle et constante. A quoi qu'il pensât désormais, quoi qu'il fît, son cœur était rempli de ce mélange de tendresse et de pitié pour la Maslova.

Et ce sentiment nouveau, comme jadis son premier amour, avait ouvert dans l'âme de Nekhludov les sources de pitié et de tendresse que la nature y avait mises, mais dont l'issue s'était trouvée fermée pendant de longues années.

Depuis le commencement de son voyage à la suite du convoi, en effet, Nekhludov se sentait dans un état d'exaltation sentimentale qui le contraignait, en quelque sorte malgré lui, à s'intéresser aux pensées et aux émotions de toutes les personnes qu'il voyait, depuis les cochers et les gardiens du convoi jusqu'aux directeurs de prisons et aux officiers de police.

Le transfert de la Maslova dans la section des condamnés politiques avait fourni à Nekhludov l'occasion de faire connaissance avec bon nombre de ces condamnés, et notamment avec les cinq hommes et les quatre femmes qui faisaient partie de la même chambrée que la Maslova. Et ces relations de Nekhludov avec les condamnés politiques avaient complètement modifié son opinion sur eux, comme aussi sur le parti révolutionnaire russe d'une façon générale.

Depuis le début du mouvement révolutionnaire en Russie, Nekhludov avait éprouvé pour les représentants de ce mouvement un sentiment d'aversion et de malveillance. Il avait détesté, surtout, la cruauté et la dissimulation des moyens employés par eux dans leur lutte contre l'autorité, leurs conspirations, leurs attentats criminels; et il avait été indigné de la suffisance, du contentement de soi, de l'insupportable vanité, qu'il savait être des traits communs à la plupart des révolutionnaires. Mais, lorsqu'il connut ces révolutionnaires de plus près, lorsqu'il apprit la façon dont ils étaient traités par l'autorité, il comprit que ces hommes ne pouvaient pas être différents de ce qu'ils étaient.

Car pour affreuses et absurdes que fussent ces tortures infligées à ceux qu'on est convenu d'appeler les criminels de droit commun, ces tortures, avant et après le jugement, gardaient du moins une apparence de légalité; tandis que, dans la façon dont on traitait les

détenus politiques, cette apparence même faisait défaut. Nekhludov, au reste, l'avait bien vu déjà à Pétersbourg, dans l'aventure de la Choustova; mais mieux encore il le voyait à présent, en écoutant les récits des compagnons de Katucha. Il voyait que la manière dont on traitait ces malheureux ressemblait tout à fait à la manière dont on pêche le poisson dans les étangs; après avoir tiré le filet, on jette sur le bord tout le poisson qu'on a pu attraper; et puis on garde les grosses pièces, sans s'inquiéter du fretin, qu'on laisse mourir sur le sable. De même on procédait dans la pêche aux révolutionnaires; on empoignait au hasard, par centaines, des personnes dont beaucoup étaient manifestement innocentes et hors d'état de nuire à l'autorité; on les gardait, souvent pendant des années dans les prisons, où elles devenaient phtisiques, ou perdaient la raison, ou se tuaient; et on les gardait ainsi, simplement parce qu'on n'avait pas de motif pour les relâcher, ou parce qu'on trouvait plus commode de les avoir sous la main, en vue de certains témoignages qu'elles pouvaient fournir. Le sort de ces personnes, innocentes même au point de vue strictement légal, dépendait du caprice, du loisir, de l'humeur d'un officier de police, ou d'un procureur, ou d'un juge d'instruction, ou d'un gouverneur, ou d'un ministre. Suivant qu'un de ces fonctionnaires voulait « faire du zèle », ou bien préférait vivre tranquille, il arrêtait en masse les jeunes gens suspects de s'occuper de politique, ou bien il les laissait tous libres; et, les ayant fait arrêter, il les gardait en prison ou bien les relâchait. Et pareillement, c'était l'arbitraire seul des gouverneurs et des ministres qui décidait ce qui devait advenir ensuite de ces détenus; pour les mêmes délits, les uns étaient déportés au bout du monde, d'autres tenus en cellule, d'autres envoyés aux travaux forcés, d'autres condamnés à mort, et d'autres encore relâchés, lorsqu'une dame élégante leur faisait la grâce de s'occuper d'eux.

On agissait envers ces malheureux comme on agit envers des ennemis, en temps de guerre; et eux, de leur côté, ils employaient dans leur lutte les mêmes procédés qu'on employait contre eux. Et de même que, en temps de guerre, officiers et soldats se sentent autorisés par l'opinion générale à commettre des actes qui, en temps de paix, sont tenus pour criminels, de même les révolutionnaires, dans leur lutte, se regardaient comme couverts par l'opinion de leur cercle, en vertu de laquelle les actes de cruauté qu'ils commettaient étaient noble et moraux, étant commis par eux au prix

de leur liberté, de leur vie, de tout ce qui est cher à la plupart des hommes. Ainsi s'expliquait, pour Nekhludov, ce phénomène extraordinaire que des personnes excellentes, incapables non seulement de causer une souffrance, mais même d'en supporter la vue, pussent se préparer tranquillement à la violence et au meurtre, et professer la sainteté de tels actes, considérés comme moyens de défense, ou encore comme instrument utile à la réalisation d'un idéal de bonheur pour l'humanité. Et quant à la haute idée que les révolutionnaires se faisaient de leur œuvre, et, par suite, d'eux-mêmes, cette idée découlait tout naturellement de l'importance que leur attribuaient leurs adversaires et de la cruauté exceptionnelle qu'ils apportaient à les combattre : sans compter que les malheureux étaient obligés d'avoir d'eux-mêmes cette haute idée, et qu'elle contribuait à leur donner la force de supporter la vie de souffrance qui leur était faite.

A les connaître de plus près, Nekhludov s'était convaincu qu'ils n'étaient ni de ténébreux malfaiteurs, comme le croyaient certaines personnes, ni non plus de parfaits héros, comme l'imaginaient d'autres personnes, mais simplement des hommes ordinaires, parmi lesquels se trouvaient, de même que partout, des hommes bons, d'autres méchants, et une majorité d'hommes médiocres. Des hommes se trouvaient parmi eux qui étaient devenus révolutionnaires parce que, très sincèrement, ils se regardaient comme tenus de lutter contre le mal; d'autres s'y trouvaient qui étaient devenus révolutionnaires pour des motifs égoïstes, par ambition ou par vanité; mais la plupart étaient devenus révolutionnaires sous l'effet d'un sentiment que Nekhludov comprenait bien et avait lui-même éprouvé, pendant qu'il faisait la guerre contre les Turcs, le sentiment qui pousse les jeunes gens à désirer le danger, à s'exposer à des risques, à varier de la fièvre d'un jeu la monotonie de leur vie.

La principale différence que Nekhludov découvrait entre les condamnés politiques et l'ordinaire des hommes consistait en ce que l'obligation morale telle que l'entendaient ces condamnés était plus haute qu'elle ne l'est pour l'ordinaire des hommes. Pour eux, en effet, le devoir n'impliquait pas seulement la résistance aux fatigues et aux privations, et la franchise, et le désintéressement, mais aussi le sacrifice de tous les biens, et de la vie même, au profit de l'œuvre commune. De là venait que, parmi les révolutionnaires, ceux qui étaient naturellement supérieurs au niveau moyen présentaient des types très remarquables d'élévation morale; tandis que,

chez ceux d'entre eux qui étaient naturellement inférieurs au niveau moyen, cette infériorité s'accusait avec un relief tout particulier, par son contraste avec l'idéal moral que ces hommes professaient. Et c'est ainsi que Nekludov s'était pris d'une très vive affection pour quelques-uns des déportés qui faisaient route avec la Maslova, tandis que pour quelques autres, au contraire, il éprouvait une indifférence mêlée d'antipathie.

II

De tous les condamnés politiques qui faisaient partie de la même chambrée que la Maslova, aucun ne plaisait autant à Nekhludov qu'un jeune phtisique nommé Kriltzov. Nekhludov, qui l'avait vu déjà dans le parloir de la prison, avait fait connaissance avec lui dès Ekaterinenbourg; et très souvent, depuis lors, il avait eu l'occasion de s'entretenir avec lui. Un jour même, pendant un repos du convoi, il avait passé la journée presque tout entière en sa compagnie, et Kriltzov, mis en humeur de causer, lui avait raconté toute son histoire.

Son histoire était, d'ailleurs, fort courte, du moins jusqu'au moment de son arrestation. Il avait perdu de très bonne heure son père, riche propriétaire des environs de Kiev, et avait été élevé par sa mère, dont il était l'unique enfant. Au collège, puis à l'université, il avait fait de brillantes études; il avait eu le premier rang dans tous les concours, et passait, dès l'âge de vingt ans, pour un mathématicien d'une haute valeur. Ses professeurs l'engageaient à aller encore suivre des cours à l'étranger, pour devenir professeur d'université. Mais Kriltzov hésitait. Il aimait une jeune fille, voisine de campagne de sa mère. Il songeait à se marier avec elle et à vivre dans ses domaines. Or, pendant qu'il se demandait ainsi ce qu'il devait faire, ses camarades de l'université l'avaient prié de leur donner de l'argent pour ce qu'ils appelaient « l'œuvre commune ». Et lui, il n'ignorait pas que « cette œuvre commune » était une œuvre révolutionnaire; et cette œuvre ne l'intéressait en aucune façon; mais il n'en avait pas moins donné l'argent, par un sentiment de camaraderie, et un peu aussi par fierté, afin qu'on ne pût pas dire qu'il avait eu peur. L'argent avait été saisi par la

police; on avait trouvé un papier indiquant que c'était Kriltzov qui l'avait donné; et celui-ci avait été arrêté et mis en prison.

Il racontait tout cela à Nekhludov, assis sur sa haute couchette, une couverture sur les genoux, fixant dans le vide, devant lui, le regard fiévreux de ses grands yeux noirs.

— Dans la prison où l'on m'avait mis, — disait-il, — le régime était relativement peu sévère. Non seulement nous pouvions nous faire des signaux, mais nous pouvions même nous rencontrer dans les corridors, bavarder, partager entre nous nos provisions et notre tabac et, le soir chanter en chœur. J'avais une belle voix, et ces chants du soir me plaisaient beaucoup. Sans la pensée du chagrin de ma mère, que mon arrestation désespérait, j'aurais été parfaitement heureux. J'avais fait connaissance de plusieurs figures très intéressantes, et notamment du célèbre Petrov, qui, plus tard, s'est tranché la gorge avec un morceau de verre. Mais je n'étais toujours pas révolutionnaire, et ne me sentais nullement disposé à le devenir.

« Un jour, on amena dans la prison et l'on me donna pour voisins deux jeunes gens qui, envoyés en Sibérie pour avoir distribué des proclamations polonaises, avaient essayé de s'enfuir durant le trajet du convoi. L'un d'eux était un Polonais, Lozinski ; l'autre, nommé Rosenberg était d'origine juive. Ce Rosenberg n'était encore qu'un enfant. Il prétendait avoir dix-sept ans, mais on voyait bien qu'il en avait à peine quinze. Petit, maigre, avec des yeux noirs pleins de feu, remuant, bavard, et, comme tous les Juifs, très bon musicien. Sa voix n'avait pas encore mué, et c'était un bonheur de l'entendre chanter.

« Tous deux passèrent en jugement quelques jours après leur arrivée à la prison. On vint les prendre le matin ; le soir, en rentrant, ils nous apprirent qu'on les avaient condamnés à mort. Personne ne s'était attendu à cela. Ils avaient bien essayé de résister, quand on les avait rattrapés, mais ils n'avaient blessé personne. Et puis jamais l'idée ne nous serait venue que l'on pût condamner à mort un enfant, comme était ce Rosenberg. Aussi fûmes-nous d'avis, dans toute la prison, que la condamnation n'avait eu pour objet que de les effrayer et ne recevrait pas son exécution. L'émotion que nous avait causée cet événement finit donc par se calmer, et notre vie recommença comme par le passé.

« Or voilà qu'un soir le gardien s'approche de moi et m'annonce, en grand mystère, que les ouvriers sont venus préparer la potence.

Je restai d'abord sans comprendre. La potence ? Quelle potence ? Mais le vieux gardien paraissait si ému que, en relevant les yeux sur lui, je compris tout. J'aurais voulu faire des signaux, prévenir mes camarades, mais je craignis que mes deux voisins ne m'entendissent. D'ailleurs mes camarades devaient être prévenus, eux aussi, car, dans les corridors et les cellules, un silence de mort s'était fait tout à coup. Personne n'eut l'idée, ce soir-là, de chanter, ni même de parler.

« Vers dix heures, le vieux gardien vint de nouveau à moi et m'apprit que le bourreau allait arriver de Moscou. Il me dit cela, et s'éloigna. Je le rappelais, pour lui demander d'autres renseignements, lorque j'entendis Rosenberg me crier de sa cellule: « Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi l'appelez-vous? » Je lui répondis que c'était pour avoir du tabac ; mais évidemment Rosenberg se doutait de quelque chose, car il me demanda ensuite d'une voix agitée, pourquoi on n'avait pas chanté et pourquoi on ne disait rien. Je ne me rappelle plus ce que je lui répondis, mais je sais que je fis semblant de m'endormir, pour couper court à cet entretien.

« Je ne dormis point, cependant, de toute la nuit. Une nuit épouvantable! Jamais je ne pourrai en oublier l'horreur. Je restai immobile sur mon lit, guettant le moindre bruit, tremblant comme si c'était moi-même qui dusse être pendu. Au petit jour, j'entendis s'ouvrir les portes du corridor, et des pas nombreux se rapprocher de nous. Je me levai, je courus au judas de ma cellule. Le corridor n'était éclairé que d'une petite lampe. Je vis passer, d'abord, le directeur de la prison. C'était un gros homme toujours content de lui, et portant la tête haute; mais, ce jour-là, il était pâle, sombre, et marchait les yeux baissés. Derrière lui venait un officier de police, suivi de deux gendarmes. Ces quatre personnes passaient devant ma cellule, pour s'arrêter quelques pas plus loin. Et j'entends l'officier qui s'écrie, d'une voix singulière : « Lozinski, levez-vous, mettez une chemise blanche! » Puis, un grand silence; puis j'entends une porte s'ouvrir, j'entends les pas de Lozinski sortant de sa cellule. Par mon judas, je ne pouvais voir que le directeur. Il se tenait là, pâle et défait, tirant ses moustaches sans relever la tête. Et tout d'un coup je le vois qui recule, comme épouvanté. C'était Lozinski qui venait de passer devant lui pour s'approcher de la porte de ma cellule. Un beau jeune homme, ce Lozinski! Vous savez, de ce charmant type polonais : un front large et droit, de fins cheveux blonds sortant de la casquette, et de

beaux yeux bleus comme des yeux d'enfant. Un garçon plein de santé et de vie, une vraie fleur humaine! Il s'était arrêté devant mon judas, de telle sorte que je pouvais voir son visage tout entier. Un visage terrible à voir, à la fois souriant et sombre! « Kriltzov, avez-vous une cigarette? » Je voulais lui passer une cigarette, lorsque le directeur, avec un empressement fébrile, tira son étui et le lui présenta. Lozinski prit une cigarette, l'officier lui donna du feu; et il se mit à fumer, la mine pensive. Et soudain, relevant la tête, comme s'il s'était rappelé quelque chose : « C'est injuste! je n ai rien fait de mal. Je... » Un frémissement secoua sa jeune gorge blanche, de laquelle je ne pouvais détacher mes yeux; et il se tut.

« Au même instant, j'entends Rosenberg qui, dans sa cellule, se mettait à crier de sa voix perçante de juif. Lozinski jeta sa cigarette et s'écarta de ma porte. Et ce fut Rosenberg qui se plaça devant elle. Son visage d'enfant, avec ses petits yeux noirs, était rouge et couvert de sueur. Il avait revêtu, lui aussi, une chemise propre. Son pantalon était trop large : il ne cessait pas de le relever, de ses deux mains : et tout son corps ne cessait pas de trembler.

« Il approcha de mon judas son visage hagard : « Anatole « Petrovitch, n'est-ce pas que c'est vrai, que le médecin m'a « ordonné de la tisane? Je suis malade, je veux encore boire de la « tisane! » Personne ne lui répondait; et lui, il jetait des regards suppliants tantôt sur moi, tantôt sur le directeur. Ce qu'il voulait dire, avec sa tisane, jamais je ne l'ai su.

« De nouveau, l'officier éleva la voix, cette fois d'un ton sévère : « Allons, pas de plaisanteries! en avant! » Mais Rosenberg, évidemment, était hors d'état de comprendre ce qu'on voulait de lui. Il se mit d'abord à courir dans le corridor. Puis il s'arrêta, et j'entendis ses supplications entremêlées de sanglots. Puis les sons devinrent plus lointains, toujours plus lointains; la porte du corridor se referma, et je n'entendis plus que, par instants, les cris de détresse du petit Rosenberg.

« Et on les pendit. Un gardien, qui avait assisté à la scène, me raconta que Lozinski s'était fort bien laissé faire, mais que Rosenberg s'était longtemps débattu, de sorte qu'on avait dû le porter sur l'échafaud et lui mettre de force la tête dans le nœud coulant. Ce gardien était un petit homme, abruti par la boisson. « On « m'avait dit que c'était terrible à voir, barine! Eh bien! pas du

« tout! Aussitôt qu'ils ont eu le cou dans le nœud, ils ont fait deux « fois un mouvement d'épaules. Alors le bourreau a resserré le « nœud, et tout a été fini! Rien de terrible, je vous assure! »

Longtemps Kriltzov resta silencieux, après avoir achevé ce récit. Nekhludov voyait que ses mains tremblaient, et qu'il faisait effort pour retenir ses sanglots.

— C'est depuis ce jour-là que je suis devenu révolutionnaire! — reprit-il quand il se fut calmé. Et il raconta en quelques mots la fin de son histoire.

Il s'était affilié au parti des « populistes », et était devenu le chef d'un groupe qui se proposait pour objet de terroriser le gouvernement, de façon à ce que celui-ci renonçât au pouvoir et fit appel au peuple. Au nom de son groupe, il s'était rendu à Pétersbourg, avait voyagé à l'étranger, était revenu à Kiev, puis à Odessa, et partout avait pu agir sans être inquiété. Un homme en qui il avait toute confiance l'avait dénoncé; on l'avait arrêté, tenu en prison pendant deux ans, et enfin condamné à mort; mais sa peine avait été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

Dans la prison, il était devenu phtisique. Et maintenant, dans les conditions où il se trouvait, c'est à peine s'il avait encore quelques mois à vivre. Il le savait, et n'en montrait nul chagrin. Il disait à Nekhludov que, si on lui avait rendu une seconde vie, il l'aurait employée de la même façon, pour travailler à renverser un ordre de choses qui permettait tant d'injustice et de cruauté.

Et l'histoire de ce malheureux, et toute sa personne, avaient achevé d'expliquer à Nekhludov bien des choses que, jusque-là, il ne comprenait pas.

III

Le matin où, dans la cour de l'étape, avait eu lieu la querelle entre l'officier de police et le père de la petite fille, Nekhludov, qui avait couché à l'auberge, s'était éveillé moins tôt que d'ordinaire : et il avait eu encore, sitôt levé, à écrire de nombreuses lettres, de sorte qu'il était parti trop tard pour pouvoir rejoindre le convoi en chemin, comme il l'avait fait les jours précédents. Quand il était arrivé au village où se trouvait l'étape suivante du convoi, déjà le soir commençait à tomber.

Nekhludov se fit d'abord conduire à l'auberge du village. Après avoir changé de linge et de vêtement, — car le brouillard l'avait trempé jusqu'aux os, — il s'assit dans une grande salle propre et avenante, toute décorée d'images pieuses et de portraits de la famille impériale. Il but, coup sur coup, plusieurs verres de thé, subit sans trop d'impatience le bavardage de l'hôtesse, une grosse veuve à la gorge débordante, et se prépara à sortir, pour aller demander à l'officier du convoi la permission de s'entretenir avec la Maslova.

Pendant les six derniers jours, cette permission lui avait été refusée. Il avait pu échanger quelques paroles avec la Maslova et ses compagnons sur la route, mais pas une fois on ne l'avait laissé entrer dans l'étape. Cette sévérité provenait de ce qu'on attendait la visite d'un haut fonctionnaire, un inspecteur des prisons. Mais l'inspecteur était enfin venu, ou plutôt il avait passé près du convoi, sans même daigner s'arrêter au passage. Et Nekhludov espérait que l'officier qui avait pris la direction du convoi ce jour-là l'autoriserait, comme ses prédécesseurs, à pénétrer dans la chambrée des condamnés politiques.

L'hôtesse offrit à Nekhludov de le faire conduire en voiture jusqu'à l'étape, qui était située à l'autre bout du village : mais Nekhludov préféra s'y rendre à pied. Un jeune garçon aux larges épaules, chaussé d'énormes bottes fraîchement goudronnées, fut chargé de lui tenir compagnie pour lui montrer le chemin. Le brouillard était devenu si épais, à la tombée de la nuit, que Nekhludov ne voyait pas son guide, qui cependant marchait à deux pas de lui : il entendait seulement le clapotis de ses grosses bottes s'enfonçant dans la boue gluante et profonde. Au sortir de la longue rue du village, où par endroits des lumières brillaient aux fenêtres, l'obscurité se fit plus complète encore : mais bientôt Nekhludov aperçut, devant lui, les feux des lanternes attachées à la porte de l'étape. Et les deux taches rouges sans cesse se rapprochèrent, apparurent plus nettes, jusqu'à ce qu'enfin Nekhludov pût distinguer les poteaux qui formaient l'enceinte, et la guérite du factionnaire, et la sombre figure de ce factionnaire lui-même, debout près de la porte, le fusil au bras.

Le factionnaire lança dans les ténèbres son réglementaire : « Qui vive! » et, en découvrant que les nouveaux venus n'appartenaient pas au convoi, il leur cria, d'un ton sévère, qu'aucun étranger n'était admis dans l'étape, ni même n'avait le droit de s'arrêter le

long de l'enceinte. Mais le guide de Nekhludov ne s'alarma point de cette sévérité :

— Eh bien ! vrai, en voilà un ogre ! — dit il. — Fais donc signe à ton caporal, nous allons l'attendre ici !

Le soldat, se retournant vers la porte, appela quelqu'un ; et puis il se remit en faction, considérant la façon dont le jeune garçon d'auberge essuyait, avec une poignée de feuilles, les bottes de Nekhludov, où la boue s'était déposée en couches épaisses. Derrière le mur d'enceinte, on entendait un bourdonnement confus de voix entremêlées de rires.

Après trois minutes d'attente, Nekhludov vit un guichet s'ouvrir dans la porte : et des ténèbres surgit, pleinement éclairé par le reflet des lanternes, un vieux sous-officier en uniforme, qui demanda ce qu'on lui voulait. Nekhludov lui remit sa carte de visite, qu'il tenait en main, et le pria d'aller dire au chef de convoi qu'il désirait lui parler pour affaire personnelle.

Le vieux sous-officier était moins sévère que son subordonné ; mais il était, en revanche, extrêmement curieux. Il tint à savoir pourquoi Nekhludov désirait parler à l'officier, et d'où il venait, et qui il était : encore que, sans doute, il flairât simplement la possibilité d'un pourboire, en échange de sa complaisance. Il ne se décida à aller porter la carte que lorsque Nekhludov lui eût promis de le récompenser s'il parvenait à le faire admettre auprès de l'officier du convoi. Alors il hocha la tête, et partit en courant.

Pendant que Nekhludov et son guide continuaient à attendre, devant la porte, le guichet s'ouvrit de nouveau, pour livrer passage à toute une troupe de femmes portant des paniers, des sacs, des cruches et des bouteilles. Elles parlaient sans arrêt, et très vite, avec leur sonore accent sibérien. Toutes étaient vêtues de pelisses courtes, qui leur donnaient un air de petites bourgeoises de la ville plutôt que de paysannes ; mais elles avaient des fichus sur la tête, et leurs jupes étaient relevées très haut, découvrant leurs mollets jusqu'au niveau des genoux. A la lumière des lanternes, elles examinèrent avec curiosité Nekhludov et son guide. Et l'une d'elles, visiblement ravie de retrouver là le garçon aux larges épaules, se mit tout de suite à l'accabler d'injures, par manière de plaisanterie à la sibérienne.

— Hé toi, cochon, qu'est-ce que tu fais là, vilaine bête ? — lui dit-elle.

— Je conduis un étranger, — répondit le jeune homme. — Et toi, qu'est-ce que tu es venue apporter?

— Du fromage blanc. Et on m'a encore dit de revenir demain matin.

— Et on ne t'a pas gardée à coucher? — demanda malicieusement le garçon d'auberge.

— Qu'est-ce qui te prend, tête de porc! — répondit en riant la jeune femme. — Allons, rentre au village avec nous, tu nous tiendras compagnie!

Le garçon dit alors quelque chose qui fit rire non seulement toutes les femmes, mais jusqu'au solennel factionnaire lui-même. Puis, se retournant vers Nekhludov:

— Vous croyez que vous trouverez votre chemin sans moi, pour revenir? Vous ne vous égarerez pas?

— Mais non, mais non, sois tranquille!

— Quand vous aurez dépassé l'église, la troisième porte à droite après la grande maison à étage! Et puis, tenez, voici mon fouet!

Et il remit à Nekhludov un long et mince bâton qu'il tenait en main; après quoi, il s'enfonça dans les ténèbres en compagnie des femmes, avec un bruyant clapotis de ses énormes bottes.

Nekhludov entendait encore les rires et les voix des femmes, lorsque le vieux sous-officier, avec un sourire caressant, vint lui annoncer que l'officier consentait à le recevoir.

IV

L'étape était disposée comme le sont presque toutes les étapes, sur le chemin de la Sibérie. Au centre d'une cour entourée de piquets, se dressaient trois bâtiments tout en rez-de-chaussée; — dans l'un, le plus grand, — avec des fenêtres grillées, — logeaient les prisonniers; dans l'autre, les gardiens; dans le troisième étaient installés les bureaux, et c'est lui aussi qui servait de demeure au chef du convoi.

Les fenêtres des trois bâtiments étaient, ce soir-là, vivement éclairées; et ces lumières, vues du dehors, suggéraient l'idée qu'à l'intérieur, autour d'elles, devait régner un chaud et tranquille bien-être. Deux lanternes étaient en outre allumées devant chaque

perron : et il y avait encore cinq lanternes allumées dans la cour.

Le sous-officier conduisit Nekhludov, par un sentier fait de planches enfoncées dans la boue, jusqu'au perron du plus petit des trois bâtiments. Là, il lui fit monter trois marches, et entra avec lui dans une antichambre toute remplie d'une étouffante odeur de charbon. Près du poêle, un soldat en chemise de grosse toile, penché en deux, soufflait de toutes ses forces dans un samovar. En apercevant Nekhludov, il se redressa et courut jusqu'à la porte de la pièce voisine.

— Le voici, Votre Excellence !

— Eh bien, fais entrer ! — répondit une voix irritée.

— Veuillez prendre la peine d'entrer ! — dit le soldat à Nekhludov ; et, tout de suite, il se remit à souffler dans le samovar.

Dans la pièce où entra Nekhludov, une grande salle à manger qu'éclairait une lampe suspendue au plafond, le chef du convoi était assis devant une table déjà à demi desservie. C'était le même gros homme rouge à la longue moustache blonde, qui, le matin, avait démoli d'un coup de poing le visage du forçat. Pour se mettre à l'aise, il avait déboutonné sa veste à brandebourgs, et, sous sa chemise déboutonnée, montrait à découvert son cou et sa poitrine. La salle à manger, trop chauffée, était remplie d'une insupportable odeur de tabac et d'eau-de-vie.

En apercevant Nekhludov, l'officier se souleva de sa chaise.

— Qu'y a-t-il à votre service ? demanda-t-il.

Et, sans attendre la réponse, il cria vers l'antichambre :

— Bernov ! Eh bien ! et ce samovar, est-ce pour aujourd'hui ?

— Tout de suite, Votre Excellence !

— Attends un peu, je t'en donnerai, moi, des *tout de suite !*

— Voici, Votre Excellence ! — dit humblement le soldat en apportant le samovar.

Quand l'officier eut mis le thé dans le samovar, il tira du buffet un flacon de cognac et une boite de biscuits. Puis, se retournant de nouveau vers Nekhludov :

— En quoi puis-je vous servir ?

— Je voudrais vous demander l'autorisation de m'entretenir avec une prisonnière, — dit Nekhludov, toujours debout.

— Une « politique » ? C'est défendu par la loi ! — déclara l'officier.

— Cette femme n'est pas une condamnée politique, — dit Nekhludov.

— Mais, je vous en prie, asseyez-vous donc!

Nekhludov s'assit.

— Elle n'est pas une condamnée politique, — reprit-il ; — mais, sur ma demande, l'autorité supérieure lui a permis de loger avec les « politiques ».

— Ah! oui, je sais! — fit l'officier. — Une petite brune? Très gentille, ma foi! Eh bien! soit, vous pourrez la voir. Voulez-vous fumer?

Il tendit à Nekhludov un paquet de cigarettes et poussa vers lui un verre, qu'il remplit de thé :

— Merci! Je voudrais...

— La soirée est longue, vous aurez bien le temps! Je vais la faire appeler.

— Est-ce que, au lieu de la faire appeler, je ne pourrais pas la voir dans sa chambrée! — demanda Nekhludov.

— Dans la section des politiques? C'est défendu!

— On m'a déjà plusieurs fois laissé y entrer. Si l'on craint que j'apporte quelque chose d'interdit, on n'a qu'à me fouiller : on verra que je n'ai rien.

— C'est bon, c'est bon, je m'en fie à vous! — dit l'officier, tout en versant du cognac dans le verre de Nekhludov. — Vous ne voulez pas de cognac? A votre aise! Quand on vit dans cette maudite Sibérie, c'est un vrai plaisir de rencontrer un homme du monde. Notre service, voyez-vous, est bien dur. Et le plus malheureux, c'est que, pour la plupart des gens, un officier de police est toujours un personnage grossier, mal élevé, ignorant! On ne se doute pas qu'il y a parmi nous des hommes d'une tout autre espèce!

Le visage rouge de l'officier, son haleine d'ivrogne, l'énorme chaton de sa bague, et surtout son mauvais rire, causaient à Nekhludov un profond dégoût. Mais, ce soir-là, comme durant tout le temps de son voyage, il se trouvait dans cette situation d'esprit sérieuse et recueillie où il ne se permettait point de juger à la légère qui que ce fût, et où il croyait devoir parler à chacun de ce qu'il jugeait avoir à lui dire. Quand il eut fini d'entendre les doléances de l'officier, il lui dit, gravement :

— J'estime que, dans votre service, vous pouvez trouver une consolation en travaillant à adoucir les souffrances des prisonniers.

— Quelles souffrances? Ah! on voit bien que vous ne connaissez pas cette espèce-là!

— Est-ce donc une espèce différente des autres ? — demanda Nekhludov. — Ce sont des gens pareils à nous. Et quelques-uns, parmi eux, sont condamnés injustement.

— Sans doute, il s'en trouve de toutes les sortes. Et je les plains bien, croyez-moi ! D'autres ne leur passent rien, tandis que moi, je fais tout mon possible pour adoucir leur sort. Souvent je m'expose à souffrir moi-même pour leur épargner une souffrance. Encore du thé ? — demanda-t-il, en versant un verre. — Qu'est-ce que c'est, au juste, cette femme que vous voulez voir ?

— C'est une malheureuse créature ! On l'a condamnée injustement pour meurtre. Une femme pleine des plus hautes qualités.

L'officier secoua la tête.

— Oui, il y en a de très gentilles. A Kazan, laissez-moi vous raconter ça, j'en ai connu une, une nommée Emma. Elle était Hongroise d'origine, mais elle avait des yeux de Persane, — pousuivit-il en souriant à ce souvenir. — Et du chic, comme une vraie comtesse...

Nekhludov l'interrompit pour revenir à son sujet.

— J'estime que vous avez le pouvoir d'améliorer beaucoup la situation de ces malheureux. Et j'ai la conviction que vous trouveriez une grande source de plaisir...

L'officier considérait Nekhludov de ses yeux luisants. Il attendait avec impatience qu'il eût fini son sermon, pour reprendre, à son tour, l'histoire de sa Hongroise aux yeux de Persane.

— Oui, c'est bien vrai, vous avez bien raison, — interrompit-il. — Et je ne me fais pas faute de les plaindre, je vous assure. Mais, pour en revenir à cette Emma, dont je vous parlais, savez-vous ce qu'elle a fait ?

— Je n'ai aucune envie de le savoir ! — déclara Nekhludov d'un ton cassant. — Et je vous dirai, en toute franchise, que, après avoir jadis mené une vie fort immorale, j'en suis arrivé aujourd'hui à éprouver une véritable horreur pour ce genre d'aventures galantes avec des femmes !

L'officier considéra Nekhludov avec inquiétude.

— Alors, vraiment, vous ne voulez plus de thé ?

— Non, merci !

— Bernov ! — cria l'officier, — conduis ce Monsieur au gardien-chef, et dis-lui de le laisser entrer dans la chambre des « politiques ». Il pourra y rester jusqu'au couvre-feu !

V

Accompagné par le soldat, Nekhludov se retrouva de nouveau dans la sombre cour, où luisaient, de place on place, les feux rouges des lanternes.

— Où vas-tu? — demanda un gardien, debout sur le perron du bâtiment central.

— Dans la cinquième salle, — répondit le soldat.

— On ne passe pas par ici, c'est fermé! Il faut faire le tour.

— Et pourquoi est-ce fermé?

— Le gardien-chef est sorti et a emporté la clef.

— Eh bien! faisons le tour! Venez par ici!

Le soldat conduisit Nekhludov vers un autre perron, à travers un véritable marécage de boue. On entendait toujours, à l'intérieur du bâtiment, le même bruit continu de voix et de rires. Et à peine Nekhludov fut-il entré qu'à ce bruit se mêla pour lui le son des chaînes remuées, en même temps qu'une lourde puanteur emplissait ses narines.

Ces deux sensations, le son des chaînes et la puanteur, étaient devenues familières à Nekhludov depuis qu'il fréquentait le monde des détenus; mais, ce soir-là comme dès le premier jour, elles agissaient sur lui d'une façon irrésistible, lui donnant une étrange impression d'étouffement à la fois physique et moral.

Dans le corridor du bâtiment central, le premier spectacle qui s'offrit aux yeux de Nekhludov fut celui d'une femme qui, les jupes relevées, était assise sur le cuveau à ordures. Sans la moindre gêne, cette créature s'entretenait avec un homme debout devant elle, un forçat à tête rasée, une chaîne au pied. Le forçat, en apercevant Nekhludov, cligna de l'œil et dit :

— Le tsar lui-même ne peut pas s'empêcher d'en faire autant, quand l'envie lui vient!

La femme, tranquillement, se redressa et rajusta sa jupe.

Sur le corridor donnaient les portes des chambrées. D'abord se trouvait la chambre des condamnés accompagnés de leur famille; puis c'était la chambre des célibataires; et, à l'extrémité du corridor, deux petites salles servaient de logement aux condamnés politiques. Cette étape, construite pour loger cent cinquante personnes, en contenait, ce soir-là plus de quatre cents. Les prison-

niers y étaient si à l'étroit qu'ils encombraient tout le corridor. Les uns étaient assis ou couchés par terre; d'autres marchaient de long en large, tenant en main des verres de thé.

De ce nombre était Tarass, le mari de Fédosia. Il vint au-devant de Nekhludov et le salua affectueusement. Son bon visage était couvert de taches bleues; et un bandeau cachait l'un de ses yeux.

— Que t'est-il arrivé? — lui demanda Nekhludov.

— Eh bien, voilà! j'ai eu une affaire! dit Tarass en souriant.

— Ils sont tous enragés pour se battre! — dit le gardien qui accampagnait Nekhludov.

— Et tout cela pour ces rosses de femmes! — ajouta un prisonnier qui s'était arrêté au passage. — Encore bienheureux de garder un œil, le mari de Fedka!

— Et Fédosia n'a pas eu de mal? — demanda Nekhludov.

— Oh! pas du tout, elle va très bien! C'est pour elle que je porte ce thé! — dit Tarass; et il entra dans la salle.

Nekhludov jeta un coup d'œil dans cette salle, par la porte entr'ouverte. Elle était pleine d'hommes et de femmes, couchés sur les lits, et sur le plancher, entre les lits. Mais la salle suivante, celle des célibataires, était plus remplie encore, au point que les prisonniers s'y tenaient couchés à plusieurs sur un même lit. Au milieu de la salle, un groupe entourait un vieux forçat, qui paraissait distribuer quelque chose autour de lui. Le gardien expliqua à Nekhludov que c'était l'ancien du convoi, qui répartissait entre les prisonniers les sommes gagnées par eux aux cartes. Et, en effet, à peine le groupe eut-il aperçu le gardien que toutes les voix se turent, toutes les mains se baissèrent, tous les yeux prirent une expression de malveillance.

Nekhludov reconnut, dans ce groupe, le forçat Fédorov, qui l'avait autrefois particulièrement intéressé dans la prison; le forçat avait passé son bras autour du cou d'un jeune prisonnier blond imberbe, et comme enflé, un petit être vicieux et répugnant, en compagnie duquel on le voyait toujours. Un autre forçat, qui se tenait là aussi, chauve et sans nez, avait été présenté à Nekhludov comme une des illustrations du convoi; on racontait que, s'étant enfui du bagne, il avait tué son compagnon pour le manger. Ce misérable, debout à l'entrée du corridor, regardait Nekhludov d'un air hardi et moqueur, sans le saluer, comme faisaient la plupart des autres prisonniers.

Si familier que lui fût devenu ce spectacle, depuis plusieurs mois,

Nekhludov ne pouvait jamais se trouver en présence de cette foule des condamnés sans éprouver, comme ce soir-là, un cruel sentiment de honte et presque de remords, le sentiment de sa propre culpabilité à l'égard de ces malheureux. Et cette honte et ce remords lui étaient d'autant plus cruels qu'ils s'accompagnaient, chez lui, d'un sentiment non moins invincible d'horreur et de répulsion. Il savait que, dans les conditions où ces malheureux s'étaient trouvés placés dès l'enfance, ils avaient dû fatalement devenir ce qu'ils étaient; et cependant il ne pouvait s'empêcher de les mépriser et de les haïr, et de ressentir pour eux un dégoût profond.

— En voilà un dont les poches seraient bonnes à fouiller! — dit une voix éraillée derrière Nekhludov, au moment où celui-ci s'approchait déjà de la porte voisine.

Et la foule des condamnés éclata de rire.

VI

Devant la porte des chambres réservées aux condamnés politiques, le gardien qui avait accompagné Nekhludov le quitta, en lui promettant de venir le chercher au moment du couvre-feu. A peine s'était-il éloigné que Nekhludov vit accourir vers lui, aussi vite que le lui permettait la chaîne qu'il traînait au pied, un forçat qui, se penchant à son oreille, lui dit, d'un air mystérieux :

— Il faut que vous interveniez, barine! Ils ont tout à fait entortillé le petit. Ils l'ont soûlé. Aujourd'hui déjà, à l'appel il s'est présenté sous le nom de Karmanov. Vous seul pouvez intervenir! Nous, si nous essayions, ils nous tueraient!

Et, après avoir rapidement murmuré ces paroles en lançant autour de lui des regards effrayés, le forçat s'enfuit, se perdit dans la foule qui remplissait le corridor.

L'affaire dont il parlait consistait en ceci : un forçat nommé Karmanov avait décidé un jeune déporté, qui lui ressemblait de visage, à changer de nom avec lui, de telle sorte que c'était le forçat qui allait subir la déportation, et seulement pendant deux ans, tandis que le jeune garçon le remplacerait au bagne sa vie durant.

Déjà, la semaine précédente, le même prisonnier avait prévenu Nekhludov des préparatifs de cette substitution, en lui demandant d'intervenir, s'il le pouvait, pour empêcher un crime aussi mon-

strueux. Ce prisonnier était d'ailleurs, pour Nekhludov, qui l'avait remarqué depuis le départ de Tomsk, une des figures les plus curieuses du convoi. C'était un paysan d'une trentaine d'années, grand et robuste, avec un nez épaté et de petits yeux ; il était condamné aux travaux forcés pour tentative de vol et d'assassinat. Il s'appelait Macaire Diévkin. Il avait raconté à Neckludov que le crime pour lequel il était condamné était bien réel, mais n'avait pas été accompli par lui, Macaire : le crime avait été accompli par quelqu'un qu'il ne désignait que du nom de Lui, mais qui était évidemment le diable en personne.

Un jour, certain étranger était venu chez le père de Macaire et avait loué, moyennant deux roubles, un traîneau pour se rendre à un village situé à quarante verstes de là. Le père avait chargé son fils de conduire le traîneau. Et Macaire avait attelé son cheval, il s'était habillé et s'était mis en route. On s'était arrêté dans une auberge, à mi-chemin, pour boire du thé. L'étranger avait appris à Macaire qu'il allait se marier avec une jeune fille du village où il se rendait, et qu'il portait sur lui, dans un portefeuille, cinq cents roubles, toute sa fortune. Dès qu'il avait appris cela, Macaire était sorti dans la cour de l'auberge, avait pris une hache, et l'avait cachée sous la paille, au fond du traîneau.

« Aussi vrai que je crois en Dieu, barine, — racontait-il, — je ne sais pas pourquoi j'ai pris cette hache. C'est Lui qui m'a dit : prends la hache! et moi je l'ai prise. On remonte en traîneau, on repart ; rien de mauvais! A la hache, je n'y pensais plus. Nous approchons du village : encore six verstes. Il y a une côte à monter, à travers un bois; je descends, pour ne pas fatiguer le cheval ; et voilà que Lui, il me murmure de nouveau à l'oreille : « Hé bien, à « quoi penses-tu? Au haut de la côte, une fois sorti du bois, il y « aura du monde; c'est le village qui commence. Et il emportera « son argent! Allons, pas de temps à perdre, c'est le moment! » Je me penche vers le traîneau, comme pour arranger la paille, et la hache me saute, d'elle-même, dans la main. Et voilà que l'homme se retourne : « Qu'est-ce que tu fais? » qu'il me dit. Alors je lève la hache; mais l'homme, un gaillard solide, s'élance à terre et me saisit la main. « Misérable, qu'il me dit, qu'est-ce « que tu fais là? » Et il me jette dans la neige; et moi, je ne résiste pas, je me laisse faire. Il me lie les mains avec son mouchoir, me met dans le traîneau, me conduit tout droit chez le staroste. On me fourre en prison. On me juge. Tout le village me

donne un certificat, comme quoi je suis un honnête homme, et qu'on n'a jamais rien eu à me reprocher. Le patron chez qui je servais me donne, lui aussi, un bon témoignage. Mais je n'avais pas les moyens de m'offrir un avocat ; j'en ai eu pour quatre ans de travaux forcés. »

Et voici que ce même homme, pour sauver un de ses compagnons, venait, à deux reprises, de révéler à Nekhludov un secret qui lui pesait sur la conscience : s'exposant ainsi à perdre la vie, car il savait que les prisonniers, s'ils découvraient son indiscrétion, l'étrangleraient infailliblement !

VII

Les condamnés politiques occupaient deux petites salles, précédées d'une antichambre qui donnait sur le corridor. Dans cette antichambre, Nekhludov trouva Simonson, qui, accroupi près du poêle avec une bûche de sapin dans la main, paraissait très préoccupé d'allumer le feu.

En apercevant Nekhludov, il déposa un instant sa bûche pour lui tendre la main, sans se relever de sa position accroupie.

— Je suis heureux de ce que vous soyez venu, j'ai précisément besoin de causer avec vous ! — dit-il, avec sa mine sérieuse, regardant Nekhludov droit dans les yeux.

— Qu'y a-t-il donc ? — demanda Nekhludov.

— Je vous le dirai plus tard. En ce moment, je suis occupé !

Et Simonson, reprenant sa bûche, se remit à surveiller le feu, qu'il s'était chargé d'allumer d'après une méthode rationnelle de son invention.

Nekhludov allait entrer dans la première des deux chambres, lorsqu'il vit sortir, de l'autre chambre, la Maslova, portant dans un torchon un énorme paquet d'ordures et de poussière, qu'elle se préparait à jeter dans le poêle. Elle avait sa veste blanche, et des sabots aux pieds. Sa tête était couverte d'un fichu blanc, qui lui cachait la moitié du visage ; et, pour balayer plus à l'aise, elle s'était retroussée en relevant très haut les bords de sa jupe. Quand elle vit Nekhludov, elle rougit ; puis aussitôt elle mit à terre son paquet, s'essuya les mains en les frottant à sa jupe, et s'avança vers Nekhludov d'un air très animé.

—Vous faites le ménage? — lui dit Nekhludov en lui serrant la main.

— Oui, j'ai repris mon ancien métier, — répondit-elle avec un sourire. — Et ce qu'il y a de saletés, ici, vous ne pouvez pas vous en faire une idée! Voilà plus d'une heure que nous balayons!

Elle se retourna vers Simonson.

— Eh bien, et le plaid, est-il sec?

— Presque sec! — répondit Simonson, en jetant sur la Maslova un regard qui frappa Nekhludov.

— Je viendrai le chercher dans un instant, et je vous apporterai encore d'autres choses à sécher, — lui dit la Maslova, Puis, s'adressant à Nekhludov :

— Tout le monde est réuni là! — dit-elle, en lui désignant la première chambre.

Nekhludov ouvrit la porte de cette chambre et entra.

C'était une petite pièce oblongue, éclairée par une lampe de métal. Il y faisait plutôt froid, au contraire des autres salles; mais on y respirait une insupportable odeur de poussière, de tabac et d'humidité. La lampe éclairait vivement le milieu de la pièce, laissant dans l'ombre les couchettes disposées le long des murs; et c'est à peine si l'on distinguait les figures des condamnés assis sur ces couchettes.

Dans cette chambre se trouvaient réunis tous les condamnés politiques du convoi, à l'exception de Simonson et de deux autres hommes, qui avaient la charge de l'approvisionnement, et qui étaient allés chercher le souper.

Il y avait là Véra Efremovna Bogodouchovska, encore plus maigre et plus jaune qu'elle ne l'était dans la prison, avec ses énormes yeux effrayés et sa veine gonflée sur le front. Vêtue d'une veste grise, elle était assise devant un journal déplié, et s'occupait à entonner du tabac dans des tubes de papier à cigarettes.

Il y avait là une autre condamnée politique que Nekhludov connaissait, et qu'il aimait beaucoup, Emilie Rantzev. Préposée aux soins domestiques de la chambrée, elle excellait à revêtir celle-ci d'un charme tout particulier de douceur et d'intimité, même dans les conditions les plus difficiles. Assise sous la lampe, les manches relevées, elle travaillait, de ses belles mains fines et légères, à laver et à essuyer les tasses et les soucoupes. Jeune encore, mais sans être jolie, son visage intelligent et bon avait le privilège de se transformer complètement quand elle souriait, et de prendre alors une

expression joyeuse, vaillante, vraiment belle. C'est avec un de ces aimables sourires qu'elle accueillit Nekhludov.

— Nous vous croyions reparti pour la Russie! — lui dit-elle.

Dans un coin, Nekkludov entrevit Marie Pavlovna, tenant sur ses genoux une fillette blonde qui ne cessait point de marmotter quelque chose, de sa douce voix d'enfant.

— Comme c'est bien, que vous soyez venu! Avez-vous vu Katia? — demanda la jeune fille à Nekhludov. — Voici que notre petite famille s'est accrue d'un membre nouveau! — ajouta-t-elle en montrant la fillette.

Anatole Kriltzov étais là aussi. Maigre et pâle, il se tenait assis sur sa couchette, les jambes repliées sous lui, les mains enfoncées dans les manches de sa pelisse. De ses grands yeux creusés de phtisique, il regardait Nekhludov. Celui-ci allait s'approcher de lui, lorsque, sur son chemin, il rencontra un jeune homme roux et crépu, qui, tout en fouillant dans son sac, causait avec une jolie jeune femme qui lui souriait de toutes ses dents. Nekhludov s'empressa d'aller, d'abord, serrer la main de ce jeune homme; non point qu'il eût pour lui une affection spéciale, mais au contraire parce que c'était le seul des condamnés politiques du convoi qui lui fût profondément et invinciblement antipathique; et la nécessité de le saluer lui apparaissait comme un devoir pénible, dont il avait toujours hâte de se délivrer. Le jeune homme, Novodvorov, leva sur lui ses petits yeux, qui brillaient sous les verres de son lorgnon, et lui tendit sa main étroite et longue.

— Eh bien! êtes-vous toujours content de votre voyage? — demanda-t-il avec une nuance visible d'ironie.

— Mais oui, cela m'intéresse beaucoup! — répondit Nekhludov, affectant de n'avoir pas senti l'intention blessante que révélait la question de Novodvorov. Et il s'empressa de rejoindre Kriltzov.

(A suivre.) Comte Léon Tolstoï.

AU BAIN

Dans le lourd silence de la salle d'étude, M. Volant, derrière sa table, demeure immobile, plongé dans un gros bouquin de médecine, car il se prépare à ses examens et travaille *en dehors*. S'il pouvait être reçu docteur?... La folle espérance! Il demanderait deux mois de congé à M. Lecaffard, le directeur de l'institution, qui ne pourrait pas les lui refuser, et il irait les passer près de sa vieille maman, à Châteauroux. Comme il l'embrasserait, la bonne femme, comme il la serrerait longuement sur sa poitrine, cette maman aux bonnes joues ridées!

Voilà bientôt quatre ans qu'il l'a quittée un matin, tout en larmes, pour venir à Paris gagner sa vie. Sa vie? Elle est tissée de chagrins et d'amertumes. A-t-il eu seulement de la joie, un peu de joie pure et vraie depuis qu'il est sur terre? A peine quelques minutes et il y a longtemps! Il est devenu *pion*. C'est d'un triste! Aujourd'hui, le ciel rayonne, bleu partout, sans un flocon de nuage, les moineaux piaillent gaîment. De sa chaise, par les fenêtres grandes ouvertes, il les aperçoit près du hangar, serrés les uns à côté des autres, en boule, pelotonnés dans une cuisson béate. Sur le gravier de la cour, les petits arbres brûlés projettent leurs maigres ombres, nettement déchiquetées, toutes dans le même sens. Oh! le beau temps pour rêver, pour être libre, au lieu de rester enfermé au fond de cette salle si nue avec ces gamins bâillant de nostalgie, qui, eux aussi, ne demanderaient pas mieux que de s'échapper et de courir par les champs, tête nue, le vent dans les cheveux. Pauvres petits! Pour la plupart ce sont des Péruviens, des Brésiliens, dont jamais on ne voit les parents parce que les parents habitent loin, très loin au delà des mers, occupés à chercher de l'or ou à en voler. Ils sont vraiment à plaindre, et lui aussi, Ah! si l'institution Lecaffard n'était pas à Asnières, s'il n'avait pas pour se consoler un peu et s'étourdir, la verdure de ces jolis environs de Paris, les canotiers aux bras nus, les chansons des guinguettes et la tapageuse folie des dimanches, bien sûr il ne serait pas

resté, il aurait cherché son pain sec ailleurs.. Tout à coup des rires étouffés partent dans les coins, mêlés à des bourdonnements. M. Volant frappe avec son couteau à papier sur le rebord de la table, et d'une voix très douce :

— Un peu de silence.

Alors toutes les mains de se lever.

— Cabinets, M'sieu?

— M'sieu, c'est moi!

— M'sieu, j'ai demandé l'pre!

Et M. Volant, de sa même voix calme :

— Pas tous; un seul à la fois.

Hu!... Hu! La tempête éclate; les projectiles pleuvent : plumes, crayons, boulettes de papier buvard trempées dans l'encre.

Lui, ne bouge pas. Les bras croisés, un peu pâle, il se contente d'implorer.

— Messieurs... messieurs... vous me faites beaucoup de peine!

Mais une cloche sonne; l'étude est finie. Veine! on va au bain froid! La Seine est à deux pas. Les voilà partis à travers les jolis chemins égayés de chants d'oiseaux. Chacun tient sous son bras son caleçon roulé dans une serviette. Le pion suit à l'écart, tête basse, mâchant un bluet. Son claque en satin reluit au soleil couchant.

Il pense à sa mère si vaillante, à sa jeunesse tranquille aux bords de l'Indre, à ses rêveries d'adolescent quand il lisait Musset, assis sur l'herbe, à l'ombre d'un grand arbre — un peu passé l'octroi — et que la rivière filait à ses pieds, rapide et belle comme les heures. Il n'entend rien, ni les gazouillis et les bruits d'ailes dans les branches, ni les rires aigus des petits Brésiliens, ni les mots de : *passade*, et de *bon bouillon*, que les grands se chuchotent à l'oreille, en arrière, cueillant des brins d'avoine.

Enfin l'on arrive. Tous se déshabillent à la hâte, en plein air, et se précipitent à l'eau avec une furieuse explosion de gaîté, M. Volant, qui ne sait pas nager et qui est un peu capon, ne s'avance que timidement, avec des sauts craintifs de kangourou. Quand il a de l'eau jusqu'à la taille, il s'arrête grelottant, les dents claquant comme des castagnettes, n'ayant pas le courage de se tremper. Les ébats tumultueux de la bande l'étourdissent; il a la chair de poule, et des frissons lui serpentent tout le long de l'échine, lui moirent la peau quand on l'éclabousse. Il pourrait punir. A quoi bon? Il se sent grotesque et il n'ose ni avancer ni reculer,

Soudain un blond de treize ans s'avance derrière lui, à petits pas, se baisse, lui prend la jambe et floc!... M. Volant tombe au milieu des éclats de rire et des battements de mains. Tous trépignent : « Est-il bête d'avoir peur puisqu'il a pied? » Le malheureux se relève, suffoquant : « Mais... je... vous... m'étouff... »

Il est bousculé une seconde fois, on entend un cri, et tout de suite, là, emportée par le courant, une main tachée d'encre qui s'en va... barbote, puis disparaît. L'eau coule.

Il se fait un silence effrayant et les enfants se regardent. Les hirondelles rasent le fleuve noir, le ciel se couvre, des bouffées d'orage soufflent, chaudes comme l'haleine d'un four.

Ils ont peur, ils sortent vite, et ruisselants dans leurs petits caleçons, ils appellent, ils clament : « Au secours! au secours! » Un marinier arrive en courant.

— C'est notre maître d'étude, M. Volant... là... On ne le voit plus. Il sera tombé dans un trou!

— Il y a longtemps?

Dix minutes... peut-être plus, nous n'avons pas de montre.

Le marinier plonge. Quelques passants qui prenaient le frais, deux ou trois pêcheurs à la ligne qui rentraient avec une friture, se sont arrêtés, anxieux. Un chien blanc aboie.

Au bout d'un instant, le marinier émerge, portant quelque chose qui a l'air bien lourd. C'est lui! Il est changé déjà, les yeux renversés, le ventre gros, qui tremble à chaque mouvement. On le tâte. Les enfants le regardent avec cette expression stupide et penaude du cheval qui flaire l'homme dont il vient de casser les reins. L'horizon se teinte de rouge sombre, couleur de sang caillé.

Le marinier s'est relevé, a reniflé, se secouant comme un terre-neuve, et déclaré : « Il y est! » Puis, avec une bonté rude : « Faut vous rhabiller, mômes, c'est pas une chose à voir pour vous. »

Mais les enfants restent là, tous en bannière sur la berge, leurs bottines à la main, muets d'horreur. Quelques-uns pleurent, ce qui fait dire à un vieux monsieur en chapeau de paille :

« Les pauvres gosses! Ils aimaient leur maître! »

Henri LAVEDAN.

LA PRINCESSE DE LERNE [1]

(Suite et fin.)

Elle demeura là, médusée, écrasée sous l'épouvante, trop stupéfiée pour rien comprendre aux causes de cette agression inattendue et mystérieuse. Bientôt un bruit insolite s'éleva, portes ouvertes et fermées avec fracas, coups et cris, meubles qu'on renverse, chute de corps sur le parquet. Des voix querelleuses remplissaient le pavillon de leurs éclats. L'une d'elles, un moment, domina les autres.

— Scélérats, coquins, traiter ainsi le général Amplepuis, un des vétérans de la grande armée! Lâches, dix contre un!

A ces paroles hachées, proférées d'un accent de fureur, d'autres répondirent. Mais elles se perdaient dans le tumulte. Baptistine n'entendit que celles-ci :

— Inutile de résister, général. J'ai un mandat d'arrestation contre vous.

Le silence finit par se rétablir pour cesser au bout de quelques minutes. De nouveau le tapage recommençait. Il se renouvela ainsi à plusieurs reprises, suivi chaque fois d'une accalmie qui portait au comble l'effroi de Baptistine. Elle comprit enfin qu'on arrêtait les invités de son maître. Peut-être l'avait-on arrêté lui-même. Alors, brisée, anéantie, folle de terreur, elle tomba en pâmoison sur son lit, la figure dans l'oreiller. La sonnerie d'une horloge résonna dans la nuit. Baptistine compta onze coups. Mais ce fut le dernier effort de son attention. Elle perdit la sensation de la réalité.

Tandis que fonctionnait ainsi la souricière organisée par la police dans la maison de Jean Lauréal, la voiture du prince de Lerne qu'on a vue quitter à la fin de l'après-midi l'hôtel de l'am-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 24 mars.

bassade, descendait bon train des hauteurs de Saint-Cloud par la route de Versailles, dans la diretion de la Seine, refaisant au rebours le trajet qu'elle avait déjà fait quelques heures plus tôt. Au pont de Saint-Cloud, elle passa le fleuve, le longea jusqu'au village de Neuilly. Là elle tourna à droite, enfila l'avenue qui conduit à Paris et, grâce à la vitesse des chevaux menés par le postillon, elle arriva comme sonnaient onze heures à l'entrée de la rue de Valois où elle s'arrêta, en un endroit que l'ombre des arbres du parc Monceau rendait plus obscur que le reste de la rue. Le valet de chambre du prince descendit alors du cabriolet d'arrière dans lequel il se trouvait et vint à l'une des portières parler à son maître. Ce qu'ils avaient à se dire, ils se le dirent à voix basse pour n'être pas entendus du postillon qui, d'ailleurs, ne s'était pas même retourné et en employant, par surcroît de précaution, la langue italienne.

— Tu m'as bien compris, Giacomo, fit le prince renouvelant des instructions qu'il avait données déjà. Tu iras frapper à la porte du pavillon. Lorsqu'on t'aura ouvert, tu diras ou feras dire à la demoiselle que tu lui es envoyé par son frère subitement souffrant, pour la conduire sur l'heure auprès de lui. Je suis sûr qu'elle n'hésitera pas à te suivre. Tu l'amèneras ici et la feras monter dans la voiture que tu trouveras vide, puisque je vais prendre ta place dans le cabriolet. Tu te mettras à son côté et, aussitôt, en route pour Ville-d'Avray.

— C'est compris, monseigneur.

— Attends encore. Si, pendant le trajet, la demoiselle s'alarme ou s'étonne d'être transportée hors Paris, tu lui apprendras avec des ménagements, en ayant l'air de te faire arracher les paroles, que son frère s'est battu en duel, qu'il a été blessé et qu'on a dû le transporter dans une maison de campagne, voisine du théâtre du combat. Je compte sur ton savoir-faire pour qu'elle ne puisse se douter que je voyage avec elle, et, au terme de route, c'est moi qui la recevrai.

— Monseigneur peut compter sur moi.

— Alors, va, Giacomo, reprit le prince.

Il descendit de voiture et fit quelques pas avec son domestique en achevant de le chapitrer. Il l'accompagna jusqu'au point où l'ombre des arbres cessait d'abriter la rue et, de cette place, il le suivit des yeux tant qu'il put l'apercevoir. Quand il l'eut vu entrer dans le jardin de la villa Lauréal, il revint lentement sur ses pas,

commençant dans l'espace qui s'étendait entre la voiture arrêtée et l'extrémité de l'ombre une promenade qu'il espérait devoir être courte, se tenant prêt à grimper dans le cabriolet au moment où il apercevrait Giacomo en compagnie d'Antoinette.

Il ne la savait pas partie. Au cours de l'orageuse explication qui avait eu lieu entre eux dans la journée, elle s'était abstenue de faire allusion à son départ. Il ignorait donc son absence. Convaincu qu'elle suivrait sans difficulté l'envoyé de son frère, il avait basé sur cette conviction une combinaison aussi abominable qu'ingénieuse et imaginé le plus infâme traquenard.

L'innocence de sa victime, ce qu'il se devait à lui-même, à son rang social, à son nom, à ses fonctions, avaient été impuissants à contenir le fougueux élan de sa passion maladive. Le plan qu'il commençait à exécuter avec un sang-froid que peuvent seules expliquer son inconscience, la ténacité de ses désirs, l'oblitération de son sens moral et la certitude de bénéficier, en cette circonstance, des immunités diplomatiques, il l'avait conçu à la minute où il fuyait devant l'indignation de Mlle Lauréal, furieux et humilié. En quelques minutes, il en avait imaginé les grandes lignes, cette feinte d'une course en Angleterre, la location d'une maison de campagne dans les environs de Paris où il conduirait Antoinette, après l'avoir attirée hors de chez elle, à la faveur d'un prétexte et, la captivité qu'il lui imposerait jusqu'au jour où, vaincue, elle aurait cédé à ses criminelles exigences.

Quant au lendemain de cette invraisemblable et sinistre aventure, il ne s'en était pas plus préoccupé qu'il n'avait entrevu l'hypothèse d'un effondrement de ses combinaisons. Là-bas, en Sicile, contrée encore sauvage et de mœurs barbares, pays de brigandage et de coups de main, ou il était né et avait passé quarante années de sa vie, il était tout-puissant, libre de toute discipline, accoutumé à asservir à ses volontés les hommes et les lois, respecté même des bandits et personne ne se fût avisé de contrarier ses projets ni de les blâmer. De là cette indépendance souveraine, ce despotisme de grand seigneur que n'avaient pas corrigés son séjour accidentel en France quoique prolongé, et le frottement d'une civilisation plus clémente et plus raffinée que celle de sa province. Il entendait qu'Antoinette fût à lui. Consumé de désirs, se croyant omnipotent, il marchait à son but avec la violence d'une force aveugle et brutale, à laquelle rien ne résiste et qui réduit en poussière tous les obstacles qu'elle rencontre sur son chemin.

Il était, toutefois, terriblement troublé durant cette attente, là, dans la nuit, tandis que s'engageait la partie en laquelle il se jetait au mépris de toute prudence et de sa dignité. Si dépourvu de préjugés qu'il fût, il avait peur d'être trahi. Qu'arriverait-il si le secret de son aventure était divulgué, si les journaux s'en emparaient, le livraient à la malignité publique? C'est de cela surtout qu'il s'inquiétait et ce fut visible par deux fois, à la vivacité avec laquelle, en entendant, dans la rue, un bruit de pas, il se cacha derrière la voiture pour se dérober à la curiosité de gens attardés.

La présence du postillon ne l'effrayait pas au même degré. Giacomo lui avait garanti la discrétion de cet homme grassement payé. Il ne redoutait pas non plus la vengeance que Mlle Lauréal outragée pourrait chercher à tirer de lui. Ne serait-elle pas la première intéressée à étouffer le scandale que ses accusations attireraient sur elle, si elle osait élever la voix pour se plaindre? D'ailleurs, le prince de Lerne se proposait de l'enrichir, convaincu qu'en l'enrichissant, il préviendrait ses plaintes. Il savait, par expérience, qu'avec l'argent on vient à bout de tout. Néanmoins, il se sentait anxieux et tremblant, mais c'était moins encore en considérant tant de risques auxquels volontairement il s'exposait qu'en pensant qu'il allait tenir en son pouvoir cette créature délicieuse et charmante, ce trésor de grâce et de beauté dont la contemplation l'hypnotisait et qu'il attendait avec l'impatience fiévreuse d'un libertin de vingt ans, précocement perverti.

Cette impatience, pendant le premier quart d'heure de son attente, il la contint. Il supposait que Mlle Lauréal devait être couchée, endormie peut-être, lorsque Giacomo avait frappé à sa porte. Il était juste de lui laisser le temps de se reconnaître, de s'habiller. Mais, ce premier quart d'heure écoulé, l'énervement succéda au calme et peu à peu augmenta. Pendant le second, sa marche se précipita, marqua l'irritation et l'angoisse. Ses yeux ne quittaient plus la barrière de la villa Lauréal d'où il brûlait de voir sortir un servile complice et son innocente victime. Puis, il regarda sa montre. Il y avait alors trente minutes qu'il était là. Qu'arrivait-il donc? Antoinette n'avait-elle pas cru à la véracité du récit de Giacomo? Mais, dans ce cas, celui-ci serait déjà revenu pour l'avertir. Il fallait qu'il y eût autre chose, mais quoi?

Sa station se prolongeait ainsi, exaspérante et cruelle. Sa promenade, à chacun de ses retours, le rapprochait de la barrière, toujours de plus en plus tenté de la franchir. Un moment vint où il en

fut si près qu'il vit la maison, dans son cadre d'arbres aux ramures épaisses. Mais, ce qui l'étonna, c'est qu'au lieu d'être plongée dans les ténèbres comme il se l'était figuré, ses fenêtres du rez-de-chaussée rayonnaient dans la nuit. On n'y dormait donc pas et, sans doute, Giacomo y attendait-il que Mlle Lauréal fût prête à le suivre. Cette hypothèse rassura le prince. La barrière du jardin était restée ouverte, il entra, voulant arriver jusque sous les croisées pour se rendre compte, en regardant par les vitres, de ce qui se passait dans l'intérieur du pavillon.

Il avançait à pas de loup, soucieux d'éviter que le bruit du gravier écrasé sous ses pieds ne trahît sa présence. Instantanément, la porte du pavillon s'ouvrit. Un homme sortit et se mit à courir du côté de la rue. Le prince n'eut que le temps de se jeter derrière un gros arbre. L'homme passa près de lui et s'en alla, toujours courant. Ce n'était pas Giacomo. Cette alerte fut pour le ravisseur la révélation d'un danger qu'il n'avait pas prévu et qui lui commandait un redoublement de prudence. Il tourna les talons, pressé de regagner sa voiture, se demandant ce qu'il allait faire si son domestique tardait à le rejoindre. Devait-il revenir seul à Ville-d'Avray, dans la maison qu'il avait louée trois heures plus tôt à la lisière des bois et où tout était préparé pour le recevoir avec Antoinette? Ne ferait-il pas mieux de rentrer à l'ambassade en feignant d'avoir été contraint, par une indisposition subite, de rebrousser chemin? Il s'interrogeait, perplexe, déçu, tout déconfit, ne s'expliquant pas le fâcheux dénouement de son aventure, pestant contre Giacomo, contre les femmes, contre lui-même et commençant à se trouver ridicule de s'être mis, à son âge, en un tel guêpier.

A l'improviste, avec une soudaineté terrifiante, il reçut un choc formidable. Deux mains s'abattirent sur ses épaules. Il chancela d'abord, puis se redressa, prêt à jouer des bras pour se défendre. Mais on lui saisissait les poignets; il fut paralysé et une voix répondant au cri que lui avait arraché la violence de l'agression murmura à son oreille :

— Quand on est entré ici, camarade, on n'en sort pas sans avoir dit pourquoi on est venu.

Instinctivement, il se raidissait sans répondre. Une autre voix reprit :

— Si vous résistez, vous êtes mort.

Le froid baiser d'un canon de pistolet effleura ses lèvres. Il ne broncha plus. Seulement, ayant levé les yeux, il frémit en se voyant

entre quatre hommes qui l'entraînaient dans le pavillon. Là se trouvaient d'autres individus qui le tinrent en respect, tandis que les premiers lui liaient les bras sur le dos. Il protestait :

— Pourquoi ces violences ? Vous voyez bien que je me soumets.

— Nous sommes obligés de prendre des précautions, lui répondit-on. Vous êtes déjà six tombés en nos mains. Si les vôtres restaient libres, vous n'auriez qu'à vous insurger pour être les plus forts.

Lorsqu'on l'eût garrotté, on le poussa dans la pièce voisine. Il s'y reconnut. C'était l'atelier d'Antoinette. A la lumière des lampes, il vit des gens ligottés comme lui, groupés dans un coin et surveillés par des personnages en lesquels il devina des sbires de la police. parmi ces prisonniers, il aperçut son fidèle Giacomo. Il comprit tout. Il était tombé, non comme il l'avait cru d'abord, dans un guet-apens, mais dans une de ces souricières que la police de ce temps était habile à organiser quand elle avait à opérer contre des conspirateurs.

En l'apercevant, Giacomo lui cria en patois sicilien :

— Ah ! monseigneur, dans quel piège nous sommes-nous jetés !

— Silence, Giacomo, répliqua-t-il. Si l'on t'interroge, aie soin de ne donner ni ton nom ni le mien.

Ils ne parlèrent plus. Quant à lui, il se demandait maintenant comment il allait se tirer de là. Sans doute, il n'avait rien à redouter ni pour sa liberté ni pour sa vie. Il lui suffirait de se nommer pour être autorisé à se retirer. Il pouvait même compter sur des excuses et des regrets. Mais, s'il se nommait, comment expliquerait-il sa présence au milieu de ces gens qu'il supposait être du gibier de potence ou les auteurs de quelque complot dénoncé à la police ? Et s'il ne se faisait pas reconnaître sur-le-champ, si on l'envoyait en prison, ne serait-il pas fatalement reconnu le lendemain ? Que dirait-il alors ? Devrait-il laisser croire qu'il entretenait des relations avec ces suspects ? Oserait-il avouer qu'il n'avait été trouvé parmi eux que parce qu'il cherchait à satisfaire la violente passion qu'il avait conçue, lui, vieux barbon, pour une jeune fille ! Il était atterré en envisageant les résultats de sa folle conduite et de ses imprudences.

Ces résultats n'auraient rien de tragique assurément. Mais, quand la vérité se propagerait, n'allait-il pas être pour ses collègues du corps diplomatique, pour toutes les cours, pour la société

de Paris, un sujet de railleries et de risées? Pourrait-il conserver le poste où l'avait porté la confiance de son roi? Et le spectre de la disgrâce si redoutable aux courtisans se dressa devant lui.

— C'en est fait de ma faveur et de ma puissance, pensa-t-il.

La conviction dont cette pensée obsédante était l'écho l'eut bientôt accablé. Elle le dominait, entraînant son esprit loin, bien loin de ces lieux. Il ne savait où il était ni ce qu'il faisait entre ces gens qu'il ne connaissait pas plus qu'ils ne le connaissaient. Il ne vit même pas que, de temps en temps, on venait chercher l'un d'eux et que, peu à peu, la pièce se vidait. Combien de temps resta-t-il plongé dans cet état de rêve, le plus affreux des rêves? Il n'eût pu le dire, lorsque, se dérobant enfin à ses réflexions douloureuses, il redevint maître de soi. Alors seulement, il constata qu'il était seul sous la garde de deux des hommes qui l'avaient arrêté.

— Va-t-on me retenir longtemps? demanda-t-il.

L'un d'eux lui répondit :

— On procède à l'interrogatoire sommaire de vos complices. Vous passerez à votre tour.

— Ce ne sont pas mes complices. Je ne les connais pas. Je suis victime d'une erreur.

— Vous conterez cela à M. le commissaire de police, fit l'homme d'un ton d'incrédulité.

Son camarade ajouta :

— Si vous êtes innocent, vous n'avez rien à craindre.

Le prince resta silencieux. Maintenant, il observait ses deux gardiens, sous l'empire d'une idée nouvelle que les circonstances subitement lui suggéraient. A leurs allures, à leurs mains rudes, à leurs vêtements râpés, il devinait de pauvres diables, d'un désintéressement douteux et, comme leurs pareils, aisément corruptibles. L'espoir de les séduire par l'attrait d'un gain inattendu, facile à réaliser, s'emparait de lui. Il hésita quelques minutes, cherchant la forme sous laquelle il ferait une offre précise et claire, sans se compromettre. Enfin, il dit résolument :

— Je suis en état d'enrichir ceux qui m'aideraient à sortir d'ici.

Les gardiens échangèrent un regard. Il vit leurs yeux fixer les siens et se détourner aussitôt sans qu'une réponse verbale accentuât la réponse muette qu'il avait cru y lire. Il reprit encouragé :

— Dix mille, vingt mille livres ne sont rien pour moi. Je les mets à la disposition de quiconque me permettra de m'en aller.

— Savez-vous, monsieur, objecta l'un des agents, que, si nous

nous avisions de répéter vos propos à M. le commissaire, il les interpréterait comme un aveu de votre culpabilité.

— Quel intérêt auriez-vous à les lui répéter? fit le prince en affectant le plus grand calme.

— Aucun, pour sûr, poursuivit l'homme assuré de l'assentiment de son camarade.

Puis, comme s'il prenait son parti :

— Le malheur est que vous parlez trop tard. C'est quand nous vous avons arrêté qu'il aurait fallu le faire. Maintenant, nous ne pouvons plus rien. On va vous interroger.

Le prince l'interrompit :

— Je refuserai de répondre.

— Alors, nous aurons l'ordre de vous conduire à la Conciergerie.

— Eh bien, c'est en m'y conduisant que vous pourrez me laisser évader.

— La partie est dangereuse, intervint l'autre agent, et encore faudrait-il que l'enjeu en valût la peine.

— Il sera ce que vous voudrez. Fixez-le vous-mêmes.

— Vingt mille livres pour chacun de nous.

— C'est un gros prix, mais je le donnerai, déclara le prince sans hésiter.

— Promettre n'est pas tenir, lui observa un de ses interlocuteurs.

— Je peux vous donner des arrhes.

Il le pouvait, en effet, s'étant muni d'une forte somme, en vue de son voyage, mais à la condition qu'on lui rendit l'usage de ses mains.

— Déliez-moi, fit-il, et je paye.

Il fut obéi. Tirant alors de la poche de sa redingote un portefeuille gonflé de billets de banque, il y prit une liasse de dix billets, en fit deux parts et en offrit une à chacun des agents en ajoutant :

— Quand vous me donnerez la clé des champs, vous toucherez le reste, sans perte de temps, puisque j'ai l'argent.

Les billets n'étaient déjà plus dans ses mains et disparaissaient dans les vêtements de ses sauveurs redevenus subitement impassibles. S'il eût été, durant cette minute si critique pour lui, en possession de son sang-froid, peut-être eût-il été frappé par l'expression sinistre et cupide de leur face patibulaire, au moment où il remettait son portefeuille dans sa poche. Mais, tout à la joie

d'avoir assuré son salut, il ne pouvait voir et ne vit ni la flamme de leurs yeux, ni le signe qu'ils se firent en constatant que ce personnage opulent et magnifique venait de se livrer à eux. Du reste, ils se montraient maintenant prodigues de bons conseils.

— Vous pouvez compter sur nous, monsieur, et ce serait malchance si nous n'arrivions pas à vous faire fuir.

Quant à vous, jouez serré lorsque le commissaire de police vous interrogera. Déclarez-lui que vous n'avez rien à lui dire et que vous ne parlerez qu'en présence du procureur du roi. Il signera alors un ordre d'écrou et nous chargera de l'exécuter. Le reste nous regarde.

— Vous êtes de braves gens, s'écria-t-il ragaillardi, plein de confiance.

Mais il dut se laisser de nouveau lier les bras. Dans son intérêt même, c'était nécessaire. Il se prêta de bonne grâce à l'opération que les agents exécutèrent avec déférence et ménagements. Elle s'achevait à peine, lorsque, au seuil d'une porte qui venait de s'ouvrir, parut un nouveau personnage. Il fit un signe auquel les agents obéirent en entraînant leur prisonnier dans la pièce voisine où ses soi-disant complices avaient été soumis à un premier interrogatoire. Espérant que, parmi ce bas personnel de police, personne ne le reconnaîtrait il entra tête haute, dissimulant ses perplexités sous une assurance simulée.

Au fond de la salle, assis à une table, qu'éclairaient deux lampes munies d'abat-jour, se tenait le commissaire ceint de son écharpe blanche, révélatrice de la fonction qu'il exerçait au nom du roi. Le prince de Lerne se réjouit en constatant qu'il voyait pour la première fois la figure de ce magistrat. Il avança donc, puisant plus d'aplomb dans la quiétude qui lui était rendue. Mais, soudain, il tressaillit et ses terreurs apaisées se ravivèrent. Derrière le commissaire, il venait d'apercevoir, noyé dans la pénombre, deux visages qui lui étaient familiers, celui de M. Bellart, le procureur général de la cour de Paris, et celui de M. Foudras, l'inspecteur général de la police. A la nouvelle des arrestations faites dans la rue de Valois par leurs émissaires, ils étaient accourus afin de se rendre compte de l'importance des captures opérées, assistaient en témoins muets aux premières formalités, prologue de l'instruction judicaire qui serait ouverte si les inculpés ne parvenaient pas à établir dans ce premier interrogatoire leur entière innocence.

A l'entrée du prince de Lerne qu'ils avaient aussitôt reconnu, ils se levèrent stupéfaits en manifestant par un cri leur surprise. A ce cri répondit une exclamation de dépit et de désappointement. C'est l'ambassadeur qui l'avait poussé, avouant ainsi l'effondrement de ses espérances. Cloué au sol, comme pétrifié, il ne savait que dire.

Foudras s'élança vers lui :

— Vous, monseigneur ! vous !

— Moi-même, bredouilla le malheureux. Vous voyez de quel déplorable malentendu je suis victime.

— Mais comment se peut-il ?... Pourquoi Votre Excellence ne s'est-elle pas nommée ?

Au lieu de répondre à ces questions, l'ambassadeur supplia :

— Faites sortir tout ce monde et surtout qu'on m'enlève ces cordes qui me blessent affreusement.

Foudras les coupait à l'aide d'un couteau qu'il avait pris sur la table parmi les objets saisis sur les inculpés comme pièces à conviction. Puis s'étant redressé, il fit un geste et les agents, le commissaire lui-même disparurent.

— Vous me demandiez pourquoi je ne me suis pas nommé, dit alors le prince. C'est par prudence, par crainte du scandale. Mon nom livré à vos agents eût été demain la proie des journaux sans qu'il fût possible à M. le procureur général de me défendre contre d'odieuses imputations.

— Le fait est, remarqua Bellart d'un air soupçonneux, qu'on ne pourrait expliquer à l'honneur de votre Excellence comment elle est venue se faire prendre parmi des bonapartistes militants, des conspirateurs redoutables...

— Vous n'allez pas supposer, je l'espère, que j'ai pris part à leurs complots, protesta l'ambassadeur.

— Moi, je ne suppose rien, mon prince. Le respect que je professe pour Sa Majesté le roi des Deux-Siciles me défend de soupçonner son représentant. Mais M. Foudras vous dira que tout le monde n'apportera pas le même respect que moi dans les commentaires auxquels va donner lieu la présence de Votre Excellence dans cette maison, cette nuit.

— Le public ne saura pas que je m'y suis trouvé.

Foudras secouait la tête et dit :

— Hélas, monseigneur, tout se sait et trop de gens vous ont vu...

— Ceux qui m'ont vu ne me connaissent pas.

— Dites que vous ne les connaissez pas. Quant à eux, il est bien probable que, pour la plupart, ils savent qui vous êtes.

— Que faire alors ? demanda le prince de plus en plus décontenancé.

— Foudras consultait des yeux le procureur général. Puis avec une lenteur calculée il reprit :

— Le plus sage, monseigneur, serait de nous dire, à nous, la vérité, de nous confier pourquoi vous êtes venu... Nous verrions alors à nous accorder sur la réponse qu'il conviendrait de faire si, malgré nos précautions, ces incidents tombaient dans la publicité. D'ailleurs, il n'échappera pas à Votre Excellence que le devoir de notre charge nous commande, à M. le procureur général et à moi, de lui demander de quelle nature sont les rapports qui existent entre elle et les individus qui viennent d'être arrêtés. Elle-même ne saurait refuser à la justice française tous les renseignements susceptibles de la mettre sur la trace d'autres coupables.

Insidieuses, quoique courtoises, ces questions mettaient le prince au supplice. Sous les formes déférentes et polies, il devinait le soupçon caché ; il en sentait la pointe et ne déploya que plus de chaleur dans la protestation qu'il était contraint de renouveler.

— Je n'ai pas de rapport avec ces gens-là, s'écria-t-il. Ils me sont étrangers. Je ne sais même de quoi ils sont accusés.

— Ne vous défendez pas, monseigneur, supplia Foudras. Vous n'avez pas à vous défendre.

Mais, sans tenir compte de l'avertissement, le prince continuait :

— Si je les connaissais, si j'avais eu à leur parler, est-ce ici que je les eusse convoqués ? Me serais-je exposé à ce qui m'arrive ?

— On pourrait vous objecter, monseigneur, que, ne prévoyant pas l'embûche, vous avez pu vous y exposer involontairement.

C'est le grave Bellart, le plus rigide des magistrats de France, qui venait de décocher ce trait à l'ambassadeur. Celui-ci se redressait, et, la colère aux yeux, une colère contenue par la crainte :

— Vous le voyez, monsieur Foudras, dit-il, M. le procureur général me soupçonne, il m'accuse.

— Je ne vous accuse pas, monseigneur, déclara Bellart. Je n'en ai pas le droit, et, aurais-je lieu de vous accuser, je ne pourrais rien contre vous. Votre qualité d'ambassadeur vous place hors de ma portée. Donc je ne vous accuse pas. J'essaye seulement de vous faire comprendre que vous nous devez la vérité. Nous sommes tenus de savoir pour quelles causes nous vous avons trouvé parmi

des individus que, jusqu'à preuve du contraire, nous avons lieu de considérer comme les pires ennemis de notre roi et de tous les rois. Ce n'est qu'en gardant le silence que vous autoriseriez les soupçons et nous mettriez dans la nécessité de rendre compte à Sa Majesté de ce qui vient de se passer.

C'était clair, et le prince de Lerne se vit acculé aux aveux.

— Vous voulez la vérité, messieurs, dit-il, vous l'aurez; je la confie à votre discrétion, à votre honneur. Elle n'est pas ce que vous croyez. Lorsque, tout à l'heure, je me suis présenté ici, je ne m'attendais pas à y rencontrer des conspirateurs. Je venais y rejoindre une femme avec qui j'avais un rendez-vous. Vous ne m'obligerez pas, je pense, à vous la nommer.

Foudras tombait de son haut.

— Une femme ! fit-il. Mais il n'y a ici que Mme Lauréal, sa fille et une personne à leur service.

— C'est Mlle Lauréal qui m'attendait, confessa l'ambassadeur, recourant au mensonge pour rendre moins désastreuse sa défaite.

Une double dénégation lui répondit. Bellart la précisa en disant :

— Mlle Lauréal ne pouvait vous attendre, monseigneur. Elle est partie avec sa mère pour Poitiers, aujourd'hui à quatre heures.

Il chancela sous le démenti et bégaya :

— Ce qui prouve qu'elle se jouait de moi. Vous vouliez connaître la vérité ; vous la connaissez maintenant. Si vous en doutez faites venir mon domestique qui doit se trouver parmi vos prisonniers. Il vous la confirmera. Quant à moi, je vous jure sur l'honneur qu'il n'y a eu de ma part en tout ceci qu'un acte de faiblesse... On a beau être vieux, soupira-t-il, le cœur reste jeune. Jugez-moi sévèrement, si vous voulez, mais ne me perdez pas.

Il s'était fait humble et servile. Pâle, une sueur froide au front, l'œil suppliant, il semblait prêt à s'agenouiller. Mais les deux fonctionnaires royaux, qui s'étaient rapidement consultés, le prirent en pitié et ne songèrent qu'à le rassurer, n'étant plus tentés, cette fois, de mettre en doute la véracité de son récit.

— Vous pouvez vous retirer, monseigneur, dit Foudras.

— Ah ! je peux ?... Vous voulez bien ? Vous ne me retenez pas ?

— Vous êtes libre, monseigneur. Nous allons vous faire accompagner jusqu'à l'extrémité de la rue. Elle est occupée par la police, et si, vous étiez seul, on ne vous laisserait pas passer.

Les deux agents furent rappelés. Sans leur apprendre le nom du prince et sa qualité, on le mit sous leur garde en leur ordonnant de se tenir à ses ordres et de le conduire là où il voudrait aller et de le quitter s'il exprimait le désir d'être seul. Ils ne se trompèrent pas au caractère de ces recommandations. L'homme qui les avait achetés tout à l'heure était un puissant personnage qui s'était fait reconnaître et qu'on remettait en liberté. Il n'avait donc plus besoin de leurs secours et c'en était fait du marché lucratif conclu avec lui. Mais, allait-il exiger la restitution des arrhes qu'il leur avait comptées ? Il surprit sur leur visage leur désappointement et leur crainte. D'un coup d'œil, il les rassura. Il pensait encore avoir besoin d'eux.

Au moment de partir, il se souvint de son valet de chambre et le réclama. On ne put que lui promettre de le lui renvoyer dès le matin. Les individus interrogés les premiers n'étaient déjà plus dans la maison. Ils avaient été dirigés sur la Conciergerie et Giacomo avec eux. Quelques instants plus tard, flanqué de ses gardes du corps, il quittait la villa Lauréal, brisé par les émotions de cette soirée, inquiet des suites de son aventure, bien que MM. Foudras et Bellart, désireux de le rassurer, se fussent portés garants de la discrétion de la police. Il avait reculé devant l'humiliation de les implorer et n'osait espérer qu'ils ne diraient rien aux ministres du roi. S'ils bavardaient, il serait contraint de demander son rappel et de quitter Paris. Il ne se dissimulait pas ce qu'offrait de ridicule le rôle qu'il venait de jouer et il savait qu'en ce pays de France, le ridicule tue.

Une fois dehors, il se dirigea vers l'endroit où il avait laissé sa voiture. Mais, là, une autre déconvenue l'attendait. Sa voiture avait disparu. Il exprima plaintivement sa surprise aux deux agents qui l'escortaient et dont l'étonnement égalait le sien. Ils allaient s'enquérir du sort de l'équipage lorsqu'un de leurs camarades placé aux aguets dans la rue les renseigna. Cette chaise de poste en station avait paru suspecte. On avait interrogé le postillon, et ses réponses ayant semblé louches, on s'était décidé à l'envoyer à la préfecture de police avec sa voiture et ses chevaux.

— C'est bien, répliqua le prince quand on lui eut répété cette réponse. Demain, j'adresserai ma réclamation à M. le préfet. Quant à vous, mes braves, ajouta-t-il, vous pouvez me quitter ici. Je n'ai plus besoin de vous.

Il venait de se décider à rentrer à l'ambassade, forgeant déjà un

prétexte pour expliquer à la princesse son retour inopiné. Mais il ne voulait pas qu'on sût où il allait ni que sa rentrée à l'hôtel de Lerne eût des témoins. C'est par prudence qu'il se séparait de ses compagnons, bien loin de prévoir qu'ils résisteraient à ses ordres. Sa surprise fut donc extrême et dégénéra en colère lorsqu'il les vit se mettre en marche avec lui et entendit l'un d'eux lui dire :

— Pardon, excuse, monsieur, vous oubliez ce que vous nous aviez promis...

— Qu'ai-je promis ? s'écria-t-il, croisant les bras et debout au milieu de la rue, défiant son interlocuteur.

— De nous récompenser si nous vous faisions évader.

— Eh bien, m'avez-vous fait évader ? Est-ce à vous que je dois d'avoir été remis en liberté ?

— Non, sans doute. Mais c'est bien malheureux pour nous que vos promesses s'en aillent en fumée.

— Vous oubliez que vous avez reçu cinq mille livres chacun. Je ne vous les réclame pas. Gardez-les et considérez que vos intentions ont été royalement payées. Et maintenant, fit-il avec un geste hautain, éloignez-vous sur l'heure, sinon je vais de ce pas porter plainte à M. Foudras.

Les deux agents reculèrent sous le feu de son regard, tête basse, pareils à des loups vaincus, balbutiant d'une voix sourde des excuses et peut-être des menaces. Mais il n'avait entendu que les excuses et rassuré il reprit sa route, sans s'apercevoir que les deux hommes, après l'avoir laissé partir et s'être concertés, le suivaient de loin.

IX

FIN DU JOURNAL DE LA PRINCESSE

19 juin, sept heures du matin.

Il était trois heures lorsque Jean a consenti enfin à me quitter pour se retirer dans la chambre que, par mes ordres, Bettina lui avait préparée non loin de la mienne et où il restera caché jusqu'au jour prochain où je pourrai, je l'espère, l'envoyer hors de France sans risques pour lui. Tout à l'heure, en me levant, je suis allée jusqu'à la porte de cette chambre dont, pour plus de sûreté, j'ai

gardé la clef. Après avoir prêté l'oreille, n'entendant aucun bruit, j'ai ouvert doucement et, la porte refermée, je me suis avancée jusqu'au lit.

Jean dormait, à demi vêtu. Ma visite ne l'a pas réveillé. Je suis restée debout près de lui, le contemplant, l'admirant, ne pouvant détacher mes yeux de ce mâle visage qui conservait encore, dans l'ensevelissement du sommeil, un reflet de l'ardente passion dont il m'a fait partager les ivresses. Si la crainte de troubler son repos n'eût été plus forte que l'attrait qu'il exerce sur moi, je me serais penchée sur ce front charmant et j'aurais baisé la bouche éloquente où j'ai entendu cette nuit tant de paroles brûlantes et tendres. Mais je me suis contenue. Ce baiser que peut-être sollicitaient ses lèvres, je le lui ai envoyé de loin, du bout des doigts. Puis, je suis sortie, comme j'étais entrée, marchant sur la pointe des pieds, le laissant à son repos, heureuse, follement heureuse de penser qu'il est là, sous ma garde, à l'abri du danger, sauvé par moi, car je l'ai sauvé par cette immolation volontaire de mes préjugés, de mes scrupules, de mes craintes, qui, dans cet incomparable amant, m'a donné un esclave et un maître.

Je ne regrette rien. Ce que sera demain, ce que va devenir ma vie, la sienne, je ne le sais pas ; je ne veux pas le savoir. Je suis trop obsédée par ce passé de tout à l'heure pour pouvoir regarder dans l'avenir, même le plus rapproché. Mon destin sera ce que Dieu voudra. J'ai foi dans sa bonté comme dans sa clémence. Je m'attache à l'espoir qu'ayant combiné les événements qui m'ont réunie à Jean, il ne voudra pas maintenant que nous soyons séparés.

Rentrée chez moi, j'ai ouvert ma croisée. Sous les brumes légères que le soleil achève de boire, le ciel rayonne et resplendit. Il répand sur les pelouses du jardin, sur les massifs fleuris, sur les ombrages parfumés, le torrent de sa lumière d'or. Un air tiède, embaumé de la senteur des feuilles, emplit ma chambre. Le silence de cette heure matinale berce mon cœur joyeux et attendri. Je me suis assise devant ma table et me voilà écrivant, ne sachant, dans cette confusion de mes pensées, par où commencer ce nouveau chapitre de l'histoire de mon amour.

Ce dont je me souviens le mieux, c'est l'état de trouble et de fièvre dans lequel mon attente, durant cette soirée d'hier et après la visite du duc de Richelieu, avait jeté mon âme. Redoutant que Jean ne vînt pas, résolue, s'il venait, à le retenir coûte que coûte, j'avais eu trop peur et j'étais trop émue pour conserver la force de

lui résister. Son arrivée, en me délivrant de mes inquiétudes, accrut ma faiblesse. Lorsque je le vis là, près de moi, entré à l'insu de tous, lorsque je dus me répéter que son salut était dans mes mains et que, si je voulais sauver sa tête, j'étais tenue de l'empêcher de partir, je ne m'appartins plus. Je fus à lui avant de m'être donnée, car c'était être à lui que d'être prête à lui faire une chaîne de mes bras, s'il s'obstinait à aller au rendez-vous où l'attendait la mort.

Ce que j'éprouvais, il ne le devina pas, même lorsque je lui racontai les circonstances qui avaient fait éclater à mes yeux la haine d'Alfani et ses perfides desseins. Il fut stupéfait, indigné, attristé en apprenant la trahison de l'infâme qui avait livré le secret de la fuite de Lorédan. Mais il n'en conçut pas de crainte ou, tout au moins, s'il en conçut, il ne les manifesta pas. Il s'efforça de me rassurer. Il chercha à me convaincre que le gouvernement français me sachant mêlée à cette affaire, ne chercherait pas à la faire revivre et mettrait au contraire tous ses soins à l'étouffer, afin de ne pas susciter un scandale diplomatique. Il ajouta que, s'il était contraint de nous défendre contre le traître qu'il avait cru son ami et contre le marquis Alfani, il le ferait résolument et saurait tirer de leurs méfaits une vengeance terrible. Mais j'eus vite compris qu'il ne croyait pas avoir à recourir à cette extrémité. Il était convaincu qu'ayant vainement essayé de me dominer par des menaces, Alfani n'oserait utiliser contre moi le secret qu'il avait surpris. Son langage m'inspira confiance.

Mais il ne savait pas tout encore. Je dus lui révéler que la trahison avait eu d'autres effets et que, grâce aux deux misérables, la police était aussi sur les traces du complot ourdi par les membres de la « Lumière de demain » contre le roi et contre divers membres de la famille royale. Je profitai de l'occasion pour lui reprocher affectueusement de n'avoir pas tenu la parole qu'il m'avait donnée.

— Vous m'aviez promis de ne plus conspirer, et j'ai acquis la certitude que vous conspirez toujours.

— On vous a trompée, princesse, me déclara-t-il. Je ne conspire pas.

— Si vous ne conspirez pas, que signifie la réunion qui doit avoir lieu tout à l'heure, rue de Valois, au domicile de votre mère, de votre sœur?

Quoique surpris de me trouver si bien renseignée, il persista dans ses dénégations :

— Puisqu'on était en veine de confidences, on aurait pu vous dire que cette réunion était la dernière. Elle a pour unique but d'aviser aux moyens de faire connaître à tous nos amis, dans les départements comme à Paris, que notre association doit se dissoudre. La mort de notre pauvre empereur la rend sans objet, ajouta-t-il tristement. Vous voyez, princesse, que je n'ai pas manqué à ma parole.

— Je vous crois, lui dis-je. N'empêche que votre réunion de ce soir constitue une grande imprudence. Si la police en était avertie et allait vous y surprendre, elle ne considérerait pas que votre résolution de couper court à ces dangereuses intrigues atténue le crime que vous avez commis en les imaginant et en les organisant. Quoique vous n'ayez péché que d'intention, elle vous frapperait comme si vous aviez péché de fait. N'est-il pas vrai, d'ailleurs, qu'il y a eu commencement d'exécution? Votre association existe: elle a été créée secrètement au mépris des lois.

L'argument était sans réplique et il n'essaya pas d'y répondre. Mais il ne croyait pas que la police fût aussi instruite que je le craignais, ni surtout qu'elle eût connaissance de la réunion projetée. Il n'en avait été parlé qu'entre les rares associés qui devaient s'y rendre. Aucun d'eux n'avait une âme de traître.

Je me vis obligée de détruire sa confiance.

— J'ai le regret de vous apprendre que la police est prévenue, lui dis-je. Elle sait que vous devez vous réunir cette nuit.

De me voir aussi sûrement informée, il s'étonnait de plus en plus. Je crus qu'il allait m'interroger pour savoir de qui je tenais mes informations. J'étais bien résolue à le lui taire. Mais je n'eus pas à mentir, car, au lieu de me poser des questions, il s'écria :

— Fussions-nous surpris en train de délibérer, nous n'aurions rien à craindre. On pourrait bien nous mettre à la torture, mais non nous arracher des aveux. Aucun de nous n'avouerait.

— A défaut de vos aveux, commandant, il y aurait les preuves écrites que feraient découvrir les perquisitions auxquelles vous ne vous soustrairiez pas.

Il secouait la tête en souriant.

— On aurait beau perquisitionner, on ne trouverait pas de preuves écrites. Tout ce qui pouvait nous compromettre et être invoqué contre nous a été détruit : lettres, projets de proclamations, formules d'embauchage, adhésions...

Il tirait de sa poche un petit cahier cartonné, étroit et mince, et, me le montrant, il ajouta :

— Voici le seul document accusateur. Et je le porte sur moi, vous voyez ; il ne me quitte jamais.

— Qu'est-ce donc ? demandai-je frémissante.

— Le compte de nos recettes et dépenses, et la liste des membres de l'association.

— Mais si vous l'égariez, malheureux ! m'écriai-je en lui arrachant le carnet.

— Il sera détruit cette nuit à l'issue de notre réunion et ce serait jouer de malheur que de le perdre d'ici-là, alors que, depuis tant de mois, je l'ai conservé.

Il tendait la main pour s'en emparer. Mais je venais de me décider à ne pas le lui rendre et je le lui dis :

— Laissez-le moi. J'aime mieux le savoir en ma possession qu'en la vôtre. Entre mes mains, il sera en sûreté et personne ne songera à venir le chercher ici.

— Mais je ne puis vous le laisser, princesse. Il me sera nécessaire dans quelques instants pour la reddition de mes comptes.

Au lieu d'obéir, je m'éloignai vivement pour me rapprocher de mon secrétaire resté ouvert. Je jetai le cahier dans un tiroir que je fermai à double tour, et dont je cachai la clef dans les plis de mon corsage. Puis, je me tournai vers Jean et mes yeux l'enveloppant, le défièrent de venir la prendre, tandis que, devançant des questions que je pressentais, je reprenais :

— Je ne vivrais pas, si je vous savais dehors avec ces papiers sur vous.

A ces mots, il devint très pâle. Je crus qu'obéissant à son cœur, il allait s'élancer vers moi. Il se domina et me dit :

— Mais quelle raison donnerai-je à mes amis lorsqu'ils me demanderont ce que sont devenues ces précieuses notes confiées à ma garde ?

En même temps qu'il me posait cette question, je surprenais un regard qu'il jetait à la dérobée sur la pendule. Je feignis de n'avoir rien vu. Mais, comme j'étais assise je l'obligeai d'un geste à se mettre à mon côté. Il obéit et, nos mains s'étant rencontrées, je compris à la chaleur fiévreuse de la sienne qu'il était la proie d'un trouble égal au mien. Tel était l'effet du témoignage de sollicitude que je venais de lui donner en refusant de lui restituer le petit

carnet qui, trouvé sur sa personne, eût constitué une charge accablante qui eût suffi à le faire condamner.

— Quelle raison vous donnerez à vos amis, continuai-je, je ne m'en inquiète pas ; vous en trouverez bien une propre à les satisfaire. Du reste, cela m'importe peu. Ce qui m'importe, c'est que, si vous êtes accusé, on ne trouve pas sur vous ces pièces accusatrices. Je ne veux pas avoir à trembler pour vos jours.

Il se rapprochait de moi et d'un accent de crainte, tout à la fois audacieux et timide, il demanda :

— Vous tenez donc bien à ce que je vive ?

Ce n'était plus l'heure d'hésiter et, puisque je ne voulais pas le laisser partir, il fallait bien manifester ma volonté. Je le fis avec une hardiesse qui, maintenant quand j'y songe, me confond.

— Votre vie m'est précieuse plus que la mienne.

— Ah ! Dorothée ! murmura-t-il.

Il tenait ma main. Je me sentis enlacée et sa tête s'appuya sur mon épaule. Comme déjà je l'aimais ! Comme j'étais à lui ! J'oubliais tout, mon nom, mon rang. La vision même de l'abandon total, dont ma faiblesse était le prélude, s'évanouit. Je ne voyais rien, sinon qu'il était en mon pouvoir et ma voix intérieure, celle qu'il ne pouvait entendre, ne faisait que répéter :

— Tu ne t'en iras pas.

Combien de temps nous demeurâmes ainsi, extasiés, silencieux, n'entendant que les battements de nos cœurs, je l'ignore. J'avais perdu la notion du temps. Soudain, la chaîne se dénoua. Il se levait et soupira :

— Il faut redescendre du ciel ; je dois vous quitter, ma princesse.

Je fus debout aussitôt que lui et le retenant :

— Me quitter ! Pourquoi. Nous sommes seuls, Jean. Mon mari est en route pour Londres. Personne ne vous a vu entrer. Je ne vous renvoie pas. Et vous songeriez à me fuir !

— Mes camarades m'attendent. J'ai chargé Baptistine de les recevoir s'ils arrivaient avant moi. Mais j'ai promis qu'à minuit, au plus tard, je les rejoindrais.

C'était là, justement, ce que je ne voulais pas. Mais comment le lui dire ? Comment, sans exciter en lui le sentiment de son devoir, lui avouer que la police l'attendait à son rendez-vous ? C'est alors qu'il se fût arraché à mes bras et que j'eusse été impuissante à le

retenir. Pour qu'il restât, il fallait lui laisser ignorer le danger et lui faire oublier le devoir. Cette nécessité s'imposait à moi. Elle me dictait ma conduite et m'inspira le stratagème que j'imaginai. Je feignis de renoncer à m'opposer à son départ. Mais je lui fis remarquer qu'il n'était que dix heures et demie et que, n'étant attendu qu'à minuit, il pouvait me consacrer encore quelques instants. Et, doucement, je le contraignis à reprendre la place qu'il venait d'abandonner. Il ne résista pas. Il était si faible devant moi. De nouveau, sa tête fut sur mon épaule. De nouveau, notre tendresse silencieuse nous enveloppa. Je gagnai ainsi une demi-heure encore. Alors, je vis son regard chercher la pendule. Un mouvement qu'il fit m'indiqua qu'il cherchait à se dégager. Alors, j'entourai son cou de mes bras et, dolente, vaincue, laissant parler mon cœur, je dis :

— Ne t'en va pas, Jean. Je t'aime.

Après cet aveu, mes lèvres cherchèrent les siennes... Lorsque cessa notre extase, il était plus de minuit. Il ne pouvait plus arriver à son rendez-vous. Alors je lui confessai toute la vérité et pourquoi je l'avais retenu. Il était trop heureux, trop convaincu de l'ardeur de mon amour pour s'irriter ou se plaindre. Mais il s'émut du sort de ses camarades et il s'inquiéta de ce qu'ils avaient dû penser de lui. Je le rassurai. Ne m'avait-il pas dit lui-même que toutes les preuves de culpabilité étaient détruites? Que pouvait-il donc craindre pour ses amis? A défaut d'aveux et de preuves, il serait impossible de les traîner devant la justice, et après une détention de quelques jours, ils seraient remis en liberté. Quant à lui, il devait se considérer maintenant comme mon prisonnier. Il ne quitterait l'hôtel de Lerne que lorsque j'aurais trouvé le moyen de le conduire à la frontière. Jusque-là, il vivrait près de moi, caché, préservé de tout péril. Pour faire tout ce que j'avais fait, je n'avais eu d'autre complice que Bettina, et ce n'est pas de cette créature, passionnément dévouée, qu'une dénonciation était à craindre. Je lui disais ces choses, en le tenant serré contre moi, mes yeux dans ses yeux, sollicitant un pardon qui ne pouvait être refusé et que j'ai reçu dans de nouveaux baisers...

Maintenant, tout est dit. J'appartiens à Jean corps et âme. La mort seule pourrait briser le lien qui nous enchaîne l'un à l'autre. Jean est mon époux devant Dieu. Il le sera devant les hommes si le prince de Lerne meurt avant moi. J'ai voulu être à lui, ma conscience est sans reproches. Ce que j'ai fait pour le sauver, quelle

femme ne l'eût fait pour sauver celui qu'elle aime? Le monde pourra me condamner, en invoquant hypocritement ces lois morales et ces conventions sociales que violent si souvent ceux-là même qui s'en font les plus fougueux défenseurs. Mais tous ceux qui ont subi l'empire de l'amour m'absoudront.

Même jour, midi.

Je suis veuve. Le duc de Richelieu est venu me l'annoncer, en m'apportant les condoléances de S. M. Louis XVIII. Le prince de Lerne a été assassiné cette nuit par des malfaiteurs restés inconnus, On a trouvé son cadavre sur le quai d'Orsay. Il est mort étranglé. On se perd en conjectures sur les circonstances en lesquelles a été commis ce crime affreux, qui a eu le vol pour mobile, puisqu'on n'a retrouvé sur mon infortuné mari ni son portefeuille, ni ses bijoux. La police a été mise sur pied pour découvrir les assassins. Mais Giacomo, qui vient de rentrer, affirme qu'on ne les découvrira pas.

Comme je m'étonnais que son maître fût encore à Paris cette nuit, alors qu'hier il m'avait laissé croire qu'il partait pour Londres, Giacomo m'a avoué que ce départ n'était qu'un prétexte destiné à dissimuler le projet le plus coupable. Le prince voulait enlever Antoinette Lauréal. En me quittant, il alla à Ville-d'Avray et loua une maison de campagne toute meublée. C'est là qu'il devait conduire sa voiture. Mais quand il vint rue de Valois pour exécuter son projet, il y trouva la police, attirée là par l'espoir d'y surprendre les membres de cette société secrète à laquelle Jean était associé. On l'arrêta, et il eût été conduit à la Conciergerie s'il ne s'était fait reconnaître. On le remit aussitôt en liberté. C'est en revenant à l'ambassade qu'il a été assassiné. Les agents, qu'on avait chargés de veiller à sa sûreté, ont pu prouver qu'à la sortie de la rue de Valois, il leur avait donné l'ordre formel de ne pas le suivre. Tout est donc et restera mystère dans cet événement épouvantable.

Pendant dix ans, ce malheureux m'a fait une triste existence. Ce douloureux souvenir et les circonstances de sa mort ne sauraient me le faire regretter. Mais l'atrocité de cette mort a éveillé la commisération dans mon cœur. J'oublie toutes les souffrances qu'il m'a fait endurer et dont me guérira la vie nouvelle qui s'annonce pour moi. Je lui ai pardonné. Je souhaite qu'il se soit repenti avant de mourir et j'ai prié pour le repos de son âme.

Quand j'ai appris à Jean l'événement qui me délivre, il n'y voulait pas croire. Puis il m'a ouvert les bras en disant :

— Ma femme! ma chère femme!

Ma porte est condamnée. Je ne veux voir personne. Alfani a eu l'audace de se présenter. Mais je ne l'ai pas reçu. Il ne doit pas se tenir de joie, car il suppose assurément qu'il sera nommé ambassadeur des Deux-Siciles en France, en remplacement du prince.

29 juin.

Nous partons, demain, pour Bruxelles, dans la soirée. Le duc de Richelieu m'a fait délivrer les passeports que je lui avais demandés. J'aurais pu les demander au marquis Alfani, qui gère l'ambassade en qualité de chargé d'affaires en attendant la nomination du successeur du prince de Lerne. Mais je ne veux rien lui devoir, pas même ce qu'il ne peut me refuser. J'ai préféré les obtenir du président du Conseil, dont la sollicitude et l'amitié se sont prodiguées en ma faveur durant les jours émouvants que je viens de passer.

Pendant la route, Jean me précédera, en courrier, à ma livrée. Il s'est prêté à ce déguisement qui préviendra tous les soupçons. Il restera en Belgique pendant que j'irai en Sicile où m'appelle le règlement des affaires du prince de Lerne. A mon retour, les délais au terme desquels nous pourrons nous marier seront près d'expirer. J'espère qu'à ce moment il nous sera possible de rentrer en France où nous voulons nous fixer. J'espère mieux encore : une amnistie royale qui effacera tous les torts du commandant Lauréal et permettra sa réintégration dans l'armée avec le grade supérieur qui lui avait été promis. Son mariage avec moi facilitera la réalisation de nos espérances en lui ouvrant le monde de la Cour.

Antoinette et sa mère, rentrées de leur voyage à Poitiers, viennent voir Jean tous les jours. Elles ne savent rien de nos accords. Elles en sont encore à croire que des motifs d'humanité m'ont seuls déterminée à lui donner asile et à le conduire au delà de la frontière. Elles ne seront détrompées que plus tard, à la veille de mon mariage. Celui d'Antoinette avec Lucien Forget, fixé à la fin du mois prochain, sera depuis longtemps un fait accompli. Jean se dit le plus heureux des hommes. Le bonheur que j'éprouve moi-même me fait penser qu'il ne ment pas en parlant du sien.

30 juin.

Nous ne partons plus. L'instruction judiciaire, ouverte contre les membres de la Société « la Lumière de demain », vient de se terminer, faute d'aveux et de preuves, par une ordonnance de non-lieu. Tous les individus qu'on avait emprisonnés ont été remis en liberté. Jean peut se montrer partout, tête haute. Il n'a plus rien à craindre. Il va quitter l'ambassade. Il en sortira cette nuit, en secret, comme il y est entré. Personne ne saura qu'il y a vécu onze jours durant. Si nous n'étions liés pour toujours, cette séparation m'infligerait la plus cruelle torture. Mais elle ne m'afflige pas. parce qu'elle n'est que le prélude de notre éternelle réunion.

Une autre joie m'était réservée. Le successeur du prince de Lerne est nommé. Ce n'est pas le marquis Alfani. J'ai su que le gouvernement napolitain voulait revêtir de ces fonctions le premier secrétaire et l'avait à cet effet proposé au roi de France. Mais Sa Majesté s'est obstinément refusée à donner son agrément à cette nomination. Le duc de Richelieu m'a confié qu'Alfani a été perdu par les dénonciations de cette danseuse qui a été sa maîtresse et que j'ai toujours soupçonnée d'appartenir à la police. Il s'est brouillé avec elle, et, pour se venger, elle a fait contre lui des dénonciations scandaleuses. Le roi de France n'a pas voulu admettre à sa cour, avec les privilèges d'un ambassadeur, un homme que tout fait supposer coupable de beaucoup de petites infamies. Complètement disgracié, Alfani va partir pour Naples. Il espère rentrer en faveur.

Depuis que ce départ est annoncé, Jean me supplie d'ajourner mon voyage en Sicile ou de permettre qu'il m'accompagne. Il craint que, là-bas, Alfani me tende quelque piège. Il ne veut pas me laisser partir sans défenseur. Tout à l'heure, comme il renouvelait sa prière, je lui ai répondu :

— Je ne crains ni le marquis Alfani, ni personne. Je ne crains que Dieu. Mais vous êtes le maître, Jean, et vous ferez ce que vous voudrez. Quoi que vous ordonniez, j'obéirai.

Je n'ai jamais mieux compris combien il est doux pour une femme d'abdiquer toute volonté entre les mains de celui à qui librement elle s'est donnée et qu'elle chérit d'un amour plus fort que la mort.

Ernest Daudet.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, rue de Vaugirard.

L'AMI D'ENFANCE

I

Tournée vers le large, de nouveau Simone cria :

— William, la mer monte!

William haussa les épaules et continua ses découvertes mystérieuses dans l'eau noire, parmi les mousses vertes, les goémons violâtres, sous l'ombre des rochers lourds. Il y avait tant de choses là dedans!... Pourtant il daigna dire :

— Tu sais bien que je la connais, *notre* mer!

Il avait seize ou dix-sept ans; elle, treize, quatorze peut-être. Séparément, ils étaient charmants l'un et l'autre; ensemble, ils étaient exquis, tous les deux : minces, sveltes, souples; restés enfants encore, avec une indécision flottante du sexe, si bien qu'en changeant les costumes il aurait eu l'air d'une grande fille, elle aurait eu l'air d'un très jeune garçon. Ils avaient les mêmes cheveux bruns roux, les mêmes yeux clairs dans leurs faces brûlées, les mêmes dents si blanches, et, surtout les mêmes allures de nonchalance hautaine et d'insolente liberté.

Ils étaient à la fois primitifs et raffinés, suprêmes rejetons d'une race, autrefois redoutable, qui finissait en grâce et gardait sa fierté. On les eût pris volontiers pour le frère et la sœur; ils n'étaient cependant que vaguement alliés, cousins à la mode de leur pays breton : à la fin de l'autre siècle, un Plounéour avait épousé une Pontus; là s'arrêtait la parenté. Mais issus du même sol, grandis sous le même ciel, ils avaient la démarche semblable et le regard pareil. Leurs familles habitaient Brignogan pendant l'année entière. Pour le paysan resté naïf, arriéré, les Pontus et les Plounéour demeuraient les seigneurs de la terre, de ce coin de terre enfoncé dans l'eau. Leurs châteaux, bicoques branlantes pliées sous les souvenirs, étaient voisins; et ces deux enfants, qui

s'étaient toujours connus, vivaient continuellement côte à côte, fidèles et jaloux, ne voyant rien plus loin qu'eux-mêmes.

La grève était à eux. Elle s'étendait immense, renouvelée, en baies sinueuses successives — déroulant un sable d'or fin, à gauche vers Pontusval, Kerlouan, à droite vers Plounéour, Goulven et Plouëscat, devant un Océan farouche et toujours en rumeur, livrant son éternel assaut aux brisants formidables, blocs énormes, chiens de granit gardant la terre.

Dans le vent, dans le soleil, dans la mer, ils existaient, sauvages et joyeux, — jamais lassés de leur domaine, grisés de lumière, d'odeurs âcres, admirant la vie sous toutes ses formes, les mouvements de l'être et la couleur des choses. Aux marées basses, les pieds nus, ils se perdaient, entre les rocs, dans d'étroits sentiers chaotiques, dans les mares d'eau salée oubliées par la mer, à la poursuite d'une flore idéale ou de monstres chimériques.

Ils s'arrêtaient pour écouter sous les pierres l'étrange et tintinnabulante chanson des crabes, bavant dans leur retraite avec sérénité; puis des algues, venues du grand là-bas, portées par le Gulf-Stream, les étonnaient de leurs nuances, leurs formes inconnues : les unes découpées en palmes, les autres larges, résistantes, élastiques comme du caoutchouc; puis des lichens monstrueux, parfois écarlates et parfois d'un vert tendre; encore des sortes de calebasses, surmontant des tiges solides, pareilles à des bambous... Alors, l'idée des pays ignorés, des végétations grandioses et des hommes différents les rendait pensifs, élargissait leurs regards tournés vers l'infini.

Mais leur rêve eût été de trouver quelque jour une bouteille cachetée, incrustée de coquillages, leur apportant, dans ses flancs pleins d'histoire, les papiers de bord d'un navire autrefois disparu.

Cette éducation de plein air, sous les conseils du large, leur avait avant tout enseigné la bonté; la bête, si infime qu'elle fût dans le règne animal, pour eux était sacrée. Ils ne tuaient pas, et s'attristaient au contraire de l'éternel combat que se livrent les êtres. Ils aimaient les oiseaux pour leurs coups d'ailes, saluaient les mouettes criant à la crête des vagues, le cormoran — songeur solitaire — au sommet d'un écueil.

L'habitude leur était venue des connaissances naturelles; ils distinguaient les heures à la hauteur du soleil, prédisaient justement le temps du lendemain. Le grand vent les faisait rire. Ils aimaient

la tempête avec recueillement, comme une des plus énergiques manifestations de l'immense nature.

A terre, loin de l'eau, ils étouffaient; quand les grandes pluies les bloquaient au château, ils étaient désœuvrés jusqu'à l'inconsistance et guettaient l'éclaircie, le front sur les carreaux. La nuit, ils rêvaient des voyages qu'ils feraient plus tard, tous les deux.

Cette fois, ce fut William qui appela Simone :

— Viens vite !... Ah! ce qu'ils sont drôles !... Dépêche-toi !

L'enfant n'hésita pas, retroussa sa robe un peu plus haut sur ses jambes nues, et, glissant aux mousses, trébuchant aux rocailles, riant déjà, curieuse, elle rejoignit son compagnon. A son tour, elle se pencha, considéra, oublia tout.

Dans une mare assez profonde d'une eau très claire, sur un lit de sable jaune, un drame intervenait : là, plusieurs bernard-l'ermite avaient été roulés par le flot; l'un d'eux, dans l'aventure. avait perdu sa coquille et, désorienté, ce vagabond attaquait successivement l'asile de ses frères pour les en déposséder. C'était l'éternelle histoire. Mais, dans toutes les espèces, les propriétaires tiennent à leur bien et savent le défendre. Le bernard errant se heurtait à des résistances furieuses et chacun de ses assauts était vite repoussé. N'importe, il recommençait ; et ces bestioles misérables déployaient toutes, en l'occasion, un intelligent courage, avec le sentiment de l'égoïsme et de la conservation.

Voilà ce que contemplaient les deux enfants, avec des yeux ravis et des éclats de rire ininterrompus.

— Et l'on dit que les bêtes sont bêtes ! chanta Simone.

Très grave, William répliquait en secouant la tête :

— Ceux qui disent cela ne les connaissent guère!

La bataille continuait dans l'eau, et aussi l'attention captivée des spectateurs, quand soudain, une première lame s'allongea dans leurs jambes, brouilla la flaque où rien ne se vit plus.

Tous deux se retournaient brusquement vers la mer.

— Diable! fit William, filons, il n'est que temps.

Et saisissant la main de la jeune fille, il l'entraînait rapidemen vers le bord. Mais la route était dure... tantôt des aspérités, puis des trous perfides ; et l'eau, qui s'étalait, de plus en plus profonde couvrait les périls du sol, mouvant par endroits.

Simone glissa, faillit tomber; une vague arrivait déjà, grosse. Sans un mot, d'un élan souple et fort, William enleva son amie

dans ses bras, et, redressé, seul responsable, il marcha l'œil à terre, sans trouble, avec un sourire de défi dans les lèvres.

Elle s'abandonnait, confiante, attachée à son cou, d'une étreinte très tendre. Dans un dévalement de la grève, l'eau gagna William jusqu'à la ceinture ; il releva les bras pour protéger Simone. A ce moment, un homme dégringolait de la dune, accourait à leur aide.

— Ne bougez pas ! cria William, c'est inutile !

En effet, son pied retrouvant le sol ferme, il arrivait en trois bonds au sable, hors de l'atteinte du flot.

— Ouf ! fit-il, en déposant Simone parmi les chardons bleus. Elle riait, contente, amusée de l'aventure. Mais elle vit que son ami avait du sang aux pieds et tout de suite s'alarma.

— Ce n'est rien, dit l'enfant dédaigneux, ça séchera, comme l'eau ; viens, rentrons, ta jupe est trempée.

Cependant, celui qui avait témoigné l'intention d'aller à leur secours s'était lentement approché ; il les considérait, surpris de la grâce biblique de ce groupe.

— Vous m'avez fait peur, dit-il.

William regarda cet intrus dans les yeux, et répondit d'une voix froide :

— On voit bien que vous n'êtes pas du pays.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous sauriez qu'il n'y a rien à craindre quand je suis là !

Sur cette fière réplique, William relevait Simone et s'éloignait avec elle, du côté du village. Mais, en route, il exhalait sa mauvaise humeur :

— Qu'est-ce qu'il veut, cet individu ?

Et comme Simone haussait les épaules sans répondre, il ajoutait encore :

— Il est fou, ce vieux-là !

Ce vieux-là pouvait avoir trente-cinq ans ; c'était un homme des villes, sans aucun doute, peut-être un Parisien. Il avait des yeux très doux, dans un visage sans joie ; il eût été beau sans son air de lassitude.

Il regarda les deux enfants s'en aller côte à côte et murmura :

— Ce sont les personnages du décor ; eux seuls pouvaient n'être pas disparates devant ce paysage, ce ciel, cette mer... Quels enfants admirables !

Comme un pêcheur passait, conduisant une charrette de goémons, il le questionna :

— Quels sont ces deux enfants qui vont là-bas?...

Et le pêcheur répondit avec un gros respect :

— C'est M. William de Pontus et Mlle Simone de Plounéour.

L'étranger s'inclina devant ces noms sonores et revint à son tour par le chemin des terres qui conduit au village; bientôt, il passait sous le moulin, arrivait par le bord de la mer retrouvée, jusqu'aux premières maisons; dans ce groupe, l'hôtel. Une servante vint à sa rencontre :

— Il y a des lettres pour vous, monsieur Saint-Jean.

Alors, il se hâta vers l'auberge, avec cependant un grand geste d'ennui.

Lorsque dans un antique landau, capitonné de drap marron, attelé de deux petits chevaux alertes, après trois heures de route coupant des landes, des genêts, des bruyères, lorsque dans son landau, Jean Saint-Jean avait tourné du grand chemin dans l'unique rue de Brignogan, ce jour-là, à cette heure, le ciel était bas, sillonné d'encre, et la rafale, ramassée du large, sifflait sur les toits tristes.

Et, subitement, au bout de la rue si courte, il avait entrevu la mer, grise, méchante, hargneuse, crachant son dégoût à la terre; et, bien qu'il fût volontairement en quête de solitude, d'exil, ce jeune homme, que les enfants trouvaient vieux, avait frémi devant l'horreur de cette page spéciale au Livre de Nature. Du gris, sur du gris! des dieux injustes, menaçants sous les pierres, une maigre verdure brouillée dans l'horizon...

Dans sa chambre misérable d'hôtel trop primitif, le soir, il s'était couché, terrifié de l'ambiance, hanté du hurlement des vagues, mêlé au hurlement du ciel. Il s'était endormi tard, d'un sommeil lourd.

Mais, le matin, son réveil avait été féerique; le vent du nord avait balayé la baie; elle apparaissait bleue, sous le ciel bleu, léchée par une mer bleue, lumineuse, sous un ciel plein d'amour pour les hommes. Alors, sa fenêtre ouverte, il s'était repris à l'espoir de vivre, avait chassé les spectres et reconquis sa volonté.

C'était avec une joie d'écolier libre qu'il s'était jeté dans ce décor de miséricorde, qu'il avait empli ses yeux de la couleur opulente des aspects, prodigués pour lui seul dans ce désert harmonieux; les lourds rochers tapissés de mousse d'or, les meules

de goémons, changeants avec les heures, tantôt violâtres, et tantôt empourprés, l'enchantaient jusqu'à l'effacement, l'oubli de sa personnalité. Il était pris de corps, pris d'âme; les poumons dilatés, il buvait l'espace, ivre de sentir, sous ses pieds, monter le long de son être la robuste chaleur de la terre ardente; et sa haine des villes, de Paris surtout, lui apparaissait plus que jamais encore légitime et justifiée. Il chassait dans son passé, avec l'épouvante de les revoir, les amas de maisons, réceptacles de douleurs, les réseaux multiples des rues étroites, routes de misère et de cupidité; et les hommes disciplinés, asservis aux usages, vivant en esclaves pour mourir en martyrs. Il pénétrait mieux l'horreur des troupeaux parqués, des coudoiements farouches et des promiscuités...

Puis la mer l'attira; elle était soyeuse et joyeuse, coquette, ce beau matin; verte limpidement à l'approche des côtes, d'un indigo profond vers le plein et le large; elle chantait dans un murmure et semblait innocente. Il y avait de la beauté flottante, de la beauté partout; une sécurité de choses éternelles, une confiance réciproque allant de haut en bas, englobant toutes les existences dans un mystère de joie.

Les premières journées furent une continuelle errance. Jean Saint-Jean prenait possession de ce coin de terre où il comptait vivre le plus longtemps possible, tant que l'été durerait tout au moins; plus tard, si le morne ennui qui l'escortait partout avait perdu sa trace et ne survenait pas.

Ce fut vers la fin du deuxième jour qu'il rencontra Simone et William, et que sa vision en fut encore charmée. Le lendemain il y pensait et les chercha. Quelle force le poussait vers eux? Eut-il le pressentiment qu'entre eux trois sa destinée était enclose? peut-être; ou bien ces deux enfants figuraient-ils pour lui l'expression attirante de la beauté humaine dans la suprême beauté d'un paysage unique? Il ne s'analysait pas, acceptait le hasard et se laissait aller.

Il avait tant besoin de repos et de douceur, après les jours vécus.

Il se jugeait l'homme le plus malheureux du monde. Il était né riche, avait grandi dans le luxe, n'avait jamais connu ni la lutte ni l'angoisse de vivre. Il était bon à tout et bon à rien; sans profession, sans métier, sans art, il était inutile et le sentait.

Dans sa première jeunesse, il s'était distrait à la façon des oisifs, avec de belles filles, sans jamais être aimé; ses aventures de

cœur avaient été pitoyables; mais sans cesse renouvelées dans l'espoir, toujours déçu, d'une rencontre meilleure, elles l'avaient à la longue, dévasté physiquement et moralement.

Il se figurait ne plus croire aux femmes et n'en avait jamais approché une seule digne de ce nom.

Il fut, certes, le plus bel exemple du néant de la richesse mal employée, n'apportant que le déboire après la trahison. Il avait pu compter cent camarades, pas un ami. Parfois il cherchait, vainement, un souvenir heureux. Sa vie était faite d'un tissu de petites souffrances que la multiplication rendait intolérables; et cependant s'il eût été prié de raconter ses malheurs, il fût demeuré hésitant, ne trouvant rien et ne pouvant répondre.

Son plus grand ennemi, c'était lui-même; son corps maudissait son âme et son âme détestait son corps; ils n'étaient point créés l'un pour l'autre; il y avait eu erreur à la naissance. Il avait toujours désiré ce qui lui faisait mal; il aimait la montagne, mais avait le vertige; il était attiré vers les paysages de neige et de brume, au premier froid il grelottait. Ame du nord, corps du Midi; incompatibilité d'humeur.

Après trente ans, il s'était jugé vieux; et son mal empira, car, sans goûter la vie, il redoutait la mort. Dès cette époque, il devenait visionnaire, hanté de mauvais songes; sa faiblesse s'accrut. Dans la rue, dans la foule, il lui semblait que chaque passant, à marcher près de lui, emportait un peu de sa force et de sa volonté, lui volait un lambeau d'existence. Il s'arrêtait, hagard, appelait une voiture et rentrait chez lui. Mais, dans les chambres closes, parmi les objets familiers, il était ressaisi d'une vague inquiétude, coudoyait des spectres, distinguait des voix, sentait des souffles froids le long de l'épiderme, ne pouvait tenir, et se rejetait au dehors pour y récolter de nouvelles transes.

C'est avec ce bagage de continuels soucis qu'il arrivait en Bretagne, cherchant, encore une fois, à se fuir lui-même, à se dépayser de corps et d'âme, à devenir un être très banal.

Dans cette bourgade isolée où le hasard arrêtait sa course, personne ne le connaissait; il était simplement vêtu, rien ne dénotait sa grande fortune; il serait donc traité comme un passant quelconque, et pourrait inscrire à son compte réel les sentiments qu'il ferait naître. Et voici que les premiers jours s'annonçaient cléments; le cadre était grandiose, les hommes dispersés indifférents. Il respira.

Cependant Simone et William, oubliant l'étranger, continuaient leur existence active; à tout instant, leurs grands chapeaux de paille surgissaient derrière un rocher, apparaissaient, battus de vent, au tournant de la dune, ou penchés sur la mer.

Un matin, une baleinière arrivant du large, après la pêche, les attirait au bord; la toile rouge tachait d'une note dominante le gris-bleu de la baie; la barque approchait rapide, dans un friselis d'écume chantante; elle donna, très molle, sur le sable; deux pêcheurs l'occupaient, gars solides, coiffés du bonnet bleu en arrière de la tête, giletés de toile à voile en quadruple épaisseur, le pantalon troussé sur des cuisses velues et des jambes nerveuses, leur mine était maussade, car depuis quelque temps le poisson était rare, et cette fois encore le ramas était maigre.

A l'un, sauté à terre, l'autre, resté à bord, jetait, à la volée, des dorades, des limandes palpitantes, bêtes vulgaires et de peu de prix... ce n'était pas la peine d'avoir passé deux jours sous le soleil et deux nuits sous la lune à traîner les filets rehissés toujours vides. Dans leur patois breton, ils maugréaient, rageurs, vaincus par le hasard et lassés de l'effort. Les deux enfants les considéraient, comprenant leur misère, apitoyés, car ils savaient ces deux hommes chargés d'enfants et pauvres sans merci.

Enfin, un congre énorme, long de deux mètres, fut lancé le dernier à la côte; mais lourd, visqueux, il échappait à l'homme et tombait dans la mer... Et la bête, encore vivante, au contact de l'élément natal, soudain retrouvait de la force, de l'espoir, et tentait une fuite vers le large sauveur. Mais l'eau était trop basse, le second pêcheur l'arrêtait aussitôt, et d'un élan rude le rejetait à terre; l'agonie recommençait.

Alors, la pitié des enfants, détournée de l'homme toujours cruel, s'en alla vers la bête; la gueule ouverte, sous l'asphyxie, elle haletait par suffocations profondes qui l'agitaient de la tête à la queue, et ses yeux moribonds étaient extraordinaires; avec une expression presque humaine, les prunelles lentement qui se faisaient vitreuses, se retournaient en arrière, pleines d'un indicible effroi, d'une indicible angoisse, de l'immense regret de la vie et des flots.

Simone devint pâle et se rapprocha de son ami.

— Allons nous-en, dit celui-ci. Il est affreux de voir mourir...

A ce moment, derrière eux, une voix impérieuse criait, dans le silence :

— Combien votre pêche? Vite ! répondrez-vous ?

William et Simone se retournèrent; Saint-Jean était à trois pas, nerveux aussi, tortillant sa moustache. Les pêcheurs ne répliquaient pas, l'air ailleurs.

Alors vivement William répéta la phrase en breton. Les autres, cette fois, daignèrent parler et William traduisit :

— Ils demandent dix francs, c'est cher.

— N'importe, cria Saint-Jean. Et, tendant un louis, il ajoutait : Vite! rejetez cette bête à la mer!

William traduisit une seconde fois, mais Simone criait: Bravo !

Les pêcheurs ahuris obéirent, domptés par l'or. Le congre, encore ressaisi, fut traîné à l'eau : une minute, il flotta, inerte, inconsistant. Et les trois personnages intéressés au drame le suivaient anxieusement :

— Trop tard, murmura Saint-Jean désolé.

— Non ! répliqua triomphalement William. Regardez ! regardez !

Le congre, en effet, s'allongeait, réveillé de la mort; il eut un long sursaut de tout le corps, puis, soudain, se plia, s'étendit, et, brusquement enfin, plongea et fila vers le plein, loin de la terre maudite et des hommes méchants.

Simone battait des mains, prise d'une joie ardente. William, plus grave, tendit la main à l'étranger :

— Merci, Monsieur... Nous ne pouvions pas, nous; nous n'avons jamais d'argent.

Simone répéta :

— Merci, Monsieur!

Dès lors, ils furent amis; Saint-Jean oublia son âge, sa vie manquée, et vécut à son tour dans l'intimité libératrice de l'eau profonde, teintée de ciel. Par ses nouveaux compagnons, il apprit les légendes du pays, pénétra ses mytères. Et puis, il les connut eux-mêmes, car l'histoire de leur famille était étroitement mêlée aux monuments, aux horizons, à la terre; et le charme du passé, commenté par un présent en fleur, l'envahit et le contenta...

Avec eux, il redevint jeune; il n'eut pas besoin d'abaisser son esprit; seulement il le décompliqua; pour cet éternel oisif qui n'avait jamais travaillé qu'à se faire souffrir, ce furent de réelles vacances.

Souvent, le matin, William, arrêté devant l'hôtel, appelait à grands cris :

— Monsieur Saint-Jean! Monsieur Saint-Jean !

S'il tardait à ouvrir sa fenêtre, parfois dormant encore, une volée de cailloux arrivait dans ses vitres. Alors il se hâtait, clamant :

— Voilà, voilà.

Et dans ces réveils subits, il n'avait plus le temps de se tâter le corps et l'âme, de se découvrir une meurtrissure nouvelle de la chair ou de la pensée.

— Monsieur Saint-Jean !

L'appel se réitérait. Il apparaissait enfin, était raillé tout de suite :

— Paraît que vous faites de beaux rêves, pour dormir si longtemps !

Il répliquait de bonne humeur, et l'on partait. Au coin de la rue, près du jeu de boules, devant l'auberge de la Grande-Maison, ils retrouvaient Simone, attardée avec les bambins du village ; ainsi complété, le groupe s'en allait, variant les routes ; mais toujours, sur l'horizon, la mer restait perceptible, ne pouvant pas être oubliée.

Orgueilleux de montrer son pays dans sa gloire, William, un jour, arrêtait Saint-Jean devant le Men-Marz, gigantesque menhir surmonté d'une croix, encore tailladé d'une autre croix au flanc, double baptême de la pierre païenne, autel du diable devenu l'autel de Dieu. Et l'enfant racontait la légende des druides vaincus et des chrétiens vainqueurs, s'assimilant la pierre aussi bien que les âmes.

Un autre jour, il le guidait vers une chapelle en ruines du côté de Pontusval, endroit mélancolique, s'il en fût: rien ne restait que les quatre murs, encore défendus par une porte barrée de fer, résistante après les siècles ; mais par la baie des fenêtres vides, parmi les mousses, les ronces, les pariétaires, on pouvait pénétrer, après une escalade et des égratignures ; et là, la surprise était vive d'apercevoir, abandonné sur l'herbe, rongé d'humidité, de pluie, de vers, un vaste groupe de bois sculpté qui avait dû être jadis, dans les temps, un précieux morceau d'art. C'était une Vierge plus grande que nature, assise, soutenant de ses bras, sur ses genoux fléchis, le corps effondré d'un Christ mort; et l'allure était noble, la ligne souveraine, le geste superbe; les figures effacées, effritées, conservaient cependant des expressions tragiques d'infinie souffrance.

Par quelle inconcevable indifférence ce chef d'œuvre inconnu achevait-il de se désagréger dans la boue et la solitude? Saint-Jean en pénétra peut-être l'énigme quand il offrit à la fabrique de Plounéour, dont dépendait cette chapelle morte, d'acheter, à n'importe quel prix, ce groupe qui le hantait. Le curé refusa, alléguant l'ancienneté du fait accompli et la volonté de Dieu.

Par ce hameau de Pontusval encore, guidé par ses amis, Saint-Jean arriva jusqu'au phare et demeura confondu devant l'énormité du chaos granitique.

Partout, à des centaines de mètres dans la mer basse, des rochers gigantesques s'amoncellent, se tordent ou s'étalent les uns par-dessus les autres; quand le flot monte, tout de suite furieux, bouillonnant, fantastique, c'est une rumeur prodigieuse, mêlée de hurlements, de rugissements coupés de sanglots rauques, un concert diabolique: et devant ce spectacle, grand jusqu'à l'épouvante, l'homme est si petit, si frêle et si débile, qu'il recule, hagard, au refuge de la terre...

Mais William, mais Simone, enfants de la côte, se riaient des terreurs de Saint-Jean, sautaient de pierre en pierre, dans les grands vols d'écume, se campaient d'aplomb sur le bloc le plus haut, bravaient le vent, la vague, et ripostaient au fracas de la mer par des bouts de chansons.

Saint-Jean les appelait, n'osant les rejoindre. Enfin ils revenaient plus roses, ne s'étant pas quittés. Il les grondait sans courage, mais eux ne comprenaient pas; il y avait de la mouette en eux. Tous revenaient vers le soir, à travers les chardons bleus des grèves, qui s'apâlissent et s'argentent aux approches de la nuit. William disait avec un geste large :

— Jadis, la terre, la mer, ici, tout était à nous! Pontus régnai à Pontusval, comme Plounéour à Plounéour! Pendant des siècles, nous nous sommes battus avec l'Anglais; il y a des boulets dans les murs des châteaux. Parfois aussi, Plounéour et Pontus n'ont pas été d'accord; nos pères ont échangé des coups : c'était toujours pour le droit au bris, à l'épave; on était trop voisins. Maintenant, nous sommes raccommodés, n'est-ce pas, Simone?

Elle lui répondait par un regard qui remuait Saint-Jean, tant déjà, dans cette petite âme, la passion éclatait. Il comprenait jusqu'à l'évidence que cette amitié d'enfance, cette camaraderie de maraude allait finir, ou finissait, fatalement, en un amour exclusif, jaloux et primant tout, de part et d'autre. Il avait peur pour eux,

lui qui croyait ne pas croire à l'amour; puis il les savait pauvres tous les deux; l'avenir était trouble. Pourtant, il les enviait de toute la force de son esprit, mais ne se l'avouait pas.

William reprenait de sa voix âpre :

— Aujourd'hui tout s'en va; nos hommes parlent presque tous le français, ayant servi dans la flotte ou dans l'armée. Il nous arrive un peu plus chaque année, des baigneurs, gens de Brest, de Morlaix, voire de Paris, comme vous-même... (De celui-là, nous ne nous plaignons pas... La terre, elle aussi, change .. Tenez, ici, il y avait naguère des monolithes admirables; on les a fait sauter à coups de mine; on continue ailleurs; avec ces éclats de pierre, on façonne des croix, des tombes, un tas de choses gaies. Cela devient l'industrie du pays... De tous les côtés, on crie : « Gare la mine! » Et le passé s'envole et retombe cassé. Moi, ça me fait de la peine. J'aime ce que j'ai vu avec mes yeux d'enfant !...

Simone insistait :

— On oublie même nos légendes, nos traditions; et maintenant plus d'un pêcheur hausse les épaules quand on parle des cloches du large. Ils redeviennent païens.

— Les cloches du large! interrogea Saint-Jean intéressé, qu'est-ce que cela, les cloches du large?

— Mauvais signal, signal de mort, répondit Simone, presque religieuse. Sur la mer, la nuit, on entend, distinctement, le son de cloches très claires. Or les plus proches sont celles de Plounéour, et ce n'est pas leur voix; c'est plus grave; puis on les perçoit à contre-vent. Et chaque fois qu'elles sonnent au large, il y a tempête, ou mort d'homme, quelque malheur enfin. N'est-ce pas, William?

— Oui, c'est vrai, dit l'autre, très vrai; la veille de la mort de mon père elles ont sonné toute la nuit; Marceline le dit bien.

Ne voulant pas exprimer un doute, Saint-Jean s'en tira par une nouvelle question :

— Qui est Marceline?

— Une vieille servante qui est née dans la maison, a servi mon père enfant et m'a élevé elle-même. Si l'on me touchait, elle tuerait, Marceline!

— Pour sûr, appuya Simone convaincue.

Les jours fuyaient ainsi. Un soir où ils revenaient d'une excursion lointaine, ils rencontrèrent à l'orée du village une femme plutôt belle et d'allure compassée; les enfants saluèrent. C'était une Mme Lekern, qui venait tous les ans passer les mois d'août et sep-

tembre dans sa maison de Brignogan. Femme d'un médecin de marine déjà vieux, l'hiver elle habitait Brest, et sa renommée y était assez trouble. Elle pouvait avoir vingt-six ans : peut-être moins, peut-être plus; sa face peinte était sans âge, et la teinture rouge de ses cheveux les rendaient immuables. Naturellement, elle devait être très brune. Elle sourit à William, négligea Simone, mais ses yeux aigus s'arrêtaient sur Saint-Jean qu'elle dévisagea. Il en ressentit une impression désagréable, comme un avertissement d'intrusion prochaine, de paix interrompue. Et puis cette femme ressemblait trop à toutes les poupées dont il avait, maintes fois, ausculté les poitrines sans y trouver un cœur.

Dix pas plus loin, William prononçait :

— La voilà revenue... on la verra partout !

En effet, les jours suivants, Saint-Jean rencontra Mme Lekern deux fois par heure ; de plus en plus, elle lui semblait déplaisante; il l'évitait. Mais, un matin, il fut pris.

Ce matin-là, un grand brouillard, soufflé du large, s'abattit sur la baie, masqua la mer et borna l'horizon à trois pas devant l'homme. On marchait dans un nuage tiède, et pourtant lumineux, car le soleil luisait au-dessus de la brume. Les voix se perdaient dans une profondeur ouatée, élastique, retombaient brisées, sourdes, revenaient à qui avait parlé. On marchait à tâtons, dans une vapeur ; c'était bizarre, mais non sans douceur ; on était isolé, avec cette perception très claire qu'il y avait sans doute des êtres tout près de soi. A la place de la mer, un mur gris, ténu, et plus de bruit.

Saint-Jean errait dans cette ambiance de blanches ténèbres ; il goûtait le plaisir des sensations premières, inconnues. Soudain, il entendit — peut-être loin, peut être près — une voix, dénaturée, qui criait et répétait :

— Gare la mine ! gare la mine !

Il recula. On faisait sauter des rochers, par là; mais où ? à droite ? à gauche ? Il n'en savait rien. Il n'eut pas le temps de plus réfléchir : la mine éclatait, sourde, atténuée, et l'explosion rebondissante semblait molle et sans force.

Mais alors, comme au théâtre, dans une féerie, au sifflet du machiniste, la toile de fond se leva subitement; d'un seul coup le brouillard éparpillé, déchiré se dispersait en flocons ; en une seconde, sous la commotion, la baie réapparut, délivrée ; la mer fut découverte, et le soleil, retrouvé, inonda le paysage. La poudre

avait chassé la brume; tout redevenait bleu et or, par ce matin d'été.

Un éclat de rire retentit dans les oreilles de Saint-Jean; Mme Lekern était à quelques pas de lui, exagérant sa gaieté d'une telle aventure. Elle parla tout de suite :

— Eh bien, Monsieur? pour un Parisien, voici qui n'est pas ordinaire, n'est-ce pas? Sans ce coup de mine, nous en avions pour la journée...

Il dut répondre et répondit. Elle le suivait le long des flots, multipliant les phrases très longues. Elle s'exprimait vite, en mots choisis, se complaisant aux imparfaits du subjonctif, aux épithètes, étalait sa belle éducation ..

De loin, Saint-Jean aperçut William et Simone; mais ils ne s'approchèrent pas; la dame le remarqua. Elle les désignait du bout de son ombrelle, en disant :

— Ce sont des petits sauvages... polis quand il leur plaît.

— Bah! des enfants! répliqua Saint-Jean avec un geste vague.

Mais Mme Lekern, arrêtée, le regardait en face, murmurait, avec un vilain sourire sur de jolies dents.

— La petite est déjà très belle; elle a beaucoup grandi depuis l'année dernière.

Saint-Jean répondit sans hésiter :

— Elle grandira encore, elle a bien le temps!

— Oh! certes, fit l'autre, redevenue indifférente, le visage immobile.

Sur ces mots, ils se séparèrent; ce ne fut pas pour longtemps.

C'était vrai qu'elle était partout à la fois; bien souvent, Saint-Jean, la voyant dans la rue, s'échappait sur la grève; cent mètres plus loin, il la trouvait derrière un rocher. La retraite coupée, il subissait la rencontre, abrégeait l'entretien et fuyait au hasard; un quart d'heure plus tard, il donnait dans elle, au tournant d'un chemin. Alors, elle éclatait de rire, de son rire trillé, suraigu, et murmurait :

— Vraiment, on dirait que vous me poursuivez ?...

Il en vint à se demander quel intérêt poussait cette femme dans ses jambes ? Il n'était pas vaniteux et doutait de sa séduction personnelle; elle ignorait sa fortune. Alors quoi ? Il estima raisonnablement qu'étant le seul homme, à peu près de son monde, dans ce pays perdu, elle s'agrippait à lui pour cette raison-là.

Pendant tout le mois d'août, ce ne furent qu'escarmouches, dont Saint-Jean se tirait encore à sa volonté.

Mais en septembre le danger grandit. La dame, piquée au jeu, devenait plus violente; puis deux choses conspiraient pour elle et contre lui. D'abord la brièveté des jours : dès sept heures, il faisait nuit. Ni Simone, ni William ne sortaient plus le soir; et Saint-Jean était seul. Puis encore, après des semaines de vie active et saine, de la vigueur lui était revenue sourdement; il n'avait plus pour les femmes une haine aussi vivace; ses nuits étaient troublées par des rêves et l'approche de Gabrielle Lekern l'impressionnait à présent autrement que naguère, car il savait déjà qu'elle s'appelait Gabrielle.

Sa maison était voisine de l'hôtel, situé juste en face. La fenêtre de Saint-Jean plongeait dans sa chambre à elle. La tentation commença. Quand il rentrait chez lui, très tard dans la soirée, ayant dépensé des heures à la contemplation de la lune changeante sur les flots endormis, il l'apercevait de loin, ombre blanche à sa fenêtre ouverte. Elle le saluait d'un bonsoir très doux, avec un murmure de mots quelconques que l'inflexion de la voix rendait tendres.

Il répliquait, le nez en l'air, par des phrases banales aussi; mais il n'éprouvait plus l'immédiate envie de fuir et de se dérober. Elle devenait, à son tour, l'unique femme de la grève.

Elle affectait des tristesses, des langueurs et ses yeux noirs se cernaient davantage. Peu à peu, il penchait vers une compassion où pointait un désir. Ce désir, elle le provoquait par des moyens de fille.

Quand elle le savait rentré dans sa chambre d'auberge, séparé d'elle par la largeur d'une rue de hameau, sous ses yeux, pour lui, elle agissait lentement, comme si elle se fût crue bien seule, comme si elle ne soupçonnait pas que derrière ces rideaux tirés, en face, quelqu'un pût être debout, l'œil fixé sur sa vie.

Elle se dévêtait sans hâte; les bras nus, relevés, tordait ses lourds cheveux sur sa nuque courbée; s'attardait à la plastique des poses; puis, enfin, comme à regret, s'en venait tirer les volets d'un geste souple et fort, où son corps entier s'étendait dans le vide avec un dessin pur. Et quand la vision disparaissait, le plus souvent, l'homme tenté se disait qu'il était bien stupide de résister à cet appel insolent d'une belle chair offerte, se demandait surtout d'où lui était venue cette vertu nouvelle et concluait : « Je deviens vieux! »

Puis des pluies le bloquèrent à l'hôtel, l'isolèrent du secours de

ses jeunes amis. Ce fut le dénouement; l'ennui le poussait à l'aventure. Il l'accepta. Un après-midi, triste, à sa fenêtre rayée de pluie, Mme Lekern soupirait tout haut, pour être entendue :

— Ah! ce qu'on s'ennuie seule!

Saint-Jean répondit par un signe d'approbation; le ciel était d'un gris uni, sans nuages apparents, désespérément morne, pris pour des jours. A travers la rue, ils causèrent; et, par degrés, cet entretien à vol d'oiseau tournait en confidence. Gabrielle essayait de définir son rêve. Jean Saint-Jean l'écoutait avec une émotion. Il n'était pas guéri des femmes; il le prouvait.

Elle disait, la tentatrice, la monotonie glaciale des heures solitaires, lorsque, le corps réduit à l'inaction, l'âme seule voyage vers les pays du songe. Elle enviait la destinée des époux, des amants, qui bornent leur univers aux joies d'une chambre bien close. Elle parlait avec recueillement des intimités chaudes; et dans sa voix chantaient des cantiques de désir. Ainsi, longtemps.

L'alentour était désert; les habitants, terrés dans leurs masures, semblaient morts; pas un pêcheur n'apparaissait. Brusquement, Gabrielle frissonna. Elle dit :

— Décidément, c'est l'automne... On gèle... Je vais faire du feu!

Elle appela sa servante; dix minutes plus tard, une brassée de branches mortes flambait dans la cheminée, et tout devint rose par la chambre égayée, les murs, les rideaux, les meubles, la robe de la femme, et surtout son visage.

Alors, hardiment, elle jetait à son voisin.

— C'est bon!... venez donc vous chauffer.

Il sourit à cette invitation qui lui rappelait les phrases murmurées des pauvres filles quêteuses dans les coins noirs du Paris hivernal, n'hésita plus, sortit, passa la rue sous l'averse et, pour la première fois, pénétra chez Mme Lekern, qui ferma la fenêtre.

Pendant trois jours, l'eau coula du ciel, le temps resta froid; pendant trois jours, Jean Saint-Jean passa ses après-midi, ses soirées chez Mme Lekern; il allait s'y chauffer. Il n'y trouvait aucune joie, peut-être un peu plus de tristesse, il se laissait aller, n'ayant pas de motifs pour qu'il en fût différemment.

Mais, enfin, le soleil reparut, dissipant les nuées : il eut un soupir de délivrance et se jeta vers la mer. Il la retrouva berceuse, alanguie, presque aimante, comme aux matins d'été; il retrouva William, il retrouva Simone; mais ceux ci lui semblèrent changés.

Ils le considéraient avec des yeux farouches, reculaient, dans une révolte, avec une attitude presque hostile. Simone osa lui dire :

— Pourquoi mettez-vous des parfums, à présent? dans le temps, vous n'en mettiez pas.

Des parfums! il ne comprenait pas d'abord ; puis soudain, il s'assombrit; c'était, qui le suivait, le parfum de Gabrielle. Malgré les eaux successives, l'odeur de cette femme lui restait dans la peau. Avec son flair de jeune sauvage, Simone l'éventait. Le mystère de sa liaison nouvelle était trahi.

Ce matin-là, les enfants s'éloignèrent très vite, sans chercher un prétexte; il ne les revit plus que de loin en loin, fuyant à son approche, pareil à deux oiseaux des grèves, et son cœur s'en contrista.

L'autre ne le consolait guère; déjà il se sentait las d'elle ; mais elle avait des droits et les faisait valoir; elle s'attachait à lui, l'escortait en tout lieu.

Il songea qu'il fallait partir, et que les jours de joie avaient atteint leur terme.

Lentement, il refit, pas à pas, le pèlerinage des sites qu'il avait préférés, grava leur souvenir au fond de sa pensée et décida sa fuite pour un prochain matin.

A peine désira-t-il revoir une dernière fois ses jeunes amis des premiers jours d'été, leur dire un adieu définitif; l'occasion, cependant, lui en fut offerte par un incident bizarre.

Au début d'une journée grise encore, Saint-Jean fut éveillé en sursaut par un grand bruit inhabituel. Dans l'unique rue, des pêcheurs couraient avec des cris, en levant les bras ; et des femmes aussi s'empressaient, effarées ; et des enfants suivaient en rumeur; tous allaient vers la grève...

Le Parisien s'habilla en hâte et à son tour se précipita. Dans l'hémicycle de la baie, diminuée par la grande marée, partout la foule gesticulait, et cette émotion contrastait avec le calme du décor embué et la coutumière gravité de ce peuple dormant... Mais de suite Saint-Jean saisissait la cause de ce trouble, sans comprendre cependant l'origine de cette cause.

Partout, sur le rivage, des poissons de toute grandeur, de toute couleur, sautaient, se tordaient, se convulsaient comme repoussés de la mer ; et d'autres les suivaient qui se jetaient encore, éperdus, à la côte, dans une folie de suicide énigmatique... Les pêcheurs, les femmes, les enfants n'avaient qu'à se baisser, qu'à ramasser. Ce

n'était pas la pêche miraculeuse. C'était mieux : la proie allait l'homme, le butin se livrait.

Et, toujours, ce mouvement continuait de poissons bleus, rouges, verts, blancs, d'argent ou d'or, entassés dans l'eau basse, puis refoulés au sable, se tordant à l'air libre.

Au premier rang des spectateurs stupéfaits, Saint-Jean aperçut Simone et William ; il courut à eux, quêtant l'explication ; William secoua la tête ; puis, montrant la haute mer, il énonça :

— Un banc de marsouins, venus de là-bas, qui pêchent dans la baie ; ils sont des tas ; ils ont barré la passe et font comme chez eux... tenez : voyez-les... ils sont au moins douze... paraît que ça s'est déjà vu... n'importe... épatant !

C'était vrai, les poissons, terrifiés par l'attaque incessante des monstres insatiables, fuyaient jusqu'à la terre ; et là, poussés par les autres qui venaient derrière eux, s'échouaient misérablement. Ce fut un jour de joie pour le hameau ; la récolte fut hors de calcul. A midi, dans toutes les masures, la poêle chanta.

Saint-Jean s'attardait entre ses deux amis. Soudain, il leur dit :

— Vous ne savez pas... je pars demain.

Ils le regardèrent, interdits ; une ombre passa dans les yeux de Simone. William ne put répondre que :

— Allons donc ?

— C'est comme cela, répliqua Saint-Jean ; et je suis heureux de vous avoir rencontrés ce matin pour vous faire mes adieux.

Simone murmura :

— Vous reviendrez ?

— Jamais !

Le mot tomba, très net, résolu, sans appel. Un peu de rancune y pointait peut-être ; il laissait comprendre que leur désertion avait pu abréger le séjour et hâter le départ ; sans doute, un regret leur troubla le cœur. Car William répliqua :

— Jamais, pourquoi ?

— Pour rien ; je suis libre, je vais où je veux ; l'année prochaine j'aurai découvert un autre coin du monde et j'y vivrai comme ici, seul, sans tristesse ni joie... Ainsi donc, adieu !

— Adieu ! dit William.

— Adieu ! dit Simone.

Tous deux lui tendaient leurs mains brunes ; un instant, il resta entre eux les tenant chacun par la main, et la minute fut triste pour ces étrangers. Brusquement, Simone prononça :

— Je ne sais pas pourquoi, mais je suis certaine que nous nous retrouverons un jour.

Saint-Jean sourit, eut un geste vague, puis s'éloigna.

— C'était un brave homme tout de même! formula William.

Mais Simone, née jalouse, répondit la voix sourde :

— C'est lui qui nous avait quittés!

Dans l'après-midi de ce même jour, Jean Saint-Jean et Gabrielle Lekern s'en furent très loin, par la campagne. Elle faisait des projets, escomptait l'avenir, se croyant ou s'efforçant de se croire aimée. Elle disait :

— Voici bientôt l'automne, la fin des jours joyeux ; tu vas regagner Paris; nous nous quitterons, mais pas pour longtemps, n'est-ce pas ? Cet hiver, tu viendras à Brest; tu verras comme je te recevrai! Mon mari fait tout ce que je veux, pour cette bonne raison que je lui suis indifférente. Il a autre chose à penser. Et moi-même — qui sait? — j'irai peut-être à Paris. Comme je serai heureuse d'entrer chez toi, de surprendre ta vie dans son cadre familier... de respirer ton air... Et nous nous aimerons toujours, toujours, toujours.

Il affectait une profonde satisfaction à tous ces beaux projets qu'il savait irréalisables, auxquels il allait couper court le jour suivant. Mais pour éviter le drame du départ, les récriminations, les pleurs et le scandale peut-être, il approuvait tout, se prêtait à tout, faisait tous les serments avec un air candide.

En lui-même, il se disait : « Demain à cette heure-ci, je serai au Mans, à Chartres! » et son sourire en redoublait de sincérité. Lui qui, cependant, en quittant un village où il n'avait fait que passer, retournait quatre fois la tête, dans cette religion d'orgueil qui nous fait attacher une importance à tout ce que nos chers yeux ont contemplé une heure; lui que chaque jour vécu, que chaque minuscule souvenir attristait, comme une page, une ligne retranchée au livre de sa vie, n'éprouvait pas la moindre angoisse à l'idée de quitter cette maîtresse de hasard, à jamais, sans espoir de retour.

Il le comprenait bien, tout était factice en elle : ses phrases de passion n'étaient que des redites d'un rôle cent fois répété; et il ne lui faisait pas même l'aumône d'un regret, la générosité d'un battement de cœur; au contraire, une idée triviale l'amusait. C'est qu'à celle là, il n'aurait rien donné, — rien donné dans le sens vulgaire du mot. Elle ignorait qu'il fût riche; il partirait n'ayant pas dépensé

pour elle trois écus de sa bourse. C'était la première fois, assurément, qu'une femme ne lui coûtait rien. Ce commencement de revanche le réjouissait.

Il la laissait parler, en songeant : « Va, va, cause toujours... demain, tu déchanteras... Quelle figure feras-tu ? »

Puis il s'applaudissait devant son attitude. Était-il, oui ou non, débarrassé des femmes? Ah ! certes ! puisqu'il les traitait, dans la synthèse de cette dernière maîtresse, d'une façon aussi légère (il risquait les mots), aussi dédaigneuse, aussi cruelle !

Et Gabrielle continuait sa chanson langoureuse, bien loin de se douter de quels singuliers répons son amant rencontré soulignait ses antiennes.

Ils étaient assis, couchés sur la mousse d'un rocher qui surplombait la mer ; le gris du matin s'était dissipé lentement; il y avait au ciel des pans d'azur et du soleil, très doux, mais déjà plus lointain. Un instant, il la considéra.

Elle était belle après tout : malgré le maquillage outré de sa face d'actrice, malgré ses cheveux d'un roux artificiel, ses yeux, grands et limpides, eussent été vraiment splendides avec. en plus, le reflet d'une âme ; mais, voilà ! ils étaient vides d'âme. C'étaient les yeux d'un animal superbe, seulement remué d'instincts et d'appétits. Peut-être avait-elle déjà fait beaucoup souffrir autour d'elle ? Il ne fallait pas lui en vouloir, elle était inconsciente, irresponsable; mais il fallait l'éviter, la fuir, — ainsi qu'un accident funeste de la vie.

Dans cette pose en plein air, l'étalement de son corps racontait sa luxure ; c'était la bête vautrée, la chair toujours offerte. Elle se traîna vers lui, lui prit la tête dans ses mains, chercha ses lèvres. Il subit l'étreinte. Elle triomphait, le croyait conquis, bien à elle, et comptait le garder tant qu'il pourrait lui plaire. Ils figuraient ainsi l'accouplement de deux mensonges ; chacun s'imaginait que l'autre était sa dupe et s'en égayait sans pitié.

Ils revinrent au crépuscule par les sentiers creux de la terre, à l'heure dorée où tout s'élargit encore, avant de disparaître, sombré dans de la nuit.

Le soir, il vint chez elle, s'y complut deux heures, puis s'en alla, désireux de grand air, alléguant son besoin d'espace. Elle, très fatiguée, renonçait à le suivre. Elle lui tendit la main :

— A demain !

— A demain ! répéta-t-il sans un tressaillement.

Ce furent leurs derniers mots.

Il s'enfuit vers la mer, gesticulant, criant sa joie de délivrance... content de lui. Mais de nouveau, le vent avait tourné, soufflait d'ouest en tempête, et des nuées s'échevelaient, tragiques, en courses folles, dans le ciel balayé. C'était la Bretagne noire, sinistre, plongeant dans l'eau mauvaise; comme une avant-première incursion d'hiver.

Il frissonna.

Puis, peu à peu, conquis par le charme de l'épouvante, il demeura les yeux tout grands ouverts sur l'effroi nocturne, sur l'invisible aussi ; la lueur livide d'une lune intermittente éclairait la baie.

Saint-Jean s'accota à une vieille barque rongée de sel, lestée de pierres, endormie sous sa voile tombée. Derrière lui, les dunes se noyaient, comme lointaines, dans des perspectives grisâtres. Le moulin de Plounéour paraissait un joujou de Nuremberg. La balise indicatrice et bicolore « passe à droite — passe à gauche » qui commande le goulet de Brignogan n'était plus qu'un bonnet breton tombé dans le flot, et *le Crapaud*, ce rocher monstre aux formes batraciennes, se perdait dans la nuit.

Longtemps, Saint-Jean fit partie de ce décor lugubre, s'assimilant au deuil, fondant son personnage dans le mystère ambiant.

Brusquement, par l'ombre, il perçut le bruit d'une cloche d'alarme. Il douta de ses oreilles, de lui-même, écouta... Cela continuait, venant du large, avec les clameurs du vent, l'assourdissement des lames endiablées. Il se souvint des récits de William et murmura: « Les cloches ! »

Elles ne s'arrêtaient plus... Ah ! certes, indéniables. A toutes volées, elles sonnaient le glas, carillonnaient la mort dans un branle enragé. C'était inexplicable, mais précis. *C'était.*

Pendant des minutes longues, ce bruit sans cause persista, emplissant ses oreilles, détraquant sa pensée.

Réduit au grand silence des étonnements tragiques, dans une stupeur de l'être, il comprenait définitivement qu'il faut compter ici-bas avec l'inexplicable et le mystérieux, et que, malgré toute notre science moderne, l'homme reste un enfant sitôt que la nuit tombe et que l'infini s'entr'ouvre.

Dans une hallucination dominatrice, abandonnant la logique, il remua des fantasmagories, imagina des rêveries superstitieuses.

Il roula dans l'absurde avec humilité.

Il admit tout : ces cloches, ces cloches obsédantes, diaboliques, hantées, — mais c'était un appel aux vivants des morts désespérés, des engloutis de cent naufrages sur l'écueil implacable, dressé depuis toujours pour notre perdition ! Ces cloches, qui sonnaient le glas, réclamaient des prières.

De beaux navires hardis, balancés sur leurs hanches, avaient coulé là, hier, jadis, perdus corps et biens, coulés dans le silence et l'oubli, à jamais.

Mais, par les nuits semblables à celles de leur désastre, les ossements entrechoqués, — du fond de l'abîme, — criaient : « Miséricorde ! » Les morts sans confession imploraient les chrétiens de se souvenir d'eux !

Saint-Jean sursauta, un instant lucide : « Allons, il était donc chrétien à présent ? »

Puis, les yeux au ciel, suivant le vol des nuées aux contours fantastiques, sans cesse renouvelées, il crut voir, devant un prêtre démesuré, tout noir, deux enfants de chœur, très blancs et floconneux, agitant la sonnette des derniers sacrements. Et il traduisit, sans plus de surprise, que ce prêtre, là-haut, courait, à travers la tempête, porter le viatique à tous les agonisants de la mer meurtrière.

La lune se masqua, la nuit se fit épaisse, le vent redoubla, les flots montèrent, une rumeur emplit l'espace, avec des hurlements de bêtes massacrées. Saint-Jean s'enfuit ; l'âme de la Bretagne lui avait dit adieu ; peut-être était ce encore l'avertissement prophétique de ce qu'il souffrirait plus tard — pour être venu là, dans ce pays jaloux, gardé par ses Génies.

Seul, dans sa chambre, il se ressaisit, haussa les épaules, un peu humilié ; puis il ferma ses volets avec soin, pour n'être pas vu par quelqu'un qui eût pu l'épier de la maison en face ; alors il prépara lestement son bagage. Il soliloquait :

— J'en ai assez ! j'en ai assez ! tout s'en mêle... C'est la mort du présent que les cloches ont sonné.

Le lendemain, au petit jour, il grimpait dans une carriole. Derrière lui, l'hôtelier et son fils chargeaient les malles. Saint-Jean regarda la maison de Mme Lekern ; tout y dormait, les persiennes closes.

Il eut un sourire d'écolier qui fait une farce, serra deux ou trois mains tendues et cria : « En route ! »

Mais le cheval, peu dispos, mal nourri, renâclait au départ,

reculait vers le mur; il y eut des cris, des jurons, des coups de fouet... Enfin la rosse se décidait et s'en allait d'un trot mélancolique.

A ce moment, des volets battirent sur une muraille, violemment. Eveillée, attirée par le bruit, Gabrielle parut à sa fenêtre, la face bouffie de sommeil, les yeux petits, sans maquillage, et, certes, moins belle que de coutume. Un instant, elle resta indécise sans comprendre; puis elle aperçut Saint Jean, vautré dans une voiture qui s'en allait. Elle devina la désertion, la fuite de celui qu'elle croyait son esclave: et, sur cette figure de femme déçue, se peignit brusquement une burlesque expression de stupeur furibonde.

Saint-Jean, un moment retourné, la dut apercevoir, car son cocher l'entendit rire très haut, « comme il virait à gauche, pour gagner la grand'route ».

(A suivre.) MAURICE MONTÉGUT.

LES MILLIARDAIRES AMÉRICAINS

(Suite) (1).

LA MARCHE DES ROIS

Le portrait tracé par le Roi du Pétrole de l'homme d'affaires tel qu'il le comprend, énumère bien les qualités nécessaires — si cet égoïsme monstrueux peut être pris pour un ensemble de qualités — à ceux qui entendent réussir dans les *Trusts*. Sans avoir atteint peut-être le point culminant où elles se manifestent chez John D. Rockefeller, elles se montrent à un très haut degré dans la plupart des milliardaires actuels de New-York. Les procédés employés par les autres Rois ne diffèrent en rien — ou en bien peu de chose — de ceux que nous venons de passer en revue. Ce que Rockefeller a fait pour les pétroles, Vanderbilt et Jay Gould l'ont fait pour les chemins de fer, Henri O. Havemeyer pour les sucres, Andrew Carnegie pour l'acier, Robert Knight pour le coton, W. A. Clark pour le cuivre, etc.

Au nombre des plus rapaces parmi ces oiseaux de proie, il nous faut citer les Rois du Sucre, les frères Henri et Théodore Havemeyer, ou du moins Henri, car son frère Théodore est mort en 1897, non sans avoir joué un rôle de premier plan dans les opérations souvent contestables qui ont édifié la fortune de la famille. Aidés de quelques capitalistes, qu'ils ont religieusement évincés depuis, les frères Havemeyer fondèrent, en 1888, le *Sugar Trust*. Ce ne fut d'abord qu'une spéculation sur les cours. Au moyen de sucres accaparés, soit dans les Antilles, soit sur les marchés d'Europe, le *Trust* parvint à faire monter ou baisser les cours à sa fantaisie, et les premiers millions de dollars furent réalisés de cette

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 28 avril.

façon. Mais, dès qu'ils furent en caisse, le cercle des opérations s'élargit. En 1890, la raffinerie sucrière la plus considérable de l'Amérique, la *North River Refining Company,* fut purement et simplement invitée par le *Trust* à fermer ses portes. Il va sans dire qu'elle refusa. Les opérations furent alors dirigées contre elle. Ses clients furent avertis que le sucre leur serait livré par le *Trust* à 20 0/0 meilleur marché que par elle. Sans prévoir quelles conséquences pourraient en résulter pour eux et n'envisageant que le bénéfice immédiat, les clients abandonnèrent immédiatement la *North River Refining Company*, dont les actions dégringolèrent avec une rapidité vertigineuse. Puis, un beau jour, le *Trust* avisa ceux qu'il fournissait que le prix du sucre, à l'avenir, serait ce qu'il avait été antérieurement, plus 25 0/0. Immédiatement, les gens qui avaient quitté la *North River Refining Company* lui revinrent en foule et retrouvèrent les anciens prix qu'on leur faisait payer jadis, augmentés d'une légère majoration. Seulement, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que la *North River Refining Company* était devenue la propriété du *Trust* pour une somme de 350.0000 dollars, grâce à laquelle les frères Havemeyer avaient acheté toutes les actions. Un mois plus tard, le *Trust* remettait son acquisition en actions au prix de 700.000 dollars. C'étaient là 1.750.000 fr. que les Rois du Sucre empochaient, sans parler de leurs bénéfices antérieurs.

L'année suivante, ils faisaient, avec la *Sugar Refining Company*, une opération identique. Deux autres établissements qui, se croyant les reins solides, avaient essayé de résister, durent capituler à leur tour. Le *Trust* finit par les payer 7 millions et demi de francs et les mit en actions au capital de 20 millions. Dès lors, Henri Havemeyer fut le maître incontesté du marché du sucre en Amérique. Sa fortune dépasse aujourd'hui *douze cents millions*, Sur les 1.500.000 tonnes de sucre annuellement consommé aux Etats-Unis, 1.200.000 tonnes sont fournies par lui. Il établit les cours à son gré, balaie les récalcitrants et en retire un bénéfice annuel de 105 à 115 millions de francs.

Du reste, avec le *Sugar Trust*, nous retrouvons des chiffres absolument fantastiques. Le royaume d'Henri O. Havemeyer se compose de vingt-deux raffineries de sucre sur les vingt-quatre qui existent aux Etats-Unis. Ces raffineries sont éparses dans neuf grandes villes. Brooklyn, Philadelphie, Boston, Jersey City, San Francisco, Portland, Baltimore, Saint Louis et la Nouvelle-Orléans.

Chaque raffinerie compte en moyenne un millier d'ouvriers, 20.000 en tout.

Conformément aux habitudes des *Trusts*, le *Sugar Trust* fabrique lui-même tout ce qui lui est nécessaire. Dans chacune des neuf villes où sont ses raffineries, il possède une tonnellerie monstre, où sont confectionnés les tonneaux qui servent au transport du sucre.

Il possède également ses chantiers de charbons, neuf usines pour la fabrication du noir animal, employé, comme on sait, dans le raffinage du sucre, sans compter des magasins, des docks, des réserves de toute nature. 5.000 hommes sont employés simplement à débiter le bois et à préparer les douves qui feront les barils. Il y en a 5.000 autres à la manipulation du charbon, aux fabriques de noir animal, etc. C'est donc une armée de 30.000 travailleurs qu'Henri O. Havemeyer a sous ses ordres, et qui, par conséquent, meurent consciencieusement de faim, le Roi du Sucre étant considéré comme un des plus féroces parmi les plus impitoyables de ses congénères.

Devant la commission sénatoriale chargée de l'enquête sur les *Trusts*, Henri O. Havemeyer a donné, avec une audace qu'explique seule la certitude de l'impunité, des chiffres qu'on ne saurait trop méditer. La fortune du *Sugar Trust* s'élève à 750 millions, rapportant annuellement 150 millions, c'est-à-dire 20 0/0. Les dépenses annuelles d'exploitation sont de 165 millions, dont la moitié, 82 millions, pour les salaires du personnel. Les machines du *Sugar Trust* sont au nombre de 275, développant collectivement 81.000 chevaux et toujours en mouvement. Chaque jour, on emploie 2.800 tonnes de charbon, et 17.000 mètres cubes d'eau. Le seul empaquetage du sucre consomme chaque année 220 millions de douves, 16 millions de paires de fonds, 100 millions de cercles et 20.000 barils de clous. La production journalière du sucre est de 45.000 barils. Ajoutons que le siège social du *Sugar Trust* est dans une maison d'assez simple apparence, située 117, Wall Street, et que le Roi du Sucre y occupe au second étage, sur la cour, un cabinet des plus modestes. C'est de là qu'il gouverne son empire et qu'il décide de la vie et de la mort de ses 30.000 sujets. Il est âgé aujourd'hui de cinquante et un ans, et voit le chiffre formidable de ses millions grossir d'heure en heure.

On pourrait croire que Henry O. Havemeyer a le droit de se tenir pour satisfait et que douze cents millions constituent un chiffre auquel tout homme peut se borner.

Pourtant, cela ne suffit pas encore à son ambition. La vente en gros lui appartenait sans conteste ; il veut qu'il en soit de même de la vente au détail, et, dans ce but, il vient d'ouvrir le *Trust* à la *General Grocery Association*, ou Syndicat des épiciers. Enrégimentés de gré ou de force dans le *Trust*, les épiciers en gros ont dû prendre l'engagement de ne pas vendre leur sucre aux détaillants à d'autres prix que ceux fixés par le tout-puissant potentat Havemeyer. Le seul bénéfice qui leur soit permis est celui de la remise de 18 p. 100 qui leur est faite par le *Trust*. Par suite, tous les détaillants paient le même prix et revendent le même prix au consommateur. Eux aussi perçoivent leur bénéfice sous forme d'escompte de la part des marchands en gros. Il en résulte que marchands en gros et marchands au détail ne sont plus que des courtiers du *Trust*, courtiers sans appointements, ne gagnant que proportionnellement au chiffre d'affaires réalisé par eux. Dans dix ans, non seulement l'Amérique, mais le monde entier sera tributaire, pour le sucre de canne, de la maison Havemeyer, dont la formidable fortune aura été au moins doublée d'ici là. Le *Trust* attaquera alors le sucre de betterave sur les marchés d'Europe et fera de vous, Français, Anglais, Allemands, ce qu'il a déjà fait de nous, de purs et simples contribuables, venant acquitter entre ses mains un véritable impôt de consommation, perçu au nom de particuliers au lieu de l'être au nom de l'Etat.

LES ROIS DES CHEMINS DE FER

Pendant des années, le réseau des chemins de fer américains, presque tout entier, fut aux mains de deux hommes représentant et dirigeant des syndicats formidables, faisant à leur gré la hausse et la baisse des tarifs et agissant ainsi par répercussion, non plus seulement sur le prix courant de tel ou tel article de consommation, mais sur l'ensemble même des denrées et, par conséquent, sur la vie économique tout entière du pays.

Ces deux hommes, dont l'un aujourd'hui est mort, et dont l'autre, paralysé, gît inerte, soit dans son palais de la Cinquième Avenue (1), soit derrière les glaces de son somptueux cottage de Newport, s'appellent Jay Gould et Cornélius Vanderbilt. Leur his-

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, Cornélius Vanderbilt est également décédé.

toire à tous deux a été trop de fois racontée, elle est trop connue pour que nous en reprenions ici le détail. Bien que différents par leurs origines, puisque Jay Gould était le type du *Self-made man*, tandis que Vanderbilt avait déjà trouvé dans son berceau les millions de son aïeul le Commodore, ils employèrent cependant tous deux, pour échafauder leurs incalculables fortunes, le tout-puissant outil du *Trust*. Mais ils eurent, en quelque sorte, chacun leur procédé, et là ils reviennent dans notre cadre.

Roi des chemins de fer, Jay Gould n'avait pourtant, en ce qui concerne les voies ferrées et leur exploitation, que des connaissances générales. Aussi avait-il établi son champ de bataille ailleurs que sur leur réseau. Pour lui, une compagnie de chemins de fer était représentée, non par des voies, des gares, des locomotives et des wagons, mais par un certain nombre de papiers de couleurs différentes, appelés actions, qui en symbolisaient la propriété. C'était, avant tout, un homme de Bourse. Il opérait exclusivement sur les titres, actions et obligations, dont il causait la hausse ou la baisse, achetant, revendant et emmagasinant dans son portefeuille un stock chaque jour grandissant. Il eût pu joindre à son titre de Roi des Chemins de fer celui de Roi de la Bourse. Il était chez lui à Wall Street, dont il personnifiait le génie spéculateur. Avec cela, les scrupules ne l'embarrassaient guère. Le choix des moyens lui importait peu, et sa réputation de financier n'était pas à l'abri de tout reproche.

Lors de mon arrivée à New-York, l'ami qui me servait de cicérone dans la grande ville américaine me conduisit un jour à la Bourse, spectacle toujours curieux, même pour celui qui connaît les Bourses de Paris ou de Londres. Au milieu du vacarme, un homme, adossé à la muraille, donnait des ordres à toute une armée de courtiers, humblement groupés autour de lui.

— Ah! s'écria tout à coup mon ami, vous avez de la chance et vous allez pouvoir contempler un spectacle qui ne se voit pas souvent!

— Vraiment? lui-dis-je, déjà fort alléché. Qu'y a-t-il donc?

— Vous voyez ce gros monsieur en chapeau gris? C'est le Roi des Chemins de fer, c'est Jay Gould!

— Et qu'a-t il de si extraordinaire?

— Ah! Regardez-le bien! Vous ne le reverrez peut-être jamais comme aujourd'hui. Il a ses mains dans *ses* poches! Jusqu'à présent, il les avait toujours eues dans celles des autres!

Vanderbilt, au contraire, dans sa chasse aux millions, employait les procédés traditionnels du *Trust*. Quand il avait jeté son dévolu sur une Compagnie qu'il rêvait de s'annexer, il n'avait point de repos qu'elle ne fût à sa merci. Il créait ou menaçait de créer des compagnies rivales, pesait sur des tarifs de transport, suscitait des grèves d'ouvriers, achetait des créances et poursuivait à boulet rouge. Successivement, la *New-York Central*, la ligne de Philadelphie, celle de Chicago furent englobées par le *Trust*. Jusqu'alors, pourtant, il n'avait eu raison que de lignes d'importance secondaire ou de fortune médiocre et les grandes compagnies lui résistaient. Il s'y prit d'autre façon. Grâce à la toute-puissance de ses millions, es assemblées locales l'aidèrent contre les Compagnies récalcitrantes. Des procès, insensés en apparence, intentés par lui sous les prétextes souvent les plus futiles, tournèrent à son avantage. Juges magistrats, sénateurs, étaient devenus ses dociles instruments. Sous cette perpétuelle menace, les compagnies prenaient peur. Dès la première sommation, elles capitulaient, comme cette ligne de Boston, qui lui fut cédée à 25 0/0 du prix des actions au cours de la bourse du jour. Il est vrai que les administrateurs furent conservés par lui, avec des traitements supérieurs à ceux qu'ils tenaient de la munificence des actionnaires. Vanderbilt avait signé avec eux un traité de cinq ans, qu'il exécuta scrupuleusement; mais, le dernier jour de la cinquième année, il les prévint tous, directeurs, administrateurs, ingénieurs, d'avoir à se pourvoir dès le lendemain; et ceux par lesquels il les remplaça durent payer leur part des sacrifices qu'il avait été obligé de consentir envers les premiers.

Quand Jay Gould fut devenu propriétaire de la ligne *New-York Érié*, c'est-à-dire concurrent de la ligne *New-York Central*, qui appartenait à Vanderbilt, les spéculateurs américains attendirent, non sans anxiété, ce qui allait résulter du choc de ces deux puissances rivales. Jay Gould allait-il manger Vanderbilt ou Vanderbilt dévorer Jay Gould? A la surprise générale, aucune compétition ne se produisit. Les deux adversaires avaient conscience de leur valeur réciproque et chacun d'eux comprenait que, dans une lutte de cette nature, le risque à courir n'était pas moins que la ruine totale pour le vaincu. En apparence, au moins, les deux Rois des Chemins de fer consentaient à partager le sceptre. Cela dura des années. Mais un jour, au Club, une discussion éclata, sans qu'on en sût bien nettement le motif, entre Jay Gould

et Cornélius Vanderbilt. Les uns prétendaient que la cause première était une jolie ballerine récemment débarquée d'Italie; les autres donnaient pour point de départ à la querelle certaines paroles imprudentes prononcées par Vanderbilt sur le compte de Jay Gould. Toujours est-il que les invectives allèrent leur train et que la guerre fut dès lors déclarée.

Le lendemain, elle se manifestait par des actes. La ligne *New-York Érié* de Jay Gould et la ligne *New-York Central* de Vanderbilt avaient toutes deux pour principal trafic le transport des bestiaux par wagons complets entre la frontière canadienne et New-York. Les tarifs, jusqu'à ce jour, avaient été les mêmes : 125 francs par wagon. Vanderbilt ouvrit les hostilités en abaissant son tarif à 100 francs. Jay Gould descendit à 75, Vanderbilt riposta par 50; et, de semaine en semaine, les prix baissaient sur les deux lignes concurrentes. Ce fut Vanderbilt qui l'emporta au prix de 5 francs le wagon complet. Jay Gould n'insista pas.

Seulement, la victoire de Vanderbilt était une victoire à la Pyrrhus. Plus il amenait à New-York de wagons complets de bestiaux et plus il perdait. La *New-York Érié* ne transportait plus rien et Jay Gould ne demandait pas grâce. Fortement intrigué par ce mutisme auquel il ne comprenait rien, Vanderbilt fit faire une enquête et il eut ainsi le mot de l'énigme. Au lieu de se ruiner à transporter des bestiaux au prix dérisoire de 5 francs le wagon, Jay Gould achetait au Canada tous les bestiaux disponibles et les faisait voyager sur la ligne de son ennemi; après quoi, il les vendait aux bouchers de New-York à gros bénéfice, s'enrichissant ainsi de la plus grande partie de ce que perdait son rival.

LE ROI DU COTON

Un des plus impitoyables tyrans, parmi ceux qui pressurent la classe ouvrière américaine, est sans contredit le Roi du Coton, Robert Knight. Nul n'a soulevé plus de haines, nul aussi n'a fait autant souffrir le peuple d'ouvriers attachés à ses usines. Et pourtant, le souvenir de ses jeunes années aurait dû suffire à le rendre miséricordieux et bon.

A l'âge de huit ans, Robert Knight travaillait quatorze heures par jour dans une filature. Il était rattacheur et gagnait 6 fr. 25 par semaine. Extrêmement intelligent et laborieux, il fut bientôt

distingué par le directeur de la filature, qui s'intéressa à lui et le fit nommer employé aux écritures. Il avait alors 80 dollars (400 fr.) par mois. La sévérité avec laquelle il usait de la portion d'autorité qui lui était concédée, son exigence envers ses inférieurs, son acharnement au travail et aussi la rare compréhension des affaires qu'il montrait, décidèrent le propriétaire de l'usine à lui concéder la moitié de l'affaire à crédit pour une somme de 700.000 francs. Dès la fin de la première année, il réalisait 40.000 francs de bénéfices nets. A vingt-six ans, Robert Knight parvenait à évincer, moyennant une indemnité des plus minces, celui qui avait été l'auteur de sa fortune et s'associait son propre frère, B. E. Knight.

L'industrie du coton en Amérique était presque tout entière à cette époque entre les mains de la Société Sprague, à laquelle avait appartenu autrefois la filature dont Robert Knight était devenu propriétaire. Quelques opérations malheureuses avaient amoindri la puissance de cette Société. Robert Knight s'attaqua à elle avec acharnement. Soutenu par des capitalistes qu'il avait su intéresser à sa fortune, il mena la guerre sans trêve ni merci. En deux ans, il avait acculé à la faillite la Société Sprague, dont l'écroulement ruina plus de 3.000 familles et dont il acquérait les usines pour un morceau de pain. Il était arrivé à ses fins. Toute l'industrie du coton en Amérique devait désormais subir ses lois. Et Dieu sait si elles furent draconiennes! Aujourd'hui, Robert Knight a soixante-treize ans et sa fortune est faite. Examinons-la d'un coup d'œil.

Le royaume du Coton, sur lequel règne Robert Knight, souverain plus absolu que les tyrans de l'antiquité, est situé dans la vallée de Pawtuxet, au sud-ouest de l'Etat de Providence. Il y a là quinze villages qui appartiennent, sol et constructions, à ce potentat économique. Ces villages se ressemblent tous. C'est toujours l'usine monstrueuse, avec sa haute cheminée, image de l'ancien donjon féodal et son sifflet déchirant qui marque l'ouverture des portes et le commencement du travail. Les habitations ouvrières, toutes identiques, sont alignées sur deux rangs, et l'air misérable qu'elles montrent suffit à nous édifier sur la condition sociale de leurs habitants. Ils sont là-dedans plus de 7.000 de tout sexe et tout âge, représentant, avec leurs familles, plus de 20.000 personnes dont Robert Knight tient entre ses mains le pain de tous les jours. C'est lui, en effet, qui pourvoit à tout. Les

ouvriers ne peuvent rien acheter qu'à lui. Le sifflet de l'usine marque là tous les actes de la vie. Le prêtre, le médecin, le maître d'école sont les employés salariés de Robert Knight, qui les chassé s'ils n'ont pas l'échine assez souple et ne se font pas assez volontiers les instruments de sa tyrannie. Quant aux ouvriers, leurs opinions politiques ou économiques leur sont fournies, en même temps que leur sucre, leur thé, leur viande ou leur pain, par les magasins de l'usine. Ce sont des esclaves, plus misérables que les esclaves antiques, dont l'existence au moins avait une valeur pour leurs maîtres, qui les ménageaient en conséquence. Les esclaves de Robert Knight peuvent mourir; ce sont des citoyens libres, dont d'autres citoyens libres prendront la place à première réquisition.

Depuis le 1er janvier de l'année 1899, la mort de son frère a rendu Robert Knight seul propriétaire des filatures; de l'inventaire dressé à cet effet, il résulte que le Roi du Coton possède vingt-et une usines, renfermant 525.000 broches, 120.000 métiers, employant 7.300 ouvriers et fournissant directement ou indirectement la subsistance à près de 30.000 personnes.

Chose bizarre, cet implacable entasseur d'argent a des sentiments bucoliques. La nature l'enchante et les beaux arbres le ravissent. Son usine de *White Rock* est ombragée d'ormes et de hêtres de toute beauté, qui empêchent même la lumière de pénétrer dans les salles de travail. Plutôt que de les abattre, il a fait, à grands frais, installer la lumière électrique, qui fonctionne sans interruption depuis le matin jusqu'au soir. Les ouvriers y ont contracté des ophtalmies, mais cela importe peu. Robert Knight préfère les voir souffrir et garder ses arbres. Quant au supplément de dépense occasionné par cet éclairage artificiel permanent, il est habilement compensé par une réduction sur les salaires.

LE ROI DE L'ACIER

Celui-là s'appelle Andrew Carnegie. Le 26 novembre dernier, à l'occasion de son soixante et unième anniversaire, il s'offrit à lui-même, en guise de souvenir, un terrain long de deux blocs dans la Cinquième Avenue. Ce terrain lui coûtait la bagatelle de 5.375.000 francs. Il y a mis immédiatement les ouvriers, car il

veut dépenser six autres millions à construire une maison « simple, spacieuse et confortable », dont il se dispose de faire présent à sa fille quand la construction sera terminée, c'est-à-dire dans deux ans.

Andrew Carnegie n'a pas, ce semble, la féroce rapacité des Knight ou des Rockefeller. Les ouvriers qu'il occupe ne sont point aussi misérables que ceux de la plupart des « Rois » américains. Peut-être cela tient-il, au moins en partie, à ce que Carnegie n'est pas un Américain pur sang et qu'il a apporté avec lui, en débarquant dans la Nouvelle-Angleterre, quelques restes des préjugés de la vieille Europe. Il est né en Ecosse, à Dunfernline, et il avait une douzaine d'années, quand sa famille vint se fixer à Alleghany. C'étaient de fort pauvres gens. Aussi, tout le monde dut-il se mettre à travailler, et le jeune Andrew, *Andy*, comme on l'appelait, entra dans une filature de coton, avec une paie de 6 francs par semaine. Ses débuts sont donc identiques à ceux du Roi du Coton. Seulement, au lieu de faire son chemin dans les bureaux et par la spéculation, Andrew Carnegie le chercha d'un autre côté, Il était fort travailleur, d'une intelligence très éveillée. Quand il eut treize ans, on le mit aux machines. Il avait pour mission d'allumer tous les jours la chaudière du générateur, et de conduire la machine qui faisait mouvoir les métiers. Il s'en tira à son honneur et s'acquit bientôt la réputation d'un garçon attentif à sa besogne. Il gagnait à ce moment 12 fr. 50 par semaine, bientôt portés à 15 francs. A l'âge de quinze ans, il quitta Alleghany avec sa famille pour se rendre à Pittsburg, où il se fit porteur de dépêches, Il n'avait pas dit qu'il était étranger à la ville, et avait grand'peur de perdre sa place, parce qu'il ne connaissait ni les noms, ni les adresses des personnes auxquelles il avait à remettre des télégrammes. Aussi employa-t-il ses loisirs, et souvent une partie de ses nuits, à parcourir la ville, se gravant dans la tête les noms et les adresses des maisons de commerce, dont les panneaux s'étalaient de chaque côté de la rue. Quand il rentrait au bureau, pendant que les autres porteurs bavardaient entre eux, *Andy* écoutait avec attention le cliquetis de l'appareil télégraphique qu'un employé faisait fonctionner près de lui. Intéressé par cette attitude, l'employé consentit à lui apprendre l'alphabet Morse, et bientôt Andrew Carnegie fut une des rares personnes aux Etats-Unis capables de « lire au son », ce qui ne s'acquiert, paraît-il, que par une longue pratique. Il en fut récompensé par l'emploi de télégraphiste, avec 125 francs par mois.

Un soir, il lut dans un journal une annonce, par laquelle on offrait « un gain supplémentaire pour un travail supplémentaire ». Les six journaux alors existant à Pittsburg recevaient leurs dépêches télégraphiques en commun, et un employé, pour en faire six exemplaires, touchait six dollars par semaine. Malheureusement la place était donnée. Andrew Carnegie alla trouver le fortuné titulaire et lui offrit de faire les six copies pour quatre dollars par semaine. Il va sans dire que l'autre accepta, et que 20 francs de plus par semaine vinrent grossir l'épargne d'Andrew Carnegie. Mais un autre événement devait le mettre définitivement sur la voie de la fortune.

Un jour, le premier train du chemin de fer de Pensylvanie entra dans la gare de Pittsburg. La ligne nouvelle venait d'être ouverte au trafic. Le surintendant se précipita au bureau du télégraphe et donna à Carnegie une dépêche à transmettre au directeur général, à Altoona. Le jeune télégraphiste, qui n'avait guère que seize ans, télégraphiait aussi vite que le surintendant parlait. Aussi, ce dernier, dès que la Compagnie posséda sa propre ligne télégraphique, s'empressa-t-il d'engager Andrew Carnegie aux appointements de 175 francs par mois. Cela dura pendant treize ans, les économies grossissant sans cesse, mais ne constituant encore qu'une bien faible somme. Les choses en étaient là quand un homme, ayant l'aspect d'un fermier, montra au jeune employé du chemin de fer de Pensylvanie le modèle du premier *Sleeping-car*. Cet homme était M. Woodruff. Andrew Carnegie présenta à son surintendant le modèle de son invention et un contrat d'association fut passé entre lui et M. Woodruff, pour la fabrication des wagons nouveaux. Dès lors, la fortune d'Andrew Carnegie s'éleva rapidement. Ses 5.000 francs d'économies, avec lesquels il s'était associé, firent la boule de neige. A quarante-cinq ans, l'ancien télégraphiste constituait son premier *Trust*.

Quelques sommes habilement distribuées écartèrent ses rivaux de la fourniture des grosses compagnies de chemin de fer. Il eut également la chance d'engager les plus dangereux d'entre eux dans une commande à laquelle il avait feint de tenir beaucoup et dont la livraison ne fut jamais payée, la Compagnie acheteuse ayant fait banqueroute dans l'intervalle, sous les assauts répétés des autres, associées au *Trust* d'Andrew Carnegie. Quand il eut réalisé son premier million de dollars, Carnegie abandonna à Woodruff la fabrique de wagons et se lança dans l'accaparement de l'acier. Là,

le *Trust* était d'un fonctionnement difficile, eu égard au nombre presque illimité des concurrents. Le chemin de fer de Pensylvanie, où il avait fait ses premières armes, ne l'abandonna pas. Il commença par lui concéder la fourniture exclusive de ses rails et de tout l'acier employé par elle. Les autorités de Pittsburg, adroitement intéressées, apportèrent la clientèle de la Ville d'abord, de l'État ensuite. Des conditions particulières de transport furent accordées à la *Steel and Iron Company*, pendant que les maisons concurrentes voyaient les tarifs se majorer à leur détriment. Il y eut bien, çà et là, quelques ruines retentissantes; les tribunaux, de leur côté, firent mine de vouloir sévir. Mais tous les dangers furent heureusement conjurés et aujourd'hui Andrew Carnegie est arrivé au sommet. Sa fortune dépasse 300 millions. Il possède, dans le seul district de Connellsville, 20.000 hectares de charbonnages. Ses aciéries emploient 15.000 ouvriers, ses mines en occupent 10.000 autres. Chaque mois, sa feuille de paie dépasse 8 millions de francs, plus de 2 millions par semaine.

Aussi Andrew Carnegie a-t-il pu s'offrir le luxe de la philanthropie, au moins sous une certaine forme. Il a donné cinq millions à la Bibliothèque de Pittsburg et s'est engagé à dépenser encore vingt millions dans la ville où il a fait sa fortune. Il a donné en outre cinq autres millions aux Bibliothèques des autres villes de Pensylvanie et deux millions et demi à l'Écosse, son pays natal. Ajoutons qu'Andrew Carnegie parle avec facilité, qu'il fait des conférences politiques et religieuses et qu'il a publié trois volumes, auxquels la réclame n'a naturellement pas manqué.

(A suivre.) L. DE NORVINS.

IMAGES

I

SOUVENIR D'ENFANCE

« Italie, empire du soleil, Italie, maîtresse du « monde, Italie, berceau des lettres, je te « salue!... »

(Mme de Staël, *Corinne*.)

Ce fut ainsi que j'eus, pour la première fois, la sensation directe de l'Italie.

J'étais encore un garçonnet bien sage en pantalons courts et en veste à l'anglaise qui s'en allait gentiment, une boîte verte de botaniste au côté, faire de longues courses de montagne avec un vieux diable de Magister, lequel avait la voix ronchonnante, trouée d'impayables cris de tête, qui a fait la fortune de l'acteur Baron, et une figure demeurée en traits d'eau-forte, dans ma mémoire, comme la preuve la meilleure que j'aie jamais rencontrée des théories darwinistes sur la parenté des hommes et des singes. Au demeurant, le plus brave des êtres, pédagogue jusque dans la moelle des os, une encyclopédie en redingote et en souliers ferrés. Tout en marchant, il ne perdait pas une occasion d'enseigner, et ma curiosité ne s'en plaignait pas, tant cette science universelle était pénétrée de bonhommie. C'est d'ailleurs au vieux Magister et à ses leçons en action que je dois le peu de botanique et de géologie qui soit demeuré dans ma pauvre tête; les belles choses que j'ai apprises par la suite, dans de belles salles avec de beaux professeurs munis de beaux diplômes sont restées dans les cahiers où ma main dut les noter durant les longues, durant les lourdes, durant les tristes heures de classe.

Or, cette semaine-là, nous avions fait un petit voyage d'exploration dans ces vallées de la Suisse valaisanne qui touchent à la frontière d'Italie et qui conservaient, — je parle d'une époque

vieille de quinze ans, — la sauvagerie pittoresque des terres inconnues; depuis, trop de *misses* anguleuses sont passées, et les funiculaires ont achevé de rendre ces montagnes impraticables. Un soir, donc, de cette bienheureuse semaine de jadis, nous revenions à grandes enjambées, le Magister et moi, nos mains dans nos poches et nos bras remplis d'une moisson multicolore, cueillie sur les derniers sommets, au bord des ruisseaux glacés, très loin, sur les pentes qui mènent aux abîmes. Et nous portions gaiement des brassées de *rhododendrons* aux fleurs rouges de la rougeur des lèvres, de gentianes bleues comme des morceaux de ciel d'été, de solanelles mauves ainsi que des yeux de jeunes filles et de trolles délicats, de trolles transparents, pareils à des coupes de nacre. Nous avions aussi les marguerites d'or de l'aconit aux feuilles déchiquetées, les marguerites violettes des asters aux longues tiges, et les marguerites blanches des *Edelweiss*, la fleur pure, la fleur des neiges et des fiancés. Le tout un peu pêle-mêle, au hasard des cueillettes, dans un mélange champêtre d'herbes folles et de racines humides. Mon professeur, qui était un homme d'ordre, souffrait de cet état de choses, tandis que j'en riais, heureux comme un bossu d'avoir les deux mains noires de terre. Aussi, avisant une fontaine rustique, un tronc creusé, étendu à l'ombre des sapins et qui se trouvait, devant nous, à l'orée d'un village dont j'ai oublié jusqu'au nom, Messire Magister m'engagea-t-il à trier mes fleurs et à laver leurs queues, avec soin, dans l'eau claire. Posément, il se mit à la besogne, vidant ses poches et son bissac, — car il portait un bissac de toile bise, pour que la silhouette fût complète, — un bissac imposant sur lequel sa digne épouse avait brodé, tendre symbole, deux *edelweiss* en laine blanche.

Cependant, parce que nous n'en finissions plus de laver les queues de nos fleurs, le bruit de notre arrivée se répandit dans le village, et des filles aux beaux cheveux, aussi curieuses que leurs grand'mères, sortirent des maisons closes afin de voir les étrangers de la fontaine. En ces temps-là, l'événement comptait encore. Elles s'approchaient, se tenant par la taille, distraitement, ouvrant des yeux dont on pourrait dire avec le conteur allemand qu'ils étaient grands comme des tasses à thé. Mais à la vue du vieux bonhomme, couleur brique, des bourses flasques sous chaque œil, la mâchoire carnassière à force de proéminence et si pareil à un vieil orang-outang avec son collier bocager de barbe grisonnante,

— des ires glissèrent sur les lèvres irrespectueuses de ces jeunesses. Cependant, sans rien soupçonner, le Pédagogue qui avait le culte du beau sexe ayant, en un tour de main, lié deux ou trois petits bouquets, les offrit d'un geste galant aux jeunes filles interloquées. Avec un peu d'hésitation, après s'être concertées du regard, avoir souri, avoir rougi, la plus hardie avança la main, puis les autres l'imitèrent, et la moitié de nos fleurs y passa. Alors, pour remercier, ces jeunes filles eurent ce mot charmant qu'elles répétèrent en découvrant la blancheur de leurs dents, souriantes et radieuses :

— *Grazie!... Grazie!... Grazie!...*

Et ces mots d'italien qu'il n'est pas besoin de savoir l'italien pour comprendre, ces mots de musique et de grâce m'ouvrirent soudain des perspectives merveilleuses. J'entrevis confusément ce que je devais voir plus tard, en réalité et, — ce qui est bien rare, — en une réalité plus colorée, plus pittoresque, plus enthousiasmante que mes songes de petit garçon. Paysages de verdure, plages de lumière ou forêts d'ombres, aux seules paroles des Valaisannes aux lèvres rouges, je devinai l'indicible magie du pays où les rosiers ont des fleurs plus soyeuses et les visages des yeux plus noirs qu'en aucun autre de ce monde!...

Et comme je restais béat à contempler mes rêves, le Magister au bissac, craignant que les quinze ans des jeunes filles ne m'eussent déjà mis martel en tête, reprenait son bâton noueux en me criant allègrement, de sa voix de vieux chaudron fêlé :

— Allons!... en route, mauvaise troupe!...

II

NOCTURNE

Pour celle qui écrivit et pour ceux qui aiment « Italian Garden ».

A la tombée de la nuit, je m'en suis allé, à l'aventure, du côté d'Intra. Laissant la route blanche, à travers les pierres et les herbes brûlées je suis descendu, à pas hésitants, jusqu'au bord de l'eau. Après l'étouffement de la journée, la nature semblait comme évanouie; avec la torpeur des choses privées de vie le lac stagnait pareil à une nappe d'huile. C'est à peine si l'on apercevait, au

loin, estompés dans la brume bleue montant des eaux bleues, les bouquets parfumés des îles Borromées. Sombres, sous cette nuit d'étoiles, les montagnes se crénelaient évoquant les fantastiques remparts de quelque cité cyclopéenne. Peu à peu le paysage devenait irréel; la paix du soir tombait dans un silence religieux. Aucune trace de vie ne parvenait plus jusqu'à moi. L'horizon s'ensevelissait dans le suaire violet du crépuscule. Et tout là-bas, au delà des vapeurs et des ombres, glissait mystérieusement — une barque oubliée. Dans l'accalmie totale de vents apaisés la voile carrée pendait, immobile, ainsi qu'une aile cassée au flanc d'une hirondelle malade. Or cette barque passait si loin que ni le bruit des voix, ni le battement des rames ne pouvait parvenir jusqu'à moi — et vraiment, vue ainsi, à travers le mystère de la nuit d'été, après la fièvre ardente de la journée tropicale, avec tout ce que j'avais au cœur, cette barque à demi effacée par les brouillards semblait un mirage : *la barque des illusions perdues* que nous avons tous vue ou que nous verrons tous, tôt ou tard, passer et sombrer à l'horizon de notre destinée.

Sur le sable encore brûlant, je me suis étendu presque à fleur des eaux, dont les ondulations soupirantes semblaient le soulèvement d'une poitrine de femme. Une volupté singulière, une volupté triste montait de l'épuisement de cette nature à bout de forces, de cette nuit de violettes fanées et de bluets mourants, de ce lac enfin sur lequel flottaient toujours les parfums écœurants des rives et des îles fleuries de trop de fleurs!... Ah! malgré tout, l'âme rêvait autre chose, les lèvres murmuraient d'autres paroles; un désir de tendresse vous amollissait le cœur; et les mains souffraient de leur solitude!...

Mais voici soudain qu'avec un traînement de sabots une voix jeune, une voix de femme passa en chantant sur la grand route :

E l'amore e fatto come una nocella,
Che se non la rompi non la puoi gustare.
Ne lasciarti io voglio; tu sei troppo bella!
Chi ti ha veduto non ti puo scordare
Ohé Carolin, non mi far struggere cosi (1).

(1 L'amour est comme une noisette,
Qu'on ne peut goûter sans la briser.
Tu es trop jolie pour que je veuille t'abandonner!
Car celui qui t'a vue, celui-là ne te peut oublier.
O Caroline! ne me fais pas tant souffrir!

C'était fini. Sur mon âme en espérance, cette chanson était tombée avec la fraîcheur d'une rosée. Déjà je n'entendais plus le toc-toc des sabots. Elle était passée, l'inconnue, celle dont je ne devais jamais voir le visage et qui pourtant m'avait apporté la parole que je n'avais pas su trouver. Hélas! hélas! qu'elle était lugubre! qu'elle était morte et vide la solitude de cette nuit enchantée de juillet! Comme j'ai compris alors ces vers qu'une femme d'Angleterre écrivit, peut-être quelque soir de découragement et d'abandon pareil à celui-ci : « Puisque d'autres chantent, oublions, mon « âme, combien longue et sinistre est la route de vie. Viens, cher- « chons des pâquerettes, cueillons les giroflées des vieux murs, « hélas! il est si triste d'être seul! » Mon Dieu! que cette femme a raison et comme on sent que ces vers furent écrits avec l'âme même de sa pensée. Lus jadis, par hasard, restés dans ma mémoire, je ne saurais dire pourquoi, je ne les ai compris, je ne les ai vécus, tout à fait, que ce soir.

Et plus tard, le plus tard possible, tandis que je remontais la berge, que je reprenais, à mon tour, la grand'route dont la poussière était devenue bleue sous la nuit, tandis que je m'en retournais, à pas lassés, vers l'hôtel où il fallait bien revenir une fois, — après encore, en remontant les escaliers bordés de géraniums des terrasses, — en traversant les vérandas encombrées de *rocking-chairs*, — en rentrant dans ma chambre vide, toujours, comme une plainte et comme un regret, j'entendais chanter la chanson de la paysanne aux sabots sonores, et toujours, sans que je le voulusse, mes lèvres répétaient la phrase toute simple et trop vraie : « Hélas! il est si triste d'être seul! »

Maintenant enfin, assis devant la table banale où bien des mains inconnues ont écrit mille choses oubliées, tandis que je rédige ces notes sous la clarté familière de la petite lampe de voyage abat-jourée de perles vertes, — je regarde, au delà, par la porte-fenêtre grande ouverte sur la féerie d'ombres et d'étoiles de la nuit aux doigts bleus.

Contre les escaliers blancs du petit port, les eaux du lac clapotent avec un murmure de sanglots. Dans les buissons en fleurs du jardin effacé sous l'ombre, les insectes susurrent la mélancolie de la saison qui passe, — et tous ces bruits indistincts de la nature qui ne connaît que dans la mort le repos absolu répètent, à leur manière, la parole douloureuse, la parole prophétique qui fit couler tant de larmes et qui brisera tant de cœurs, — *leitmotif*

poignant de cette soirée mauvaise et que jamais, plus jamais, je n'oublierai : « Hélas! il est si triste d'être seul! »

III

PROFIL D'IMPÉRATRICE

La journée était sans beauté; le lac sans poésie. Un horizon de nuages opaques nous écrasait de sa platitude. Pas une brise, pas un zéphir ne passait sur les eaux d'huile. La température avait cette torpeur qui prédit les orages. Et ce furent d'entre les plus mauvaises heures de ce voyage aux lacs italiens que cette traversée fastidieuse, sur un vapeur qui n'avançait guère, sous un ciel qui n'annonçait rien de bon, par une après-midi qui ne me semblait réserver aucune impression nouvelle. Rarement, j'avais rencontré sur le pont d'un bateau société plus anonyme, moins susceptible de distraire par son charme ou par ses excentricités l'observateur en voyage. Quelques vieilles filles insignifiantes, quelques vieux messieurs grognons, deux ou trois enfants maussades, une bonne au nez cassé, un barbet d'une race incertaine; le tableau ne valait pas la peine d'ouvrir les yeux. Pour cette fois, le hasard ne m'avait point favorisé. J'arriverais à Locarno sans avoir recueilli le souvenir d'une figure, le dessin d'un paysage. Et j'en étais à attendre la fin de l'aventure, à essayer même de dormir, pour abréger la durée du temps, lorsque...

... lorsqu'à une station dont le nom s'est effacé de mon esprit, quatre personnes, sans embarras, montèrent sur le vapeur : deux dames et deux messieurs. Les messieurs étaient en tenue de voyage; les dames en robe de deuil, de la dernière simplicité. D'abord, une paire de favoris grisonnants surmontant un ventre en passe de devenir considérable. La silhouette classique du médecin autrichien, à la belle chaîne de montre. Puis une jeune fille dont le chapeau noir laissait apparaître quelques boucles d'un or admirable, et à laquelle volontiers on eût donné les noms gracieux des plus virginales héroïnes de Shakespeare, Miranda ou Rosalinde, tant son visage avait dans sa pureté je ne sais quoi de chaste et d'énigmatique. Ensuite, c'était une dame plutôt grande dont on pouvait admirer les opulents cheveux roux, car elle por-

tait son chapeau suspendu à son bras, mais dont le visage restait dissimulé derrière un vaste éventail de plumes noires qu'elle tenait obstinément, à hauteur de ses yeux. Quoique l'inconnue fût large d'épaules, la minceur de sa taille était telle qu'elle en devenait douloureuse. Rarement l'expression de corselet de guêpe convenait mieux dans ce qu'elle a d'un peu cruel et comme de pervers. A ces détails près, la nouvelle venue ne présentait aucun caractère intéressant. Sa robe de lainage noir, ornée de franges déplorables, laissait apercevoir des pieds peu aristocratiques, chaussés de solides bottines anglaises. Un léger châle noir assez défraîchi, de chenille de soie, comme le voulait la mode il y a une dizaine d'années, entourait son cou avec négligence. Enfin, un petit jeune homme fermait la marche, un petit jeune homme dont les cheveux étaient aussi blonds. le visage aussi régulier, les yeux aussi candides et aussi surprenants que ceux de la jeune fille. Seul l'habillement de teintes sombres, mais de coupe anglaise, et une moustache, une fine moustache dorée, au-dessus de la fraise rouge des lèvres, indiquaient la différence des sexes, la virilité probable.

Mais déjà les roues du bateau avaient recommencé à tourner et nous avions repris la largeur du lac. Alors, sur deux bancs vides, séparés par une table, les nouveau venus s'installèrent. Lorsque la dame sans chapeau se fut assise (et l'on put remarquer que ceux qui l'accompagnaient attendirent), le jeune homme prit place à gauche, et la jeune fille, à droite, après avoir eu soin, l'un et l'autre, de placer entre eux et l'inconnue un petit sac de voyage. Ensuite le gros monsieur s'installa tout seul sur le banc en face, et tirant de sa poche un guide et un calepin se mit à les étudier. Puis longtemps le groupe demeura dans les mêmes attitudes, s'immobilisant dans le silence. D'un mouvement imperceptible, la dame aux cheveux roux agitait mécaniquement son large éventail; tandis que la jeune fille et le jeune homme, frère et sœur par la beauté sinon par le sang, étaient devenus positivement de ces parfaites statues de cire comme on en voit au Musée Grévin. Leurs lèvres, leurs paupières, leurs prunelles elles-mêmes avaient acquis la fixité du plâtre et de l'émail. J'allais cesser d'observer le tableau décidément peu varié de ce quatuor que la plupart eussent trouvé insignifiant, lorsque la dame aux cheveux roux, écartant son éventail, adressa une question à sa voisine de droite. Celle-ci répondit brièvement, en inclinant la tête, puis le groupe reprit son aspect antérieur.

J'étais assis trop loin pour avoir pu comprendre les paroles. L'incident n'avait duré qu'une seconde, cependant cette seconde devait suffire pour me permettre de reconnaître les traits de l'inconnue, ses yeux surtout, agrandis par les fièvres de l'insomnie, par la continuité douloureuse de la vie intérieure, — des yeux profonds comme des sources, et comme elles mensongers, car des fleurs irréelles y dessinaient dans l'ombre leurs corolles fallacieuses. Il n'y avait pas à en douter, je devais au hasard des voyages de rencontrer la créature d'exception à laquelle ce nom d'*Impératrice Errante* restera écrit au bas de la légende de sa vie ainsi qu'une inscription de gothiques dorées au bas d'un vitrail de cathédrale. Elle venait de là-bas, elle allait ailleurs, voyageuse intrépide qui espérait, — ce fut toujours son espérance, son illusion! — découvrir enfin la terre bénie, le Canaan promis, où son âme, où son cœur retrouveraient la paix, à jamais perdue, la paix idéale de l'oubli. Ayant trop de pensées pour avoir beaucoup de paroles, silencieuse, obstinément, elle se désespérait à suivre le fil embrouillé de sa destinée. Et sa seule, sa dernière coquetterie était d'aimer encore à voir se pencher au bord de la source mystérieuse de sa vie, des visages frais comme le printemps, de jeunes filles et de jeunes gens. Il lui semblait, ainsi qu'au bon soleil le corps fatigué rajeunit, qu'elle rajeunirait aussi sous les regards préférés de ces figures virginales; qu'à les contempler au moins elle oublierait un peu, une de ses plus inconsolables tristesses : le regret, l'obsédant regret de vieillir, de s'en aller, malgré tout, journée après journée, vers les décrépitudes de la sénilité!...

Cependant, sans qu'on sût comment, par indiscrétion peut-être, le nom de l'Inconnue s'était répandu parmi les passagers du bateau. Alors, une curiosité troubla leur apathie. Les vieilles demoiselles résolument affiliées à la confrérie de Sainte-Catherine eurent des chuchotements de leurs lèvres baveuses, des écarquillements de leurs petits yeux fripés. Gravement, après avoir tant bien que mal assujetti sur leur nez rétif des lorgnons branlants, les gros messieurs affectèrent d'aller à la proue admirer la nature. Mais, au passage, ils avaient soin de dévisager consciencieusement le groupe immobile. Tandis qu'avec une simplicité, touchante à force d'être naïve, la bonne au nez cassé ne trouvait rien de mieux que d'aller s'installer avec les enfants maussades dont elle avait la garde, sur un banc voisin d'où elle pouvait examiner tout à son aise, — et vous pouvez croire que ses yeux stupéfaits ne s'en

privaient point, — la grande dame en noir et ses charmants compagnons.

Cependant chez tous, chez les demoiselles vierges comme chez les messieurs imposants, on discernait cette même impression de surprise qui, tellement elle était peu dissimulée, finissait par rendre comique la silhouette de la bonne au nez cassé. Évidemment chacun se demandait, sans savoir répondre à sa pensée, comment l'Impératrice de l'un des plus grands empires de ce monde pouvait trouver quelque agrément à voyager ainsi que la première petite bourgeoise venue. — Et une certaine malveillance, comme une ombre de mépris dédaigneux, — chacune et chacun se disant en son for intérieur : « Si j'étais à sa place, ce n'est pas moi qui perdrais mon temps à de telles balivernes ! » se mêlaient déjà à leur étonnement, *parce qu'ils ne comprenaient pas !...*

Ernest Tissot.

RÉSURRECTION [1]

(Suite.)

Il affectait une mine indifférente; mais la vérité est que les paroles de Novodvorov, et son évident désir de lui être désagréable, avaient brusquement détruit la disposition optimiste où il s'était senti depuis plusieurs jours. Il éprouvait maintenant une impression de gêne mêlée de tristesse; et peu s'en fallait qu'il ne regrettât d'être venu.

— Et la santé? — demanda-t-il à Kriltzov, en serrant sa main glacée et tremblante de fièvre.

— Merci, je vais assez bien. Mais je suis tout mouillé, et pas moyen de me réchauffer! — dit Kriltzov, en serrant sa main dans la manche de sa pelisse. — Sans compter que, dans cette chambre, il fait un froid de chien! Deux carreaux sont cassés; on aurait bien dû prendre la peine de les faire remettre!

Et il désignait du doigt à Nekhludov deux vitres qui manquaient, dans la fenêtre grillée.

— Et vous, reprit-il, — pourquoi n'êtes-vous pas venu, tous ces jours passés?

— On ne m'a pas laissé entrer. C'est aujourd'hui seulement que le nouvel officier s'est montré plus traitable.

— Traitable? Ah! bien oui, vous pouvez en parler! Demandez donc à Macha ce qu'il a fait ce matin!

Marie Pavlovna, sans se lever de sa place, à l'autre extrémité de la salle, raconta à Nekhludov la scène qui avait eu lieu au sujet de la petite fille.

— Je suis d'avis que nous avons le devoir de signer une protestation collective, — s'écria, de sa voix tranchante, Véra Efremovna,

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 février.

en promenant de l'un à l'autre de ses compagnons son regard effrayé. — Déjà Vladimir Simonson a dit son fait à cette brute mais j'estime que cela ne suffit pas.

— A quoi bon protester? — dit Kriltzov, avec une grimace ennuyée. On sentait que, depuis longtemps déjà, le manque de simplicité de Véra Bogodouchovska l'agaçait, lui causait une véritable souffrance nerveuse.

— Vous cherchez Katia? — poursuivit-il en se retournant vers Nekhludov. — Elle est toujours à travailler! Elle a déjà fini de nettoyer nos effets, elle brosse maintenant les manteaux des femmes. Il n'y a que les puces dont elle n'arrivera jamais à nous débarrasser : les sales bêtes nous mangent, que c'est une pitié! Et Macha, que fait-elle là-bas, dans son coin? — demanda-t-il en essayant de se redresser pour regarder du côté de Marie Pavlovna.

— Elle est en train de peigner sa fille! — dit Emilie Rantzev.

— Pourvu au moins qu'elle ne répartisse pas entre nous les poux qu'elle lui aura enlevés! — reprit Kriltzov.

— Non, non, n'ayez pas peur, je fais les choses consciencieusement. D'ailleurs, la voici tout à fait propre! — dit Marie Pavlovna. — Tenez, Emilie, prenez-la près de vous! moi, je vais aller maintenant aider Katia.

La Rantzeva prit l'enfant, l'attira sur ses genoux avec une sollicitude maternelle, et lui donna un morceau de sucre.

Marie Pavlovna sortit; et, au même instant, les deux condamnés qui étaient allés chercher le souper rentrèrent dans la salle.

Un des deux condamnés qui venaient d'entrer, Nabatov, était un homme encore jeune, petit et sec, avec une pelisse courte et de hautes bottes. Il marchait d'un pas léger et rapide, portant à chaque main une grande théière pleine d'eau bouillante, et tenant sous chaque bras un pain enroulé dans une serviette.

— Ah! et voici que notre prince lui-même a reparu! — dit-il en posant les théières près des tasses soigneusement préparées par la Rantzeva. — Nous avons acheté des choses extraordinaires! — poursuivit-il, après avoir ôté sa pelisse et l'avoir lancée, par-dessus les têtes, dans le coin de la pièce où était son lit. — Markel vous rapporte du lait et des œufs. Un vrai régal, quoi! Et Emilie va nous servir tout cela, en l'embellissant encore de son esthétique propreté! — ajouta-t-il avec un sourire à l'adresse de la Rantzeva.

Toute l'apparence extérieure de cet homme, ses mouvements, le

son de sa voix, ses regards, tout chez lui exprimait un mélange de courage et de gaîté. Et, au contraire, son compagnon avait un aspect sombre et triste. C'était, lui aussi, un homme de petite taille, mais osseux, avec un visage gris aux mâchoires saillantes. Il était vêtu d'un vieux manteau ouaté et portait des galoches par-dessus ses bottes. Quand il se fut débarrassé du panier et du pot qu'il tenait en main, il salua froidement Nekhludov d'un signe de tête, en fixant sur lui ses larges yeux verts.

VIII

Le poêle avait fini par s'allumer tout à fait, la salle s'était réchauffée, le thé était étalé, près du thé, versé dans les verres et les tasses, et l'on avait toutes les friandises du souper : du pain blanc et du pain de seigle, des œufs durs, du beurre, de la tête de veau et des pieds de veau. Tout le monde s'était rapproché de la couchette qui servait de table, et l'on buvait et l'on mangeait, et l'on bavardait. Assise sur un coffre, la Rantzeva remplissait son emploie de dame de la maison. Seul Kriltzov ne s'était point mêlé au groupe ; il avait ôté sa pelisse mouillée pour s'envelopper dans un plaid qu'on venait de lui faire sécher ; et, étendu sur sa couchette, il causait amicalement avec Nekhludov.

Celui-ci lui raconta, entre autres choses, la façon dont il avait été abordé par le forçat Macaire, et tout ce qu'il savait de l'histoire de ce malheureux. Kriltzov l'écoutait avec attention, fixant obstinément sur lui ses grands yeux brillants.

— Oui, c'est ainsi ! — dit-il tout à coup. — Je pense souvent à ce qu'il y a d'étrange dans notre situation. Nous allons en Sibérie avec ces gens-là : que dis-je ? c'est pour ces gens-là que nous y allons. Et cependant non seulement nous ne les connaissons pas, mais nous ne cherchons même pas à les connaître. Et eux pour comble, ils nous détestent et nous considèrent comme leurs ennemis. N'est ce pas affreux ?

— Il n'y a là rien d'affreux ! — déclara Novodvorov, qui s'était rapproché du lit de Kriltzov. — Les masses sont toujours grossières et incultes, elles n'ont jamais de respect que pour la force ! — poursuivit-il de sa voix sonore. — Aujourd'hui, c'est le gouvernement qui détient la force : ces gens là respectent le gouvernement

et nous détestent. Demain, si c'est nous qui prenons le pouvoir, ce sera nous qu'ils respecteront...

Au même instant on entendit dans la salle voisine, des coups frappés sur le mur, des bruits de chaînes, des cris et des hurlements. On battait quelqu'un, qui appelait au secours.

— Les entendez-vous, ces bêtes féroces ? Quel rapport voudriez-vous qu'il y eût entre elles et nous ? — dit tranquillement Novodvorov.

— Des bêtes féroces, dis-tu ? — Or, voici justement que Nekhludov vient de me raconter ce qu'a fait un des ces hommes !

Et Kriltzov, d'un ton irrité, répéta le récit de Nekhludov, disant comment le forçat Macaire avait risqué sa vie pour sauver un de ses compagnons.

— Est-ce là le fait d'une bête féroce ? — demanda-t-il ?

— Sentimentalité ! — fit Novodvorov avec son sourire ironique. — Comme si nous pouvions comprendre les pensées de ces gens-là et les motifs de leurs actes ! Ce que tu prends pour de l'héroïsme, c'est peut-être simplement de la haine pour un autre forçat !

— Et toi, jamais tu ne veux voir rien de bien chez les autres ! — s'écria Marie Pavlovna, qui tutoyait tous ses compagnons.

— Pourquoi verrais-je ce qui n'existe pas ?

— Comment ne pas admirer un homme qui s'expose volontairement à une mort affreuse ?

— J'estime, — déclara sèchement Novodvorov, — que, si nous voulons accomplir notre œuvre, la première condition doit être de ne pas rêver et de voir toujours les choses comme elles sont.

Markel, fermant le livre qu'il lisait sous la lampe, s'était rapproché, lui aussi, et recueillait pieusement toutes les paroles de l'homme qu'il avait pris pour son maître. Et Novodvorov poursuivait, d'un ton résolu et solennel, comme s'il faisait une conférence.

— Notre devoir, — disait-il, — est de tout faire pour le peuple mais de ne rien attendre de lui. Le peuple doit être l'objet de nos efforts, mais il ne saurait collaborer avec nous, aussi longtemps du moins qu'il restera dans son état présent d'inertie. Rien ne serait plus illusoire que d'espérer du peuple le moindre concours, jusqu'au jour où s'accomplira son évolution intellectuelle, l'évolution à laquelle nous le préparons.

— Quelle évolution ? — demanda Kriltzov, se relevant sur sa couchette. — Nous faisons profession de lutter contre le despo-

tisme; mais est-ce qu'une telle façon d'agir n'est pas un despotisme aussi révoltant que celui que nous prétendons détruire?

— Où vois-tu là du despotisme? — répondit, sans s'émouvoir, Novodvorov. — Je dis seulement que je connais la voie que doit suivre le peuple pour se développer, et que je puis lui indiquer cette voie.

— Mais qui te permet d'affirmer que cette voie que tu lui indiques soit la bonne? N'est-ce pas au nom des mêmes principes qu'a été organisée l'Inquisition? N'est-ce pas au nom des mêmes principes que la Révolution Française a commis ses crimes? Elle aussi, elle croyait avoir trouvé dans la science l'indication de la seule voie qui fût bonne à suivre.

— Le fait que d'autres se sont trompés ne prouve pas nécessairement que je doive me tromper aussi. Et puis il n'y a pas d'analogie à établir entre les niaiseries des idéologues et les données positives de la science économique...

La forte voix de Novodvorov remplissait toute la salle. Personne n'osait l'interrompre.

— A quoi bon toujours se quereller? — dit Marie Pavlovna quand il eut fini.

— Et vous, quel est votre avis là-dessus? — demanda Nekhludov à la jeune fille.

— Je suis d'avis qu'Anatole a raison, et que nous n'avons pas le droit d'imposer nos idées au peuple!

— Voilà une singulière façon de comprendre notre rôle! — fit Novodvorov. Et, allumant une cigarette, il s'éloigna, d'un air fâché.

— C'est plus fort que moi, je ne puis pas causer avec lui sans me mettre hors de moi! — murmura Kriltzov à l'oreille de Nekhludov.

Et Nekhludov ne put se défendre de penser qu'il éprouvait, lui aussi, le même sentiment.

IX

Malgré la considération qu'avaient pour Novodvorov tous ses compagnons, malgré toute sa science et la haute opinion qu'il avait de lui-même, Nekhludov le regardait précisément comme le type de ces révolutionnaires qui, étant naturellement au-dessous du niveau moyen, ne pouvaient que perdre à se trouver dans le milieu où ils se trouvaient. Il reconnaissait que, au point de vue intellectuel, Novodvorov était bien mieux doué que la moyenne des

révolutionnaires; mais il sentait que sa vanité et son égoïsme, devenus excessifs sous l'effet des circonstances de sa vie, avaient depuis longtemps stérilisé son intelligence.

Toute l'activité révolutionnaire de Novodvorov, — et bien que celui-ci sût toujours la justifier éloquemment, en lui prêtant les motifs les plus admirables, — apparaissait à Nekhludov comme uniquement fondée sur l'ambition, le désir de dominer et de se faire valoir. Doué d'une aptitude extraordinaire à s'assimiler et à exprimer clairement les idées d'autrui, Novodvorov, d'abord, s'était sans peine imposé à l'admiration de tous, dans les milieux où cette aptitude est particulièrement appréciée. Au collège, puis à l'université, ses maîtres et ses condisciples avaient rendu hommage à sa supériorité; et il s'était senti parfaitement satisfait. Mais quand, ses études achevées, cette situation avait pris fin, il n'avait pu se résigner à y renoncer; et c'est pour dominer de nouveau, dans une autre sphère, qu'il avait brusquement changé d'opinions : de libéral progressiste qu'il avait été jusque-là, il était devenu ardent révolutionnaire.

L'absence complète, en lui, des qualités morales et esthétiques qui produisent le doute et l'hésitation lui avait permis de prendre vite, dans le parti révolutionnaire, cette place de chef qu'il convoitait par-dessus toute chose. Dès qu'il avait arrêté une résolution, jamais il ne doutait, jamais il n'hésitait; et, par suite, il avait toujours la certitude de ne pas se tromper. Tout lui paraissait simple, clair, incontestable. Et, avec l'étroitesse de ses vues, le fait est que toutes ses idées étaient simples et claires, car, comme il aimait à le répéter, on n'avait qu'à être logique pour discerner infailliblement le vrai du faux.

Sa confiance en lui-même était si grande que personne ne pouvait l'approcher sans subir sa domination ou sans être forcé de lui résister. Et, comme il avait affaire surtout à des jeunes gens, qui prenaient sa confiance en lui-même pour de la profondeur de pensée, la plupart de ses compagnons s'étaient soumis à sa domination, de sorte qu'il n'avait point tardé à obtenir une énorme popularité dans les cercles révolutionnaires.

Il prêchait la nécessité de préparer par tous les moyens une révolution qui devait lui permettre de s'emparer du pouvoir et de convoquer une Assemblée Constituante. Il avait déjà rédigé le programme de réformes qu'il dicterait à cette assemblée; et il était pleinement convaincu que ce programme résoudrait définitivement

toutes les questions, et que rien ne pourrait s'opposer à sa réalisation.

Ses compagnons le craignaient, ils estimaient sa hardiesse et sa décision; mais ils ne l'aimaient pas. Et lui, de son côté, il n'aimait personne. Tout homme qui avait quelque qualité personnelle lui apparaissait comme un rival; et volontiers, s'il l'avait pu, il aurait ôté aux autres hommes toutes leurs qualités, simplement pour les empêcher de détourner de son propre mérite l'attention publique. Il n'avait de complaisance que pour ceux qui s'inclinaient devant lui. C'est ainsi que, dans le trajet du convoi, il ne faisait bonne mine qu'à l'ouvrier Markel, qui avait aveuglément adopté toutes ses idées, et à deux femmes qu'il devinait éprises de lui, Véra Efremovna et la jolie Grabetz.

En principe, Novodvorov était partisan de l'émancipation de la femme; mais, en fait, il regardait toutes les femmes comme des créatures stupides et ridicules, à l'exception de celles dont il était amoureux, et qu'il tenait alors pour des êtres extraordinaires dont lui seul avait su juger la perfection. Il avait ainsi aimé, tour à tour, un grand nombre de femmes; et deux fois même il avait vécu maritalement avec des maîtresses; mais, les deux fois, il avait quitté ses maîtresses, ayant constaté que ce qu'il éprouvait pour elles n'était pas le véritable amour. Il se préparait, maintenant, à contracter une nouvelle union avec la Grabetz.

Il méprisait Nekhludov, parce que celui-ci, suivant son expression, « faisait des manières » avec la Maslova; mais, en réalité, il le méprisait et le haïssait parce que, loin de partager ses idées sur les moyens de remédier aux défauts de la société, Nekhludov avait sur ce point une idée à lui, traitant les questions sociales « en prince », c'est-à-dire en imbécile. Nekhludov se rendait compte de ces sentiments de Novodvorov à son égard; et il sentait, à son grand chagrin, que, malgré les dispositions bienveillantes où il se trouvait pour le moment, rien au monde ne pouvait l'empêcher d'éprouver, lui aussi, à l'égard de cet homme, un mélange de mépris et de malveillance.

X

On avait fini de souper et de prendre le thé, Nekhludov s'apprêtait à aborder la Maslova, lorsqu'il entendit, dans la salle voisine,

la voix du gardien-chef. Puis un grand silence se fit, dans la salle et dans le corridor. La porte s'ouvrit, et le gardien-chef entra avec deux gardiens pour procéder à l'appel du soir. Il compta, un à un, tous les condamnés politiques, lisant leurs noms sur une liste, tandis que l'un des gardiens les touchait du doigt.

L'appel achevé, le gardien-chef se tourna vers Nekhludov et lui dit, avec un mélange de respect et de familiarité.

— Maintenant, prince, vous devez vous en aller. On n'a pas le droit de rester ici après le couvre-feu.

Mais Nekhludov, qui savait ce que ces paroles signifiaient, s'approcha du vieillard et lui glissa dans la main un billet de trois roubles qu'il tenait tout prêt.

— Allons, je ne peux pas vous forcer! Restez encore un moment.

Le gardien-chef allait sortir, lorsque entra dans la salle un autre gardien, en compagnie d'un prisonnier, grand et maigre, avec une large tache bleue sur l'œil.

— Je viens chercher la petite! — dit le prisonnier.

— Ah! voilà papa! — s'écria une légère voix d'enfant, et une petite tête blonde apparut derrière le groupe formé par la Rantzeva, Marie Pavlovna et Katucha, qui toutes trois travaillaient à coudre une robe neuve pour la fillette, avec l'étoffe d'un jupon de la Rantzeva.

— Viens, petite, viens te coucher! — disait doucement le forçat.

— Elle se trouve bien ici! — répondit Marie Pavlovna, considérant avec pitié le visage meurtri du pauvre homme. — Laissez-la-nous!

— La dame me fait une robe neuve, une belle robe rouge, papa! — fit l'enfant, en montrant à son père l'ouvrage d'Émilie Rantzev.

— Veux-tu dormir chez nous? — lui demanda celle-ci en la caressant.

— Je veux bien. Mais je veux que papa dorme aussi avec moi!

La Rantzeva sourit, d'un de ces bons sourires qui la rendaient belle.

— Ton père est forcé d'aller dormir dans l'autre salle! Mais il nous permettra bien de te garder près de nous, n'est-ce pas? — dit-elle en se tournant vers le père.

— Arrangez-vous comme vous voudrez! — déclara le gardien-chef; et il sortit avec les trois gardiens.

A peine les gardiens étaient-ils sortis que Nabatov s'approcha du père de la petite fille et lui dit, en lui posant sa forte main sur l'épaule :

— Dis donc, frère, est-ce vrai que Kermanov veut changer de nom avec un déporté ?

Le tranquille visage du forçat prit soudain une expression sombre, et ses yeux s'abaissèrent.

— Nous n'avons entendu parler de rien ! Dieu sait quels mensonges on invente ! — répondit-il. Puis, sans relever les yeux : — Eh bien, Aniutka, reste donc à faire la princesse avec les belles dames ! — ajouta-t-il ; et il sortit précipitamment.

— Il sait tout : ce que vous a dit ce Macaire est certainement vrai ! — dit Nabatov en s'adressant à Nekhludov.

Et là-dessus tous se turent, craignant de voir recommencer les querelles.

*
* *

Simonson, qui de toute la soirée n'avait rien dit et était resté étendu sur sa couchette, se leva tout à coup, d'un mouvement décidé. Se frayant un chemin à travers les groupes, il s'approcha de Nekhludov.

— Pouvez-vous, maintenant, m'accorder un instant d'entretien ?

— Mais, sans doute ! — lui répondit Nekhludov ; et il se leva pour le suivre.

En voyant Nekhludov se lever, la Maslova rougit. Brusquement elle détourna la tête.

— Voici de quelle affaire j'ai à vous parler ! — commença Simonson, après avoir conduit Nekhludov dans la petite antichambre. Cette antichambre était, à ce moment, toute remplie de l'effrayant vacarme que faisaient les condamnés de droit commun, dans le corridor et dans la salle voisine. Nekhludov, assourdi, fronça les sourcils ; mais Simonson, évidemment, n'entendait rien.

— Connaissant vos rapports avec Catherine Mikaïlovna — poursuivit-il, en fixant ses bons yeux ronds droit dans les yeux de Nekhludov, — je me crois tenu...

Mais, ayant dit cela, il dut s'interrompre, parce qu'au même moment, tout contre la porte, deux voix se mirent à crier ensemble, se disputant :

— On te dit que ce n'est pas moi, cochon ! — criait l'une d'elles.

— Rends-le-moi, sale bête ! — criait l'autre.

Tout à coup Marie Pavlovna se montra dans l'antichambre.

— Est-ce que cela a le sens commun de venir causer ici? — dit-elle. — Entrez plutôt dans notre chambre, je crois qu'elle est vide.

Elle introduisit Simonson et Nekhludov dans la seconde des deux salles, une petite pièce carrée, où couchaient les femmes de la section. La pièce, cependant, n'était pas vide : la Bogodouchovska s'y trouvait, étendue sur son lit, la tête tournée contre le mur.

— Elle a la migraine; elle dort, et ne vous entendra pas! Moi, je m'en vais, — dit Marie Pavlovna.

— Au contraire, tu me feras plaisir en restant, — fit Simonson. — Je n'ai de secrets pour personne, mais surtout je n'en ai pas pour toi!

— Soit, comme tu voudras, — fit Marie Pavlovna. Et, s'asseyant sur un des lits, avec ses mouvements d'une grâce enfantine, elle s'apprêta à écouter l'entretien des deux hommes.

— Voici en quoi consiste l'affaire dont je veux vous parler, — répéta Simonson. — Connaissant vos rapports avec Catherine Mikaïlovna, je me crois tenu de vous mettre au courant de mes propres rapports avec elle.

— Qu'est-ce à dire? — demanda Nekhludov, saisi d'une brusque frayeur.

— Le fait est que je voudrais me marier avec Catherine Mikaïlovna...

— Vraiment? — s'écria Marie Pavlovna en levant sur Simonson ses beaux yeux bleus.

— Et j'ai résolu de lui demander si elle consentirait à devenir ma femme, — poursuivit Simonson.

— Que puis-je y faire? Cela ne dépend que d'elle! — déclara sèchement Nekhludov.

— Oui, mais je sais qu'elle ne me répondra pas sans votre permission.

— Et pourquoi cela?

— Parce que, aussi longtemps que ne sera pas tranchée la question de vos rapports avec elle, Catherine Mikaïlovna ne voudra prendre aucun parti.

— Pour ce qui me touche, — dit Nekhludov, — la question est toute tranchée. J'ai voulu faire ce que je croyais mon devoir; et puis j'ai essayé aussi d'adoucir autant que possible la situation de la Maslova; mais, à aucun prix, je ne voudrais m'imposer à elle, ni la gêner dans ses décisions.

— Sans doute, mais elle ne veut pas de votre sacrifice !

— Il n'y a là nul sacrifice !

— Je sais que sa résolution sur ce point est inébranlable !

— Mais alors, à quoi bon vouloir vous entretenir avec moi ? — demanda Nekhludov.

— Il faut que, vous aussi, vous reconnaissiez que vous renoncez à vous occuper d'elle !

— Comment pourrais-je reconnaitre que je ne dois pas faire ce que j'estime être mon devoir ? La seule chose que je puisse lui dire, c'est que, bien que moi-même je ne sois pas libre vis-à-vis d'elle, elle est tout à fait libre, elle, vis-à-vis de moi !

Simonson resta quelques minutes sans répondre, réfléchissant.

— Soit, — reprit-il, — je lui dirai cela. Mais, au moins, ne croyez pas que je sois amoureux d'elle ! Je l'aime comme j'aimerais une sœur, une amie qui aurait beaucoup souffert et que je voudrais consoler. Je ne désire rien d'elle, rien que de pouvoir lui venir en aide, adoucir sa posi...

Malgré l'émotion qui l'étreignait lui-même, Nekhludov ne put s'empêcher de sentir que la voix de Simonson était toute tremblante.

— Adoucir sa position, — reprenait Simonson. — Elle ne veut pas accepter votre aide, mais peut-être consentira-t-elle à accepter la mienne. Si elle y consent, je demanderai à être envoyé dans la ville où elle fera sa peine. Quatre ans, c'est vite passé ! Je vivrai près d'elle, et peut-être parviendrai-je à lui rendre la vie moins dure...

De nouveau il s'arrêta, tout prêt à sangloter.

— Que puis-je vous dire ? — fit Nekhludov. — Je suis heureux qu'elle ait trouvé un protecteur tel que vous...

— Ah ! voilà ce que je voulais savoir ! — s'écria Simonson. — Je voulais savoir si, connaissant mes sentiments pour Catherine Mikaïlovna, connaissant à quel point je souhaite son bien, vous regarderiez comme un bien pour elle son mariage avec moi ?

— Eh bien, oui ! — répondit Nekhludov d'un ton résolu.

— C'est à elle seule que je pense ! Je désire seulement que cette âme souffrante trouve un peu de repos ! — dit alors Simonson, en regardant Nekhludov d'un regard si humble, si suppliant, si enfantin, que jamais personne n'aurait pu s'attendre à trouver un tel regard chez un homme d'ordinaire aussi sombre et aussi réservé.

Puis, soudain, il se rapprocha de Nekhludov, lui saisit la main, lui sourit timidement, et le baisa sur les joues.

— Je vais lui dire tout cela, je vais lui dire tout cela! — lui dit-il; et il sortit de la chambre.

IX

— Hé bien! — dit Marie Pavlovna quand Simonson fut sorti, — hé bien voilà! Il est amoureux, follement amoureux! Qui se se serait attendu à cela, à ce que Vladimir Simonson devînt amoureux, tout comme le plus banal des collégiens? C'est stupéfiant! Et je dois même dire que j'en suis un peu fâchée! — ajouta-t-elle à demi sérieusement.

— Mais elle, Katia? Que croyez-vous qu'elle pense de tout cela? — demanda Nekhludov.

— Elle?

Et Marie Pavlovna s'arrêta pour réfléchir un instant, comme si elle cherchait à formuler sa réponse le plus clairement possible.

— Elle? Voyez-vous, son passé ne l'empêche pas de garder une des natures les plus droites que je connaisse... Elle a des sentiments plus délicats que nous toutes... Elle vous aime, elle vous aime beaucoup; et elle serait très heureuse de pouvoir vous rendre au moins un service négatif, en vous empêchant de vous embarrasser d'elle. A ses yeux, son mariage avec vous serait une chute affreuse, pire que tout son passé; et je suis convaincue que, par suite, jamais elle n'y consentira. Votre présence ici est pour elle une cause continue d'épouvante.

— Mais alors que me conseillez-vous? De disparaître? — demanda Nekhludov.

Marie Pavlovna sourit de son doux sourire.

— Eh bien, oui, en partie!

— Et comment pourrais-je disparaître en partie?

— Je m'aperçois que je n'ai pas répondu à votre première question, — reprit-elle, cherchant évidemment à détourner l'entretien. — Je voulais vous dire que Katia doit certainement s'être rendu compte de cet amour exalté que Simonson éprouve pour elle, bien que lui, jamais, ne lui en ait parlé. Comme vous savez, je ne m'entends pas beaucoup à ces questions-là; mais j'ai l'impression que ce sentiment n'est rien d'autre que l'amour le plus ordinaire, malgré tous les beaux semblants dont il est revêtu. Vladimir pré-

tend que son amour est tout platonique, qu'il a pour effet de relever en lui l'énergie, au lieu de la rabaisser. Mais, moi, je sens bien que, au fond, ce n'est rien de tout cela, que c'est simplement un désir physique, comme celui qui attire Novodvorov vers Lubka Grabetz...

Et Marie Pavlovna allait s'étendre sur ce thème, qui lui était cher; mais Nekhludov l'interrompit.

— Enfin, que me conseillez-vous de faire? — demanda-t-il.

— Je crois que vous devriez tout d'abord parler de tout cela avec Katia. S'expliquer à fond, c'est toujours la meilleure méthode. Entendez-vous avec Katia! Voulez-vous que je vous l'envoie ici?

— Oui, je vous en prie! — dit Nekhludov.

Et Marie Pavlovna sortit.

D'étranges sentiments agitaient l'âme de Nekhludov, — pendant qu'il restait seul dans la petite chambre entendant près de lui le souffle régulier de Véra Efremovna, et, plus loin, le vacarme incessant des condamnés de droit commun. Ce que venait de lui dire Simonson avait pour avantage de l'affranchir de l'obligation qu'il avait prise sur lui, et qui, bien souvent, dans les derniers temps encore, lui avait semblé effrayante et lourde. Et cependant ce que venait de lui dire Simonson non seulement lui était désagréable, mais le faisait souffrir comme jamais peut-être il n'avait souffert.

Et sa souffrance provenait de mille causes diverses, dont lui-même n'avait que vaguement conscience. Elle provenait, par exemple, de ce que la proposition de Simonson avait enlevé à sa conduite envers Katucha le caractère exceptionnel qu'elle avait eu, jusqu'alors, à ses propres yeux et aux yeux du monde. Car, si un autre homme, et un homme tel que celui-là, n'ayant aucune obligation vis-à-vis de la jeune femme, consentait à unir sa destinée à la sienne, c'était donc que le sacrifice accompli par lui, Nekhludov, n'avait rien eu de si héroïque! Et la souffrance de Nekhludov avait aussi pour cause la simple jalousie : il s'était tant accoutumé à la pensée d'être aimé de Katucha, que la possibilité qu'elle aimât un autre homme le torturait comme une déception. Et Nekhludov souffrait aussi de voir détruits ses projets et ses plans : il avait longuement préparé la façon dont il vivrait près de Katucha, dont il lui tiendrait compagnie et veillerait sur elle jusqu'à l'expiration de sa peine ; si maintenant elle se mariait avec Simonson, sa présence

auprès d'elle deviendrait inutile, et il aurait à donner à sa vie un nouvel objet. Ainsi toute sorte de tristes pensées se pressaient en lui, lorsque la porte s'ouvrit, et que Katucha entra dans la chambre. Le vacarme, dans la salle voisine, devenait sans cesse plus assourdissant: évidemment quelque chose d'anormal devait s'y passer.

D'un pas rapide, sans lever les yeux, Katucha s'avança près de Nekhludov.

— Marie Pavlovna m'a dit que vous aviez à me parler! — murmura-t-elle d'un air embarrassé.

— Oui, Katucha, j'ai à te parler! Assieds-toi! Vladimir Ivanovitch vient d'avoir avec moi un entretien à ton sujet.

Elle s'était assise, avait posé ses mains sur ses genoux, et était parvenue à se donner une apparence de calme; mais aussitôt que Nekhludov eut nommé Simonson, elle tressaillit, et devint toute rouge.

— Et que vous a-t-il dit? — demanda-t-elle.

— Il m'a dit qu'il voulait se marier avec toi.

Le visage de la jeune femme se contracta, comme sous l'effet d'une vive souffrance. Mais elle ne dit rien, et se contenta de baisser de nouveau les yeux.

— Il m'a demandé mon consentement, ou tout au moins mon avis, — reprit Nekhludov. — Et moi je lui ai dit que tout dépendait de toi, que toi seule devais décider.

— Eh! pourquoi tout cela? — s'écria-t-elle en fixant sur Nekhludov ce pénétrant regard de ses yeux un peu louches, qui, de tout temps, avait fait sur lui une impression profonde.

Tous deux restèrent ainsi, une courte minute, à se regarder dans les yeux. Et ce regard leur apprit plus de choses, à l'un et à l'autre, que bien des paroles.

— C'est toi seule qui dois décider! — répéta Nekhludov.

— Qu'ai-je à décider? — s'écria-t-elle. — Tout est décidé depuis longtemps!

— Non, non, Katucha, tu dois décider si tu acceptes la proposition de Vladimir Ivanovitch!

— Est-ce que je puis me marier, moi, un gibier de bagne? Pourquoi irais-je encore perdre la vie de Vladimir Ivanovitch? — dit la jeune femme d'une voix frémissante.

— Mais, si tu l'aimes? — fit Nekhludov.

— Eh! laissez-moi, mieux vaut ne pas parler! — répondit-elle; sur quoi, se levant, elle s'enfuit hors de la chambre.

XII

Rentrant dans la grande salle, après son entretien avec Katucha, Nekhludov trouva tout le monde en émoi. Nabatov, qui allait partout, observait tout, s'informait de tout, venait de faire une découverte extrêmement intéressante pour ses compagnons. Il avait découvert, sur un mur, une inscription provenant du révolutionnaire Petline, qui avait été condamné, deux ans auparavant, aux travaux forcés à perpétuité. On croyait que ce Petline était déjà depuis longtemps en Sibérie; et voici que l'inscription laissée par lui sur le mur prouvait qu'il avait fait partie d'un convoi tout récent.

L'inscription était rédigée ainsi :

« Je suis passé par ici le 17 août 18..., avec un convoi de condamnés de droit commun. Nevierov devait partir avec moi; mais il s'est pendu à Kasan, dans un accès de folie. Moi, je vais bien, de corps et d'esprit, et suis plein d'espoir dans l'avenir de notre cause. — Petline. »

On échangeait des conjectures sur les motifs du retard apporté au départ de Petline, et surtout sur les motifs du suicide de Nevierov. Seul Kriltzov se taisait, avec une mine recueillie, fixant dans le vide, devant lui, ses yeux enfiévrés.

— Mon mari m'a dit que, déjà dans la forteresse, Nevierov commençait à voir des fantômes ! — dit la Rantzeva.

— Oui, un poète, un fantaisiste ! Ces gens-là ne supportent pas le régime de la solitude ! — déclara Novodvorov d'un ton méprisant. — Moi, quand on m'a mis en cellule, je me suis sévèrement interdit de laisser travailler mon imagination ! Je me suis fixé un emploi du temps, que j'ai suivi avec une précision ponctuelle. Aussi ai-je très bien supporté la cellule !

— Supporter la cellule ? La chose ne vaut même pas qu'on s'en vante ! Moi, bien souvent, je me suis senti heureux quand on m'a fourré en cellule ! — s'écria Nabatov avec un bon sourire, s'efforçant évidemment de faire diversion et de chasser le souffle de tristesse qu'il voyait répandu autour de lui. — En liberté, on s'inquiète de tout, on se demande si on ne va pas se faire du tort à soi-même, et en faire aux autres, et compromettre le succès de l'œuvre; tandis

que, une fois en cellule, on ne se sent plus responsable de rien : on peut respirer librement. On n'a plus qu'à rester assis et à fumer des cigarettes.

— Tu as connu intimement Nevierov ? — demanda Marie Pavlovna à Kriltzov, dont le visage s'était de nouveau contracté, et dont les mains avaient recommencé à trembler, depuis les paroles de Novodvorov.

— Nevierov, un fantaisiste ? — fit Kriltzov, élevant autant qu'il pouvait sa voix essoufflée. — Nevierov, vois-tu, c'était un de ces hommes dont on dit que la terre en produit peu de pareils ! C'était un homme admirable, un homme transparent à force de franchise ! Incapable non seulement de mentir, mais de cacher la moindre de ses pensées ! Et une peau si fine, que la moindre égratignure le blessait jusqu'à l'âme. Tous les nerfs à fleur de peau... Oui, une nature délicate, riche, une belle nature. Ah ! celui-là n'était pas comme... Mais à quoi bon parler !

Il se tut un moment, mais on voyait que l'irritation grandissait en lui.

— Les hommes de l'espèce de Nevierov, — reprit-il sur un ton amer et malveillant, — se demandent avec angoisse ce qui vaut le mieux, si mieux vaut instruire d'abord le peuple et ne changer qu'ensuite les formes de sa vie ; ou si mieux vaut changer d'abord les formes de sa vie ; ils se demandent par quel moyen ils doivent lutter, si c'est par la propagande pacifique ou par le terrorisme. Et voilà pourquoi on les appelle des « fantaisistes » ! Tandis que ceux qui les appellent ainsi, ceux-là ne se demandent rien, ils ne discutent rien, ils ne s'inquiètent pas de savoir si leur action ne va pas coûter la vie à des dizaines, des centaines d'hommes, et de quels hommes ! Au contraire, que les meilleurs périssent, c'est ce qu'ils désirent ! Et en effet les meilleurs périssent ! Herzen disait que la proscription des Décabristes avait eu pour effet d'abaisser le niveau social de la Russie. Et ensuite on a proscrit Herzen, et ceux de son temps. Maintenant ce sont les Nevierov qu'on excommunie !

— On ne parviendra pourtant pas à supprimer tout le monde ! — dit Nabatov. — Quelques-uns se trouveront toujours encore là, pour le règlement final !

— Non, pas un seul ne restera si nous laissons faire ces gens-là ! — s'écria Kriltzov, de plus en plus furieux.

— Emilie, donne-moi une cigarette !

— Tu n'es pas bien, ce soir! — lui dit Marie Pavlovna. — Je t'en prie, retiens-toi de fumer!

— Laisse-moi! — répliqua-t-il avec colère; et il alluma une cigarette. Mais, dès la première bouffée, il se remit à tousser et à étouffer. Il resta quelques instants à reprendre haleine, puis, s'animant de nouveau :

— Ce n'est pas ainsi, non, ce n'est pas ainsi que nous avions conçu l'œuvre. Nous raisonnions, nous cherchions les meilleures méthodes, tandis que...

— Eux aussi sont pourtant des hommes! — risqua la Rantzeva.

— Non, ce ne sont pas des hommes, ceux qui peuvent agir et penser de cette façon... On devrait les exterminer comme des punaises, les faire sauter... Oui, voilà ce qu'on devrait... parce que...

Il commençait une nouvelle phrase, lorsque soudain son visage devint d'un rouge vif, en même temps qu'un terrible accès de toux le renversa sur son oreiller. Et l'on vit couler de ses lèvres un flot de sang.

Nabatov se précipita dans le corridor, pour demander de la neige. Marie Pavlovna, s'approchant de Kriltzov, lui présenta un flacon de gouttes de valériane; mais lui, les yeux fermés, il repoussa le flacon de sa main décharnée; et, longtemps, il se tint immobile, sans parvenir à rattrapper son souffle.

Quand enfin la neige et des compresses d'eau froide l'eurent suffisamment remis pour permettre à ses compagnons de le dévêtir et de le coucher, Nekhludov prit congé et sortit dans le corridor, où le gardien-chef l'attendait depuis longtemps.

***

Les condamnés de droit commun avaient à présent fini leur vacarme, et la plupart dormaient. Non seulement ils dormaient sur les couchettes, et sous les couchettes, et sur le plancher, et devant les portes; mais beaucoup d'entre eux, n'ayant point trouvé de place à l'intérieur des salles, s'étaient couchés dans le corridor, nus, avec leurs sacs sous leurs têtes, et couverts de leurs vêtements en guise de couvertures.

Les salles et le corridor résonnaient de ronflements. Et partout

sur le sol, s'étalaient d'étranges figures humaines, à demi cachées sous les grands manteaux. Seuls ne dormaient pas quelques forçats, qui, dans un recoin du corridor, jouaient aux cartes, à la lueur d'une chandelle. Et Nekhludov vit encore un autre homme qui ne dormait pas, un vieux forçat, qui, assis tout nu sous la lampe, cherchait des poux dans ses vêtements. En comparaison de la puanteur fétide de ce corridor, Nekhludov eut l'impression d'avoir respiré l'air le plus pur dans la salle réservée aux condamnés politiques.

Il finit cependant par se frayer un chemin jusqu'à l'extrémité du corridor, s'avançant avec précaution pour ne pas écraser les dormeurs, qui barraient le passage. Trois prisonniers, qui sans doute n'avaient pu trouver de placer même dans le corridor, s'étaient couchés devant l'entrée, sous le cuveau à ordures. L'un d'eux était un idiot, que Nekhludov avait déjà souvent rencontré ; un autre était un petit garçon de dix ans ; il dormait comme dorment les enfants, les deux mains à plat sous la joue ; et, du cuveau plein d'excréments, le liquide empesté suintait sur lui.

Dans la cour de l'étape, Nekhludov s'arrêta, et, déployant sa poitrine, longtemps il aspira avec délice l'air glacé de la nuit.

CHAPITRE III

Le ciel, si noir deux heures auparavant, s'était maintenant parsemé d'étoiles ; les flaques de boue avaient gelé en beaucoup d'endroits : et ainsi Nekhludov n'eut pas trop de peine à regagner son auberge. Il frappa à la fenêtre : le garçon aux larges épaules vint lui ouvrir et le fit entrer.

A droite, dans le corridor, Nekhludov entendit le ronflement des cochers, dans une pièce sans lumière ; devant lui, dans la cour, il entendit le bruit continu, régulier, d'une troupe de chevaux mangeant de l'avoine. A gauche, il vit ouverte la porte de la grande salle, où une lampe brûlait devant l'image sainte ; et une étrange odeur s'exhalait de cette salle, une odeur d'eau-de-vie et de sueur mélangées.

Nekhludov monta dans sa chambre, ôta son manteau, et s'étendit sur un divan, avec son oreiller de peau sous la tête. Et là, tout enveloppé dans son plaid de voyage, il revit en imagination les

spectacles divers où il venait d'assister. Mais surtout il revit, avec une intensité extraordinaire, le spectacle du petit garçon dormant la tête posée sur les mains, près du cuveau à ordures qui suintait sur lui.

L'entretien qu'il venait d'avoir avec Simonson et Katucha l'avait bouleversé : il sentait qu'un événement s'était produit dans sa vie, un événement imprévu et d'une extrême gravité. Mais il sentait aussi que cet événement nouveau était trop grave et trop imprévu pour qu'il pût encore y penser de sang-froid ; et, par tous les moyens, il s'efforçait de n'y point penser, chassant aussitôt tous les souvenirs qui pouvaient se rapporter à sa propre situation et à celle de la jeune femme. Et avec d'autant plus d'intentisité il se représentait le sommeil des prisonniers dans le puant corridor, mais surtout l'innocent sommeil du petit garçon, étendu entre les deux forçats.

Autre chose est de savoir que quelque part, très loin, certains hommes s'occupent à en torturer d'autres, à leur infliger toutes les variétés de la souffrance et de l'humiliation, et autre chose est d'assister, durant trois mois, au spectacle de cette torture, de voir journellement infliger ces souffrances et ces humiliations. C'est ce dont se rendait compte à présent Nekhludov. Vingt fois, au cours de ces trois mois, il s'était demandé : « Est-ce moi qui suis fou, et qui vois des choses que les autres ne voient pas ; ou bien est-ce les autres qui sont fous, ceux qui font ou tolèrent les choses que je vois ? » Or les autres hommes étaient si absolument unanimes non seulement à tolérer ces choses, qui révoltaient Nekhludov, mais à les considérer comme importantes et nécessaires, qu'il ne pouvait admettre que tous ils fussent fous ; et, d'autre part, il ne pouvait admettre qu'il fût fou lui-même, car ses idées lui semblaient tout à fait claires et suivies. De sorte qu'il ne savait toujours pas à quelle solution il devait s'arrêter.

Du moins se représentait-il sans cesse plus nettement la signification générale de ce qu'il avait vu, durant ces trois mois. Et voici sous quelle forme il se la représentait :

Il avait l'impression, d'abord, que, entre tous les hommes qui vivaient en liberté, la magistrature et l'administration choisissaient les plus ardents, les plus éveillés, en un mot les plus vivants, mais aussi les moins prudents et les moins rusés ; et que ces hommes, sans être plus coupables ni plus dangereux que ceux qui restaient en liberté, se voyaient enfermés dans des prisons, des étapes, des

bagnes, où on les maintenait durant des années dans l'oisiveté, loin de la nature, de la famille, du travail, c'est-à-dire en dehors de toutes les conditions normales de la vie humaine.

En second lieu, Nekhludov avait l'impression que ces hommes, dans les prisons, étapes, etc., se voyaient soumis à toute une série d'humiliations, — chaînes aux pieds, menottes, tête rasée, costume de prison, — qui n'avaient d'autre objet que de détruire en eux ce qui constitue les principaux mobiles de la vie morale pour la grande moyenne des hommes, c'est-à-dire le souci du respect d'autrui, la honte, le sentiment de la dignité humaine.

En troisième lieu, Nekhludov avait l'impression qu'en exposant ces hommes à un danger constant de maladie ou de mort, on les plaçait dans cette disposition d'esprit où l'homme le meilleur et le plus moral se trouve porté, par l'instinct de conservation, à commettre et à justifier les actes les plus cruels et les plus immoraux.

En quatrième lieu, Nekhludov avait l'impression qu'en obligeant ces hommes à ne subir jour et nuit d'autre compagnie que celle d'êtres foncièrement dépravés, — assassins, voleurs, incendiaires, — on les obligeait à subir eux-mêmes l'épidémie de cette dépravation.

Et Nekhludov se disait encore que, en traitant ces hommes comme on le faisait, en se livrant à leur égard à toute sorte de mesures monstrueuses, en séparant les parents des enfants et les maris des femmes, en offrant une prime à la dénonciation, etc., c'était comme si l'on eût cherché à prouver à ces hommes que toutes les formes de la violence, de la cruauté, de la bestialité, non seulement n'étaient pas défendues, mais étaient même recommandées par la loi, quand elles rapportaient un profit : d'où ressortait la conclusion que toutes ces choses étaient tout particulièrement permises à des hommes privés de leur liberté, et se trouvant dans le pire dénûment.

« On dirait, en vérité, songeait Nekhludov, que cet ensemble de mesures a été inventé à dessein pour propager de la façon la plus sûre, chez les hommes les plus vivants de la nation, la dépravation et le vice ; et cela de manière à ce que la dépravation et le vice se répandissent ensuite dans la nation tout entière. Tous les ans, des milliers d'êtres humains se trouvent ainsi pervertis, dépouillés de leurs sentiments naturels, contraints à la pratique des actions les plus monstrueuses ; et quand on a achevé de les pervertir, on

les relâche, pour qu'ils puissent propager dans la nation entière les germes malfaisants dont on les a imprégnés. »

Déjà dans la prison où il avait retrouvé Katucha, et plus tard sur tout le trajet du convoi, à Perm, à Ekaterinenbourg, à Tomsk, à toutes les étapes, Nekhludov avait vu se produire les effets de ce qu'il ne pouvait considérer autrement que comme un vaste plan de démoralisation nationale. Il avait vu des natures simples, moyennes, pénétrées des traditionnelles notions morales du paysan chrétien, il les avait vues se dépouiller par degré de ces notions, pour acquérir en échange d'autres notions, qui consistaient surtout à admettre la légitimité de toute violence et de tout déshonneur. Devant le spectacle des traitements infligés aux prisonniers, ces natures en étaient venues à tenir pour des mensonges tous les principes de justice et de charité que leur religion leur avait enseignés ; et elles en avaient conclu qu'elles-mêmes pouvaient se dispenser de suivre ces principes.

Chez un grand nombre des prisonniers du convoi, Nekhludov avait observé des exemples de cette dépravation : chez Fédorov, chez Macaire, et même chez Tarass, qui, après deux mois de cohabitation avec les forçats, avait fini par prendre beaucoup de leurs habitudes de sentir et de s'exprimer. Nekhludov l'avait entendu, notamment, parler avec admiration du vieux forçat qui se vantait d'avoir tué et mangé son compagnon de fuite. Et il songeait que, sous l'effet de ces traitements infligés aux prisonniers, le paysan russe arrivait, en quelques mois, au même état de perversion où se trouvaient amenés, après des siècles de pourriture morale, les intellectuels qui glorifiaient et prêchaient les doctrines de Nietzsche.

Et Nekhludov lisait bien, dans les livres, que cet ensemble de mesures dont il voyait la conséquence, trouvait sa justification dans la nécessité où l'on était d'écarter de la société certains membres dangereux, ou encore de les effrayer, ou encore de les corriger. Mais rien de tout cela n'avait aucun rapport avec la réalité. Au lieu d'écarter de la société les membres dangereux, on ne faisait qu'y propager la dépravation. Au lieu d'effrayer ces membres, on ne faisait que les encourager, en leur donnant l'exemple de la cruauté et de l'immoralité, et d'ailleurs en leur assurant une vie de paresse et de débauche qui leur plaisait assez pour qu'une foule de vagabonds sollicitassent la faveur d'être mis en prison. Au lieu de corriger ces membres dangereux, on ne faisait que les contaminer, systématiquement, de tous les vices.

« Mais alors, pourquoi fait-on tout cela? » se demandait Nekhludov, et il ne trouvait toujours pas de réponse.

Et ce qui l'étonnait le plus, c'est que tout cela ne se faisait point d'une manière provisoire, par suite d'un malentendu, mais se faisait d'une manière continue et réfléchie, et depuis de longs siècles, avec cette seule différenceque, jadis, on arrachait les narines aux prisonniers et qu'on les conduisait sur des radeaux, tandis qu'à présent on leur mettait des menottes, on leur crevait les yeux à coups de poing, et on les faisait voyager en bateau à vapeur.

Nekhludov trouvait aussi des auteurs pour lui dire que les mesures qui l'indignaient résultaient simplement de l'insuffisance des lieux de détention, et d'une mauvaise organisation qui n'allait point tarder à être améliorée. Mais cette réponse-là non plus ne le satisfaisait point : car il sentait trop que le mal qui le révoltait ne dépendait pas seulement de l'insuffisance du nombre des prisons, ni de tel ou tel défaut d'organisation. L'expérience lui prouvait que ce mal grandissait d'année en année, malgré les soi-disant progrès de la civilisation. Il savait que, cinquante ans auparavant, les convois de prisonniers n'offraient pas au même degré le spectacle de l'abrutissement et de la dépravation, bien qu'on n'eût pas alors de chemins de fer ni de bateaux à vapeur pour les conduire à travers la Russie. Et il ne pouvait lire sans un mélange de dégoût et d'inquiétude ces descriptions de prisons modèles, rêvées par les sociologues, où les condamnés seraient éclairés, chauffés, nourris, fouettés et exécutés à l'électricité.

Et Nekhludov s'indignait à la pensée que des juges et des fonctionnaires touchaient tous les ans de grosses sommes, extorquées au peuple, simplement pour lire, dans des livres écrits par d'autres juges et fonctionnaires comme eux, les moyens d'expédier certains hommes dans des endroits lointains, de façon à en être débarrassés pendant quelque temps, mais de façon aussi à ce que ces hommes périssent à coup sûr, moralement, sinon physiquement. Et, à mesure qu'il étudiait de plus près les prisons et les étapes, Nekhludov comprenait que tous les vices répandus parmi les prisonniers, l'ivrognerie, le jeu, la violence, l'impudicité, que tous ces vices n'étaient nullement la manifestation d'un prétendu « type criminel », inventé par des savants au service de l'autorité, mais qu'ils étaient la conséquence directe de l'aberration monstrueuse en vertu de laquelle certains hommes s'étaient arrogé le droit de juger et de punir d'autres hommes. Nekhludov comprenait que le canniba-

lisme du vieux forçat n'avait pas eu son origine au bagne, ni dans le désert, mais bien dans les ministères, les commissions et les chancelleries. Il comprenait que ce qui se passait au bagne n'était que l'aboutissement de ce qui se passait dans ces sphères supérieures, et que des hommes comme son beau-frère, par exemple, n'avaient rien à faire avec la justice ni avec le bien de la nation, qu'ils se vantaient de servir, mais que leur unique préoccupation était d'acquérir les roubles qu'on leur payait pour accomplir ces basses besognes; d'où résultait tant de souffrance et de dépravation

« Au fait, est-ce que tout cela ne serait pas vraiment la conséquence d'un malentendu? Est-ce qu'on ne pourrait pas s'arranger pour garantir à tous ces fonctionnaires leurs traitements et même pour leur offrir une prime, à la condition qu'ils s'abstinssent désormais de ces néfastes besognes que les malheureux se croient tenus d'accomplir pour gagner leur argent? » Ainsi songeait Nekhludov; et c'est au milieu de ces songeries que le sommeil vint enfin le prendre, au petit jour, en dépit des punaises qui, depuis qu'il s'était couché, couraient autour de lui comme des fourmis dans une fourmilière.

CHAPITRE IV

I

Le lendemain matin, vers neuf heures, quand Nekhludov se réveilla, la corpulente hôtesse lui remit une enveloppe qu'avait apportée pour lui, depuis deux heures déjà, un des soldats attachés à l'étape. C'était un billet écrit par Marie Pavlovna.

La jeune fille annonçait à Nekhludov que l'accident arrivé la veille à Kriltzov était beaucoup plus sérieux qu'on ne l'avait cru. « Nous avons eu l'idée de le faire rester ici un jour ou deux et d'y rester avec lui ; mais on ne nous l'a point permis ; de telle sorte que nous l'emmenons avec nous ; mais nous avons bien peur. Ne pourriez-vous pas obtenir que, si son état le force à rester à S... (c'était l'étape suivante du convoi), un de nous soit autorisé à rester près de lui ? Si, par hasard, cette autorisation était de nouveau refusée, et si vous jugiez que, en devenant la femme de Kriltzov, je pour-

rais avoir la permission de rester près de lui, je n'ai pas besoin de vous dire que je consentirais fort bien à cette formalité. »

Nekhludov fit atteler sa voiture et se hâta de préparer sa valise. Il n'avait pas encore fini de boire son second verre de thé quand il entendit, sur le sol gelé de la route, sonore comme le pavé, retentir le bruit des roues de la troïka qui venait le chercher. Il paya sa note, monta dans la voiture, et dit au cocher d'aller aussi vite que possible, afin de rejoindre au plus tôt le convoi.

Et le fait est qu'après une heure de bon trot il vit devant lui, sur la route, la file noire des voitures qui emmenaient, avec les bagages de tout le convoi, les prisonniers malades et les condamnés politiques. L'officier, comme la veille, était parti en avant pour diriger et surveiller la marche des piétons. Derrière les voitures, et tout autour d'elles, sur les deux côtés de la route, des soldats marchaient d'un pas vif et gai, en hommes qui avaient bu un bon coup avant de partir.

Les voitures étaient en grand nombre, au moins une vingtaine. Dans les dernières, celles que Nekhludov rencontra d'abord, se trouvaient entassés, six par six, les condamnés de droit commun ; dans les premières se tenaient, trois par trois, les condamnés politiques. Novodvorov voyageait en compagnie de Markel et de la Grabetz; Emilie Rantzev et Nabatov avaient près d'eux la femme enceinte à qui Marie Pavlovna avait cédé sa place. Enfin, dans une troisième voiture, Nekhludov vit Kriltzov étendu sur une couche de paille, avec des coussins sous la tête ; près de lui était assise, sur le rebord de la voiture, Marie Pavlovna.

Nekhludov ordonna à son cocher de s'arrêter, descendit de sa voiture, et s'approcha de celle où était Kriltzov. Les soldats qui entouraient la voiture lui firent signe d'avoir à s'écarter; mais il était accoutumé déjà à ne tenir aucun compte de ce genre d'avertissements; et en effet les soldats, après leur première protestation, le laissèrent marcher près de la voiture aussi longtemps qu'il voulut.

Enveloppé dans sa pelisse et coiffé de sa casquette de peau d'agneau, avec un mouchoir noué autour de la bouche, Kriltzov semblait avoir encore maigri et pâli. Ses yeux, seuls vivants dans tout son visage, brillaient d'un éclat qui les faisait paraître agrandis démesurément. Sans cesse secoué par les cahots de la voiture, il regardait devant lui avec une expression de vive souffrance ; et quand Nekhludov lui demanda comment il se sentait, il se borna à

baisser les paupières, puis tourna la tête d'un air irrité. Toutes les énergies de son être, évidemment, il les concentrait à supporter les chocs de la voiture.

Marie Pavlovna, dès qu'elle avait aperçu Nekhludov, lui avait adressé un regard où il avait lu clairement toute son inquiétude; mais, aussitôt après, elle s'était mise à lui parler du ton le plus calme et le plus enjoué qu'elle pouvait.

— Une bonne nouvelle! — s'était-elle écriée, assez haut pour dominer le bruit des roues. — Figurez-vous que l'officier aura eu honte! Il a fait enlever les menottes au père de la petite fille, ce matin, et l'a autorisé à porter son enfant. Moi, c'est Véra qui a consenti à me céder sa place! Et voilà comment je roule en voiture, tandis qu'elle marche à pied, devant nous, avec Simonson et Katia!

Puis il y eut plusieurs minutes de silence; et tout à coup Kriltzov, repoussant le mouchoir qui lui couvrait la bouche, prononça quelques mots que ni Marie Pavlovna, ni Nekhludov ne parvinrent à entendre. Le malade les regarda alors d'un regard impatienté, et de nouveau ferma les yeux, faisant effort sur lui-même pour ne point tousser. Marie Pavlovna se pencha sur lui, tendit son oreille; et Kriltzov, se redressant, murmura :

— Maintenant je me sens beaucoup mieux! Si je ne prends pas froid, je suis tiré d'affaire!

Puis, se tournant vers Nekhludov avec un pénible sourire :

— Eh bien! et où en est le problème des trois corps? Avez-vous trouvé une solution?

Nekhludov le regardait avec anxiété, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire; mais Marie Pavlovna lui expliqua que les savants appelaient ainsi un problème concernant les relations astronomiques du soleil, de la terre et de la lune, et que Kriltzov, la veille déjà, avait imaginé par plaisanterie de comparer à ce problème celui des relations sentimentales de Nekhludov, de Simonson et de la Maslova. Kriltzov fit un signe de tête pour confirmer l'explication de la jeune fille.

— La solution ne dépend pas de moi! — dit Nekhludov.

— Vous avez reçu mon billet? Vous ferez ce que je vous ai demandé? — demanda Marie Pavlovna.

— Comptez sur moi! — répondit Nekhludov.

Puis, croyant voir que le visage de Kriltzov se contractait de nouveau, comme si cet entretien où il ne pouvait prendre part l'eût

importuné, Nekhludov s'écarta et regagna sa voiture. L'allusion de Kriltzov lui avait remis en mémoire sa propre situation, qu'il s'était, depuis la veille, efforcé d'oublier; et un désir lui était venu de rejoindre au plus vite Katucha, pour avoir avec elle un entretien décisif. De nouveau il ordonna au cocher de faire trotter ses chevaux, et c'est avec un serrement de cœur qu'il aperçut devant lui, après deux ou trois verstes de course, le fichu bleu qui couvrait la tête de la Maslova. La jeune femme marchait à l'arrière du convoi, en compagnie de Véra Efremovna et de Simonson, qui paraissait en train d'expliquer quelque chose à ses deux compagnes, avec force gestes de ses longs bras maigres.

Quand Nekhludov les eut rejoints, les deux femmes le saluèrent en souriant, et Simonson ôta sa casquette avec un empressement tout particulier. Mais Nekhludov, en les voyant ainsi réunis, ne se sentit pas le courage de leur parler. Au moment de faire arrêter sa voiture, il se ravisa : et il ne tarda pas à dépasser le convoi, qui se traînait le long de la route avec son accompagnement ordinaire de cris, de rires, et de bruits de chaînes.

La route que suivait sa voiture le conduisit dans une sombre forêt, où des bouleaux et des mélèzes offrirent à ses yeux les mille nuances diverses du jaune de leurs feuilles. Puis la forêt disparut; des deux côtés de la route s'étendirent d'immenses champs; et, dans le lointain, Nekhludov aperçut les coupoles et les croix dorées d'un monastère.

Cependant le jour s'était brusquement égayé, les nuages s'étaient dispersés, le soleil avait surgi au-dessus des champs; et le givre, et la boue gelée de la route, et les coupoles et les croix brillaient doucement; et cette lumière faisait paraître plus immense encore l'étendue des plaines, jusqu'à la ligne bleue des montagnes barrant l'horizon.

Enfin la troïka entra dans un grand village, faubourg de la ville où se rendait Nekhludov. La rue de ce village était pleine de passants, russes et étrangers, montrant une variété extraordinaire de costumes et de coiffures. Des groupes bavardaient, se querellaient, riaient, devant la porte des boutiques, des hôtelleries et des cabarets. Des chariots se traînaient lourdement, ou se tenaient arrêtés au milieu du chemin. Tout faisait sentir déjà le voisinage de la ville.

Après s'être redressé sur son siège, de façon à se montrer sous l'aspect le plus avantageux, le cocher fouetta ses chevaux, et

réussit à leur faire traverser en courant la longue rue du village, malgré cette foule qui la remplissait. La troïka ne s'arrêta que sur la rive d'un fleuve, qui séparait le village de la ville, et que l'on traversait sur un large bac.

Le bac se trouvait alors au milieu du fleuve, s'avançant vers la rive où était Nekhludov. Une vingtaine de chariots étaient là qui l'attendaient; mais les deux hommes qui conduisaient le bac firent signe au cocher de Nekhludov qu'il pourrait faire entrer sa voiture avant toutes les autres. Et quand le bac fut rempli, ils fermèrent la barrière qui y donnait accès, sans s'inquiéter des protestations des nombreux charretiers dont les voitures n'avaient pu trouver place.

Et, lentement, le bac se mit à glisser à la surface de l'eau, sans autre bruit que celui des vagues se brisant sur ses bords, et, par moments, celui des sabots de chevaux frappant le plancher.

II

Nekhludov se tenait debout au bord du bac, les yeux fixés sur l'eau rapide du fleuve. Son imagination lui représentait, tour à tour, deux images : l'image de Kriltzov, agonisant sur la paille de la voiture avec son regard irrité, et l'image de Katucha, marchant d'un pas alerte le long de la route, en compagnie de Vladimir Simonson.

Et l'une de ces deux images, celle de Kriltzov ne se résignant pas à la mort, était effrayante et lamentable; l'autre image, celle de Katucha ayant trouvé pour l'aimer un homme tel que Simonson, et marchant dans la voie du bien du même pas alerte dont elle marchait le long de la route, cette image-là n'avait en soi rien que de gai et de réconfortant. Et cependant les deux images étaient pour Nekhludov également cruelles, et il ne parvenait pas à les chasser de son esprit, et elles s'y mêlaient, pour produire une impression totale de lourde tristesse.

De la ville, le vent apporta le son argentin d'une cloche, annonçant quelque office. Le cocher de Nekhludov et tous les autres passagers se découvrirent et firent le signe de la croix. Seul un petit vieillard en haillons resta couvert et se tint immobile, les mains derrière le dos.

— Eh bien, et toi, le vieux, tu ne pries pas? — demanda le cocher de Nekhludov après avoir remis sa casquette. — Tu n'es donc pas baptisé?

— Prier? Et qui prierais-je? — fit le vieillard loqueteux, en s'avançant vers le cocher et en le fixant dans les yeux.

— Voilà une question? Et Dieu, tu n'y crois donc pas?

— Et toi, tu le connais? Tu sais où il est?

Il y avait quelque chose de si sérieux et de si dur dans l'expression du vieillard, que le cocher, évidemment, se sentit quelque peu intimidé. Mais un cercle s'était formé autour de lui, de sorte qu'il poursuivit l'entretien, afin de paraître avoir le dernier mot.

— Où est Dieu? Imbécile, tout le monde sait qu'il est au ciel!

— Tu l'y as vu, peut-être? Tu as été au ciel?

— Pour y avoir été, je n'y ai pas été! Mais tout le monde sait qu'on doit prier Dieu.

— Personne n'a jamais vu Dieu! C'est son Fils Unique, siégeant au sein du Père, qui l'a dit! — reprit le vieillard, de sa voix sévère, en fronçant les sourcils.

— Alors, comme ça, tu n'es pas chrétien? Tu es un idolâtre? — demanda le cocher. Il se détourna et cracha, en signe de mépris.

— De quelle religion es-tu, petit père? — demanda au vieillard un charretier qui se tenait là, à côté de ses chevaux.

— Mais je n'en ai aucune! Je ne crois en personne qu'en moi, — répondit le vieillard, avec son regard courroucé.

— Et comment peut-on croire en soi-même? — demanda Nekhludov, de plus en plus intrigué par l'étrange personnage.

— C'est la seule manière de ne pas se tromper!

— Mais alors d'où vient qu'il y ait tant de religions diverses? aussi, j'ai cru dans les autres, et j'ai erré comme dans une forêt; je me suis tellement embrouillé que j'ai cru que jamais je ne retrouverais mon chemin. Des vieux-croyants et des nouveaux-croyants, et des sabbatistes, et des chlistes, et des popovistes, et des non-popovistes, et des skoptzy! j'en ai vu, et de toutes les sortes. Et pas une religion qui ne prétende être la seule bonne! Des religions, il y en a beaucoup, mais l'Esprit est un. Il est le même en moi, et en toi, et en eux! Et cela veut dire que chacun doit croire dans l'Esprit qui est en lui, et qu'ainsi tout le monde pourra se trouver réuni!

Le vieillard parlait d'une voix sans cesse plus haute, en prome-

nant son regard autour de lui, comme s'il voulait se faire entendre du plus grand nombre possible de personnes.

— Y a-t-il longtemps que vous prêchez ainsi? — lui demanda Nekhludov.

Moi? Oh! très longtemps! Voilà vingt-trois ans qu'on me persécute!

— Et comment cela?

— Oui, comme on a persécuté le Christ on me persécute! On m'arrête, on me traîne devant les juges, les prêtres, les scribes et les pharisiens; on me met dans des maisons de fous. Mais on ne peut rien me faire, parce que je suis libre. — Comment t'appelles-tu? — qu'on me demande. On se figure que je porte un nom; mais je n'en porte aucun, j'ai renoncé à tout; je n'ai ni nom, ni pays, ni patrie, je n'ai rien, je n'ai que moi! — Comment on m'appelle? Un homme! — Et quel âge as-tu? — Moi, que je réponds, je ne compte pas mon âge, et d'ailleurs je n'ai pas d'âge, parce que l'Esprit qui est en moi a toujours existé et existera toujours. — Et ton père? qu'on me dit, et ta mère? — Non, non, je leur dis : chez moi, il n'y a ni père ni mère, excepté Dieu et la terre. Dieu, c'est mon père; la terre, c'est ma mère. — Et le tsar, qu'on me dit, tu ne le reconnais pas? — Pourquoi ne le reconnaîtrais-je pas? Il règne de son côté et moi du mien! — Tiens, qu'on me dit, impossible de parler avec toi! — Mais, que je leur réponds, je ne te demande pas de parler avec moi! — Et alors ils se mettent à me martyriser.

— Mais maintenant, où vas-tu? — demanda Nekhludov.

— Je vais où Dieu me conduira. Je travaille; et quand je ne trouve pas à travailler, je mendie! — répondit le vieillard, en même temps qu'il promenait autour de lui un regard de triomphe.

Déjà le bac abordait à l'autre rive. Nekhludov tira son porte-monnaie, et offrit au vieillard une pièce d'argent.

Mais le vieillard refusa de la prendre.

— De ça, je n'en reçois pas ! Je ne reçois que du pain ! — dit-il.

— Excuse-moi !

— Je n'ai pas à t'excuser. Tu ne m'as pas offensé. Et d'ailleurs personne ne peut m'offenser ! — dit le vieillard en ramassant son sac déposé à ses pieds.

La foule, sur le bac, de nouveau s'agitait. On tirait les voitures, on attelait les chevaux.

— Vous avez de la bonté de reste, barine, pour aller faire la

conversation avec des gens comme ça ! — dit à Nekhludov le cocher, en sortant du bac. — Si on devait les écouter tous, ces vagabonds !

III

Quand la voiture fut arrivée sur le quai, le cocher se tourna de nouveau vers Nekhludov :

— A quel hôtel allez-vous ?

— Je ne sais pas. Quel est le meilleur hôtel ?

— Le meilleur, c'est la *Sibérie*. Mais chez Dukov on est bien aussi.

— Mène-moi où tu voudras !

Le cocher fouetta ses chevaux, et la voiture s'engagea dans les rues de la ville. Cette ville était pareille à toutes les villes : on y voyait les mêmes maisons aux toits plats, la même grande église, les mêmes boutiques, — qui, dans la rue élégante, devenaient des magasins, — les mêmes passants et les mêmes sergents de ville. La seule différence était que la plupart des maisons étaient construites en bois, et que les rues n'étaient point pavées.

Dans la plus animée de toutes ces rues, le cocher arrêta sa *troïka* devant le perron d'un hôtel ; mais l'hôtel était comble, et l'on dut se remettre en route pour en chercher un autre.

Enfin Nekhludov parvint à se loger. Pour la première fois depuis deux mois, il retrouva ses anciennes habitudes de propreté et de bien-être. Non que la chambre qu'il loua dans l'hôtel de Dukov fût d'un luxe particulier : mais du moins elle était habitable, et sa vue lui causa un vrai soulagement, au sortir de chambres d'auberge qu'il avait habitées les nuits précédentes. Avant de penser à toute autre chose, il avait hâte de se défaire de ses poux, qui l'avaient poursuivi avec une ténacité extraordinaire durant tout son voyage d'étape en étape. Aussi, lorsqu'il eut installé ses effets, s'empressa-t-il de se faire conduire dans une maison de bains, où il passa plus d'une heure à se nettoyer. Puis, revenu à l'hôtel, il revêtit son costume de ville, une chemise empesée, un pantalon de drap gris, une redingote et un pardessus, afin de se rendre chez le gouverneur.

Un fiacre, attelé d'un vigoureux petit cheval khirguize, le mena

au trot jusque dans la cour d'une grande et belle maison, devant laquelle se tenaient deux factionnaires et des sergents de ville. La maison était entourée d'un jardin où, parmi les troncs dénudés des bouleaux et des trembles, apparaissait la sombre verdure des sapins.

Le gouverneur était souffrant, et ne recevait pas. Mais Nekhludov pria le valet de chambre de lui porter sa carte ; et le valet revint, avec un sourire aimable, lui annoncer que Son Excellence l'invitait à entrer.

L'antichambre, le valet, l'escalier, le salon au parquet ciré ; tout cela ressemblait aux maisons de Pétersbourg, mais avec plus de grandeur et moins de propreté. Nekhludov n'eut point, d'ailleurs, à attendre longtemps dans l'énorme salon : à peine s'y était-il assis qu'on le pria de passer chez le gouverneur.

Ce fonctionnaire, vêtu d'une robe de chambre jaune, une cigarette en main, était occupé à boire du thé dans un verre garni d'argent. C'était un gros homme sanguin, chauve, avec un nez rouge, et des veines saillantes sur le front.

— Veuillez m'excuser, prince, de vous recevoir en robe de chambre ; mais mieux vaut vous recevoir dans cette tenue, que de ne pas vous recevoir du tout ! — dit-il en souriant tandis qu'il se renfonçait dans son grand fauteuil. — Je suis souffrant et forcé de garder la chambre. Et qu'est-ce qui nous vaut le plaisir de vous voir dans notre lointain royaume ?

— J'accompagne un convoi de prisonniers ou se trouve une personne qui me touche de près, — répondit Nekhludov ; — et c'est précisément à cette personne que se rapporte une des deux requêtes que je voudrais présenter à Votre Excellence.

Le gouverneur étendit les jambes, but une gorgée de thé, secoua la cendre de sa cigarette dans un cendrier de malachite ; et, fixant sur Nekhludov ses petits yeux humides et brillants, il se mit à l'écouter avec la plus vive attention. Deux fois seulement il l'interrompit pour lui offrir un verre de thé et pour l'inviter à fumer.

Ce général appartenait à l'espèce de ces fonctionnaires intelligents qui, par nature, sont enclins à juger possible d'introduire dans leur profession une part d'humanité et de tolérance. Mais, comme la nature lui avait donné aussi un grand fonds de bonté et de sagesse, il n'avait point tardé à sentir la vanité des efforts qu'il avait faits dans ce sens ; et, pour échapper à la conscience de la contradiction intérieure où il se trouvait, il s'était adonné sans

cesse davantage à l'habitude de boire de l'eau-de-vie. Cette habitude était devenue chez lui si forte qu'après trente-cinq ans de service dans l'armée et dans l'administration il était devenu ce que les médecins appellent un « alcoolique ». Il était tout imprégné d'eau-de-vie, au point qu'un petit verre d'alcool ou de vin suffisait à le mettre en état d'ivresse. Mais, par ailleurs, il ne pouvait s'empêcher de boire ; et ainsi, tous les jours de sa vie, à l'approche du soir, il se trouvait absolument ivre.

Il s'était cependant si bien adapté à cette situation que jamais on ne le voyait tituber, et que jamais non plus on ne l'entendait dire des choses incohérentes : encore que, même s'il eût dit de telles choses, la haute position qu'il occupait n'eût permis à personne de s'en apercevoir. Mais c'était seulement le matin, à l'heure où Nekhludov s'était présenté chez lui, c'était alors seulement qu'il ressemblait à un homme sensé et capable de bien comprendre ce qu'on lui disait.

Les autorités supérieures dont il dépendait n'ignoraient pas ses habitudes d'intempérance. Mais elles savaient aussi qu'il était plus intelligent que la plupart de ses collègues, et plus cultivé, bien que sa culture se fût arrêtée à la date où il avait été envahi par l'ivrognerie. On savait qu'il était hardi, adroit, représentatif ; on savait que, même ivre, il était capable de garder de la tenue. Et, en raison de tout cela, on l'avait laissé avancer de grade en grade, jusqu'à ce poste de gouverneur qu'il occupait à présent.

IV

Nekhludov raconta au gouverneur comment la prisonnière qui l'intéressait avait été injustement condamnée, et comment elle avait signé, avant de partir pour la Sibérie, un recours en grâce adressé à l'empereur.

— Parfait ! — fit le gouverneur, après l'avoir soigneusement écouté. — Et alors ?

— On m'a promis que le recours en grâce serait examiné le plus rapidement possible, et que la décision impériale nous parviendrait ici même, dans le courant de ce mois...

Sans cesser de tenir les yeux fixés sur Nekhludov, le gouverneur étendit vers la table sa grosse main aux doigts courts, pressa un timbre et se remit à écouter en silence.

— Alors, je voudrais demander à Votre Excellence, si la chose est possible, de faire en sorte que l'on garde ici cette prisonnière jusqu'au moment où l'on connaîtra la réponse à son recours en grâce...

Nekhludov fut interrompu par l'entrée d'un valet de chambre, en grande tenue militaire.

— Va donc demander si Anna Vassilievna est levée! — dit le gouverneur au valet de chambre, — et apporte encore du thé!

Puis, se retournant vers Nekhludov :

— Et ensuite?

— Ma seconde requête, — poursuivit Nekhludov, — concerne un condamné politique qui fait partie du même convoi.

— Ah! bah! — dit le gouverneur avec un signe de tête aimablement grondeur.

— Ce malheureux est très malade, il est mourant. On va sans doute le laisser ici à l'infirmerie. Et une de ses compagnes, une condamnée politique, voudrait avoir la permission de rester près de lui.

— Elle n'est pas sa parente?

— Non, mais elle est prête à se marier avec lui, si, à ce prix, elle peut obtenir l'autorisation de lui tenir compagnie.

Le gouverneur, sans rien dire, continuait à considérer Nekhludov de ses yeux brillants, comme s'il avait cherché à l'intimider par la force de son regard.

Quand Nekhludov se tut, attendant sa réponse, il se leva de son fauteuil, alla prendre un livre dans sa bibliothèque, le feuilleta rapidement, et passa quelques minutes à y lire un passage qu'il suivait du doigt.

— Cette femme, à quoi est-elle condamnée? — demanda-t-il enfin en relevant les yeux.

— Aux travaux forcés.

— Eh bien! la situation du condamné ne serait nullement modifiée par l'effet de son mariage.

— Mais, c'est que...

— Permettez! Si même cette femme se mariait avec un homme libre, elle devrait continuer à subir sa peine. La question est de savoir si c'est elle ou lui qui est condamné à la peine la plus forte?

— Tous deux sont condamnés à la même peine, les travaux forcés à perpétuité.

— Eh bien! voilà une affaire réglée! — dit en souriant le gouverneur. — Leur mariage ne saurait rien changer, ni pour lui ni pour elle. Lui, s'il est malade, on pourra le garder ici, et, naturellement, on fera tout ce qui sera possible pour améliorer son état; mais elle, si même elle se mariait avec lui, elle serait forcée de suivre le convoi...

— La générale est levée et vient de descendre pour le déjeuner! — annonça le valet de chambre.

Le gouverneur hocha la tête et poursuivit :

— Au reste, je vais encore y songer. Comment s'appellent ces condamnés? Tenez, voudriez-vous inscrire leurs noms, là, sur ce papier?

Nekhludov inscrivit les noms.

— Et cela non plus, je ne puis pas le permettre! — dit le gouverneur lorsque Nekhludov lui eut demandé pour lui-même l'autorisation de voir le malade. Ne croyez pas, au moins, que je vous soupçonne! — reprit-il, — mais je vois ce qui en est. Vous vous intéressez à ces gens-là, vous voulez leur rendre service, et puis vous avez de l'argent. Or, ici, chez nous, tout est à vendre. On me dit souvent : vous devriez essayer de déraciner la vénalité! Mais comment la déracinerais-je, quand, du haut en bas, tout le monde se vend? Et puis, allez donc surveiller des fonctionnaires sur une étendue de 5.000 verstes! Chacun d'eux est un petit tsar, tout comme moi ici! — ajouta le gouverneur avec un gros rire. — Oui, je vois ce que c'est! sur tout votre trajet, vous avez été admis à voir les condamnés politiques, vous avez donné des pourboires, et on vous a laissé passer? C'est bien ainsi, n'est-ce pas?

— Oui, c'est vrai!

— Je comprends que vous ayez fait cela : vous avez fait ce que vous deviez faire. Vous vouliez voir un condamné politique, vous employiez les moyens nécessaires pour le voir. Et l'officier de police ou le gardien du convoi, lui, vous laissait entrer moyennant un pourboire, parce que sa solde ne lui permettait pas de faire vivre sa famille sans de petits suppléments du genre de ceux-là. Il avait raison, et vous aussi; et à votre place ou à la sienne, j'aurais fait la même chose. Mais, à ma place à moi, je ne puis me permettre la moindre infraction à la règle; je le puis d'autant moins que, par nature, je serais plus tenté de me montrer indulgent. Je suis chargé d'une mission que l'on m'a confiée sous des conditions déterminées : je dois justifier cette confiance. Et voilà,

c'est tout ce que je puis vous dire sur l'affaire en question! Mais, maintenant, à votre tour, racontez-moi un peu ce qui se passe chez vous, dans votre Europe, à Pétersbourg, à Moscou?

Et le gouverneur pressa Nekhludov de questions diverses, moins encore pour s'informer vraiment que pour montrer à la fois son importance et son affabilité.

— Et ici? Où logez-vous? Chez Dukov? On n'y est pas mal, mais cela ne vaut pas l'*Hôtel de Sibérie!* Mais, dites donc, — ajouta le gouverneur au moment où Nekhludov allait prendre congé, — dites donc, vous allez venir dîner avec nous! A cinq heures! N'est-ce pas? Vous parlez anglais?

— Oui, je parle anglais.

— Hé bien, voilà qui s'arrange à merveille! Figurez-vous que nous avons en ce moment ici un Anglais, un voyageur. Il a obtenu l'autorisation, à Pétersbourg, de visiter nos prisons et nos étapes sibériennes. Et précisément il dîne avec nous ce soir. Venez sans faute, vous nous obligerez! Et, en même temps, je vous rendrai réponse au sujet de cette femme, qui attend sa grâce, et puis au sujet de votre malade. Je verrai s'il n'y a pas moyen de faire quelque chose pour eux!

V

Ayant pris congé du gouverneur, Nekhludov se rendit à la poste. Il se sentait plus en veine d'activité qu'il ne s'était senti depuis bien longtemps.

Le bureau de poste occupait une grande salle voûtée, humide et sombre. Derrière des grillages, une dizaine d'employés étaient assis, la plupart bavardant entre eux, tandis que, dans l'espace réservé au public, une foule impatiente se pressait et se bousculait. Près de la porte, un vieil employé passait tout son temps à frapper d'un timbre d'innombrables enveloppes, qu'un de ses collègues lui tendait et lui reprenait au fur et à mesure.

Nekhludov n'eut pas à attendre longtemps. Dans ce bureau comme presque partout, sa tenue de *barine* lui valut un tour de faveur, et un des employés qui bavardaient lui fit aussitôt signe qu'il pouvait s'approcher. Nekhludov donna sa carte; l'employé, respectueusement, lui remit le volumineux courrier qui se trouvait, pour lui, à la poste restante.

Dans ce courrier étaient plusieurs lettres chargées, et d'autres lettres, et quelques livres, brochures et journaux. Pour jeter au moins un premier coup d'œil sur tout cela, Nekhludov s'assit sur un banc de bois, à côté d'un soldat qui restait là à attendre, un registre en main. Parmi les enveloppes des lettres, une d'elles surtout l'intrigua, une grande enveloppe avec un cachet rouge des plus imposants. Il ouvrit l'enveloppe, regarda la signature de la lettre; et aussitôt il sentit que le sang lui affluait au visage et que son cœur battait à se rompre. La lettre portait la signature de Sélénine, l'ancien ami de Nekhludov, maintenant procureur au Sénat; et à la lettre était joint un papier officiel. C'était la réponse au recours en grâce de la Maslova.

Quelle était cette réponse? Un refus? Nekhludov brûlait de le savoir, et cependant il n'osait se décider à lire la lettre qui allait le lui apprendre. Enfin il trouva la force de déchiffrer les quelques lignes que lui écrivait Sélénine; et il poussa un soupir de soulagement. La grâce de la Maslova était accordée!

« Cher ami, — écrivait Sélénine, — notre dernier entretien m'a laissé une impression profonde. Tu avais raison, au sujet de la Maslova. J'ai étudié son affaire de près, et je me suis aperçu que sa condamnation résultait d'une erreur évidente. Impossible, malheureusement, de songer à faire casser l'arrêt : de sorte que je me suis adressé à la commission des grâces : j'ai appris avec joie que la requête de ta protégée s'y trouvait déjà. Et j'ai pu, Dieu merci, obtenir satisfaction. Je t'envoie ci-jointe la copie du décret; je te l'envoie à l'adresse que vient de me donner la comtesse Catherine Ivanovna. Quant au décret lui-même, il a été envoyé à la Maslova dans la ville où a été prononcé le jugement; mais j'imagine qu'on l'aura fait suivre, et qu'il ne tardera pas à être remis à ta protégée. Je m'empresse, en tout cas, de t'annoncer cette bonne nouvelle, et je te serre la main affectueusement. — Ton Sélénine. »

(A suivre.) Comte Léon Tolstoï.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

UN SALUT

On discutait la vieille révérence redevenue à la mode. Mme X... dit :

— Oui, c'est joli, la révérence!... mais seulement quand c'est fait par une femme très jeune, très gracieuse et très souple... Le salut des femmes n'a d'ailleurs aucune importance... à vrai dire, il n'existe pas!...

Et, comme tout le monde se récriait :

— Eh non!... on ne remarque guère la façon de saluer des femmes... est-ce parce que toutes saluent bien?... ou parce que leur salut, plus indécis, ne frappe pas autant?... toujours est-il qu'on ne s'occupe pas de ce salut... Quant aux hommes, c'est une autre affaire!...

— C'est vrai!... c'est charmant, un homme qui salue bien!...

— Charmant... et infiniment rare...

— Oui... — dit Mme X... — je me souviens que, quand j'étais petite, je voyais quelquefois Gramont-Caderousse et que sa façon de saluer me remplissait d'admiration... c'était un mouvement très simple, d'une grande élégance, où il y avait un mélange d'exquise politesse et aussi d'insaisissable impertinence... Enfin, c'était très chic, puisque ça frappait des yeux d'enfant...

— Et parmi les hommes de maintenant?... qui est-ce qui salue bien, voyons?...

— Je ne sais pas trop... je n'ai pas remarqué...

— Enfin, vous n'allez pas nous faire croire que, depuis Gramont-Caderousse, vous n'avez jamais vu un homme sachant saluer?...

— Je ne dis pas que je n'en ai jamais vu... je dis que je n'en ai pas remarqué... si! un pourtant!... mais celui-là...

— Eh bien, qui est-ce, celui-là?...

— Ça serait trop long à dire...

— Dites tout de même?...

— Mais non!... c'est toute une histoire...

— Racontez-la?...

— C'est que ça m'ennuie de vous dire mal une chose qui était intéressante à voir comme je l'ai vue... enfin, voilà!... Je sortais d'un magasin de lampes qui est rue Lafayette et je venais de remonter en voiture, quand je vis passer, descendant très vite la rue, un fiacre chargé de deux malles. A côté du fiacre, un homme courait. Je descendais aussi la rue Lafayette, mais le fiacre avait sur moi une avance de deux ou trois mètres et, comme son cheval filait un train d'enfer, il gardait sa distance. Force m'était donc de voir courir l'homme, et cela me rendait malheureuse au possible... Deux choses empoisonnent mes promenades dans Paris que j'aime tant!... Les gens qui courent derrière les voitures à bagages, espérant gagner quelques sous que le plus souvent on leur refuse, et les chevaux qu'on bat quand ils sont trop chargés, ou qu'on brutalise pour les relever quand ils tombent.

J'avais essayé, pour ne pas regarder l'homme, de poser mon manchon sur mes yeux; mais malgré moi, je l'écartais de temps à autre pour voir si le fiacre était encore là. Et je l'apercevais, à quelques mètres devant moi, cahotant les deux malles, tandis que, se faufilant à travers les voitures, le pauvre diable continuait à courir éperdument.

C'était un grand gaillard d'une invraisemblable maigreur, avec des bras noueux, qu'on devinait trop longs quoiqu'ils fussent repliés les coudes serrés au corps. Son mince pantalon de toile collait à ses jambes, dessinant des genoux saillants et laissant voir les chevilles nues, rougies par le froid. De son visage, quelquefois entrevu de côté, je ne distinguais que la joue très creuse, coupée par une longue moustache tombante presque rousse, et la mâchoire osseuse et large.

Et il courait toujours sans qu'un embarras de voitures lui permit de souffler un instant! Il courait derrière les deux malles tremblotantes, dont peu à peu la silhouette s'effaçait dans la nuit.

J'allais au boulevard Montparnasse, très loin, visiter un atelier, et j'espérais, en arrivant à la Trinité, que le fiacre allait peut-être prendre la rue Blanche, ou la rue de la Pépinière... ou enfin un chemin que je ne suivrais pas. Il tourna dans la Chaussée-d'Antin, et je tournai derrière lui. Là, je pensais qu'il allait for-

cément ralentir, mais, — et c'est la seule fois que j'ai vu ça, — il n'y avait pas dans la Chaussée d'Antin le moindre encombrement! Rue Halévy et avenue de l'Opéra le fiacre fila plus vite encore, et je me dis que le malheureux homme ne pourrait probablement pas soutenir un pareil train. Alors une idée me vint, — qui eût dû me venir dès le début, — c'était de donner quelque chose au déchargeur de bagages quand il s'arrêterait n'en pouvant plus.

Dans mon porte-monnaie, très mal garni, il n'y avait qu'un louis et une pièce de deux francs.

Je pris la pièce de deux francs et, ne quittant plus des yeux l'homme, j'attendis. Mais il semblait reparti de plus belle, et, tout en le regardant courir, je me représentais les gens du fiacre derrière lequel il courait.

A en juger par la physionomie inélégante des deux malles incommodes, ridicules, mais propres et soigneusement cordées, les voyageurs du fiacre devaient être des petits rentiers... Or, d'après les quelques échantillons que j'ai rencontrés de l'espèce, j'imagine que les petits rentiers sont le plus souvent des êtres égoïstes, couards, inhumains jusqu'à la férocité. La crainte de distraire quelques sous des quelques francs de leur épargne, les empêche de faire, — selon leurs moyens, — l'aumône. La vue même des pauvres offusque leur amour de la rectitude et de la médiocrité et leur donne, jusqu'à un certain point, ce que je me permettrai d'appeler la « frousse ».

Un pauvre est, à leurs yeux effarés, un individu sans aveu, bon à rien, prêt à tout, marqué pour le vol et l'assassinat. Enfin, si je crois que les petits rentiers n'aiment pas les pauvres, je suis sûre que moi je n'aime pas les petits rentiers, et je me plaisais à supposer ceux du fiacre tout à fait désobligeants à voir.

Un ménage certainement. Le mari gras, frais, des bourrelets de chair derrière les oreilles, soigné et propret; avec, vis-à-vis de sa femme, des allures de chien en dressage chez un garde. La femme jaune, maigre, le nez pointu, les lèvres minces, les oreilles plates; avec un chapeau et une robe d'une méticuleuse propreté; et, dessous, du linge très sale.

Et, comme l'homme continuait à courir, je continuais à suivre dans ma pensée le débarquement des voyageurs.

Je voyais la maison où le fiacre allait s'arrêter tout à l'heure. Ce ne serait ni une de ces vieilles maisons, comme il s'en trouve rue Jacob ou rue de Verneuil, par exemple; ni une grande caserne

moderne et américaine; mais une laide maison Napoléon III, sans aucun caractère.

Le concierge, après avoir par sa complète absence d'empressement, affirmé le peu de considération que lui inspiraient ses locataires, rentrait dans sa loge d'un air renfrogné. Et, tandis que le ménage descendait du fiacre et que l'homme, haletant, tendait les mains pour recevoir les malles que le cocher commençait à remuer, j'entendais la femme dire d'un ton coupant :

— Laissez !... on n'a pas besoin de vous !...

Et à son mari :

— Préviens donc le concierge !...

Mais, comme le concierge envolé ne paraissait pas, elle se décidait à rappeler le malheureux qui s'éloignait d'un air abattu, en quête d'une espérance nouvelle.

— Allons !... prenez les malles !... et faites surtout bien attention à ne pas les « retourner » !...

Du même air abattu, presque aussi insensible à l'aubaine qu'à la déconvenue, le pauvre diable revenait sur ses pas et, docilement, le dos tendu, les bras levés, venait s'accoter à la voiture pour recevoir les malles, que le cocher faisait glisser, lui rabotant au passage les oreilles et la nuque. Après avoir descendu les deux malles, il en enlevait difficilement une sans aide, et, la tête courbée sur la poitrine, les reins pliés, il demandait d'une voix qui semblait sortir du pavé :

— Par où va-t on ?...

La réponse se faisait attendre, parce que le ménage, pour l'instant, se disputait avec le cocher qui réclamait en vain son compte. Il finissait par s'éloigner pourtant, en flanquant au nez de la femme les trois sous de pourboire qu'elle lui avait donnés. La recherche de ces trois sous, qu'elle faisait ramasser à son mari dans le ruisseau, prenait encore un peu de temps. Et l'homme toujours attendait, vacillant sur ses maigres jambes. Enfin on lui indiquait le chemin. Le mari traversait avec lui la cour pour lui montrer l'entrée de service, et le concierge soudainement reparu criait :

— Surtout, prenez garde à ne pas rayer mes escaliers !...

Et je le voyais monter au quatrième, le pauvre homme ! anéanti de fatigue et probablement aussi de faim... et redescendre chercher l'autre malle, et remonter encore !... tandis qu'en haut, les petits rentiers, — après avoir donné le savon de bienvenue à la bonne

ahurie, — s'occupaient à constater les égratignures de la première malle ; très disposés à en rendre responsable le seul qu'ils eussent sous la main parmi les nombreux individus qui l'avaient maniée. Et lorsque le misérable reparaissait essoufflé et blême, la femme disait à son mari, lui retirant la pièce de vingt sous qu'il sortait de son porte-monnaie :

— Non !... dix sous, c'est assez... il les a tout abîmées !

L'homme prenait la pièce sans révolte, du même air indifférent et abruti. Évidemment, ce n'était pas la première fois qu'on lui faisait le coup !... il le connaissait ! Seulement, éreinté, les membres gourds, il restait stupide, ne bougeant pas, regardant machinalement sans le voir l'appartement nu, soigneusement ciré, aux rares meubles couverts de housses, où pas un objet ne traînait ; où on ressentait péniblement l'absence de toute vie. Bien sûr, il n'entrait jamais là ni enfants, ni chiens, ni fleurs, ni livres !... Tout respirait la mesquinerie, suintait l'ennui.

Et maintenant, pris d'une peur vague, les petits rentiers regardaient l'homme qui ne bougeait toujours pas. Qu'est-ce qu'il faisait là... Il inspectait les lieux pour y revenir, peut-être ?... Avec ces bandes organisées, on ne sait jamais ?...

Enfin, encouragé par la présence de sa femme et de la bonne, — une solide Alsacienne aux reins lourds, — le mari murmurait, devenu exquisement poli :

— Nous n'avons plus besoin de rien, mon ami !...

Et, après avoir reconduit l'homme jusqu'au carré, ne perdant pas de vue ses mains, s'assurant qu'il ne prenait pas l'empreinte de la serrure avec une boule de cire, il rentrait et mettait le verrou, pendant que sa femme lui criait :

— On a toujours tort d'introduire chez soi des gens pareils !...

A force de rêver à ce qui allait arriver à l'homme de peine, j'avais fini par ne plus distinguer très nettement le rêve de la réalité. Mais en traversant la rue de Rivoli, un omnibus qui faillit écraser le malheureux le jeta contre la portière de ma voiture. Je voulus lui passer bien vite les deux francs que je tenais toujours. Uniquement préoccupé de ne pas perdre de vue le fiacre aux bagages, il rebondit comme une balle, et, sans avoir vu mon mouvement, s'engouffra dans l'entrée noire du Carrousel.

Je suivais toujours le même chemin que lui, et ce qui au début me contrariait si fort, me plaisait à présent. Je voulais rejoindre l'homme et lui donner la pièce préparée pour lui. Il avait repris

sa distance et continuait à courir, — mais beaucoup plus péniblement, — sur les gros pavés inégaux du Carrousel. Alors, je dis au cocher de mon petit fiacre, — un cocher de la compagnie qui me conduit depuis quinze ans et qui excuse mes manies — « Je veux donner quelque chose à l'homme qui court !... criez-lui de s'arrêter ou rejoignez-le !... »

Le cocher se mit à appeler : « Eh !... Pstt !... » mais le roulement des voitures sur le pavé couvrait sa voix, que moi-même j'entendais à peine. Et les grandesjambes maigres continuaient à tricoter devant moi ! Je m'énervais considérablement. Dans la bousculade de la rue de Rivoli,alors queje m'étais trouvée tout près de l'homme, j'avais entendu une espèce de sifflement qui sortait de sa gorge, et je m'attendais à le voir tomber tout à coup à bout de souffle. Cette impression devenait si pénible que, voyant qu'il n'entendait pas les appels du cocher, je me penchai à la portière et je me mis à crier aussi. Il tourna la tête à peine et ne s'arrêta pas. Et, chaque fois que jecroyais le rejoindre, une voiture ou un piéton, coupant la route, forçait mon fiacre à ralentir.

Après avoir passé le pont, nous étions entrés dans la rue des Saints-Pères. L'homme filait toujours. Je distinguais sa haute silhouette glissant à travers les voitures et les balayeurs, occupés à gratter et à transformer en boue la neige qui couvrait la chaussée et le trottoir.

Et je criais tant que je pouvais :

— Arrêtez-vous !... je vous donnerai quelque chose !...

Les passants me regardaient stupéfaits. Tout le monde m'entendait, excepté lui !... J'avais conscience que j'étais grotesque, et, par instants, j'en voulais à cet imbécile qui, au lieu de s'arrêter à mon appel, s'acharnait à la poursuite de l'incertain. Puis, je pensais que l'affamé, tout à son idée fixe, ne pouvait pas m'entendre. Et après avoir bien pensé ça, je recommençais à crier bêtement au nez des passants ahuris.

En traversant la rue Jacob, l'homme quitta la chaussée encombrée de balayeurs et se mit à courir sur le trottoir de droite. Ce que voyant, mon cocher appuya du même côté. La rue commençait à monter. Le fiacre aux malles ralentit. Son cheval glissa sur cette nappe noire mal dégelée. J'arrivai au niveau de l'homme qui, à présent, marchait au pas gymnastique. Son grand profil osseux se détachait sur les boutiques éclairées. Une dernière fois je lui criai, sortant mon bras par la portière :

— Tenez !... voilà quelque chose pour vous !...

Il me regarda d'un air méfiant et continua de la même allure. Alors, agacée, je lançai la pièce comme on lance un palet, en faisant de mon mieux pour l'empêcher de rouler.

Elle vint s'aplatir juste à ses pieds, et dans son élan il la dépassa. Mais il avait entendu le bruit de l'argent.

Il s'arrêta court, hébété, regardant autour de lui comme un animal traqué. Je dis :

— Là !... sur le trottoir... une pièce de deux francs !...

Au lieu de se baisser, il se jeta à terre. Et, sur le ventre, dans cette boue liquide, il se mit à chercher, les mains agitées d'un extraordinaire tremblement, répétant d'une voix enrouée, inintelligible presque :

— Où ?... où ?... où qu'elle est ?...

Et c'était vraiment épouvantable à voir, cet homme se traînant comme une bête et barrant le trottoir de sa grande carcasse, sans souci des invectives des passants qui buttaient contre lui, lui écrasant les doigts.

Moi, je continuais à indiquer la place où j'avais vu la pièce :

— Non !... à droite... à droite... là !... vous y êtes !...

Il venait enfin de la saisir. Il poussa une sorte de grognement et se releva d'un jet. Puis, se secouant, il vint à la voiture et enlevant l'objet sans nom qui lui servait de chapeau, il me salua.

Et il est impossible de voir un plus étonnant, un plus magnifique salut! Il y avait, dans le large mouvement de ce misérable corps, une extrême élégance et une noblesse infinie.

C'était bizarre et charmant !...

Pauvre bonhomme!... après, j'ai rudement regretté de ne pas lui avoir donné aussi le louis !...

Quelqu'un regarda Mme X... avec stupeur et dit :

— Mais c'eût été fou!... c'était déjà trop de deux francs! vous lui auriez donné dix sous que ça lui aurait fait autant de plaisir...

GYP.

L'AMI D'ENFANCE [1]

(Suite.)

II

Un jour, — comme il avait quarante ans, — Jean Saint-Jean lut dans un journal l'annonce du mariage de William de Pontus avec Simone de Plounéour. Il sourit, revit un instant un paysage déjà bien effacé dans les reculs de sa mémoire : la baie bleue, les rochers d'or, les dunes pelées, le moulin fou — et deux beaux enfants bruns dévoués l'un à l'autre. Il murmura : « C'était écrit! » jeta le journal et parla d'autre chose. C'était si vieux tout cela!

D'autres années passèrent encore.

Saint-Jean avait changé. Avec l'âge des renoncements, la santé physique et la santé morale lui étaient revenues. Il raillait ses anciennes chimères et doutait même un peu d'avoir vraiment souffert. A présent, il se déclarait satisfait du sort.

Sa fortune, jadis considérable, avait encore grandi. Il vivait opulemment, entouré de tableaux rares, de livres choisis, dans un hôtel très beau, au milieu d'un jardin, dans un quartier très riche.

Souvent il donnait des fêtes, toujours tenait table ouverte et recevait chez lui des écrivains, des savants, des artistes illustres, les premiers arrivés de toutes les carrières.

Il avait refusé vingt mariages, conservant du passé sa défiance de la femme et son amour de la liberté. Dilettante en toute matière, il était secourable aux débuts difficiles. On le citait dans les journaux. Jean Saint-Jean était quelqu'un; on l'aimait, car il était bon, franchement réconcilié avec les hommes. Donc, plus de soucis, plus de mélancolie, l'existence droite, large pour le temps qu'elle durerait; une grande sérénité avec beaucoup de philosophie.

A vieillir, et dans ce nouvel état d'esprit, il s'était transformé

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 26 mai

physiquement d'une heureuse façon : calme, les cheveux blancs, la barbe longue, infiltrée d'argent, il devenait pensivement beau. Ses yeux détenaient des douceurs sérieuses, et sa grande élégance ajoutait un charme à cet ensemble charmeur déjà. Il causait bien, ne parlait jamais de lui. Pour le peuple, il était *distingué*. De quarante à quarante-cinq ans, ce fut le beau moment de sa vie.

Vers cette dernière époque, il eut une aventure.

Un soir de réception chez sa vieille amie la baronne d'Estérel, il remarqua dans la foule une jeune femme très belle dont la simplicité grave et l'air de grande tristesse l'intéressaient sur-le-champ. Il ne la connaissait pas, et cependant il s'imaginait avoir déjà rencontré ce visage. Mais où? mais quand? il ne pouvait le définir. Il conclut à quelque ressemblance vague d'une personne oubliée, mais ne suivit pas moins la jeune femme d'un regard prolongé. Vingt-trois ou vingt quatre ans peut-être, grande, fine et souple... et des yeux très clairs dans une face de brune. Ces yeux l'arrêtaient; décidément, ils lui en rappelaient d'autres. Puis il s'objecta que toute jolie femme, sitôt aperçue, semble avoir été déjà vue, tant l'idée de beauté est inhérente à l'homme et familière, ainsi qu'un idéal coutumier.

Il lui parut un instant qu'elle l'observait à son tour, et sa curiosité en redoubla. Il s'approcha de la baronne, et, tout bas, lui fit une question. Elle secoua tristement la tête et répondit :

— C'est toute une histoire, pas gaie; trop longue à raconter entre deux portes. Si vous tenez à la connaître, venez me voir un jour où je serai seule... demain, si vous voulez.

Il s'inclina, n'insistant pas. A ce moment, un ami l'appelait de loin :

— Saint-Jean, un quatrième au whist!

A ce nom prononcé, l'étrangère tressaillit, et, cette fois, sans aucun doute, fixa sur lui deux yeux attentifs où perçait une angoisse. Quelques instants après, elle avait disparu.

Sérieusement préoccupé, Jean Saint-Jean, le lendemain, arrivait de bonne heure chez Mme d'Estérel.

— Oh! oh! fit-elle. Est-ce un commencement de passion? J'en serais bien heureuse...

— Non, répliqua-t-il tout net, ces petites fantaisies ne sont plus de mon âge. Ce n'est pas un commencement de passion, mais une aggravation de curiosité. Je suis certain que je connais cette jeune femme... Voyons, dites son nom?

La baronne était sans hâte; elle répondit, après un silence :

— La connaître, vous? cela m'étonnerait fort; la pauvre enfant n'est guère mondaine, elle a plus vécu en province qu'à Paris. Enfin, elle s'appelle à présent, ou plutôt de nouveau : Mme de Plounéour.

— Simone!... cria Saint-Jean, se levant, très ému. Simone! ah! ah! je savais bien!

— Où l'avez-vous rencontrée? demanda la baronne surprise.

— En Bretagne, à Brignogan, jadis, toute petite... Mais, alors, son mari, William de Pontus?

La vieille dame prononça d'une voix triste :

— Simone est divorcée...

— Oh!... ils s'aimaient tant!... je les revois, si unis, si donnés, et jaloux l'un de l'autre!

— Précisément. C'est la jalousie qui a fait tout le mal... Et puis, mariés trop jeunes : un mari de vingt-deux ans, une femme de dix-huit; songez-y donc, des enfants!... Dans le mariage, il faut deux indulgences... Ils avaient l'intransigeance de leur âge... et tout a mal fini! Mais le plus simple, maintenant, c'est de tout vous conter, et c'est ce que je vais faire, si vous le permettez...

Or, voici, à peu près, le récit que Saint-Jean écouta, tête basse, remuant des souvenirs, profondément troublé :

Pendant que lui-même oubliait Brignogan, ainsi qu'un paysage entrevu parmi d'autres, la vie y continuait, en apparence semblable, pour ses anciens amis. Chaque nouvel été retrouvait Simone et William errant le long des grèves. Mais, avec les ans, ils grandissaient; la petite fille devenait une femme, et le jeune garçon avait des épaules d'homme. Dès lors les promenades se firent très lentes; ils ne recherchaient plus les surprises du large, contentés qu'ils étaient par l'aventure secrète de leurs âmes. Ils étaient fiancés depuis toujours; mais, à présent, ils comprenaient ce que cela voulait dire; leur liberté, peu à peu, s'en ressentit, s'en diminua. On vit souvent William solitaire; Simone se réservait et gardait la maison : tristes lois, son fiancé n'était plus son frère; et pour les convenances, avant de les unir, le monde les séparait; dans cette province lointaine surtout, les préjugés résistent. Ils s'y soumirent, non sans révolte, avec ennui. Seul, le jeune homme trouva la mer sans joie et le ciel sans beauté. Il demeurait des heures, couché sur la dune, le regard perdu sur l'horizon qu'il ne voyait pas. C'est alors que Mme Lekern rentra en scène...

Quand la baronne d'Estérel prononça ce nom, tant oublié, Jean Saint-Jean sursauta :

— Ah! cette femme! Je n'y pensais plus! Je devine, je devine tout, parbleu!

— Vous la connaissez aussi? dit la baronne; vous connaissez donc tout le monde?

— Trop de monde! Continuez... Je vois venir le drame!

Un jour, un de ces jours moroses, comme William, étendu sur le sable, les mains croisées derrière la tête, les yeux clos, remâchait son éternel ennui, Gabrielle s'approcha, furtive, et le considéra sans qu'il s'en aperçut; et cette contemplation dura des minutes longues. Il lui apparaissait robuste et fort, gracieux dans sa pose; tentant et désirable, comme un fruit encore vert, pour la bouche dépravée de cette femme de trente ans.

Elle se souvenait.

Elle l'avait vu grandir, avait déjà rêvé de lui apprendre l'amour; mais jusqu'à cette époque, fidèlement gardé qu'il était par Simone, il restait hors d'atteinte, lointain, inapprochable. Voici que tout changeait, qu'il errait, solitaire, des après-midi et des soirs... et qu'il était encore plus beau qu'aux jours passés. Elle en était certaine, il ignorait la femme, et cette virginité la ravissait aussi. Pour les premiers baisers de ces lèvres ignorantes, elle, l'experte aux joies de la chair, eût donné de son sang, eût donné de sa vie. Puis, brusquement, elle décida qu'elle le voulait et qu'elle l'aurait.

Du bout de son soulier, elle fit rouler une pierre... William ouvrit les yeux et chercha quel intrus troublait sa songerie. Il vit Gabrielle et ne s'en émut pas. C'était un visage familier dans l'habituel décor. Il salua vaguement et ne se leva point. Mais elle était résolue à commencer l'attaque et ne se déconcerta pas de cet accueil sans grâce. Elle parla, de sa voix chantante, avec cette abondance de mots dont elle était coutumière :

— Vous vous ennuyez, monsieur William; vous voyez, je vous dis « monsieur » à présent, car vous êtes un grand garçon, un beau jeune homme... Oui, vous vous ennuyez... Oh! je comprends cela; à votre âge, on a des rêves; la vie est petite ici, monotone. Vous n'avez pas d'amis... vous êtes seul... Il n'est pas bon que l'homme soit seul, a dit l'Écriture. Vous aimeriez mieux, n'est-ce pas? vivre dans une grande ville où il y a du mouvement, du bruit, de la lumière, des spectacles, des femmes...

Jusque-là, il l'avait écoutée sans un geste; au mot « des

femmes », il tressaillit : il était touché. Elle le vit bien et insista :

— Ah! vous en auriez, de belles aventures, charmant comme vous l'êtes!...

Il sourit, se leva d'un élan, et se mit à marcher; elle le suivait; il laissait faire, ne hâtait point le pas.

— ... Charmant comme vous l'êtes... Mais voilà, on va vous marier dans deux ou trois ans et vous n'aurez rien connu de l'existence! Après tout, cela vaut peut-être mieux... Et puis, on a toujours le temps...

Elle riait de ce rire aigu, provocant, dont jadis William disait qu' « il lui tapait sur les nerfs ». Ce jour-là, il le trouvait supportable; cette rencontre le distrayait. Il répondit :

— Oui, je m'ennuie. On ne veut plus que Simone se promène avec moi comme autrefois. On prétend que c'est *incorrect:* une commère a dit *immoral!* rien que cela! Alors elle bâille au château, avec les vieilles gens; et moi je m'embête tout seul, avec moi-même! Si vous croyez que c'est gai?

Pendant qu'il parlait ainsi, l'air maussade, elle l'admirait l'approuvait, comme s'il eût dit les plus belles choses du monde. Malgré son intelligence, il en était flatté. Il commençait à se laisser prendre. Puis le parfum subtil émané de toute cette femme l'étourdissait.

A son tour, il la regarda.

Eh bien, quoi? oui elle était peinte, mais, telle quelle, jolie à coup sûr, avec ses épaules basses et sa gorge haut placée. Elle avait parlé de femmes, d'aventures, éveillant des instincts qui dormaient dans sa chair; et, subitement, il se surprenait à penser qu'après tout c'était absurde de perdre sa jeunesse dans l'éternelle contemplation des choses éternelles; qu'il serait bon de vivre gaiement, avec des camarades, des filles, et de boire parfois un peu plus qu'à sa soif... Hélas! il était pauvre et n'avait rien à lui...

Pendant qu'il remuait ces idées, Mme Lekern continuait la musique de ses phrases très douces, lui lançait en plein visage l'encensoir de son adulation, et, le long de la route, se frottait à lui, recherchant son contact.

Elle buta contre un rocher à fleur de sable, cria, faillit tomber. Il la saisit, l'enleva dans ses bras. Elle le remerciait, extasiée. Il l'avait sauvée d'une chute certaine... Il était joliment fort, tout de même... Lui, se taisait, devenu un peu pâle d'avoir poigné cette taille de femme, d'avoir senti palpiter dans ses mains de la chair

vivante, d'où montait une odeur grisèuse. Elle s'interrompit, très brusque :

— Quel âge avez-vous?

— Dix-neuf ans. Pourquoi?

— Pour rien... Écoutez... je m'en vais; voici le village : il ne faut pas que l'on nous voie ensemble. Mais, si vous le voulez, ce soir, je vous retrouverai au même endroit, nous causerons. Je tâcherai de vous distraire, moi!

Elle souriait, lui tenant la main dans les siennes, moites d'une émotion. C'était presque la conclusion d'un pacte, un début d'étreintes. Il accepta.

Il est irréfutable que Gabrielle aima réellement William. Ce fut sa passion de jeunesse finissante. Elle dut pleurer par lui. Depuis des ans, elle tournait autour de ses pas, buvait son air, en rêvait le soir. Il ne lui fallut pas de bien grandes ruses pour se l'attacher par des liens redoutables, par la reconnaissance des joies offertes, des joies données. Il tomba tout de suite dans ses bras; c'était fatal; robuste et de sang pur, il vivait ses jours dans la chaleur d'une terre ardente et la vivifiance de la mer salée. Il y eut, sans doute, la surprise d'un tempérament qui s'ignore et, partant, ne se défie pas. Encore peut être se livra-t-il sciemment, las de ne pas connaître. Elle dut jouer pour lui le rôle de l'initiatrice dans le roman de Longus et put crier aussi : « Tu te souviendras que c'est moi qui t'ai fait homme! »

Le soir en descendant vers la dune, William se disait qu'il avait bien l'air d'aller à un rendez-vous; car, malgré la légèreté voulue des paroles, la phrase de Mme Lekern n'était pas autre chose :

« Mais, si vous le voulez, ce soir, je vous retrouverai au même endroit. »

Il la répétait, y trouvant toujours la même nuance d'intrigue, et, peu à peu, il prenait de l'orgueil, grandi par l'aventure. Un instant, il songeait à Simone, puis aussitôt repoussait cette image de reproche, en objectant : « D'ici à trois ans qu'on nous marie, je ne puis pas pourtant... » Il n'acheva pas.

Il était sur la grève, la mer était lointaine, et partout il régnait un magnifique silence; soir de juillet, l'air était lourd et chaud; il n'y avait pas de lune... sur la blancheur du sable, il avançait, alerte.

Il l'aperçut, debout contre un rocher, déjà présente.

Alors il courut presque : elle le comprit donné. Personne ne passait; c'était le désert et la complicité de toute la nature...

Et c'est là que Daphnis apprit l'amour...

Très longtemps ils restèrent, redevenus muets; il avait posé sa tête sur ses genoux, elle le berçait; alors elle fut épouvantée de cette révélation qu'elle adorait ce frêle enfant, assez pour ne plus oublier ce beau soir qui s'en allait...

Le lendemain, il entrait chez elle comme la nuit tombait. Il était libre, ayant l'habitude de la pêche nocturne; habitant seul, avec sa mère et quelques domestiques, leur manoir ruiné, il sortait et rentrait à toute heure, sans contrôle, sans éveiller un soupçon.

Une fois pris, William revint, trouvant la femme douce et la maison tiède; et rien, à cette époque, ne s'en ébruita. D'ailleurs, Mme Lekern surveillait son amour avec un soin jaloux, elle n'entendait pas y renoncer de sitôt et voulait tout éviter qui l'eût pu compromettre. Dans la rue, sur les routes, quand elle rencontrait son jeune amant, elle saluait et passait comme si elle l'eût connu à peine. Elle vivait ouvertement chez elle, se montrant régulièrement seule... mais quand le soir arrivait enfin, elle laissait entrebâillée la petite porte de son jardin, derrière sa maison, du côté des champs, et attendait, fiévreuse, la venue de l'aimé. Il entrait, frais de nuit, de vent, d'embrun; elle l'attirait, violente, buvait son souffle, aspirait son âme et pleurait dans ses bras. Parfois, elle le regardait dormir... mais sitôt qu'elle devinait l'aube, elle l'éveillait, le faisait habiller en hâte et le renvoyait par les grèves comme un pêcheur attardé. Et nul ne soupçonna rien.

Seule, peut-être, Simone... Ame ombrageuse, cœur jaloux, elle regardait parfois son fiancé dans les yeux, comme si elle eût aperçu, dans le fond, tout au fond, une autre image. Mais elle ne distinguait pas, secouait la tête et se taisait. Lui s'efforçait de rire, en faisait un jeu, tirait la langue, répondait par une grimace; pourtant, la jeune fille, souvent, restait pensive avec un pli de doute au front. Il se sentait du reste sans remords auprès d'elle, continuant à l'aimer avant toute autre, lui gardant la première place au jardin secret de son cœur. Il considérait sa liaison avec Mme Lekern comme un passe-temps, une distraction, une aventure de jeunesse qui devait arriver avec celle-ci ou avec une autre... Cependant il s'y appâtait, y contractait une habitude, début des liaisons survivant au désir.

Et comme elle avait su le prendre, cette femme de trente ans! elle avait été au-devant de toutes les questions; elle avait transformé les certitudes en soupçons vagues, s'était blanchie aux yeux

de son jeune amant; et cela, par avance, sans qu'il parût nécessaire d'expliquer son passé. Quand William se plaignait des vieilles femmes qui jugeaient inconvenants ses anciens tête-à-tête avec Simone, Gabrielle avait levé les yeux au ciel en soupirant profondément, comme quelqu'un qui en sait long sur la calomnie provinciale. Elle avait osé dire :

— Oui, je connais la médisance... moi-même... que n'a-t-on pas dit de moi?... Et pourtant!... Tous les étrangers rencontrés par ici, avec lesquels j'ai fait cent pas sur la grève, on me les a donnés pour amants. Un certain monsieur Saint-Jean entre dix autres... A-t-on jacassé, clabaudé, parce que je causais quelquefois sur le seuil de ma porte avec ce Parisien qui habitait l'hôtel vis-à-vis de chez moi et qui avait de l'esprit! Avec celui-là, comme avec les autres, je n'ai eu que des relations de pure politesse, des saluts, des entretiens debout, qui duraient un quart d'heure.

En l'écoutant ainsi parler, les premières fois, William ne savait plus que croire; d'abord, il souriait en dessous, gardant ses opinions anciennes; mais peu à peu, il se laissait convaincre; heureux, dans sa vanité d'enfant, d'être, et d'avoir été le seul amour de cette femme amoureuse. Puis, nature droite et franche, il avait peine à admettre le mensonge... Et pourtant il mentait en regardant Simone.

Leur intrigue secrète, habilement cachée, dura deux étés; l'hiver qui les séparait ne brisa pas leur mutuelle entente; au contraire, ils se retrouvaient renouvelés de désirs, le souvenir grandi par le recul des mois.

Mais la troisième saison de leur histoire, tout changea; c'était fini. En arrivant à Brignognan, Mme Lekern apprit l'annonce du mariage de M. de Pontus et de Mlle de Plounéour; il devait avoir lieu en septembre.

Alors cette femme, dont toute la vie n'avait été qu'une succession de liaisons passagères aussi vite rompues que nouées, cette femme qui n'avait jamais traité l'amour que comme un plaisir bon à prendre et facile à laisser, cette femme, brusquement, comprit que la passion n'était pas un vain mot et souffrit en silence des tourments qu'elle ignorait. Enfermée chez elle, elle attendait William, ne se figurant pas qu'il pût briser ainsi; comptant sur un adieu, qui sait? sur une promesse peut-être d'un au revoir futur, quand bon lui semblerait. Elle l'avait tant bercé, gâté, câliné, dans son affection d'amante doublée de sœur aînée, elle s'était si complète-

ment donnée qu'elle ne pouvait pas croire à l'immédiat oubli, fils de l'ingratitude.

William ne vint pas.

Elle le chercha. Un soir, au crépuscule, elle le rencontrait sur la route de Goulven : elle alla droit vers lui; l'alentour était désert; au pied du calvaire, ils causèrent debout, épiant les lointains de la route. Elle pleura sa misère, son désespoir; et, lui, la tête basse, cherchait des mots qu'il ne trouvait pas.

Enfin, il prononça :

— Que veux-tu ?... tu le savais bien. Ce mariage était conclu d'avance...

Elle interrompait.

— Pas si tôt... pas si tôt... on pouvait bien attendre... j'en mourrai, car tu l'aimes... tu ne diras pas non?

Il n'essayait pas de nier; à quoi bon? Il répliquait :

— Oui, je l'aime... voyons, je l'ai toujours aimée... Tu n'as pas le droit d'en paraître surprise. Je t'ai aimée aussi... c'est vrai... mais d'une autre façon... je ne t'ai rien promis d'éternel; c'était impossible, et tu le savais bien... Il faut nous oublier...

Elle cria :

— Oublier! c'est facile à dire! Enfant, tu as vingt-deux ans, toi, j'en ai dix de plus... à cet âge-là, le souvenir reste... on se raccroche au passé, car l'avenir n'est plus, et le présent... Il est joli, le présent!

Puis, sursautant, — à ce moment vraiment belle, vraiment grande, comme la passion sincère, — elle ajoutait :

— Soit! va-t'en! sois heureux! après tout, je n'ai jamais souhaité rien d'autre : te voir heureux! Tu l'es ; c'est bien ; je n'ai plus qu'à disparaître; je te pleurerai toujours, toujours; mais au moins, quand tu penseras à moi, — ce qui arrivera, sois en sûr, — tu ne pourras garder de ta pauvre amie qu'un souvenir très doux. Je ne t'aurai jamais causé l'ombre d'une peine ; tant que tu auras voulu de moi, j'aurai été ta servante; congédiée, je suis partie, sans reproche, sans murmure, sacrifiée à toi comme un prêtre à son Dieu! Merci du passé, merci! tu fus ma joie, adieu, adieu, adieu!

Avec un emportement éperdu, elle l'attirait à lui, lui baisait les yeux, la bouche, puis s'enfuyait, farouche, avec un cri de bête blessée.

Le lendemain, elle quittait Brignognan, retournait à Brest, près de son vieux mari qui l'accueillit sans joie.

Avec le privilège de sa belle jeunesse, William l'oubliait en huit jours... et, tout son cœur livré à Simone, il vécut à ses pieds, pris tout entier, cette fois, de la chair et de l'âme; et, Simone, également donnée, penchée sur lui, chassa tous les soupçons, vécut l'heure présente avec ravissement. Ils s'extasièrent ; et ce couple était si beau que les pêcheurs les plus massifs se retournaient pour les regarder passer.

Ils furent mariés ; il y eut grande fête en Plounéour, et les cloches, envolées dans l'azur, sonnèrent l'alliance des deux plus nobles familles de ce sol primitif.

Simone quitta le vieux château de son enfance pour le château de Pontus; mais, là encore, elle se sentait chez elle, connaissait chaque pierre, chaque arbre, y rattachait un jeune souvenir. La mère de William lui remit les clefs des portes; la vieille Marceline, inclinée devant elle, se jura sa servante. Ce fut un temps heureux, rien n'exista plus pour eux que leur amour, emplissant les jours, enchantant les nuits...

Deux ans coulèrent. Un enfant naquit; il fut nommé Roger et déclaré superbe; le bonheur persistait.

Sans doute, c'en était trop pour des destinées humaines, car subitement tout s'assombrit. Mme Lekern avait reparu dans le pays ; mais une Mme Lekern singulière, qui ne se ressemblait plus; les paysans la reconnaissaient à peine et s'étonnaient. Quel mal la rongeait? Amaigrie, les cheveux redevenus noirs, striés de fils d'argent, sans maquillage, les yeux plus grands, brûlés d'une fièvre, elle était autre, peut-être plus belle ; à la comédie succédait la tragédie. Elle revenait, douloureuse, attirée quand même, inlassée de souffrir, préférant encore *voir* à vivre loin de lui.

De ce retour, Simone s'émut. Sans préciser, elle sentait cette femme ennemie ; elle ne disait pas encore rivale. Sa nature jalouse et soupçonneuse était toujours en éveil ; or, devenue épouse, comprenant mieux la vie, elle s'était étonnée à la longue de plusieurs incidents passés inaperçus à leur époque. Pourquoi, depuis des ans, juste au temps où elle même cessait d'accompagner William dans toutes ses errances, pourquoi cette Mme Lekern qu'on rencontrait partout, brusquement, avait-elle vécu enfermée chez elle, recluse, cachée? Puis, ce départ subit, l'année de leur mariage, pourquoi ? Elle flairait comme une odeur de trahison ancienne et de mauvaise intrigue. Pourtant elle chassait ces pensées, puisqu'à présent William existait pour elle seule et l'aimait comme elle

l'aimait elle-même, uniquement, étroitement, jamais distrait une heure de cette tendresse ardente.

Mais, Gabrielle revenue, de nouveau elle s'inquiéta ; le présent confirmait ses soupçons anciens. Cette femme, maladive, émaciée, avait souffert... de quoi ? Elle conclut : d'une rupture. Avec qui ! elle ne voulut pas répondre. Dès lors, elle observa, déjà repliée sur elle-même, farouchement jalouse, roulant des projets sombres. Oh ! elle ne désarmait pas ! Elle saurait défendre son amour, son enfant, sa maison... Peut-être aussi comptait-elle en secret venger l'injure faite à la fiancée, car elle savait mal pardonner... Mais rien ne vint, pas un indice qui pût augmenter son angoisse et lui donner raison.

Peu à peu, elle se rassurait : la terre est à tout le monde ; Mme Lekern avait le droit de venir ou ne pas venir au pays, sans qu'on en tirât des conséquences.

William ne bougeait pas du domaine, ou sortait avec sa femme et Marceline qui portait l'enfant. La vieille dévouée s'était attribué autoritairement la charge de ce nouveau petit maître. C'était le troisième Pontus qu'elle berçait ainsi.

Parfois Simone, comme jadis, s'approchait de William, lui mettait les deux mains aux épaules et le considérait sous la grande lumière. Il ne se détournait pas, lui souriait sans ombre, la contemplait aussi avec des yeux très droits, très doux. Allons, il n'aurait pas su mentir avec cette sérénité ! Chimères que ses soucis, chimères coupables, car elles lui volaient des heures d'amour, des jours de joie... Alors, pour s'excuser elle-même, elle se faisait plus aimante, campait son fils dans les bras de son mari, s'appuyait sur eux deux, incarnant dans ce groupe l'union sainte de la famille, principe absolu des vérités humaines...

Une nuit de septembre, Simone fut réveillée par une rafale formidable qui soufflait sur les toits, arrachant les ardoises. Dans un berceau, son fils dormait près de son lit. Depuis que l'enfant était né, William et elle avaient chacun leur chambre, voisine l'une de l'autre et se communiquant.

Au dehors, c'était la vraie tempête ; à travers la clameur incessante du vent, on entendait les coups de mer s'aplatir aux rochers immuables. Les pensées nocturnes sont tristes même aux âmes heureuses, et l'horreur de ce ciel en folie les multipliait, les rendait plus intenses. Simone se sentit emportée dans un fleuve d'amertumes. Toutes ses craintes, toutes ses suspicions l'assailli-

rent de nouveau ; elle douta du passé, s'alarma du présent, désespéra de l'avenir. L'heure était aux fantômes ; nerveuse, elle écoutait, et sursautait au plus léger craquement des boiseries centenaires...

La bourrasque grandit, atteignit au paroxysme, secoua la maison du sommet à la base, puis s'éteignit en plainte aiguë, terrifiante encore. La jeune femme ralluma sa lampe ; mais, sous cette faible lueur, par la pièce très vaste, de grands pans restaient obscurs, énigmatiques. Elle frissonna. Décidément, la nuit était mauvaise ; elle-même ne se reconnaissait plus. Naguère, elle riait à la tempête, ayant toujours vécu sur la mer, bercée par elle. Un peu de superstition lui entra dans l'âme, son trouble était un pressentiment.

(A suivre.) MAURICE MONTÉGUT.

LES MILLIARDAIRES AMÉRICAINS

(Suite.) (1)

LE ROI DU BLÉ

A vrai dire, celui-là est presque un enfant. Il est né d'une famille de multi-millionnaires dont la place est déjà faite depuis longtemps parmi les potentats de la Cinquième Avenue. Quand il inaugura sa formidable spéculation sur les blés, il n'avait pas vingt ans.

C'est le 2 avril 1897 que commença à fonctionner le *Trust* du Blé *(Wheat Trust)* constitué par Joseph Leiter et quelques spéculateurs du marché des grains. Le premier achat de blé fut fait à cette date au prix de 3 fr. 77 le boisseau *(bushel)*. Le *Trust* continua ses opérations, râflant les réserves de blé en Amérique et en Europe, poussant les prix qui, le 10 mai, atteignaient déjà 9 fr. 25. Les variations causées par la spéculation étaient telles que, moins de six semaines après cette date, Joseph Leiter achetait à 3 fr. 22. A ce moment, il avait accumulé 14 millions de boisseaux. Plus tard, il devait en posséder jusqu'à 35 millions. En même temps, des sinistres inexpliqués se produisaient dans les pays essentiellement producteurs du blé, en Géorgie et en Floride. Des greniers pleins étaient détruits par l'incendie et les prix montaient toujours. Ils atteignaient 9 fr. 87, et Joseph Leiter parvint à en vendre en Europe 25 millions de boisseaux. Il avait déjà réalisé un bénéfice net de 25 millions de francs pour sa part dans le syndicat, pendant les quatorze premiers mois qui suivirent la constitution du *Trust*.

Mais là devait s'arrêter cette surprenante fortune. Les spéculateurs en grains, dont plusieurs avaient été ruinés par le *Wheat Trust* et dont les autres se voyaient, à brève échéance, menacés

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 28 avril.

d'un sort semblable, se coalisèrent à leur tour contre Joseph Leiter et ses amis. Une formidable campagne de baisse fut engagée, soutenue, prétend-on, par un des vieux ennemis de la famille Leiter, le vice-président Hobart. Le *Wheat Trust* avait encore en réserve plus de 15 millions de bushels quand les cours commencèrent à s'effondrer. La superbe récolte de 1898 aux États-Unis acheva la débâcle. En moins de six semaines, Joseph Leiter avait reperdu tous ses bénéfices antérieurs, plus un million de dollars environ. Ses co-associés du *Trust*, qui avaient, par prudence, réalisé leurs positions, s'en retirèrent à temps pour lui laisser supporter la presque totalité des pertes. Au mois de septembre, les blés avaient repris leur cours normal, et Joseph Leiter rentrait chez son père avec la réputation, malgré son insuccès final, d'un des premiers « matches » des États-Unis.

La preuve, du reste, que son crédit personnel n'avait en rien été entamé, c'est que, dès la fin de novembre, il se mettait en devoir de constituer un nouveau *Trust*, destiné, celui-là, à l'accaparement du lait. Les opérations ont commencé avec l'année courante. Déjà, les petits fermiers de New-Jersey, qui approvisionnent New-York, sont balayés. Les marchands en gros, menacés à leur tour, sont entrés en composition. Seule, la *General Dairy Company* résiste encore, mais elle a dû augmenter le prix de son lait au détail de plus de 25 centimes par gallon. Les capiaux arrivent en foule à Joseph, Leiter et le Roi du Blé, roi détrôné, aura fait place au Roi du Lait.

Avant d'abandonner Joseph Leiter, disons quelques mots de sa famille :

Il est le fils de Levi Z. Leiter, qui fut un des rois de l'Argent et qui compte parmi les plus riches habitants de la Cinquième Avenue.

Quant à sa mère, elle jouit, dans tout le continent américain, d'une notoriété particulière.

On l'a surnommée « Mme Malaprop », ce qui équivaut à peu près au personnage imaginaire que les journaux humoristiques français ont baptisé « La Dame aux sept petites chaises ». Ses naïvetés sont proverbiales.

Avant d'épouser M. Lévi Z. Leiter, elle s'appelait miss Mary Remington et habitait l'État d'Ohio. Elle a marié sa fille ainée, miss Mary Leiter, à l'honorable William Curzon, le brillant homme politique anglais, dont la rapide fortune a causé un si vif

étonnement et que la Reine d'Angleterre vient d'appeler au poste de Vice-Roi des Indes. Dans un de ses derniers voyages en France, elle avait fait faire le portrait de sa fille par Meissonier. Quand le portrait fut terminé, elle dit au grand peintre :

— Ne pouvez-vous m'indiquer un bon sculpteur? Mary a un bras délicieux et je voudrais en faire faire un *buste!*

Meissonier dut donner le renseignement demandé, car Mme Leiter montre orgueilleusement à ses visiteurs « le buste du bras » de sa fille.

Au retour d'un voyage en Orient, une amie à qui elle en racontait les splendeurs lui disait :

— Avez-vous vu les Dardanelles?

— Les Dardanelles? répondit Mme Leiter avec indignation. Si nous avons vu les Dardanelles? Ce sont des gens charmants. Nous avons dîné deux fois avec eux.

Mme Leiter est pleine d'admiration pour les vieux maîtres hollandais dont elle a pu admirer les tableaux, soit au Musée, soit chez Vanderbilt, qui en possède une collection inestimable. Elle proclamait dernièrement cette préférence à un dîner chez M. Chauncey M. Depew.

— Il n'y a que ces gens-là qui sachent peindre, dit elle, et si jamais je me décide à faire faire mon portrait, c'est à l'un d'eux que je m'adresserai.

Ajoutons que le cœur de Mme Leiter est à la hauteur de son intelligence artistique et que jamais elle n'a accordé un dollar à une œuvre charitable quelconque.

LES ROIS DE LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE

Avec les Rois de la Propriété Foncière, les Astor, nous nous trouvons en présence d'une exception à peu près unique, une famille dont l'énorme fortune s'est faite, non seulement sans le concours des *Trusts* — au moins sous leur forme habituelle de syndicat de production et de fabrication — mais même sans l'ombre d'une spéculation et par son seul accroissement naturel. Ce phénomène mérite d'être étudié de près ; car, si l'on sait en Europe que les centaines de millions des Astor consistent en immeubles, on connaît moins la loi mathématique en vertu de laquelle ils se sont

accumulés, sans qu'aucun membre de la famille ait jamais fait autre chose que de se croiser les bras et de laisser le flot du Pactole rouler seul et librement dans ses coffres.

En 1790, John Jacob Astor, d'origine allemande, était établi à New-York comme marchand d'instruments de musique. Très entendu aux affaires, il avait réussi à donner à sa maison une extension considérable et était déjà crédité de sommes respectables à la Banque, quand on annonça la mise en vente d'un immense terrain situé dans l'île de Manhattan, alors presque inhabitée et occupée par de vastes cultures maraîchères. Sans hésiter une seconde, John Jacob Astor procéda à une liquidation générale de sa maison de commerce, solda ses derniers accordéons et ses dernières clarinettes, retira ses fonds de la Banque, réalisa tout son avoir et acheta les terrains de l'île de Mahattan pour une somme de 625.000 francs. Ce sont ces terrains, augmentés d'autres acquisitions à New-York et ailleurs, qui constituent la fortune actuelle de la famille Astor. C'est cet achat qui est l'unique opération de spéculation exécutée par un membre de la famille, et il date aujourd'hui de 110 ans.

Avant de mourir, le vieux John Jacob Astor avait exigé de ses enfants, réunis autour de lui, la promesse solennelle que jamais, quoiqu'il pût survenir, ils ne se dessaisiraient de la moindre parcelle de leurs terrains. Le vieillard prévoyait bien quel avenir leur était réservé. Il faut rendre cette justice à ses descendants que la promesse faite au chef de famille a été scrupuleusement gardée jusqu'à ce jour, et tout porte à croire qu'il en sera toujours ainsi.

Les terrains de l'île de Manhattan, aussitôt en possession de John Jacob Astor, avaient commencé à se couvrir de constructions. La vie de New-York, le mouvement de développement de la grande ville naissante, promettaient de se porter de ce côté. La valeur de l'achat de 1790 allait s'augmentant avec une rapidité vertigineuse. Les loyers des maisons rapportaient chaque année des sommes considérables. En 1804, John Jacob Astor avait assez d'argent disponible pour acheter de nouveaux terrains. Il était déjà connu pour la sûreté de coup d'œil avec laquelle il appréciait la plus-value dont tel ou tel terrain, selon sa forme ou sa situation, pouvait être susceptible.

— Astor ? disaient ceux qui le connaissaient, il vous flaire une affaire de terrains à un millier de milles, même quand il a le rhume de cerveau !

Le vice président du Sénat américain à cette époque était un certain Aaron Burr, qui possédait lui-même la plus grande partie de l'île de Manhattan. Aaron Burr caressait le projet d'aller s'établir au Mexique. On ne sait comment John Jacob Astor manœuvra; mais, en juin 1804, il achetait au vice-président du Sénat tous ses terrains de l'île de Manhattan. Aaron Burr les avait acquis lui-même dans des circonstances peu édifiantes. Ils appartenaient à l'Eglise protestante épiscopale, qui les avait cédés à Aaron Burr contre une rente annuelle de 1.250 francs. L'acte de vente entre Burr et Astor fut passé le 3 juin pour la somme de 65.246 dollars (326.230 francs). Le 20 août de la même année, Burr vendait encore à Astor sa propriété de Richmond Hill, moyennant 40.000 francs. C'était fait : la fortune immobilière des Astor était fondée.

Et quelle fortune! Si nous nous en tenons à ces terrains de l'île de Manhattan, négligeant toutes les autres acquisitions faites au cours de ce siècle, les chiffres que nous apercevons tiennent du conte des *Mille et une Nuits*. John Jacob Astor avait déboursé en tout 951.330 francs. Le seul revenu de ces terrains et des immeubles qui les couvrent (immeubles bâtis, il ne faut pas l'oublier, avec les économies annuellement réalisées par le premier Astor et ses descendants) dépasse aujourd'hui *cent millions de francs*. Quelques renseignements complémentaires en feront apparaître l'énormité.

Les terrains de l'île de Manhattan comprennent 1.520 parcelles, ayant plus de sept milles de façades, et cela dans le quartier le plus vivant et le plus peuplé de New-York, quelque chose comme votre rue de la Paix, votre Avenue de l'Opéra ou vos Grands Boulevards. Il y faut ajouter les énormes terrains du quartier de Harlem, les terrains de la ferme Cozine achetés en 1831, par Astor et Cutting, ce dernier revendant sa part à Astor dès l'année suivante. La ferme Cozine était située sur l'emplacement actuellement compris entre la 7e et la 10e avenue et la 53e et 57e rue. L'ensemble est absolument impossible à évaluer et l'on comprendra immédiatement pourquoi.

Le développement incessant de la ville de New-York amène, de temps en temps, la création presque instantanée d'un quartier riche et populeux là où il n'existait que des terrains vagues, sans nul rapport et de médiocre valeur marchande. En raison de la règle scrupuleusement observée par les Astor de ne jamais vendre un mètre de leurs terrains, il arrive sans cesse que telle propriété,

estimée 3 ou 5 francs le mètre dans un quartier excentrique, prend en quelques mois une valeur de 80 à 100 francs. Si les terrains sont couverts de constructions, les loyers montent en un clin d'œil, se doublent, se triplent, se décuplent. Si les terrains ne sont pas bâtis, on les livre aux architectes, aux maçons et voilà un nouveau quartier de la ville qui s'élève et une formidable somme de plus à inscrire à l'actif des Astor. En raison même de la dispersion de leurs terrains aux quatre coins de New-York, il est impossible qu'une plus-value du prix du sol puisse se produire n'importe où dans la ville sans que les Astor y trouvent leur profit.

Cependant, si les opérations se bornaient exclusivement à l'achat direct des terrains ou des immeubles, elles seraient singulièrement circonscrites et la fortune des Astor s'accroitrait dans des proportions beaucoup plus lentes. Ce phénomène se serait même produit depuis longtemps. Aussi a t-on annexé à cette branche de l'industrie astorienne une autre spécialité plus lucrative encore, qui est le prêt sur hypothèques. On estime en ce moment, d'après les déclarations officielles, les sommes prêtées par les Astor, sur garanties immobilières de premier ordre, à 115 millions de francs, rapportant environ 6 millions. Dans le cas où les intérêts ne sont pas payés avec la plus rigoureuse exactitude, dans le cas aussi où l'emprunteur a laissé passer, ne fût-ce que de vingt-quatre heures, la date fixée pour le remboursement de son hypothèque, les Astor s'emparent du gage et c'est un immeuble de plus qui vient s'ajouter à l'interminable liste. Combien y en a-t-il qui sont passés ainsi entre les mains des Rois de la propriété foncière !

Cette effroyable fortune, que les évaluations les plus modérées déclarent supérieure à 1.900 millions de francs, est indivise entre trois personnes : William Waldorf Astor, Caroline B. Astor et John Jacob Astor. On n'y comprend pas, naturellement, tout ce qui a, par dot ou par héritage, passé aux mains des collatéraux. On n'y comprend pas davantage les propriétés rurales, les terrains de Newport et ce fameux château de Cliveden, en Angleterre, que William Waldorf Astor habite actuellement et qui lui coûte, prix d'achat et embellissements, plus de douze millions. Et chaque jour apporte une augmentation. Chaque heure qui s'écoule donne une valeur plus grande aux terrains, aux maisons, à tout ce *Real Estate*, comme on dit ici, le plus grandiose qui soit au monde.

On le voit, si la fortune des Astor n'a pas été, comme celle des autres Rois, édifiée sur les ruines des concurrents, sur la misère

et sur la peine des travailleurs, elle est le résultat des efforts de tous, bien que demeurant la propriété d'une seule famille. Son développement est la conséquence du développement de la richesse nationale elle-même. La prospérité de l'Amérique, la grandeur croissante de New-York, la somme de bien-être, l'afflux des capitaux, le travail d'un peuple tout entier ont abouti à la constitution d'une propriété foncière dont la valeur est supérieure à celle de l'Etat de Delaware tout entier, et double de celle du Nouveau-Mexique et de l'Arizona réunis. Et que sera-ce dans l'avenir ?

LE ROI DES AGRONOMES.

Celui-là ne pèche pas par la banalité. C'est un ancien sénateur, Charles B. Farwell, qui s'est acquis à bon compte un des plus formidables domaines agricoles existant dans les deux mondes.

Il y a une douzaine d'années, l'État du Texas s'aperçut qu'il ne possédait pas de palais législatif, — de Capitole, comme on dit ici — digne de lui. Les caisses publiques n'étaient pas des mieux garnies. La législature rêvait d'obtenir un Capitole sans bourse délier, et elle commença par entrer en pourparlers avec le sénateur Charles B. Farwell, qui semblait homme à accomplir ce tour de force. En effet, aidé de son frère John et d'un syndicat — naturellement — d'entrepreneurs, Charles B. Farwell accepta de bâtir gratuitement, dans la ville d'Austin, un Capitole de granit, dont les plans furent dressés et arrêtés d'un commun accord. Un an plus tard, le bâtiment était terminé et Charles B. Farwell recevait de l'État de Texas, pour ses cosyndicataires et pour lui, une immense étendue de terrain qui n'appartenait à personne. C'est ce terrain qui constitue aujourd'hui le *Ranch* de Farwell, car les autres propriétaires, indemnisés au minimum possible, ont été les uns après les autres évincés par lui.

Les dimensions du Ranch de Farwell, appelé plus communément « Ranch X. I. T. » sont fabuleuses. Il touche ou borne neuf comtés. Au nord, sa frontière est celle du nouvel État d'Oklahoma ; à l'ouest, c'est la ligne même de démarcation du Texas et du Nouveau-Mexique. C'est une bande de terrain dont la largeur est de 33 kilomètres seulement, mais dont la longueur est de 266 kilomètres. Le sol y est extrêmement fertile et couvert, dans les endroits non encore défrichés, d'herbes excellentes pour la nour-

riture des troupeaux, et qui persistent tout aussi bien l'hiver que l'été.

Il fallut enclore ce territoire. Ce fut une grande dépense. On y employa quinze cents milles de fil de fer galvanisé. Des étables, des écuries furent construites; des bâtiments agricoles s'élevèrent de place en place, des puits furent creusés au nombre de 300, dont la profondeur moyenne est de 40 mètres, avec des moulins à vent pour faire mouvoir les pompes. On y installa 120.000 têtes de bétail et 1.550 chevaux, puis l'exploitation commença. Elle embrasse à la fois l'élevage du bétail et l'agriculture proprement dite. Les bêtes à cornes sont superbes. Elles proviennent exclusivement de trois espèces célèbres : Hereford, Aberdeen Angus et Durham. Dès qu'elles ont atteint un degré suffisant d'engraissement, elles sont vendues à Chicago, où on en fait des conserves, presque toutes à destination de l'Europe et des Indes.

La superficie totale du Ranch X. I. T. est de 3.625 kilomètres carrés, où 362.500 hectares. La plus grande partie de ce territoire, est encore utilisée en prairies. Mais, chaque jour, les défrichements s'étendent. Les récoltes de blé vont sans cesse augmentant et la chute du Trust de Leiter est due en partie à la résistance qui lui fut opposée par le propriétaire du Ranch X. I. T.

Si la vie au plein air est moins déprimante que celle des ateliers, où l'atmosphère est sans cesse viciée, il faut convenir qu'elle est rude, sous les ordres de Charles B. Farwell et de son régisseur général, A. G. Boyer. A l'exception des chefs d'exploitation, qui habitent de petites maisons de bois, tous les travailleurs vivent au dehors. Des wagons les suivent partout où ils vont, portant les vivres, les outils, le couchage. C'est dire qu'il n'y a là que des célibataires et le Roi des Agronomes est intransigeant sur ce chapitre.

On ne saurait fixer une valeur, même approximative, au Ranch X. I. T. Si on table sur les revenus, ils sont en moyenne de six millions par an net. Mais ils augmentent tous les jours. Charles B. Farwell prévoit déjà le moment où ses blés et son bétail lui donneront, tous frais payés, deux millions de dollars ou dix millions de francs. En capitalisant au taux de 10 0/0, c'est un capital de 100 millions que représentera d'ici peu le Ranch X. I. T. qui n'aura guère coûté plus de 800.000 francs à son fortuné propriétaire.

QUELQUES REINES.

Jusqu'à présent, le *Trust* est demeuré un instrument de richesse exclusivement masculin. Les femmes qui ont réussi à entasser des millions ont procédé par les anciennes méthodes ; et si leurs progrès ont été moins rapides, il n'en est pas moins vrai que plusieurs d'entre elles sont dignes de faire figure parmi les plus brillants représentants du Roi Dollar en Amérique.

J'ai déjà eu l'occasion, dans une autre partie de cette étude, de présenter au public français les plus marquantes d'entre elles. Je rappellerai pour mémoire Mme Hetty Green, Mme Potter Palmer, Mme Jack Gardner. Encore sont-elles surtout des *femmes de millionnaires* plus que des *femmes millionnaires*. J'entends qu'elles ont principalement pour titre à l'attention générale leur façon de vivre et de dépenser ou d'employer la fortune conquise, sans elles, par leurs pères ou leurs maris.

Il n'en est pas ainsi, par exemple, de Mme Richard King, surnommée la « Reine du Bétail ». Quand son mari, un pauvre garçon d'Orange, dans le New-Jersey, qui avait fondé au Texas un établissement pour l'élevage des bestiaux, passa de vie à trépas en 1885, il était bien loin de laisser à sa veuve une fortune. Mais Mme Richard King était une maîtresse femme et qui ne boudait pas à la besogne. C'est elle qui agrandit le domaine, multiplia les têtes de bétail, créa des débouchés, s'occupa de la vente et vit son avoir doublé en peu de temps. Bien d'autres à sa place auraient pensé avoir droit au repos ; mais le vertige des millions l'avait saisie et elle se replongea plus ardemment dans la lutte. On estime aujourd'hui entre 600.000 et 700.000 hectares la contenance de ses propriétés. Si on ne peut les évaluer avec une approximation plus grande, c'est que jamais elles n'ont été arpentées. Cela fait un territoire aussi grand que le département de la Seine-Inférieure et treize fois plus grand que le département de la Seine. C'est là un véritable empire gouverné par sa propriétaire avec toute l'autorité d'un souverain absolu. Sa volonté est la loi et elle est aussi respectueusement obéie que si elle avait à sa disposition tout l'appareil judicaire d'une société organisée. Il est vrai qu'elle a pratiquement le droit de vie ou de mort sur ses sujets, car si elle en congédie

quelqu'un, celui-là est à peu près assuré de ne jamais pouvoir gagner sa vie ailleurs, tellement est grande la terreur qu'inspire partout la Reine du Bétail.

Mme Henrietta King est une femme d'une cinquantaine d'années, au visage énergique. Elle a, sur son domaine même, deux superbes habitations : mais elle réside plus volontiers dans un véritable palais qu'elle a fait construire récemment dans la ville même de Corpus-Christi. On ne l'apprécie vraiment bien, du reste, qu'en l'accompagnant dans les grandes tournées d'inspection qu'elle accomplit deux fois par an, une fois au printemps, pour juger de l'état du bétail, et la seconde fois à l'automne, pour voir comment se comportent les herbages et comment les animaux passeront l'hiver.

Ces inspections sont de véritables voyages d'agrément. Il y a là, parfois, des centaines de voitures, car les invités sont nombreux, et une imposante escorte de bergers et de cow-boys, de gardes, de cuisiniers et de domestiques. Il va sans dire que Mme Richard King ne connaît pas plus le nombre de ses têtes de bétail que l'exacte contenance de ses terres. Il y a une dizaine d'années, elle possédait approximativement 250 000 vaches, taureaux et génisses, 50.000 veaux, 90.000 moutons et 2.500 chevaux de selle, dans ses prairies de Sainte-Gertrude. Son surintendant, l'homme le plus au fait de la situation actuelle de l'exploitation, affirme qu'aujourd'hui il doit y avoir, dans l'ensemble du domaine, plus de 800.000 bêtes à cornes, 160.000 moutons et 10.000 chevaux. Tous les ans, on embarque environ 300.000 têtes de bétail, qui sont vendues pour une somme oscillant entre 75 et 100 millions de francs.

Deux mots de la façon dont est gouverné cet empire. Le domaine de Mme Richard King est divisé en douze districts. Chacun de ces districts a son seigneur (lord), au-dessus duquel est le surintendant général de Mme King, le Fouquet de ce Louis XIV femelle. Sur toute l'étendue de son district, chaque seigneur jouit d'une autorité suprême. Jamais il ne reçoit d'ordres qu'au moment de la livraison du bétail déjà vendu. C'est lui qui dirige le travail, paie les ouvriers, embauche ou congédie, ce qui est, du reste, fort rare, et gouverne, en un mot, son exploitation. Dans chaque district, le village est construit autour de l'habitation du seigneur, qui est le plus souvent un homme d'âge mûr, mais toujours marié. L'école et l'église sont également placées au centre. Naturellement, le maître d'école et le pasteur, choisis et payés par Mme Richard King, sont entièrement à sa dévotion.

Les maisons du village sont construites en bois brut et très simples; elles sont cependant spacieuses et confortables. Tout autour s'élèvent les baraquements des cow-boys, les huttes des travailleurs mexicains et les écuries des chevaux de selle. La population du domaine est d'environ 2.500 personnes, un peu plus de 100 par village. Tous les employés sont nourris, logés, reçoivent les soins du médecin et les médicaments, le tout gratuitement. Ils n'ont à s'occuper que de leur habillement. Les chevaux, les selles, les brides des cow-boys sont la propriété de Mme Richard King. A la liberté près, ses sujets sont évidemment moins malheureux que les serfs des usines de Rockefeller ou de Knight. En effet, la pauvreté est inconnue, le crime l'est également. C'est presque une félicité relative.

Il y a encore peu de chose à dire de la nouvelle Reine de l'Or, Mme Susanna Bransford Emery, si ce n'est qu'elle est toute jeune, fort jolie et qu'elle a acquis ses millions avec une rapidité déconcertante. Son mari, A. C. Emery, mourut il y a cinq ans — elle avait alors vingt ans à peine — lui laissant pour toute fortune des mines qu'on supposait sans valeur. Mme Emery n'hésita pas. Elle se rendit sur les mines, procéda à des prospections nouvelles, essaya les minerais et acquit la conviction que la proportion d'argent contenu était largement suffisante à en motiver l'exploitation. Son énergie fut récompensée. Chaque jour, la gangue apparaissait plus riche. A la fin de la première année, sa mine lui donnait 30.000 francs de bénéfices nets par mois. Cette mine, appelée la *Silver King*, touche au *Great Ontario*, le gisement argentifère le plus riche qui soit au monde.

Le rendement du *Silver King* alla sans cesse augmentant. Cependant, cela n'aurait pas suffi à constituer à Mme Emery son énorme fortune. Mais, l'an dernier, elle acheta le *Grand Central*, un gisement aurifère dans l'opulent district minier de l'*Eurèka*. En un an, le *Grand Central* a donné à Mme Emery 5 millions de francs et elle a refusé de le céder à une société pour 50 millions. Dans le pays, tout le monde s'accorde à dire qu'elle a agi fort sagement et que le *Grand Central* a une valeur au moins quadruple.

J'ajouterai que Mme Emery, dont la beauté est célèbre, est la coqueluche des Quatre-Cents. Tout le monde la presse de s'établir à New-York, ce qu'elle a jusqu'à présent refusé de faire. Lors de l'élection présidentielle dernière, elle traversa toute l'Amérique pour faire campagne pour Bryan contre l'étalon d'or. Malheureu-

sement, elle arriva trop tard. Dans la seule année 1898, la jolie Reine de l'Or a été demandée en mariage le chiffre étonnant de 138 fois.

LES TRUSTS ET LA POLITIQUE

Ainsi, exception faite pour les Astor et pour quelques rares personnalités féminines dont le rôle est d'ailleurs secondaire, toutes les fabuleuses fortunes des multi-millionnaires américains ont été édifiées par les *Trusts*. C'est l'accaparement, c'est-à-dire un acte prévu et puni par la loi de tous les peuples civilisés, qui a entassé millions sur millions chez les Rockefeller, les Gould, les Goelett, les Gerry, les Sloane, les Vanderbilt et les autres potentats de la Cinquième Avenue. C'est dire quel trouble a été porté dans la vitalité même de l'Amérique, et aussi quelles misères ont été causées et par suite quelles colères soulevées. Un homme qui ne saurait être suspect, car il appartient lui-même à ce monde des Quatre-Cents, dans lequel il tient un rang considérable, le sénateur Chauncey M. Depew, a parfaitement compris et éloquemment fait ressortir les multiples maux qu'engendrent les *Trusts* dans la vie économique des États-Unis. Il a déclaré, devant l'Interstate Commerce Commission, ceci : « Les gens qui possèdent un petit capital, sont généralement des jeunes gens énergiques, qui ont inspiré confiance à leurs amis par leur probité et leur ardeur au travail. Ils ont pu ainsi réunir de quoi commencer une carrière. Que peuvent-ils faire aujourd'hui contre les *Trusts*, qui n'ont laissé improductive aucune branche industrielle ou commerciale de l'activité humaine ? Quels que soient leurs efforts, ce ne sera jamais qu'une question de temps. Ils seront étranglés et rien ne les sauvera. »

Et M. Chauncey M. Depew ajoutait : « Dans cinq ans, il ne demeurera plus un commerçant ou un industriel indépendant de quelque importance aux États-Unis. Les *Trusts* auront en main toutes les affaires du pays. C'est la mort de la concurrence et, par conséquent, des perfectionnements et du progrès. »

Conséquent avec lui-même, M. Chauncey M. Depew a déclaré la guerre aux *Trusts*. Son immense fortune personnelle, aujourd'hui consolidée, lui permet de ne rien redouter et d'avoir son

franc parler. Pourtant, quel sera le résultat de ses efforts? Il faut craindre que toute cette énergie ne soit dépensée en pure perte. Mais il y a d'autres conséquences, plus graves encore, sur lesquelles je me reprocherais de ne pas attirer l'attention.

Le *Trust*, non seulement dans ses opérations, mais dans son existence même, est formellement interdit par la loi. Ne le fût-il pas, il semble même qu'il ne pourrait jamais réussir; la hausse factice d'un produit, même de la première nécessité, dans un pays, devant nécessairement amener un afflux de ce produit venant des autres pays producteurs.

Occupons-nous d'abord de cette seconde objection, qui est fondée, car si le *Trust* n'a pas commencé plus tôt ses ravages, c'est qu'en effet il était assujetti, comme toutes les opérations commerciales, à la loi de l'offre et de la demande. Comment, par exemple, faire monter le prix du sucre à 10 cents, si la Jamaïque ou Cuba peut en apporter à 6 cents ? Comment ? En chargeant le sucre étranger à l'entrée d'un droit de douane de 5 cents. C'est ce qu'a fait le bill Mac Kinley.

Vous vous êtes longtemps demandé, en Europe, par quelle aberration la démocratique Amérique, dont le libre échange avait pourtant assuré le développement commercial et industriel, tombait à son tour dans l'erreur protectionniste. Le motif est là, et il ne faut pas le chercher ailleurs. Le bill Mac Kinley n'a été conçu, présenté et voté que dans l'intérêt des milliardaires accapareurs. Aussi, dès qu'il eut force de loi, dès que les tarifs prohibitifs qu'il édictait furent appliqués, les *Trusts* commencèrent à éclore aux quatre coins du territoire de la République. Ceux qui existaient déjà, en raison de l'impossibilité d'une concurrence étrangère, prirent un nouvel essor. La danse des milliards était commencée.

Pourtant, il demeurait encore des nuages à l'horizon. A côté du bill Mac Kinley et peut-être pour en faciliter le vote par ceux des législateurs qui n'étaient pas dans la confidence, on avait institué contre les *Trusts* des pénalités sévères. Qu'allait-on devenir si quelque juge se mêlait de vouloir appliquer la loi ? Au moins fallait-il que la magistrature suprême du pays fût aux mains des syndicataires. Telle est l'origine de la candidature Mac Kinley, tels sont les motifs de sa réussite. Menacés dans leur existence par les catégoriques déclarations de M. Bryan, les *Trusts* firent des merveilles. Rockefeller, Kinght, Sloane, Havemeyer, tous ceux dont le *Trust* était l'outil privilégié, se syndiquèrent pour le *Trust*

présidentiel. Les souscriptions affluèrent. Un fleuve d'or coula sur l'arène électorale. On acheta les votes à tout prix. Cinquante millions furent dépensés à cette besogne. Les agents de Bryan furent corrompus, sa campagne entravée, ses partisans menacés. On engagea même Mac Kinley, pour assurer son élection, à faire contre les *Trusts* toutes les promesses imaginables. S'y refuser eût été courir à un échec certain. Mais on savait ce qui se produirait au lendemain du scrutin. Mac Kinley est Président et les *Trusts* sont tranquilles.

Le voulût-il d'ailleurs qu'il en serait tout de même! On n'a pas besoin, pour mettre fin à ce mal national, de voter des lois nouvelles. Les lois existent; il suffirait qu'on les appliquât. Mais, le plus souvent, les tribunaux sont peuplés de créatures des grands accapareurs et quand, par exception, il se rencontre une Cour suprême indépendante et énergique comme celle de l'Ohio, on la laisse rendre ses arrêts et on se contente de ne les point exécuter.

TROIS TESTAMENTS HISTORIQUES.

Est-il au moins permis d'espérer que le danger social résultant de l'accaparement des milliards entre les mains de quelques-uns, de la constitution de ces fortunes énormes concentrées dans un petit nombre d'individus, est un danger temporaire, destiné à disparaître dans un temps donné? Ce phénomène, assez fréquent en Europe, s'est longtemps manifesté en Amérique et le proverbe n'est pas très ancien qui disait qu'aux États-Unis il y avait toujours une génération sur deux « en manches de chemise ». Cela signifiait que lorsqu'un homme avait fait fortune, il laissait un fils qui mangeait son avoir et dont le fils, à son tour, devait travailler pour gagner sa vie.

Mais aujourd'hui, les choses ont bien changé. Les fortunes de nos milliardaires sont défendues par leur énormité même : à moins d'une volonté bien arrêtée, la ruine par prodigalité est devenue à peu près impossible. Et pourtant, ceux qui ont réussi à accumuler ces tas de dollars ont voulu en garantir la conservation. Les précautions ont été prises pour que les enfants, au cas bien improbable où ils le souhaiteraient, ne puissent pas dissiper les millions paternels.

Nous nous contenterons pour appuyer cette assertion, de trois exemples authentiques, les trois testaments des trois principaux rois de la finance américaine, Vanderbilt, Jay Gould et Astor. On y reconnaîtra la même préoccupation quant à l'avenir, la même défiance du lendemain, la même anxiété touchant la disparition éventuelle de ces fortunes, si laborieusement amassées. Les milliardaires américains tiennent par-dessus tout à cette forme de la survivance. Quelque chose subsistera d'eux tant que leurs descendants seront riches.

Quand il mourut, le 4 janvier 1877, le commodore Cornélius Vanderbilt laissait environ 450 millions. Il légua sa fortune à son fils aîné, William H. Vanderbilt, alors âgé de cinquante-six ans. Celui-ci mourut à son tour le 8 décembre 1885, laissant plus d'un milliard à ses huit enfants : quatre garçons, Cornélius, William K., Frédéric W., et George W. ; et quatre filles, Margaret, aujourd'hui veuve du colonel Elliott F. Shepard ; Emily, mariée à William V. Sloane ; Florence, mariée à Hamilton Mac Twombly, et Eliza mariée au Dr Seward Webb.

A chacune de ses filles, William K. Vanderbilt léguait une élégante maison sise à proximité de sa propre demeure de la Cinquième Avenue. Chacun des enfants recevait également 50 millions. Il léguait en outre à sa femme le capital nécessaire à produire une rente annuelle de deux millions, plus son palais de la Cinquième Avenue, estimé dix millions, avec les meubles, les tableaux, les statues, les objets d'art qu'il contenait, pour qu'elle en jouit sa vie durant. Son fils Cornelius recevait, en plus de sa part, une somme de 15 millions. A son fils George, il laissait « tout ce que possédait sa mère au jour de son décès ». Le reste de la fortune était partagé par parts égales entre ses deux autres fils, Cornélius et William, qui recevaient de ce chef 300 millions chacun de plus que leurs cohéritiers.

Mais le testament contenait encore une clause essentielle, sur laquelle il sied d'attirer l'attention, car elle dévoile immédiatement les préoccupations du testateur, et sa volonté bien arrêtée de ne pas permettre le gaspillage de ses millions. Quelle que fût la somme reçue par lui, chacun des enfants ne devait toucher que la moitié en espèces. L'autre moitié devait être laissée dans le *Trust* et le bénéficiaire devait n'en percevoir que l'accroissement, le capital étant réservé à ses propres enfants pour ne leur revenir qu'au moment de sa mort. Précisons par un exemple. Cornelius

Vanderbilt recevait donc : 1° 300 millions à titre de legs exceptionnel ; 2° 50 millions pour sa part ; 3° 25 millions comme rémunération du concours apporté par lui à la gestion de la fortune paternelle, soit au total 375 millions. Sur cette somme, 172 millions seulement devaient lui être remis en espèces ou en titres. Les autres 187 millions devaient demeurer dans les caisses du *Trust*, et leur propriétaire ne peut, aujourd'hui encore, en retirer que les intérêts ou l'augmentation résultant des bénéfices. Les 187 millions eux-mêmes sont inaliénables, et seuls les enfants de Cornelius pourront les retirer un jour, à moins — ce qui du reste est d'ores et déjà acquis — que le testament de Cornelius ne contienne la même clause restrictive à cet égard.

Jay Gould mourut le 2 décembre 1892. Il cumulait alors la situation de président du chemin de fer Texas Pacific, du Manhattan Elevated, du Missouri Pacific, du St-Louis and Iron Montina, sans parler de ses fonctions de directeur de l'Union Pacific, etc. Sa fortune, au moment de sa mort, dépassait 800 millions. Il laissait six enfants, qui tous vivent encore aujourd'hui. C'est, par rang d'âge, George, Edwin, Helen, Howard, Anna et Frank. Jay Gould, par son testament ouvert le 12 décembre 1892, partageait également sa fortune entre ses enfants. Seul, George recevait un legs supplémentaire de 30 millions pour récompense de sa collaboration aux affaires paternelles. Miss Helen recevait également, en plus de sa part, la maison familiale de la Cinquième Avenue et le château d'Irvington. Mais aucun des héritiers ne pouvait toucher sa part en espèces. Les millions de Jay Gould devaient rester dans le syndicat et leurs nouveaux propriétaires ne devaient pas les retirer. Les intérêts et l'augmentation du capital étaient seuls laissés à leur libre disposition. Bien plus, si l'un des enfants venait à mourir, sa part dans les capitaux du *Trust* devait revenir aux enfants survivants. En outre, tous les points litigieux, toutes les contestations à survenir devaient être déférés à l'arbitrage de George Gould, investi par la volonté paternelle du droit de les trancher souverainement à son gré.

George Gould a épousé Edith Kington dont il a quatre enfants : Kington, Jay, Mayone et Helen Vivian. Edwin Gould n'a que deux fils, Edwin et Frank ; Anna Gould a épousé le comte de Castellane et Howard s'est marié tout récemment avec miss Katherine Clemmons. Enfin miss Helen Gould et son frère Frank sont encore célibataires.

Au moment de sa mort, en 1875, William Waldorf Astor avait partagé sa fortune de façon égale entre ses deux fils, John Jacob Astor II et William Astor. Tous deux sont morts, l'un en février 1890, l'autre le 26 avril 1892. Le fils de John Jacob Astor II, William Waldorf, habite aujourd'hui l'Angleterre. Il a à peu près rompu toutes relations avec l'Amérique et ne quitte guère son admirable château de Cliveden. Mais son frère William, demeuré plus Américain, a laissé un véritable testament de milliardaire, en tout conforme aux règles que nous posions tout à l'heure.

Sa fortune de 500 millions était partagée comme suit. Tout d'abord, 3 millions de rente à sa veuve, 20 millions à chacune de ses trois filles, qui sont aujourd'hui Mme Orme Wilson, Mme J. Colman Drayton et Mme J. Roosevelt, et 50 millions légués à divers établissements de charité. Tout le reste allait à son fils le colonel John Jacob Astor III. Mais sur ces 360 millions à lui attribués, le colonel John Jacob Astor ne devait toucher que 90 millions séance tenante, et 90 autres millions en 1896. Les 180 millions restants devaient créer le capital d'un *Trust* et le légataire, contraint à respecter ce placement, ne devait en recevoir que les intérêts et l'accroissement.

Ainsi, même préoccupation chez ces trois Rois du Dollar, même terreur de la disparition de la fortune créée, même ambition de la continuité de la dynastie. On l'a vu dans les chiffres que j'ai donnés plus haut pour chacune de ces familles : les prévisions des testateurs n'ont pas été trompées. Ainsi protégées contre toute éventualité de dilapidation, les fortunes ont suivi la même progression ascendante, des millions se sont ajoutés aux millions, suivant la même loi mathématique. Le puissant mécanisme du *Trust* a continué son travail d'absorption des capitaux étrangers, s'enflant, se gonflant, chaque jour avec une force nouvelle, grandissant le réseau des voies ferrées des Vanderbilt et des Gould, le chiffre des bâtiments des Astor.

LES MILLIARDAIRES ET L'IMPÔT.

Ce n'est pas seulement la ruine, la misère, la famine, l'oppression que les *Trusts* ont implantées aux Etats-Unis ; c'est la corruption électorale, c'est la prévarication de la justice, la vénalité du

pouvoir législatif, l'impuissance volontaire, l'inertie calculée du pouvoir exécutif. Le mal est grave, la plaie est profonde et se creuse davantage chaque jour. Il y faudra, le moment venu, porter le fer rouge si l'on veut en enrayer les progrès.

Le premier acte à accomplir serait de contraindre les Rois du Dollar à acquitter les charges de l'impôt au même titre que leurs concitoyens. En ce moment et toujours grâce à la vénalité des fonctionnaires des taxes, ils ne paient rien, ou presque rien. On va en juger par des chiffres.

On sait qu'aux Etats-Unis, on n'est assujetti à l'impôt de façon régulière — sauf pour les immeubles — que dans l'Etat où l'on a fixé sa résidence. Même avec ces dispositions de la loi, certains richards auraient encore à acquitter des sommes relativement assez élevées, bien que notablement inférieures à ce qu'elles devraient être en bonne justice. Je ne suivrai pas le détail des subterfuges plus ou moins illégaux employés par les répartiteurs. L'intéressant n'est pas de savoir par quel moyen on a pu dispenser tel ou tel de payer ce qu'il devait à l'Etat ; c'est de comparer ce qu'il paie aux Etats-Unis avec ce qu'il paierait dans les pays où l'impôt n'est pas exclusivement basé sur ce qu'on appelle les signes extérieurs de la richesse.

Pour une fortune évaluée par le fisc lui-même, à un milliard deux cent cinquante millions, John D. Rockefeller est imposé sur un revenu de 1.500.000 francs (un pour mille), et paie 30.000 fr. d'impôts. En Allemagne, il paierait, à raison de 0 fr. 50 pour 1.000 sur le capital et de 4 0/0 sur le revenu, *trois millions cent vingt-cinq mille francs*. John Jacob Astor, qui paie 25.000 francs en Amérique, paierait *douze cent cinquante mille francs* en Allemagne et 833.000 francs en Angleterre. Pierpont Morgan, D. O. Mills, W. D. Sloane et H. M. Twombley, qui paient chacun 2.100 francs en Amérique, paieraient chacun 250.000 francs en Allemagne et 166.000 francs en Angleterre. Robert Goelett, Elbridge, T. Gerry et George Gould ne paient rien. Les deux premiers se sont établis à Rhode-Island, le troisième à New-Jersey, pour échapper à l'impôt de New-York. Robert Goelett paierait 250.000 francs en Allemagne et 166.000 francs en Angleterre, Gerry paierait 125.000 francs en Allemagne et 83.000 francs en Angleterre ; George Gould paierait 187.500 francs en Allemagne et 125.000 francs en Angleterre. Et ainsi du reste.

Mais voici qui est plus extraordinaire encore. Cette habitude de

se dérober à l'impôt est si aisée et si douce à conserver, que rapidement elle a passé des particuliers aux personnes morales elles-mêmes. D'une façon générale, les compagnies de transports en commun de la ville de New-York, qui emploient le sol de ses rues, de ses avenues, de ses boulevards, ne paient pas un centime d'impôt sous quelque forme que ce soit. La plus importante est la *Metropolitan Street Railway*, dont le capital est de 232 millions. Ses recettes ont monté l'année dernière à plus de 30 millions, laissant 20 millions de bénéfice net. Elle n'a pas payé un cent. La *Third Avenue Railway Company* est au capital de 45 millions. Elle a réalisé l'an dernier 6 millions de bénéfice. Impôt : Néant! L'*Union Railway*, au capital de 10 millions, la *Sixth Avenue Railway*, au même capital, s'en sont tirées également indemnes. Et ces compagnies, dont le capital social a été accru dans d'énormes proportions (100 millions pour la *Metropolitan Street Railway*), de façon à emplir d'actions les poches des milliardaires New-Yorkais à qui elles appartiennent, distribuent annuellement des dividendes variant entre 25 et 35 0/0, non pas même du capital initial, mais du capital ainsi frauduleusement augmenté.

Il faut rendre à la municipalité de New-York cette justice, qu'à plusieurs reprises elle s'est efforcée de mettre un terme à ces abus scandaleux. En 1891, elle prétendit imposer le capital de l'*Union Trust Company*. L'affaire vint devant la Cour d'Appel et la municipalité fut déboutée. Le juge Feltner affirme que cette décision de la Cour d'Appel a coûté à la ville de New-York 500 millions depuis sept ans.

Est-il vraiment nécessaire d'insister davantage? Je ne le crois pas. Les milliardaires de New-York, soit qu'ils agissent individuellement, soit qu'ils se groupent en *Trusts*, n'ont d'autre objectif que d'accroître leurs fortunes déjà scandaleuses et de se dérober à toute contribution dans les charges sociales de leur pays. Pour atteindre ce double but, rien ne saurait les arrêter. L'humanité, la loyauté, le respect des engagements pris, la pitié pour la souffrance des autres sont autant de sentiments qu'ils se font gloire d'ignorer. Ils ont asservi à la puissance de leur or les lois elles mêmes et ceux qui ont reçu mission de les appliquer. Et chaque jour rend la situation plus grave. Avec le chiffre de leurs millions croît la puissance destructive et démoralisatrice de ces corrupteurs. Quelle que soit l'animosité qu'ils inspirent, ils continuent leur rôle néfaste, sans s'apercevoir que, après avoir si longtemps foulé les lois aux pieds, ils pourront être malvenus un jour à implorer la protection des lois;

et qu'après avoir fait si bon marché de la vie humaine, ils pourront rencontrer des hommes qui, à leur tour, feront bon marché de la leur.

C'est à cette éventualité terrible que marchent en ce moment les Etats-Unis si, dans un délai très bref, des précautions énergiques ne sont pas prises par les pouvoirs publics. Ces précautions, du reste, seraient bien simples : elles consisteraient purement et simplement à appliquer la loi.

— Quelle que soit l'origine de son élection, me disait, ces jours derniers, un des hommes politiques les plus marquants et les plus justement estimés de Washington, M. Mac Kinley doit comprendre aujourd'hui toute l'étendue du danger. Qu'il se dégage de ses compromettants protecteurs de jadis, qu'il fasse respecter la loi contre les *Trusts*, qu'il sévisse contre les juges prévaricateurs et les répartiteurs corrompus! Sinon, il ne tardera pas à se trouver en face d'un péril intérieur autrement redoutable que ce péril extérieur dont les forces américaines ont eu si facilement raison.

CARACTÈRE SPÉCIAL DES MILLIARDAIRES

En présence des invraisemblables agglomérations de capitaux dont j'ai indiqué, dans les précédents chapitres, la genèse et la formation, une question se pose invinciblement à l'esprit. Quelle somme et quel genre de jouissances ces capitaux sont-ils susceptibles de fournir à leurs propriétaires? La question est plus importante, en effet, qu'elle ne le semblerait au premier coup d'œil. Les spéculateurs acharnés, qui, parvenus au seuil de la vieillesse, après un surmenage incessant, lequel, parfois, n'a pas duré moins de vingt ou trente années, restent néanmoins sur la brèche, obéissant nécessairement à une passion dont le mobile nous échappe. Pourquoi vouloir sans cesse plus de millions? Pourquoi cette poursuite folle de nouvelles richesses, quand il demeure établi que cette opulence, si ardemment convoitée, ne leur apportera aucune satisfaction supplémentaire, ne changera rien à leur genre de vie et ne compensera en aucune façon la somme de labeur exigée pour sa conquête?

Il est une constatation qui s'impose, dès le début de cette étude; c'est que l'insatiable milliardaire américain ne ressemble en rien aux thésauriseurs dont l'Europe nous a fourni de si merveilleux échantillons. Il n'a aucun trait d'Harpagon ni de Shylock. Il

n'entasse pas, comme votre avare classique, les millions sur les millions, pour le seul plaisir de leur contemplation. Cela ne s'accorde pas avec le tempérament anglo-saxon, infiniment plus pratique, moins idéaliste, moins rêveur. Un milliardaire ne se lamenterait pas et ne s'arracherait pas les cheveux pour la perte de sa cassette. D'abord, on ne lui volerait pas de cassette, pour l'excellente raison qu'il n'en possède point. Son coffre-fort ne renferme même que les espèces nécessaires aux besoins de tous les jours. Les comptes des banques, créditeurs en sa faveur, lui tiennent lieu de toute autre constatation matérielle de son opulence. Le reste lui importe peu.

C'est donc bien pour mettre en service la valeur économique de l'argent, que le potentat de la Cinquième Avenue continue jusqu'au tombeau les effrayants efforts dans lesquels il n'a jamais cessé d'user sa vie. Seulement, il a, de cette valeur économique, une conception qui lui est propre et qu'on ne saurait retrouver, en dehors de lui, qu'à l'état de rarissime exception. Son rêve, c'est de *bluffer* ses amis, ses voisins, ses rivaux, l'Amérique, le monde. C'est d'avoir quelque chose que personne n'a et de faire savoir à tous qu'il l'a. C'est d'exciter sans trêve les jalousies ambiantes et il est encouragé dans cette voie par sa famille et son entourage. Sa femme, ses filles le harcèlent sans cesse et, si tant est qu'elles soient capables d'un effort cérébral, cet effort sera employé à découvrir quelque façon inédite de gaspiller les millions.

Pendant plusieurs années, les donations furent à la mode. On apprenait presque chaque jour un cadeau princier fait à telle ou telle Université, à telle ou telle bibliothèque, par M. Vanderbilt ou M. Astor. Les journaux enregistraient, avec force commentaires, ces témoignages d'ostentation et d'amour de la réclame. Puis, peu à peu, le public s'est blasé. Les libéralités ont presque passé inaperçues. Devant la fréquence des dons, la gratitude des bénéficiaires a diminué; sans plus tarder, les milliardaires ont changé leur manière de procéder, et ont recherché l'excentricité dans une autre voie, mais toujours dans le même esprit de morgue insolente : « Ce que j'ai, vous ne pouvez pas l'avoir ! » Il ne faut pas voir ailleurs la réponse au problème que je posais tout à l'heure. Un rapide examen va d'ailleurs nous en convaincre.

(A suivre.) L. DE NORVINS.

L'ÉNIGME DE LA MAIN (1)

Nous allons maintenant pouvoir faire de la vraie Chiromancie.

Dès le début une méthode s'impose; nous commencerons par la Chirologie ou verbe de la main, pour passer ensuite à la Chirographie — étude des signes écrits — et terminer enfin par la Chiromancie proprement dite, ou divination par l'étude synthétique des mains.

Les mains, chacun le sait et le peut constater aisément, sont plus ou moins longues, plus ou moins courtes, plus ou moins larges, plus ou moins étroites. Elles se terminent par des doigts dont la forme fuselée, carrée ou spatulée, les partage en trois races bien distinctes, ayant des idées, des mœurs et des goûts différents.

Jamais un être à doigts pointus (car en disant doigts pointus nous disons mains qui ont les doigts pointus) n'agira, ne pensera, ne vivra comme un être à doigts carrés. S'ils ont les mêmes désirs, le même but, je vous assure qu'ils ne prendront pas le même chemin pour réaliser ces désirs, pour atteindre ce but.

La forme des doigts indique le type de la race; le mot *type*, vous le savez, vient du terme *typos* : empreinte. L'empreinte atavique marque l'être à ses extrémités, et on peut dire que la nature a disposé les doigts de l'homme de manière à ce qu'ils soient bons ou mauvais conducteurs des fluides magnétiques, qui seront émis ou reçus, rejetés ou emmagasinés, suivant que l'être aura tendance à se déperdre ou à se garder.

L'humanité est donc, de par la forme de ses mains, partagée en trois races :

L'être à doigts carrés;

(1) Ces lignes sont extraites du curieux volume, l'*Enigme de la main* par Mme A. de Thèbes (un vol. ill. 5 fr., F. Juven, éditeur.)

L'être à doigts pointus ;

L'être à doigts spatulés ;

Une quatrième catégorie : l'être à doigts coniques, procédant de la race carrée et de la race pointue.

Je pourrais, à la rigueur, en faire une race distincte, puisque l'individu à doigts coniques a ses idées bien arrêtées, et se différencie ainsi des autres par ses goûts et ses actes ; mais il n'en est pas moins un type mixte n'ayant, il est vrai, ni la dureté de la main carrée, ni la légèreté de la main pointue, mais réalisant pourtant une moyenne procédant des qualités et défauts de l'une et de l'autre.

MAIN CARRÉE OU MAIN DONT LES DOIGTS SE TERMINENT EN CARRÉ

Une main carrée est celle dont la phalange onglée des doigts se termine en carré par une coupure nette. Vous allez me dire, j'en suis certaine : « Mais on a les mains en rapport avec son être, elles suivent le tempérament de leur propriétaire ! » Du tout. On voit de faibles complexions à mains rouges et larges, et de fortes créatures offrant des mains pâles, frêles et fuselées. C'est là où la nature est admirable, car, par ses signes extérieurs, elle nous indique ce que valent ces êtres, et c'est bien sciemment qu'elle a voulu qu'il en fût ainsi. Elle nous dit : « Fais attention, tu te trouves là en face d'un animal malfaisant, dangereux, ou bien ne fais pas mal à cet être ; il est sensible et bon ; livre-toi à lui, aie confiance. »

Elle nous éclaire en bonne mère qu'elle est ; elle nous dit la façon d'utiliser nos semblables.

Aux mains molles, direz-vous, faiblesse ; aux mains dures, énergie. Pas toujours, j'ai vu des mains molles très énergiques et des mains dures sans volonté.

La forme des doigts, voyez vous, c'est l'aiguilleur dans ce grand voyage de la vie.

Pour se bien porter, il faut d'abord, et avant tout, un bon estomac. Eh bien, pour bien se diriger, il faut d'abord et avant tout avoir des doigts carrés. Qu'importe si la main est dure ou molle. Avoir la main bien carrée, pas trop souple, c'est-à-dire ni trop dure, ni trop molle, voilà une boussole !

Ah ! que Dieu a fait la part belle aux doigts carrés ; ils ont tout

pour eux. Leur propriétaire est un bon philosophe, qui regarde bien la vie avec sang-froid. Il est doué d'esprit de méthode, conçoit lentement mais nettement. Les idées ne sont point d'éclosion rapide, mais elles germent sûrement et fructifient avec abondance. Les doigts carrés saisissent à merveille le côté pratique des choses; ils sont réalisateurs, administrateurs de premier ordre, organisateurs parfaits. Leur ordre matériel est très grand. Caser, ranger, organiser, régulariser, voilà le rôle de la main carrée.

Leur esprit de justice émousse leur sensibilité. Ne leur demandez ni rêves bleus, ni tendresse, ni la bonté vraie; le réel, le positif, le juste, le droit, le devoir.

Le monde moral matériel, social, est divisé pour elles en compartiments.

Maintenant, si vous avez besoin d'elles, si vous avez besoin de leur protection, si vous avez quelque chose à leur demander, soyez bien clairs, bien nets, bien concis, ou alors elles ne vous écouteront plus et auront un profond mépris pour vous.

Les mains carrées sont les mains utiles par excellence; elles sont au service des idées, car elles n'ont pas d'initiative individuelle.

Que de gens ont des idées, qu'ils ne savent mettre en pratique!

Les idées appartiennent aux doigts pointus; les doigts carrés les leur prennent pour les réaliser.

Aux doigts pointus la théorie.

Aux doigts carrés la pratique.

Une digression est ici nécessaire. Je tiens beaucoup à vous parler sommairement des « nœuds » qui se trouvent aux doigts.

Ces nœuds, ou articulations, ne sont point, sous le rapport chiromancique, assez importants pour faire l'objet d'un long chapitre, mais leur signification a quelque poids : il est bon de l'enregistrer en passant.

Ils sont, à la gamme d'observations déjà faites, ce que le dièse et le bémol sont à la gamme harmonique. Ils augmentent ou diminuent la qualité ou le défaut.

Prenons la main carrée, c'est-à-dire celle dont les doigts se terminent en carrés.

Chacun de ces doigts compte trois phalanges, sans en excepter le pouce, dont la troisième existe enclose dans le métacarpe.

Chaque phalange est séparée par un nœud, qui leur fait clôture mitoyenne.

Il y a donc deux nœuds articulés pour trois phalanges; le premier, vers la paume, porte le nom de nœud d'ordre matériel; le second nœud s'appelle logique ou philosophique.

La Chiromancie en compte un troisième, sorte de renflement, à la pointe de la phalange onglée. La présence ou l'absence de ces nœuds retarde ou accélère le passage des influences idéalistes.

Le nœud philosophique indique l'intensité ou la faiblesse des facultés rationnelles : logique, méthode, causalité, comparaison.

Le nœud d'ordre matériel sert d'étiage aux qualités dites pratiques.

Celui qui a le nœud philosophique aura de l'ordre dans les idées; celui qui a le nœud d'ordre matériel aura de l'ordre dans les choses.

Peu nécessaires aux doigts carrés, les nœuds rendent, par contre, d'immenses services aux doigts pointus dont ils atténuent les défauts.

Ces nœuds jouent un peu le rôle de ceux que les gymnasiarques font à leurs cordes afin d'avoir plus de prises, ils offrent plus de résistance au glissement des idées.

Ils en rendent l'absorption plus difficile, mais plus difficile aussi la déperdition.

Telle une bague qui entrant difficilement dans un doigt, en serait également malaisée à retirer.

Le nœud philosophique, on l'a bien compris, relie la phalange onglée à la phalange médiane, ou du milieu. Le nœud d'ordre matériel relie la phalange médiane à la phalange inférieure.

La main qui possède ces deux nœuds n'en retire point la beauté plastique, mais, en revanche, elle en retire un caractère bon et équilibré.

Que souhaiter de plus, ordre dans les idées, ordres dans les actes, ordre dans les choses.

Grâce à ces nœuds, vos décisions seront toujours précédées de réflexions ; ils vous feront peser le pour et le contre, imposant à vos idées une sorte de station, d'arrêt, qui permettra le contrôle des impressions.

Les doigts lisses, c'est-à-dire les doigts sans nœuds, agissent d'instinct et l'instinct n'est pas toujours la raison, cela dépend des appétits, cela dépendra aussi de la forme du doigt carré, pointu ou spatulé.

Par conséquent si notre main carrée n'a pas de nœuds, elle n'en

sera pas moins parfaite, parce qu'elle est née raisonnable et raisonneuse, parce qu'elle a le sens pratique par excellence.

Le nœud philosophique ne ferait que la rendre insupportable, en la dotant d'une détestable tendance à l'argutie et le nœud d'ordre matériel lui amènerait le tatillonnage, la manie et souvent l'avarice.

Il n'en est pas de même pour les mains pointues, je vous le prouverai lorsque j'aurai fini avec la main carrée à laquelle je reviens.

Je disais que la main carrée était la main utile par excellence, parce qu'elle possède à un degré excessif l'esprit de conduite.

Par d'imagination, oh non ! si votre mari a les doigts carrés, madame, ne lui demandez pas qu'il cause littérature ou poésie.

Pas d'imagination romanesque ; la femme dont le mari a les doigts carrés devra renoncer à l'espoir de lui faire partager ses rêves bleus, si elle en fait.

Un homme instruit, à doigts carrés, préfère les sciences, la philosophie, la politique à la littérature.

Il est beau pilote pour sa barque. Sa femme et ses enfants ont, en lui, un guide prévoyant et sûr.

Un homme à doigts carrés sera actif, travailleur et amoureux de son devoir, soucieux de ses charges familiales.

Les enfants seront des hommes ; il saura les armer dans la vie suivant leurs véritables aptitudes et non d'après les aspirations de jeunesse.

Il saurait, au besoin, leur faire comprendre qu'un bon métier bien sûr vaut mieux qu'une carrière libérale, médiocrement fournie.

Avec cela très amoureux de la forme et des convenances.

(Les doigts carrés ne sont jamais de beaux causeurs.)

Louis XIV avait les doigts carrés ; lisez le portrait que trace de lui Saint-Simon :

« L'esprit de Louis XIV était au-dessous du médiocre, il eut toute sa vie plus de faible que de goût pour la gloire. Très modéré, secret, maître de sa langue, son amour pour l'ordre et la règle était extrême ; il se tenait en garde, contre le mérite transcendant, contre la supériorité de l'esprit, des talents et des sentiments. Il jugeait les hommes par leur goût et leur aptitude pour les détails, noyé où il était lui-même dans les vétilles et perdant son temps dans l'examen des minuties.

« Parce qu'il aimait la symétrie, il se croyait doué de l'instinct du beau, il réglait tous les matins l'emploi de sa journée ; donnant

des ordres avec netteté, il était exact aux heures qu'il indiquait.

« Quoi qu'il pût arriver, il prenait médecine tous les mois, entendait la messe tous les jours et communiait cinq fois par an. Il avait le goût de la promenade et de la chasse. Aux dames il ôtait son chapeau tout à fait, mais de plus ou moins loin, selon leur rang; aux gens à demi titrés, il le tenait en l'air, ou à son oreille, quelques instants plus ou moins marqués.

« Aux seigneurs, mais qui l'étaient moins que ces derniers, il se contentait de mettre la main au chapeau. Comme pour les dames, il l'ôtait pour les princes du sang.

« A ses repas, il se soulevait à demi pour chaque dame à tabouret qui arrivait ; — il voulait que ses maîtresses et les dames de sa Cour eussent faim quand la fantaisie de les voir manger le prenait. (*Personne n'est plus autoritaire que l'homme aux doigts carrés.*)

« En voyage, il n'aimait pas qu'elles s'aperçussent de la chaleur ou du froid.

« Elles lui plaisaient par une humeur toujours égale, il voulait qu'elles fussent toujours gaies, toujours prêtes à marcher, à danser, à le suivre où il lui plaisait d'aller.

« Il était constamment vêtu de velours plus ou moins sombre (*les doigts carrés ont horreur des fanfreluches et des choses qui n'ont pas une belle et bonne valeur intrinsèque*) avec une broderie très légère; jamais de bagues, ni de pierreries, qu'à ses boucles de souliers, de jarretières et de chapeaux.

« Le cordon bleu sous l'habit, excepté les jours de fête de famille, où il le portait par-dessus, avec des pierreries pour huit à dix millions. »

On ne peut pas trouver un portrait plus parfaitement complet d'homme à doigts carrés, lisses, sans nœuds : méthode, ordre, sens pratique et par-dessus tout autorité.

Je trouve dans d'Arpentigny un portrait d'homme à doigts carrés avec de gros nœuds (M. Guizot) :

« Il est de ces esprits rétrospectifs, dont la lampe ne jette de rayons qu'en arrière. Ils se perdent dans les détails qui demandent aux morts le secret des vivants, et à qui le temps passé cache le temps présent. Nourri dans le professorat, il en a la morgue et le pédantisme. — Deux choses lui ont été antipathiques : la guerre, parce qu'elle laisse dans l'ombre les discoureurs stériles en actes (*surtout, parce que les doigts carrés ne sont pas des hommes*

d'action, il faut laisser cela aux doigts spatulés) et le peuple, parce qu'il ne suffit pas pour lui paraître un grand homme de montrer un grand esprit. »

Oh! l'esprit pour les doigts carrés, c'est une qualité des plus négligeables.

Donc, DOIGTS CARRÉS LISSES :

Ordre.

Discipline.

Suite dans les idées.

Administration.

Organisation.

Raisonnement.

Déduction et positivisme.

DOIGTS CARRÉS A NŒUDS :

Toutes ces qualités, poussées à l'extrême, jusqu'à la manie pour l'ordre, jusqu'à la tyrannie pour la discipline, jusqu'à l'argutie subtile pour le raisonnement. Les doigts carrés, à nœuds, annoncent des êtres qui, voulant trop bien faire, dépassent le but et se rendent insupportables à leur entourage.

L'homme aux doigts carrés, ne l'oubliez pas, n'est pas perfectible, il est toujours le même : s'il est mauvais, et cela dépend des influences astrales, il est toujours mauvais, — s'il est bon, il est toujours bon.

Il ne subit pas l'influence du milieu, comme le doigt pointu, et n'admet d'autre maître que lui-même.

C'est pour cette raison que tous les auteurs qui ont étudié les mains donnent à ces doigts le qualificatif d'indépendants, et prêtent à leur maximum de déformation, le doigt en bille, des tendances à l'assassinat, lequel est toujours, on l'avouera, une preuve d'extrême indépendance.

MAINS POINTUES

Les mains pointues sont les mains dont les doigts se terminent en forme de fuseau.

Cette main, fort jolie, n'est pas heureusement douée pour la bataille de la vie.

Les êtres aux doigts pointus sont tous des êtres d'impression, d'impulsion, dénués complètement de raisonnement et de logique.

Le sens moral, le sens pratique leur manquent absolument. Ils arrivent très difficilement, dans la vie, à être quelqu'un.

Ils touchent à tout, sont aptes à tout et se montrent imparfaits dans tout.

L'imagination est leur qualité maîtresse, si toutefois nous pouvons appeler une qualité une imagination excessive.

Si les doigts pointus se mêlent d'écrire, s'ils développent leur imagination dans la fiction, ce sont des conteurs admirables, ils arrivent au génie. Alexandre Dumas père avait tous les doigts pointus, même le pouce, et comme imagination, je crois, celle-là, qu'elle était géniale.

Sa fécondité de visions et de fictions fut absolument inépuisable.

Les mains pointues raisonnent avec le cœur.

Ce sont des sensibles, mais les impressions sont chez elles tellement vives! entrant et sortant avec la même rapidité par les pointes des doigts.

Telle la bague, dont je vous parlais plus haut, montant et descendant avec facilité le long d'un doigt lisse et pointu, la pensée va et vient, entre dans le cerveau et le quitte avec une extrême vélocité.

Un être à doigts carrés peut mourir de chagrin ; un être à doigts pointus, jamais.

Une veuve à doigts pointus veut toujours mourir de chagrin ; un an après, elle est remariée. Vous pouvez lui prédire qu'elle se remariera, vous ne vous tromperez jamais.

Du reste la main pointue a toujours plusieurs lignes d'union secrète dans la paume.

Elles sont volages, changeantes, aucun sentiment, aucune idée n'a de racine chez elles.

Ces êtres-là, notez-le bien, ne sont jamais sûrs, ne comptez jamais, vous lisez bien, *jamais* sur eux. L'amour, l'amitié, la protection, la reconnaissance, tous ces sentiments sont admirables quand ils en parlent, car ils sont beaux parleurs, mais ne les mettez pas à l'épreuve, ils sont incapables d'affection durable.

Ne leur en veuillez pas cependant. En jurant qu'elle se mettrait au feu pour vous, une main pointue est sincère, mais chez elle un sentiment chasse l'autre, la mémoire du cœur est faible, c'est l'ingratitude et l'infidélité même.

Le doigt pointu ne réfléchit pas, ne se souvient pas : il rêve.

Mais quelle belle main! Paume moyenne! doigts sans nœuds, ongles en amandes et rosés!

J'ai vu ces femmes absolument laides. Grâce à cette main-là, on oubliait leur laideur pour ne suivre que leurs gestes toujours élégants, car les mains pointues possèdent, à un degré élevé, le sentiment de l'élégance et des arts. Chez elles, tout est gracieux, tout est harmonieux; il n'y a pas une main pointue, quelle que soit l'influence astrale, qui n'ait le sentiment du beau et de la parure. Ce qu'elles achètent, fût-ce un rien, a toujours du cachet.

Du reste, on appelle ces mains des mains artistiques.

On les appelle aussi des mains aristocratiques; mais cela est une erreur, notez-le bien, et j'en ai fait l'expérience maintes fois : les mains dites de race, mains de gentilshommes ou de duchesses, vraies mains de sang bleu, sont rarement pointues. Elles sont parfois carrées, mais presque toujours coniques.

Par contre, combien d'êtres de basse extraction présentent une main pointue, dite, à tort, aristocratique!

J'ai chez moi le moulage d'une main de femme, que Alexandre Dumas fils m'a donné : c'est la plus jolie main pointue, fuselée même, qu'on puisse voir. M. Dumas m'en a raconté l'histoire : cette main avait appartenu à la fille d'une concierge, partie à seize ans de chez ses parents, parce que son père, un alcoolique, la battait. Elle avait couché sous les ponts et vécu dans une société plus que bizarre, — mais ses doigts pointus la poussaient vers le beau : le fluide artistique était en elle; elle aimait les arts, les chiffons, les dentelles et elle louvoya de telle façon qu'elle mourut princesse.

On a donné le nom de main aristocratique à cette main, parce que vraiment elle est aristocratique de goûts et d'idées. Si votre fille a les doigts pointus et que vous vouliez la mettre en pénitence, faites-lui laver la vaisselle ou cirer les chaussures, la punition sera plus terrible que cent coups de bâton.

Je vous le répète, le vrai sang bleu a rarement la main pointue, surtout chez les hommes.

Et c'est, précisément, parce que les hautes dames n'ont pas de mains pointues, qu'elles sont dirigeantes.

Un peuple, dirigé par un souverain à mains pointues, serait fort à plaindre. Ce poste de haute responsabilité ne saurait convenir à la paresse des doigts fuselés. Raisonner, penser, agir, c'est mortel pour elle, elle est paresseuse avec délice et elle est aussi

inconstante en amour qu'en tout autre sentiment. Elle dédaigne la vie pratique, fuit le foyer, craint les enfants; c'est la main des grandes amoureuses. C'est une jolie bête de luxe, c'est une maîtresse admirable, c'est une épouse détestable. Je dois dire, pour consoler un peu les femmes qui ont cette superbe main, que les lignes de la paume, les influences astrales, peuvent adoucir ou corriger ces tendances ; si cette main a un long pouce par exemple, elle aura les mêmes instincts, mais elle aura la force de leur résister.

Pour que ces mains-là fassent de bonnes mères de famille, il faut qu'elles épousent des hommes à doigts carrés ou coniques, mais surtout qu'elles n'épousent pas des hommes aux doigts en spatule.

Quinze jours après le mariage, la guerre serait à la maison.

Du reste, croyez-moi, ce qu'il faut bien comprendre, c'est que la nature d'un être est telle qu'elle est indiquée par la forme de sa main; les doigts empruntent leur silhouette aux instincts de leur propriétaire.

Ils révèlent les instincts, mais ne les donnent pas.

Comme l'examen de la patte d'un chien indique au dresseur le genre de chasse pour lequel il faut élever l'animal, la forme d'une main dira à la mère intelligente vers quel but il faut orienter son enfant.

Une division facile à faire se présente pour ainsi dire d'elle-même.

On pourrait classer, *grosso modo*, l'humanité en deux parties : les positifs ou mains non pointues; les poètes ou intuitifs, mains pointues.

Et comme tout est analogie aux divers plans de la création, nous constaterons, avec la physique, que les pointes attirent les fluides et les conduisent, ce que ne font pas les surfaces mousses qui les reçoivent et les retiennent.

Comme un paratonnerre attire à lui l'électricité ambiante, le doigt pointu aspire les idées autour de lui.

Fâcheux privilège, accompagné d'une nervosité suraiguë, génératrice de beaucoup de souffrances intellectuelles et morales : tel Musset.

L'homme aux doigts carrés vit dans un milieu beaucoup plus calme, car s'il veut avoir des idées, il faut qu'il les fasse sortir de lui-même, qu'il les émane, alors que le doigt pointu n'a qu'à les absorber.

Mais aussi, quelle belle coordination dans ses idées quand il en a! L'homme aux doigts pointus peut-être un poète divin, un instrument exquis; il n'aura jamais de génie.

Musset, dont je citais le nom, mérita plus que personne le surnom de divin.

Hugo seul eut du génie; doigts carrés.

Je ne prends, bien entendu, que ces deux grands poètes qui, non seulement, ont l'avantage d'être contemporains et de nous avoir laissé sur leur nature et sur leurs mains des notions précises, mais encore, symbolisent bien dans leurs œuvres cette différence que j'essaie modestement de faire voir.

Je ne veux pas dire que toutes les natures à doigts carrés ont en elle l'étoffe d'un Hugo; je veux simplement faire saisir la différence de ces deux natures — pardon du terme — d'émanation et d'absorption, pour descendre un peu de cet Olympe et appliquer aux vulgaires mortels les mêmes lois qu'à ces immortels.

Je dirai simplement ceci :

L'homme aux mains pointues, intuitif, produit facilement, puisqu'il n'agit que sous des influences extérieures et ces influences sont pour lui d'une nécessité capitale.

Il est dépourvu de sens moral, il est héros chez les héros, et le plus mauvais chez les mauvais.

Il subit l'influence du milieu et de l'exemple, son imagination le grise.

Or, POINTUS, ou MAINS AUX DOIGTS POINTUS :

Impressionnabilité. — Manque de suite dans les idées. — Contemplation, idéalisme. — Absence complète des intérêts matériels et du sens pratique de la vie. — Poésie de l'âme et du cœur. — « Une chaumière et un cœur. » — Les rêves bleus, les étoiles, le lyrisme absolu, un besoin très grand de liberté et d'amour.

Enfin, jamais cette main n'est dans le réel, c'est l'illogisme par excellence et le manque absolu de raisonnement et d'ordre matériel; mais, en revanche, elle est artiste.

Elle comprendra tous les arts et sera apte à tous.

N'oubliez pas que les influences astrales adoucissent ou augmentent ces qualités et ces défauts.

MAINS SPATULÉES

Parlons maintenant des mains spatulées, c'est-à-dire des mains dont les doigts se terminent en forme de spatule.

La phalange onglée est presque évasée.

Ces mains-là, nous les appellerons les mains de l'instinct. Elles appartiennent à des êtres qui voient le mouvement dans tout, d'abord, et avant tout; rien à la réflexion, tout à l'impulsion.

Ce qui les perd, c'est la confiance qu'ils ont en eux; ils n'ont besoin de personne.

Orgueilleux, vaniteux, ils se sentent actifs : cela leur suffit.

Un artiste qui a les doigts en spatule est convaincu qu'il est le premier artiste du monde; s'il est comédien, par exemple, il ne connaît pas cette impression affreuse de la peur qu'on appelle le *trac* et qui est presque une maladie. Non, non, il est sûr de lui, immodérément, c'est l'audace en personne.

Les soldats qui ont les doigts spatulés sont infatigables marcheurs, de rudes dévoreurs d'étapes.

Tandis que le pauvre pioupiou aux doigts pointus tombe sur la route, vaincu par la fatigue musculaire; tandis que les doigts carrés se résignent à la marche et s'y endurcissent par entraînement, les doigts spatulés courent, joyeux, jamais lassés, intéressés sans relâche par le mouvement et le panorama.

Un conseil de revision aurait bénéfice à tenir compte de ces observations. Un chef de corps également.

En temps de guerre, l'étude de la Chiromancie lui ferait sagement confier les assauts aux doigts spatulés.

La mort ne les effraie point; la bravoure est instinctive; elle résulte de la confiance illimitée que donnent les doigts spatulés!

Ce sont aussi des êtres de plein air; beaucoup de paysans ont ces doigts-là. Pauvres gens, et combien malheureux ceux qui ont cette forme de doigts et que les circonstances ont fait bureaucrates. Écrire du matin au soir, mais c'est leur mort!

Ce qu'il faut aux mains en spatules, c'est la chasse, le voyage; ces hommes-là sont des navigateurs admirables, des colons persévérants, surtout s'ils sont nés sous l'influence de la Lune.

Le travail manuel toujours. Si vous voulez de bons domestiques, choisissez des individus aux mains dures et aux doigts spatulés : vous serez admirablement servis.

Toujours prêts à travailler, à astiquer, se levant tôt, se couchant tard; ne leur donnez pas vos Saxes à essuyer par exemple, je ne réponds pas de la casse.

Cette forme de main exclut toute idée de poésie, d'art (excepté les arts mécaniques). L'élégance, le confort, tout cela leur est indifférent.

Ils sont gourmands, et non gourmets; la bonne soupe aux choux, le bon morceau de lard les charmeront plus que le plus fin des faisans.

Les petits plats les laissent froids; il leur faut l'abondance bien plus que la qualité. Ils sont opulents, mais ils n'aiment pas en réalité le luxe; ils sont grands mangeurs : ils mesurent la valeur d'un peuple à la grandeur de ses édifices.

Voyez dans le Nord, où les mains en spatule dominent, l'architecture est lourde et sans grâce.

Les doigts en spatule sont des artisans; ce ne sont pas des artistes.

Chez eux, la fantaisie n'est que de l'indépendance; ce sont des amoureux de liberté, tous républicains. Et si, avec ces doigts-là, se trouve un pouce long et large, nous avons l'anarchiste.

Les mains à doigts spatulés ont le savoir-faire d'abord, le savoir leur vient ensuite.

Aux mains pointues, les idées; aux mains carrées, les théories et l'organisation; aux mains en spatule, l'application.

Elles ont un vif sentiment de la vie positive, des intérêts matériels, car elles aiment le confortable, sans y ajouter l'élégance et la délicatesse.

D'Arpentigny fait ce portrait admirable des mains en spatule :

« La main en spatule est sans doute originaire des zones, où la « rigueur du climat et la stérilité relative du sol rendent plus obli- « gatoires que dans le Sud la locomotion, l'action, le mouvement « et la pratique des arts, par qui la faiblesse physique de l'homme « est protégée.

« Plus résolue que résignée, la main en spatule a, pour combattre « les obstacles physiques, des ressources que les mains coniques « ignorent. Ces dernières, plus contemplatives qu'actives, préfè- « rent, particulièrement dans le Sud, les maux de la nature aux « peines du travail.

« La confiance qu'ont en eux-mêmes les hommes spatulés est « extrême.

« L'abondance est leur but et non, comme les mains élémen- « taires, le nécessaire seulement.

« Ils possèdent, d'instinct, le sentiment de la vie positive; et ils « règnent, par l'intelligence naturelle qu'ils en ont, sur le monde « des choses et des intérêts matériels.

« Voués au travail manuel, à l'action, et doués, par conséquent,

« de sens plus actifs que délicats, la constance en amour leur est « plus facile qu'aux cœurs tournés vers la poésie et qu'influence, « plus que le devoir et l'habitude, l'attrait charmant de la jeunesse « et de la beauté.

« Les grands travailleurs, les grands navigateurs, les grands « chasseurs, depuis Nemrod jusqu'à Hippolyte, jusqu'à Bas-de- « Cuir, ont tous été renommés par leur continence. »

Et, un peu plus loin, ce délicieux portrait des mains bretonnes où les doigts spatulés dominent :

« Encombrées de valets débraillés et de chiens importuns, les « demeures de la petite noblesse bretonne exhalent, comme du « temps de Duguesclin, une odeur permanente de bétail et de « fumier.

« Aussi étrangère aux idées nouvelles que les peintres chinois « aux règles pour eux incompréhensibles de la perspective, cette « noblesse, que je crois très ancienne, qui boit, qui sonne de la « trompe, qui se connait en bidets râblés, en bassets trapus, et qui « ne se connaît qu'en cela, a les mains en spatule. »

C'est admirable, et c'est tout ce qu'il y a de plus vrai.

Or, pour nous résumer, nous dirons :

MAINS SPATULÉES

Audace. — Résolution.
Mouvement.
Confiance illimitée en soi.
Absence de goûts artistiques.
Nature d'instinct.
Positivisme. — Matérialisme.
Industrie. — Activité.

Si cette main a des nœuds, toutes ces qualités ou défauts seront modifiés, sans pour cela que le type primordial disparaisse.

La main spatulée a besoin de voir et de toucher ce qui vient solliciter son étude ou son intervention.

Elles appartiennent à des êtres d'action, sont faites pour construire, excellent dans la mécanique, la photographie et généralement dans toute opération où le métier tient autant ou plus de place que l'art.

MAIN CONIQUE

« Chaque type s'affirme par l'invincible persistance des tendances qu'il comporte » (d'Arpentigny).

En effet, vous ne pourrez obtenir d'une main carrée d'être poétique, d'une main pointue d'être pratique, d'une main spatulée d'être inactive; il y a chez elle l'invincible persistance des instincts de chacun de ces types.

C'est pourquoi il y a une main essentiellement heureuse au point de vue des tendances ; c'est la quatrième forme de main dont je vous ai parlé au commencement de ce chapitre.

La main conique, c'est une main qui tient de la race carrée et de la race pointue.

Adam avait certainement la main carrée et cette bonne mère Eve la main pointue ; de là, naissance de la main conique.

C'est une main dont les doigts se terminent en forme de cône tronqué, tirant plutôt sur le carré; elles donnent à l'œil la sensation d'une main pointue, elle en est loin.

La main effectivement s'allonge, mais elle ne se fusèle pas, elle n'est pas en aiguille ; les idées n'entrent pas chez elles avec la rapidité de l'éclair comme dans le doigt pointu ; elles entrent moins lentement que chez le doigt carré, leur marche est modérée, plutôt lente que vive.

La main conique réfléchit, pense, agit comme la main carrée, mais avec moins d'ordre, moins de persévérance, moins de lenteur qu'elle.

Elle a toutes les qualités du doigt carré, sans en avoir les défauts.

Elle est conciliante, bienveillante, accommodante. Elle saura reconnaître qu'elle s'est trompée, qualité admirable et rare. Elle n'a aucun entêtement : elle comprendra les qualités des mains carrées; elle les admirera, les subira, et sera remplie d'indulgence pour les défauts des doigts pointus.

Entre ces deux types, elle se trouve pour ainsi dire en famille, prête à excuser des tendances dont elle a des traces.

Si cette main est dotée d'un pouce long et qu'au toucher elle soit ferme et souple, vous avez affaire à un être supérieur.

Telle était la main d'Alexandre Dumas fils, mais la sienne avait des nœuds et philosophiques et matériels, toutes les qualités pri

mitives de la main conique se doublaient alors de force et de combinaison ; car, ne l'oublions pas, les doigts noueux annoncent l'être qui pense bien ou mal, mais qui réfléchit, calcule son élan avant de le prendre.

Les mains coniques ont le sens du beau, du plastique, la forme, la poésie, l'imagination, un besoin d'indépendance très grand.

Presque féroce, c'est le seul défaut qu'elles ont pris aux mains carrées, mais elles le possèdent à fond, elles sont l'indiscipline incarnée.

Elles sont gaies, tendres, charitables, spirituelles ; tout les intéresse, tout les charme, elles ne vieillissent jamais.

La conciliation, le besoin d'entente et d'harmonie sont leurs signes caractéristiques.

Un pays seulement peuplé de mains pointues et de mains carrées serait perpétuellement en guerre; la présence des mains coniques maintient l'accord.

Cet ensemble très élevé ne veut pas dire cependant que la main conique soit toujours et forcément géniale.

Non, livrée à elle-même, elle ne dépasse pas les limites d'une intelligence suffisamment répartie sur nombre de points.

Mais une éducation appropriée, une culture soutenue, la mènent facilement à la grande notoriété intelligente.

Sauf les mathématiques pures, elle est apte à tout.

Ses qualités matérielles ne sont pas, chez elle, inférieures aux facultés intellectuelles.

Elle a de l'ordre, aime l'harmonie des choses et aussi leur confortable.

Une ménagère à doigts coniques sait compter, surveiller ses domestiques et fait honneur à sa maison avec des ressources relativement peu élevées.

Voilà donc les quatre types principaux, c'est-à-dire reconnaissables à première vue : main carrée, main pointue, main spatulée, main conique.

Les chiromanciens font encore place à une main dont la silhouette varie suivant les types dont elle procède : c'est la main mixte.

D'Arpentigny en dit ceci :

« Votre main est mixte, si étant en spatule, par exemple, la forme en est si peu marquée qu'on puisse s'y méprendre et n'y voir que des phalanges carrées.

« Une main élémentaire et conique peut être prise pour une main artistique.

« Une main artistique peut être prise pour une main physique (nom qu'il donne aux mains aux doigts pointus) et réciproquement. »

Je ne suis pas de son avis et je lui en demande pardon, car j'ai une grande admiration pour lui, mais nous appellerons mains mixtes, les mains, et vous en rencontrerez beaucoup, dont la forme des doigts n'est pas régulière c'est-à-dire, le pouce est carré, l'index est pointu, l'annulaire spatulé, etc., etc. Voilà, à mon avis, la main mixte. Vous serez très embarrassé alors pour classer votre personnage, car il sera complexe, et vous ne vous en tirerez qu'en appelant à votre secours les influences astrales, vous savez l'importance qu'il faut attacher aux influences astrales, je ne saurais trop vous le répéter, elles seront votre fil d'Ariane dans ce labyrinthe compliqué du mélange des types.

Rappelez-vous que toute entité humaine est extrêmement complexe et que la main, plus que toute autre partie du corps, doit révéler cette complexité.

Au total : doigts carrés : ordre, raison, pondération, autorité.

Doigts pointus : rêverie, idéalisme, manque de sens pratique.

Doigts spatulés : mouvement, désordre, liberté, travail.

Doigts coniques : bonté, conciliation, indépendance, nombreuses aptitudes.

Nœuds philosophiques, première phalange ongle : ordre dans les idées.

Nœuds d'ordre matériel deuxième phalange : ordre dans les choses.

Mme A. de Thèbes.

RÉSURRECTION [1]

(Suite et fin)

Le décret dont Sélénine envoyait à Nekhludov la copie était rédigé ainsi :

« Chancellerie de Sa Grandeur Impériale. Bureau des grâces. Sur l'ordre de Sa Grandeur Impériale, la nommée Catherine Maslov est informée que Sa Grandeur Impériale, ayant pris connaissance de sa requête, a daigné changer la condamnation à quatre ans de travaux forcés, encourue par elle, en celle de quatre ans de déportation dans un gouvernement quelconque des frontières de la Sibérie. »

Heureuse, bienheureuse nouvelle! Elle réalisait tout ce que Nekhludov pouvait souhaiter pour Katucha, et pour lui-même aussi. Mais il songea ensuite que ce changement dans la situation de Katucha allait modifier les conditions de ses rapports avec elle. Aussi longtemps qu'elle restait condamnée aux travaux forcés, le mariage qu'il se proposait de contracter avec elle était une union toute fictive et n'avait de sens qu'en ce qu'il allégerait le sort de la condamnée. Mais, à présent, le mariage devenait une chose plus sérieuse, à présent rien n'empêchait plus Nekhludov et Katucha de mener la vie commune, ainsi que doivent le faire un mari et une femme. Et Nekhludov, à cette pensée, se sentait ressaisi de son ancienne frayeur. Il se demandait avec angoisse s'il était prêt pour cette vie commune; et force lui était de se répondre qu'il n'y était point prêt.

Et puis le souvenir lui revint des relations de Katucha avec Simonson. Les paroles qu'elle lui avait dites la veille, que signifiaient-elles ? Et si vraiment elle consentait à se marier avec Si-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 février.

monson, ce mariage serait-il un bien pour elle? Serait-il un bien pour lui, Nekhludov ?

Toutes ces questions se pressaient en lui, et il ne savait qu'y répondre : de sorte qu'il eut recours, une fois de plus, à son procédé ordinaire. « Je déciderai tout cela plus tard, tout à l'heure! — se dit-il; — à présent je dois avant tout chercher à revoir Katucha, à lui communiquer l'heureuse nouvelle, et à hâter les formalités de sa libération. » La copie que venait de lui envoyer Sélénine y suffirait, sans doute, en attendant la notification officielle du décret.

Et Nekhludov, sortant du bureau de poste, se fit conduire à la prison où devaient être internés les prisonniers du convoi.

VI

Bien que le gouverneur lui eût formellement interdit l'entrée de la prison, Nekhludov savait par expérience que ce qu'on ne pouvait pas obtenir des autorités supérieures s'obtenait, au contraire, sans trop de peine, des autorités inférieures. Aussi espérait-il que le directeur de la prison lui permettrait de pénétrer auprès de la Maslova, pour lui annoncer l'acceptation de son recours en grâce. Et il espérait pouvoir, en même temps, s'informer de la santé de Kriltzov et lui faire part, ainsi qu'à Marie Pavlovna, du résultat de son entretien avec le gouverneur.

Le directeur de la prison était un homme grand et trapu, de figure imposante, avec de longues moustaches et un collier de barbe. Il fit à Nekhludov un accueil sévère, et lui déclara tout de suite que l'accès de personnes étrangères auprès des détenus n'était possible qu'avec l'autorisation du gouverneur. Et comme Nekhludov lui disait que, même dans les grandes villes, sur le parcours du convoi, on l'avait laissé entrer chez les prisonniers, le directeur répondit d'un ton sec :

— Cela est fort possible, mais moi, je ne puis pas vous laisser entrer !

Et son ton signifiait, aussi clairement que possible :

— Vous autres, messieurs de la capitale, vous vous figurez que vous allez nous étonner et nous embarrasser ; mais point! et nous, en Sibérie, nous vous ferons voir que nous connaissons assez la règle pour vous en remontrer au besoin!

Nekhludov lui présenta la copie du décret graciant la Maslova ; mais cela non plus ne fit pas le moindre effet sur ce terrible homme. Non seulement il se refusa avec obstination à laisser franchir à Nekhludov les portes de la prison, mais il ne voulut pas même lui dire si le convoi était arrivé. Et, Nekhludov lui ayant ingénument demandé si la copie qu'il venait de recevoir pourrait suffire pour la mise en liberté de la Maslova, il sourit à cette question d'un sourire si méprisant que Nekhludov eut honte lui-même de sa naïveté. Le directeur poussa cependant la condescendance jusqu'à lui promettre qu'il ferait part à la Maslova de l'acceptation de son recours en grâce, ajoutant même, en signe d'une faveur toute spéciale, qu'il ne la retiendrait pas, fût-ce pendant une heure, dès que ses chefs lui auraient transmis l'ordre de la relâcher.

Et ainsi Nekhludov, sans avoir rien pu obtenir, remonta dans son fiacre et regagna son hôtel.

Il apprit, en revanche, de la bouche même du cocher, que le convoi était arrivé depuis près d'une heure. Et il apprit aussi, de la même source, le motif de l'inflexible sévérité du directeur de la prison. Cette sévérité provenait de ce que, dans la prison encombrée, s'était déclarée une épidémie de typhus.

— Rien d'étonnant à cela ! — déclarait le cocher en se retournant sur son siège. Il y a deux fois plus de prisonniers que la prison ne devrait en contenir. Aussi ça chauffe-t-il, tous ces jours-ci ! Il en meurt plus de vingt par jour !

VII

L'insuccès de la démarche de Nekhludov auprès du directeur de la prison n'avait pas calmé la fièvre d'activité qu'il ressentait ce jour-là. Au lieu de remonter dans sa chambre, comme il en avait eu d'abord l'intention, il résolut de retourner au palais du gouverneur, afin de demander, dans les bureaux, si l'on n'avait pas encore reçu avis de la grâce de la Maslova. Il fit la route à pied, trop heureux d'avoir trouvé un nouveau prétexte pour se distraire de la pensée qui le tourmentait ; et quand il apprit, dans les bureaux, qu'aucun avis n'était encore venu, il fut trop heureux de pouvoir passer plus d'une heure à écrire des lettres. Il écrivit à Sélénine, à sa tante, à son avocat, leur disant son inquiétude d'un retard qui n'avait, cependant, rien que de naturel.

Les lettres finies, il regarda sa montre et fut ravi de découvrir qu'il avait à peine le temps de refaire sa toilette, s'il ne voulait pas arriver en retard chez le gouverneur.

Mais voici que de nouveau, dans la rue, l'importune pensée prit possession de lui. Comment Katucha accueillerait-elle sa commutation de peine? Où se fixerait-elle? Que ferait Simonson? Et que pensait-elle de lui, quels sentiments éprouvait-elle pour lui?

Nekhludov se rappela le changement qui s'était produit en elle. Il se rappela les visites qu'il lui avait faites dans la prison, le sourire qu'elle lui avait adressé par la fenêtre grillée du wagon, en partant avec le convoi.

« Il faut oublier tout cela, l'extirper de moi ! » — se dit-il ; et de nouveau il s'ingénia à ne point penser à la jeune femme. « Bientôt je la reverrai, tout se décidera ! » Et il se mit à combiner la façon dont il pourrait insister auprès du gouverneur pour obtenir la permission d'entrer dans la prison.

Le dîner du gouverneur, organisé avec le luxe habituel de ce genre de fêtes, fit ce soir-là un plaisir tout particulier à Nekhludov, après les longs mois où il avait dû se priver non seulement de tout le luxe, mais des commodités les plus élementaires.

La femme du gouverneur, ancienne demoiselle d honneur de la cour de Nicolas, était une grande dame pétersbourgeoise de la vieille école, parlant parfaitement le français et ne parlant le russe qu'assez imparfaitement. Elle se tenait très droite, et, dans ses mouvements, s'efforçait de ne jamais éloigner ses coudes de sa taille. A son mari elle témoignait une considération tranquille et quelque peu méprisante; mais pour ses hôtes elle était d'une amabilité extrême, sans négliger toutefois de proportionner ses faveurs au degré de leur importance.

Elle reçut Nekhludov comme un homme de son monde, l'entourant de ces légers et insensibles hommages qui firent que, une fois de plus, il eut la pleine conscience de ses perfections et se sentit pleinement satisfait. Elle lui donna à entendre, très discrètement, qu'elle connaissait les sentiments un peu singuliers, mais d'autant plus honorables, qui l'avaient amené en Sibérie ; et il comprit qu'elle le tenait pour un homme exceptionnel. Et ces légers hommages, et l'atmosphère de bien-être et de luxe qui remplissait la maison du gouverneur, tout cela eut pour conséquence que Nekhludov s'abandonna tout entier au plaisir de pouvoir manger un excellent dîner, en compagnie de personnes aimables et distinguées.

Il eut l'impression de se retrouver dans un milieu qui lui était familier, dans son véritable milieu, comme si tout ce qu'il avait vu autour de lui pendant les derniers temps n'eût été qu'un rêve, dont il venait soudain de se réveiller.

Outre le général, sa femme, son gendre et sa fille,. il y avait à table un riche marchand possesseur de mines d'or, un chef de bureau retraité, et le voyageur anglais dont le gouverneur avait parlé, le matin, à Nekhludov. Et avec chacun de ces trois invités Nekhludov fut ravi de faire connaissance.

Le voyageur anglais se trouva être un homme roux et plein de santé, parlant fort mal le français, mais très éloquent dès qu'il pouvait librement s'exprimer en anglais. Il savait beaucoup de choses il avait vu beaucoup de choses : il intéressa énormément Nekhludov en lui parlant des souvenirs qu'il avait rapportés d'Amérique, de l'Inde, du Japon et de la Sibérie.

Le jeune marchand possesseur de mines d'or, fils de paysans, vêtu d'un habit à la dernière mode avec des boutons de brillants sur le plastron de sa chemise, se trouva être, lui aussi, un homme charmant. Il avait la passion des livres, sacrifiait de grosses sommes pour des œuvres charitables,et se tenait soigneusement au courant de tous les progrès de l'opinion libérale en Europe. Nekhludov fut ravi de le connaître. Il le jugea intéressant à la fois parce qu'il causait très agréablement, et parce qu'il représentait un phénomène social nouveau et tout à fait sympathique : le phénomène d'une greffe heureuse de civilisation européenne sur le tronc vigoureux de la nature russe.

Le chef de bureau en retraite était un petit homme tout enflé, avec de rares cheveux frisés un à un, des yeux bleus toujours humides, un ventre pointu et un bon sourire. Il parlait peu et manquait d'éclat, mais le gouverneur l'estimait parce qu'il avait montré dans ses fonctions une certaine honnêteté; et davantage encore l'estimait la femme du gouverneur, pianiste distinguée, parce qu'il était excellent musicien et jouait avec elle des morceaux à quatre mains. Et si bienveillante était la disposition d'esprit où se sentait Nekhludov, qu'il fut ravi de faire connaissance même avec ce chef de bureau retraité.

Encore aucun de ces trois convives ne produisit-il à Nekhludov une impression aussi charmante que le jeune et aimable couple de la fille du gouverneur et de son mari. La fille du gouverneur n'était pas jolie, mais toute sa figure exprimait une douceur

ingénue. Elle n'avait de pensée au monde que pour ses deux enfants. Son mari, qu'elle avait épousé par amour et un peu contre le gré de ses parents, était un ancien lauréat de l'Université de Moscou. Modeste, timide, et ne manquant point d'intelligence, il se délassait de la monotonie du service en s'occupant de statistique: personne n'était renseigné comme lui sur le mouvement de la popupulation étrangère en Sibérie.

Tout ce petit monde accueillit Nekhludov avec une politesse et des prévenances d'autant plus marquées que très sincèrement ils étaient eux-mêmes enchantés de le voir, ayant peu l'occasion de rencontrer des figures nouvelles. Le gouverneur, qui s'était mis en grande tenue militaire, avec une croix blanche sur la poitrine, s'entretint tout de suite avec lui comme avec un vieil ami. Il lui demanda, sitôt assis, ce qu'il avait fait depuis le matin. Mais comme Nekhludov, profitant de l'occasion, lui répondait qu'il avait appris, à la poste, la grâce de la condamnée à qui il s'intéressait, et comme de nouveau il insistait, à ce propos, pour être admis à la voir dans la prison, le gouverneur fronça les sourcils et fit mine de ne pas avoir entendu. Evidemment il n'aimait pas qu'on lui parlât affaires pendant qu'il mangeait.

— Encore un peu de ce vin? — dit-il, en français, au voyageur anglais.

L'Anglais, tendant son verre, raconta qu'il avait visité, dans la journée, la cathédrale et deux fabriques ; il ajouta qu'il serait heureux de pouvoir visiter la grande prison des déportés.

— Hé bien, voilà qui se trouve à merveille! — s'écria le gouverneur en se tournant vers Nekhludov. — Vous irez ensemble! Je vais vous signer un laissez-passer.

— Ne voudriez-vous pas visiter la prison le soir, ce soir même? — demanda Nekhludov au voyageur.

— Oui, je voulais précisément vous prier de m'autoriser à visiter la prison ce soir! — dit l'Anglais au gouverneur. — Tous les déportés sont dans leurs chambres, je pourrai voir leur vie telle qu'elle est vraiment.

— Ha! ha, le gaillard, il veut voir la fête dans toute sa splendeur ! — fit le gouverneur, qui, jusque-là, avait fort bien dissimulé son état d'ivresse. — Ha! ha! Eh bien, il la verra! J'ai écrit vingt fois à Pétersbourg pour réclamer: on ne m'a pas écouté. Peut-être se décidera-t-on à agir, quand on aura lu les mêmes réclamations dans la presse étrangère!

Puis l'entretien changea. On parla de l'Inde, de l'expédition du Tonkin, dont les journaux s'occupaient alors; on parla de la Sibérie, et le gouverneur cita quelques exemples extraordinaires de l'universelle corruption des fonctionnaires sibériens.

Vers la fin du dîner, la conversation s'alourdit, ou du moins Nekhludov trouva qu'elle s'alourdissait. Mais, après le dîner, lorsqu'on fut passé au salon pour prendre le café, la maîtresse de la maison s'avisa d'interroger le voyageur anglais sur Gladstone; et Nekhludov eut l'impression que les réponses de l'Anglais étaient pleines de sens. Après le bon dîner, après le bon vin, assis dans un bon fauteuil, en compagnie de bonnes gens d'une éducation parfaite, Nekhludov se sentait de plus en plus à l'aise. Et, lorsque la maîtresse de la maison, sur la prière de l'Anglais, s'assit au piano avec le chef de bureau retraité et se mit à jouer la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven, Nekhludov éprouva un sentiment de satisfaction de soi-même que depuis bien longtemps il n'avait plus éprouvé. C'était comme si, soudain, il avait de nouveau reconnu tout ce qu'il valait.

Le piano était excellent et Nekhludov, qui connaissait par cœur la symphonie de Beethoven, dut s'avouer que rarement il l'avait entendue aussi bien jouée. Au milieu de l'admirable andante, il eut peine à se retenir de pleurer. Il s'attendrit sur lui-même, sur Katucha, sur sa sœur Nathalie, qui l'avait tant aimé!

Après avoir remercié l'hôtesse de la jouissance artistique qu'elle lui avait procurée, il s'était levé pour prendre congé, lorsque la fille du gouverneur s'approcha de lui et lui dit, en rougissant:

— Vous avez eu la bonté de vous intéresser à mes enfants: voulez-vous les voir?

— Elle s'imagine que c'est un grand bonheur pour tout le monde, de voir ses enfants! — dit la mère, avec un sourire indulgent pour le manque de tact de sa fille. — Le prince n'a aucune envie de les voir!

— Mais, pardon! au contraire, j'en serai très heureux! — protesta Nekhludov, profondément touché de ce rayonnement d'amour maternel. — Au contraire, je vous supplie de me les laisser voir!

— Elle emmène le prince pour lui faire admirer ses moutards! — s'écria en riant le gouverneur, du fond du salon, où il était occupé à jouer au whist avec son gendre et le possesseur de mines d'or. — Allons, mon ami, acquittez-vous de cette corvée!

Cependant la jeune femme, visiblement émue à la pensée qu'on

allait porter un jugement sur ses enfants, sortit en hâte du salon, entraînant Nekhludov derrière elle. Dans une grande chambre toute tendue de blanc, et éclairée d'une lampe dont un grand abat-jour sombre adoucissait la lumière, deux petits lits d'enfant étaient dressés côte à côte ; et près d'eux se tenait assise une nourrice en pèlerine blanche, avec une bonne grosse figure de Sibérienne. Elle se leva pour saluer sa maîtresse.

La jeune mère, aussitôt entrée, se pencha sur l'un des lits.

— Ceci, c'est ma Katia ! — dit-elle, en écartant le rideau pour laisser voir le charmant visage aux longs cheveux d'une petite fille de deux ans, qui dormait tranquillement, la bouche ouverte. — Elle est jolie, n'est-ce pas ? Et pensez qu'elle n'a que deux ans.

— Délicieuse !

— Et voici Vaska, comme l'appelle son grand-père ! Un tout autre type ! Un vrai Sibérien ! n'est-ce pas ?

— Oui, un garçon superbe ! — dit Nekhludov en regardant un bébé tout joufflu et tout rouge.

La mère, debout près de lui, souriait doucement.

Et soudain Nekhludov se rappela les chaînes, les têtes rasées, les coups de poing sur les yeux, Kriltzov mourant, Katucha. Et il ressentit une affreuse souffrance. Et il regretta de n'avoir point, lui aussi, un bonheur comme celui qu'il voyait, si calme et si pur !

Ayant encore loué de son mieux la beauté des deux enfants, il revint avec la mère au salon, où l'Anglais l'attendait pour se rendre avec lui à la prison, comme c'était convenu. On se dit adieu, on échangea des souhaits et des remerciements ; et Nekhludov, en compagnie de l'Anglais, sortit de l'hospitalière maison du gouverneur.

Le temps avait changé. Une neige serrée tombait par rafales et avait couvert déjà le pavé de la cour, les arbres du jardin, les marches du perron, le dessus de la voiture de l'Anglais, le dos des chevaux. Nekhludov monta dans la voiture avec son compagnon, et ordonna au cocher de se rendre à la prison.

CHAPITRE V

I

La neige avait eu beau orner toutes choses d'un joyeux voile blanc, elle avait eu beau en orner le toit, le perron, la cour de la prison :

celle-ci, avec ses deux lanternes rouges et son factionnaire, n'en gardait pas moins un aspect sinistre.

Le directeur à la mine imposante vint lui-même recevoir les visiteurs, sur le pas de la porte. A la lumière des lanternes, il lut soigneusement le laisser-passer que le gouverneur avait remis à Nekhludov au sortir de table ; puis, se bornant à hausser les épaules, en signe de résignation au caprice de son chef, il invita les deux visiteurs à le suivre jusque dans son bureau. Arrivé là, il leur demanda ce qu'ils voulaient voir.

Nekhludov lui dit que, avant toute autre chose, il désirait avoir un entretien avec la Maslova, ajoutant que son compagnon, d'autre part, désirait poser quelques questions sur le régime de la prison, de manière à pouvoir, ensuite, visiter les salles avec plus de profit.

Le directeur ordonna à un gardien d'aller chercher la Maslova et de l'amener au bureau.

— Combien de personnes la prison peut-elle contenir ? — demanda l'Anglais par l'intermédiaire de Nekhludov. — Combien de de personnes contient-elle en ce moment ? Combien d'hommes ? Combien de femmes ? Combien d'enfants ? Combien de forçats, de déportés, de suivants libres ? Combien de malades ?

Nekhludov traduisait, au fur et à mesure, les questions de l'Anglais et les réponses du directeur ; mais il eût été absolument hors d'état de dire ce que signifiaient ces questions et ces réponses, car la perspective de son entretien avec Katucha l'avait anéanti. Et quand, au milieu d'une phrase qu'il traduisait, quand il entendit un bruit de pas dans le corridor, et quand la porte s'ouvrit, et quand, ainsi que cela s'était passé bien d'autres fois depuis trois mois, — mais cette fois-ci, sans doute, serait la dernière, — quand il vit entrer un gardien conduisant derrière lui, vêtue de blanc, avec son fichu sur la tête, Katucha, quand il vit Katucha, ce fut comme si tout le sang de ses veines avait brusquement cesser de couler.

« Je veux vivre, je veux avoir une famille, des enfants, je veux prendre ma part de bonheur! murmura à ce moment, en lui, une voix que depuis longtemps il n'avait plus entendue.

Il se leva fit quelques pas au devant de Katucha. Celle-ci n'avait encore rien dit ; mais elle était toute rouge, animée, et le regardait avec une expression dont il fut froissé. C'était une expression qu'il ne lui avait encore jamais vue, un mélange de résolution froide et d'ardente passion. Elle rougissait et elle pâlissait ; ses doigts en-

roulaient et déroulaient le bord de sa veste ; et tantôt elle le regardait bien en face, tantôt elle baissait craintivement les yeux.

— Tu sais la nouvelle ? — demanda Nekhludov.

— Oui, on me l'a apprise. Mais voilà, j'ai maintenant décidé... Je vais me marier avec Vladimir Ivanovitch...

Elle parlait très vite, sans s'arrêter. Evidemment elle avait préparé ce qu'elle disait.

— Comment ? avec Vladimir Ivanovitch ? — commença Nekhludov.

Mais elle l'interrompit :

— Eh bien ! quoi ? Puisqu'il le veut, que je vive avec lui...

Elle s'arrêta, comme épouvantée. Puis se reprenant :

— Puisqu'il veut bien que je vive près de lui ! Que puis-je souhaiter de mieux ? Peut-être lui ferai-je plaisir ? Peut-être arriverai-je à me rendre utile ?... Que puis-je...

De deux choses l'une : ou bien elle s'était prise d'amour pour ce Simonson, et vraiment elle n'avait plus besoin du sacrifice de Nekhludov ; ou bien elle continuait à l'aimer, lui, Nekhludov, et c'était pour le dégager de son fardeau, qu'elle unissait sa vie à celle de Simonson.

Clairement, Nekhludov se rendit compte de cette alternative. Et il eut honte. Il se sentit rougir.

— Si tu l'aimes... dit-il.

— Moi, voyez-vous? Jamais je n'ai connu des hommes de cette espèce-là! Comment ne pas les aimer? Et puis, Vladimir Ivanovitch, il est si différent des autres !

— Sans doute ! — reprit Nekhludov d'une voix tremblante. — C'est un homme excellent, et je crois...

Mais elle l'interrompit de nouveau, comme si elle eût craint qu'il dît ce qu'il allait dire. Ou peut-être est-ce elle-même qui tenait à lui dire tout.

— Non, non. Il faudra que vous me pardonniez de ne pas faire ce que vous voulez..., — murmura-t-elle. — C'est que vous, vous avez besoin de vivre !

Ce qu'il venait de se dire, ce qu'il s'était dit dans la chambre des enfants, chez le gouverneur, voici que Katucha le lui répétait !

Mais déjà il avait cessé de se dire cela. De cela nulle trace déjà ne restait plus en lui : il avait de nouveau d'autres sentiments et d'autres pensées. Il avait honte, il avait peur, l'angoisse l'étreignait.

— Et ainsi, tout est désormais fini entre nous? — demanda-t-il.

— Mais oui. c'est à croire que oui! — répondit-elle avec un étrange sourire.

— Je serais pourtant bien heureux de pouvoir te rendre service...

— Nous n'avons besoin de rien! (Elle regarda Nekhludov dans les yeux, en prononçant ce *nous*.) Je vous dois déjà assez comme comme ça! Sans vous...

Et elle voulut ajouter quelque chose; mais soudain sa voix faiblit. Elle baissa la tête et ne dit plus rien.

— Je ne sais pas qui de nous deux doit le plus à l'autre. Dieu réglera nos comptes! — reprit Nekhludov.

— Oui, oui, c'est cela. Dieu nous voit! — murmura-t-elle.

— *Are you ready?* (Êtes-vous prêt?) — demanda l'Anglais.

— Tout de suite! — répondit Nekhludov. Puis, s'efforçant de contenir son angoisse, il interrogea Katucha sur la santé de Kriltzov.

Katucha, elle aussi, s'était ressaisie. D'un ton presque tranquille, elle dit ce qu'elle savait : que Kriltzov avait beaucoup souffert dans le trajet, et que, dès l'arrivée, il avait été envoyé à l'infirmerie. Marie Pavlovna avait demandé la permission de le soigner, mais on lui avait répondu que c'était impossible.

— Et maintenant je vais retourner là-bas! — ajouta-t-elle, en voyant que l'Anglais s'impatientait.

— Ne nous disons pas encore adieu, je vous reverrai! — dit Nekhludov en lui tendant la main.

— Non, adieu, adieu! — lui répondit Katucha d'un ton résolu.

Et alors leurs yeux se rencontrèrent : et dans le regard des yeux un peu louches de Katucha, dans son triste sourire, dans la façon dont elle dit le mot *adieu*, Nekhludov comprit clairement que, des deux explications possibles de sa conduite, c'était la seconde qui seule était vraie. Il comprit qu'elle l'aimait, que de tout son cœur elle l'aimait, comme le soir où il l'avait embrassée au sortir de l'église. Et il comprit qu'elle s'était dit qu'en se mariant avec lui elle lui imposerait un sacrifice, elle perdrait sa vie : tandis qu'en se mariant avec Simonson, elle le délivrait.

Elle serra la main qu'il lui tendait, se retourna brusquement et sortit.

L'Anglais aurait voulu procéder de suite à la visite des salles. Mais en voyant l'émotion qui faisait trembler les mains de Nekhludov, il eut un scrupule et fit mine de devoir noter certains détail dans son carnet de poche. Nekhludov s'assit sur un banc de bois,

à l'écart. Son cœur était plein de honte et de désespoir. Il se tint là quelques minutes, sans pensée.

— Eh bien! Messieurs, voulez-vous que maintenant nous parcourions les chambres? — demanda le directeur.

Nekhludov se leva en sursaut. L'Anglais referma son carnet, et l'on se mit en marche.

II

Après avoir traversé un sombre et puant corridor, d'autant plus puant que des ordures s'y étalaient librement sur le plancher, Nekhludov et l'Anglais, sous la conduite du directeur, pénétrèrent dans la première salle des condamnés aux travaux forcés. Ils y virent environ soixante-dix prisonniers, dont la plupart s'étaient déjà couchés pour la nuit. On avait rapproché tous les lits, l'un contre l'autre, au milieu de la salle : de sorte que les prisonniers étaient couchés côte à côte.

A l'arrivée des visiteurs, tous se relevèrent brusquement avec un grand bruit de chaines : et Nekhludov fut frappé de l'éclat de leurs crânes, nouvellement rasés.

Deux d'entre eux, cependant, ne se levèrent pas. L'un était un tout jeune homme, rouge et tremblant de fièvre ; l'autre, plus âgé, ne cessait point de gémir.

L'Anglais demanda si le jeune prisonnier était malade depuis longtemps déjà. Il n'était malade que depuis le matin ; mais l'autre prisonnier souffrait depuis longtemps d'une maladie d'estomac, et l'on attendait d'avoir une place libre à l'infirmerie pour l'y envoyer.

Puis l'Anglais pria Nekhludov de vouloir bien traduire aux prisonniers quelques mots qu'il avait à leur dire; et il lui apprit, du même coup, que, tout en voyageant surtout en Sibérie pour y étudier le régime de la déportation, il s'était aussi chargé de répandre parmi les déportés la bonne parole évangélique.

— Je voudrais leur dire que Christ est mort pour les sauver. Qu'ils croient en lui, et ils seront sauvés! Et voici le livre où cela est écrit!

Il pria Nekhludov de traduire ce petit discours : après quoi il tira de sa poche un paquet de Nouveaux Testaments, reliés en carton de diverses couleurs. Et aussitôt une foule de grosses mains

aux ongles noirs se tendirent vers lui, se repoussant l'une l'autre. Il distribua entre elles quelques exemplaires du petit livre, et sortit pour passer dans une autre salle.

Dans la seconde salle, même scène. Même manque d'air, même puanteur. Comme dans la première salle, une image pieuse pendait entre les fenêtres, ayant vis-à-vis d'elle le cuveau aux ordures. Comme dans la première salle, une soixantaine d'hommes étaient couchés côte à côte, qui se levèrent en sursaut à l'approche des visiteurs. Mais, cette fois, il y eut trois hommes qui ne purent se lever : deux se redressèrent un peu sur leur couchette; le troisième ne jeta pas même un coup d'œil sur les nouveaux venus. L'Anglais pria Nekhludov de répéter son discours et distribua de nouveau quelques évangiles.

Dans la salle suivante, il y avait également trois malades. L'Anglais demanda au directeur pourquoi on ne réunissait pas tous les malades dans une seule pièce. Mais le directeur répondit que c'étaient les malades eux-mêmes qui ne le voulaient pas. Leur maladie, au reste, n'était pas contagieuse ; et l'infirmier les visitait et leur donnait tous ses soins.

— Oui, voilà bien deux semaines qu'on n'a pas vu le bout de son nez ! — murmura une voix.

Sans rien répondre, le directeur passa dans une autre salle. Et dans cette salle, et dans la suivante, et dans toutes les salles, le même spectacle s'offrit aux visiteurs et la même scène eut lieu. Même spectacle et même scène dans les chambres des déportés, dans celles des condamnés à l'emprisonnement. Partout Nekhludov et son compagnon virent les mêmes hommes, affamés, inoccupés, malades, plats, sournois, plus pareils à des bêtes qu'à des créatures humaines.

Au bout d'environ une demi-heure, l'Anglais, qui d'ailleurs avait épuisé sa provision d'évangiles, renonça à faire traduire par Nekhludov son allocution. Evidemment l'horreur de ce qu'il voyait et surtout l'écrasante puanteur avaient eu pour effet de déprimer toute son énergie. Et il passait machinalement de chambre en chambre, se contentant de répondre : *All right*, à tous les renseignements que lui fournissait le directeur sur le nombre des prisonniers et la qualité de leurs peines.

Et Nekhludov, lui, allait comme dans un rêve, sans rien voir, sans rien entendre, sans trouver la force de partir ni de rester ; et de minute en minute il se sentait plus honteux et plus désespéré.

III

Dans une des dernières salles qu'on visita, Nekhludov fit cependant une rencontre qui le secoua de sa torpeur. Il vit là, parmi des déportés, le même étrange petit vieillard qu'il avait eu pour voisin, le matin, sur le bac.

Ce petit vieillard, vêtu d'une chemise en lambeaux et d'un pantalon rapiécé, pieds nus, se tenait assis à terre dans un coin et braquait sur les visiteurs un regard sévère. Son visage ridé paraissait plus concentré encore et plus animé que sur le bac. Et, tandis que tous les prisonniers de la salle, à l'entrée du directeur s'étaient redressés d'un seul mouvement et avaient sauté sur leurs pieds, le vieillard continuait à rester assis. Ses yeux luisaient, et ses sourcils se fronçaient de colère.

— Allons, debout ! lui cria le directeur.

Mais le vieillard haussa les épaules et sourit avec dédain.

— Ce sont tes valets qui se mettent debout devant toi ! Mais moi, je ne suis pas ton valet. Tu as la marque, là, sur ton front !... — poursuivit le vieillard d'une voix exaltée.

— Qu'est-ce que c'est ? — dit le directeur sur un ton de menace.

— Je connais cet homme ! — intervint Nekhludov. — C'est un original. Pourquoi est-il en prison ?

— Hé ! c'est la police qui vient de nous l'envoyer pour vagabondage ! Nous la supplions de ne plus envoyer personne, mais c'est comme si on chantait ! fit le directeur.

— Et toi aussi, à ce que je vois, tu appartiens à l'armée de l'Antéchrist ! — dit le petit vieux en s'adressant à Nekhludov.

— Non, je ne suis ici qu'en visiteur ! — répondit Nekhludov.

— Ah ! ah ! Tu es venu voir comment l'Antéchrist torture les hommes ? Eh bien, regarde, vois ! Il les a pris, il les a enfermés en cage, de quoi composer toute une armée ! Le devoir des hommes est de gagner leur pain à la sueur de leur front : et lui, l'Antéchrist, il les tient enfermés, il les nourrit sans travail, comme des porcs, pour en faire des porcs !

— Que dit-il ? — demanda l'Anglais.

Nekhludov lui répondit que le vieillard accusait le directeur et ses pareils de tenir enfermés des êtres humains, contre toute justice.

— Demandez-lui donc comment, à son avis, on doit se comporter

avec ceux qui n'observent pas la loi ! — dit en souriant l'Anglais.

Nekhludov traduisit la question.

Le vieillard se mit à rire, découvrant quelques dents, noires et cassées.

— La loi ! — s'écria-t-il avec mépris, — ah ! oui, tu peux en parler ! Il a commencé par s'emparer de la terre, il a dépouillé les hommes de toutes leurs richesses. il a supprimé tous ceux qui lui résistaient ; et ensuite il a écrit la loi, pour dire qu'on ne devait ni tuer ni voler ! Je te certifie bien qu'il ne l'aurait pas écrite avant, sa loi !

Quand Nekhludov lui eut traduit cette réponse imprévue, l'Anglais sourit de nouveau.

— Mais enfin, — dit-il, demandez-lui comment on doit se comporter aujourd'hui à l'égard des voleurs et des assassins !

— Tu lui répondras, — dit le vieillard à Nekhludov qui lui avait transmis la question, — tu lui répondras qu'il doit commencer d'abord par effacer lui-même de son front la marque de l'Antéchrist, et qu'il aura assez d'ouvrage, s'il le fait, pour n'avoir plus le temps de s'occuper des voleurs ni des assassins ! Allons, répète-lui ça dans sa langue !

— Il est bien amusant ! — dit l'Anglais en entendant cette réponse. Et il sourit encore, et sortit de la chambre.

Nekhludov était resté en arrière ; le vieillard, s'adressant à lui, poursuivit son discours :

— Fais ton affaire à toi, et ne t'inquiète pas des autres. C'est Dieu seul qui sait qui punir et qui récompenser. Nous, nous n'en savons rien !

Puis, comme s'il avait renoncé à vouloir convertir Nekhludov.

— Mais non, — lui cria-t-il, — je n'ai rien à te dire. Va-t'en, passe ton chemin. Tu as assez vu maintenant comment les esclaves de l'Antéchrist donnent des créatures humaines en pâture aux poux. Va-t'en maintenant t'amuser ailleurs !

IV

Lorsque Nekhludov rejoignit ses compagnons dans le corridor, l'Anglais était arrêté devant la porte entr'ouverte d'une pièce sombre, et demandait au directeur à quoi elle servait. Le directeur répondit que c'était l'endroit où l'on déposait les morts.

— Oh! vraiment! — fit l'Anglais, quand Nekhludov lui eut traduit cette réponse. Et il dit qu'il serait bien heureux de pouvoir entrer.

Le directeur fit apporter une lampe, et introduisit les deux visiteurs dans la chambre des morts. C'était une grande chambre carrée, toute pareille aux autres. Dans un coin étaient entassés des sacs, dans un autre coin on avait rangé une pile de bûches; au milieu, sur des couchettes, quatre cadavres gisaient.

Le premier de ces cadavres, vêtu d'une chemise et d'un pantalon, avait une petite barbe pointue et la moitié de la tête rasée. Le froid avait déjà engourdie les membres : les mains, qui évidemment avaient été jointes sur la poitrine, s'étaient séparées; et pareillement les pieds nus, disjoints, s'écartaient en fourche. Près de lui était étendue une vieille femme en veste et en jupe blanches, avec une toute petite natte de cheveux, un visage jaune tout ridé, et un nez camard. Et, près de cette vieille femme, on avait placé le cadavre d'un homme qui portait autour du cou un foulard bleu. Ce foulard bleu frappa Nekhludov, qui eut l'impression de l'avoir vu quelque part déjà.

Il s'approcha, examina le cadavre de près. Une barbiche noire, frisant un peu, un nez droit et solide, un grand front blanc, des cheveux bouclés, clairsemés au sommet de la tête. Nekhludov reconnaissait tous ces traits bien connus, et ne parvenait pas à en croire ses yeux. La veille encore, il avait vu le même visage tout animé de passion, tout contracté de souffrance : maintenant il le voyait immobile et calme, revêtu d'une beauté qui lui faisait peur.

Oui, c'était là Kriltzov, ou du moins c'était toute la trace qu'avait laissée sa vie corporelle!

Pourquoi a-t-il souffert? Pourquoi a-t-il vécu? Est-il enfin arrivé maintenant à savoir la vérité? — se demandait Nekhludov en considérant le cadavre. Et il se répondait aussitôt qu'il n'y avait point de vérité, qu'il n'y avait rien, rien que la mort. De toute son âme, il enviait Kriltzov, qui ne souffrait plus.

Sans même penser à prendre congé de l'Anglais, qui examinait la salle funèbre avec un intérêt tout particulier, Nekhludov se fit conduire hors de la prison, afin de pouvoir méditer plus à l'aise, dans sa chambre, sur tout ce qui s'était passé durant cette soirée.

CHAPITRE VI

Arrivé dans sa chambre, Nekhludov se mit à marcher de long en large, fiévreusement. Il avait l'impression que son affaire avec Katucha était finie, à jamais finie. A jamais il avait cessé d'être utile à Katucha. Et cette pensée le remplissait de tristesse et de honte. Mais il avait aussi l'impression que cette pensée n'avait plus désormais le droit de l'occuper, et qu'il avait maintenant à régler une autre affaire qui non seulement n'était pas finie, mais qui s'imposait à lui avec une force impérieuse.

Il se sentait en présence de quelque chose d'effroyablement mauvais, qu'il avait le devoir de détruire, et qu'il ne savait pas comment il pourrait détruire. C'était ce quelque chose de mauvais qui l'avait jadis perdu lui-même, qui avait perdu Katucha, et qui venait maintenant de perdre le cher et admirable Kriltzov, dormant, là-bas, avec son foulard bleu.

Et Nekhludov revoyait les centaines d'hommes parqués, dans un air empesté, par d'indifférents gouverneurs, procureurs, directeurs de prison. Il revoyait les regards irrités du petit vieillard bravant « les valets de l'Antéchrist ». Il revoyait, dans la chambre des morts, le beau visage de cire de Kriltzov. Tout cela, toute la vie qui l'entourait lui faisait l'effet d'un horrible cauchemar. Et de nouveau il se demandait si c'était lui-même, Nekhludov, qui était fou, ou bien si ceux-là étaient fous qui se tenaient pour sages et toléraient une telle vie.

Après avoir longtemps marché, il se jeta sur le divan ; et, machinalement, il ouvrit un des petits évangiles de l'Anglais, que celui-ci lui avait donné, et qu'il avait déposé sur la table en vidant les poches de sa pelisse.

« Il y a des gens qui prétendent qu'on peut trouver là dedans une réponse à tout », songeait-il, en ouvrant le petit livre, au hasard des pages. Et il lut. Il était tombé sur un chapitre de l'évangile de saint Mathieu, le chapitre XXIII.

1. *En ce temps-là, les disciples vinrent à Jésus et lui dirent : « Qui est le plus grand dans le royaume des cieux ? »*

2. *Or Jésus, ayant appelé un enfant, le mit au milieu d'eux, et dit :*

3. *« Je vous le dis en vérité, si vous ne changez, et si vous ne*

devenez petits comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

4. « *Celui-là donc qui se fera petit comme cet enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux.* »

— Oui, c'est bien ainsi! — se dit Nekhludov en se rappelant comment lui-même n'avait goûté la paix et la joie de la vie que dans la mesure où il s'était fait petit, où il avait été pareil à un enfant.

Et il lut ensuite :

5. « *Et celui qui recevra un tel enfant en mon nom, c'est moi qu'il recevra.*

6. « *Mais si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on lui attachât au cou un grosse meule et qu'on le jetât au fond de la mer.* »

Nekhludov cessa de lire : « Que peut bien vouloir dire *celui qui recevra?* et aussi : *en monnom ?* » se demanda-t-il, sentant que ces paroles n'avaient aucune signification pour lui. Et que viennent faire ici cette meule au cou, et ce fond de la mer? Non, tout cela n'est point pour moi! Cela n'est pas clair, cela n'a pas de sens! »

Il se rappela que plusieurs fois déjà, dans sa vie, il avait essayé de lire les évangiles, et que toujours l'obscurité des passages de ce genre l'avait dérouté.

Il reprit le livre, cependant, et lut les quatre versets suivants. Jésus y parlait des « scandales », de la condamnation de certains hommes « à la géhenne du feu », de certains anges appartenant à certains enfants et qui voient « la face du Père dans les cieux ».

« Quel dommage que tout cela soit si peu clair et si mal composé ! — songeait-il, — car on sent, au fond, quelque chose de beau qu'on aimerait à entendre mieux dit. » Et il se remit à lire :

11. « *Sachez que le fils de l'homme est venu racheter et sauver ceux qui périssent!*

12. « *Que vous en semble? Si un homme a cent brebis et que l'une d'elle se soit égarée, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans la montagne pour s'en aller chercher celle qui s'est égarée?*

13. « *Et, s'il parvient à la retrouver, je vous le dis, en vérité, il en a plus de joie que des quatre-vingt-dix-neuf autres qui ne se sont point égarées.*

14. « *Et de même, ce n'est pas la volonté de votre Père, qui est aux cieux, qu'aucun de ses petits périsse.* »

— Oui, sans doute, ce n'était pas la volonté du Père qu'ils

périssent! Mais cela ne les empêche pas de périr par centaines, par milliers! Et nul moyen de les sauver! — pensa Nekhludov.

Il lut encore quelques versets.

21. « *Alors Pierre, s'étant approché, lui dit :* « *Maître, combien de fois devrai-je pardonner à mon frère qui m'aura offensé? Devrai-je lui pardonner jusqu'à sept fois?* »

22. — *Et Jésus lui répondit:* « *Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois!*

23. « *Car il en est du royaume des cieux comme d'un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs.*

24. « *Quand il eut commencé à compter, on lui en amena un qui lui devait dix mille talents;*

25. « *Et, parce qu'il n'avait pas de quoi payer, son maître ordonna qu'il fût vendu, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, afin que la dette fût payée.*

26. « *Et, ce serviteur, tombant à ses pieds, se prosternait devant lui et lui disait: — Seigneur, aie patience envers moi, et je te paierai tout!*

27. « *Alors le maître de ce serviteur, ému de pitié, le laissa aller et lui remit sa dette.*

28. « *Mais ce serviteur, étant sorti, rencontra un de ses compagnons de service qui lui devait cent deniers; et, l'ayant saisi, il l'étranglait en disant: rends moi ce que tu me dois!*

29. « *Et son compagnon de service, tombant à ses pieds, le supplia en disant: Aie patience envers moi et je te paierai!*

30. « *Mais le serviteur ne voulut pas avoir patience, et, s'en étant allé, il fit jeter son compagnon en prison jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette.*

31. « *Ses autres compagnons de service, voyant ce qui s'était passé, en furent très attristés; et ils vinrent rapporter à leur maître ce qui s'était passé.*

32. « *Alors le maître fit venir le serviteur et lui dit: — Méchant serviteur, je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'as supplié.*

33. « *Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi?*

— Serait-ce donc cela? — s'écria tout à coup Nekhludov après avoir lu ces paroles. — La réponse que je cherche serait-elle donc là?

Et la voix intime de tout son être lui répondit : Oui, c'est cela, ce n'est rien que cela!

Et le même phénomène se produisit chez Nekhludov qui se produit souvent chez les personnes accoutumées à la vie spirituelle. Une pensée, qui d'abord leur a paru étrange, paradoxale, fantaisiste, soudain s'éclaire à leurs yeux des résultats de toute une expérience jusque-là inconsciente, et devient aussitôt pour elles une, simple, claire, évidente vérité. Ainsi s'éclaira soudain, aux yeux de Nekhludov, la pensée que l'unique remède possible au mal dont souffraient les hommes consistait en ce que les hommes se reconnussent toujours comme ayant une dette envers Dieu, et, par suite, comme n'ayant nul droit de juger ni de punir les autres hommes. Il comprit soudain que l'effroyable mal dont il avait été témoin dans les prisons et les convois, et que la tranquille assurance de ceux qui produisaient ce mal ou qui le toléraient, que tout cela provenait uniquement d'une cause très simple. Tout cela provenait de ce que les hommes avaient entrepris une chose impossible : étant mauvais eux-mêmes, ils avaient entrepris de corriger le mal. Des hommes vicieux prétendaient corriger des hommes vicieux. Or, étant vicieux, ils ne pouvaient que propager le vice, au lieu de le corriger ; étant corrompus, ils répandaient autour d'eux leur propre corruption. La réponse que Nekhludov cherchait avec angoisse sans pouvoir la trouver, c'était la même réponse qu'avait faite Jésus à Pierre : la réponse était qu'on devait pardonner toujours, non pas sept fois, mais septante fois sept fois.

— Mais non ! Impossible d'admettre que la chose soit aussi simple ! — se disait Nekhludov. Et cependant il savait, dès lors, avec une évidence absolue, que c'était là l'unique réponse, et non seulement au point de vue théorique, mais au point de vue pratique et immédiat. La chose lui semblait encore étrange et incroyable, habitué comme il l'était à des opinions opposées, mais il sentait, il savait, qu'elle était hors de doute.

L'objection ordinaire, qui consistait à demander ce qu'on devait faire des voleurs et des assassins, n'avait plus depuis longtemps aucun sens pour lui. Cette objection n'aurait eu de sens, en effet, que si les châtiments avaient fait diminuer le nombre des crimes, s'ils avaient corrigé les criminels ; mais l'expérience avait prouvé à Nekhludov que c'était le contraire qui se produisait. Depuis tant de siècles que les hommes s'acharnaient à punir le crime, l'avaient-ils supprimé, l'avaient-ils même atténué ? Loin de l'avoir supprimé, loin de l'avoir même atténué, ils avaient contribué activement à le

développer, aussi bien en dépravant les prisonniers par les condamnations qu'ils leur faisaient subir qu'en ajoutant à la somme des crimes de ces prisonniers, — aux crimes des voleurs et des assassins, — leurs propres crimes, ceux de ces criminels que sont les conseillers de cours, les procureurs, les bourreaux, les juges juges d'instruction, les policiers et les gardes-chiourme.

Mais Nekhludov comprit soudain que cela devait être ainsi. Et il comprit que, si la société et l'ordre social continuaient à exister, ce n'était point grâce aux magistrats avec leur cruauté, mais au contraire malgré eux, et parce que, à côté d'eux, les hommes continuaient à avoir pitié l'un de l'autre et à s'aimer l'un l'autre.

L'Évangile avait enfin parlé au cœur de Nekhludov, s'était révélé à lui comme à tout homme qui consent à le lire. Et Nekhludov résolut d'en lire encore quelques pages. Il prit le Discours sur la Montagne qui de tout temps l'avait beaucoup touché. Mais, cette fois, en le lisant, il découvrit que ce discours n'était pas simplement un recueil de nobles pensées et d'images émouvantes, exposant un idéal moral à peu près irréalisable. Il s'aperçut que le Discours sur la Montagne ne contenait que des préceptes tout à fait clairs, simples, pratiques, faciles à appliquer, et dont l'application aurait aussitôt pour conséquence de créer une société humaine absolument nouvelle, supprimant toute violence et toute injustice, et, dans la mesure permise à la faiblesse humaine, inaugurant sur la terre le Royaume des Cieux.

Ces préceptes étaient au nombre de cinq :

Le premier consistait à dire que l'homme non seulement ne devait pas tuer un autre homme, son frère, mais ne devait pas s'irriter contre lui, ne devait pas l'accuser, le mépriser ; et que, s'il s'était querellé avec un autre homme, il devait se réconcilier avec lui avant d'offrir aucun don à Dieu, c'est-à-dire avant de s'unir à Dieu par la prière du cœur.

Le second précepte consistait à dire que l'homme non seulement ne devait point s'abandonner à la sensualité, ne devait point profaner la beauté de la femme en faisant d'elle un instrument de son grossier plaisir, mais qu'il devait, s'étant marié avec une femme, se considérer comme uni à elle pour toujours.

Le troisième précepte consistait à dire que l'homme ne devait rien promettre sous serment, n'étant maître ni de lui-même, ni de quoi que ce fût.

Le quatrième précepte consistait à dire que l'homme non seule-

ment ne devait point exiger œil pour œil, mais qu'il devait, quand on l'avait frappé sur une joue, tendre l'autre joue; qu'il devait pardonner les offenses, les supporter avec résignation, ne rien refuser de ce que les autres hommes exigeaient de lui.

Et le cinquième précepte consistait à dire que l'homme non seulement ne devait point haïr ses ennemis, ni lutter contre eux, mais qu'il devait les aimer, les aider, les servir.

Nekhludov s'étendit sur le divan et se mit à rêver. Se rappelant toute la misère et toute la laideur de la vie actuelle des hommes, il songea à ce que deviendrait cette vie si les hommes consentaient à appliquer les préceptes qu'il venait de lire. Et tout son découragement disparut : un flot d'enthousiasme inonda son âme. Il sentit qu'après toute une vie de souffrances à travers les ténèbres il venait d'apercevoir soudain la douce, la reposante, la bienfaisante lumière.

Il ne dormit point, cette nuit-là. Tout entier à la joie de la découverte qu'il venait de faire, il lut avidement les Evangiles, d'un bout à l'autre. Et, ainsi que cela arrive à tous ceux à qui le sens général des Evangiles s'est enfin révélé, il s'étonna, en lisant, de comprendre pleinement la signification de paroles que maintes fois il avait prises pour de simples images et sans y attacher d'importance. Comme une éponge, dans un vase, aspire toute l'eau qu'elle peut contenir, il aspirait tout ce qu'il y avait pour lui d'utile, d'important, de grave, de joyeux dans ce livre. Et tout ce qu'il y lisait lui paraissait lui avoir été depuis longtemps familier; car ce qu'il y lisait confirmait, expliquait des choses que depuis longtemps il pressentait, mais qu'il n'osait pas reconnaître pour vraies. Et maintenant il les reconnaissait pour vraies, et il y croyait.

Et non seulement il reconnaissait et croyait qu'en suivant les préceptes des Evangiles les hommes pourraient s'élever au plus haut degré de bonheur dont ils sont capables : il reconnaissait et croyait aussi que mieux valait, pour un homme, ne rien faire du tout que de ne pas appliquer ces préceptes; il reconnaissait et croyait que ces préceptes représentaient l'unique raison d'être de la vie humaine, et qu'en y manquant l'homme commettait une faute, qui entraînait aussitôt son châtiment à sa suite.

Cette conclusion résultait pour Nekhludov de tout le livre; mais, avec une clarté et une force particulières, il la trouvait exprimée dans la parabole des vignerons. Les vignerons s'étaient imaginé

que le jardin qu'on leur avait donné à cultiver n'appartenait pas à leur maître, mais à eux-mêmes; que tout ce qui était dans ce jardin y était pour eux, et que leur seul devoir était de faire servir ce jardin à leur propre jouissance : oubliant leur maître, et tuant ceux qui venaient leur rappeler leurs obligations envers lui.

« Ainsi nous faisons tous », — songeait Nekhludov; — « nous vivons dans la croyance que nous sommes nous-mêmes les maîtres de notre vie, et que celle-ci ne nous a été donnée que pour notre plaisir. Or c'est une croyance insensée, évidemment insensée. L'homme n'est pas venu au monde de son plein gré : quelqu'un doit l'y avoir envoyé, et pour quelque motif. Mais nous, nous avons décidé d'oublier cette évidence et de nous imaginer que nous n'avions à vivre que pour notre plaisir. Et nous nous étonnons, après cela, de souffrir et de nous sentir mal à l'aise, comme si ce n'était point la conséquence fatale de notre situation d'ouvriers se refusant à accomplir la volonté de leur maître. Et la volonté de notre maître, elle est exprimée dans ce petit livre!

« *Cherchez le Royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît.* Et nous, c'est le *surcroît* que nous cherchons, et nous nous étonnons de ne pouvoir le trouver!

« Oui, c'est bien cela qu'a été ma vie! Mais désormais cette vie est finie, et une autre commence! »

Et en effet, de cette nuit commença pour Nekhludov une vie nouvelle : et nouvelle non seulement parce que, cessant tout à fait de penser à lui-même, il s'efforça de ne plus vivre que pour servir les autres, mais nouvelle, surtout, parce que tout ce qui lui arriva depuis cette nuit, tout ce qu'il vit, tout ce qu'il fit, eut désormais à ses yeux une autre signification que par le passé.

Comment se terminera cette nouvelle période de sa vie, c'est ce que l'avenir montrera.

12 décembre 1899.

Comte Léon Tolstoï.

Le gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard. Paris.

NINETTE

I

Le grand-duc Louis contraria fort, à dix-huit ans, la famille impériale par un penchant à l'isolement que rien ne semblait expliquer. Simple effet d'une timidité excessive sans doute? Le malaise était visible que lui causait toute présence féminine. Ce n'était pas seulement l'émoi qu'on remarque chez certains adolescents à l'approche d'un jupon, ces gaucheries, ces rougeurs subites et ces brusques silences et ce trouble de toute leur personne; c'était aussi une fébrilité, un agacement, une irritation voisine de la colère que témoignaient ses regards au milieu de sa confusion. Longtemps on ne put obtenir de lui qu'il parût à la Cour. Et la première fois qu'on l'y vit, à un dîner que l'Empereur donnait aux représentants des puissances étrangères, la duchesse d'Albany, la femme de l'ambassadeur d'Italie, à laquelle il se trouvait, au sortir de table, offrir le bras, le vit si pâle qu'elle lui demanda :

— Vous êtes souffrant, Monseigneur?

— En effet, madame, répondit-il sèchement.

Et, la saluant avec raideur, il appela Forsdorff, le maréchal de la cour attaché à sa personne, et se retira.

Il y avait chez le grand-duc Louis l'union d'un très grand orgueil à une sensitivité de jeune fille. Ayant grandi hâtivement et d'une façon exagérée, resté très maigre en sa haute taille, il se sentait disgracieux. D'où fureur contre lui, révolte de son orgueil devant les regards de ces êtres jolis, élégants, harmonieux, où, sous le respect dû à son rang, il voulait, certainement à tort, démêler comme une discrète moquerie.

Longtemps il fut ainsi, et cette disposition malheureuse de sa nature, l'alliance de cette hauteur native à la crainte de déplaire, refoula ses élans, lui donna cette apparence taciturne, fit de lui le

sauvage légendaire dont on ne s'expliquait pas l'horreur qu'il avait ou semblait avoir en général de son prochain.

Des médecins consultés, les premiers de l'Empire, s'en tinrent à des prescriptions vagues : de l'hygiène physique, de l'hygiène morale, des distractions, les voyages. Mais ce fut Forsdorff qui, dans son dévouement à Son Altesse, trouva le remède. Vieux soldat, ayant fait la guerre avant d'être pourvu d'une charge à la cour, il était l'homme des moyens radicaux. Celui qu'il employa était le plus simple de tous. Une nuit, une fort jolie fille fut introduite dans la chambre du prince. Louis ne dormait pas; une veilleuse, seule, éclairait la pièce, et la fille, d'une beauté ardente, était nue. Forsdorff, inquiet de son audace et craignant que la colère de son maître ne fût la seule récompense de son zèle, écouta derrière la porte, s'attendant à voir celle-ci s'ouvrir et la fille sortir. Heureusement, ses craintes furent vaines. Le prince ne la renvoya pas.

Alors ce fut pour la famille impériale un autre sujet d'inquiétude. La fille était une danseuse de l'Opéra Italien. Louis s'éprit d'elle avec une violence de sentiments où se manifestait avec éclat le déséquilibre nerveux d'une nature longtemps contenue. Sa passion toute neuve ne connut pas de bornes. Il fit tous les projets des amants romanesques, rêva la fuite, la vie à deux dans une cabane au bout du monde, commit toutes les extravagances, se montra sur les promenades, manifestement, avec la danseuse, voulut pulvériser ses rivaux — et il en avait ! — Le scandale monta jusqu'à l'Empereur, son père, qui exigea une rupture. La danseuse reçut l'ordre de quitter les États et Louis de prendre du service dans un régiment de grenadiers.

Le désespoir du prince fut sombre et fit craindre pour ses jours. C'est à ce moment qu'on se décida à lui donner une maîtresse décente. Les conseillers de l'Empire eurent, dit-on, à délibérer sur cette grave question, et le choix de ces hommes d'État tomba sur une des plus jolies femmes de la cour, la comtesse de Stief, dont le mari fut pourvu d'un poste diplomatique à l'étranger. Les négociations furent longues. Louis, d'abord, repoussa toutes les ouvertures. Puis il céda. Et ce fut une nouvelle liaison, mais plus stable et plus conforme aux désirs de son auguste famille.

A la folle passion, aux extravagances succéda un train de choses régulier et tranquille. La comtesse fut une servante trop docile pour ranimer chez son amant un feu qui s'éteignait. Elle se plia à

tous ses caprices et oublia ainsi de se faire désirer. Il fallait à Louis plus de résistance. Il savait autrefois que sa danseuse le trompait, et c'est de cet aliment : la jalousie, que sa passion flambait. Aujourd'hui, paisible, satisfait, la régularité de cet amour facile, sans luttes, sans péripéties émouvantes, sans épisodes de roman, le fit bâiller. Quand elle le vif las, la comtesse, en digne servante, se retira.

Alors il voyagea.

Ce fut au cours de ses voyages que s'affirma son inclination très vive pour les filles du peuple. En Andalousie, une gitane réveilla en lui des ardeurs qu'on eût cru taries. Puis le calme revint. A plusieurs reprises, ainsi, il subit pour différentes femmes de condition inférieure des crises de tendresse. En temps normal sa nervosité se maintint extrême. Il essaya des cures d'eaux, à peine commencées, aussitôt abandonnées. Il dormait quatre heures par nuit, ne pouvait souffrir le bruit et redoutait le silence. La lecture le fatigua. Les sports l'ennuyèrent. Il ne vivait vraiment que dans l'état d'amoureux. Dès qu'il aimait, ses organes se suractivaient, décuplaient leurs fonctions. Une force sourde, violente et capiteuse circulait en ses veines. Quand elle le quittait il était épuisé et une sorte de torpeur, d'ennui morne, le prenait. A vingt-cinq ans il s'annonçait aux yeux des sages qui l'entouraient comme ne devant jamais être heureux. Peut-être ces sages se trompaient-ils ? Ils se trompaient s'il est vrai que le don le plus précieux que puisse recevoir un homme est celui de sentir.

Il sentait avec une intensité inconnue au commun des hommes, et s'il en souffrait, car nul n'échappe aux intransgressibles lois de l'équilibre, qui sait si cette souffrance redoutée ne lui était pas chère pourtant ?

Cette année-là, en août, il occupait à Biarritz sous le nom de Louis Servin une villa louée en hâte et installée en quelques jours par le fidèle Forsdorff, pour obéir à une de ces décisions subites dont Son Altesse était coutumière. Vivant dans le plus strict incognito, Louis traversait le cosmopolitisme élégant de cette plage à la mode, comme on traverse un désert. Il ne voyait pas la foule et la foule ne le voyait pas. Seul, un jeune désœuvré, Roger de Létang, avec lequel il s'était, l'hiver précédent en Espagne, lié d'amitié, avait le privilège de troubler sa solitude. Le prince, excessif dans l'amour comme dans la haine, se livrait aussi vite qu'il se fermait. Roger lui avait plu tout de suite, et sa sympathie pour

lui allait même jusqu'au tutoiement. En vain avait-il exprimé le désir d'être, en retour, l'objet d'une pareille familiarité. Tout ce qu'il avait pu obtenir de Roger, un peu snob et respectueux des grands de ce monde, c'est qu'il ne l'appelât pas « Monseigneur » mais plus cordialement « mon cher prince » ou « mon cher Louis ».

Fort riche et garçon, l'ami du grand-duc occupait à quelques kilomètres de Biarritz, à Sainte-Marie-des-Dunes, un coquet chalet enfoui dans les verdures et modestement appelé « l'Ermitage ».

— Forsdorff, dit un jour le prince, qu'on me mette dans une valise du linge et quelques objets de toilette. Je vais passer une semaine à « l'Ermitage ».

— Bien, Monseigneur.

— A propos, Forsdorff, ce n'est pas tout. Je pars seul.

— Votre Altesse dit?

— Je dis que je pars seul.

— C'est impossible, Monseigneur.

— Et pourquoi, monsieur?

— Votre Altesse sait que j'ai reçu de l'Empereur la consigne de ne pas la quitter.

— Au diable ta consigne! s'écria Louis impatienté.

— Je suis soldat, Monseigneur.

Le prince tourna plusieurs fois sur lui-même. Cet obstacle l'irritait et aiguisait le désir qu'il avait de cette fugue de collégien.

— Forsdorff, dit-il, tu m'ennuies. Je meurs ici. Or, je veux être gai, tu m'entends! Va dormir et laisse-moi en paix.

Et comme l'aide de camp se retirait :

— Fais préparer ma valise.

— Alors, j'accompagnerai Monseigneur.

— Le prince fronça les sourcils, frappa du pied.

— Monsieur, fit-il avec hauteur, avant toute autre consigne vous avez celle de m'obéir?

— Oui, Monseigneur.

— Eh bien! je vous donne l'ordre de demeurer ici. Telle est ma volonté. Je vous le dis en bon français.

Puis, aussitôt, s'approchant du maréchal, car il était attaché à lui, sachant son dévouement à toute épreuve, Louis le prit aux épaules, et avec une expression enfantine :

— Allons, c'est fini cette brouille?

C'est ainsi qu'il acquit la faveur de dépouiller le personnage

impérial et d'aller, pour quelques jours s'amuser à son gré où bon lui semblait, comme le premier venu.

Exercer ce droit d'être libre qu'ont tous les êtres du monde, sauf les princes, lui paraissait du prodige. Le premier soir, à dîner chez Roger, il mettait les pieds sur la table et riait comme un enfant. Cette chose si simple, ce dîner entre garçons, sans qu'il sentît autour de lui, derrière les portes, des présences respectueuses, l'enthousiasmait jusqu'au délire. Le couvert était mis dans le parc, sous des arbres centenaires, d'où tombait une lumière mourante. C'était une fin de journée exquise, la paix d'un soir tiède et amoureux. Louis, grisé, cassait les plats dont il s'était servi, jouissait de l'ahurissement de Tiburce, un jeune pâtre que Roger, par souci de la couleur locale, avait engagé ici pour y remplacer, plus naïvement, le maître d'hôtel professionnel.

Après le dîner, sur des divans :

— Ça manque de femmes, dit le prince.

— Des femmes? C'est facile, répondit Roger.

— Quelles femmes?

— Des filles du pays. C'est mardi, jour de musique. Toutes dansent le fandango sur la place. Nous trouverons là ce que nous voudrons.

— Des filles du pays, *All right!* comme dirait mon cousin de Galles.

Et le prince appela le domestique :

— Jeune pâtre, quel temps fait-il ce soir? Fait-il du vent?

— Non, monsieur.

— C'est bien, tu me donneras un mouchoir mauve.

Le pâtre réfléchit un instant; puis comme son maître regagnait sa chambre, il vint lui confier à l'oreille ce qui le préoccupait. On entendit Roger s'exclamer :

— Ah! Ah! Elle est bien bonne!

Et il cria à travers la cloison :

— Savez-vous ce que Tiburce vient de me dire? Il vient de me dire : « Monsieur, est-ce qu'il n'est pas un peu fou *cet homme?* »

Le prince rit aux éclats.

— « Cet homme » est bien. Tiburce, viens ici. Tiburce, tu es admirable. Tiburce, je ne suis pas fou, je suis joyeux. Et je veux que tu le sois aussi. Tiens, voici pour toi. Prends... Mais prends donc imbécile!... Et regarde ces pièces... Il y en a d'Autriche, de Grèce, d'Allemagne et de partout. Ce sont des portraits de famille,

mon garçon... Tiburce, tu rigoles... Tu as raison... Ah! quel bon rire tu as! Ça fait plaisir à voir... Allons! donne-moi mon chapeau... C'est bien... Veux-tu voir, maintenant, la tête d'un homme qui fait la noce... Ohé! Ohé... Je fais la noce! A moi Alexandrine! Joséphа! Armande! Hubertine! Ninette!...

— Ninette, justement, dit Roger qui ouvrait la porte. Nous commencerons ce soir par Ninette.

II

— Qu'est-ce que monsieur prend le matin? demanda Tiburce quand il eut ouvert les volets.

Le jour entra, limpide, éclairant une chambre toute simple, en pitchpin, la toilette, l'armoire, le lit où le grand-duc, couché sur le dos, s'étira bruyamment.

— Bonjour, Tiburce. Comment vas-tu, Tiburce? Tu as bien dormi? Serre moi la main, mon garçon. Bon. Là-dessus, permets que je me lève. Ça ne t'offusque pas de voir mes jambes?... Tiburce, figure-toi que je suis un homme timide. Tout le monde le dit. Cela doit être. Eh bien, avec toi je suis à l'aise. Tu me mets à l'aise, Tiburce... Au fait, que voulais-tu?

— Savoir ce que vous prenez, du café au lait ou du chocolat.

— Tiburce, tu manques de style. C'est ton charme... Tourne-toi un peu vers la fenêtre et dis-moi le temps qu'il fait.

— Très beau.

— Et le ciel? Est-ce qu'il n'y a pas un petit nuage à droite?

— Non, monsieur.

— Pas de petit nuage, tu es sûr?

— J'en suis sûr.

— Très bien. Dans ce cas écoute-moi bien et ne le dis à personne : Tu me donneras du thé léger avec un œuf cru. Va.

Et comme le pâtre sortait avec la conviction que « cet homme était décidément fou », le prince le rappela :

— Tiburce, que fait ton maître?

— Il dort, monsieur.

— Comment, je dors! exclama à ce moment une voix dans le corridor.

Et Roger parut en veston de flanelle, la moustache embroussaillée. Il bâilla, s'assit, demanda :

— Ça va, ce matin?

Le prince, sans répondre, prononça :

— Et Ninette?

Ce nom jeté dans son esprit y était resté. C'est en vain que la veille, au fandango, Roger lui avait montré Mariette Salbat, élancée et fine, l'air déluré sous le masculin béret basque, et Blanche, la fleuriste, et Berthe Miron et d'autres jolies filles, fraîches, simples et de grâce champêtre. Ninette avait sur toutes les autres l'avantage d'être absente et de piquer sa curiosité.

— Ninette! C'est étonnant ce qu'elle est demandée! avait répondu à une interrogation de Roger, un jeune élégant qui passait.

Et le prince, entêté, voulait voir Ninette. Or, chaque heure qui s'écoulait augmentant son désir, celui-ci infime et négligeable au début prenait une force appréciable et l'irritait déjà.

— C'est bien simple, dit Roger. Je vais lui écrire de venir ce soir.

— Et elle viendra, comme ça?

— Oui, mon gentilhomme.

Roger griffonna un mot sur-le-champ et appela Tiburce.

— Tiburce, tu sais où demeurent les Etchebal?

— Oui, monsieur.

— Tu connais bien Martine, tu sais bien, celle qu'on appelle Ninette?

— Je la connais.

— Alors, écoute bien ce que je te dis : Tu vas aller flâner autour de leur maison, et si tu l'aperçois, tu lui remettras ce mot. Ne le remets qu'à elle-même et prends garde de n'être pas vu par son frère. Tu m'as compris?

— C'est compris.

Quand Tiburce revint, sa commission faite, ce fut le prince qui l'interrogea :

— Tu l'as vue elle-même?

— Oui, monsieur.

— Elle a lu le mot?

— Oui, monsieur.

— Qu'a-t-elle dit?

— Elle n'a rien dit.

— Elle ne viendra pas, conclut Louis, pessimiste.

— Moi je vous dis qu'elle viendra, affirma Roger.

Et il n'en fut plus question.

Or, l'après-midi, vers trois heures, comme ils partaient à bicyclette pour Cap-Breton, un petit village des environs, Roger, en tournant la rue Jasmin, arrêta court son compagnon.

— Tenez, la voici justement votre Ninette.

La rue était vide, les volets des maisons clos, à cause des mouches et de la chaleur. Le prince vit une robe beige qui cheminait devant eux. Roger fit un appel et la robe se retourna :

Ce qu'éprouva tout d'abord le prince ressemblait à une déception légère. Ninette n'était pas jolie. Les cheveux abondants, relevés à la diable sur le sommet de la tête, découvraient un front petit. Il y avait dans les yeux de l'étonnement du calme et de la ruse. Ils traduisaient un sommeil d'intelligence auquel, pourtant, il ne fallait pas trop se fier. Singulier mélange de paix animale et de malice. Le nez était agréable, la bouche charnue, les dents saines, la peau transparente, une peau de blonde aux pores dilatés. Et le prince, à mesure qu'il s'approchait. trouvait que, sans être jolie elle avait du charme, un charme de soleil, d'été, de nature et d'amour.

— Je te présente mon ami Louis Servin, dit Roger.

Elle leva sur lui un regard assuré, rieur et tranquille, et se cambra un peu, d'instinct, parce que son regard à lui, s'attardait maintenant à ses épaules, à son buste jeune, à sa taille libre dans la blouse mauve qu'enserrait sur la robe beige une ceinture blanche.

— J'ai reçu votre mot et j'allais vous écrire parce que je ne pourrai pas ce soir.

— Et pourquoi? dirent ensemble Roger et Louis, avec une différence d'intonation qui mit aussitôt en relief l'intérêt visible du second.

Elle répondit : « l'arce que » comme les femmes et les enfants quand ils ne veulent pas s'expliquer. Puis, comme elle faisait mine de les quitter, Roger la retint.

— Tu n'es pas pressée. Reste un instant. Mon ami a des choses amusantes à te dire.

— Qu'est-ce qu'il a à me dire?

— Si tu es sage, il te dira l'avenir.

La curiosité fit briller les yeux de Ninette.

— Il sait lire dans la main?

— C'est son métier.

Elle eut un geste incrédule.

— Je t'assure.

— Vous êtes superstitieuse? demanda le prince.

— Beaucoup.

— Ne restons pas là, dit Roger. Promenons-nous.

— Et si on me rencontre avec vous?

— Allons du côté des Tilleuls. Il n'y a personne.

Elle eut une courte hésitation. Puis :

— Alors, dix minutes seulement, parce qu'il faut que je rentre.

Elle marcha, légère, flanquée à droite de Roger, à gauche de Louis, chacun tenant par le guidon sa machine dont le grelot tintait. Comme ils passaient devant la terrasse vide du Grand-Café, Roger appela le chasseur qui les en débarrassa.

— Alors vous êtes superstitieuse? reprit Louis, pour dire quelque chose.

Elle répéta :

— Beaucoup.

— Comme tous les Basques, fit Roger.

Le prince, un peu gauche, dans ces préliminaires, était tenté depuis un instant de lui donner le bras et n'osait. Il s'injuriait intérieurement pour son inconcevable timidité, se croyait soudain enhardi, avançait la main et se sentait défaillir. Ninette devina-t-elle son trouble? Ce fut elle qui passa son bras sous le sien, et elle le fit si gentiment qu'il en eut le cœur plein de gratitude. D'abord il avait rougi légèrement. Maintenant une douce chaleur venue de ce petit bras se répandait en lui. Il éprouva de l'allègement, de la gaité, de l'allégresse. Le déséquilibre de ses nerfs portés à leur état le plus aigu de sensibilité créait ces disproportions singulières entre ses sensations et leur cause. Il admira l'aisance avec laquelle il retira de son veston une boutonnière de tubéreuses pour la lui offrir. Puis il parla. Il dit des choses faciles et ne se trouva pas trop sot. Ils avaient gagné la route de Biarritz, s'étaient arrêtés dans l'herbe d'une prairie. Roger sifflotait à l'écart.

— Vous viendrez?

— Je ne sais pas.

— Si, vous viendrez. Il faut que vous veniez.

Il crut adroit d'ajouter négligemment :

— Moi, c'est très curieux, je porte bonheur aux femmes.

Elle le regarda, intéressée, voulut qu'il lût tout de suite dans sa main si elle serait aimée, si elle vivrait vieille, si elle serait riche,

car elle souhaitait l'amour, la vie longue et la fortune. Il ne savait comment s'en tirer et promit de s'acquitter le soir de cette tâche. Il la dominait de sa haute taille, avait envie de la prendre aux aisselles, de l'élever jusqu'à lui et de lui prodiguer des caresses.

Comme elle avait chaud, il tira son mouchoir et se mit à l'éventer. Elle sourit.

— Vous êtes drôle.

Il voulut discerner un compliment dans cette expression. Il éprouvait une joie d'amour-propre à se dire que c'était Louis Servin qui, par ses attraits personnels, conquérait cette petite fille.

— Je vous ai aperçu le jour de votre arrivée, quand vous êtes passé en voiture avec Roger. Je savais bien que je vous connaitrais. Dès qu'il vient une nouvelle figure jusqu'ici, ça ne manque pas, il faut qu'on nous présente.

Elle ajoutait ingénument qu'elle se donnait quand ça lui plaisait, à qui lui plaisait. Elle ne voyait aucun mal à ça.

— Et vous?

— Au contraire.

Et déjà il se sentait jaloux de tous ces inconnus, de toutes ces moustaches qui lui avaient plu jusqu'ici. Il l'interrogea sur Roger. Elle parut ne pas comprendre, puis elle se récria. Elle était allée chez lui, avec des amies pour s'amuser, boire un verre de champagne, écouter de la musique. C'était tout. Il fallait la croire. Elle était très fière et ne mentait pas.

— Comment le trouvez-vous?

— Qui?

— Roger.

— Je vais être très franche : il ne me plairait pas.

Il brûlait d'ajouter : « Et moi? » redouta la même réponse, se tut, un instant, repris par le malaise du début, répéta pour gagner du temps :

— Ah! il ne vous plairait pas... c'est curieux.

— Pourquoi curieux?

— Je ne sais pas.

Il ne savait plus ce qu'il disait, tourmenté par la question qu'il se retenait de poser et qui jaillit pourtant :

— Et moi?

Elle dit plus bas :

— Vous, je vous trouve gentil.

Il exulta :

— Alors vous viendrez ce soir?

— Oui.

Et il eut l'impression que vingt fois, cent fois il se rappellerait ces réponses quand il serait seul, retiré en lui-même, dans cette petite retraite close du souvenir; mais elle s'inquiéta du temps qui passait : il fallait qu'elle rentrât.

Ils revinrent vers la ville. Elle était là, conquise, et il jouissait de ce triomphe facile. A présent sûr de lui, rendu à ses jeunes caprices, il exigeait d'elle qu'elle le traitât familièrement, qu'elle lui manquât de respect, qu'elle l'appelât : « Cruche, tourte et manche à balai ». Elle s'y refusait.

— Si, si. Vous ne savez pas comme ça m'amuse !...

Elle s'y reprit à deux fois, prononça :

— Cruche.

— Ah ! Ah ! s'exclamait-il.

— Tourte, moule, manche à balai.

— Ah ! Ah ! Elle est impayable !

Et il riait comme un enfant.

III

Roger, au piano, sifflait la sérénade de Schubert. Il la siffait avec un art singulier qui exprimait intensément le charme aigu, frémissant et tendre de cette page admirable. Le prince, à terre, sur des coussins, écoutait bruire en lui, dans ce sublime accompagnement, l'inquiétude de ne pas voir Ninette. Et la vertu de cette musique transformant les sentiments qui l'animaient donnait à son attente banale d'une petite fille quelconque une grâce magnifique et triste.

Les nerfs tendus et frémissants il vivait en cette fraction infinie du temps, en cette prestigieuse minute en cet instant démesuré, tout le drame d'émotions, de tourments et d'angoisses d'une passion douloureuse et désordonnée. Son âme grisée emplissait des paysages, peuplait des villes, créait des mondes. Et ce n'étaient que sombres tableaux, qu'amants éplorés, que désespoirs, que déchirements ; ce n'étaient qu'appels vains, que séparations, qu'exils et que lamentations. Alors, dans l'obscurité de son être où grondaient les puissances déchaînées de l'amour, il prenait conscience, comme

en rêve, du fond amer que remueraient toujours en lui les fureurs amoureuses. Et il était pris d'un envie étrange, d'une maladive envie de sangloter.

Mais la musique cessant, dans le silence qui suivit, il retrouva, parmi les coussins, étendue sur le tapis, une chose molle, une chose vide, une chose qui ne souffrait pas et qui était son corps.

— C'est admirable ! admirable! admirable! répétait-il, rendu à la vie physique, à l'usage de sa voix, de ses membres, de son esprit.

Alors comme il s'était levé et marchait dans le salon, la porte s'entre-bâilla doucement et il aperçut Ninette qui se tenait sans rien dire au seuil du salon.

— Comment, vous étiez là !... Nous n'avons rien entendu.

Elle entra avec un petit air effarouché et gentil, promena son regard calme et rusé sur les choses, consentit à s'asseoir et déclara qu'elle était là depuis un instant, que Tiburce avait voulu l'introduire mais qu'elle avait préféré attendre pour ne pas les déranger. Le prince lui tenait les mains et marquait un plaisir jeune à la voir, à l'entendre, à la sentir là, près de lui.

— Coquette, dit-il.

Elle portait, en effet, un petit corsage de soie rose dont elle déclara s'être vêtue dans l'obscurité de sa chambre, à l'insu de ses parents. Était-ce vrai ? Et ses parents s'occupaient-ils tant d'elle ? Le prince souriait, ne parvenant pas à se persuader que ceux-ci fussent des gardiens bien farouches de la vertu de leur fille.

— Pourquoi riez-vous ?

— Parce que tu me plais.

Il n'éprouvait auprès d'elle, ce soir, aucune timidité, aucune contrainte. Il se sentait ardent, viril, maître de soi, prêt à toutes les audaces, et c'est cela qui l'étonnait, l'enchantait intérieurement. Il avait pris place à ses pieds sur les coussins où, tout à l'heure, étendu, il tremblait qu'elle ne vint pas. Elle était là. Qu'était-elle ? Une petite chose très simple et sans mystère. Une forme rose et grise. Un être jeune et gentil, sans plus. L'âme du prince, réservoir d'idéal, en faisait un objet de prix. Il la regardait séduit, incapable de retrouver devant ce visage qui n'avait pourtant pas changé, la première impression qu'il en avait eue, quand elle s'était retournée tantôt à l'appel de Roger. Déjà elle était autre pour lui ; car, familiarisé avec ses traits, il les parait maintenant de tout le charme qu'il tirait de lui-même. Il s'installait en elle, peu à peu, et c'est son propre rêve qu'il admirait en l'admirant.

— Tu me plais. Ta bouche me plaît, avec ses dents qui luisent, et ton nez, et tes yeux, et le grain de ta peau.

Il trouvait charmant ce grain de peau délicat chez cette demi-paysanne. Il trouvait charmante la tranquillité malicieuse de son silence. Mais Roger interrompit sa contemplation pour s'enquérir de ce qu'elle voulait boire. Elle demanda du champagne, puis des vins d'Espagne, puis du thé. Le prince s'amusait de la gaîté nerveuse qui s'empara d'elle bientôt, et lui-même, étourdi un peu, la baisait sur la bouche, entre deux rires.

Il cherchait maintenant un moyen de l'entraîner vers sa chambre, appréhendant soudain un retour de sa timidité quand il lui faudrait agir. Et ce fut elle qui lui offrit le prétexte désiré.

— Qu'est-ce que vous mettez donc sur vous? Ça sent très bon.

C'était de la verveine, tout simplement, mais une verveine spéciale qu'il faisait venir de Constantinople. En voulait-elle? Il prit un candélabre et la précéda dans sa chambre. Là, il referma la porte.

Elle débouchait de petits flacons, curieuse et amusée. Il la fit s'asseoir, porta les mains à son col pour la dégrafer et s'embarrassa dans une cravate de soie rose nouée autour.

— Qu'est-ce que vous faites?

— Laisse.

Elle fit mine de se dégager. Il la retint. Et ils jouèrent à qui serait le plus fort, ce qui rapprocha leur tête et réunit leurs lèvres. Elle fermait les yeux, et il semblait, tant elle était pâle, qu'il aspirait, ainsi, dans ce baiser, toute sa vie, toute son âme. Après quoi elle se laissa docilement défaire sa cravate.

Mais à chaque pièce de son costume la lutte recommença.

— Nous allons retirer cela.

— Oh! non!

— Oh! si!

Ils se défiaient, lui décidé, elle sereine, avec la ruse embusquée tout au fond de ses yeux. Et ils semblaient, l'un et l'autre, dupes de leur comédie, comme si ces résistances ne la révélaient pas, tout simplement, désireuse de se faire prier, comme si tout cela ne devait pas aboutir à ce qu'ils savaient. Elle se défendait comme une jeune bête, sans paroles, en détournant de lui ses regards, et elle lui donnait ainsi, par instant, l'illusion d'une volonté contraire à la sienne, d'une résolution fixe de se soustraire à lui, d'un entê-

tement inexplicable et farouche qui le faisait douter de soi et enfiévrait son désir.

— Allons, tu sais bien que je serai le plus fort.

— Croyez-vous ?

Jouait-elle? Il ne savait plus. Il tenait entre ses bras un petit être obscur qui lui échappait. Une colère d'enfant s'emparait de lui. Il l'aurait battue. Et voici que brusquement, elle cédait, comme si elle était lasse, comme si sa volonté tendue pliait sous cette volonté d'homme qui lui faisait violence. Petite rusée! Petite rusée! La colère du prince fit place au rire. Il riait d'être rassuré, de voir clair en elle, de découvrir dans ses menus rouages le mécanisme de cette petite horloge. C'était comme si cette âme, cette petite âme de brebis se fût entr'ouverte. Et elle était touchante dans sa puérilité surprise.

En somme, ce jeu naïf n'était pas sans charme, parce qu'elle y apportait un art instinctif et sûr, un sentiment du tact et de la mesure qui l'arrêtait net à la limite de ce qui fut devenu « l'insupportable ». Elle gardait même dans l'artifice juste ce qu'il fallait de sincérité pour déconcerter son partenaire, et cet adroit mélange de naturel et de factice, le résultat qu'elle obtenait par des moyens si rudimentaires encore, montrait la redoutable, l'experte coquette qu'elle eût pu être, en cultivant en elle d'aussi précieuses aptitudes.

Pour l'instant, elle se bornait, par des résistances, à mettre en valeur, un à un, les détails de sa personne. Chaque portion de son territoire fut gentiment disputée. Et le prince, pour conquérir ses bras, ses épaules, sa gorge, rencontra des pudeurs, des effarouchements et la même grâce d'émoi que si elle se donnait pour la première fois.

Quand ils revinrent dans le salon où Roger, au piano, continuait de jouer, le prince avait son bras passé autour du cou de Ninette. Il s'appuyait sur elle, apaisé, victorieux, dans la langueur douce qui suivait leur étreinte.

— Dis-moi des choses gentilles, même si tu ne les penses pas.

— Oh! vous n'avez pas besoin de moi pour ça. Vous en avez d'autres.

— Tu es bête.

Elle reprit gravement :

— Je suis bête.

Et lui, avec effusion :

— Tu es ma petite fleur des champs. Je t'adore.

Elle leva sur lui son regard malin, le vit sincère et se sentit riche de sa tendresse. Mais elle n'en éprouvait ni joie ni fierté, un peu étonnée seulement de voir cette plante d'écorce fine s'attacher à elle si facilement. Elle s'attribua, par suite, une mystérieuse séduction et rêva d'autres triomphes. Ses pensées suivant ce cours, elle se rappela qu'il devait lire dans sa main. Elle la lui tendit :

— Allez ! dites-moi l'avenir.

Il la prit en badinant.

— Ça, c'est la main d'une petite femme rusée... Oh ! que de lignes !.. C'est une main chargée d'aventures... Voyons l'autre... Hum ! l'autre indique la même vie agitée... Il faut te méfier des armes à feu.

— On me l'a déjà dit.

— Tu vois !...

Au fond, il n'y connaissait rien et répétait ce qu'une chiromancienne célèbre lui avait dit à lui-même. Ninette trouva ces détails insuffisants. Elle voulait en savoir davantage et l'interrogea longuement. Il répondit comme il put, embarrassé de son rôle et ennuyé aussi parce qu'il ne parlait que d'elle et qu'il eût préféré parler un peu de lui.

— Quelle heure est-il demanda-t-elle comme la pendule sonnait.

Il était onze heures. Il fallait se quitter. Elle refusa de se laisser reconduire, bien qu'il insistât. Et il éprouvait un sentiment étrange en songeant tout à coup que dans quelques minutes, dans quelques secondes elle ne serait plus là.

Elle partait ! Elle partait, déjà détachée de lui, déjà libérée, secouant dans les plis de sa robe tous ces petits riens, tout ce qui pouvait rester sur elle, en elle, de cette atmosphère de tendresse où elle venait d'être plongée. Et lui, tout empli de ces mêmes riens, de ces bribes de choses, de ce qu'elle avait dit, de ses gestes, de toutes les particularités de cette heure si brève, se sentait prisonnier d'elle et triste.

— Encore ! Embrasse-moi. Je serai demain à Biarritz. Tu m'écriras ?

La porte refermée, il revint lentement vers Roger.

Un silence.

— Elle est gentille, dit-il.

— Ah ! mon cher prince ! fit Roger, quelle force d'illusion est la vôtre pour que cette petite vous rende ainsi rêveur.

Il ne répondit pas. Cette réflexion lui déplaisait, et son compagnon, soudain, lui parut distant de lui, si distant!... à l'autre bout du monde. Tout l'attrait de ce lieu était détruit d'ailleurs. Quelle singulière impression de solitude lui tombait sur les épaules?... Il frissonna. Il avait froid au cœur. Alors, comme il restait des bouteilles entamées, il se mit à boire, à boire, à boire pour le réchauffer.

IV

Le prince, accoudé à la fenêtre de sa villa, regardait ses chiens, deux danois au museau fin, s'ébattre sur le gazon. Ils gambadaient, se poursuivaient, se mordaient aux oreilles, avec de petits cris joyeux. Et Louis admirait ces gracieuses bêtes dont l'âme sereine ignorait la tristesse. Il sortait de table. Il avait déjeuné avec Forsdorff sans échanger dix paroles avec lui. Et le maréchal, respectueux de son mutisme, s'était contenté de déplorer silencieusement l'état de détresse sombre où il retrouvait son maître après ces quelques jours d'absence. La villa si vide et le ciel si clair entretenaient dans l'âme du prince une mélancolie qui l'eût porté à pleurer. Quelle étrange névrose! Toutes choses lui paraissaient déparées, neutres, nulles, négligeables, et il était sans courage à l'idée de remplir par une occupation quelconque l'espace vide des heures qui le séparaient du soir.

En rentrant, il avait trouvé, parmi des correspondances arrivées le matin même, une lettre autographe de sa grand'tante Victoria. On l'attendait le plus tôt possible à Balmoral. Irait-il? Il ne savait. Il se disait bien qu'il agirait sagement en quittant ce pays, en fuyant cette petite fille qui avait pris si vite une si grande influence sur son esprit. Mais serait-il sage? Le plus grave, c'est qu'il se complaisait dans cette sujétion et que, par un raffinement de névrosé, il se persuadait que c'est une volupté d'être triste.

L'étrange, oui, l'étrange névrose! Il voulait partir et il voulait rester. Il avait quitté la fenêtre et se promenait de long en large. Ensuite il prit un miroir et passa une heure, et deux et même plusieurs à s'y regarder, à s'y interroger sur son teint, sur ses dents, sur la fatigue précoce de toute sa personne. Il avait un visagre maigre encadré d'une fine barbe blonde avec des yeux très clairs d'enfant rêveur. L'ensemble en était doux et non dépourvu de grâce. Mais

il ne découvrait que les traits apparents et non l'âme qu'ils enfermaient. C'est pourquoi il se trouvait laid, se déplaisait et se décourageait. Il en vint à rêver d'être un bel animal, à choisir selon l'éclairage une physionomie favorable, à se livrer à tous ces petits jeux puérils et douloureux de l'homme qui avant de séduire autrui cherche à se séduire lui-même. L'impression qu'il était laid subsista. Il se crut très malheureux, et pensa mourir. Incohérentes étaient ses idées. Il avait envie d'écrire à Roger, envie de prendre un livre et de s'absorber dans sa lecture, envie de voir des gens, envie de s'oublier, envie de s'étendre et de dormir. Oui, surtout dormir. Il essaya vainement, chercha une position commode, ferma les yeux, vit tourbillonner dans le noir des points lumineux, se former des figures, reconnut des triangles, des losanges, des cercles. Et tout cela virait, se rapprochait, s'éloignait, recommençait. Et c'était insupportable.

Alors, il appela Forsdorff pour jouer aux échecs. Mais ce jeu l'ennuyant, il l'abandonna, siffla ses chiens et s'en fut seul vers la mer. Il chercha loin de la plage une anse déserte entre deux rochers bruns, s'assit sur un monticule, admira les rafales de la marée haute et resta longtemps à fredonner des airs, des airs gais, des airs fous. Car jamais il ne se grisait autant d'airs gais que lorsqu'il était triste.

Le lendemain, à son réveil, il avait une petite lettre qui, avec de gentilles fautes d'orthographe, disait textuellement :

Mon cher Louis,

Fidèle à ma promesse, je viens vous causé un instant par lettre, espérant vous causé bientôt en tête à tête.

Je suis rentré bien tranquilement chez moi après vous avoir quitté, quoique bien triste de notre séparation et un peu souffrante. Le champagne et le reste, vous savez. J'avais un peu mal au cœur et à la tête. Enfin, ce matin, j'ai dormi très tard, jusqu'à onze heures. Je viens de déjeuner et ma première besogne est de vous écrire.

Depuis hier, il ne s'est pas passé une minute sans que j'ai pensé à vous.

Le prince songea : « Innocente créature! Elle a dormi jusqu'à onze heures et elle n'a pas cessé une minute de penser à moi! »

Vous ne me croyez pas, je le sais, j'ai bien vu sa, et bien cher ami, vous avez tort, car si vous me connaissiez bien vous n'hésiteriez pas à me croire.

Je ne sais vraiment pourquoi je vous dis tout sa, car vous m'avez très bien deviné, mais vous êtes malin et moi je suis bête comme vous m'avez bien dit et me laisse prendre comme un oiseau qu'on prend dans un piège. Comme vous devez rire de moi. Je vous vois d'ici.

Je ne sais pas quand nous nous reverrons. Je n'ose pas vous donner de rendez-vous. Je préfère que sa soit vous. Je vous embrasse,

NINETTE.

P.-S. — *Maïte saïtout aniz.*

Le prince, qui savait quelques mots de basque, traduisit : « Je vous aime bien. » Il fut touché. C'était comme si elle n'eût pas osé, par une pudeur délicate et charmante, lui faire cet aveu en français. Ce petit trait, soudain, opérait le miracle de lui faire trouver sincère la lettre tout entière. Il n'était plus sceptique. Elle l'aimait peut-être, cette petite. Aussitôt il fut pris du besoin impérieux de la voir. Il s'habilla en hâte, prévint Forsdorff qu'il serait de retour pour le déjeuner et s'achemina vers la gare, où il savait qu'un train passait à dix heures vingt.

Roger lui avait montré la maison des Etchebal, une étroite maison blanche au toit de tuiles rouges et aux contrevents verts. Devant elle s'étendait une petite place carrée, la place de l'Église avec sa fontaine au milieu, ses platanes et ses bancs de promenade. A onze heures, il était sur l'un de ces bancs, le plus rapproché de la maison des Etchebal. Il attendait. Ninette sortirait ou rentrerait, sans doute. Peut-être même l'apercevrait-elle la première derrière les rideaux de sa fenêtre.

La place faisait communiquer deux rues. Tel qu'il était assis, il tournait le dos à l'une et voyait l'autre s'étendre devant lui. Des gens passaient, des bonnes, Irma la pâtissière, cambrant la taille, un jeune élégant à bicyclette, une voiture à bras chargée de légumes. L'omnibus de l'hôtel de France fit tinter ses grelots derrière lui. Le soleil chauffait sa nuque et allongeait sur le sol l'ombre gigantesque de son torse mince, de ses longs bras et de ses jambes croisées. Il sembla au prince, intimidé par l'attente, que de toutes

les maisons environnantes mille curiosités convergeaient sur lui. Et, par hasard, un éclat de rire étant parti d'une de ces maisons, il n'en douta plus et se sentit rougir. Il devait être très ridicule là. Il n'osait porter ses regards sur les contrevents verts, ni nulle part autour de lui, persuadé qu'il allait rencontrer des visages railleurs. Une hostilité sourde l'entourait. Ainsi les imaginatifs se créent des émotions et préparent de toutes pièces le feu qui les consume.

Ah! si les très fidèles sujets de son père l'Empereur l'avaient pu voir, ce matin, attendre sur ce banc que Ninette parût!... Quel étonnement c'eût été pour eux!... Quel étonnement aussi c'eût été, pour elle, de savoir!... Lui, grand-duc, prince héritier, apparenté à tous les souverains d'Europe, en était venu à épier, comme un timide écolier ou comme un pâtre amoureux, cette demi-paysanne!... Seul, il ne s'en étonnait pas. Il était attaché à cette petite et cela ne lui paraissait pas extraordinaire, mais seulement original, à cause du contraste qu'offraient leurs situations respectives. De ce contraste même était fait l'attrait de l'aventure. Et peut-être trouverait-on là, d'une façon générale, l'explication de son penchant très vif pour les filles du peuple.

Cependant, comme il avait les yeux obstinément fixés sur le dessin de son ombre, il eut l'impression que quelque chose, une forme, un jupe venait d'apparaître à la porte des Etchebal, et son cœur se mit à battre parce qu'il sentit avec force que ce quelque chose c'était Ninette. C'était elle. Elle n'eut pas d'étonnement à le voir là, sortit et s'arrangea, sans en avoir l'air, pour passer près de lui. Plein de confusion encore, il leva les yeux. Elle lui adressa un petit sourire complice et murmura du bout des lèvres qu'elle ne pouvait s'arrêter parce que son frère, à côté, travaillait à une voiture. En effet, dans un hangar qui n'avait pas jusqu'ici attiré l'attention du prince, c'étaient des coups de marteaux et des bruits d'outils remués. Il marqua silencieusement qu'il se rendait à cette raison et comme elle continuait son chemin sans se retourner, il s'apprêta à la suivre. Ne le comprit-elle pas, ou sa coquetterie s'exerça-t-elle à jouer avec son désir? Elle se contenta de traverser la place et entra dans le hangar.

Sa robe, pourtant, n'y disparut pas complètement. Une partie demeura sur le seuil. Il s'attachait à ce pan d'étoffe grisse qu'éclairait le soleil. Cela bougeait, ondulait, et, de temps à autre, diminuait, diminuait jusqu'à ne plus être qu'une tache indistincte dans

la pénombre du hangar. Et cette robe, ce pan d'étoffe, cette tache s'animait de toute la force d'attention qu'elle recevait de lui, prenait une personnalité, une personnalité narquoise, devenait comme un petit être taquin, puéril et cruel.

Enfin, la robe entière reparut. Ninette retraversa la place lentement, à petit pas, d'une marche légère qui s'étudiait. Elle se savait regardée et cambrait la taille, comme tout à l'heure Irma la pâtissière. Mais elle ne tourna pas la tête, atteignit sa maison, rentra et ne se montra plus.

Et le prince, mécontent de soi, regrettant son équipée, revint à Biarritz. Il s'était amoindri. Il se vit humilié. Il se prit en pitié. Cette petite se moquait de lui. Il rêva de prendre une revanche éclatante et fut très malheureux. Dans le train son irritation grandit. Était-ce l'énervement de la trépidation? Il revécut les sensations de cette attente vaine, s'exagéra la portée de ce petit échec, en conçut une rancune violente contre lui, se promit de quitter Biarritz ce soir même, sans la revoir. Puis, arrivé, en mettant le pied sur le sol de la gare, il eut la surprise de se retrouver très calme, et remit pour après le déjeuner, la décision à prendre quant à son départ.

(A suivre.) LOUIS DE ROBERT.

L'AMI D'ENFANCE [1]

(Suite.)

Elle se leva, toute blanche dans sa longue chemise, et, les pieds nus, alla ouvrir la porte de cette chambre où dormait son mari. C'était le naturel refuge : cependant, la porte ouverte, elle éprouvait une petite honte, cherchait un prétexte. Elle n'en trouva pas et dit à demi-voix :

— Entends-tu ?... C'est affreux... Quel temps épouvantable !

Rien ne lui répondit. Cette fois, une autre angoisse, — motivée et réelle, celle-là, — la saisit tout entière. Elle cria :

— William !

Rien. Elle répéta :

— William ! William !

Rien encore. Alors, folle, elle allait à tâtons vers le lit... y promenait ses mains déjà tremblantes... il était défait, mais vide. Elle faillit tomber, puis se redressa ; d'autant d'elle-même, voulant comprendre, elle murmura :

— Raisonnons... oui, raisonnons un peu !

Où pouvait être William ? parti, comme autrefois, pour la pêche au large, sans rien dire, pour ne pas l'effrayer ? Impossible. Depuis trois jours, les barques ne sortaient plus, prévoyant la male-mer. Alors ? Où était-il ? Elle revint dans sa chambre, regarda son enfant endormi d'un œil fixe, et songea.

Peu à peu, le soupçon tournait à l'évidence. La veille au soir, William s'était retiré de bonne heure, après un long baiser sur le front de sa femme. Il avait dû bouleverser son lit, puis s'enfuir... ménageant les apparences, au cas où quelqu'un aurait pu entrer chez lui, le matin. Souvent, il se levait avec l'aube et sortait pour la chasse, pour la pêche. Mais il était trois heures du matin. Machinalement, elle répétait encore :

— Où est il ? où est il ?

(1) Voir le numéro de la Lecture du 26 mai.

Soudain des pans obscurs de la pièce, elle vit surgir devant les yeux de son âme le fantôme connu d'une femme détestée.

Brusquement, elle cria, convaincue :

— Il est chez ELLE !

Aussitôt elle oubliait ses peurs nerveuses, l'effroi de cette nuit de tempête, rapide, elle s'habilla, se couvrit d'une longue mante noire, pareille à celles des femmes du pays, s'assura que l'enfant dormait paisible, et sortit.

Elle longea les corridors, franchit des cours, ouvrit une grille, faillit tomber sous l'attaque du vent, résista, prit haleine, et courbée sous la rafale, courut par la campagne, vers le village, là-bas...

Elle marcha dix minutes, puis s'arrêta. Elle était arrivée; haletante au milieu de la rue, elle avait, à sa gauche, l'hôtel; à sa droite, la maison de Mme Lekern; une lumière s'y percevait au premier étage, par l'interstice des volets clos. Elle étouffa un cri : il était là.

Il y avait un banc devant l'hôtel, elle recula jusqu'à lui et s'y laissa tomber. L'ouragan continuait. Pliée en deux dans sa mante noire, elle semblait une pauvresse vagabonde, perdue et seule au monde. Elle réfléchissait, se demandait quelle allait être sa conduite à l'instant du drame ? Un moment, devant l'épouvante de ce qui allait suivre, devant l'écroulement de tout ce qu'elle pressentait, elle se demanda s'il ne vaudrait pas mieux sembler ignorer, attendre et patiemment reconquérir? Déjà elle se levait pour regagner le château; mais son orgueil et sa jalousie, surtout la firent rasseoir.

Elle demeura. Une heure s'en fut, puis une autre. Alors, vers l'Orient, une lueur blême pointa dans les lointains. Deux pêcheurs, inquiets pour leurs bateaux, passèrent, allant aux grèves. Elle les appela. Ils la reconnurent avec surprise, et sur son ordre restèrent à ses côtés. Elle voulait des témoins.

Enfin, la porte de Mme Lekern s'ouvrit une seconde; un homme en sortit, furtif... mais, subitement, il reculait; dans la rue, une voix de femme, une voix sifflante, changée, clamait :

— Legall! Bellec! vous voyez bien... C'est M. de Pontus qu sort de chez Mme Lekern. Vous le direz le jour qu'il le faudra!

— Simone! s'écria William, pris d'un immense chagrin, — Simone, écoute moi !

Elle le repoussa d'un geste :

— Il n'y a plus de Simone à Pontus! Allez où vous voudrez, Dieu vous garde! Je vais chercher mon fils et je retourne à ma maison!

William s'irrita :

— Prends garde... tu es ma femme, j'ai le droit...

Elle l'interrompit, révoltée, tête haute :

— Je suis une de vos femmes! Vous n'avez aucun droit !... Vous oubliez que le divorce existe ?

— Dieu le défend !

— Je ne crois pas en Dieu !

Et elle s'éloigna, redevenue calme, son œuvre de justice accomplie.

Trois heures plus tard, avec son fils dans les bras, elle rentrait dans sa famille, à Plounéour; l'aventure était publique, le pays en fut ému. Mme Lekern disparut encore un fois.

William fit tout pour être pardonné, il n'y réussit pas; de tous côtés on intervint; le curé parla de charité, d'indulgence; Simone restait inflexible, inexorable.

Un jour, presque de force, William, fou de douleur, pénétra jusqu'à elle. A sa vue, pâlie affreusement, elle reculait au mur. Il supplia; elle n'eut pas l'air d'entendre.

Il s'obstinait :

— Voyons, ce n'est pas possible que tu ne m'aimes plus... rappelle-toi... nos deux existences sont liées... Quoi que tu fasses... tu ne m'oublieras pas! Oui, j'ai été coupable, mais si tu savais?... c'est un adieu qu'on m'avait demandé, car elle meurt, cette femme, entends-tu, elle meurt! Et tu en es jalouse, toi!... toi qui, si tu veux, peux vivre longtemps, heureuse? Oublie! je te jure que je n'aime que toi, je n'ai jamais aimé que toi!... Tous les hommes ont de ces histoires... ça ne signifie rien... Dis que tu veux bien oublier, reprendre la vie ancienne?... réponds!

Elle demeurait appuyée au mur, immobile, les yeux fermés, sans un mot, sans un geste. Pourtant quand William avait dit : « Elle meurt, cette femme! » un froid sourire avait disjoint ses lèvres. Il attendit, et, devant ce silence, il s'exaspérait, cherchait des arguments, accumulait des phrases :

— Et notre enfant? Crois-tu que j'y renonce? Tu ne sais pas ce que c'est que le divorce... malheureuse! notre enfant? Alors tu veux qu'il n'ait plus de père? si la loi te le donne, ce qui n'est pas certain...

Elle ne bougeait pas, restait inerte. Il devint fou :

— Simone! Simone! mon enfant chérie, ma sœur d'autrefois, ma femme, regarde, je suis à tes genoux! Je t'en supplie, pardonne! Comment veux-tu que je vive sans toi, sans Roger! Sois bonne... j'ai tous les torts; ton pardon n'en sera que plus grand. Relève-moi, dis que c'est oublié, fini! dis-le! Je ne vivrai que pour toi; cela me sera bien facile d'ailleurs... car, tu le sais au fond, tu le sais bien, je n'aime que toi!

Elle gardait sa pose, indifférente en apparence, n'ayant pas entendu.

Il se releva, désespéré, pleurant, et, une dernière fois, il prononça :

— Prends garde. Ma vie est entre tes mains. Veux-tu que je meure?

La muette resta muette.

Alors William s'enfuit, avec un cri d'agonie. Quand il fut loin, Simone tomba, toute droite, la face contre terre.

Chose étrange, ce qui la rendait inaccessible au pardon, c'était moins la constatation violente de la trahison dernière que cette idée, qui la hantait, d'avoir été trompée, jadis, avant, toujours. Le cœur qui saignait en elle était plutôt un cœur de fiancée que d'épouse.

Ainsi donc, pendant trois ans, William avait menti, à toute heure, chaque jour? Alors qu'elle ne vivait que dans la pensée et l'attente de leur futur mariage, lui, sans souci d'elle, prodiguait tout son être à des aventurières? Et quelle hypocrisie! Comme tout avait été soigneusement, habilement caché... pendant trois ans!... Puis, la rechute; comment pourrait-on croire à de nouveaux serments? Folie! C'était définitif; la séparation, le divorce, malgré la loi chrétienne, — et l'oubli salutaire, avec le secours des ans.

Sans son fils, elle serait morte; la mer était tentante. Mais Roger était là, qui se cramponnait à sa jupe et la retenait.

Il en fut fait selon ses volontés : le divorce, demandé, obtenu; de nouveau, Plounéour et Pontus étaient ennemis. William n'attendit pas un jugement qui le condamnait par avance; un jour, Simone vit arriver Marceline avec une lettre qui disait :

« Madame, si mon dernier désir peut avoir quelque poids auprès de vous, je vous demande de garder dans votre maison la vieille

Marceline. Elle a élevé mon père, elle m'a élevé. Elle élèvera mon fils, si vous y consentez.

« William de Pontus. »

Simone accueillit Marceline; puis, quittant Brignogan, cette terre où elle avait cru au bonheur, où chaque pierre gardait un souvenir, le divorce accompli, elle vint à Paris et vécut pour son fils. Elle avait été mariée deux ans et quelques mois ; elle s'appelait comme autrefois Simone de Plounéour.

De son côté, William réalisa une somme d'argent, fit abandon du reste de son bien à son enfant, sous la gestion de sa mère, Mme de Pontus, arrangea tout, prévit tout, puis s'expatria. Ses rares amis prétendirent qu'il allait au devant de la mort. Il n'avait pas vingt-cinq ans.

C'était payer cher une aventure banale. On eut quelque temps de ses nouvelles; sa présence fut signalée une dernière fois au Sénégal, puis nul n'apprit plus rien ; bientôt l'opinion générale fut que William de Pontus était mort, comme il l'avait cherché. Simone habilla son fils de noir, mais on ne la vit pas pleurer...

. . . . . .

— Et maintenant, continuait la baronne d'Estérel, voici trois ans que ce drame s'est passé. La pauvre enfant vit austèrement, en veuve lassée de tout. Elle élève son fils. Mais la vie doit lui être dure, car elle est pauvre, très pauvre, cinq mille francs par an, je crois; voilà tout son avoir. Cela marche encore parce que Roger n'est qu'un petit enfant, mais plus tard? C'est pourquoi... tout à l'heure, une idée m'avait traversé la cervelle... j'avais pensé que vous seriez le mari qu'il lui faudrait... Vous savez que j'ai horreur de me mêler à ces affaires-là, mais, cette fois, cela me paraît une bonne action...

Jean Saint-Jean répliqua tristement :

— Oui, pour elle, un mariage de raison... une protection trouvée, l'avenir assuré... mais moi? Non, voyez-vous, cela n'est pas possible ; en admettant que Simone acceptât un mari de mon âge, en tout semblable à moi, elle me refuserait quand même, justement parce que je l'ai connue jadis, que j'ai connu William, que j'ai même connu cette détestable Mme Lekern... Je suis un souvenir vivant. Musset l'a dit après Dante :

... Il n'est pire douleur
Qu'un souvenir heureux dans un jour de malheur.

Or, c'est cela que je suis... Je comprends à présent pourquoi elle s'est enfuie hier, en entendant mon nom. Elle a vu le passé surgir... Je suis un spectre, voyez-vous. Ah ! la vie est baroque. Qui donc aurait prédit, — quand nous suivions tous les trois, jadis, elle, lui, moi, les routes de Pontus — que de tels événements nous rapprocheraient un jour ? Tenez, le plus sage est de n'y pas penser.

— Peut-être, dit la baronne... enfin, laissons aller... si vous changez d'avis, vous m'en préviendrez ; je vous suis acquise à tous deux...

— Merci, répondit Saint-Jean, mais c'est bien inutile.

« Le plus sage est de n'y pas penser », avait-il dit. Cependant, rentré chez lui, il ne put s'empêcher de ressasser cette suite d'aventures. Dans sa mémoire, les personnages, les décors bien connus prenaient des formes réelles, se teintaient de couleurs vivantes. Il suivait les uns parmi les autres. Il voyait surtout Simone, tragique, éperdue, traversant les grèves, courbée sous le vent fou, à la recherche de William disparu.

Il s'asseyait à côté d'elle, sur ce banc de l'hôtel où lui-même, autrefois, s'était arrêté bien souvent. Il entendait les voix ; il sentait l'odeur de la mer environnante ; il vivait les scènes et palpitait aux gestes du drame. Ce jour-là, il s'enferma dans son cabinet d'études, ne reçut personne, — ou mieux, ce jour-là, il ne reçut que le passé.

A quelque temps de là, Mme d'Estérel se rendit chez Simone. Elle habitait un étroit rez-de-chaussée, rue d'Assas, tout près du Luxembourg. Le voisinage du jardin était précieux pour Roger. Il y passait des journées longues, aux saisons douces, soit avec sa mère, soit avec Marceline, souvent avec elles deux. Mais cet enfant de quatre ans était fragile et pâle ; il semblait étouffer dans l'air de la ville ; ataviquement, il souffrait que la mer fût lointaine, aurait eu besoin d'espace, de liberté et des grands vents du large, arrivés en frisant les flots. Sa mère disait parfois : « C'est une mouette en cage. »

La baronne, qui gardait son idée, la jugeant bonne, n'hésita pas devant son sujet.

— Ma chère enfant, dit-elle, l'autre soir vous avez fui de chez moi comme une voleuse ; pourquoi cela ? On s'y ennuie donc bien ?

Simone sourit dans une dénégation, et, non moins franchement répliqua sur-le champ :

— Je n'ai pas fui, je me suis retirée parce qu'il y avait, dans votre salon, quelqu'un qui me rappelait trop de choses et dont la vue, je l'avoue, m'a troublée.

— Et ce quelqu'un, c'est mon ami Jean Saint-Jean?

— Mon Dieu, oui, répondit Simone; je vois que vous êtes renseignée.

Puis elle ajoutait :

— Je ne l'avais pas reconnu tout d'abord... après dix ans ! Il a changé ; ses cheveux ont blanchi... Il ne doit pas être vieux, pourtant.

Elle parlait pour parler, subitement envahie par la tristesse du souvenir, remuée encore de l'émotion ressentie devant cet homme qui l'avait connue enfant.

Mme d'Estérel remarqua cette reprise de l'ancienne douleur et coupa court.

— Il ignorait votre histoire : il en a été sérieusement affligé. C'est un grand cœur, un esprit admirable, un de mes meilleurs amis, et vous savez que je prétends choisir. Je ne vous cacherai pas qu'il a observé votre retraite et s'en est un peu froissé. Dois-je éviter désormais de vous recevoir le même jour ?

— Non, dit Simone, ne vous occupez pas tant de moi ; j'ai été surprise, voilà tout ; mais je dois m'habituer à ces rencontres. A présent que je suis prévenue, je serai moins farouche. Dites à votre ami que ce n'est pas lui que j'ai fui de la sorte, mais tous les souvenirs qu'il éveillait en moi !

— Parfait, chanta la baronne, ne parlons plus de lui ; dites donc, ma petite, votre fils est bien pâle...

— Nous sommes en hiver, il reste à la maison ; il pleut tous les jours... Hélas! le pauvre petit, il eût été plus heureux là-bas ! C'est un enfant de la mer, il a de la nostalgie.

— Eh bien ! il faut qu'il y retourne, à la mer !

— Jamais à Brignogan, interrompit Simone... Et ailleurs, c'est impossible. Nous sommes trop pauvres.

Elle dit cela simplement, et presque avec fierté. La baronne soupira, puis hasarda :

— Alors, vous vivrez toujours seule ?

Simone répliqua, tranquille :

— Non, ma mère va venir passer deux mois ici...

— Ce n'est pas cela que je veux dire. Pourquoi ne vous remariez-vous pas ?

Simone éclata d'un rire peu sincère :

— Moi ? divorcée ou veuve, je ne sais même pas, avec un enfant, pas de fortune, et gaie comme je suis ? qui donc voudrait de moi ? Et puis, j'ai cent ans, voyez-vous ?

— Vous êtes une folle, dit Mme d'Estérel, vous savez bien que vous êtes jolie... Il y a des hommes qui se contentent de cela.

Mais Simone l'arrêtait déjà :

— Non, Madame ; la première épreuve suffit, je n'en tenterai pas une seconde... à aucun prix.

Ce jour-là, la baronne n'insista pas davantage ; elle se retira, en se disant :

— N'importe, j'ai planté un jalon. Elle est intelligente, elle a compris, elle y pensera.

Quinze jours plus tard, Mme d'Estérel donnait un grand dîner, et ses premières invitations furent pour Mme de Plounéour et et M. Jean Saint-Jean. Dans l'intervalle, ce dernier avait remué plus d'idées qu'il ne l'eût voulu peut-être. Il songeait à Simone à toute heure du jour, s'attristait de la savoir abandonnée, pauvre, seule devant la vie ; cette image devint une obsession ; alors, en juge, il se demandait en lui-même à quel titre la jeune femme emplissait ainsi sa pensée ? Il conclut, sagement ou non, mais du moins avec une apparence de sagesse, qu'elle le préoccupait ainsi parce qu'elle était pour lui l'incarnation d'un souvenir, un rappel de sa jeunesse : que, dans tout cela, il n'y avait qu'égoïsme, et cette vanité misérable qui nous fait accorder une importance à tout ce qui nous rappelle à nous-même dans un temps aboli. Il connaissait ce sentiment, en était coutumier. C'était bien lui, pas autre chose. Fût-il réellement convaincu par ce sophisme à l'aspect réel ? il n'en faudrait pas jurer ; mais il y puisa, cependant, la tranquillité nécessaire pour attendre les événements. D'ailleurs, ils se précipitèrent

De son côté, Simone, qui, selon l'expression de Mme d'Estérel, était « intelligente », avait rêvé, le soir, dans sa chambre, sans joie. Elle avait parfaitement distingué ce rapprochement, certes voulu, de l'éloge de Saint-Jean et d'une allusion à un second mariage. Elle devinait qu'un complot se tramait autour d'elle ; mais, aussitôt, elle attribua tout à l'imagination de la vieille baronne. Elle s'estimait peu ; n'admettait pas qu'un homme, digne d'elle, la pût désirer, dans sa situation troublée, énigmatique, de veuve peut-être, de divorcée à coup sûr, avec, par surcroît, son fils qui

allait grandir, et sa misère pour appoint. Elle n'avait que sa grande beauté, mais, selon son habitude de désespérance, elle se jugeait vieille, malgré ses vingt-quatre ans; elle poussait cette manie jusqu'à l'enfantillage, répétant à satiété qu'elle avait assez vécu, assez souffert, pour l'emploi d'une vie.

Et puis, et puis... aux tréfonds d'elle, une voix ne parlait-elle pas, aussitôt étouffée, mais persistante, voix charitable, voix de pardon, celle-là, qui lui conseillait qui lui ordonnait d'être fidèle à son tout premier amour, celui dont elle pouvait se souvenir sans rancune, qui était mort si jeune, de mort violente, brusquement? Il y avait une dignité séduisante dans ce rôle de grande solitaire qui, certes, s'était reprise, mais ne se donnerait plus.

Ensuite, elle s'efforçait d'analyser le personnage de Saint Jean. Elle le revoyait dans le passé, ne pouvait s'empêcher de sourire à se rappeler combien déjà, en ce temps là, il lui paraissait vieux; mais pendant qu'elle marchait à la déchéance, à la ruine, il était demeuré stationnaire dans les événements. Elle était bien plus près de lui, à présent, mûrie qu'elle était par les vastes douleurs. Pourtant il restait entre eux vingt ans d'écart...

A ce calcul, elle faiblissait une seconde. Ce mari-là serait plutôt un père... Puis elle se redressait, se traitait de lâche, criait : Non! non! — Et cependant n'était-elle pas libre ?

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que Simone et Saint-Jean se rencontrèrent chez Mme d'Estérel. Celle-ci les réunit d'un geste, en disant :

— Je ne vous présente pas... vous êtes de vieilles connaissances.

Alors, spontanément, ils se tendirent la main. Le salon était plein d'invités; ils purent s'isoler dans cette foule et parler pour eux seuls. Il lui disait avec la grande douceur de sa voix grave :

— Laissez-moi vous regarder, chercher, trouver en vous l'enfant que j'ai connue; oui, c'est vous, c'est bien vous... comme c'est loin tout cela!

— Dix ans, murmura-t-elle en baissant la tête; oui, dix années... dont certaines comptent double.

Il eut un geste vague; il voulait éviter les rappels trop amers; mais à tout ce qu'il évoquait William était mêlé. Elle comprit sans doute son hésitation, car elle reprit :

— Oh! nous pouvons parler de tout et de tous... j'ai épuisé la douleur; au contraire, avec vous, ce voyage en arrière me sera presque doux, car vous *l'*avez connu quand *il* était sincère. Je n'ai

pas banni de mon cœur mon compagnon d'enfance. Il y a des souvenirs réservés.

Aussitôt il abondait en détails, l'étonnait par la précision de sa mémoire; mille incidents, mille menus faits sans importance étaient tirés de l'ombre, replacés à leur point dans leur ancienne histoire : leur première rencontre, lorsque la mer montait; puis leur mutuelle pitié pour les poissons palpitants sur le sable; et le Christ de Pontus, se désagrégeant dans la boue et les mousses; et le Men-Marz, avec sa croix de pierre ; le chaos sur la mer; les chardons bleus des grèves; les ailes du moulin tournant dans le vent fou. Elle l'écoutait, secouant doucement la tête, rajeunie un instant, un instant reportée aux jours joyeux dans les horizons chers. C'était sa vraie patrie, tout cela, la terre natale, tant regrettée, et si belle, à coup sûr, puisque l'étranger, pour y être passé, en gardait dans son cœur l'ineffaçable image. Elle murmurait : « Oui... oui... oui », puis à son tour évoquait d'autres scènes :

— Vous rappelez-vous le jour où les marsouins avaient barré la passe et chassaient dans la baie?... Et notre frayeur à nous voir sauter dans les rochers par les temps de grosse mer?... Et mon pauvre château, vous en souvenez-vous?

Ils continuèrent cette revue mélancolique pendant tout le dîner. Mme d'Estérel les avait placés côte à côte, et à présent l'un et l'autre trouvaient cela tout naturel.

En parlant, ils s'observaient. Elle reconnaissait qu'il était resté beau, qu'il conservait un grand air de jeunesse, malgré les ans, malgré la vie, malgré ses cheveux blancs et sa barbe argentée. Puis elle avait été frappée de la déférence dont chacun l'entourait; on venait à lui les mains tendues ou l'échine courbée, selon les personnages. C'était donc quelqu'un?

Lui, il se disait : « Elle est admirable ; ma petite amie est devenue une bien belle dame... Hélas! hélas! que n'ai-je quinze ans de moins! Peut-être saurais-je à présent ce que c'est que l'amour dont on m'a tant parlé! Mais oui, elle est exquise, de la tête aux pieds... sa mélancolie est un charme de plus... Et dire qu'on lui a préféré Gabrielle Lekern! »

De celle-là, il ne fut pas question. Toute la soirée Saint-Jean demeura près de Simone. On en causa; mais à l'un comme à l'autre, les propos d'alentour semblaient importer peu. Mme d'Estérel leur souriait de loin.

— Et Roger? dit Saint-Jean.

Simone, sans trop s'étonner, répliquait :

— Comment donc savez-vous qu'il s'appelle Roger?

— Je sais tout, étant très curieux, du moins de ce qui touche les gens que j'aime...

Elle répondit, renversée dans son fauteuil, goûtant la douceur d'une protection :

— Roger... il dort en ce moment sous les yeux de Marceline.

— Oui, je me souviens... une vieille sauvage.

— C'est cela, mais dévouée jusqu'à ce qu'on la tue. C'est tout ce qui me reste du pays. J'y tiens... Roger... c'est un Parisien, hélas! il est bien blanc, bien frêle... malgré tout, la ressemblance y est.

Chaque fois que sa phrase faisait une allusion au mari perdu, sa voix devenait sourde, voilée, ses yeux s'assombrissaient. Quoi qu'elle en dît, la plaie restait vive. Mais quel sentiment gardait-elle à ce spectre? C'était le mystère. Amour ou haine? Peut-être les deux.

A l'instant du départ, Saint-Jean prononça :

— Madame, j'userai du privilège de mes cheveux blancs pour vous demander la permission d'aller vous voir... A mon âge, ça ne tire plus à conséquence, n'est-ce pas?

Simone hésita, regarda Saint-Jean bien en face, puis répondit :

— Pourquoi pas?

Il s'inclina, très bas, peut-être pour cacher une certaine pâleur. Subitement il venait d'éprouver une joie aussi aiguë qu'une souffrance. La jeune femme partie, la baronne arrêta son invité :

— Eh bien?

— Eh bien... eh bien... ce William est un grand misérable... voilà tout !

Et sur ce dernier mot Saint-Jean s'en allait à son tour. Il avait de quoi songer toute la nuit. Il n'y manqua pas. Il était évident que quelque chose de nouveau entrait dans sa destinée; et ce quelque chose n'était pas triste, loin de là ; c'était comme une aube d'espérance, encore mal définie, imprécise; il fallait que l'heure montât pour que la vision grandît, s'élucidât, s'affirmât sous sa forme réelle ; déjà, par flottements, elle se laissait deviner ; Déjà, le rêveur se sentait moins seul dans l'existence, découvrait une raison d'être, directe celle-là, l'intéressant lui-même, n'intéressant que lui. Un sentiment inconnu s'installait dans son cœur, oh! complexe à la vérité, et cependant facilement synthétisé par une reprise active à la foi dans la vie.

Il y songeait longuement et se complaisait à ce songe. Un personnage étrange occupait sa pensée, personnage changeant, multiforme, toujours séduisant, toujours bien accueilli : tantôt c'était une petite fille brune, les jambes nues, sautant par des flaques d'eau, sous un soleil très pur ; tantôt c'était une jeune femme sérieuse, au regard droit, à la voix grave, qui se penchait vers lui, dans une pose confiante. Et puis tout se mêlait : la petite fille devenait jeune femme, la jeune femme redevenait petite fille, dans les voltes de son esprit en travail, il voyait se succéder ces métamorphoses, y assistait, pensif, et goûtant à ce jeu comme un charme infini.

Brusquement Jean Saint-Jean eut un retour de mélancolie. Dans une glace, il apercevait sa tête blanche, il s'alarma. Pendant une heure, il avait oublié son âge, et voici que son propre fantôme surgissait d'un miroir pour le lui rappeler. Mais il écartait cette menace. Il se citait à lui-même cette phrase d'un docteur : « On a l'âge de ses artères. » Eh bien, n'était-il pas robuste ? plus jeune, peut-être, que dix ans auparavant, ayant conservé la sveltesse de ses trente ans, y ajoutant une santé plus belle ? Mais, au milieu de ces débats contradictoires, il surprenait l'aveu... oui, l'aveu d'un irrésistible désir, d'une domination extérieure, préparée dès longtemps. A tous ses arguments Simone était présente ; et c'était autour d'elle et pour elle qu'il se jugeait ainsi, dans un nouveau procès.

Il marcha par sa chambre, tâchant de voir plus clair dans l'amas confus des arrière-pensées. Il s'ausculta, se posa des questions, y fournit des réponses. Il n'était plus l'homme nerveux, halluciné, visionnaire d'autrefois. Il était sain d'esprit et de corps ; il fallait se connaître. La route qui s'ouvrait devant lui était coupée d'obstacles, de fondrières ; il pouvait y trébucher, s'y casser les jambes, s'y rompre le cou. Il n'y avait pas que de la joie dans l'aventure, puisque le résultat ne dépendait pas de lui. Il aurait à vaincre et à convaincre ; en aurait-il la force nécessaire, le courage surtout ? Il avait contre lui tous les souvenirs de Simone, mais maintenant il les jugeait, avec raison, moins dangereux pour lui que pour tout autre, les pouvant prévoir, les pouvant partager ; il y a des sujets qui, réservés, demeurent ; qui, sans cesse remués, s'épuisent. Il avait pour lui : *l'Enfant*. Encore là, il voyait clair. A cet enfant, si sa mère consentait, il apportait le luxe, le bonheur, la santé... tout ce que donne la richesse ; à cet enfant, il assurait l'avenir, lui

déblayait les voies ; il le voyait jeune homme et lui disait : « Que veux-tu ? choisis ! »

A ces rêves, son front brûlait ; il étouffait ; il s'approcha d'une fenêtre, l'ouvrit grande. C'était un mois de mars très doux, pluvieux, sans colère.

Dans le jardin de l'hôtel, les arbres se perdaient sous un brouillard léger. Et voici que, tout d'un coup, il imaginait Simone accoudée, près de lui, à ce même balcon de fer, tandis que Roger, — devenu son fils à lui aussi, — jouait dans ces allées. Son cœur se fondit dans une mollesse suprême ; il souhaita cette réalité de toutes les aspirations de son âme... Tard, très tard, il trouvait sa route. Il y voulait marcher. Subitement, il se maîtrisa, redevint calme, froid ; et alors, contemplant le désastre, il murmura, dans un sourire :

— Mon garçon, pour quelqu'un qui ne croit pas à l'amour, tu viens de divaguer de la belle façon !...

III

Marceline. Cette vieille aux yeux bleu pâle vrillés sous un front étroit, à la face ridée dans tous les sens, gardait intacte, entière, l'âme antique des esclaves dévoués. Dans sa cervelle obscure, parmi des confusions qu'elle dédaignait d'ailleurs, deux images restaient droites, lumineuses, centre de toute pensée : « Dieu, et son maître. » Dieu, le dieu breton, indiscuté, et toujours béni, qu'il soit mauvais ou bon, le dieu de la foi, sans raisonnement. Son maître, c'était William de Pontus, fils de son père, et père de Roger. A celui-là, elle restait donnée, d'esprit et de chair ; pour lui, elle aurait volé du pain, s'il avait eu faim ; du vin, s'il avait eu soif ; de l'or, s'il en avait eu l'envie. Quand William avait décidé son départ, elle lui avait dit :

— Je ne peux pas te suivre ?

— Non.

— C'est bien. Je mourrai.

Mais, lui, tranquille, avait répliqué :

— Tu ne mourras pas, car j'ai besoin de toi.

Le visage de cette vieille s'était éclairé.

— Parle ; ce que tu diras, je le ferai.

— Je le sais. Écoute bien. Je te charge d'élever Roger, mon fils, ton seigneur, le dernier des Pontus...

— Il a sa mère, qui ne voudra pas de moi.

— Sa mère t'acceptera, parce que ce sera ma dernière volonté, celle qu'on ne peut refuser. Et puis, tâche de comprendre; ouvre tes vieilles oreilles; ouvre ton cœur surtout. Mon fils!

Elle grogna :

— L'enfant, — après toi mon maître.

Il reprit :

— Mon fils!... Simone me hait à présent. Elle s'efforcera d'oublier jusqu'à mon nom... et Roger grandira dans l'ignorance de son père. Que je vive ou que je meure, je n'admets pas cela. Je te délègue donc le soin, dès que mon fils aura l'âge de comprendre, de le bercer avec de vieilles légendes de notre terre bretonne; de lui conter, à toute heure, ce qu'était son père, qu'il reverra peut-être. Je te confie le soin de défendre ma mémoire, de me faire présent, quoique absent; de me faire vivant, quoique mort. Je veux que mon fils m'aime, en réalité comme en souvenir. C'est toi que je charge de lui apprendre mon amour... Ne réponds rien... En plus, écoute : Simone est jeune, elle est belle, nous ne sommes plus rien l'un à l'autre devant les lois; mais devant les lois des hommes. Au-dessus, tu le sais, il y a Dieu qui n'a rien délié! Veille sur elle, aboie aux amoureux et mords! Je te la livre aussi. Maintenant, réponds... que je sache si tu m'as bien compris?

Marceline ouvrit grands ses petits yeux bridés et riposta d'une haleine :

— Ton fils t'aimera mieux que sa mère; il t'attendra, car tu reviendras. Quant à celle qui porta deux ans le nom de Pontus, elle n'en prendra point d'autre, moi vivante. Je sais bien que tu l'aimes toujours. Elle t'appartient... Nul ne peut rien où le prêtre a passé. Et, maintenant, va, puisque tu veux partir; ta maison est gardée!

En effet, elle gardait la maison ; elle n'avait jamais été bavarde, elle devenait muette; au fond, elle aimait peu Simone, qui s'était révoltée contre le maître ; celui-là, quoi qu'il fit, devait avoir raison; Simone qui, de nouveau, s'appelait Plounéour; Simone, qui semblait oublier William et ne prononçait jamais son nom. N'importe! elle atténuait la dureté de ses yeux pour parler à « Madame », dissimulait. Seule avec l'enfant, elle lui chantait les complaintes du pays lointain, lui racontait les fables de *Belle Reine*, au clair

de lune; les mystères de l'*Enchanteur*, sur les grèves hantées.

Quand il eut trois ans, à la fin de ses prières, elle lui fit murmurer le nom de son père, dans cette simple phrase : « Bon Dieu, gardez du mal et ramenez à nous, mon père, le seigneur de Pontus que tant j'aime! »

Alors, le petit demanda quel était ce seigneur, son père, qu'on ne voyait jamais? Aussitôt, la vieille commença des récits, renouvelés sans cesse. Mais elle lui défendit d'en parler à sa mère, « à qui ça ferait de la peine ». Ils en causaient mystérieusement tous les deux, le soir, quand elle l'endormait; et les songes de l'enfant en demeuraient peuplés.

Marceline avait tenu parole. Roger connaissait William, un William particulier, mais qu'il aimait ainsi.

Ce fut à ce chien de garde que se heurta Saint-Jean la première fois qu'il se présenta chez Simone.

La vieille le considéra, le flaira de haut en bas : mais les cheveux blancs de ce visiteur la rassuraient. Elle alla prévenir sa maîtresse.

Seul, dans un petit salon, Saint-Jean contemplait l'alentour.

C'était pauvre. De vieux meubles fanés, des murs nus, mornes, et (il le remarqua) pas un portrait de William.

Simone parut. Elle était tout en noir, et si simplement mise qu'il en fut attristé; cet aveu de pauvreté lui tourmentait les nerfs. Elle l'accueillit d'un beau geste cordial, comme un ancien ami. Tout de suite, elle allait au-devant de ses pensées.

— Ce n'est point un palais, n'est-ce pas? Un Parisien comme vous y vivrait mal à l'aise; mais, nous autres, Bretons, nous sommes peu coutumiers du luxe... Et puis, — que voulez-vous? — c'est ainsi, pas autrement...

Il répondait par une échappatoire, jurait qu'il se préoccupait peu de semblables détails; ce qui devait être vrai en général, mais non dans l'occasion. Mais ce qu'il ne pouvait pas dire, c'était la joie qu'il éprouvait ainsi près d'elle, seul avec elle, sans importuns, sans étrangers pour parler ou entendre.

Il l'écoutait avec ravissement, jouissait profondément de l'heure. Il avait tant rêvé d'elle, ces jours derniers, qu'il avait craint, confusément, de la retrouver inférieure à l'image idéale qu'il portait, en secret, dans son cœur. Non, l'image était fidèle, sa mémoire n'avait rien ajouté, rien ennobli : son âme et ses yeux étaient d'accord.

Il reconnaissait, avec effroi, qu'elle emplissait sa vie, lui devenait nécessaire, et que si, brusquement, leurs relations devaient être interrompues, il en allait souffrir interminablement. Vit-elle dans ses yeux la couleur de son rêve? Peut-être. Elle se leva tout d'un coup, en disant :

— Je veux vous présenter mon fils, il faut que vous le connaissiez...

Mais Roger, enfant sauvage, refusait de paraître. Enfin, il entra dans les genoux de Marceline, poussé par elle. Elle l'encourageait :

— Allons, va dire bonjour au vieux monsieur!

Ah! ce *vieux monsieur*, Saint-Jean le reçut en plein visage; c'était comme une ironique réponse à ses envolées de jeunesse reconquise. Et qui sait si la vieille paysanne ne l'avait dit exprès, dans sa ruse défiante devant un inconnu ?

Afin de cacher son trouble, il se penchait vers l'enfant, l'attirait à lui, déjà pris de tendresse pour ce pauvre être blême qui avait les yeux de sa mère. D'abord farouche, bientôt Roger s'apprivoisait : comme les bêtes, les enfants vont d'instinct à qui les aime; il sentait un ami dans cet étranger.

Dès lors, le prétexte était trouvé : le trait d'union existait. Saint-Jean déclara qu'il entendait donner un peu de gaieté à ce petit bonhomme. Le soir même, il lui envoyait une voiture de jouets. Simone soupira, Roger battit des mains, délira de bonheur... Marceline, elle-même, fut conquise. Le vieux monsieur avait du bon.

Puis le printemps fut complice. Le jardin du Luxembourg prêta libéralement l'ombre de ses grands arbres. C'était un terrain neutre. Saint-Jean savait y rencontrer la mère et l'enfant. Il se prenait d'un goût obstiné pour les blanches reines de France, noblement alignées sur la seconde terrasse ; c'est là que jouait Roger, aux pieds de Simone ; et lui, il arrivait, les mains toujours pleines, s'approchait lentement, sans beaucoup d'audace, craignant un accueil froid, craignant plus encore de trouver la place vide. Mais non, ils étaient là, tous les deux; Simone souriait ; Roger, plus expressif, ouvrait grands ses petits bras et courait à son ami, lui tombait aux jambes, s'accrochait à ses genoux, le prenait par la main, l'attirait, triomphant. Et devant le nouveau jouet apporté, c'était chaque fois une nouvelle joie franche.

Parfois, cependant, une ombre hargneuse tachait ce tableau de sereine lumière. Marceline était là; la vieille chouette roulait ses

petits yeux ronds, d'un air irrité. Ce monsieur, décidément, apparaissait trop souvent; on ne voyait plus que lui; d'abord, une fois par semaine; à présent deux, bientôt trois, sans doute. Il comblait Roger « tant mieux, prenons toujours »! mais il y avait un but, un but caché, secret à toute cette tendresse. Et le but, par Jésus! c'était Mme Simone qui tendait sa main pâle avec trop d'abandon.

Ainsi s'alarmait la paysanne dans les ténèbres de sa cervelle étroite. Elle cherchait quelque moyen d'éloigner ce Saint-Jean de malheur; mais elle n'avait pas l'invention facile, ne trouvait rien. Elle se contentait de lui faire la grimace.

Etait-ce donc vrai que Simone voyait sans déplaisir Saint-Jean tourner l'allée et s'avancer vers elle?... Oui, c'était vrai. De son côté, elle aussi, elle remuait des rêves. Elle avait pris le chemin dangereux des hypothèses, bâti des avenirs d'avance déclarés chimériques, imaginé des événements invraisemblables; puis le rêve avait tourné. Elle avait dit : « Pourquoi pas? »

Au début, elle songeait que les jours de jeunesse sont de brève durée; que, bientôt, pour elle, viendrait les ans plus lourds et qu'alors elle porterait doublement sa peine de femme sans mari, seule avec son enfant. Elle songeait que, si la passion neuve et l'ivresse flambante des cœurs de vingt ans est la gloire de la vie, l'affection plus calme, mais aussi plus profonde des âmes éprouvées, des âmes vieillies, détenait peut-être le secret du bonheur. Cette affection-là, elle ne la connaîtrait pas. Et elle ajoutait (c'était la pente), elle ajoutait aussitôt : « Si Saint-Jean s'était marié jadis, sa femme serait restée heureuse... »

Ainsi, sans le vouloir, elle rendait hommage à cet ami retrouvé, justice à sa grande franchise; le comparait, le préférait en pensée, avec des cheveux blancs et son âge — hélas, mûr! — à tous les jeunes gens évoqués au hasard. Au bras de celui-là, on eût pu s'appuyer en toute confiance, enveloppée d'amour et de protection... On aurait pu regarder la vie en face et l'avenir; être jeune encore; montrer au monde oublieux qu'à vingt-quatre ans on a le droit d'être belle et de le demeurer; réclamer et reprendre sa place au soleil, repoussant à l'ombre le passé de larmes, de douleurs et d'humiliations; s'évadant enfin du désespoir vers la joie, respirant de nouveau dans l'air libre, sauvée! Eh bien! qui l'arrêtait? Saint-Jean l'aimait, pardieu, c'était visible!... Alors?

La voix contraire répliquait : « Et d'abord, t'aime-t-il? Et comment? Et puis, il a vingt ans de plus que toi, vingt ans. Prends

garde, ils sont glacés les mariages de raison. Ensuite, il y a ton fils; deviendra-t-il le second dans ton cœur? Non? Eh bien! tôt ou tard, Saint-Jean en sera jaloux... et toute cette tendresse qu'il affecte finira par de l'ennui et du déchirement. Encore es-tu certaine d'avoir oublié ton mari disparu, qui fut ton frère, aussi? S'il réapparaissait brusquement devant toi, plus tard, quand tu serais à l'autre, que dirais-tu devant lui? Pèse tout cela!

Mais déjà cette voix-là devenait moins distincte. Lasse de la misère et de la solitude, se croyant veuve, Simone sans se l'avouer, inconsciemment, aspirait à une vie nouvelle, et cette vie, elle la voulait opulente, magnifique, libératrice et compensatrice, et Saint-Jean pouvait la lui donner.

Puis, avec les jours, elle découvrait en lui tant de bontés sérieuses qu'elle en arrivait, à force d'estime et d'admiration, à un sentiment tendre qui n'avait aucun nom. Bientôt elle fut obligée de reconnaitre qu'elle l'aimait « à sa manière ». Cette manière était compliquée. Elle était fière de l'intéresser, de voir, selon les mots qu'elle prononçait, ses yeux s'éclairer ou s'assombrir; heureuse de leurs longs entretiens, de le comprendre, d'être écoutée par lui. Volontiers, elle eût traversé la foule à son bras; volontiers elle eût porté son nom; mais cette sympathie ardente s'arrêtait brusquement au seuil de la chambre à coucher. Ce n'était pas de l'amour. Ce qu'elle lui accordait d'elle-même eût pu s'attribuer à un père, à un parent très vieux; c'était l'attirance d'une faiblesse pour une force, beaucoup de respect, de sympathie confiante — de passion, pas l'ombre!

Saint-Jean distinguait-il ces nuances? C'est plus que présumable; mais il ne s'y attardait pas. Il avait l'humilité de l'âge et de la distance; il y avait plus de vingt ans entre eux; et puis, malgré certains désaccords, son but rêvé, son but unique n'en pouvait pas moins s'atteindre. Il n'avait pas la folie d'espérer, pour l'instant, plus et mieux qu'il n'obtenait. C'était suffisant pour décider un mariage... Après, il la conquerrait entière par des adorations. Cet « après » n'était pas sans lui causer des inquiétudes. Ah! combien il regrettait, alors, sa jeunesse gaspillée avec des filles sans âme! ses forces dissipées en de mauvaises rencontres. S'il avait su!... Mais ce mot éternel ne le rassurait pas. Puis il se réconfortait à penser que l'esprit mène la chair et que tout homme épris a des nuits de vingt ans. Il pouvait espérer encore dix ans d'amours actives... C'était le paradis!

Et quand venaient les soirs, à la suite des jours où il l'avait approchée une heure, seul, il se dépensait en visions commandées. Il la promenait à son bras dans des décors de rêve. L'acte était accompli : elle était sa femme ; elle semblait l'aimer. Il imaginait la douceur lente du tête-à-tête et des intimités. Elle présidait aux incidents de sa vie ; il la voyait aller, venir par les chambres de sa maison, chez lui, chez elle ; il l'occupait à mille soins familiaux, l'entendait donner des ordres, conduire l'existence intérieure.

Avec elle, il s'asseyait à table, où sa place était déjà choisie ; avec elle, il montait en voiture, respirait le parfum qui flottait autour d'elle, s'en grisait. A mesure que, par ses songes approchait la nuit, il se faisait plus tendre : enfin, quand l'heure sonnait des rapprochements nocturnes, quand la lampe sourde, à l'abat-jour très bas, s'allumait près du lit, alors, à cette évocation des abandons suprêmes, torturé de désirs, il étendait les bras, la gorge sèche, et saisissait dans le vide l'adorable fantôme.

Il ne savait plus au juste quand avait commencé cette passion furieuse... Peut-être, sans s'en douter, avait-il aimé Simone déjà, bien loin dans le passé, quand elle avait quinze ans. Dans ces suites d'ivresses factices, parfois, il s'arrêtait, pris des superstitions d'une âme détraquée. De toute la force de son être, à travers l'espace, il appelait, avec des phrases d'envoûtement, l'Idole victorieuse. A ces instants, il croyait à la télépathie, si chère aux théosophes, souhaitait, voulait que, de loin, Simone l'entendît, comprît sa détresse, en eût pitié, la partageât. Il répétait :

— Simone ! Simone ! Je souffre, pour toi, par toi... Réveille-toi, songe à moi ! Aime moi comme je t'aime !

Il se complaisait à ces appels directs, les croyait efficaces. Et, il faut le dire, en ces mêmes époques, aux heures marquées, souvent Simone seule, dans son lit de veuve, s'éveillait en sursaut, avec, devant les yeux, l'image de Saint-Jean.

Il aimait tout en elle, ce qui était beau, ce qui était moins beau, ce qui, pour d'autres, eût paru sans grâce. Certes, elle était plutôt maigre ; il aimait cette maigreur. Elle avait les mains abîmées par des travaux de couture... Ah ! ces mains, il voulait les guérir dans le luxe et la paresse !... Quand il y pensait, une infinie commisération redoublait sa sensibilité... Peut-être aussi, à ces mains là, devait-il quelque reconnaissance. Ne s'attardaient-elles pas plus que de nécessaire dans ses mains à lui, pour le bonjour ou pour

l'adieu?... Elles parlaient, ces mains ! Elles étaient franches, nerveuses, et déjà, — qui sait ? — à moitié consentantes.

Parfois, il se reprenait, se faisait calme, se traitait de vieux fou ; mais recommençait la nuit suivante.

D'autres soucis le hantaient. Il ne se dissimulait pas l'intensité du souvenir qu'avait dû laisser William de Pontus dans le cœur de son amie d'enfance, devenue sa fiancée, puis sa femme, même après le scandale, même après la rupture.

Ce personnage énigmatique demeurait plus dangereux encore par le mystère de sa destinée. Simone était-elle simplement divorcée ? Était-elle veuve, tous les liens brisés ? Il fit une enquête, utilisa ses relations dans les ministères, les ambassades, les consulats. Après deux mois de correspondance active, il classait dix réponses, toutes les mêmes. Il y avait cent probabilités, une quasi-certitude que M. de Pontus était mort en Afrique.

Nulle part sa présence n'avait été signalée depuis des ans : la brousse ou le désert l'avait englouti... Ce n'était plus qu'un spectre. Aussitôt Saint-Jean conclut selon son espoir, n'admit pas l'unique chance sur cent et formula sincèrement que Simone était veuve, libre ! Dès lors, il respira mieux.

Simone, isolée, sans parents, sans amis, sans conseil, se débattait aussi contre le flot des idées montantes. La tristesse monotone de sa vie lui pesait de plus en plus. Ses journées se passaient en d'éternels silences. Roger était un petit enfant, Marceline était muette ; ces deux âmes obscures n'avaient pas d'expressions ; la jeune femme oubliait le son de sa voix, et, quand il fallait parler, la parole lui coûtait un effort. Avec Saint-Jean seul, et depuis si peu de jours, elle échangeait des idées ; mais Saint-Jean devenait un péril.

Dans une crise de négation universelle, elle résolut de le fuir. Pendant trois jours de suite, elle ne vint plus au Luxembourg. Le quatrième jour, Jean Saint-Jean sonnait à sa porte.

C'était prévu, Marceline avertie, et, certes, joyeusement compréhensive, répondit que « Madame ne recevait pas ». Elle eut le plaisir de voir le vieux Monsieur pâlir, hésiter, puis s'en aller, tête basse, comme un chien battu. Mais elle eut le tort de raconter ce détail à Simone. Celle-ci fut attristée et se repentit presque. N'importe ! C'était rompu : elle était plus tranquille.

Or, bientôt sa solitude l'exaspéra de nouveau, et elle dut s'avouer qu'elle regrettait l'unique ami des derniers jours.

Lui, il se désolait. Il tombait de haut, ayant cru à son rêve, entrevu le bonheur ; mais, avec cette timidité qui naît aux hommes vieillis, craignant d'être importun, il restait à l'écart. Deux ou trois fois, pourtant, il revint au Luxembourg, n'y rencontra personne ; alors il renonça. Mais, quand il voulut reprendre sa vie d'autrefois, il reconnut avec surprise qu'il ne savait plus comment il existait naguère, à quoi il dépensait ses jours. Rien ne l'intéressait plus, ses amis l'ennuyaient, puisqu'ils ne parlaient pas de Simone. Il ne se décida pas à s'éloigner, à changer d'air, à s'étourdir par un voyage ; il n'en avait ni la force ni la volonté. Il attendait. Quoi ? Rien. Pourtant, à chaque courrier, il décachetait ses lettres, rapidement, pris d'une secrète espérance. Aucune n'apporta ce qu'il désirait. Peu à peu il fut possédé d'un intolérable besoin de parler d'elle, d'entendre son nom, d'approcher quelqu'un qui la connaîtrait. Cette angoisse le ramena chez la baronne d'Estérel. Elle l'accueillit gravement, lisant dans ses yeux des chagrins respectables. Elle lui dit :

— Voici trois mois que je ne vous ai vu. Je ne vous fais pas de reproches, car je devine à votre air que vous n'êtes pas heureux.

— Non, répondit-il simplement, et c'est de ma faute. Je suis absurde, fou. Je suis amoureux — à mon âge ! — de Mme de Plounéour, je suis tout bonnement en train d'en mourir. Vous ne riez pas ?

— Oh ! non, fit la baronne sérieuse... Et... Simone sait-elle ?

Il haussa les épaules, ouvrit les mains et répliqua :

— Je n'ai rien dit... pourtant elle a dû comprendre. Jugez plutôt...

Il racontait ses visites, les entretiens du Luxembourg, la joie de l'enfant, devenu complice ; la gravité confiante de Simone. Il disait, jour par jour, l'histoire de sa passion grandie jusqu'au délire. Il avouait tout : ses recherches à propos de William de Pontus, ses espoirs, et, enfin, cette porte brusquement fermée sur toute illusion.

Il terminait :

— La vie se venge — et durement ! Jusqu'à quarante-cinq ans, j'ai nié l'amour... à présent, je suis plus bête qu'un saint-cyrien.

Mme d'Estérel murmura :

— Qui que tu sois, voici ton maître ;
Il l'est, le fut, ou le doit être !

Puis elle reprit :

— Tout cela n'est pas gai. Si Mme de Plounéour se défend de la sorte, après vous avoir accueilli, c'est qu'en secret elle reste fidèle à la mémoire de son mari ; sans quoi, quel autre obstacle ? Vous exagérez votre âge, et vous offrez en plus tant de compensation. Toute femme peut être fière de porter votre nom ; toute femme peut être certaine d'être heureuse avec vous. Mais Simone est une âme fermée ; nul ne sait ce qu'elle pense vraiment... Peut-être, je le répète, garde-t-elle présente dans son cœur l'image de William... Cependant, s'il est mort ?... Vous ne lui avez rien dit de vos démarches, de vos recherches à ce sujet ?

— Rien, elle m'aurait demandé de quel droit j'agissais ?

— C'est vrai. Eh bien ! mon pauvre ami, il faut qu'elle sache tout. Peut-être que la veuve ne pensera plus comme la divorcée. Songez donc, elle est Bretonne, c'est-à-dire ultra-dévote ; elle a pu se servir du divorce comme d'une arme, mais avec la volonté formelle de ne jamais reprendre un second époux que l'Eglise n'admet pas... Oui, il faut qu'elle sache tout, qu'elle est veuve, qu'elle est libre. Il est vrai qu'il n'y a que des présomptions, pas de preuves certaines... Et le mariage chrétien reste toujours impossible... Il y aura à combattre. Je la verrai. Je parlerai. Je vous aime tous les deux, et je suis assurée de faire une bonne action. Allons, relevez la tête, espérez ; le dernier mot n'a pas été dit !

Ce soir-là Saint-Jean fut moins triste. Comptait-il sur l'intervention de Mme d'Estérel ? Pas autrement ; mais il avait parlé de Simone, entendu parler d'elle : c'était toujours cela.

En voyant entrer la baronne, Simone se troubla sur-le-champ ; elle devinait une messagère et la nature de son message. Elle garda Roger sur ses genoux comme pour se défendre.

— Mon enfant, dit Mme d'Estérel, renvoyez votre fils à sa bonne, car j'ai à vous parler de choses sérieuses, confidentielles, que vous pressentez, j'en suis sûre.

Roger sorti, elle continuait :

— Je vous aime infiniment, vous le savez ; donc vous êtes convaincue d'avance que tout ce que je dis, que tout ce que je fais, n'a qu'un but : votre bonheur. Ceci posé, expliquons-nous : vous avez vingt-quatre ans, un fils et pas de fortune ; votre vie est lugubre. Je comprends que le souvenir de votre mari pèse encore sur votre destinée. Mais voici tantôt quatre ans que vous en êtes

définitivement séparée, parce que vous l'avez voulu ainsi. Il est temps de moins regarder en arrière et un peu plus en avant. Vous ne pouvez pas perdre votre jeunesse en d'inutiles regrets : il faut vous remarier...

Simone resta muette.

— ... Il faut vous remarier. Vous savez mieux que moi que quelqu'un vous aime sincèrement, loyalement ; que ce quelqu'un, s'il a passé l'âge des tentations dangereuses où sombrent tant d'unions, offre les garanties d'une existence d'honneur, de bonté, de considération. Il est très riche, ce qui n'est pas à dédaigner. Il aime Roger, qui, en lui, trouvera un père, un protecteur, un introducteur à l'existence facile et large. Ce quelqu'un s'appelle Jean Saint-Jean. Qu'avez-vous à dire contre lui ?

Simone baissa la tête et murmura :

— Rien.

— Alors ?

— Alors... Je ne sais pas moi-même. Il y a des jours où je regrette de l'avoir éloigné ; d'autres où j'en suis contente. Je ne mentirai pas. Ma vie est odieuse, et je n'ai même pas une espérance dans l'avenir. Telle elle est, telle elle sera... Je crois fermement que, si j'épousais votre ami, j'aurais toutes les raisons d'être heureuse, qu'il aimerait mon fils... il l'aime déjà !... mais...

— Mais, quoi ?

— Il y a des choses difficiles à dire. Que voulez-vous... jadis, quand j'apprenais qu'une femme divorcée prenait un second mari, j'avais pour elle peu d'estime et pas mal de mépris. Il me semblait qu'elle ne serait jamais que la maîtresse du deuxième personnage... Depuis, j'ai vu la vie ; mes opinions se sont modifiées, pour cause... J'ai divorcé moi-même... puis...

Elle baissa la tête et laissa tomber ces paroles lentes :

— ... Puis j'ai perdu ma foi en Dieu... j'ai trop souffert... la religion ne m'a pas consolée... je ne crois plus.

— Tant mieux ! dit tout bas la baronne.

Simone continuait :

— N'importe, je suis mal préparée à un autre mariage. Si William reparaissait quelque jour ? Si je le rencontrais, moi, au bras de Jean Saint-Jean ? Que diraient nos regards, qu'arriverait-il ?

La baronne répondit, après un silence :

— Mon enfant, le divorce est ou n'est pas. Vous l'avez accepté,

que dis-je, exigé ; donc il est... et dans ce cas vous n'êtes plus rien pour M. de Pontus, et M. de Pontus n'est plus rien pour vous. Qu'il pense ce qu'il voudra.

Simone interrompit, d'une voix brève :

— Allons ! C'est le père de mon fils...

— Hé ! cria Mme d'Estérel ennuyée, tout cela n'est que mauvaise raison. L'aimez-vous donc encore, votre William ?

Simone se leva et répliqua :

— En mon âme et conscience, je ne l'aime plus. Je n'ai rien pardonné.

— Hum ! fit la baronne, ceci serait une mauvaise preuve ! Enfin, vous l'avez dit, vous ne l'aimez plus, ce qui me met à mon aise. Eh bien ! mon enfant, apprenez que vous avez dix-neuf chances sur vingt pour être veuve.

— Simone pâlit, recula, comme frappée, et balbutia :

— William est mort ? C'est sûr ? Qui vous l'a dit :

La baronne répliqua brusquement, voulant en finir :

— Les ministères, les ambassades, les consulats : tous les gens consultés, après des mois de recherches...

Mme de Plounéour répondit, plus calme :

— Cela ne suffit pas ; en réalité, on ne sait rien de plus que l'an dernier. On croit à sa mort, mais sans preuve. Rien n'a changé.

— Attendrez-vous trente ans ? C'est la mesure légale ! dit la baronne. Voyons, mon enfant, réfléchissez un peu. Je vous offre à vous l'amour d'un galant homme, la fortune, la vie large, la place dans le monde qui est due à votre beauté... parfaitement, à votre beauté ; je vous offre votre bonheur qui ferait aussi le bonheur de deux autres, de votre fils d'abord, de Saint-Jean après !... Si vous refusez, vous perdez la raison...

— Je ne refuse pas... murmura Simone, baissant encore la tête.

Le même soir, Saint-Jean recevait un télégramme : « Courez rue d'Assas, la partie est gagnée ! » Alors il chancela, vit la terre monter, éclata de rire et se mit à pleurer. Puis il s'habillait comme pour un bal, s'attardait au pli de sa moustache ; enfin demandait sa voiture et partait vers la joie.

Arrivé rue-d'Assas, Jean Saint-Jean renvoya son cocher ; en sonnant à cette porte, où il avait été l'autre jour éconduit, sa main était nerveuse. Il redoutait le premier abord, avait cherché des

phrases qu'il n'avait pas trouvées, et, de guerre lasse, s'en était remis à l'inspiration du moment. Le carillon aigre se prolongea par l'antichambre ; dans cette minute, il put compter les battements de son cœur. Enfin, la porte s'ouvrit. Simone elle-même lui apparut, éclairée, du haut en bas, par la lampe qu'elle tenait à la main, à la hauteur de son visage.

— Vous, déjà! murmura-t-elle.

Elle mentait, elle l'attendait.

— Oui, moi !

Il la suivit dans le petit salon pauvre ; les volets étaient clos sur la fenêtre ouverte ; une brise tiède pénétrait par les interstices et les trèfles du bois. D'un geste, elle lui indiquait un fauteuil et se laissait tomber sur une chaise basse, assez loin de lui, de l'autre côté de la table. L'abat-jour verdâtre de la lampe projetait un rond lumineux sur des journaux, des livres ; le reste du décor était dans la pénombre.

Saint-Jean reprit, la voix étranglée :

— Oui, moi ; déjà, comme vous dites... J'ai reçu de Mme d'Estérel un télégramme qui m'a rendu fou de joie... Oh ! n'allez pas dire qu'elle s'est trompée, qu'elle a exagéré. Je vous jure que vous tenez ma vie entre vos mains. Je ne puis pas admettre que cela ne soit pas ce qu'elle m'a écrit. Par grâce, répondez-moi tout de suite franchement, en trois mots. Je vous offre mon nom, mon existence ; je serai pour vous l'esclave prosterné ; je serai pour Roger un père uniquement soucieux du bonheur de son fils... Tout cela, vous l'acceptez ?... Soyez bonne.

Elle prit un temps, puis articula :

— Je ne sais pas mentir... Oui... j'accepte...

Il se leva, tout droit, lui tendit les deux mains, Elle le considérait, dressée à son tour, et, subitement, découvrait en lui un charme qu'elle ignorait et qui la ravissait. La joie le transfigurait : il était jeune, ses yeux brillaient d'un éclat insoutenable, car l'orgueil y flambait. Ses cheveux blancs n'étaient qu'une douceur, des témoins d'expérience ; ils rendaient plus émouvante encore la tendresse passionnée qui débordait de lui. Non, ce n'était pas un père, un vieil ami, c'était un époux, c'était un amant qu'elle avait devant elle, avant qu'il ne fût à ses pieds. Il lui pétrissait les mains, lui faisait mal ; elle en était heureuse, et il murmurait, par saccades :

— Merci, merci !

Puis il s'assit près d'elle, et il parla :

— Simone, vous avez souffert, sans l'avoir mérité... Mais il y a une justice sur terre, et cette justice vous doit des réparations de bonheur. De cela, je me charge ! Jamais plus vous n'aurez à pleurer, jamais plus vous n'aurez à craindre l'inconnu des jours qui vont venir. J'appliquerai mon âme à contenter partout vos désirs, quels qu'ils soient. Vous vous confiez à moi, je passerai ma vie à vous en remercier. Hélas ! je ne puis espérer que vous m'aimiez comme je vous aime. Mariage d'amour pour l'un, mariage de raison pour l'autre ; mais cette raison-là vous sera faite si douce que vous n'envierez rien des ivresses humaines. Ma maison est à vous, vous y commanderez ; ce qui vous plaît me plaît ; ce qui n'a pas grâce devant vous m'est odieux à moi-même. Je ne suis plus rien ; vous êtes tout ; vous êtes le motif et le but de mes actes, ma seule raison d'être... Et comme votre cœur est bon, juste, loyal, vous finirez tôt ou tard, par me rendre — au centième — l'immense affection que je ressens pour vous !

Alors, elle osa dire :

— Pourquoi ne vous aimerais-je pas ?

Il pâlit, dépassé dans ses espoirs, écrasé par une somme de joie trop grande. Elle continuait :

— Écoutez, je vous le dis tout bas, mais, à présent — n'est-ce pas ? je dois tout vous dire. Si je vous ai fui, si j'ai défendu ma porte devant vous, c'est que j'ai eu peur de vous, ou plutôt de moi-même. Oh ! je ne suis pas une âme héroïque, ni même résignée ; c'est vrai, j'ai tant souffert que j'en suis lasse ! Quand j'ai compris vos regards, vos demi-mots, vos attitudes, je me suis interrogée. Je me suis traitée de lâche... Je me suis reproché de me laisser tenter par votre grande fortune et l'existence heureuse que vous pouviez m'ouvrir. Alors j'ai coupé court. Mais quand cette habitude fut rompue de vous voir, de vous entendre, certains jours, subitement j'ai compris que je vous regrettais ; oui, vous tout seul, non pas l'homme qui représentait pour moi un avenir meilleur, mais l'homme lui-même, avec la bonté captivante de ses yeux, la douceur de sa voix, la large charité de son âme découverte... Tenez, voyez-vous, je n'ai jamais tant pensé à vous que depuis l'affreux jour où vous êtes venu pour n'être pas reçu... Et c'est pour cela uniquement pour cela... que j'ai cédé, sans grande résistance...

Il l'écoutait, dans une extase, se demandant par instants s'il ne continuait pas quelque rêve suivi par ses veilles hallucinées ? A son tour, il s'estimait jeune, reprenait pied sur la terre conquise :

il était aimé ! Oh ! certes, il distinguait la nuance, non pas aimé comme on l'est à vingt ans, d'une passion qui brave l'aventure, mais aimé dans la sécurité des nobles caractères, aimé comme un refuge propice, comme un pouvoir libérateur auquel une faiblesse se confiait entière, aveuglément. Elle avait foi en lui. Qu'importaient les causes ? Elle se donnait heureuse ; il l'accueillait, éperdu ! il ne songea pas une seconde à chercher un baiser sur ses lèvres tentantes ; là encore la conscience de son âge l'arrêta : il devait attendre l'heure.

Lentement des phrases d'émotion, elle et lui descendaient aux paroles calmes des projets énoncés. Ils édifiaient l'avenir, dans une collaboration idéale de volontés similaires. Ils ébauchaient des plans d'existence future, et Saint-Jean, sans cesse, y mêlait le nom de Roger, pour rassurer la mère, déjà pourtant sans crainte.

Ils voyageraient... s'en iraient tous les trois vers la mer secourable, non plus au Nord, mais là-bas dans le bleu, du côté du soleil, dans les pays inconnus d'elle, là où nul souvenir ne la pourrait surprendre... Oh ! Paris ne les retiendrait guère !

— Vous verrez combien la vie sera bonne... Chaque jour apportera sa joie, et Roger ne sera plus pâle ; la mouette, comme vous dites, aura reconquis l'espace, la mer libre. Il grandira robuste et fera notre orgueil...

Elle répondait d'une voix basse, les yeux vagues, fixés plus loin :

— Oui, oui... ce sera bien.., le soleil et la mer... l'existence nouvelle... et plus de solitude, plus d'abandon, plus de veillées mornes le soir, sous cette lampe, dans le silence des oubliés... Vivre... et vivre avec vous ! n'être plus hors la loi, sans espoir et sans but ; marcher droit sur la route, appuyée à votre bras, certaine d'être aimée et forte de votre force... oui, il y a une justice... vous la représentez... L'avenir effacera le passé !

(A suivre.) MAURICE MONTÉGUT.

HIPPISME !

Voici l'époque où d'outre-Manche
Les clients de l'agence Cook
Nous arrivent en avalanche,
Armés d'un lorgnette et d'un book ;

Où tous les snobs de la Tamise
Nous enseignent avec aplomb
L'art de blanchir une chemise
Ou de choisir un pantalon ;

Où les décevantes Anglaises
Etalent, dans du piqué blanc,
Des bras faits en bâtons de chaises,
Qui n'ont vraiment rien de troublant ;

Où des jockeys, pâles squelettes,
Profilent le long des maisons
Leurs anguleuses silhouettes,
Leurs jambes en tire-bouchons.

On nous les sert à toutes sauces ;
Les théâtres, les restaurants,
Sont assourdis de leurs voix fausses
Qui partent de nez encombrants.

Or, ces tritons de la Tamise,
Sortes de prospectus vivants
Pour le Carnaval de Venise,
Sont, à mes yeux, très énervants ;

Je les ai tous en horreur noire,
Ces échantillons d'Hyde-Park,
Non pas (c'est de la vieille histoire)
Pour avoir brûlé Jeanne d'Arc;

Pour avoir mis à Sainte-Hélène
Bonaparte après Waterloo,
Ou fait installer dans la plaine
Du bois de Boulogne un polo !

Ils ont fait une sainte, en somme,
De la vierge sur son bûcher,
Et de la réclame au grand homme
En le clouant sur un rocher.

Quant au polo, ce n'est que drôle
De voir des cavaliers rivaux
Essayer, à grands coups de gaule,
De casser la jambe aux chevaux.

Non ! Si j'en veux à l'Angleterre,
Moi généralement si doux
Quand je ne suis pas en colère,
C'est d'avoir répandu chez nous

Cette rage, cette folie
Que chacun a pour le cheval !
Dites-moi, je vous en supplie,
Est-il un plus sot animal ?

Est-il une bête plus bête
Que ce grand corps maigre et tout nu
Qui s'en va donner de la tête
Sur le premier passant venu ?

Qui dort debout, mange de l'herbe,
Tout comme un modeste lapin
Et (je ne trouve pas d'adverbe)
Consent à traîner un sapin !

On lui met un mors dans la bouche
Qui n'ira pas au Panthéon;
Il traîne aux pieds, comme babouche
Un fer tout plat et sans talon !

Pour le grossier appât du lucre
Il porte un jockey sur son dos,
Et, si vous lui donnez du sucre,
Vous écrase avec ses sabots.

S'il tombe, pour qu'il se relève
Il faut qu'on lui donne la main
Et, s'il s'emballe (c'est un rêve),
Il galope jusqu'à demain !

Eh bien ! c'est pour ce quadrupède
Que Paris se met en rumeur,
Quand on a le vélocipède
Et les voitures à vapeur !

Et cet animal ridicule
Doit se demander, tout surpris,
Pourquoi le peuple se bouscule
Pour voir le gagnant du Grand-Prix ?

Aussi, la plus noble conquête
(J'en éprouve un chagrin profond)
Que le cheval ait jamais faite,
C'est l'homme ! a dit monsieur Buffon.

Jacques Redelsperger.

LES MILLIARDAIRES AMÉRICAINS

(Suite) (1).

MONUMENTS HISTORIQUES

Le palais de Malmaison, la demeure historique achetée par Napoléon pour Joséphine, est populaire en Amérique, où elle a été vulgarisée par la photographie et par la gravure. On sait, du reste, quel culte les Américains professent pour l'Empire en général et pour Napoléon en particulier. New-York ne pardonnera jamais à la Corse d'avoir donné le jour au général victorieux. C'est dire combien sont appréciées ici les moindres reliques de l'homme et de l'époque. Le style Empire, aggravé par l'adaptation moderne, sévit dans toute sa peu harmonieuse lourdeur. Aussi, quand Frédéric W. Vanderbilt, le fils du célèbre Commodore, visita le palais de Malmaison, au cours d'un séjour à Paris, rêva-t-il de faire construire, dans ses propriétés des bords de l'Hudson, un palais identiquement pareil.

Le siège de Paris par les Allemands avait été funeste au beau château de Joséphine. Des colonnes, des boiseries sculptées, des fragments de mosaïque gisaient dans l'herbe des cours. Des objets d'art, dérobés en 1870, étaient éparpillés chez des brocanteurs de Paris et de Francfort. Frédéric W. Vanderbilt acheta ce qu'il put, fit lever exactement les plans du palais et en ordonna la construction à New-York. C'est la reconstitution exacte du château de Malmaison. On y retrouve la célèbre salle à manger d'apparat, du style italien de la Renaissance, et le hall central, entouré de son escalier de marbre et pavé de son admirable mosaïque.

Les appartements privés de M. et de Mme Frédéric W. Vanderbilt reproduisent avec la plus minutieuse exactitude les deux

(1) Voir les *numéros* de *La Lecture*, depuis le 28 avril.

chambres, communiquant entre elles, de Napoléon et de Joséphine à Malmaison. Les lits, surtout, sont des objets d'art inouïs. Chacun d'eux est surmonté d'un dais, à l'imitation des trônes des souverains. Les piliers, qui se dressent jusqu'au plafond, sont d'un admirable bois de châtaignier de Circassie, tout étincelant de sculptures et de dorures. Les lambris de toutes les pièces sont faits, du reste, de ce bois rarissime. La moindre chambre du palais est ainsi copiée sur la pièce correspondante de la Malmaison.

Quant aux sommes que coûtera cette folie — il y a encore pour plus d'une année de travail — elles tiennent du *Conte des Mille et une Nuits*. M. Frédéric W. Vanderbilt entendait, à l'origine, dépenser un million de dollars; il a déjà dépensé aujourd'hui près de dix millions de francs, et l'œuvre est loin d'être achevée. Les plus modérés estiment qu'une fois terminé, le palais d'Hyde-Park ne coûtera pas moins de quatorze à quinze millions de francs.

Mais ce serait une erreur de croire que le propriétaire de cette merveille entend retirer la moindre jouissance artistique de ces millions si prodigalement dépensés. M. Frédéric W. Vanderbilt est, comme la quasi-unanimité des milliardaires de New-York, parfaitement incapable de distinguer le style Empire du style Renaissance ou du style Louis XV. Il a choisi la Malmaison, comme il aurait choisi toute autre demeure historique. Ce n'était pour lui qu'une façon de narguer les autres milliardaires, une sorte de gant lancé à ses opulents voisins de la Cinquième Avenue, une insolente façon de leur dire : « Vous n'avez pas le moyen d'en faire autant. »

LE PALAIS DES DOGES

Ce gant, du reste, n'a pas tardé à être relevé par l'une des plus excentriques parmi les excentriques de ce monde spécial, Mme Stuyvesant Fish. M. Frédéric W. Vanderbilt avait choisi la Malmaison, Mme Stuyvesant Fish a répondu par le Palais des Doges.

Un jour qu'elle rêvait sur le pont des Soupirs en murmurant les vers de Byron,

> I stood upon the Bridge of Sighs
> A palace and a prison on each hand (1),

(1) Je me tenais sur le pont des Soupirs, ayant de chaque côté une prison et un palais.

Mme Stuyvesant Fish se dit que ce serait une chose tout à fait hors de pair, a *quite capital thing*, de transporter le Palais des Doges dans la banlieue de New-York. Seulement, les Vénitiens ayant formellement refusé d'échanger leur admirable monument contre un nombre, si énorme fût-il, de *green-backs*, Mme Stuyvesant Fish dut se contenter de faire copier et exécuter ce qu'on ne lui permettait pas d'emporter. C'est ce qui fut fait immédiatement; car, sans se préoccuper de la forme extérieure du Palais des Doges, Mme Stuyvesant Fish ne s'attacha qu'au mobilier et aux peintures décoratives. Tout cela a pris place dans l'immense palais situé au coin de Madison Avenue et de la Soixante-dix-huitième rue, dans laquelle il porte le numéro 25. Ce palais s'abrite sous les arbres centenaires du Central Park, juste en face le Musée Métropolitain. Il mesure 32 mètres de long sur 12 de large et a une hauteur de six étages. Il contient quarante chambres. Les architectes sont MM. Mackin et White et les entrepreneurs MM. Robinson et Wallace.

A la gauche du grand hall, s'ouvre la salle à manger, qui occupe toute la largeur et environ la moitié de la longueur du bâtiment. Elle porte un revêtement de chêne et d'acier bruni, rehaussé d'applications d'or. Les panneaux des murailles et les dessus des portes sont ornés de motifs de fer grossièrement ouvragés et imités — par le plus bizarre et le plus suggestif anachronisme, — des œuvres des époques préhistoriques, dont la science a découvert, dans ces dernières années, quelques rares spécimens. Le papier — car les murs sont couverts de papier peint — est d'un rouge sombre, avec des couronnes de laurier en or. Le plafond, en chêne sculpté, est divisé en quatre caissons, représentant des scènes de la vie chrétienne primitive. Mme Stuyvesant Fish convient que ce n'est pas très joyeux pour une salle à manger, mais elle affirme en revanche que rien n'est plus vénitien. Du reste, pour compléter l'illusion, elle a fait placer, dans une sorte d'encadrement au-dessus de la cheminée, un portrait de Doge, de facture évidemment moderne.

L'espace correspondant, de l'autre côté du hall, à la salle à manger est partagé également entre la bibliothèque et la salle de réception. Dans la bibliothèque, trois côtés sont occupés par des vitrines de chêne pour les livres; le quatrième est pris par la cheminée, tout en marbre de Venise, surmontée d'un trophée d'armes en bois sculpté et or. La salle de réception est décorée en blanc.

Puis c'est le salon, avec ses tapisseries, la salle de bal et sa plate-forme, à laquelle on accède par un escalier de douze marches qui est, nous dit Mme Stuyvesant Fish, « une imitation de l'estrade où siégeait à Venise le Conseil des Dix ». Le troisième et le quatrième étage contiennent les appartements particuliers, le cinquième les chambres des domestiques. Tout cela ne coûtera que la bagatelle de six millions de francs.

Mais des considérations de prix ne sont pas pour arrêter M. Stuyvesant Fish, qui est président de l'*Illinois Central Railroad*, des deux lignes Nord et Sud du Mississipi, etc., et qui possède trois autres palais : la maison Glenclyffe à Garrisons, une admirable villa sur l'Hudson et un chalet princier à Newport. Mme Stuyvesant Fish est née Marion Anthon. Quand elle épousa M. Stuyvesant Fish, ce dernier était encore un modeste employé de chemin de fer et rien en lui ne faisait présager le prodigieux essor de sa fortune. Elle s'est cependant rapidement mise au niveau de la société dans laquelle elle était appelée à vivre. On en jugera en apprenant qu'au mois d'août dernier, pendant un bal donné dans son cottage de Newport, eut lieu un cotillon où les accessoires furent apportés par un âne vivant, ferré d'or pur et harnaché de pierres précieuses. Enfin, cet hiver même, elle a révolutionné le cercle habituel de ses relations en donnant tête baissée dans le mysticisme et la magie. Ses soirées, où officiait l'Égyptien Khaldah, firent fureur. Il n'en fallut pas davantage pour qu'on la sacrât reine de la mode à New-York et qu'on lui attribuât même, par anticipation, le sceptre, aujourd'hui encore détenu par Mme Astor, de souveraine arbitre des traditions et des élégances dans le monde des Quatre-Cents.

LE CAS DE WILLIAM C. WHITNEY

La maison de William C. Whitney, au coin de la Cinquième Avenue et de la 68e Rue, n'affecte pas les mêmes prétentions de reconstitution historique. C'est un énorme bâtiment, totalement dépourvu de style, où deux étages massifs, surmontés de lourdes mansardes, écrasent un rez-de-chaussée mastoc et laid. Mais les fournisseurs qui l'ont meublé ne tarissent pas d'éloges sur la qualité... de leurs propres marchandises. Il en résulte que, dans le monde des Quatre-Cents, la beauté des collections et des meubles

de M. William C. Whitney est vite devenue célèbre. Tout ce qu'on peut en dire, c'est que tout y est immense. Immense, l'aigle américaine qui surmonte la porte d'entrée, immense le hall, immenses les chambres, le salon, la bibliothèque, la salle à manger, le musée, la salle de musique, la salle de bal. Nous sommes dans le domaine du démesuré.

Mais ce qui cause surtout l'orgueil du propriétaire, ce sont ses collections de porcelaines de Chine, de bronzes florentins, de vieux saxes et de vieux sèvres, de tapisseries des Gobelins, de tapis de prières du Daghestan et de la Perse. A vrai dire, un expert un peu versé dans son art aurait vite fait de découvrir les imitations, qui sont nombreuses. Presque tous les vases de Chine sont modernes et de valeur artistique des plus médiocres. Les prétendues tapisseries des Gobelins ont une origine infiniment plus modeste et les bronzes florentins doivent provenir d'une maison parisienne du Marais. Mais M. William C. Whitney, en fût-il persuadé, ne s'en montrerait pas autrement chagrin. Comme tous ses pareils, il se préoccupe bien moins de la valeur intrinsèque de ses bibelots que des convoitises qu'ils peuvent éveiller dans l'âme de ses visiteurs. On cite de lui un mot épique, qui est peut-être bien d'un autre. Les éditeurs responsables ne manquent pas ici pour des énormités de cette nature. Un jour, on lui montrait, chez Astor, le *1814* de Meissonier, payé, je crois, 500.000 francs.

— Moi, dit-il, j'ai chez moi le même tableau, exactement le même, seulement *par un autre peintre*. Je l'ai payé 60 dollars à une vente après saisie.

Et, depuis cette époque, le *1814*, « par un autre peintre » a été gratifié d'une place en pleine cimaise dans le musée de la colossale maison de la Cinquième Avenue.

Mais tout cela ne constitue pas la principale originalité de William C. Whitney et ici nous abordons vraiment un phénomène psychologique des plus curieux. Mme William C. Whitney, une des plus radieuses beautés de New-York, une beauté célèbre dans les deux mondes, fut victime au mois de février dernier d'un accident grave. Son mari, qui l'adorait, apporta jusque dans cet amour la manifestation de son incurable excentricité. L'accident avait eu lieu à Aiken. Un train spécial fut immédiatement commandé pour aller chercher à New-York le Dr L. Dana, l'illustre praticien que suivirent bientôt toutes les célébrités, toutes les gloires médicales et chirurgicales de l'Amérique. Jusque-là, rien en somme que

de très naturel, l'immense fortune du jeune couple rendant ces dépenses relativement insignifiantes. Mais on ne s'arrêta pas là. Le Dr Mac-Gohan, le médecin le plus réputé d'Aiken, fut, séance tenante, enlevé à sa clientèle et à ses autres malades, et monopolisé pour le service exclusif de Mme Whitney, en compagnie de trois infirmières diplômées. M. Whitney lui-même abandonna complètement ses affaires. Puis, aussitôt que l'état de la blessée le permit, on la transporta d'Aiken à New-York, non seulement dans un train spécial, mais dans un *car* expressément construit à cet effet. Alors, M. Whitney s'installa au chevet de sa femme, à qui les soins les plus invraisemblables furent prodigués. Un chef spécial fut appelé de France pour préparer les plats et les friandises destinés à Mme Whitney. Ces opérations culinaires s'effectuent sous la direction d'un médecin qui n'a pas d'autres occupations que celle là. Mme Whitney aimant beaucoup les fleurs, on prit un jardinier expert, chargé de veiller sur les innombrables plantes, bouquets, gerbes et couronnes, envoyés journellement à l'intéressante malade par ses opulentes amies. Un homme de lettres, qui commençait à jouir d'une certaine réputation, se vit attaché, en qualité de secrétaire, à la personne de Mme Whitney. Son rôle consiste à attendre tous les matins les instructions relatives à la correspondance, à écrire cette correspondance et à la soumettre dans l'après-midi à l'approbation de la malade. Il doit également faire la lecture; mais cet office est souvent rempli par M. William C. Whitney lui-même, qui a pris dans ce but des leçons de diction et de déclamation d'un artiste connu de Philadelphie.

Des chanteurs, des chanteuses, des virtuoses attendent incessamment que Mme William C. Whitney manifeste le désir de les entendre. Ils sont royalement payés, mais il leur est formellement interdit, sous peine de voir résilier leur engagement et de payer un fort dédit, de jamais chanter ou jouer dans d'autres maisons. Tous les jours, des trains spéciaux apportent les fruits les plus rares et les plus beaux de la Floride, de la Louisiane et même du Mexique et de l'Equateur.

Il va sans dire que M. William C. Whitney a eu des imitateurs. Au premier rang de ceux-ci, il faut citer Antonio Terry, un autre milliardaire, mort il y a quelques mois, qui avait épousé, il y a quelques années, la célèbre cantatrice, si applaudie du public français, miss Sibyl Sanderson. Dès le début de leur mariage, dans

les premiers jours de la lune de miel, miss Sibyl Sanderson, devenue Mme Antonio Terry, fut subitement atteinte par une terrible attaque de paralysie. Depuis ce jour, aucune amélioration sensible ne se manifesta, et la pauvre femme est demeurée immobile, sans qu'aucun mouvement dénote chez elle la persistance de la vie.

C'est dans une villa des environs de Paris que se réfugièrent le jeune milliardaire et son infortunée compagne. Il va sans dire que tous les spécialistes des maladies nerveuses, en Angleterre, en Allemagne, en France, furent appelés par Antonio Terry. Outre ces sommités, quatre médecins s'installèrent à demeure au château et se relayèrent pour passer les nuits au chevet de la malade. Ils étaient assistés de six gardes-malades, qui demeuraient toujours de service deux à deux.

La passion intense que la brillante cantatrice éprouvait pour la musique avait pris, chez la pauvre paralysée, une acuité maladive.

Seule, la musique apportait à ses souffrances un léger soulagement. Aussi ses désirs furent-ils scrupuleusement comblés. Un jeune violoniste de grand talent, qui recevait de M. Terry des appointements princiers, fut attaché à la villa d'où il ne s'absenta jamais.

Un jour, la malade manifesta le désir de réentendre l'opéra dans lequel elle eut jadis le plus grand succès, *Esclarmonde*. Sans perdre un moment, M. Terry rassembla une troupe composée des artistes les plus célèbres de la capitale, et une audition d'*Esclarmonde* fut donnée dans la chambre même de Mme Terry.

Mais — et c'est ce qui donne à ses attentions le plus touchant caractère — M. Antonio Terry ne se contenta pas de dépenser des sommes énormes au soulagement des souffrances endurées par sa compagne; il se condamna lui-même à la réclusion la plus absolue, ne quittant la malade ni jour, ni nuit, toujours empressé à deviner les souhaits qu'elle pouvait former et à les satisfaire. Aussi ne fais-je aucune difficulté de déclarer que rien ne me paraît plus respectable et plus doucement attendrissant que les excentricités de cette nature. Elles témoignent d'une bonté d'âme et d'une puissance d'affection dont les exemples sont rares chez les cœurs desséchés qu'on rencontre autour de la Cinquième Avenue.

EXCENTRICITÉS FUNÉRAIRES.

Aux munificences des palais et des hôtels, construits par les Rois du Dollar pour la satisfaction de leur ostentation, certains autres ont répondu par les splendeurs des tombeaux dans lesquels ils se proposent de reposer un jour, le plus tard possible, bien entendu. Aujourd'hui, le cimetière de Woodlawn, appelé à l'honneur de recevoir, à l'exclusion de tous les autres, la dépouille des milliardaires, nous offre le spectacle le plus invraisemblable.

Longtemps, le tombeau de Jay Gould, qui avait coûté près de 300.000 francs, et près duquel veillent nuit et jour des gardes choisis parmi les surveillants de la propriété familiale, monopolisa l'attention. Il est aujourd'hui relégué à l'arrière-plan et, si, maintenant, l'on s'étonne en le contemplant, c'est d'avoir pu s'émerveiller pour si peu de chose.

Le premier coup lui fut porté par un riche propriétaire de mines, Townsend W. Hutchinson, qui fit construire de son vivant le mausolée destiné à l'insigne faveur d'abriter ses restes. Le modèle en fut choisi parmi ceux qui avaient été présentés à Mme John W. Mackay pour son propre tombeau de Greewood. Il est construit en granit du Maine et son revêtement intérieur en granit de Redstone. L'autel est fait des marbres les plus précieux et principalement de marbre de Vertelite, sorte de pierre fort rare, surtout en blocs d'une certaine dimension. On en découvrit, il y a deux ans, une petite carrière aux environs de New-York, et Townsend W. Hutchinson s'empressa de l'acquérir, afin que nul autre que lui ne pût avoir une tombe où ce marbre fût employé. Malgré cela, le mausolée de Townsend W. Hutchinson ne dépasse pas 400.000 francs.

Celui de Robert Goelett, que l'on achève en ce moment, atteindra 620.000 francs. Ce sera le plus gigantesque que possèdent les États-Unis et il offrira cette particularité de ne rien contenir qui n'ait été produit par le sol de l'Amérique. Il est de style ionique et comportera 60 compartiments, dont 30 dans la crypte souterraine. La disposition intérieure est copiée sur les anciens tombeaux hébreux, fort antérieurs aux tombeaux romains et grecs qui sont connus de nous. Les monuments funèbres de Louis May et de Henry Clay Miner sont un peu plus modestes, 350.000 francs environ. Mais la

palme revient sans conteste à celui du Roi du Cuivre, le sénateur William A. Clark, de Montana.

Imaginez-vous une énorme masse cubique de 13 mètres sur 15, en granit blanc de North Jay. Les marches sont toutes d'un seul morceau, ainsi que le fronton, superbe pièce de granit qui ne pèse pas moins de 35 tonnes. Les portes, qui sont en bronze, ont été dessinées à Paris. Quant au dallage, il est fait de marbres étrangers de couleur. L'autel, en marbre de Toscane, est incrusté d'une mosaïque que forment des disques de marbre vert et de cristal couleur d'or. Au plafond, des mosaïques semblables à celles qui proviennent des anciennes tombes égyptiennes. L'air et la lumière pénètrent par une vaste rosace située sur l'autel. Une fois terminé, et cela n'est plus que l'affaire de quelques semaines, le tombeau du sénateur Clark aura coûté un million de francs ; et nous n'aurons pas à attendre trop longtemps la venue d'un autre mausolée, d'un prix plus fantastique encore. Les milliardaires sont lancés sur cette pente ; ils ne sont pas près de s'arrêter.

UN PEU DE TOILETTE.

Avec de pareils exemples sous les yeux, il serait fort extraordinaire que les jeunes Américaines ne se permissent pas aussi quelques belles et bonnes excentricités de toilette. Dans un précédent chapitre, où j'ai parlé de la femme en Amérique, j'avais volontairement laissé de côté ces excentricités particulières, me proposant de les examiner à part. Je m'en applaudis aujourd'hui, car je peux parler à mes lecteurs de l'événement sensationnel dans cet ordre d'idées, de ce qui dépasse tous les faits connus, de ce qui sert vraiment de point de départ à une ère nouvelle en matière d'excentricités féminines : la garde-robe de Mlle Pauline Astor.

Il est vraisemblable que Mlle Pauline Astor, l'héritière d'une des deux ou trois plus grosses fortunes des États-Unis, devait posséder un assortiment respectable de ces coûteuses franfreluches, qui exercent sur toutes les jeunes filles et toutes les jeunes femmes, encore en âge de plaire, un pouvoir si merveilleusement fascinateur. Mais, un beau jour, son père qui, fixé en Angleterre, a abandonné son ancien milieu et s'est fait citoyen anglais, à la plus grande désolation des orgueilleux Américains, obtint qu'elle serait

présentée à la Cour. La chose même, paraît-il, n'alla pas toute seule. Les détenteurs du protocole britannique élevèrent objections sur objections. Enfin, M. Waldorff Astor eut gain de cause et miss Pauline, sa fille, put faire ses préparatifs en vue de l'importante solennité qui l'attendait.

Ces préparatifs consistèrent principalement — ici, on dit même exclusivement — dans la commande d'innombrables et fastueuses toilettes. Incapable d'éblouir la Cour de la Reine Victoria par la culture de son esprit ou les charmes de sa conversation, la jeune fille résolut de l'étonner au moins par l'élégance et surtout par le nombre et la cherté de ses robes. Tous les couturiers de Paris, rivalisant avec ceux de New-York, se mirent à l'œuvre et, après un sévère examen, miss Pauline Astor put enfin déterminer son choix dans les merveilles étalées devant elle. Après bien des hésitations, elle se résolut à n'emporter que *cent vingt* robes, sans compter, bien entendu, les sorties de bal, manteaux, chapeaux, chaussures, etc. Chaque robe dut être emballée dans une caisse séparée. Le linge emplissait trente huit malles, les chapeaux soixante-douze caisses — à deux chapeaux par caisse — et le reste était à l'avenant. Examinons d'abord sa robe de cour, celle qu'elle portait le jour de sa présentation régulière à la Reine. C'était une robe de satin blanc, toute garnie de dentelles blanches. La traîne de cour était de velours de soie blanc miroir et tout entière brodée de perles. Une large bande de satin blanc, également brodée de perles d'une grande valeur, partait de l'épaule gauche pour descendre jusqu'à la ceinture. Un splendide voile de tulle, tissé exprès pour elle et fixé par les trois plumes d'autruche habituelles, complétait son ajustement. Le tout n'avait pas coûté moins de 12.500 fr. les perles non comprises, bien entendu. Ses robes de dîner, ses robes de bal, ses robes de ville, oscillent entre 2.000 et 10.000 fr. pièce.

Comme bijoux, elle ne porte que des perles; mais chacune de ces perles vaut 15.000 francs, et il y en a 30 à son collier. Ces merveilles sont tirées de l'écrin célèbre de sa mère. A l'occasion de son dix-neuvième anniversaire, son père lui a fait présent d'un autre rang de perles où chaque perle a une valeur de 7.500 francs, et assez long pour faire le tour de la taille, après avoir été passé autour du cou. En outre, miss Astor possède une autre perle, unique et absolument inévaluable, tant en raison de sa grosseur que de l'éclat exceptionnel de son orient. Cette perle est suspendue à une chaîne d'or presque invisible.

Mais, quand elle sera mariée, la fille de William Waldorf Astor ne sera pas embarrassée, si elle veut porter d'autres bijoux que ses fameuses perles. Sa collection de rubis vient immédiatement après celle de Mme Bradley Martins. Elle possède aussi une cassette pleine de diamants, dont on dit qu'elle vaut 1.500.000 fr. Quant à ses émeraudes, elles font l'admiration de tous les marchands de pierres précieuses des deux mondes.

Miss Pauline Astor a suscité, du reste, des imitations. Ses dessous n'éclipsent pas sensiblement ceux de miss Marie Churchill, pour laquelle les tissages de France et de Hollande ont fabriqué des linons spéciaux. Exposé pendant huit jours à la vue de ses amies et connaissances, ce trousseau a soulevé des transports d'admiration. Tout y allait par garnitures complètes, avec des profusions de dentelles à éblouir, malines, valenciennes, point de Bruges, point d'Alençon, point d'Angleterre, etc. Les chemises les plus ordinaires ne descendaient pas au-dessous de 600 francs pièce, mais celles de luxe atteignaient 1.500, 2.000, 2.800 francs la pièce. Le prix total du trousseau montait, pour la lingerie seule, à 660.000 francs.

Miss Joséphine Brooks, fille du milliardaire Mortimer Brooks, qui s'est mariée au mois d'octobre dernier, n'avait pas cet amour effréné du beau linge. Elle se préoccupait de préférence des chaussures et des chapeaux. Il en résulte une collection, de laquelle je fus littéralement estomaqué, quand je fus admis à contempler ces splendeurs. Je dois dire à ce propos que les élégantes New-Yorkaises prisent au-dessus de tout les chaussures françaises ; et mon origine contribua à me faire désigner comme le critique nécessaire de ces chefs d'œuvre de la cordonnerie. Il y avait douze paires de chaussures de promenade, genre anglais, à double semelle et à bouts carrés, huit paires de bottines françaises à bouts pointus et à boutons, six paires de chaussures légères pour le golf et le tennis, quatre paires pour le patinage, et huit paires de souliers fins de soirée, brodés de soie et de perles, avec des boucles en cailloux du Rhin, argent ou acier. Pour les réceptions, concerts, five o'clock, etc., huit paires de chaussures de chevreau à hauts talons et douze paires de souliers de satin. Ces derniers sont ornés de pierres précieuses, améthystes, émeraudes, etc., et brodés de fils d'or. Il en est en satin bleu, en satin rose, en satin vert Nil, en satin vieil or, avec des broderies de bleuets, de roses pâles et de chrysanthèmes. Les prix, naturellement, varient. Les

souliers brodés oscillent entre 625 francs et 1.300 la paire. Mais la palme revient à une paire de bottines unique, en chevreau du Cap, à douze boutons, montant au genou et fermées à la partie supérieure par une boucle de diamants. Celles-là coûtaient 875 fr. sans la boucle.

Parmi les chapeaux, on remarquait des créations tout à fait extraordinaires : un énorme chapeau de velours noir, forme Rembrandt, orné (?) de sept plumes d'autruche de première grandeur et coûtant 275 francs ; un chapeau d'étoffe d'argent et plumes grises ; un autre de velours pourpre, avec deux ailes d'oiseau et un bouquet de plumes retombant en arrière sur la nuque : 700 francs les deux ; un turban de velours bleu turquoise, avec agrafes de pierreries ; trois toques Marie-Stuart en velours cerise, avec un oiseau empaillé sur le côté gauche et une boucle de rubis. En tout 72 chapeaux pour une somme totale de 28.000 francs. Les pierreries ne sont naturellement pas comprises dans cette somme. Elles sont estimées au moins au double, mais elles pourront servir à nouveau.

Miss Joséphine Brooks a fait elle-même les honneurs de cette exposition d'un nouveau genre, que les journaux locaux avaient annoncée à l'avance et elle a poussé la condescendance jusqu'à fournir les détails techniques nécessaires aux reporters envoyés pour en rendre compte. Elle a ainsi suscité des envies qui ne sont pas près de se calmer.

UN COUPLE D'EXCENTRIQUES

En somme, le cas de miss Pauline Astor et de ses émules ne nous présente que l'exagération — l'exacerbation, dirait-on aujourd'hui — d'un sentiment commun à presque toutes les femmes, et l'excentricité ne git que dans cette exagération elle-même. Mais on ne saurait marchander la qualification de véritables excentriques à ces deux jeunes époux, dont les journaux ont si copieusement et si indiscrètement narré les faits et gestes, du jour de leurs fiançailles à celui de leurs noces, inclusivement. J'entends parler de M. William K. Vanderbilt et de sa jeune femme, miss Virginia Fair, plus familièrement appelée par ses intimes *Birdie* Fair.

Miss Virginia Fair eut d'abord la joie de battre un record : celui du prix de la bague de fiançailles. Celle que lui donna M. William K. Vanderbilt contenait un solitaire payé 218.000 francs, sans préjudice

des diamants qui entourent la monture. Acheté chez un célèbre joaillier européen, qui l'avait gardé longtemps faute d'un acquéreur, ce solitaire fut *porté* à New-York par un employé de la maison, qui ne s'en dessaisit qu'entre les mains de M. Vanderbilt. Cette bague formidable a du reste un inconvénient : celui d'empêcher son heureuse propriétaire de se ganter, sans pratiquer dans le chevreau un trou de dimension respectable pour laisser passer son chaton.

Aussitôt en possession de son inévaluable solitaire, miss Virginia Fair se préoccupa de son lit nuptial. Elle le dessina elle-même et le fit exécuter en *or massif*. Le cadre, qui seul est en fer, est couvert d'émaux de teinte ivoire, relevés par des couronnes de myosotis bleu pâle. Un dais de soie de même couleur le surmonte : il est garni de mousseline de soie blanche, ornée de dentelles précieuses. Les quatre pieds du lit se terminent par d'énormes griffes d'or massif, destinées à masquer les roulettes. Ces dernières sont également en or, ce qui leur donne un poids considérable et rend le maniement du lit extrêmement pénible.

On suppose aisément qu'une jeune personne comme miss Virginia Fair devait posséder une garde-robe peu banale. Très enthousiaste de toutes les espèces de sport, elle se gardera bien de jouer au golf avec l'un de ses costumes de cycliste ou de monter en yacht avec une de ses robes de tennis. Chaque sport particulier a ses costumes spéciaux par douzaines, toujours dessinés, bien entendu, par miss Virginia Fair. Elle a profité de ses talents pour dessiner aussi son trousseau, qui a été, une fois terminé, soumis dans tous ses détails, à l'appréciation, non seulement de ses amies, mais de la presse new-yorkaise elle-même. La plus grande partie de ce trousseau a été exécutée à Paris.

Le jour de son mariage, la jeune Mme Vanderbilt portait, *en lingerie seulement*, pour une valeur de 50,000 francs. Le jupon et le cache-corset dépassaient tout ce que l'imagination peut rêver. Pour le premier, le prix seul de la dentelle qui l'ornait aurait suffi, nous dit un statisticien, à nourrir et habiller pendant un an tous les enfants de tout un *bloc* de maisons et à leur offrir des vacances pardessus le marché. Miss Virginia Fair fut mise au courant de ce détail économique, qui parut la combler d'aise, mais qui ne la fit pas renoncer au prestigieux jupon.

Un détail encore : Miss Virginia Fair, aujourd'hui Mme Vanderbilt, met trois heures à sa toilette. Comme elle en change

certainement plusieurs fois par jour, on se demande, non sans angoisse, comment elle peut encore trouver le temps de cultiver les différents sports dont on la dit si férue.

Quant au mari, il n'a encore que vingt et un ans et sa personnalité ne s'est pas nettement accusée. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il est passionné pour le yachting et que cette passion a déjà failli un certain nombre de fois lui coûter la vie. Il a cinq ans de moins que sa femme, qui avait déjà coiffé sainte Catherine depuis un an quand, le 4 avril dernier, elle s'est unie à lui. Mais, soit par amour, soit par goût personnel, il ne se laissa pas effrayer devant la dépense, si considérable fût-elle.

Aussi, le voyage de noces accompli par les jeunes époux, quelque idée qu'on pût se former de sa plendeur, a-t-il dépassé de beaucoup les prévisions les plus audacieuses. Il a duré environ trois semaines et a coûté au jeune Vanderbilt un peu plus de 300.000 fr. Il est bon de noter que nos jeunes gens voyageaient seuls et ne s'étaient embarrassés d'aucun domestique. Mais il va sans dire qu'ils n'usaient que de trains spéciaux, qu'ils ne supportaient la présence d'aucun étranger dans les hôtels qu'ils honoraient de leur présence et qu'ils recherchaient de préférence tout ce qu'il y avait de plus cher autour d'eux. Dans ce chiffre ne sont pas comprises les aumônes et charités, mais il est douteux que cette rubrique ait sensiblement augmenté la dépense totale.

LA TRIPLE BAGUE DE Mme CLARENCE MACKAY.

Le record du bijou excentrique est actuellement détenu par Mme Clarence Mackay. C'est une bague aussi curieuse à considérer qu'elle est impossible à porter et cependant sa propriétaire ne se résigne pas à la retirer de sa main, quelques souffrances qu'elle en ressente.

Mme Mackay s'enorgueillissait déjà de posséder la collection de bagues la plus riche qui soit en Amérique. Le dernier cadeau que lui ait fait son mari forme, en réalité, non pas une, mais trois bagues. C'est la copie d'une bague ancienne, fabriquée pour un Rajah de Peshawur. Elle est en or jaune massif, extrêmement lourde. Les trois bagues dont elle se compose sont reliées entre elles de façon tout à fait invisible et doivent être portées au médius, à

l'annulaire et au petit doigt. Celle du milieu est garnie d'un superbe rubis évalué à lui seul 100.000 francs, et entouré d'émeraudes du plus vif éclat. L'ensemble a deux pouces et demi de long sur un pouce et demi dans sa plus grande largeur. Le travail en est fort curieux et ne manque pas d'un certain caractère artistique. Une tête de dragon y est fort délicatement sculptée, pendant que la bordure extérieure est faite de dents finement aiguisées. L'inconvénient, c'est que, quand les doigts sont insérés dans cet instrument de torture, il devient impossible de les remuer. Mme Clarence Mackay n'en porte pas moins sa bague avec fierté, ce qui l'oblige à demeurer dégantée de la main droite. Mais que ne ferait-on pas pour l'amour de la sacro-sainte excentricité !

CHIENS ET DOMESTIQUES

Depuis qu'il existe des excentriques, on a pu constater que les chiens et les domestiques, dans cet ordre, fournissaient à leurs fantaisies l'occasion de multiples manifestations. Nos milliardaires américains ont, sur ce point aussi, suivi d'illustres exemples.

Au dire des gens les mieux informés et entre autres de M. James Mortimer, le président et l'organisateur des *Westminster Kennel Clubs Shows*, il se dépense, dans le monde des milliardaires américains, un minimum annuel de 25 millions pour les chiens. George J. Gould a un chenil célèbre, dont les setters et les pointers remportent les prix à toutes les expositions. M. Pierpont Morgan possède quatre chiens, Selton Hero, Rufford Ormond, Charlton Phyllis et Robin Gray, qu'il a payés 52.000 francs. Le jeune Frank Gould s'est épris des chiens Saint-Bernard pour lesquels il fait de véritables folies. Il se dessèche, en ce moment, du dépit de ne pouvoir acheter le plus remarquable échantillon connu de cette belle race française, *Chief Justice,* qui appartient à M. Roger A. Proyor. Mais ce dernier refuse formellement de se séparer de son chien et Frank Gould s'aperçoit que les millions de dollars peuvent ne pas suffire à vous faire obtenir le chien que vous désirez.

Les chenils de J. Pierpont Morgan sont organisés avec un luxe tout à fait américain dans son excentricité. Le bâtiment est divisé en un certain nombre de compartiments, dont chacun est destiné

à recevoir douze chiens. La direction exclusive en est confiée à un spécialiste célèbre, Robert Armstrong, dont les appointements sont un peu plus élevés que ceux d'un préfet de 1re classe en France. Chaque compartiment ouvre sur une cour intérieure, où les chiens peuvent circuler librement. Le superbe parc de M. J. Pierpont Morgan est du reste ouvert à leurs ébats. Un étang est réservé pour les bains, qui leur sont donnés tous les jours. Un cuisinier spécial, en veste blanche et toque empesée, se charge de préparer la pâtée des chiens couchants; quant aux chiens courants, il ne se nourissent que de viande. Tous les jours, un boucher du marché de Washington envoie le bœuf et le mouton des chenils. « Aucune famille de la province, dit M. Morgan, non sans orgueil, ne mange de meilleure viande, ni même d'aussi bonne ! » Chaque envoi comporte un mouton entier et une moitié de bœuf.

Il est bon d'ajouter que ce propriétaire généreux est très fier de sa collection, mais qu'il ne s'est jamais attaché particulièrement à aucun chien. Jamais on ne l'a vu en caresser un par hasard.

Mais cette sècheresse de cœur n'est pas universelle. Ces jours derniers, Miss Adèle Horwitz se mariait à Baltimore. Quand elle apparut, dans sa toilette de mariée, au bras de son père, l'assistance constata qu'elle portait de la main gauche, appuyé contre son corsage, son fox-terrier Jock. Le pasteur attendait à l'autel. Elle y marcha sans hésitation avec son animal favori. Le fox-terrier Jock était couronné de chrysanthèmes blanc et portait autour du cou une guirlande des mêmes fleurs. attachée avec un ruban de satin blanc. Il demeura sur le bras de sa maîtresse pendant toute la cérémonie.

Quand tout fut terminé, les jeunes époux gagnèrent la voiture qui devait les emmener à la gare. Jock y monta le premier et effectua dans son entier le voyage de noces.

Mme Ogden Mills ne se rend pas aux soirées où il ne lui est pas permis d'amener son chien Toby, un King-Charles hargneux et obèse, qui ne cesse d'aboyer... que pour mordre. Mais la merveille connue du monde des Quatre-Cents est sans conteste *Beebe*, la chienne de Mme C.-K. Davis. Beebe est d'origine française. C'est le seul animal de cette espèce qui soit autorisé à voyager en première classe sur tout le réseau des chemins de fer américains. Un permis permanent, au nom de *Beebe Davis* (sic) et portant la signature de M. Pulmann, consacre ce droit. Et elle a encore bien d'autres particularités. Elle ne mange pas dans les assiettes ordi-

naires et refuse de boire dans un vase de fer-blanc. Cette obstination faillit même lui coûter la vie pendant une absence de Mme C.-K. Davis, car la domestique affectée à son service s'entêtait à lui donner à boire dans une jatte de vil métal.

Voilà pour les chiens. Les domestiques nous apportent des surprises au moins équivalentes. Comme nos belles impures du XVIIIe siècle aimaient à faire porter la queue de leur robe par quelque négrillon vêtu de velours, les femmes et les filles des milliardaires sont éprises de serviteurs excentriques. Seulement, les nègres étant trop communs ici et occupant, dans nombre de *Saloons*, les fonctions de maîtres d'hôtel, sont les seuls dont la haute société ne veuille pas employer les services.

Nous avons d'abord les femmes de chambre françaises, dont les appointements atteignent des chiffres extravagants. Il est parmi elles une certaine Mlle Elodie, une Parisienne pur sang, qui fut ramenée après l'Exposition de 1889 par Mme Astor. Elle gagnait 150 dollars par mois. Mme Goelett lui offrit 200 dollars pour entrer à son service, puis Mme Stuyvesant Fish alla jusqu'à 250 dollars. Elle est aujourd'hui chez Mme O.-P. Belmont, où elle ne fait absolument rien que coiffer sa maîtresse une seule fois par jour. Elle a, en outre, deux domestiques spécialement attachés à sa personne. Elle ne tardera sans doute pas à quitter Mme Belmont, pour une autre maison où on lui offrira des avantages plus sérieux encore.

Dans nombre de maisons, les valets de pied sont Japonais, Mme Howard Gould tient à la porte de son boudoir un Ethiopien gigantesque, vêtu avec magnificence, à la mode de son pays. Il fait l'ornement des après-midi de Mme Howard Gould, qui agira sagement en prenant ses précautions, si elle ne veut pas qu'il lui soit enlevé par quelque peu scrupuleuse amie. Le sommelier turc de Mme Belmont est plus admiré encore. Jamais Mahométan ne viola aussi effrontément la loi du Prophète. Les cristaux de Mme Belmont savent ce que vaut sa tempérance, car il y fait d'épouvantables ravages, les jours où il a le vin mauvais. Mais jamais on ne lui adresse la moindre observation. Le Turc ne les supporte pas. Du reste, si Mme Belmont consentait à se priver de ses services, il serait immédiatement engagé chez celui — à son choix — des milliardaires de la Cinquième Avenue qu'il lui plairait d'élire en remplacement. Sa maîtresse actuelle n'a jamais osé avouer quels gages elle lui donnait. Elle-même semble en éprouver quelque honte.

Chez Mme Sloane, l'état-major des cuisiniers est éminemment cosmopolite. Le premier chef est Français et il a sous ses ordres deux cuisiniers et une cuisinière également Français. Ces quatre artistes sont seuls chargés des fonctions aux jours ordinaires. Mais, aux grandes réceptions, ils sont assistés d'un Hongrois, d'un Japonais, d'un Singhalais, d'un Malais et d'un confiseur italien. Deux Chinois remplissent l'office de jardiniers, pour la culture spéciale des fleurs de l'Extrême-Orient.

FANTAISIES DE JEUNES FILLES

Les excentricités que se permettent nos jeunes personnes se ressentent de la liberté d'éducation dont jouissent les filles en Amérique et ne sont pas toujours marquées au coin du bon goût le plus absolu, ainsi qu'on va pouvoir en juger.

Avant de devenir Mme Frederick Gebhard, Mlle Louise Morris comptait parmi les jeunes filles les plus courtisées de la Société des Quatre-Cents. Originaire de Baltimore, comme son amie Mlle Adèle Horwitz, elle avait reçu le meilleur accueil dans le monde des milliardaires, où chacun l'admirait pour sa belle humeur toujours en éveil et le luxe invraisemblable de ses toilettes. Un an environ avant son mariage avec M. Frederick Gebhard, elle avait pris l'habitude d'aller tous les soirs au théâtre en compagnie de jeunes clubmen. A l'issue de la représentation, on soupait au restaurant. Un soir, la joyeuse bande passait près de la fontaine de Barye, à Mount Vernon Square.

— Loulou, dit un des jeunes gens à miss Louise Morris, avec une familiarité que vos jeunes filles françaises trouveraient peut-être déplacée, vous ne traverseriez pas ce bassin?

— Qu'est-ce que vous me donnerez ? demanda-t-elle.

— Nous vous donnerons le plus merveilleux fouet de tamdem qui se puisse trouver pour de l'argent.

Sans ajouter un mot, la jeune fille sauta sur le rebord du bassin et, relevant ses jupes, traversa la fontaine d'un bout à l'autre. L'eau montait un peu au-dessus du genou, et cependant ni les jupons ni la robe ne furent mouillés. Arrivée à l'autre bord, miss Louise Morris appela un cab qui passait, se fit conduire chez elle et se mit au lit. Elle s'enrhuma; mais, le lendemain, le fouet promis lui était apporté.

Déjà, quelques mois auparavant, elle avait été l'héroïne d'une autre escapade de même nature. Elle passait la saison à Newport, avec des amis, quand un jour, en se promenant au bord de la mer, elle s'écria :

— Dieu! que ces vagues paraissent fraîches et bonnes! pourquoi suis-je habillée au lieu d'être en costume de bain ?

— C'est la question de costume qui vous embarrasse? dit un des jeunes gens. Entrez dans l'eau comme vous êtes, si vous n'avez pas peur!

« Loulou » Morris ne se le fit pas dire deux fois. Ouvrant son ombrelle et ramassant ses jupes, elle entra délibérément dans la mer jusqu'aux genoux. Puis, se retournant vers sa suite :

— Donnez-moi un peignoir, dit-elle.

On apporta un peignoir dans lequel elle s'enveloppa pour revenir à l'hôtel. Ses jupons laissaient une trace humide sur le plancher et, comme les autres jeunes filles s'étonnaient, on leur dit que « Loulou » Morris était tombée à la mer par accident. Elles s'en montrèrent quelque peu désappointées, ayant escompté quelque chose de plus sensationnel. Mais, quand miss Morris, ayant changé de vêtements, redescendit au salon et rétablit la vérité, ce fut un concert d'éloges, comme si l'excentrique jeune fille eût accompli quelque acte merveilleux et digne de l'admiration de ses contemporains.

Pareil acte était de ceux qui font naître les émulations. Au nombre des témoins de la baignade de miss Louise Morris à Newport était l'une des reines de la société new-yorkaise, miss Eleanor Sedley, qui se promit bien *in petto* d'effacer le souvenir de cet exploit par un autre plus retentissant encore. L'occasion ne se fit pas longtemps attendre. Cet hiver, miss Eleanor Sedley était, à Staten Island, l'hôtesse de M. et Mme D. Ogden Fowler. Le concours hippique avait réuni tous les jeunes fêtards de la société de la Cinquième Avenue et M. Ogden Fowler leur avait offert un dîner au champagne. Au dernier moment, le maître d'hôtel spécial, engagé pour faire le service, fit prévenir qu'on ne comptât pas sur lui. C'était miss Sedley elle-même qui avait obtenu... et rémunéré l'abstention de cet important fonctionnaire. M. Ogden Fowler, qui ignorait ce détail, était fort désappointé. Aucun de ses domestiques ne savait verser le champagne.

— Je vais vous tirer d'embarras! dit miss Eleanor Sedley à son hôtesse. Je vais m'habiller en femme de chambre de couleur, me

noircir la figure et les mains et servir vos invités. J'ai, sur la façon dont doit être versé le champagne, les lumières les plus complètes. Laissez-moi faire.

M. et Mme Ogden Fowler trouvèrent la chose tout à fait *capital*. Un coup de téléphone fit venir de New-York la teinture nécessaire et la perruque appropriée, et, le soir, mis Eleanor Sedley pénétra — seule de son sexe — dans la salle du festin. Sa présence fit sensation. Au début, les convives se contentèrent de lui glisser un fort pourboire, afin qu'elle s'occupât de remplir leurs verres. Mais, le champagne aidant, la scène ne tarda pas à s'animer. Les conversations, peu à peu, s'échauffèrent. On voulut faire boire la jolie négresse dans tous les verres. Ces messieurs la prirent successivement sur leurs genoux. La fête alla dégénérant en orgie, avec une gaîté portée à un tel diapason que M. Ogden Fowler commença à s'inquiéter sérieusement. Il fit signe à miss Eleanor Sedley qu'il était grand temps pour elle de se retirer. Mais la jeune fille, au lieu de se conformer à cet avis, enleva prestement sa perruque, passa une serviette mouillée sur son visage et présenta aux convives stupéfaits les traits authentiques et la luxuriante chevelure blonde de l'une des plus riches héritières de la Cinquième Avenue. Aujourd'hui encore, miss Eleanor Sedley est réputée avoir constitué la principale attraction de ce dîner, où pourtant chaque « couvert » était revenu à M. Ogden Fowler à la somme de 550 francs. Et l'équipée de la jeune négresse a complètement éclipsé les baignades audacieuses de « Loulou » Morris.

En ce moment, une nouvelle fantaisie est dans l'air, dont voici l'origine. Une jolie actrice, Maud Adams, avait excité, dans le monde des jeunes fêtards, un tel enthousiasme, que ses admirateurs décidèrent de faire exécuter sa statue grandeur naturelle en *or pur* et de l'envoyer à l'Exposition de Paris de 1900. Il va sans dire qu'après l'Exposition, la statue devait faire retour à Maud Adams et la mettre à l'abri du besoin pour le reste de ses jours. Quand elle germe dans une cervelle américaine, une idée semblable réussit infailliblement. L'instigateur de la souscription réunit en quelques semaines 146.000 dollars (1.710.000 francs) et la statue fut commandée. Or, cette nouvelle a mis en ébullition les cerveaux de toutes nos jeunes milliardaires. Elles cherchent à leur tour l'organisateur dévoué qui leur permettra de rivaliser avec Maud Adams. Bien entendu, la condition de la figuration de la statue à l'Exposition de 1900 est capitale. Et, d'ores et déjà, les intrigues vont

leur train. On nous promet une demi-douzaine au moins de ces statues bizarres.

Miss May Goelett est arrivée la première à ses fins. Les autres suivront.

Entre temps, on nous promet un autre divertissement, du genre de celui dont miss Eleanor Sedley fut l'héroïne. Tout récemment, au cours d'un superbe dîner, offert à l'atelier Breese par le banquier Henry Poore, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, une jeune fille, le modèle le plus réputé des ateliers de peintres de New-York, Sadie Johnson, sauta sur la table, après avoir brisé la croûte d'un pâté gigantesque dans lequel elle était enfermée. En même temps, une nuée de serins, qui avaient partagé sa prison, s'envolaient à tire d'aile, pendant qu'un orchestre de nègres jouait l'air célèbre : *Vingt-quatre merles cuits dans un pâté* (*Four and twenty blackbirds baked in a pie*).

Ce fut, dans New-York, une explosion d'enthousiasme. Comment arriver à recommencer cette admirable chose, non plus avec un modèle, mais avec une jeune fille du monde? La question du costume y jouait le rôle principal. car il va sans dire que celui de Sadie Johnson était assez rudimentaire. Malheureusement, on était déjà tout à la fin de la saison et l'étude des voies et moyens dut être renvoyée à une époque ultérieure. Mais je me montrerais fort suppris que l'hiver prochain s'écoulât sans nous avoir apporté cette attraction sensationnelle. Que ne feraient pas nos jeunes filles de la Cinquième Avenue pour se singulariser, même de cette façon contestable, surtout quand il y a en perspective la fameuse statue en or et de grandeur naturelle?

LES ACTRICES PARMI LES QUATRE-CENTS

On a longtemps épilogué sur les causes de cette oblitération du sens moral chez les jeunes filles des milliardaires américains. Il est certain, *a priori*, que l'insuffisance de l'éducation et la perpétuelle oisiveté ont joué là dedans un rôle important. Mais peut-être ne faut-il pas négliger un élément particulier qui, à mon sens, n'a pas dû manquer d'influer sérieusement sur la mentalité de la jeune fille dans ce monde spécial. J'entends parler de l'accession des actrices dans cette société des Quatre Cents, où elles sont déjà

nombreuses à l'heure qu'il est, et où elles ont apporté une conception nouvelle de la jeune fille, conception qui s'est développée par leur contact et à leur exemple.

Je ne crois pas qu'il ait jamais été dressé une liste, même incomplète, des femmes qui ont quitté le théâtre — où, pour la plupart, elles occupaient, du reste, un rang tout à fait secondaire — pour épouser des milliardaires. C'est une lacune que je voudrais m'efforcer de combler, sûr qu'une semblable énumération est parfaitement à sa place dans l'étude à laquelle je me livre en ce moment.

La première en date s'appelait Kitty Conner et jouait modestement, il y a une trentaine d'années, les soubrettes au théâtre de Broadway. Elle a épousé John Anderson, le richissisme Roi du Tabac.

Julia Dean et Joséphine Shaw jouissaient déjà de quelque réputation comme comédiennes, quand elles épousèrent, la première le fils du sénateur Hayne, de la Caroline du Sud, et la seconde M. John Hoey, de l'Adams Express Company ; Edith Kington appartenait au Daly-Theatre, où elle jouait *Froufrou*. Elle y gagnait environ 300 fr. par semaine, quand elle épousa George Gould, non sans quelque opposition de la part de la famille du fiancé. Mme Howell-Osborne s'appelait au théâtre miss Fay Templeton. J'ai déjà eu l'occasion de dire récemment que Kathrine Clemmons, écuyère de la troupe de Buffalo Bill, était devenue Mme Howard Gould et belle-sœur du comte Boni de Castellane. La carrière de Margaret Mather avait été quelque peu accidentée quand elle épousa le Roi de la Bière, M. Pabst. Eléonore Mayo jouait une des *Blessed Damsels* de Rossetti, quand elle tourna, pour le bon motif, la tête d'un jeune richard de Philadelphie, M. Elverton. Enfin, Sybil Sanderson était devenue la femme du célèbre Antonio Terry et la ravissante Mary Anderson s'appelle aujourd'hui Mme Navarro.

Il est certain que ces nouvelles venues ont, pour ainsi dire à leur insu, apporté dans ce monde des habitudes, des goûts, des allures plus libres. Leurs divertissements se ressentaient de leur ancienne profession et avaient quelque chose de plus garçonnier. Mais leur beauté les faisait absoudre des hommes, sur lesquels elles exerçaient un pouvoir de séduction d'autant plus réel et d'autant plus immédiat qu'ils les sentaient moins éloignées d'eux. Or, les jeunes filles, qui vivaient dans la société de ces favorites de la mode, n'eurent pas plus tôt constaté l'effet, qu'elles s'empressèrent

de remonter aux causes. Pour acquérir le même charme ensorceleur, elles eurent recours aux mêmes moyens, dont l'audace s'accrut peu à peu de leur inexpérience même. Elles partagèrent tous les plaisirs des jeunes gens et se passionnèrent pour des sports jusqu'alors exclusivement masculins. Leur retenue fit ainsi place à un laisser-aller plus grand, toujours dans l'unique but de la conquête du mari. Aujourd'hui, le mal apparaît dans toute sa réalité. Il se trouve même des femmes pour s'en émouvoir, jusque dans le monde des Quatre-Cents. La petite fille du commodore Vanderbilt, Mme M. Wilmerding, vient de constater le péril, sans indiquer bien formellement le remède. Mais elle déplore cette audace d'allures et de propos qui distingue aujourd'hui les filles des milliardaires. Elle s'élève contre cette propension au flirt, contre ce besoin d'être courtisée, contre cette maladie d'excentricité dont nous venons de signaler quelques effets. Dans son étude sur le *Péril social de la jeune fille américaine*, Mme M. Wilmerding veut espérer que le mal sera promptement enrayé, maintenant que ses causes sont connues. Je me reprocherais de faire quoi que ce soit pour dissiper ses illusions.

L'AUTEUR DE « RAYS OF SUNSHINE ».

Ce besoin d'idéalisme, qui avait frappé Mme M. Wilmerding, est également apparu à une jeune fille, l'une des plus riches héritières de la Cinquième Avenue, une descendante directe du fameux commodore Vanderbilt, une parente, par conséquent, de Mme M. Wilmerding elle-même, miss Emily Sloane.

Sans posséder une foi religieuse bien fervente, miss Emily Sloane assistait cependant aux offices avec régularité. Mais elle avait gardé le caractère enjoué et joyeux de son âge, tout en s'intéressant à d'autres sujets que ceux qui absorbaient exclusivement les soins de ses jeunes amies. Elle se désolait, et le laissait voir volontiers, du vide des intelligences qu'elle rencontrait autour d'elle. Cela avait suffi à lui faire, dans ce monde frivole où elle fréquentait, une réputation d'originalité qui n'allait pas sans une légère nuance de mépris. Au printemps dernier, on apprit avec une stupeur non dissimulée que miss Emily Sloane publiait un volume, non pas même une nouvelle ou un roman comme il en

éclôt par troupes, sous les plumes les plus novices, dans les pays anglo-saxons, mais un traité de morale, un recueil de pensées, quelque chose, en un mot, de monstrueux! Cela s'appelait *Rays of Sunshine* (Rayons de Soleil) et on lisait en tête une brève préface, précédée elle-même de cette dédicace :

Je dédie ce petit volume à ma famille et à mes amis et aussi à tous ceux qui pourront prendre quelque intérêt à lire ces pages. Il leur apporte à tous un affectueux « Dieu vous bénisse! » et une prière dont je souhaite qu'elle fasse luire un rayon de soleil sur leur vie.

Je ne m'arrêterai pas, ceci n'ayant rien à faire avec la critique littéraire, à signaler les défauts ou les beautés du livre de miss Emily Sloane. La chose n'a du reste en soi aucune importance. Ce qui me semblait intéressant à constater, c'est l'état d'âme de cette jeune fille, comblée plus qu'aucune autre des faveurs de la fortune, et s'attendrissant pourtant sur le néant des joies journalières et des plaisirs offerts à elle et à ses compagnes. Elle avait compris quel écœurement se dissimulait sous ces existences tumultueuses et voulait s'efforcer de persuader aux jeunes filles qu'il peut être d'autres soucis, d'autres buts dans la vie que le luxe bête ou l'excentricité outrancière. Et elle s'efforçait de ramener leurs regards vers la terre, où il y a des créatures qui souffrent.

Les *Rays of Sunshine* sont composés d'après un procédé simple entre tous. Ce sont des versets de la Bible, choisis pour chaque jour, et accompagnés d'un commentaire de quelques lignes. J'en citerai quelques extraits, en manière d'échantillon :

9 janvier. — Il n'y a pas de crainte dans l'amour : mais l'amour parfait chasse la crainte. (Saint Jean, IV, 9.)

Si nos cœurs sont pleins d'un amour parfait, il n'y aura pas de place en eux pour les pensées mauvaises ou indignes. Le mal ne peut pas exister en présence du bien, parce que l'un est faible et négatif, pendant que l'autre est fort et positif.

26 juin. — Deux sont meilleurs qu'un seul, parce qu'ils ont une bonne récompense pour leur travail. (Ecclésiaste, IV, 11.)

Il est impossible à une personne seule de combiner toutes les qualités nécessaires à réaliser une grande œuvre. Si elle peut s'adjoindre, dans un esprit de bonté, des forces qui suppléent à ses défaillances, le résultat de ce travail combiné atteindra bien plus loin qu'il ne le ferait autrement. Pierre et Jean sont de bons exemples d'hommes doués de ces vertus complémentaires.

16 mars. — Ton amour a été merveilleux pour moi, au-dessus de l'amour des femmes.

Une amitié parfaite implique un amour parfait, un amour qui toujours se préoccupe d'abord de celui qu'on aime, qui reste inébranlable au milieu des

plus rudes épreuves et qui va se fortifiant tous les jours. C'est toujours une joie de lire quelque chose sur une amitié de cette nature et une joie plus grande de la ressentir soi-même.

L'automne dernier, miss Emily Sloane se rendit pour la première fois à une chapelle appelée *East Side Mission*, où elle entendit prêcher un jeune pasteur, M. John M. Hammond. L'éloquence enflammée, le caractère altruiste du prédicateur firent sur miss Emily Sloane une profonde impression. L'auditoire était en majorité composé de pauvres filles qui semblaient puiser, dans l'enseignement qui leur était donné, de sérieuses consolations. Miss Emily Sloane se laissa si complètement aller à l'émotion générale... que son mariage avec le Révérend John M. Hammond a été célébré au mois de juin. Les deux jeunes époux se promettent de consacrer leur existence — et les 25 millions de dot de miss Emily Sloane — au soulagement des misères humaines. Je ne connais pas d'autre exemple d'un pareil sentiment chez la fille d'un milliardaire américain.

LE BRUMMEL NOIR.

On imagine quelles rumeurs cet événement produisit autour de la Cinquième Avenue! Pour les Quatre-Cents, miss Emily Sloane n'était rien moins qu'une Vanderbilt et elle déconsidérait les siens en épousant un modeste pasteur, au lieu de faire entrer dans sa famille, la plus enviée peut-être de l'Amérique, un fils quelconque de milliardaire ou de porter, comme sa cousine Consuelo, ses millions de dollars à quelque noble gentleman de la vieille Europe. Il ne fallut rien moins, pour détourner l'attention générale de ce sujet captivant, que l'arrivée et les débuts à New-York d'un être extraordinaire, Malcolm Harry Wellmam, qui avait déjà révolutionné Chicago de ses élégances.

Malcolm Harry Wellmam, qui est un nègre du plus beau noir, débuta dans la vie comme valet d'un des plus gros spéculateurs en blé de Chicago. A vingt-deux ans, il avait déjà assez d'économies pour essayer à son tour un « coup » modeste de 50.000 boisseaux, qui lui procura un bénéfice de 85.000 francs. Avec ce capital, il se mit à jouer aux courses et, parfait connaisseur en chevaux, ne risquant son argent qu'à coup sûr, il réussit si brillamment, qu'à

vingt-sept ans il possédait des millions. Mais ni sa fortune, ni même l'originale et rapide façon dont elle avait été acquise, n'auraient suffi à émouvoir l'impassibilité des Quatre-Cents si, à son arrivée à New-York, Malcom Harry Wellmam n'avait été précédé d'une interminable théorie de malles, chapelières, valises, caisses, etc., contenant une garde-robe unique au monde.

Ses débuts furent d'une splendeur imprévue. Dans le premier dîner qu'il offrit, il présenta comme souvenir, à chacun des hommes, une statuette en argent de son célèbre cheval *Proctor Knot* et. à chacune des femmes, un parapluie complètement monté en or. Ensuite. il admit ses convives à l'honneur de contempler sa garde-robe.

Ce fut un éblouissement! Cinquante-deux costumes complets de fantaisie en formaient la base; puis venaient dix-huit costumes habillés, six smokings, quatre costumes de soirée avec habit, neuf redingotes, douze costumes de bicycliste, dix costumes de golf, sept de tennis et onze pour aller aux courses. Vingt et un pardessus, depuis le macfarlane de soirée, doublé de satin noir, jusqu'au covercoat mastic; trente-sept pantalons de teintes différentes et trente-neuf gilets de soie brochée à couleurs changeantes.

Dans des écrins spéciaux s'étalaient soixante-douze paires de souliers, souliers vernis, souliers de cuir jaune, rouge ou vert-Nil, bottes, demi-bottes, escarpins, souliers de toile, de daim blanc, etc. Trente et un parapluies, douze ombrelles et cent douze cannes formaient une collection spéciale. Quant aux cravates, elles se comptaient par douzaines, chacune devant s'assortir, non seulement au costume avec lequel elle serait portée, mais même à l'heure de la journée et à la nature du temps.

Malcolm Harry Wellmam fut bombardé d'invitations. On le suivit, on le copia, on assiégea ses tailleurs, ses chapeliers, ses bottiers, pour apprendre d'eux le secret de ses suprêmes élégances. Quand on sut qu'il changeait de vêtements cinq fois par jour et de souliers six fois, ce fut du délire.

COMMENT SE RUINENT LES MILLIONNAIRES

Disons tout d'abord que le fait est fort rare. Ces énormes fortunes sont protégées par leur énormité elle-même. Il est cependant

des imaginations inventives qui réussissent cette besogne en apparence irréalisable.

En 1893, Alonzo Chester Yates, plus connu dans le monde de la fête sous le sobriquet de Lonnie, entrait en possession de la fortune de son père, 42 millions de francs. Il était en ce moment étudiant à l'Université d'Harvard, où se trouvaient également les fils des plus riches habitants de la Cinquième Avenue. La danse des dollars commença immédiatement et avec une telle furie que le président de l'Université, le Dr Eliot, fit savoir au jeune Lonnie Yates que « l'honneur de sa présence n'était pas suffisamment apprécié ». Lonnie comprit à demi-mot et s'en fut à Hobbart College, à Geneva, dans l'État de New-York. Il y était depuis quelques semaines, quand l'idée lui vint d'aller, avec quatre amis, passer une huitaine de jours à New-York. Cette petite escapade lui coûta 200.000 francs. Il avait tenu à cê que ses amis ne dépensassent pas un cent.

Bientôt il en fut du Hobbart College comme de l'Université d'Harvard.

Lonnie Yates s'installa complètement à New-York, et, comme il aimait beaucoup les chevaux, il se composa une écurie extraordinaire. Il lui fallait les chevaux qui avaient gagné les courses les plus importantes. Il les payait sans marchander et les revendait pour rien quand ils avaient cessé de lui plaire, ce qui ne se faisait jamais attendre bien longtemps. Deux ans plus tard, il était lassé de cette existence et partait pour l'Europe, ayant déjà dépensé plus de cinq millions, mais nullement assagi par l'expérience. Sa mère l'accompagnait, ainsi qu'une de ses jeunes cousines, miss Leila Yates, de Milwaukee. Tout le monde se rendit à Londres. Un matin, Lonnie sortit seul avec Leila. Quand ils rentrèrent ils étaient mariés.

Sa mère reçut cette nouvelle avec joie. Elle espérait que le mariage changerait son fils et, en effet, pendant plusieurs semaines, Lonnie Yates fut un homme tout différent. Mais ces belles résolutions ne pouvaient durer. Il partit pour Rome et mangea, au cours du voyage, la dot de sa femme.

Enflammé plus tard par les beaux yeux d'une actrice anglaise, qui savait quelle était la folle prodigalité du jeune Américain, il vida aux pieds de cette nouvelle idole tous les écrins de Regent's street. Puis, il emmena à Nice cette coûteuse conquête et mourut d'épuisement au bout de quelques semaines. Des quarante-deux

millions hérités en 1893, il ne lui restait pas tout à fait six cent mille francs.

Si surprenantes que soient les aventures de Lonnie Yates, celles de Leslie B. Hines sont plus fantastiques encore.

Leslie B. Hines n'est pas né sur les marches d'un trône, ni même dans une des riches demeures de la Cinquième Avenue. Il y a trois ans, il travaillait encore comme cow-boy à Cuming County, dans le Nebraska. Parfois, en compagnie d'un de ses camarades, Bob Hicks, il allait passer une journée à Chaldron, la ville la plus voisine, dont les splendeurs l'émerveillaient, bien qu'il désespérât de pouvoir jamais y atteindre. Il ne gagnait que 2 fr. 50 par jour et ce n'était pas avec un pareil salaire qu'il pouvait penser à faire fortune. Son rêve le plus audacieux était d'économiser assez pour faire le commerce des chevaux ou du bétail à son propre compte. Il en parlait parfois avec Bob Hicks.

— Si nous pouvions seulement, disait-il, mettre de côté deux cents dollars, nous pourrions acheter quelques têtes de bétail et réussir comme tout le monde. A la fin du mois, nous commencerons à faire des économies.

Mais, à la fin du mois, venait le voyage aux salles de jeux des villages voisins, et les deux amis retournaient, les poches vides, reprendre leurs occupations. Leslie Hines était orphelin et répétait volontiers qu'il n'y avait personne au monde qui se préoccupât de savoir en faveur de qui il ferait son testament.

Un beau jour, la ferme sur laquelle il travaillait reçut la visite d'un homme d'aspect sévère, cahoté dans une voiture poussiéreuse, qui demanda à parler à Leslie B. Hines.

— Allez le chercher, dit le nouvel arrivant au premier cow-boy qu'il rencontra. Un oncle qu'il avait à Butte vient de mourir, lui laissant 6 millions de dollars.

Dix minutes après, Leslie Hines arrivait au grand galop de son cheval, tout tremblant d'émotion. L'étranger lui expliqua sa situation nouvelle et, pour le convaincre que tout cela était fort sérieux, il lui remit une petite avance de 100.000 francs. Sans même réclamer les salaires qui lui étaient dus, Leslie Hines partit immédiatement pour Chaldron avec son ami Hicks. Leur premier soin fut de descendre au *Saloon* de la Truite Rouge et de commander la boisson la plus chère qu'on pût trouver dans l'établissement.

La danse fantastique des dollars était dès lors commencée. La même après midi, une visite au salon de jeu leur enleva

20.000 francs. Ils distribuèrent des billets de 500 francs à toutes les beautés suspectes qui composaient le demi-monde de Chaldron, ils lancèrent des poignées d'or aux *minstrels* du Gaiety Saloon et organisèrent pour le soir un souper monstre.

Jamais les filles, les escrocs, les *Saloon Keepers* de Chaldron ne s'étaient trouvés à pareille fête. Les deux amis semaient littéralement l'or sur leurs pas. Ils monopolisèrent l'unique hôtel de la ville et y logèrent à leurs frais les nombreux amis que leurs dilapidations avaient rapidement groupés autour d'eux. Il fallait frapper un grand coup. On résolut de donner un somptueux dîner « à l'instar de Paris ». Ils exigèrent des truffes et des foies gras, dont ils n'avaient jamais entendu parler, mais qu'un de leurs camarades, un ancien gentilhomme français, tombé dans la plus crapuleuse bohème, leur avait vantés comme des mets d'une délicatesse infinie. Ils eurent tout ce qu'ils voulurent. Un train spécial amena de Chicago les victuailles demandées. Le goût, du reste, ne leur plut pas. Ils auraient mille fois préféré des confitures. Mais toute la ville fut invitée au banquet et demeura ivre-morte pendant trois jours. Le lendemain, l'orgie recommença. Les boutiques étaient fermées, le commerce interrompu. Le journal local avait suspendu sa publication, rédacteurs et compositeurs ne parvenant pas à retrouver une lueur de raison. Hines et Hicks étaient radieux.

Mais bientôt Chaldron leur parut un théâtre indigne d'aussi nobles exploits. Un train spécial fut commandé pour Deadwood. Il se composait de deux wagons-salons, dans lesquels la suite avait pris place, une cinquantaine d'amis environ. A Deadwood, les banquets recommencèrent, toujours à l'instar de Paris. Les milliers de dollars succédaient aux milliers de dollars. Puis, ce furent des représentations théâtrales données pour eux seuls, dans le huis clos le plus strict et qui se terminaient en folles orgies avec le personnel des artistes. Le jeu allait aussi un train d'enfer. Au bout de quinze jours, les voluptés de Deadwood étant épuisées, nouveau train spécial pour San Francisco.

Là, les folies précédentes furent largement dépassées. Bob Hicks lui-même, qui ne voulait pas demeurer en reste avec son bienfaiteur, dépensa allègrement son million en moins de trois semaines, Hines, ravi, lui en redonna un autre, et les deux amis, fatigués de San Francisco, gagnèrent le Mexique. Ils étaient bien changés, depuis leurs débuts. Leurs mains s'étaient affinées dans l'oisiveté leurs yeux étaient cernés d'un large cercle noir. De Mexico, ils

remontèrent vers le Nord quand, à El Paso del Norte, Bob Hicks tomba dangereusement malade. Leslie Hines le soigna avec un dévouement extraordinaire. Les médecins les plus célèbres furent appelés et amenés par train spécial. L'ancien cow-boy n'admettait plus qu'on pût voyager autrement. Le pauvre Bob n'en mourut pas moins à Hermosillo. Le chagrin de Hines fut immense. Il fit faire à son camarade de somptueuses funérailles; puis, seul désormais, il partit pour les îles Sandwich. De là, il visita le Japon et l'Australie, continuant ses prodigalités avec le même emportement maladif. Quand il revint à San Francisco, en 1898, sa santé était également fort altérée et son argent commençait à s'épuiser. Il n'en changea rien pour cela à son genre de vie. Mais un jour, il mit la main à sa poche pour y prendre de l'argent et n'en trouva plus. Cela lui fut une sensation extraordinaire. Les amis de Chaldron auxquels il s'adressa l'avaient oublié. Il pensa à rentrer dans la ferme du Nébraska qu'il avait quittée si joyeux, vingt-sept mois auparavant. Il y est mort deux mois plus tard, en juin 1898, et ce furent les cow-boys, ses anciens camarades, qui se cotisèrent pour faire les frais de ses funérailles. En vingt-sept mois, Leslie B. Hines avait dépensé *trente millions !*

(A suivre.) L. DE NORVINS.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard Paris.

PIETA

Je suis arrivé pauvre à Paris, très pauvre. Je voulais comme tant d'autres, y trouver fortune et gloire. J'avais vingt ans. Je voulais devenir un grand peintre. En attendant la célébrité et l'argent — qui sont arrivés — je déjeunais et je dînais d'une flûte. Et le boulanger me faisait crédit! — J'avais laissé dans ma petite ville ma mère et ma jeune sœur, à qui suffisait à peine leur humble avoir. Quant à moi, je ne sais vraiment plus comment je parvenais à vivre! Non, plus j'y pense, moins je me l'explique. Ah! la jeunesse, la jeunesse! voilà le talisman tout puissant, la force unique, la magie. J'étais jeune. L'espoir me mettait au cœur, souvent à propos de rien, des afflux de sang à me faire défaillir. Nul bien réel ne m'a rendu plus tard ces minutes heureuses, où l'on sent en soi, si profondément, la vie s'agiter et bondir. Je vivais donc, pauvre comme Job et plus riche que Crésus.

Un brave négociant de mon pays m'écrivit obligeamment de lui faire une copie d'un Téniers. J'allai aussitôt m'installer au Louvre, plein d'ardeur, et dès le premier jour je fis de bon travail. A n'en pas douter, il devait m'être bien payé. Cela eut suffi à m'exciter à la besogne, mais le plaisir que j'éprouvais à copier le tableau dont j'avais fait choix suffisait à me faire travailler vite et bien. Ah! les Téniers! quelles sensations éveillaient en moi tous ces buveurs bien repus, joufflus, grassouillets et contents, qui rient à leurs pots et à leurs gobelets! Aucun sentiment d'envie ne s'élevait en moi, à les voir : non, j'étais jeune, te dis-je, et je commençais à peine la lutte. Il me semblait seulement qu'ils avaient bien raison, tous, contre nous; et que si j'avais pu m'arracher à la vie inquiète de Paris, aux agitations de mon époque, aux bruits de nos rues, à nos soucis modernes, j'aurais préféré à toute autre destinée celle d'être

des leurs, et (laissant le jour naître ou s'achever) boire avec eux en liberté sous des tonnelles, en riant aux pots, vides ou pleins, comme les enfants rient aux anges.

Je me rendais un matin — avec un peu de retard — au Louvre, pour ma troisième séance et j'allais prendre l'escalier, quand le beau gardien d'en bas, vert et doré, — le suisse, si tu veux — me fit un signe fiévreux et bizarre, en portant la main à son cou. J'ai retrouvé depuis le même geste au théâtre avec Frédérick-Lemaître. Lorsqu'on annonçait à don César de Bazan qu'il allait être pendu, Frédérick avait une certaine façon de porter la main tout autour de son cou en le palpant comme s'il y sentait déjà la corde fatale... C'était à faire frémir.

Ainsi gesticulait mon suisse. Je le regardai stupidement, puis je regardai autour de moi... Personne. Une jeune femme, invisible pour lui, parut au haut de l'escalier raide. Personne autre. Évidemment c'était à moi que s'adressait le geste funèbre. Je m'apprêtais cependant, (ne comprenant point) à passer outre, et j'avais, en effet, gravi déjà trois marches, lorsqu'un cri terrible retentit derrière moi :

— Monsieur!... la cravate!

Imitant à mon tour, sans le savoir, Frédérick Lemaître, je portai à mon cou une main inquiète... Oui, j'avais perdu ma cravate! Ne ris pas. Je ne riais pas. Mon unique cravate! C'était un de ces nœuds à quinze sous retenus autour du col par un fil élastique. Cinq minutes avant d'arriver dans la cour du Louvre, je m'étais, rue de Rivoli, miré complaisamment dans une glace de boutique et, m'arrêtant, j'avais redressé mon nœud... Maintenant je ne l'avais plus, je l'avais perdu!

— On n'entre pas sans cravate! me dit sévèrement le gardien.

Un habit râpé invite tous les laquais du monde à l'insolence.

En ce moment la dame, parvenue au bas de l'escalier, passa près de moi. Je me sentis rougir et pâlir à la fois. Et je me livrai à la contemplation de la physionomie du gardien, pour tourner le dos à la jolie matineuse... qui passa me frôlant de sa robe de soie.

« Oh! la jolie, la fraîche cravate bleue! »

C'est ce que je ne pus m'empêcher de penser en regardant du coin de l'œil, malgré moi, le cou de la dame.

Je restai là, cloué un instant. Le gardien jouissait de ma consternation. Heureux subalterne; en cette minute il commandait, il goûtait le plaisir capiteux de l'autorité. Un sergent de ville qui

vous bouscule ou vous arrête (surtout si vous lui paraissez un homme d'étude et son supérieur probable), éprouve la même joie secrète. C'est la même que ressentent les César et les Napoléon, les brutaliseurs de nations et d'idées. Et il faut bien que cette jouissance soit immense, puisqu'elle pousse aux plus grandes actions comme aux plus grands crimes!

Je demeurai donc tout révolté à regarder l'esclave de la consigne. Et combien de pensées m'assaillirent en quelques secondes! et combien tristes et triviales! En vérité, non, je n'avais plus rien dans ma garde-robe qui ressemblât à une cravate! Et pas un sou, ni sur moi ni chez moi. A qui m'adresser? Provincial, je ne connaissais personne. Pas un camarade à qui emprunter un nœud de chiffon!... Ma concierge?... Quelle humiliation! Et cependant là-haut les buveurs m'attendaient sous l'orme en riant à leur verre.

Je sortis du vestibule. Le vent y tournoyait, accouru du Carrousel, s'engouffrant dans la cour. Je le suivis. J'entrai dans cette cour du Louvre que les passants en hâte traversaient par le beau milieu, laissant déserts tous les côtés. Je sentis instinctivement, sans même l'entendre, quelqu'un sur mes pas. J'eus le sentiment confus, la divination que c'était une femme, et celle-la même qui avait descendu l'escalier au moment de ma mésaventure. Pourquoi, comment était-elle encore là? N'étais-je pas demeuré un moment à subir les regards du portier, justement pour éviter les siens et la laisser s'éloigner?... Dieu vous garde des curieux?

C'était elle en effet; elle passa devant moi, me regardant sans bien oser, avec un embarras charmant. Elle paraissait troublée, émue. L'œil doux, plein de bonté, brillait singulièrement d'un feu humide...

« Tiens! dis-je en moi-même, elle n'a plus au cou son joli ruban, d'un ton si frais? » Ses deux mains étaient fourrées dans un petit manchon de zibeline... Quand elle passa près de moi... Comment cela se fit-il? Avec quelle grâce qui supprimait l'étrangeté de l'action, par quelle prestidigitation sublime, comment, comment? Je ne sais, mais une de ses mains était à peine sortie du manchon que je voyais dans les miennes l'ensorcelé ruban bleu, orné, aux deux bouts, de dentelle blanche!

— Un billet d'entrée! dit-elle.

Quand je compris ce mot, elle était déjà loin.

— Tu la suivis, je pense?

— Je n'y songeai même pas. Et les buveurs de Téniers qui s'égayaient sans moi!

— Et tu entras en cravate bleue, à dentelle?

— Sans affectation, je l'avoue, mais bravement, et sans fausse honte; ce fut peut-être même avec un certain orgueil que je dévisageai, en passant, le gardien féroce.

— Et tu l'as retrouvée un jour, quelque part, cette femme : aux eaux, aux bains de mer, dans le monde? A-t-elle été ta maîtresse? Non! C'est ta femme alors, car tu t'es marié!

— Rien de tout cela. Je ne l'ai jamais revue.

— Mais ton histoire n'est pas finie.

— Je suis peintre, mon cher, et je ne sais pas finir les histoires.

Jean Aicard.

NINETTE [1]

(Suite)

V

Après le déjeuner, le prince demanda :

— Forsdorff, que fait-on cet après-midi?

— Monseigneur, il y a fête à Urrugne.

Urrugne, petit village voisin d'Hendaye et de Saint-Jean-de Luz. Urugne, nom étrange, nom lointain qui semble résonner dans le recul des âges et secouer une poussière d'oubli. Comme ses trois syllabes évoquent bien une petite place morne, des maisons grises et l'antique clocher dominant un cimetière planté de cyprès! Urrugne! N'est-ce pas que ce nom vous a un charme de vieille chose endormie et je ne sais quelle grâce triste de lumière éteinte? Mais le prince ne songeait pas à cela. Il songeait que la fête d'Urrugne devait attirer les filles des environs, et que très probablement il y rencontrerait Ninette.

— Fais préparer un landau, dit-il. Nous irons.

Et, dans ce landau, un peu plus tard, le long des routes claires, il regardait le défilé des filles du pays, en cheveux, rieuses, qui allaient à la fête. Cette fête se composait d'un seul manège de chevaux de bois, et d'un orchestre au son duquel dansait, au soleil, sur la place, la jeunesse basque. Autour de cela, c'était un bariolage de couleurs, une foule composite, un mélange de petites gens, en béret, buvant du cidre, et d'élégants, venus à bicyclette, en automobiles ou en mails. Louis, dans cette foule, cherchait Ninette, uniquement préoccupé de la trouver. Il fit plusieurs fois le tour de la place sans la voir; puis, comme il avait dépassé l'église, il lui sembla, tout d'un coup, que quelque chose se serrait dans sa poi-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 28 mai.

trine. Car un peu à l'écart de la fête, dans le cimetière planté de cyprès, il venait de reconnaître son corsage rose. Elle lui tournait le dos et se promenait parmi les pierres tombales, les vieilles pierres aux inscriptions effacées. Deux jeunes gens en pantalon blanc, en souliers blancs, et dont l'un avait une cravate rouge qui dépassait le col de son veston — le prince remarqua tous ces détails — l'accompagnaient. L'un frappait de sa canne le sol dont chaque place marquait une vie disparue, et la canne légère et insolente profanait ce lieu dont la paix grave eût dû lui enseigner le respect de ceux qui ne sont plus. L'autre avait le bras passé autour de la taille de Ninette. Et elle s'abandonnait à ce bras, en fille facile qui ne sait pas résister à qui veut la prendre. L'émoi du prince fut sans colère. Il éprouvait seulement un malaise qui l'oppressait. Ce n'était pas précisément de la souffrance encore. Mais il sentait qu'il allait souffrir. Il dit à Forsdorff :

— Allons-nous-en!

Il n'avait plus que cette idée : s'en aller, fuir. En une seconde il se vit à Balmoral, chez sa grand'tante, loin de ce pays, loin d'elle. Et il en éprouva un soulagement immédiat. C'était un état indéfini, transitoire. Il ne savait pas comment il se trouverait tout à l'heure. Pour l'instant l'attrait du départ le rendait frémissant.

— Allons-nous-en, Forsdorff. Allons-nous-en!

Et il s'étonnait, ce névrosé, d'être sans colère. Il n'en voulait pas à Ninette. Il allait même jusqu'à l'excuser. Pourquoi en attendre ce qu'elle ne pouvait donner? Elle était logique avec elle-même, cette petite, et quand elle lui écrivait *Maite saïtout aniz*, elle ne mentait pas. Elle l'aimait bien, comme elle aimait Roger, comme elle aimait ce gommeux au bras duquel elle s'abandonnait et tant d'autres et tous ceux qui l'approchaient, qui avaient de jolies cravates et flattaient, en elle, un snobisme instinctif. Allons! c'était fini! Comme c'était simple! Il respira. En quittant ce pays, il lui semblait qu'il se quittait lui-même.

Alors, comme son esprit n'était plus maintenant occupé tout entier à la chercher, il s'avisa pour la première fois que des gens se retournaient sur son passage. Que chuchotait-on? Le maréchal lui apprit qu'un journaliste ayant percé ce matin son incognito, la foule le reconnaissait. En effet, de bouche en bouche, ces mots couraient : « Le grand-duc! Le grand-duc! » Un instant auparavant cette curiosité l'eût exaspéré. A présent elle venait à point pour le fortifier dans sa résolution de partir. Tout ainsi concourait à le

chasser de ce pays. Il se contenta de murmurer ironiquement qu'il ne manquait plus que cela, que c'était complet! Et tout en prenant place dans sa voiture, il plantait avec impertinence ses regards dans ceux des plus indiscrets, comme pour leur dire : « Oui, tas de raseurs, c'est moi. Quelle chose fantastique, n'est-ce pas? que j'aie deux yeux au milieu de la figure et un nez dessous et de la barbe autour. Vous n'aviez jamais vu chose pareille... Quelles brutes!... »

Le landau s'ébranla. A ce moment, il se trouva que Ninette, avec ses deux compagnons, revenait vers la fête. Elle perçut la rumeur : « Le grand-duc!... Le grand-duc!... »

— Où ça, le grand-duc? demanda-t-elle.

— Là, dans cette voiture.

— Ça! se récria-t-elle en reconnaissant le prince. Ça, c'est Louis Servin!

— Justement. C'est le nom sous lequel il est descendu à Biarritz.

Mais elle répétait, sans comprendre, avec obstination :

— C'est Louis Servin... C'est Louis Servin...

VI

Le lendemain, Ninette recevait ce mot, daté de Bordeaux, onze heures du soir :

« Ma chère petite amie,

« Je t'écris et je suis loin déjà. Ça m'a pris tout d'un coup et je suis parti. C'est ma façon d'être brave, à moi. Quand je sens que je m'attache, je fuis. Je m'attachais à toi. Et peut-être ne te reverrai-je plus. Mais si cela est, si nous ne devons plus nous revoir, je voudrais que tu gardes de ces quelques jours le souvenir d'autre chose que ce que la vie te donne d'ordinaire. Je voudrais que tu te dises qu'on t'a aimée un instant et que celui qui t'a aimée valait sans doute mieux que ces gommeux imbéciles (ça c'était pour ses deux compagnons d'Urrugne) dont tu fais ta société habituelle. Pas un de ceux-là, vois-tu, ne songerait à te donner un peu de tendresse. Moi, je l'ai fait, et c'est pour cela que je suis parti. J'ai craint d'être pris et de ne plus pouvoir me détacher. Alors, petite fleur des champs, voilà maintenant des distances entre nous.

J'ai sauté dans un train. Et c'est fini. Comme c'est simple. Comme c'est banal. Comme c'est facile!

« Moi, vois-tu, je garderai longtemps le souvenir de cette petite place et de ce banc devant ta maison et du soleil qui me chauffait la nuque, ce matin, pendant que je t'attendais. Je reverrai souvent ta démarche gentille quand tu t'es rapprochée de moi pour me dire que ton frère, à côté; travaillait à une voiture. Comme ces petits détails me paraissent touchants! Risibles et touchants. A ce moment, je ne savais pas encore que c'était là notre dernière entrevue. Et pourtant j'étais ému comme si je le savais un peu, tout de même.

« Allons! adieu Ninette. Je suis tout empli de ton souvenir. Je t'embrasse longuement sur ta bouche qui m'a plu. Le train va repartir. C'est comme si j'agitais mon mouchoir par la portière. Je te vois diminuer, diminuer, disparaitre. Tu n'es plus. Je suis seul. Je suis triste.

« Louis. »

Ninette, ayant lu ce mot, le garda dans sa main. Elle rapprochait ce qu'elle avait appris la veille de ce départ subit qu'un journal, ce matin, enregistrait en effet : « Le grand-duc Louis est parti hier inopinément pour Londres. » Elle était un peu fière qu'il lui eût écrit. En même temps elle se disait que c'était fini et elle ne parvenait pas à démêler ce qu'elle en éprouvait. Elle revoyait ce grand garçon que Roger lui présentait rue Jasmin et leur promenade côte à côte et sa timidité et l'envie qu'elle devinait chez lui de prendre son bras, sans qu'il osât, et son attente anxieuse quand il lui avait demandé comment elle le trouvait et sa figure qui s'éclairait quand elle lui avait répondu : « Je vous trouve gentil. » Elle revoyait le soir, chez Roger, dans le bruit agréable de la musique, ses tendresses câlines et la lutte badine pour qu'elle se dévêtit et tout le gentil ami qu'il avait été. Elle ignorait alors que ce gentil ami était le grand-duc Louis. Le grand-duc Louis!... Elle ne se rendait pas bien compte encore... C'était une façon de prince charmant qui avait passé près d'elle et qui s'était enfui. Etait-ce réel? C'était fini. Non, elle ne pouvait exprimer ce qu'elle en éprouvait. La lettre disait : « Je suis seul. Je suis triste. » Il lui sembla qu'elle était triste aussi, mais triste comme au réveil, après un rêve agréable, dont on ne s'aperçoit qu'il était agréable que lorsqu'il n'est plus. Ses impressions

étaient confuses. C'était bien comme si elle venait de s'éveiller. Elle se mouvait parmi des brumes. Et vraiment, oui vraiment, tant elle demeurait surprise, elle n'aurait su dire au juste si elle avait rêvé ou vécu ce conte de fée.

VII

Le grand-duc Louis à Monsieur Roger de Létang, villa de l'Ermitage, à Sainte-Marie-des-Dunes (Basses-Pyrénées).

« Balmoral, 8 septembre.

« Mon cher Roger,

« J'ai mille excuses à te faire pour être parti subitement sans te revoir, sans te prévenir. Mais je me sentais si peu calme, si névrosé, si tourmenté, si malheureux dans ce joli pays que tu affectionnes, que je l'ai pris en grippe et que je l'ai quitté. A présent que je suis loin, je lui pardonne d'autant plus volontiers ce léger mal qu'il a pu me faire que je me demande si je ne suis pas cette fois-ci, comme toujours, l'artisan de mes propres chagrins. Je suis un drôle d'individu. Écoute : Mon père est un colosse ; ma mère jouit, à cinquante ans, d'une santé parfaite. D'où vient que je leur ressemble si peu ? Mon état nerveux est déplorable. Il est inquiétant. De quel ancêtre ai-je hérité ? N'est-ce pas agaçant de penser que des organes tout neufs au commencement de ma race ont été successivement usés par tous ceux qui m'ont précédé, et que je n'ai, en arrivant au monde, pour mon service, qu'une mécanique lasse, et bientôt hors d'usage, un « clou » comme vous diriez, vous autres Français, dans votre pittoresque argot. Je fais là de la philosophie comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. Ne t'en moques pas. Car, vraiment je me révolte parfois contre le sort qui m'a fait si fragile et si vieux à vingt-six ans. Ce n'est pas drôle de songer que si mon aïeul Alexis a fait trop bonne chère, il en résulte pour moi un estomac débile, et que si Pierre (que Dieu le garde !) a trop aimé les femmes, je ne puisse aujourd'hui, héritier de son sang épuisé, n'être qu'un chétif amoureux, une façon de bonhomme débile, patraque et déséquilibré. J'enrage. Pourquoi ces poignets

de fille et ce teint déjà fané et cette sensibilité maladive ? Chacun de ceux qui m'ont précédé, en jouissant de la vie sans mesure, m'a dépouillé à son profit. Il serait juste qu'ils revinssent me rendre des comptes. Je ne veux pas abuser de ta patience et prolonger une dissertation dont je ne suis pas coutumier ; mais pour rendre toute ma pensée, je me demande pourquoi nous ne choisissons pas notre maison de chair comme nous choisissons notre maison de pierre, celle-là que nous habitons. On devrait pouvoir refuser comme on refuse celle-ci à l'architecte, lorsqu'elle a été construite par lui dans des conditions défectueuses.

« Maintenant, mon bon, que tu as subi cette courte crise d'humeur, sache que la vie qu'on mène ici est en tous points fastidieuse. La politique absorbe les esprits. Les relations ont été un instant très tendus entre Londres et Constantinople, et des bruits de guerre ont même circulé. Ils étaient prématurés puisque tout est arrangé à l'heure actuelle, sans conflagration européenne. Je t'écris cela pour t'écrire quelque chose, car tu sais comme je me désintéresse de ces questions. Je vis de plus en plus entre Forsdorff et mes chiens. Je suis l'ours légendaire qu'on n'approche qu'avec des précautions. La force de ma timidité est telle que j'intimide les autres.

« Je voudrais te donner des nouvelles. Je n'en sais pas. Nous avons ici un nouvel ambassadeur de France, un petit homme chauve et rasé, humble et triste qui ressemble à un garçon de café sans place. Je l'avais pour voisin de table ce soir. Car il est venu présenter ses lettres de créance à la reine et selon la coutume, celle-ci l'a retenu à dîner. Ce pauvre représentant d'un État républicain m'a l'air animé des sentiments les plus légitimistes. Si tu pouvais l'entendre parler aux membres de la famille royale? Que d'Altesses! Que de Monseigneurs! Le comique est dans la façon dont il prononce ces mots. Il parle anglais avec l'accent du Midi.

« C'était, paraît-il, quelque directeur aux Affaires étrangères, dont on a fait un ambassadeur. J'ai remarqué qu'il avait des pellicules sur le col de son habit.

« Ecris-moi longuement. Dis-moi tout ce qui se passe là-bas. Ça me désennuiera. Imagine-toi que je passe des heures, dans le parc, à tailler des branches. Je fais des cercles, des losanges sur le bois ; puis je détruis ce bel ouvrage. Quelle occupation!...

« La place me manque et l'esprit aussi. Rends-moi le service de

me tirer avec ton kodak deux portraits de Ninette, un de face, un de profil. Envoie-moi les épreuves dans ta prochaine lettre. Ça m'amusera.

« Et crois-moi bien ton affectionné,

« Louis. »

Monsieur Roger de Létang, au grand-duc Louis, Résidence Royale à Balmoral.

« Sainte-Marie-des-Dunes, le 15 septembre.

« Mon cher Louis,

« Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir. Je n'ajoute pas qu'elle m'a fait le plus grand honneur, parce que ça vous fâcherait. Vous m'avez gâté en m'écrivant si longuement, et cela m'a presque consolé de la contrariété que j'avais éprouvée en apprenant votre départ. Je devine bien que cette petite vous tient au cœur, un peu tout au moins, et que c'est à cause d'elle que vous êtes parti. Je me reproche même de vous l'avoir fait connaître. Si j'avais su!...

« Mais que je vous raconte! Ça vous intéressera. Avant-hier dimanche, je l'attendais à la sortie de la grand'messe. Voici la scène. Je l'aborde :

« — Tu es bien fière ce matin, Ninette.

« — Pas plus que d'habitude.

« — Si, tu es plus fière depuis que tu es remarquée par des princes.

« Au fond, notez-le, sa petite vanité se délecte de vous avoir connu. Mais rien n'est comparable à l'orgueil de ces Basquaises. Elle me dit :

« — Oh! si vous croyez que c'est pour ça!... *Votre* grand-duc, c'est un homme comme les autres, après tout.

« Elle s'était redressée, le bec en l'air. Si vous l'aviez vue! Je ne suis pas sûr qu'à ce moment elle n'éprouvât pas quelque petite animosité contre vous. Cependant, j'y insiste, elle meurt de joie de vous avoir approché. Ce qui n'empêche que pour rien au monde elle ne voudrait qu'on le sût.

« — C'est un homme comme les autres, évidemment, ai-je répondu. Mais c'est un homme gentil,

« — Très gentil.

« — Et tu l'aimes bien.

« — Pour ce que ça peut lui faire!...

« — Tu te trompes, justement.

« Et je lui ai dit que vous désiriez des portraits d'elle. Elle est devenue rouge de plaisir. Puis elle m'a interrogé sur vous. Je lui ai appris que vous étiez prince héritier, que vous régneriez un jour, que vous seriez Louis Ier. Elle faisait tous ses efforts pour ne pas paraître ébahie. Et c'était comique de voir ses petits airs entendus. Pour peu elle m'aurait traité de fumiste. Pauvre petite! elle est tout de même gentille.

« Elle portait un corsage à carreaux noirs et rouges avec de la dentelle noire. Elle avait quelque chose de gracieux, de libre et d'amoureux. Les épreuves que je vous envoie ne rendent pas malheureusement la roseur de sa peau et deux ou trois expressions charmantes qu'elle a eues. Depuis qu'elle est l'objet de votre auguste intérêt, elle prend à mes yeux une figure nouvelle. C'est assez curieux. C'est comme si l'éclairage avait changé. C'est moi, évidemment, qui la regarde avec un autre sentiment. J'ajoute que c'est un sentiment de sympathie toute désintéressée.

« Ici, le temps est admirable. Quel dommage que vous soyez parti! J'aurais tant voulu vous faire connaître les jolis endroits de ce curieux pays : Le petit village d'Ollette et la route qu'on suit à bicyclette pour s'y rendre par les bois de Fagos. C'est unique au monde. Et le cimetière du Sokoril, et Sare, et Véra, et tant et tant de lieux charmants que votre âme de poète n'eût point oubliés! Mais vous êtes loin, dans le cérémonial et la pompe qui sont les attributs des puissants de ce monde. Moi qui ai la faveur de vous connaître un peu, j'imagine que vous devez vous y ennuyer. D'ailleurs votre lettre le marque, par la peinture de l'isolement où vous vous enfermez. Si j'osais formuler un souhait, ce serait celui de vous voir revenir. Mais septembre va finir. Où serez-vous en octobre? Plus loin encore. Mon égoïsme rêverait que vous fussiez comme moi, un individu quelconque et obscur, sans attaches d'aucune sorte, et menant la vie qu'il veut. Mais à quoi bon se plaindre du sort? Laissons chacun au sien et jouissons du soleil qui est radieux ce matin, de l'air qui embaume. Mon jardin est rose de roses. Et voilà que d'avoir parlé d'Ollette cela me donne le goût d'y aller. Je vais y partir à cheval. Je vous quitte, et je vous prie de croire toujours à la ferveur de mon amitié dévouée.

« ROGER. »

Le grand-duc Louis à Monsieur Roger de Létang, villa de l'Ermitage, à Sainte-Marie-des-Dunes.

« Balmoral, 28 septembre

« Mon cher Roger,

« Je file dans quelques heures. Je vais passer une semaine dans le grand-duché de Bade. De là j'irai en Danemark et serai dans mon pays vers la seconde quinzaine d'octobre. Je m'ennuie terriblement. Au reçu de cette lettre fais-moi savoir quels sont tes projets pour cet automne. Seras-tu encore à Sainte-Marie ? Quel temps y fait-il en novembre et décembre ? J'ai fort envie d'y venir faire un tour. Télégraphie-moi à Bade, palais grand-ducal, de façon à ce qu'en arrivant j'aie ta réponse. Peut-être passerai-je tout novembre et une partie de décembre là-bas.

« En hâte, ton affectionné

« LOUIS »

« Bade, de Sainte-Marie-des-Dunes.

« 30. 2 h. s.

« Grande joie. Vais chasser octobre Lot-et-Garonne. Temps doux ici, chaleur de serre, novembre et décembre. Compte sur bonne promesse. Vive la Russie !

« ROGER. »

« Sainte-Marie-des-Dunes, de Bade.

« 30. 7. h. s.

« Vive la France !

« LOUIS »

VIII

L'aspect de la villa Irsilla qui regarde l'Océan annonçait depuis la veille aux passants du boulevard Carnot qu'un hôte de marque y était attendu. Aux fenêtres, des soies et des plantes apparaissaient, renouvelées en quelques heures par une armée de tapissiers venue de Bayonne. Et tout Sainte-Marie savait que le grand-duc Louis arrivait le samedi matin par le train de onze heures et demie. On eut toutes les peines du monde à empêcher le maire de se rendre à la gare. Il fallut lui promettre qu'on le présenterait, par la suite, à son Altesse pour le faire tenir tranquille. Le colonel Sabatier et le général Condamines, tous deux à la retraite, arborèrent, ce matin-

à, des rosettes toutes neuves et se promenèrent ostensiblement dans la Grand'Rue. Il faisait un temps doux et gris d'automne. Le grand duc, en petit chapeau mou, sauta du train, suivi de Forsdorff et serra d'un grand geste affable la main de Roger venu l'attendre sur le quai. Etait ce sa barbe plus arrondie qui élargissait son visage? Il avait, semblait-il, plus de gravité. Il posait le pied à terre avec plus de sûreté, plus de poids, plus d'importance. Et Roger regardait un peu étonné ce grand garçon très sérieux et si nouveau pour lui. Il en perdait le ton de camaraderie usité entre eux et s'oublia un instant à lui dire Monseigneur, d'où une amicale bourrade qui lui rendit aussitôt son compagnon jeune et rieur d'autrefois.

Le landau où ils montèrent, ayant devant eux la moustache grise du vieux Forsdoff, prit une allure pimpante dans une sonorité allègre de grelots. Du Grand café des consommateurs sortirent pour voir le grand-duc. D'un atelier de couturière et d'un magasin de modiste des chignons remuèrent et les vitres furent traversées de regards curieux. Blanche, la fleuriste, était sur le pas de sa porte ; le général et le colonel faisaient les cent pas; le coiffeur Sarienta et Mme Itier la libraire s'appelèrent de leur boutique, le docteur Carrière montra sa barbe rousse; et quand le landau passa devant le cabaret Samarena, la gentille Sylvie qui se peignait au premier étage, souleva le rideau et montra une gaie figure baignée de ruisseaux bruns. Mais ces choses, sans doute, échappèrent au prince. Il était rêveur. Sainte-Marie sous ce ciel terne lui apparaissait un peu comme une femme qu'on a connue dans toute la grâce de sa beauté blonde et qu'on retrouve ridée avec des cheveux gris. Ce temps avait de l'automne toute la mélancolie. Et cette première impression d'arrivée était pour Louis un peu décevante. Pourtant, sur la place de l'Église où donne la maison Etchebal, il tourna la tête avec intérêt, cherchant le banc, *son banc* qui ne s'y trouvait plus. La voiture s'engagea dans la place pour gagner le boulevard Carnot. Alors, de la fenêtre, au rez-de chaussée, derrière les volets demi-clos, Ninette, d'un geste de bienvenue, salua son ami. Il sourit. Mais ce geste avait eu quelque chose de trop empressé et de maladroit. Comment? Il n'aurait su le dire. Ces sensations de nerveux ne s'expliquent point. On les subit. Il avait fait des milliers de kilomètres pour revoir cette petite, et de la voir il n'éprouvait rien. Elle lui avait déplu presque. Dans la salle à manger d'Irsilla parmi les fleurs et les cristaux, ce sentiment le

suivit. Il était soudain dépossédé du rayon de chaleur que ce coin du monde dirigeait depuis deux mois sur lui. S'il s'était écouté il serait reparti sur-le-champ,

Plus tard, dans l'après-midi, après une courte sieste qu'il eut la surprise de faire, lui qui jamais ne pouvait dormir dans la journée, il se trouva mieux. Il sortit avec Roger pour une longue promenade à pied. Ils parlaient du temps, de l'amour et disaient sur ces sujets des choses insignifiantes et vaines. Six heures les surprirent sur la route d'Espagne. C'était l'heure de grand silence où le jour finit. A leur droite, à leur gauche, des prairies accidentées, vertes, encore malgré l'automne, se fonçaient peu à peu, devenaient indistinctes dans le déclin de la lumière avec, çà et là, des formes pâles qui étaient des maisons. Les montagnes qui limitaient leur vision, les montagnes vaporeuses et presques fondues dans le ciel crépusculaire leur jetaient dans l'âme un étrange sentiment de solitude et de rêverie. Prisonniers de ces ombres, enclos par elles, ils allaient sur cette route où des lueurs dernières traînaient encore sans force, comme on s'allonge pour mourir. Un peu de brouillard imprégnait l'air dont ils sentaient sur leur visage et sur leurs mains l'humidité pénétrante. Et des feuilles mortes avaient sous leurs pas ce bruissement triste qui dit que le soleil est parti avec les journées d'été, avec les fleurs, avec les plantes, avec les clairs matins suivis de soirs sereins. Alors dans cette lente destruction des choses, dans cette désolation de tout ce qui finit, dans ce paysage hallucinant et fantomatique, dans cette obscurité sans nom qui pouvait aussi bien être celle du commencement que de la fin du monde, d'où venait au prince cette force alerte et vivace de ses membres et cet éveil de ses organes qui lui faisait percevoir au loin, très loin, la chanson d'un pâtre regagnant son village dans le mystère de la montagne? Il ne savait. D'autres bruits plus proches se faisaient entendre, menus bruits, humbles sons dont il était impossible de n'être pas ému : douces sonnailles d'un troupeau de vaches, tintement grave de la vieille cloche d'Urrugne. Comment dire la poésie pastorale et auguste qui en émanait et cette sorte de respect religieux dont elle les saisit?

— On dirait un paysage de Norvège, dit Roger.

Il confessa d'ailleurs qu'il n'y était jamais allé. Mais était-il nécessaire aux imaginatifs d'avoir vu l'Océan pour le connaître, d'avoir respiré l'air d'un pays pour se le représenter? Le prince dit qu'il avait plutôt l'impression d'un paysage de Judée. Et ils

furent d'accord sur ce point. Maintenant, le troupeau passé, les dernières vibrations de la cloche éteintes depuis quelques secondes dans l'espace, le décor retombait à son silence et à son immobilité. Le squelette d'un arbre les frappa par sa fixité apparente. Il semblait figé là, dans l'air, éternellement. Et tout semblait figé autour de lui, l'air lui-même et les ténèbres, pendant que s'opérait pour des lendemains lumineux le sourd travail des forces de la vie, de ces mêmes forces qui firent succéder les printemps aux hivers depuis les milliers d'années que notre terre existe. Or, Roger songeait, et il le dit, que ce pays dont la physionomie, plaines et monts, n'a pas varié avec le temps, a conservé à ses habitants la même âme qu'au premier jour. Il parla de l'immuabilité du caractère basque. Mais la pensée du prince, maintenant, allait à Ninette, et il la désirait de toutes ses forces.

IX

Ce fut le dimanche matin, du côté d'Elsémonda, qu'ils se rencontrèrent. Elle devait, depuis la veille, ne plus se tenir d'impatience et s'étonner qu'il n'eût pas cherché encore à la voir. C'est du moins ce qu'il croyait. Se trompait il? Il lui vit un petit visage calme, et elle serait passée près de lui, tranquillement, s'il ne l'avait arrêtée au passage. Pourtant, elle était venue là, seule, dans l'intention évidente de le rencontrer. Elsémonda est le plus court chemin qui relie Irsilla à l'Ermitage, et elle devait penser que soit Louis, soit Roger, l'un des deux se rendrait chez l'autre, ce matin, et passerait par là.

— Bonjour, Ninette.

Ce fut seulement en rencontrant son clair regard dans sa grave figure blonde, qu'elle rougit jusqu'aux oreilles. Elle ne savait comment répondre et balbutia gauchement :

— Bonjour, monsieur.

Il lui prit le bras.

— Veux-tu bien ne pas me dire « Monsieur », mais « Bonjour Louis »! Comment vas-tu? Tu es gentille ce matin. Quelles couleurs!... Allons, encore! Je suis donc si intimidant!...

Elle se redressa.

— Je ne suis pas intimidée.

Elle était animée de sentiments contraires, à la fois confuse,

heureuse et mécontente. Hier, il avait à peine répondu à son geste de bienvenue. Elle lui exprimait ingénument sa joie de le revoir. Elle se heurtait à l'indifférence. Et tout d'un coup, elle avait mesuré la distance qui les séparait. Une petite âme ombrageuse et susceptible était née en elle. Toute la nuit elle avait accumulé contre lui des forces de rancune. Parce qu'il était prince et parce qu'elle était, elle, d'humble condition, il lui devait des égards. Elle se rendait déjà suffisamment compte qu'elle ne pouvait être dans sa vie qu'une passade, qu'un caprice, qu'une heure d'amusement, sans qu'il eût besoin par son attitude de le lui faire comme toucher du doigt. Son naïf orgueil s'arma d'hostilité, et c'est boutonnée, fermée et farouche, qu'elle était venue se promener là où elle prévoyait qu'elle le rencontrerait.

— Marchons un peu, dit-il, veux-tu ?

Ils cheminèrent côte à côte. Il remarqua qu'elle avait de jolies épaules, qu'elle marchait gracieusement d'un pas sûr et léger. Il la regardait comme s'il ne l'avait jamais vue. Et il faisait des découvertes. Certes il ne lui connaissait pas ce lobe fin des oreilles et cet arc des sourcils et ces lueurs sombres dans ses cheveux. Mille particularités la lui faisaient nouvelle. Elle était comme un livre qu'il faut relire plusieurs fois pour prendre conscience de son charme total. Il la fit s'arrêter, glissa ses doigts dans ses doigts, la maintint un peu écartée de lui pour la mieux considérer d'ensemble.

— Tu sais que tu me plais beaucoup.

Elle dit « merci » simplement sans le regarder. Elle aussi faisait des découvertes. Elle le trouvait plus sérieux, plus assuré, plus imposant. Deux mois l'avaient-ils transformé? Il n'était plus tendre et timide. Il n'était plus Louis Servin. Il était quelque chose qu'elle ne définissait pas et qui s'appelait « le grand-duc Louis », et elle regrettait Louis Servin.

Oui, par ce qu'il disait, par le son de sa voix il se révélait autre. C'était quelqu'un qu'elle n'avait pas connu, un étranger, un être d'une autre essence, placé par le sort dans une autre région qu'elle et qui, lui semblait-il, détonnait ici, à son côté. Elle ne pouvait s'imaginer qu'il l'avait tenue dans ses bras, lui avait dit des mots câlins et qu'un doux sentiment l'avait fait tressaillir en l'embrassant. Elle ne pouvait s'imaginer qu'il avait été son ami comme elle avait été son amie. Un élément nouveau s'était introduit entre eux. Et de la gêne en résultait pour elle, de la gêne physique. Elle lui en voulait parce qu'elle était mise simplement, avait un petit

corsage de quatre sous et des doigts piqués à l'aiguille. Elle lui en voulait d'être une pauvre fille. Pourquoi était-elle pauvre, perdue dans ce petit trou, contrainte à des besognes vulgaires : repasser ou coudre, quand lui vivait d'une vie dorée, une vie superbe, la vie de tous les triomphes? Pourquoi avait-il tout quand elle n'avait rien? Elle en devenait tout doucement anarchiste.

— Quand viendras-tu me voir?

Elle ne répondit pas. Le don d'elle-même prenait à ses yeux une valeur subite par l'importance de qui la sollicitait. Il insista doucement. Quand viendrait-elle? Des gens qui passaient et se retournèrent plusieurs fois la firent rougir de plaisir. Elle était flattée d'être vue avec lui. Demain tout Sainte-Marie le saurait. Elle y songea et s'assombrit. On en parlerait; on l'envierait sans doute; et on la mépriserait aussi. C'était une satisfaction d'orgueil qu'elle paierait cher ensuite. Car on ne lui pardonnerait pas cette liaison trop éclatante. Prendre du plaisir sans bruit avec quelque garçon obscur et gentil, c'était le cas de la plupart des filles de ce pays. Cela ne tirait pas à conséquence et ne faisait pas jaser. Mais s'afficher avec celui-ci, c'était se mettre en pleine lumière, c'était se reconnaître une fille lancée, classée, perdue.

Cependant il l'avait vue rougir. Devina-t-il ses pensées? Il reprit :

— Quand viendras-tu ? On n'en saura rien. Tu entreras par la petite grille.

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas.

— Pourquoi ?

Elle ne répondit pas. Et ce fut une porte fermée contre laquelle il se heurtait. Il ne pouvait rien contre cette volonté contraire. Il se sentit pénétrer d'humilité et en même temps irrité contre le mensonge de sa condition glorieuse et toute-puissante qui ne lui permettait seulement pas d'être le maître de cette petite.

— Pourquoi ne veux-tu pas ? Réponds.

Il pensa : « Elle poursuit un but. Elle joue avec mon désir pour l'aiguiser pour l'augmenter. Elle veut m'affoler. Pauvre petite ! »

Elle lui apparut risible dans la pauvreté de ses ficelles. Si elle savait tout le prix de la sincérité et combien elle eût gagné à ne pas ruser avec lui !

— Sotte, dit-il. Penses-tu que je ne te devine pas ? Tu te crois compliquée et tu t'admires d'être adroite. Comme tu as tort !

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Tiens, tu es touchante.

Elle était touchante. Il avait envie de rire et de la battre. Comme elle était sotte de perdre son charme et de se montrer si banale, par les calculs qui l'agitaient. Il songa que ce n'était pas drôle d'être prince et lui aussi regretta Louis Servin. Alors il lui offrit ce qu'elle voudrait. Or, sa surprise fut grande de lui voir hausser les épaules. Elle fit cela simplement, avec une dignité de petite reine. Et il fut soulagé soudain et joyeux. Il l'estima de ne pas être vénale. il lui dit tendrement :

— Ma petite amie... ma chérie... parle-moi, dis-moi quelque chose.

Il eût voulut la prendre dans ses bras et la réchauffer, tant il la sentait glacée. Qu'avait-elle ? Elle était blanche jusqu'aux lèvres. Et il se sentit inerte devant ce mystère. Que se passait-il en elle ? Elle souffrait. Elle devait souffrir. Pourquoi ne parlait elle pas ? N'était-il pas prêt à détruire tous les obstacles qui les séparaient? Il reprit, en serrant ses mains fortement :

— Je t'aime bien... je t'aime bien... je t'assure... je t'aime bien...

Il approcha ses lèvres d'elle, et comme elle se dérobait atteignit son oreille. Elle eut un court frison, mais son visage demeura clos. Savait-elle au juste ce qu'elle éprouvait ? Son petit cœur confus démêlait-il les sentiments qui l'habitaient ? Elle cédait à une force tenace qui l'orientait vers la résistance. Elle pensait à d'autres filles du pays, à Dominica, à Gracieuse, à Louise, à Berthe, à d'autres encore qui n'eussent pu en croire leurs yeux d'être à sa place, et sa vanité se dilatait délicieusement. Mais si elle goûtait du plaisir à l'entendre prier, elle était troublée aussi parce qu'elle sentait obscurément qu'elle était à une minute culminante de sa vie et que sans la direction d'une volonté elle jouait son sort sur son caprice. Sa maison lui parut laide et triste et misérable. Elle eût ri et pleuré. Un peu de fièvre activait les pulsations de son cœur. Et d'instinct elle se sentait glacée par cet être blond, ce personnage étrange qui lui parlait, qui faisait se lever en elle, maintenant, des frayeurs superstitieuses. Qui sait s'il n'allait disparaître subitement, comme le diable, dont il était peut-être l'émanation ? Oui, son trouble augmentait. Le prêtre, à l'église ce matin, avait longuement parlé des artifices du Tentateur. Et ses nerfs gardaient encore de ce prêche un frémissement inquiet. Puis ces impressions s'évanouirent. Avec sa barbe blonde, Louis ne ressemblait guère au diable, selon l'idée que les esprits simple s'en font ordinairement.

Il était un être de chair. Il avait un état civil. Il était le grand-duc Louis. Roger lui avait expliqué qu'il hériterait un jour d'un trône, qu'il régnerait sur des millions de sujets, maître du plus vaste État de l'Europe. Et sur des données plus précises sa pensée travailla. Pourquoi l'avait-il remarquée ? Et que lui voulait-il ? C'était si fabuleux qu'il la sollicitât, elle, Ninette Etchebal, quand il devait avoir à sa disposition les créatures les plus rares et les moins accessibles. Non il avait beau s'approcher et lui parler doucement, la même distance demeurait entre eux. C'était un peu comme si le fils de Dieu fût descendu sur la terre et lui eût demandé de coucher avec elle. Alors l'impression nerveuse du prêche de ce matin la ressaisit ; la voix de l'orgue résonna à son oreille. Sans qu'elle se l'expliquât, il lui sembla que ce serait un péché inédit et redoutable de se donner à lui.

C'est dans cette incohérence que se succédaient ses sentiments.

Ils étaient arrivés à la plage de Salamarique. Comme des passants se trouvaient au loin, elle dit :

— Quittons nous.

Elle ne tenait plus à être vue avec lui. Il demanda :

— Viendras-tu demain ?

— Non.

— Ecoute, nous nous promènerons. Je ne te demanderai rien. Je te le promets. Mais je veux te voir.

Elle hésita :

— Où ?

— Aux Tilleuls, le soir. A quelle heure es-tu libre ?

— A sept heures.

— A sept heures. Viendras-tu ?

— Je ne sais pas.

— Voyons, réponds. Viendras-tu ? Dis que tu viendras.

— Peut-être.

Il ne put obtenir davantage. Ils se quittèrent sur un baiser chaste et court. Et ils s'en revinrent tranquillement, chacun de son côté.

X

Quand Ninette n'était pas occupée à lisser chez elle, elle se rendait travailler chez Mme Gambier, dont le magasin de robes fait l'angle du boulevard Carnot et de la rue du Prieuré. De cette rue

une porte vitrée donne accès dans l'atelier où travaillent les ouvrières. Et chaque fois que quelqu'un, passe celles-ci lèvent la tête pour le suivre à travers la vitre.

Le prince dans la journée, en sortant avec Roger, avait remarqué le magasin, la porte vitrée, l'atelier, et d'un rapide regard, avait aperçu Ninette. Il en reçut un petit choc de surprise. Qu'elle travaillât, il le savait ; mais c'était là une chose à laquelle son esprit ne s'était jamais arrêté. Or, pour la première fois il l'apercevait dans cette attitude du labeur quotidien. Elle était tournée de trois quarts, et, de sa main active, tirait l'aiguille. Elle ne se sentait pas regardée ; elle eût rougi d'humiliation. Ainsi son instinct l'eût trompée,car elle ne fut pas déparée aux yeux du prince par la vulgarité de cette besogne. Au contraire, ce magasin lui composait un petit cadre honnête. Elle travaillait, c'était gentil. Elle gagnait son pain. Il s'attendrit, regarda ses mains inutiles et pensa, confusément, à la saveur de gagner son pain.

Un peu avant sept heures, il était aux Tilleuls. C'est,derrière le cimetière, un espace vêtu d'herbes et planté de tilleuls, avec quelques bancs. Il entendit tinter l'heure aux horloges voisines. Puis la cloche de l'église égrena des sons graves. Il allait, enveloppé dans une cape espagnole qui le faisait, croyait-il, méconnaissable. Il comptait sans sa haute taille qui l'eût trahi, si la nuit n'eut été si sombre. Comme il attendait depuis quelques instants et qu'il s'impatientait, il se dit : « Je vais compter cent pas avant de me retourner. » Il espérait se donner ainsi la surprise de la trouver là quand il ferait volte-face. Mais les cent pas faits, en se retournant, il ne trouva rien. Alors il décida d'aller jusqu'à son magasin, interroger l'atelier à travers la vitre. Il s'y dirigea. Son cœur battait d'émotion en tournant la rue et il était rendu à toute sa timidité d'autrefois. Il craignait d'être surpris là, aux aguets,et chaque pas entendu le faisait tressaillir.

La porte découpait un carré de lumière. Il s'approcha sur la pointe des pieds et son regard plongea dans la pièce. Des chaises étaient vides. Mais Ninette était là, qui lisait le journal à une femme en noir, la patronne probablement. Elles étaient seules. Le prince dans l'ombre de la ruelle, ne pouvait être vu par elles. Pourtant la femme en noir ayant levé les yeux dans sa direction, il se crut découvert et se replia en bon ordre.

La puérilité de ce jeu si elle lui apparut ne l'étonna point, parce que son caractère alliait des portions d'une certaine gravité à des

portions très enfantines. Seulement cette attente vaine l'agaçait. Un sentiment du ridicule, analogue à celui qu'il avait éprouvé cet été, sur ce banc où le soleil chauffait sa nuque, le domina bientôt. Il se trouva niais, mais s'entêta à rester. A ce moment la porte s'ouvrit et, dans son cadre clair, Ninette passa. Déjà elle était dans l'ombre et tournait la rue. Il pressa le pas. Il était presque sur ses talons et elle ne se retournait pas. Certainement elle le savait là, derrière. Elle ne bronchait pas. Pourquoi ? Cette absence d'abandon, cette allure guindée lui déplurent. Il la trouva sotte et prétentieuse. Son dos raidi et hostile disait l'entêtement basque et toutes les résistances obscures qu'elle lui apportait. Il pressentit l'adversaire, se sentit las, puis fébrile et se mit à la détester.

Ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de la suivre docilement.

XI

Il se trompait, car elle fut charmante, et si elle mit une petite coquetterie à ne pas se retourner pour attendre qu'il vînt à elle, elle ne lui arrivait pas hostile, au contraire. Elle se tenait droite parce qu'elle venait de demeurer courbée, tout l'après-midi, sur une besogne de couture et qu'elle dilatait sa jeune poitrine à l'air frais du soir, après ces heures de réclusion. Ils s'assirent sur un banc, et comme la soirée était fraîche il la couvrit d'une partie de son manteau. Elle n'était pas encore complètement apprivoisée et l'idée de ce qu'il était l'effarait toujours un peu. Mais Louis Servin apparaissait pourtant dans la simplicité de son accent, dans ses façons douces et tendres. Et ce qu'il lui dit et ses gestes caressants rendirent peu à peu à Ninette le gentil ami qu'elle avait connu.

Ils se revirent chaque soir. Elle n'allait pas à Irsilla, et il évitait de lui en parler, le long de leurs promenades sentimentales. Il prenait plaisir à la conquérir lentement, chaque jour un peu plus. Il enlevait l'écorce avec des précautions infinies et le fruit se montrait doux et savoureux. Sa petite âme était ce fruit. C'était une petite âme fière, une petite âme de Basque mystérieuse et fermée, qui gardait jalousement ses émotions et se fût laissé étouffer par un chagrin plutôt que de l'avouer. Une petite âme abrupte, comme ce pays de montagnes, un peu haute et difficile d'accès, mais où l'on se sentait en paix une fois qu'on y avait pénétré. On y éprou-

vait cette détente et ce repos que trouve le voyageur sur une cime, après la fatigue d'une montée. On s'y baignait dans un air vivifiant mêlé à des senteurs sauvages. Et le prince, qui d'un seul mot eût pu élever cette petite, la transplanter ailleurs, en faire un être inutile et de luxe, goûtait le charme de la trouver là à sa place, dans son décor naturel. Elle lui plaisait ainsi. Lui plairait-elle métamorphosée en dame ? Il la découvrait spontanée, toute d'instinct et de grâce libre. Elle était un élément de la nature, simple et charmant. Elle faisait partie du paysage, au même titre que ce ruisseau, que ce peuplier, que ces prairies, que ce ciel, que les mille vagues argentées de cette mer majestueuse. Elle était là, en harmonie avec ces choses dont l'ensemble le faisait rêver. C'était une jolie plante, une bête gracieuse, un petit être doux et farouche qu'on caresse et qui s'échappe. Sa façon d'être silencieuse n'était qu'à elle. Sans bruit, elle arrivait au rendez-vous. Avait-elle glissé ? Venait-elle de jaillir du sol ? La seconde auparavant, il n'y avait personne. Comment était-elle venue ? Et il l'admirait pour son silence, parfois. Il est des instants où l'on sait gré à une femme de se taire. Elle avait ce charme-là. Elle permettait de tout imaginer et ne dérangeait pas l'idée qu'on se faisait d'elle.

Bientôt, quand il la sentit confiante il l'interrogea ; il voulut savoir sa vie et ses petits secrets. Elle lui parla d'un frère à elle déserteur en Espagne. Il fut sur le point de lui promettre sa grâce — Il se croyait dans son pays !... Mais elle continuait. Cela leur valait bien des ennuis. Elle dit que des gens méchants le leur reprochaient et qu'elle pleurait quelque fois. Elle désigna le boucher Doloran. Le prince eût voulu, à ce moment, la défendre contre tous, et pour la première fois, il souffrit de ce qu'elle fût exposée à ces petits ennuis vulgaires de l'existence.

Cette confidence et d'autres du même ordre les rapprochèrent beaucoup. Ninette qui avait craint ses railleries le trouva affectueux et s'abandonna davantage. Lui, jouissait de la voir s'ouvrir et se livrer. Le travail qui, insensiblement, s'était opéré en elle pour user ses résistances, comme il lui avait été doux de le suivre !... Ce fut le lendemain de ce soir qu'elle vint pour la première fois à Irsilla. Il l'attendait à six heures aux Tilleuls. La nuit tombait. Ils entrèrent dans le jardin, par une petite grille dérobée, et dans le salon, par la porte-fenêtre. Toute la partie de l'appartement où il entendait la recevoir était consignée aux indiscrets. Ils étaient chez eux, seuls.

— Ma chérie!... Ma chérie!...

Il répétait ces mots, dans son allégresse qu'elle fût venue, qu'elle fût là, et il la contemplait amoureusement. Un grand feu de bois flambait, dont ils étaient tout éclairés. Comme elle furetait parmi des objets de prix, il voulut lui offrir tous ceux que sa main touchait; mais elle n'accepta qu'une fleur et aussi sa cravate dont la teinte lui plut. Déjà il déboutonnait impatient sa petite veste d'hiver. Elle avait mis au-dessous la blouse rose du soir de l'Ermitage. Ce souvenir fut agréable au cœur du prince. Ils étaient debout devant le feu qu'elle regardait, songeuse. Elle inclinait un peu sa tête sur son épaule à lui, et de ses mains il tenait sa jeune poitrine. Il lui disait en même temps les paroles de tous les amants, ces paroles qu'on trouve charmantes quand on les prononce et puériles quand on se les rappelle.

— A quoi penses-tu?

— A toi.

— A qui es-tu?

— A toi.

— Pour qui bat ton cœur?

— Pour toi.

— Que dit son tic-tic?

— Qu'il t'aime.

Les murs, à chacune de leurs entrevues, entendirent à peu près les mêmes choses dont ils ne se lassaient pas et qui leur semblaient toujours nouvelles. Elle lui inspirait une joie naïve et jeune; elle réveillait le gamin qui dormait en lui. Et les enfantillages auxquels ils se livraient leur dérobaient, un instant, le monde et la vie, et aussi les soucis qui guettent les princes comme les humbles filles, dont les vingt ans ensoleillés passent vite et qui deviennent des ménagères résignées, que personne ne désire plus. Y songeait elle? Il y songeait parfois, lui, quand il la quittait surtout. Il se représentait son sort et le sort de quelques autres qui l'avaient diverti un jour. Qu'étaient-elles devenues? Celle-ci il se promettait de l'établir. Mais n'avait il pas pris, à part soi, le même engagement moral vis-à-vis des autres? Et il les avait oubliées!...

(*A suivre.*) LOUIS DE ROBERT.

COMMENT ON A FAIT L'EXPOSITION

LES ÉTRANGERS

Un des côtés les plus curieux de l'Exposition est certainement la rue des Nations que bordent les palais des puissances étrangères. Les lignes suivantes initieront nos lecteurs à l'histoire de ces somptueux édifices dont la construction aura été plus longue que l'existence.

C'est définir les palais étrangers du quai d'Orsay que de les nommer des ambassades. Les habitants de chaque pays seront réellement chez eux dans leur pavillon national. Au surplus, en ces matières délicates, le mieux est d'écouter les intéressés eux-mêmes. Voici, par exemple, les paroles que prononça, à l'issue d'un banquet, M. B. D. Woodward, le jeune et érudit commissaire adjoint des États-Unis, en parlant du palais national: « ... Le citoyen américain sera là chez lui, car l'administration française a donné aux États-Unis, comme une conquête des temps pacifiques, à garder pendant la durée de l'Exposition, l'emplacement même sur lequel doit s'édifier le pavillon national des États-Unis. Il y sera chez lui avec ses amis, ses journaux, ses guides, ses facilités sténographiques, ses machines à écrire, son bureau de poste, son bureau de change, son bureau de renseignements et même son eau frappée... Il pourra suivre les cours de la Bourse de quatre heures à six heures de l'après-midi et se renseigner sur les cours de New-York et de Chicago pendant les heures matinales aux États-Unis. » Bien que marquée à l'empreinte du caractère national, cette enthousiaste définition peut s'appliquer à tous les pavillons. Décorés des

riches collections de l'art national, ce seront, construits sur le sol même de la mère patrie, de petits monuments officiels d'accueil et de réception.

Il convient d'insister sur ce caractère officiel. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'en 1889, les nations étrangères, sans doute effarouchées par le centenaire de la Révolution, ne figurèrent à l'Exposition que grâce au concours de l'initiative privée (1). Cette fois, au contraire, les gouvernements se font représenter officiellement par leurs commissaires généraux, et les parlements votent à l'envi des subventions destinées à couvrir les frais de cette participation officielle. Lorsqu'on examine le détail de ces crédits, on y voit toujours figurer pour une somme importante la construction du Palais national (2).

A ces ambassades éphémères, il faut des ambassadeurs. Ce sont les commissaires généraux étrangers. Leur tâche est lourde. Ils servent constamment d'intermédiaire entre leur pays et l'administration française. Sous ce double contrôle, ils sont, comme leur itre l'indique, les grands maîtres, les seuls organisateurs de leur exposition.

Que de soucis représente déjà pour eux l'érection de ce pavillon national! Il leur a fallu demander du terrain, en obtenir moins qu'ils n'en avaient sollicité, batailler pour en regagner encore. Leur emplacement bien arrêté, ils en ont pris officiellement possession. Selon les pays, la cérémonie fut marquée d'un lunch ou d'une prière, quelquefois par les deux solennités. Après quoi, l'on hissa le drapeau national. Puis, aux côtés de leur architecte, les commissaires généraux ont assisté à la naissance du projet d'édifice; ils se sont assurés qu'il se pliait bien au terrain, qu'il respectait bien toutes les servitudes; enfin ils ont dû le faire agréer par leur propre pays et par l'administration française.

On le voit, la besogne est minutieuse et complexe. La moitié de ces commisaires généraux appartiennent d'ailleurs au corps diplomatique. Une dizaine occupent ou occupèrent de hautes situations politiques. Des hommes de science ou de négoce complètent ce remarquable ensemble.

Ou bien les pavillons du quai d'Orsay reproduisent des monuments existants, ou bien ils sont simplement conçus dans l'un des styles familiers à leur pays d'origine. Tous s'appuient, partie sur le quai, partie sur une plate-forme de ciment armé qui le prolonge au-dessus de la berge basse. Un large boulevard, bordé d'une balus-

trade, court devant les façades. Sauf de rares exceptions, ces édifices sont construits en bois et plâtre. Au mois de mai 1899, aucun d'eux n'était commencé. En décembre, ils atteignaient leur hauteur définitive, et leur étonnante perspective se hérissait de toutes les formes de toiture que les hommes se sont ingéniés à darder vers le ciel. Il faut déjà voir, dans cette hâte de bâtir, une trace de la munificence des nations étrangères, qui ne reculèrent devant aucun sacrifice pour remplacer le temps par de l'argent.

Indépendants de la grande lutte industrielle, ces palais sont là pour marquer l'opulence et la beauté de leur pays. Ils ressemblent à ces portraits de famille, ornés d'écussons, parés d'atours, où l'on retrouve les traits de la race. Leur procédé d'exécution permet d'ailleurs de saisir au passage des indices analogues. Leur étude est donc importante au double point de vue de la façade et de la construction.

* * *

En suivant le fil de l'eau, on rencontre d'abord le pavillon italien. Les architectes de l'Exposition, lorsqu'ils se rendent sur les chantiers exotiques, disent volontiers : « Je vais en Chine, je vais en Russie. » L'enclos italien justifie à merveille l'expression. La palissade franchie, on est en Italie. Les notes de service placardées, les ouvriers à la peau brune, parlent la langue d'Annunzio. De la cantine installée sur le chantier s'évade l'arome d'une cuisine ultra méridionale, riche d'épices et de condiments. Casqué de cinq dômes et revêtu d'une dentelle de rosaces flamboyantes, le palais ajoute encore à l'illusion. La délicate architecture des cathédrales italiennes apparaît en effet dans ce décor de fête profane, comme pour mieux rappeler le pays de religion pompeuse et partout apparente. A l'intérieur, la charpente, encore à nu, semble, malgré ses vastes proportions, extraordinairement ténue. C'est que les maîtresses poutres sont remplacées par des faisceaux de brins minces, reliés par des ceintures de fer. L'absence de gros bois dans la péninsule rend ce mode de construction nécessaire en Italie ; on l'a fidèlement employé au quai d'Orsay. Sur les montants, viennent s'appliquer des nattes en copeaux, destinées à retenir l'enduit de plâtre. Et ces brins menus et rigides, ces fibres tressées, toute cette structure résistante et légère de chapeau de paille, sont bien d'une architecture pour pays de soleil.

A ce clavier de façades, où chaque nation donne sa note, une

touche manqua longtemps après l'Italie. Un drapeau flotta sur un emplacement vide. Là s'élève le pavillon de l'empire ottoman, bâti sur un café turc. Force fut donc au pavillon d'attendre le café, qui se blottit dans une excavation du quai. Mais le temps perdu fut vite rattrapé, et bientôt s'érigea la façade, une immense arcade flanquée d'un minaret, comme un bonnet grec piqué d'une aigrette au côté.

Les complications souterraines qui retardèrent la Turquie n'ont pas entravé l'élan des États-Unis, dont le palais élève à cinquante mètres sa silhouette monumentale. Là, nous apparait l'un de ces fastueux édifices dont se composait la célèbre « ville blanche » de l'Exposition de Chicago, où s'agglomèrent hardiment l'arc de triomphe et la colonnade, le quadrige et le dôme. La jeune nation, qui n'a pas encore eu le temps de se donner un style, emprunte ainsi les formes de l'antiquité classique et semble vouloir se donner de l'âge en s'entourant des signes du passé. Un tel panthéon célébrerait dignement la mémoire d'une date heureuse ou d'un héros. La statue équestre de Washington, érigée sous le porche, prête à l'illusion. Quant à la date heureuse, n'est-ce pas le 4 juillet, jour anniversaire de l'Indépendance des Etats-Unis ? Voici d'ailleurs, toujours d'après M. Woodward, la part que prendra le pavillon national à la fête du 4 juillet 1900. Ce jour-là, l'Amérique donne à la France un monument, La Fayette, érigé dans la cour du Louvre : « C'est cette journée qui se trouve maintenant désignée comme la fête solennelle des États-Unis à l'Exposition de Paris... Lorsque ce monument sera inauguré à midi, que le cortège des hôtes distingués s'acheminera à travers les Tuileries, en remontant par les Champs-Élysées vers le Pavillon national, dans l'enceinte de l'Exposition, vous regarderez vers le sommet de cette haute tour qu'Eiffel lui-même a mise à la disposition des États-Unis : au moyen d'un contact électrique établi, M. le Président des États-Unis, à sept heures du matin (midi à Paris), dans sa demeure exécutive de Washington, fera se déployer au vent, du haut du monument le plus élevé de France, le drapeau américain le plus grand qui ait jamais été fabriqué au foyer de nos glorieux ancêtres... » Il est d'ailleurs toujours intéressant à consulter, M. Woodward. C'est lui déjà qui nous a donné des détails sur l'usage du pavillon. En voici maintenant sur sa construction : « L'installation électrique sera fournie par des industriels américains. La partie sculpturale est également confiée à des artistes américains qui sont chargés

d'exécuter la statue de Washington, le quadrige, les aigles et les figures de tympan de l'arc triomphal qui précédera le pavillon. Ajoutons également que les fournitures et les installations d'ascenseur, de quincaillerie, de parquetage, etc., seront faites par des industriels des États-Unis. » Ainsi, les traits de cette activité expansive, qui entend se suffire à elle-même et se manifester avec un éclat sans égal, sont inscrits sur ce monument qui dépasse en hauteur et puissance les précieux hôtels ciselés des vieilles nations européennes et qui, selon la formule chère aux Américains, sera « le plus grand » dans ce monde... en réduction.

A côté de ce monument, le pavillon autrichien semble de dimensions modestes. C'est pourtant un de ces spacieux hôtels en style « baroco » dont le XVIIIe siècle fut si fervent. Ses grandes lignes sont d'un bel et tranquille équilibre, et le plan de l'édifice achevé renforce cette impression de solide et noble maison. Le palais n'est cependant pas placé lourdement sur son emplacement, sans souci de profiter des accidents du terrain, d'en tirer le meilleur et le plus gracieux parti; au contraire, certaines dispositions heureuses témoignent à ce sujet d'une active recherche, comme ces deux fontaines monumentales qui flanquent le pavillon et dont les eaux doivent retomber dans des vasques ouvertes sur la berge basse.

La Hongrie n'est pas la voisine immédiate de l'Autriche. Un pimpant pavillon les sépare et les relie tout à la fois, en trait d'union. Les saillies capricieuses de ses toits et de ses balcons lui donnent une physionomie animée, qu'égaieront encore des colorations vives et des plantes grimpantes. C'est le pavillon de Bosnie-Herzégovine. Et le contraste entre ce chalet de couleur pittoresque et le bel hôtel voisin souligne la différence de races si tranchée entre ces petits États balkaniques et l'empire qui les tient en tutelle.

D'ailleurs, le palais de la Hongrie témoigne encore mieux de de l'impuissance des unités politiques devant la disparité ethnographique. Jamais un seul empire ne contint deux peuples si différents d'âme, de visage et d'expression. Le palais hongrois est presque achevé. Ses murailles rayonnent une vie opulente, harmonieuse et diverse. Elles renferment, dirait-on, toute l'âme de ce pays de roman. Vingt fragments, en effet, des monuments de la Hongrie à ses divers âges, sont agglomérés et fondus dans ce joyau. Des noms en cliquetis de sabre, chers aux oreilles magyares, s'attachent à ces restitutions. Sa façade gothique du quai d'Orsay réunit les deux chapelles de Yaak et de Gyulafehèrvar; face au

fleuve se groupent les plus beaux bijoux de l'écrin : le beffroi de Kormocz, la salle des chevaliers de Vajda-Huniyad, la chapelle des Coutortokhely; en amont, la Renaissance triomphe avec les hôtels de ville de Locse et de Bartfa, l'hôtel des Rakoczy à Eperjes, tandis que la façade d'aval retourne au style baroco avec l'église serbe de Budapest et l'hôtel Klobusiczky. L'architecte a donné à ces restitutions des patines variées, depuis la teinte d'encre de Chine que prennent les palais du Nord jusqu'à l'ocre doré des pays de soleil. Cette ornementation magnifique, agrafée aux murailles comme des broderies sur un vêtement de parade, ces empreintes de pierre de dix siècles d'histoire, réunies sur ce plâtre éphémère avec autant de goût que d'audace, tout, dans cet extraordinaire travail, témoigne d'une ardeur de sang qui fut et qui reste impétueuse et riche. Et, si l'on compare les deux palais d'Autriche et de Hongrie, on y trouve la marque de deux races absolument différentes, mais également vivaces, comme si leur vigueur s'échauffait dans leur rivalité même.

Le contraste est frappant entre cette floraison opulente, ce bouquet de styles, et les sombres poutres de fer dont se hérissait le chantier voisin. De solides pieds-droits les reliaient à la berge.

On eût pris aisément ce robuste appareil pour la culée d'un pont à lancer sur le fleuve. C'était simplement l'ossature du pavillon de l'Empire britannique. Une confiance limitée dans la terrasse de béton armé offerte par l'administration française amena la section anglaise à lui substituer une infrastructure métallique, qui va prendre appui sur la terre ferme de la berge. Les Américains, d'ailleurs, ont usé d'un procédé analogue pour asseoir leur panthéon. Dans les deux cas, le poids considérable de l'édifice explique cette précaution. En effet, le pavillon anglais est construit tout en fer — en fers anglais, par des ouvriers anglais, naturellement. Il reproduira une maison célèbre, Kingston-House, élevée à Bradfort-sur-Avon, au XVIe siècle, et dont la photographie figure dans toutes les collections de monuments britanniques. Si l'original fut érigé sous Henri VIII, la reproduction abritera le prince de Galles, dont les appartements privés, ouverts en son absence au public, constitueront évidemment la principale attraction de Kingston-House. Avec ses bow-windows en saillie, ses larges baies, elle représente à merveille le type du grand cottage anglais, presque immuable à travers les siècles. Carrément posée sur sa plate-forme de métal,

toute de métal elle-même, elle dressera une silhouette forte, connue, symbole et triomphe de la tradition.

Séparé du chantier anglais par une sorte de place publique qui servira de loge aux visiteurs de marque les soirs de fêtes vénitiennes, un exquis édifice s'érige, dont, un moment, les parois furent soigneusement entourées de planches et qui semblait alors mis en boîte. C'est le pavillon de la Belgique, construit en ciment armé, et dont les murs séchaient dans leur gaine de bois. Cette fruste surface fut plus tard habillée de moulures fidèlement prises sur l'Hôtel de Ville d'Audenarde. Parmi tous ces charmants palais gothiques que possèdent les municipalités belges, celui d'Audenarde fut élu après une consciencieuse sélection. Encore n'en est-ce point la reproduction absolue ; un louable souci des perspectives et des exigences du terrain amena des modifications de lignes qui laissent place à l'originalité et à l'invention dans cette exquise restitution.

Puis, une note manqua longtemps au clavier ; une autre encore, trois rangs plus loin. Ce n'étaient pas des retardataires, des pays d'indolence ou de lassitude. Mais, bien au contraire, des gens du Nord qui construisent chez eux leur palais de bois, puis le démontent, l'expédient en morceaux et le réédifient sur les rives de la Seine. Le grand chalet norvégien a même goûté les honneurs d'une première exposition dans son pays d'origine et, seul, dans cette étonnante lignée de palais, il connaîtra d'avance en 1900 les louanges et les critiques de la foule. Si, avec ses façades et ses balcons mouvementés, sa grande galerie du rez-de-chaussée, il représente le vrai chalet classique, le palais de Suède, au contraire, avec ses formes rondes en écailles de bois, témoigne d'un intéressant effort pour tirer un nouveau parti de la construction de bois. Des passerelles aériennes relient ses tours entre elles, des feuillages artificiels, lumineux la nuit, égayent sa façade. C'est la marque d'une nature vigoureuse qui tente d'échapper au joug de la tradition.

En 1889, l'Allemagne n'exposa qu'aux Beaux-Arts. Cette fois, elle reprend sa place dans le tournoi universel. Elle a son palais au quai d'Orsay. Seule peut-être entre toutes les nations, et comme pour mieux marquer l'importance qu'elle attache à son exposition, elle ouvrit un concours pour ce palais. Trois projets furent primés *ex-æquo*. L'un d'eux, qui porte la prophétique devise « Ça ira », fut distingué par l'empereur. Et de l'aveu même

de ceux dont les préférences avaient d'abord hésité, l'élu du souverain répond mieux que ses rivaux au but que se propose d'atteindre un palais d'exposition. C'est un monument de la Renaissance allemande, qui rappelle nombre de ces maisons de ville construites aux XVe et XVIe siècles, dont la façade peinte avait tant de grâce bourgeoise sous la toiture de couleur aux clochetons aigus. On retrouvait, dans l'ossature mise en place, tous ces assemblages fameux dont l'emploi du fer amena l'abandon, mais qui furent le triomphe des maîtres charpentiers du moyen age. Ce simple détail permet de juger de ces sérieuses qualités de conscience et de soin qui caractérisent tous les travaux de la section allemande.

Comme l'Allemagne, l'Espagne construit un palais Renaissance. Avec ses étages à jour, ses terrasses, ses tours en surplomb, l'élévation du projet rappelle les chaudes illustrations de Gustave Doré. Son crayon verveux se plaisait dans ces somptueuses sculptures espagnoles dont des moulages, laborieusement recueillis sur divers monuments de la péninsule, nous rapportent l'image fidèle.

On dirait — simple hasard sans doute — que les architectes de l'Exposition, avertis que la physionomie des palais reflète le ciel qui les éclaire, ont sciemment mélangé dans leur répartition les pays de brume et de soleil. Toutes les nations du Nord ensemble eussent dégagé trop de mélancolie, celles du Midi eussent gardé toute la joie. Quoi de plus lumineux et de plus gai que ce blanc pavillon de Monaco, dont les toits bas et les terrasses ne craignent pas la neige, dont les fresques claires sont comme pâlies de soleil? Jolie évocation de la Riviera, que fixe encore, enchâssée dans les motifs fantaisistes, la tour du château de la Principauté!

Encore deux chantiers tardivements ouverts : la Suède assemblait les morceaux de son palais de bois; la Grèce, se libérant du temple antique, ajustait les fragments de son pavillon moderne, tout de fer apparent et de céramique, Enfin la Serbie termine cet unique quai des nations par un palais, ou plutôt une église grecque, toute parée de coupoles et revêtue intérieurement de fresques, d'ors et de mosaïque.

Immédiatement en arrière, en seconde ligne, la Bulgarie et la Roumanie édifient des palais qui rappellent, par leur splendeur et leurs dimensions, celui de la Serbie. Et lorsqu'on songe que ces trois voisines — sur la carte d'Europe et sur le quai d'Orsay — ne comptent pas ensemble neuf millions d'habitants, on reste surpris de la vitalité, du goût de représentation de ces petits États

balkaniques. Ils font songer à des hommes de taille exiguë qui se redressent et portent beau. Ce sont d'admirables pays d'exposition.

Quelques autres Etats figurent encore sur cette seconde ligne; la Finlande s'y distingue par le pittoresque de son pavillon qui nous fait assister à la naissance d'un style architectural. Tenez pour certain que nous retrouverons dans l'avenir ces pommes de pin, qui figurent en motif de décoration aux angles de l'édifice, sous la corniche. Elles sont encore naïves, représentées comme la nature les a faites, et non point idéalisées comme le devint la feuille d'acanthe dans l'architecture grecque. C'est l'enfance d'un art nouveau. Ailleurs, des grenouilles et des ours remplacent les animaux fabuleux chers aux sculpteurs de la période gothique. Et à côté de ces simples emprunts aux formes de la nature, que de silhouettes neuves pour l'œil, quel génie d'originalité, par exemple, dans ce campanile aux lignes ardentes comme des flammes! Certes, toutes les lois de l'histoire le proclament, ce sont les peuples du Nord qui deviendront bientôt les centres d'énergie, de vitalité prépondérantes en Europe. L'avenir prochain leur appartient. Ils sont moins las que les peuples méridionaux, à qui la civilisation confia successivement son flambeau, Eh bien, si ces heureux élus parviennent à renouveler les styles d'architecture (ce que nous ne sommes pas parvenus à faire depuis cinq cents ans), il faudra voir, dans le pavillon de Finlande à l'Exposition de 1900, la première divulgation, à la face du monde, de cet art nouveau.

Le Danemark, le Portugal, le Pérou, la Perse, le Luxembourg, élèvent encore leur pavillon sous les ombrages du quai d'Orsay. Et, bien que moins favorisés par le sort, puisque leur façade n'a pas devant elle le grand vide ouvert par le fleuve, ils n'en manifestent pas moins cette robuste volonté de faire grand et beau, qui semble déjà le mot d'ordre sur la ligne des nations riveraines.

Michel Corday.

EN RIVIÈRE

Il fait bon s'éloigner au coucher du soleil,
Prêt à quitter la rive, à l'heure du silence,
Déjà nôtre bateau s'incline et nous balance
Sur l'eau qui va dormir d'un paisible sommeil.

A peine autour de nous un vol d'oiseaux s'élance,
Avec un doux bruit d'aile au bruit de l'eau pareil.
Un rêve nous saisit qui semble sans réveil,
Et la fraîcheur du soir berce notre indolence.

La brise nous entraîne et nous pousse en avant;
Nous glissons loin du bord, caressés par le vent,
Quand le soleil s'abaisse au ras de la rivière.

Il se penche à fleur d'eau dans son éclat mourant,
Et nous allons vers lui, comme si le courant
Nous portait vers un monde inconnu de lumière.

Antony VALABRÈGUE.

L'AMI D'ENFANCE [1]

(Suite.)

II

Ainsi, longtemps, très tard, dans le salon obscur, ils causèrent, en murmures, dans la joie d'affirmer la certitude des bonheurs prochains. Enfin, quand Saint-Jean se leva pour partir, ils étaient bien d'accord. Il lui dit : « A demain ! » Elle répéta : « A demain ! » Et il s'en alla, l'âme en délices, après avoir baisé les petits doigts frêles où il y avait des piqûres d'aiguille...

Saint-Jean, dans la rue, aspira l'air, rit à la lune et partit à pied, parlant tout seul, à travers les boulevards, les ponts, les avenues, vers le faubourg Saint-Honoré, où il demeurait. Il surprit dans sa route des amoureux avec des amoureuses : il les méprisa. Place de l'Etoile, il chantait.

Simone, elle aussi, demeurait vibrante après cette soirée, toute la nuit, accoudée dans ses oreillers, les yeux ouverts sur l'ombre, elle médita. Au seuil d'une vie nouvelle, elle s'arrêtait, considérait au loin, sur l'horizon, le chemin qu'elle allait suivre et s'efforçait de deviner où il aboutirait. Mais son impression la plus fréquente était qu'elle sortait d'une cave pour entrer en plein soleil ; maintenant qu'elle osait regarder en face son présent, parce qu'il devenait le passé, elle frémissait de l'horreur de ses jours, de la navrance de ses nuits. Cette descendante des Celtes et des pilleurs d'épaves, cette fille des grèves salées supportait mal l'éternelle solitude de son alcôve. Elle avait aimé l'amour ; un sang tumultueux lui coulait dans les veines.

A l'idée que bientôt sa beauté ne serait plus inutile, qu'elle redeviendrait une femme désirée, possédée, elle crispa les doigts et serra les dents. Elle récapitula, — peut-être pour étouffer le der-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 26 mai.

nier cri d'une conscience en déroute, — elle récapitula les cent bonheurs divers dont elle serait comblée. La vision d'une grande richesse l'enchantait : elle avait des enthousiasmes d'enfant, devant la perspective des voyages annoncés ; elle devenait sérieuse à la pensée d'un nombreux domestique à régir, mais ne doutait pas de s'en tirer à son honneur. Tout irait bien. Mais, par instants, le cœur lui manquait au souvenir de William et du pays breton. Aussitôt elle chassait le fantôme, brouillait le paysage, se refusait aux tentations de sa mémoire, invoquait Saint-Jean, la joie de vivre, les chansons des routes, le roulement des voitures, les beaux repas, — toutes les extases, avec de l'or et du soleil.

Le lendemain matin, son réveil fut très doux... Elle salua en elle « l'aimée » qu'elle était et s'adressa des félicitations. Elle n'avait que vingt-quatre ans, après tout ! Ce n'était pas si loin de l'enfance. Elle avait assez pleuré pour rire : c'était son tour. Ce même matin, la sonnette tinta sans s'arrêter ; ce fut un défilé de marchands de fleurs, de joailliers, de gens multiples, apportant des riens qui coûtent des prix fous. Simone fut éblouie, battit des mains, comme Roger, qui avait sa part dans ces envois successifs. Alors Marceline s'inquiéta... Elle ne comprenait pas d'où tout cela tombait, soupçonnait Saint-Jean, flairait la manigance, amassai de la colère. Mais, sournoise, elle n'interrogeait pas.

Dans la journée, elle n'eut plus à douter. Saint-Jean arrivait dans son landau, y faisait monter Simone et Roger, *les enlevait*, comme il disait lui-même, et laissait sur la porte Marceline ahurie. Et ce chemin qu'il avait parcouru la veille, seul, à pied, soliloquant sa joie et criant à la lune, ils le refirent tous les trois, appuyés aux coussins d'une voiture molle, douce, sourde, sous le soleil triomphant d'un après midi bleu, au trot sonore de deux chevaux pareils, noirs de robe, avec, au front, l'étoile. On ne saurait dire lequel était le plus ravi des trois ; Roger, entre Saint-Jean et sa mère, les tenait chacun par la main, pris d'un léger vertige à cette allure nouvelle ; par moments, il renversait la tête et riait. Il ignorait Paris, tout l'étonnait, tout l'enchantait ; sous l'arc de Triomphe, il se leva tout droit, cria d'admiration.

En route, Saint-Jean disait :

— C'est bien le moins que vous connaissiez la maison que vous habiterez dans un mois... Et puis vous choisirez les étoffes, les femmes ont leurs idées... De quelle couleur voulez-vous votre chambre ?... Et le petit salon ? ce sont des pièces à vous, celles-là.

Il y a un tas de choses à décider... et pas de temps à perdre !

Mais la voiture tournait dans l'avenue Hoche, s'arrêtait au fau bourg, devant une grille fermée.

— C'est ici, dit Saint Jean.

La grille s'ouvrait. La voiture pénétra dans une cour sablée ; au fond, la maison apparut, fastueuse, et derrière, des arbres, en pro fondeur, annonçaient un jardin admirable. Alors Simone frissonna de joie, d'orgueil : c'était sa seule beauté qui lui donnait tout cela ! Elle serra son fils contre elle ; il était muet, suffoqué par l'opulence du lieu. Déjà, Saint-Jean avait sauté à terre et leur tendait la main. Un chien aboya, des domestiques parurent. Simone monta lentement les marches du perron. Cette minute-là fut intense, d'une telle acuité qu'elle s'en souvint plus tard, dans des heures diverses. C'était une prise de possession ; reine, elle mettait le pied dans son royaume. Elle avait le droit de dire : « Ici, tout est à moi, je l'ai conquis ! » Elle entrait nue, et cela suffisait pour que dans l'alentour il n'y eut plus d'autre volonté que la sienne. Sous un éclair, elle revit le château de Plounéour, le château de Pontus, ruinés, misérables, délabrés, et sourit de pitié.

Elle pénétra dans une galerie ; par des baies vastes, le jour entrait à flots. Du soleil ruisselait le long des cadres d'or, lourds et massifs, enfermant des chefs-d'œuvre ; s'accrochait aux émaux, aux jades, aux porphyres des grands vases polychromes, installés à d'égaux intervalles ; fusait par les cristaux et les miroirs polis.

Un immense palmier dans un bac de grès bleu charma Simone à son passage. Elle vit des fleurs et s'attendrit. Mais la variété et la multiplicité des bibelots l'effaraient : elle n'avait plus assez de ses yeux, ne savait où regarder.

— C'est un musée ! dit elle.

— Non, fit Saint-Jean, c'est votre maison.

— Vrai ? cria Roger émerveillé.

Toutes ces nouvelles aventures lui plaisaient extraordinairement. Il considérait un peu Saint-Jean comme un magicien, voire comme un cousin du Bon Dieu. Cet enfant de cinq ans, élevé dans un milieu plus que simple, n'avait aucune notion du luxe, mais, au premier abord, il s'en réjouissait. Il n'était nullement effrayé ; tout au contraire, il allait et venait librement, pris d'intérêt et de curiosité.

Sa mère l'interrogea :

— Alors, tu voudrais vivre ici ?

Il n'hésita pas, secoua la tête.

— Bien sûr !

Et il ajouta :

— C'est plus beau que chez nous !

— Regarde le jardin, dit Saint-Jean en poussant l'enfant vers une fenêtre, ce sera ton Luxembourg, pour toi tout seul...

L'ivresse de Roger redoubla. Des arbres, des fleurs, du gazon, du sable, des bancs, une tonnelle avec une table et des chaises de bois... et, puis deux statues, blanches dans le feuillage, au milieu d'un rond-point. C'était le paradis ! Pourtant, il critiqua :

— Faudrait une balançoire !

— On en mettra une demain, répliqua doucement Saint-Jean.

Simone leva vers lui des yeux où pointaient des larmes. Elle lui tendit la main : une grosse émotion les saisit tous les deux. La minute fut douce dans l'harmonie.

Puis la visite continuait, par les salles successives. A chaque pas l'enivrement croissait pour ces deux êtres mal initiés, la femme et l'enfant. Le luxe les écrasait ; ils avaient la tête lourde, les pieds lourds ; et leurs yeux fatigués vacillaient sur l'ensemble. Dans une pièce, rendue obscure par le voisinage d'un grand arbre feuillu, les objets se distinguaient mal. Saint-Jean pressa un bouton : aussitôt, au plafond, des poires de cristal irradièrent, profusant la clarté blanche, soulignant les reliefs, accusant les détails. Ébahi, Roger penchait vers le miracle ; il vénérait le maître d'une telle maison.

Timide, confuse un peu, Simone s'arrêtait au seuil de cette chambre qui serait sa chambre ; Saint-Jean disait :

— J'ai donné des ordes : on va faire la place nette ; c'est à vous de choisir votre ameublement, ce que vous désirez. Voyez : c'est au midi ; le matin, le soleil vous saluera, comme c'est son devoir. Vous vous éveillerez dans la gaîté des arbres, des oiseaux et des fleurs. Ici, on peut oublier la ville ; le roulement des voitures du faubourg n'arrive pas jusqu'ici. C'est silencieux et recueilli, c'est fait pour vous, enfant des grèves solitaires... Vous regretterez moins. Songez-y. Vous me direz demain quelles couleurs sont les vôtres, quel style vous préférez pour votre temple, à vous ?

Effarée, elle ne savait que répondre ; habituée qu'elle était aux mobiliers antiques, usés par les ancêtres et le frottement des siècles, elle ignorait tout des modes, des goûts modernes. Elle avoua. Saint-Jean sourit.

— C'est bien, je me charge de tout ; je m'y connais assez dans ces bêtises là ; je vous installerai un cadre digne de la figure... plus tard, vous compléterez, à votre fantaisie...

Il voulut les garder à dîner. Simone refusait, il insista. Elle alléguait les préjugés, les convenances. Il haussa les épaules :

— Vous êtes libre, moi aussi. Personne ne s'occupe de nous. Et si quelqu'un parlait, que dirait-il ? Nous serons mariés dans quelques jours. Vous êtes chez vous !

Elle céda, consentit.

Dans la salle à manger ouverte de plain-pied sur le jardin, dorée d'un soleil au déclin, l'heure était appréciable. Les domestiques muets ne faisaient qu'apparaître. La table était artistement servie ; tout était ménagé pour le plaisir des yeux ; les verres légers chantaient au moindre choc, et l'argenterie pesante heurtait en sons graves les fines porcelaines.

Avec un peu de champagne, Simone fut grise ; alors une sensibilité nouvelle l'attendrit jusqu'aux larmes ; elle s'attristait à l'idée qu'il lui faudrait s'en aller tout à l'heure, rentrer dans sa maison noire, où tout son passé la guettait. Roger s'endormit dans un fauteuil.

Le crépuscule jetait de la cendre. A travers de la table, Saint-Jean tendit la main à la jeune femme ; elle lui donna la sienne, pensive, très tendre, remuée toute ; et ces deux mains, sur la nappe blanche, restaient unies, ne se détachaient plus. Ce qu'ils se dirent en chuchotements, à cette fin mourante d'une belle journée, ce furent les avant-propos des murmures d'alcôve, le prélude des aveux, des serments infinis. En cette heure-là, Simone aima Saint-Jean et rendit grâce à la destinée.

Quand la nuit fut venue, il les ramenait encore dans sa voiture rue d'Assas. En chemin, Roger prolongeait son sommeil, à demi couché sur les genoux de Saint-Jean. Rentrée chez elle, Simone trouvait la maison froide, morne, pauvre et une Marceline hargneuse qui la considérait avec des yeux flambants. Elle lui arrachait Roger, le portait à son lit ; elle voulut l'interroger, mais le petit dormait, ne répondait guère ; pourtant la vieille put comprendre qu' « il avait vu le soleil s'allumer dans le plafond ». Cela ne la satisfaisait pas.

Seule, Simone méprisa sa chambre de veuve misérable, souffrit de la pauvreté de ses meubles et murmura :

— Heureusement qu'il n'y en a plus pour longtemps !...

Elle était prise, conquise, possédée par un besoin nouveau de luxe et de grand vivre. Elle avait vu de près, elle avait touché tout ce qu'elle rêvait, confusément, de loin ; et cette fois la réalité avait dépassé de cent coudées le rêve. Elle s'endormit très tard sur cette pensée que pendant vingt-quatre ans elle avait végété, ignorante et stupide, ne sachant rien du beau, du vrai, des seules raisons de l'existence, mais qu'elle allait secouer ses ailes, s'envoler vers la joie et réparer enfin les jours, les ans perdus... William ? elle n'y songeait plus ; il faisait partie du passé de ténèbres ; elle l'y laissait.

Le lendemain matin, sa fièvre continuait. Devant une table, elle ouvrait les écrins reçus la veille, coulait ses doigts dans les bagues, agrafait les colliers, les bracelets ; le contact de l'or, des diamants, des perles, la ravissait ; elle était demeurée sauvage au fond ; âme primitive et rude, facile aux tentations. De nouveaux cadeaux arrivèrent, des fleurs rares, des bijoux encore. Elle installait des bouquets de dix louis dans des vases de trente sous, riait au contraste, y voyait un symbole de sa double existence. Elle ne remarquait pas Marceline, tournant autour d'elle, les dents serrées, la mine tragique.

Depuis deux jours, la vieille ressassait les serments fait jadis à son maître ; elle n'était pas certaine d'avoir rempli sa tâche et s'en désespérait : elle avait appris le nom de William de Pontus à son fils ; cela, oui ; mais elle avait mal gardé la mère, cette Simone de Plounéour ; il était évident qu'elle échappait ; alors Marceline cherchait anxieusement par sa cervelle épaisse le moyen d'empêcher les suites du désastre, d'arrêter net l'intrigue et d'écarter l'intrus. Elle avait promis de mordre, elle apprêtait ses dents, mais ne savait par où commencer ; une rage intérieure, concentrée, lui faisait trembler les lèvres ; elle serrait les poings, rêvait des batailles... Mais elle comprenait aussi que l'entreprise était au-dessus de sa force et même de sa volonté, pleurait de son impuissance, devenait folle à l'idée de manquer à ses anciennes promesses. Elle bousculait les chaises, tapait les portes, faisait un bruit affreux. Elle aurait désiré que Simone l'interrogeât sur ses façons d'être ; alors elle aurait répondu de la belle manière. Mais la jeune femme, partie en songes, ne l'entendait même pas; elle écoutait des voix lointaines et souriait à leurs discours... Et ce sourire exaspérait la vieille.

Avec Roger, son dieu, elle fut brutale; lui non plus ne le

remarqua pas; il était assis par terre, entouré de joujoux neufs, de chevaux de bois, de chiens de carton, de soldats de plomb, les alignait en file et se souciait peu de l'humeur de sa bonne. Tout le monde était ensorcelé. Ce *vieux* jetait des sorts, évidemment; il leur avait tout pris, le cœur, la tête, le corps et l'âme.

De loin, elle se disait : « Qu'il vienne, je le recevrai ! » Il vint, elle ne broncha pas sous son regard, car les yeux de Saint-Jean fixaient les gens en face; d'instinct, il sentait cette servante hostile, son regard s'endurcissait. Elle eut cette colère de voir courir à lui Simone et Roger, l'une les mains tendues, l'autre les bras ouverts; et la porte se referma. Derrière cette porte, elle demeurait indécise, hagarde, avec une envie de tuer, et toutes sortes de peurs qui la paralysaient.

Ce jour-là encore, ils partirent en voiture, sortirent de Paris, allèrent vers les bois. Ils revinrent encore très tard dans la soirée, après avoir dîné dans un cabaret fleuri, au bord de l'eau, près d'une grande route.

Restée seule tout le jour, Marceline avait remâché sa bile, s'était encouragée à la révolte, à la lutte, comme c'était son devoir. Dans son esprit borné, des clartés s'étaient faites. A force d'amour et de dévouement à son maître, pour la première fois de sa vie, elle imagina quelque chose, inventa de la mise en scène et suggéra l'éclat qu'elle avait désiré.

Elle possédait une grande photographie de William à vingt ans, prise devant la porte du château, avec des rochers et la mer, à droite, dans les lointains. C'était à la fois le jeune homme et le pays. Elle installa ce portrait, en évidence, sur la cheminée de Simone. Or celle-ci, depuis son divorce, avait écarté d'elle tout ce qui pouvait lui rappeler le mari parjure et disparu.

Quand Marceline entendit dans la rue s'arrêter la voiture, elle alluma deux bougies de chaque côté du portrait, comme des cierges funèbres au chevet d'un trépassé, et s'en alla ouvrir la porte à sa maîtresse. Elle rentrait joyeuse, toute rose, éventée de brise, des fleurs dans les bras, poussant devant elle son fils las qui dormait debout. La vieille s'empara de l'enfant, l'entraîna dans sa chambre, puis elle écouta par les portes restées entr'ouvertes. Simone pénétrait; son premier coup d'œil fut pour la photographie. Elle recula, surprise, émue aussi Elle murmura :

— Cette femme a osé !...

Aussitôt elle cherchait des yeux Marceline, voulait parler; mais

elle se calma, résolut d'attendre que Roger fût endormi ; pourtant elle retourna le portrait et souffla les bougies. Elle put surprendre au vol une phrase de Roger qui l'éclairait encore : l'enfant répliquait, à quelle question?

— Tu m'ennuies... mon père, je ne l'ai jamais vu... *lui* me donne des joujoux... et puis je veux habiter dans la belle maison.

— Dors! riposta la vieille, furieuse.

— Bien, dit Simone, elle essaye aussi, là...

Dix minutes coulèrent; plus de bruit, l'enfant dormait. Alors, Simone se leva, d'un tour de main décoiffa la lampe de son abat-jour, voulant voir claire la face de Marceline; et, sans hausser la voix, elle l'appela. Celle-ci parut; les rides de son visage s'accusaient plus profondes, sa bouche était tordue et ses petits yeux vrillés luisaient, sournois et durs, pleins de haine.

— Madame?...

— C'est vous qui avez mis ce portrait ici : reprenez-le... ne recommencez plus!... Allez-vous-en!

La vieille Bretonne ne bougea pas ; le portrait dans les mains, elle lâchait d'une haleine :

— Oui, j'ai mis ça là... pour rappeler à Madame ce qu'elle oublie... William de Pontus, mon maître et le sien... qu'elle trahit avec l'homme de tantôt; pour dire à Madame qu'elle a tort et qu'il faut cesser!...

Simone pâlit ; elle était de la même terre que cette servante qui lui faisait tête ; elle avait les mêmes fureurs, les mêmes obstinations, avec en plus l'orgueil de sa race, respectée des paysans. Elle cria :

— Vous êtes folle!... Qui vous permet, misérable?...

La vieille, butée, résistante, coupait court :

— J'obéis à mon maître, le vôtre, le seigneur de Pontus, que Dieu garde!

Simone cria :

— Cet homme ne m'est plus rien... vous le savez... et puis il est mort...

Marceline eut une dénégation de tout l'être; elle devint sinistrement belle, dans sa fidélité, dans sa foi sans mélange.

— Il n'est pas mort! je vous dis qu'il reviendra! Il reviendra! Alors qu'est-ce que vous direz?

Simone, frémissante, ripostait :

— Je lui dirai qu'il ne m'est plus rien!...

Mais l'autre, acharnée, forte de ses croyances, des traditions natales :

— Qui donc délie ce que le prêtre a lié? Alors son fils n'est plus son fils? La mère de son fils n'est plus sa femme. Qui croit cela?

La jeune femme ne répondit pas sur-le-champ; les deux mains sur la poitrine, elle comprimait son cœur, cherchait à reprendre le calme qu'elle jugeait nécessaire. Enfin elle parla :

— Écoutez-moi bien, ceci est définitif : vous n'avez plus qu'un maître, puisqu'il vous en faut un, c'est Roger de Pontus, qui m'appartient. Eh bien, demain, vous lui direz adieu pour toujours, et retournerez là-bas, en Plounéour, à Pontus, et vous mourrez seule, sans plus rien de nous. C'est ma volonté.

A cette solution qu'elle n'avait pas prévue, à cet ordre de congé immédiat, la vieille servante demeura stupéfaite, éperdue. Tout croulait autour d'elle. Avec un immense sanglot, elle s'abattit sur le sol, hurlant son désespoir, renonçant à la lutte, vaincue, comprenant sa folie avec son impuissance. Puis elle se trainait sur les genoux et, les mains jointes, comme devant les autels de Bretagne, elle suppliait, demandait grâce, et se rendait à merci :

— Pardon, pardon, Madame! Roger! Roger! ne plus le voir jamais! Non, qu'on me tue tout de suite... Roger... voyons, Madame, c'était pour bien faire... pardonnez-moi... Si William est mort, laissez-moi Roger... je ne parlerai plus; je ne dirai plus un mot, je le jure! Vous le savez, je suis bête, je ne sais pas; on ne m'a rien appris... Je voulais votre bien à tous. Je me suis trompée, une pauvre vieille, ça arrive... Mais non, dites que vous me gardez près de vous, avec Roger; que vous ne me chassez pas, moi, la vieille Marceline, qui ai bercé trois Pontus, comme une servante qui a volé... Pardon!... pardon!... pardon... pitié!

Droite et blanche, Simone lui tendit les mains, la releva d'un geste lent :

— Soit!... ne pleurez plus. Vous resterez... je veux bien oublier... Mais vous, souvenez-vous que vous avez juré devant Dieu de m'obéir en tout, de ne plus rien tenter ni dire contre ma volonté.

— Je l'ai juré, répondit la vieille...

Puis, après une pause, elle reprit :

— A moins, cependant, que William de Pontus ne revienne et me commande, n'est-ce pas?

Simone haussa les épaules :

— Soit! dit-elle encore. Allez dormir, laissez-moi...

La porte fermée, elle réfléchit : c'était le dernier assaut du passé misérable au présent magnifique; sous cette attaque, elle n'avait pas fléchi. Pourtant elle ne raisonna pas assez ses impressions pour se demander si la violence de l'attaque n'avait pas causé logiquement la véhémence de la riposte? si, par d'autres moyens, de plus habiles n'auraient point obtenu des résultats divers? Non; elle conclut simplement une fois de plus que la scission était complète entre l'ancienne et la nouvelle Simone, que cette dernière épreuve n'avait fait que la confirmer dans ses plus doux vouloirs et ses meilleurs projets.

Les jours suivants, chaque fois que Saint-Jean parut, il vit une Marceline soumise, domptée, l'échine basse, qui saluait jusqu'à terre, mais sans lever les yeux.

IV

En ces mêmes temps, par le Continent noir, un homme errait, incertain de lui-même.

Dans un port du Midi, William de Pontus avait choisi le premier paquebot en partance; il se trouva que ce paquebot se rendait en Afrique, au Sénégal. Un mois plus tard, le jeune homme débarquait à Dakar, à Saint-Louis, sans s'être demandé comment il allait y vivre. Il n'avait qu'un souci, qu'un but : fuir la terre natale, échapper au souvenir; apprendre, à son tour, l'oubli, pour pouvoir répondre au mépris muet par l'indifférence silencieuse. Puisque Simone, inflexible, le repoussait; puisque rien ne comptait plus pour elle d'un passé qui remontait à ses premiers regards, il saurait arracher cette image de son cœur; devenir un homme nouveau sous des cieux étrangers; refaire sa vie, la meubler d'intérêts. Et, si jamais il revenait en France, c'est qu'il se sentirait guéri de toute faiblesse, l'âme sereine, à l'abri des rencontres, un autre personnage enfin, sans nulle réminiscence de l'ancien rôle joué.

Mais à peine le steamer avait-il quitté les côtes que sa colère tombait, qu'il ne conservait plus qu'un immense découragement, avec le doute amer de pouvoir oublier... L'orgueil seul le maintenait dans la route à suivre; et puis, quand même, qu'eût-il obtenu encore de Simone? Rien qu'un nouveau refus de l'entendre,

appuyé cette fois sur le fait du divorce. Ainsi donc, quel que fût l'avenir dans les pays lointains, il n'avait qu'à marcher au-devant, sans regarder derrière, en homme dont la retraite est coupée.

Au Sénégal, des angoisses et des transes peuplaient encore ses jours, hallucinaient ses nuits; pourtant, le va-et-vient d'hommes inconnus parmi des paysages ignorés distrayait déjà ses yeux et, partant, sa pensée.

Il apprit qu'une expédition se formait qui devait remonter le fleuve jusqu'à Kayes, puis suivre le Niger, vers Tombouctou-la-Mystérieuse, en cette époque encore inexplorée. Il s'y associa; il était jeune, vigoureux, instruit, il avait plus que l'argent nécessaire : « monsieur William » fut accueilli avec cordialité. Monsieur William! jamais, dans la brousse, un autre nom ne fut prononcé; il devint, il était M. William. Au commencement, on le crut Anglais; l'erreur se dissipa vite, et dès ce moment il vit venir à lui toutes les sympathies.

Une aube d'espoir monta soudain derrière l'amoncellement de ses détresses... Il commençait à changer de peau... Par le fleuve Sénégal, le bateau remontait à journées lentes; sur les rives défilaient des forêts, des plaines, des horizons changeants, et rien ne rappelait les décors de Bretagne, rien ne ressuscitait les scènes jadis vécues. Il n'avait dans son cœur que son chagrin tout seul; par instants, ce chagrin s'endormit. William avait à peine vingt-cinq ans.

Quelque temps, il séjournait à Kayes, s'y engourdissait de chaleur et d'ennui dans l'air lourd du marécage; puis, un matin, se jetait dans la brousse, en route pour le Niger. Il était presque gai, sollicité par l'aventure, alerte sous le coup de fouet de la nouveauté, séduit aussi par l'approche du grand fleuve. Simone se faisait plus lointaine.

Alors commença l'existence libre; l'étape journalière, avec ses incidents, ses hasards, ses rencontres. Le convoi n'avançait que lentement, suivant le pas des porteurs soudanais, à travers une nature encore vierge où les routes étaient à tracer.

Parfois, sous les pieds des chevaux, on voyait surgir de vieilles négresses qui devinaient l'avenir et demandaient l'aumône. L'une d'elles lut dans les mains de William « qu'il mourrait heureux dans sa patrie ». Ce jour-là, le chef blanc resta sombre.

Dans les villages nègres, au milieu des bois, aux portes des cases, il s'arrêtait parfois, offrait des présents et demandait des

guides; mais souvent, hormis les femmes et les enfants, toujours curieux, il ne suscitait que de l'indifférence. Un vieux chef, interpellé, ne levait pas les yeux devant les étrangers et continuait, sans entendre, la lecture du Coran. William envia ces impassibles, dont rien ne pouvait troubler l'heure présente...

Son amour des bêtes grandit encore dans les solitudes; il s'y justifiait; les animaux rencontrés, ignorants de l'homme, ne le fuyaient pas; des oiseaux familiers, des perdrix, des pintades accompagnaient les voyageurs et volaient autour d'eux. Et, le soir, quand le feu s'allumait dans les clairières, de grandes chauves-souris tournaient autour des flammes, avec des battements lourds de leurs ailes d'argent. Les nuits étaient sereines; on s'endormait dans un incomparable silence. Cependant la lune, claire au ciel, attristait William : c'était elle encore, la même face blême, qui glaçait, là bas, les lames sur les grèves bretonnes... Elle le hantait, comme un témoin renseigné.

Mais toute torpeur, toute angoisse, tout regret, tout remords, soudain furent dissipés; une immense bande de vieil argent, dominatrice, soulignait l'horizon : c'était le Niger. Alors les blancs crièrent leur joie, levant les bras au ciel; les nègres, silencieux, saluaient le grand fleuve, âme et cœur du Soudan. William, conquis par la noblesse des lignes de la terre et de l'eau, dépouilla le vieil homme et se reprit à vivre. Comme jadis, en Bretagne, il respirait à pleins poumons l'air humide, le vent du large, accouru des lointains. Ce fleuve dont la coulée puissante a refoulé, vaincu les sables du désert, qui se déroule, grandiose, à travers l'éblouissante immensité des Tropiques soudanais, le Niger, avec ses horizons de brumes, ses fuites sur l'infini, est semblable à la mer et, comme elle, perfide; à ses rives, les flots battent pareils à ceux de la Méditerranée: parfois, quand le grand vent souffle du Sahara, le fleuve se réveille, s'anime, se révolte en vagues hautes; à perte du regard, de l'écume floconne et blanchit sa surface... C'est la tempête.

William, avec une reprise de mélancolie, y voyait flotter des algues violacées rappelant les bruyères de Pontus; y découvrait des falaises éboulées sur des grèves de gravier roux, comme là-bas encore; et des bancs de sable, des rochers dans des flaques, toujours comme là-bas... à mer basse, en Bretagne.

Pour augmenter l'acuité des rapprochements, un soir, au campement, un vieux negre racontait la légende d'une grande ville.

opulente jadis, Guidio, la Reine du désert bien avant Tombouctou, disparue en un jour, submergée par le fleuve, engloutie sous les eaux, morte — oui, ville morte, — comme Is, l'antique cité de l'Océan breton, que la mer a mangée, sur un ordre de Dieu...

En proie au mal du souvenir, William, dans cette rechute, opposait cependant un cœur plus assuré. Toutes les anciennes passions, les vieilles aventures lui semblaient si petites devant ses visions du matin et du soir... Il imaginait volontiers qu'il devrait encore attendre quelque temps ; puis qu'il reviendrait en France ; qu'il y trouverait une Simone repentante, ayant tout pardonné ; et, comme l'avait dit la sorcière noire, qu'il mourrait très tard, heureux dans sa patrie...

Mais, un soir, comme la pirogue glissait sur le fleuve apaisé ; comme dans le magnifique silence de l'eau, des rives, les lions descendaient au fleuve pour y boire, effrayant les hippopotames ruminant dans les herbes ; comme les marabouts, les flamants, les pélicans, les martins-pêcheurs d'azur, les aigrettes blanches, les merles bleus s'abattaient aux érables, à l'approche de la nuit, ou descendaient le fleuve, perchés sur un tronc d'arbre en dérive ; comme une paix souveraine, avec la cendre violette des larges crépuscules, tombait sur ce décor primitif de terre vierge encore, — brusquement, William frissonna, pris de fièvre. La voix changée, il demandait à boire, s'enveloppait dans ses couvertures, et, les yeux grands ouverts, continuait un rêve déjà bizarre. Mais bientôt tout se troublait dans sa cervelle devenue obscure ; il divaguait ; avec le délire, il parla de Simone : puis sombra tout entier dans une torpeur rigide, où seuls de longs frissons intermittents indiquaient l'existence.

Alors, sa pirogue, lentement, comme à regret, tourna sur elle-même et reprit la route déjà faite, repassa par les mêmes aspects, glissa sur les mêmes eaux. Mais il fallait des jours avant de rejoindre la première station ; et les bateliers de bronze secouaient la tête, pensifs, et doutaient d'arriver à temps. En effet, plusieurs fois, William faillit mourir...

Un matin, il s'éveilla de sa stupeur, salua le soleil, le fleuve, où s'abattait avec des cris stridents un vol de canards sauvages : il se retrouvait ; peu à peu ses idées se faisaient plus lucides, se coordonnaient jusqu'au raisonnement. Enfin il put calculer que depuis bien longtemps il gisait de la sorte sur ces planches humides..

Combien de temps ? Puis il regarda ses mains, fut épouvanté de leur maigreur, de leur couleur terre, déjà.

Il se sentit si faible que, subitement, il renonçait à la lutte ; un étourdissement le prit, il renversa la tête, se plaça pour mourir...

Mais, à cet instant, venu du large, le vent passa, chargé d'odeurs, vivifiant et fort ; le soleil, crevant un nuage, redoubla d'intensité ; les oiseaux criaient, chantaient la joie de vivre ; sur les grèves, des caïmans, engourdis de paresse, bâillaient dans leur sérénité... Brusquement encore de la rive un bruit parvint ; bruit de tam tam, de tambours indigènes, de chants rauques, de battements de mains. La pirogue passait devant un bal nègre : elle fut saluée par un redoublement de musique et de cris... Partout, la nature, les animaux, les hommes s'agitaient, témoignaient de leur vitalité, dans l'harmonie universelle ; alors William se redressa, farouche, cramponné à la vie, ne voulant plus, n'acceptant pas, luttant encore, et cette fois... pour vaincre. Il cria :

— Ah ! non ! ce serait trop bête !

Puis il éclata de rire, demanda à boire, interrogea ses nègres, leur annonça sa résurrection. Le soir, il était sauvé ; la fièvre le quittait ; la tête légère, il réapprenait l'existence ; — et sous la lune haute et claire, son équipage de bronze psalmodiait une mélopée traîneuse, un étrange cantique pour remercier les dieux.

Revenu à Kayes, pendant huit mois, il végétait encore ; peu à peu, il reconquit des forces, sortit de sa case. Un jour il vit un enfant blanc dans les bras de sa mère. Il songea que lui aussi avait un fils ; alors il se demanda s'il ne serait pas temps de revenir en France. Puis il refusa cette espérance ; deux ans seulement avaient passé depuis son divorce ; Simone ne devait pas avoir désarmé. Il fallait attendre.

La force revenue, il se rejeta dans la brousse ; recommença les jours d'errance et d'aventure ; et, tantôt enthousiaste des pays à découvrir, tantôt prisonnier des événements, il laissa couler trois ans encore avant de regagner Saint-Louis du Sénégal, première étape vers la France. Dans cette existence libre, en plein air, sous un soleil de feu, il avait bruni, s'était séché, bronzé ; une longue barbe roussâtre lui tombait sur la poitrine ; ses yeux clairs paraissaient encore plus intenses dans sa face plus noire, son visage, ses attitudes racontaient son histoire : c'était un homme.

A Saint-Louis, il s'interrogeait une dernière fois. L'heure était-elle venue ? A travers les incidents, les périls de ses voyages, toutes

les nuits, il avait songé à Simone, avait vécu dans l'espoir de la reprendre un jour, d'être absous, de retrouver sa maison, sa femme et son enfant. Son stage de douleur avait-il assez duré ? N'allait-il pas au devant d'une nouvelle misère ? Non, il jugeait les autres d'après lui-même. Il ne doutait pas que Simone eût regretté, pleuré ; qu'elle ne l'attendît depuis cinq ans ; qu'elle ne le reçût au seuil de leur maison, avec des bras ouverts et des lèvres données.

Tout haut, il prononça :

— Alors, maintenant ?

Et, tout haut, il répliquait :

— Oui, maintenant !

Il s'embarqua. Depuis un an Simone s'appelait Mme Saint-Jean.

Il traversa la France sans s'arrêter, brûla Paris, courut vers l'Ouest, sautant d'un train dans l'autre. A Landerneau, il commençait à renifler l'air natal, reconnaissait des aspects, des costumes, des visages familiers. Sur le quai, il entrait chez le loueur Jézékel et demandait une voiture pour Brignogan. Le patron parut, le considéra, et soudain, la face éclairée :

— Tiens, c'est vous, monsieur de Pontus ? vous avez forci... et noirci !

C'était lui le premier qui saluait William de son nom, sur cette terre déjà sienne... une émotion étrangla le jeune homme :

— Oui, c'est moi... Tout va bien... là bas ?

— Va bien... on vous espère... alors, de retour au pays ?

Et encore William disait : oui... Il n'osait pas interroger d'une façon plus précise, partagé qu'il était entre le désir de savoir et la terreur d'apprendre. Il comptait faire parler Jézékel en chemin, alors qu'ils seraient tous deux seuls dans la monotonie des landes ; mais c'était jour de marché, le patron dut rester à la ville ; à sa place, un gars hirsute, à l'air idiot, fut chargé de conduire le seigneur de Pontus à son noble manoir.

Il y a trois heures de petit trot, avec deux chevaux bretons, entre Landerneau et Brignogan...

C'était en février, le paysage était morne ; des bois dépouillés, trempés d'eau, des landes rousses, à perte de vue ; personne sur la route défoncée, bordée d'ornières.

Dès la sortie de la ville, le voyage s'annonçait mal ; d'abord, en travers du chemin, William apercevait le cadavre d'un grand

cheval blanc, allongé, rigide, les prunelles ternes, les dents découvertes dans un spasme de mort, et cette vue l'attristait comme un mauvais présage... Peu après, la pluie commençait à tomber, fine, droite, rayant le ciel, brouillant les aperçues, bornant l'horizon. Dans son landau antique, le voyageur fut bientôt traversé, trempé, transi. Roulé dans une couverture, il regretta les ciels d'Afrique.

Les chevaux trottaient lentement; la voiture avançait, silencieuse, dans une brume qui l'isolait...

William partit en songe. Cet homme, ce Jézékel, lui avait dit que tout allait bien là-bas ; qu'on l'espérait. Qui, ox? qui l'attendait, tous les jours ? Etait-ce à Pontus ou à Plounéour? Qui sait? peut être aux deux. Il se berçait d'images heureuses ; il arrangeait à sa guise la fin de cette journée. Il comptait les retrouver, tous à la fois, ceux qu'il aimait : sa femme, son enfant, sa mère et les vieux serviteurs et les durs paysans. Le temps avait calmé les rancunes, aplani les difficultés. Simone, sans doute, avouait qu'elle avait été trop sévère, trop inflexible; femme à présent, moins jeune, elle jugeait autrement ce qu'elle avait appelé jadis un crime et qui n'était, en somme, qu'une petite faute. Elle souhaitait, depuis de longs jours, une réparation, une reprise des temps heureux. Quel cri elle allait pousser à sa vue : surprise, joie, amour ! quelle fête ce serait ce soir au château !

Couvert de boue, le landau cahotait sous l'averse; résignés, le cocher, les chevaux, ruisselants, baissaient la tête. Successivement ils traversèrent Ploudaniél, Lesneven, Plouider. A peine le bruit de la voiture attirait-il quelques enfants effarés sur le seuil des portes mi-closes ; tout semblait abandonné, désert, et l'impression qui s'en dégageait était lugubre ; puis ce fut Goulven, triste ; enfin, Plounéour, morne : Brignogan, tragique ; le cocher alla droit au château de Pontus. Les vitres du landau, brouillées de pluie et de brume ne laissaient rien distinguer de l'intérieur. Aucun pêcheur, aucun paysan ne put apercevoir le passant mystérieux : William rentrait chez lui, masqué par la tempête, sans que nul n'en sût rien.

Devant la grille entr'ouverte, le cœur lui manqua. Sous la pluie rageuse, il dut s'arrêter, s'appuyer au bas-mur. C'était l'instant... qu'allait-il trouver dans cette maison qu'il apercevait là bas, derriere ces arbres?...

.. Une heure après, écroulé dans un fauteuil, le front dans les

mains, il écoutait en silence sa mère, qui, debout, commentait les désastres. Mais, de ce qu'elle disait, il ne saisissait plus qu'un murmure vague; il ne retenait rien qu'une suite de sons qui n'avaient pas de sens. Deux mots tintaient, sifflaient dans ses oreilles, persistants, inexorables : « Simone remariée. » Tout le reste était brouillard; assurément dans ce brouillard il y avait, cachées, mille certitudes de futures souffrances; il les négligeait pour le moment, remettait à plus tard l'inventaire angoissé de son domaine de larmes; il s'attachait uniquement à la principale expression de sa détresse : « Simone — remariée! »

De ce coup en plein cœur, il demeurait anéanti; il avait peine à croire que cela fût vrai; la sensation, d'abord lui avait paru étrangère, extérieure; ce n'était qu'après réflexion et répétition d'idée qu'il mesurait enfin l'étendue de sa misère. Et sa première conclusion fut un regret sincère de n'être pas mort en Afrique d'un coup de flèche ou d'un coup de fièvre.

Sa mère, non plus, Mme de Pontus, vieille âme étroite, réfugiée en Dieu, n'était pas faite pour atténuer sa stupeur, ni son tourment. Elle était sans délicatesse, avait tout dit brutalement, d'un bloc, avec des paroles dures, des phrases sans pitié. Peut être que cette mère jadis, s'était sentie jalouse devant l'immense affection de William pour Simone; la jalousie hantait leurs races; alors elle prenait sa revanche et triomphait. Enfin, William put dire :

— Et Roger?

— Roger? — répliqua Mme de Pontus, toujours amère. — Roger, il oublie son nom, vit dans la richesse, appelle sans doute M. Saint-Jean : mon père!

William se dressa; cette dernière hypothèse achevait sa déroute. Il cria :

— Allons, ce n'est pas fini! ce n'est pas fini! Le vent tourne sur la maison! Le maître est revenu!

— Ce qui veut dire? interrogea sa mère, effrayée enfin de son exaltation.

— Ce qui veut dire que je tuerai, s'il faut tuer! mais que je reprendrai le bien qu'on m'a volé! que je me vengerai tout à fait, comme un barbare que je suis!

Alors, devant la fureur de cet aventurier farouche et redoutable, Mme de Pontus regretta sa franchise, ou plutôt son parti pris C'était à l'enfant de jadis qu'elle avait cru parler; l'homme d'à

présent qui lui répondait; l'homme qui, pendant des années, n'avait vécu qu'avec des fauves et des nègres, et dont le vieux sang celte, surchauffé au soleil des tropiques, avait, peu à peu, reconquis la superbe violence des primitifs instincts.

Les jours suivants, William parcourut le pays en tous sens. On eût dit qu'il cherchait des témoins, qu'il accumulait les souvenirs. C'était autant de preuves qu'il se fournissait à lui-même ; le passé absolvait d'avance l'avenir, quel qu'il fût, tragique même. En ses courses, sa douleur se canalisa, son mal se classa; il vit clair dans son âme, établit des catégories.

D'abord, le coup de massue : Simone remariée; puis, détail réflexe et aggravant : mariée à Saint-Jean; à l'ancien compagnon de leur enfance; Saint-Jean qui, fatalement, avait dû lui rappeler Brignonan et Pontus, les grèves et William. Et, par cette évolution de sentiments jadis éprouvés par Simone, à son tour il s'indignait plus encore, souffrait plus profondément de cette trahison du passé tout entier que de l'acte de violente rupture entre la femme et le mari. Ah ! ce Saint-Jean, déjà vieux dans le temps... qui donc eût pu penser? Il était riche, très riche, voilà pourquoi Simone avait cédé. Comme une fille, elle s'était vendue... Oh! légalement, à coup sûr; mais, devant la vraie morale, quelle différence? Et, de son enfant, dans ses marchés honteux, elle avait fait un complice, bien mieux, un prétexte, le *prétexte!* Elle n'avait sans doute pas avoué qu'elle redoutât la misère pour elle-même, une dernière pudeur l'eût arrêtée à temps... Mais pour son fils... ah! pour son fils!! Et pour son fils elle s'était sacrifiée. Oh! léger, oh! joyeux sacrifice, elle était, à présent, une des belles dames de Paris qu'on voit passer au Bois, couchées dans leurs voitures; elle habitait une sorte de palais, dans une avenue silencieuse; elle recevait à sa table tous les heureux, tous les oisifs, toutes les injustices vivantes de ce monde pourri. On vantait le charme, la grâce de Mme de Saint-Jean. Elle souriait, sereine; si loin, en vérité, de la pauvre Bretagne et des châteaux croulants où les écus sont rares!... Une fille, en vérité, une fille!

A ces pensées, il hurlait de rage dans la nuit, se roulait dans le sable et songeait à tuer. Qui? Lui? elle? tous les deux! Comment? Puis il reculait devant l'horreur du sang, se raccrochait à des espoirs, se jurait de reprendre Simone à force de tendresse et de passion. Il était jeune, lui; Saint Jean était vieux!... Simone avait dû comparer... Il n'allait pas plus loin, repris de fureur jalouse;

mais, malgré tout, au fond du souterrain, il y avait une lueur.

Dans ces errances fiévreuses, au milieu des décors familiers, des arbres témoins, des pierres parlantes, une fois, le hasard le poussa jusqu'au cimetière de Plounéour, où dorment aussi les morts de Brignogan et les morts de Pontus. Il entra machinalement, séduit, tenté par la solitude et la mélancolie de ce champ de repos.

Il salua quelques tombes amies, écarta des herbes, relut des inscriptions, autrefois déjà lues. Mais, parmi les grisailles des dalles très anciennes, une blancheur l'attira. C'était une pierre nouvelle; quelqu'un s'étendait là, qui vivait encore au temps de son départ; il longea le mur, s'approcha dans le sillon tracé entre les tumulus.

Et, brusquement, l'inscription récente, gravée profondément dans la pierre neuve, lui sautait au visage, l'aveuglait, faisait pencher plus bas sa tête déjà lasse. Il voyait, il lisait : *Ci-gît Gabrielle Lekern*, etc... — Une date... Cela remontait à deux ans. Celle-là, non plus, n'avait pas pu l'attendre...

Alors, il s'informa. Il apprit que Gabrielle était morte à Brest, d'un mal indéterminé; les bonnes femmes disaient simplement : de chagrin; les belles dames : de langueur; les médecins : de consomption. En vérité, elle était morte d'amour; sa rupture avec William, le drame du divorce, le départ éperdu du jeune homme que chacun estimait un suicide, avaient coup sur coup détraqué cette âme chancelante. Elle qui, toute sa vie, avait joué avec l'amour en mourait à trente-quatre ans. Elle ne songea pas à lutter une seconde, à résister, à survivre; au contraire, quand elle comprit la mort possible, elle s'y abandonna délicieusement, alla même au-devant d'elle : la morphine fut sa dernière passion.

Elle s'éteignit sans souffrance dans les bras de son vieux mari qui l'avait prise en pitié, la voyant à ce point douloureuse; elle s'éteignit, les mains jointes, avec un sourire d'enfant. Petite âme trop futile, trop fragile pour affronter l'amour... vaincue, elle partait, reconnaissante.

On trouva d'elle une lettre où elle suppliait, en suprême grâce, qu'on l'enterrât en Plounéour, où dorment aussi les morts de Brignogan... Ce vœu fut obéi...

En proie à l'idée fixe, William continua sa poursuite des spectres. De Pontusval, il suivait le sable jusqu'à Goulven; traversait le Chaos; passait sous le Crapaud, sous le Moulin; coupait les dunes; tombait dans la grève de l'Enchanteur; et le clocher de

Goulven montait derrière des arbres. Partout, debout, assise, couchée, partout il revoyait Simone, enfant, jeune fille, femme.

Il ne s'arrêtait pas à la petite auberge où, tant de fois, ils avaient déjeuné sous les branches, aux premiers jours de leur mariage; il la fuyait, faisait un long détour pour ne pas l'entrevoir.

Un soir, surpris par la nuit, comme la lune était haute, il prit le chemin de la mer qui longe le charnier de Goulven; et subitement il frissonnait; on passait peu par là. C'était sinistre. Des carcasses, des squelettes de chevaux gisaient sous le ciel, les jambes en l'air, culbutés dans le fossé; au clair de lune, des ossatures blanches luisaient lugubrement; mais les plus récents cadavres étaient plus affreux encore; un d'eux semblait lever la tête, hennir vers la lune, en découvrant ses dents. Une odeur de peste en voyage chargeait l'alentour; des corbeaux, perchés çà et là, faisaient sentinelles, montaient la garde autour de leurs charognes...

Alors William se souvint d'un jour, où, avec Simone, il était venu par cette route, jadis... quand ils étaient enfants; venu sans savoir quelle horreur les attendait au passage. Et, dans sa mémoire jalousement fidèle, il revit une petite fille toute pâle, les yeux énormes, dont les jambes, rompues de terreur, refusaient d'avancer et ne pouvaient pas fuir.

Ainsi, il rapportait tout à elle. Triste ou joyeuse, chaque remembrance faisait saigner une fois de plus son cœur déjà criblé d'innombrables blessures. Mais il était inévitable qu'il souffrît de la sorte. Où qu'il allât, il y avait un fantôme; chez lui-même, au château de Pontus, tout criait : « Simone ! »

Il n'avait pas osé encore rentrer dans la chambre de la jeune femme, restée vide de son ancien départ. Il passait devant la porte avec une crainte religieuse; parfois il écoutait, comme s'il eût espéré y entendre une voix.

Mais dans le corridor ce n'était que du silence et de la désolation. Quand il traversait le village, des vieux, idiots, ou des femmes, naïves, lui demandaient si Madame n'allait pas bientôt revenir? La plupart des paysans n'avaient pas compris, n'avaient pas essayé de comprendre. Le *Divorce?* Enigme, mystère! — et le curé d'ailleurs avait dit que cela n'existait pas.

Lorsqu'on l'interrogeait ainsi, William s'étonnait lui-même de pouvoir de pas crier; ne pas répondre par des injures ou des blasphèmes à ces innocents qui doublaient sa douleur.

Il affermissait sa voix, se forçait au sourire, répliquant d'un air gai :

— Merci, merci, mes amis!... Oui, oui... elle reviendra, bientôt!

Mais, au sortir de ces rencontres, il allait se cacher dans quelque trou des rocs, restait des heures à hurler ses angoisses, à poursuivre des chimères, tandis que la mer, en montant, l'éclaboussait encore.

Peut-être avec cette existence fût-il devenu fou: mais, un matin d'avril, il dit brusquement à sa mère :

— Je pars pour Paris!

Un soir, après le dîner, Simone et Saint Jean étaient seuls dans la bibliothèque qui lui servait aussi de cabinet de travail; il aimait à recevoir là, — dans cet endroit où toute sa jeunesse inquiète s'était passée dans des songes, — cette femme qui lui avait apporté la réalité sincèrement heureuse. Assis à sa table, il la considérait en face de lui, à demi couchée dans un large fauteuil; et ce qu'ils disaient était banal sans doute, sans intérêt précis; mais c'était doux, intime et suffisant pour eux. Par les fenêtres ouvertes, on entendait la voix de Roger jouant sur le perron; le bruit de la rue n'arrivait qu'atténué par la largeur des cours. Il y avait une quiétude exquise dans l'air. Simone dit :

— Jean!...

Il se levait, allait à elle :

— Mon enfant...

Elle lui tendait la main; il s'asseyait près d'elle, écoutait ses projets, approuvait tous ses rêves. Elle vivait entourée d'adorations; il fallait qu'elle surveillât ses paroles, car le moindre désir vaguement exprimé, était exaucé sur l'heure; et parfois c'était fou, elle regrettait. Pour elle, rien n'était trop beau; trop cher, Saint Jean disait :

— Pour qui donc serait ce, si ce n'était pour toi?

Parfois Simone songeait que la destinée était quitte vis-à-vis d'elle; elle lui avait remboursé en joies présentes les tristesses subies. Alors, elle frissonnait, dans une terreur de l'inconnu.

Mais, aux jours actuels, elle était comblée; à Mme d'Estérel, qui lui demandait une fois :

— Eh bien! votre mari?

Elle répliquait sans hésiter :

— Parfait!

Et ce mot, elle le prononçait avec fierté, la voix vibrante, la tête haute, l'œil radieux, comme une femme d'exception qui n'a plus rien à désirer.

En effet, ce magicien qui, du jour au lendemain, changeait sa

misère en richesse, son isolement en éternelle parade, sa suprême détresse en magnifique joie ; ce magicien avait été aussi mieux qu'un époux, un amant, — un amant attentif, appliqué dans son rôle, connaissant le secret des belles nuits trop brèves. Et quand Simone lui tendait la main, il y avait dans ce geste l'expression discrète de toutes les reconnaissances. Peut-être, sans savoir, était-elle imprudente. Un observateur plus avisé eût remarqué qu'après six mois de mariage Saint-Jean lentement, insensiblement, se marquait de fatigues. Le cerne de ses yeux était profond ; et souvent ses joues se tachaient d'un point rouge vif ; le matin il marchait un peu voûté, les jambes indécises. Mais Simone, enfermée en elle-même, ne s'en apercevait pas ; quant à lui, Jean Saint-Jean, il eût éperdument nié, attesté les grands dieux que jamais sa santé n'avait été aussi belle. Il est difficile de se plaindre lorsqu'on souffre de joie...

Ce soir d'avril, où nulle obligation ne les appelait au dehors, ils vivaient l'un pour l'autre délicieusement. Ils commençaient, eux aussi, à avoir des souvenirs. Depuis les dix-huit mois qu'ils étaient mariés, ils avaient promené leur extase sous des ciels différents, ne demandant à chaque pays que de servir de cadre à leur bonheur en route. Ils s'étaient aimés en Italie, en Espagne, sur la montagne ou le long des mers bleues ; ils avaient été heureux partout ; et cette suite de visions, qui se faisaient déjà lointaines, reculait devant leur mémoire dans une fuite d'or, une perspective d'enchantements.

Ce dernier hiver, ils étaient demeurés à Paris, avaient donné des fêtes, prodiguant la splendeur tout autour de leurs pas. Aussi les soirs de sollitude gardaient-ils pour eux un charme rare, une saveur d'intimité peu coutumière. Ils les goûtaient, religieusement.

Vers neuf heures, Roger monta suivi de Marceline. Elle n'avait pas résigné ses fonctions, la vieille dévouée ; toujours elle habillait, déshabillait son maître, lui croisait les mains et lui bordait ses draps. L'enfant grandi, plus brun, plus fort, plus vivace, se jetait dans les bras de sa mère, s'y roulait passsionnément ; puis, d'un bond, il courait à Saint-Jean :

— Bonsoir, ami !

Alors, l'ami le saisissait à son tour, l'embrassait à pleines joues et le rendait à Marceline, qui l'emportait triomphante ; c'était à elle, ce petit-là ! Et la porte fermée, on entendait encore les éclats de rire de Roger continués le long des corridors.

« Bonsoir, ami! » Ce seul mot détonnait dans la scène, eût surpris un spectateur de hasard; naturellement, on concluait à la trinité familiale : le père, la mère, l'enfant. Hélas, non! le père était l'*Ami*. Ah! ce mot, ce qu'il avait été pesé, discuté avant son adoption définitive; c'était Roger qui l'avait employé de lui-même, sans que personne ne le lui soufflât. Du reste, il avait une façon particulière, une façon à lui de prononcer ce mot : *Ami;* il y mettait de la tendresse et de l'exaltation nerveuse, comme en tout ce qu'il disait à des êtres aimés. Cet enfant s'annonçait volontaire et passionné jusqu'à la violence. Il chassait de race...

Roger parti, Saint-Jean parlait de lui longtemps encore, il allait avoir six ans, c'était un personnage. Bien dirigé, cet enfant-là serait capable de tout; d'ailleurs avec son nom, sa fortune, à quoi ne pouvait-il prétendre?

Saint-Jean s'animait, établissait l'avenir à grands gestes. C'était une de ses manies les plus fréquentes; il se complaisait à disposer des événements selon ses désirs; il n'admettait pas d'obstacles; ou, s'il les admettait, c'était pour les réduire en poudre, à l'instant même.

Roger de Pontus serait ce qu'il voudrait!... Parbleu!...

Simone, les yeux mi-clos, écoutait, rêveuse. Déjà, elle voyait Roger sous les divers habits, uniformes ou livrées de la gloire Elle hésitait dans son choix... militaire? Pourquoi faire, puisqu'il n'y a plus de maréchaux? Marin? même raison : plus un seul amiral. L'Académie, l'habit vert, la gloire littéraire...? Oui, certes, mais avec autre chose; pas rien que cela tout seul... ce n'était qu'une distraction. En y réfléchissant, elle aurait assez aimé que Roger devint un soldat glorieux, doublé d'un grand poète : un lord Byron avec un peu plus de campagnes, et surtout un moins bref destin...

Puis ils s'arrêtaient pour rire, tous les deux, de leurs chimères. Leur héros pour l'instant dormait à poings fermés sous les regards de Marceline, avec un polichinelle en travers de son lit...

— Ne cherchons pas si loin, mon enfant, disait Saint-Jean; ne vous vieillissez pas à plaisir. Quand Roger sera un grand homme, je ne serai plus, moi, qu'un petit souvenir...

Elle s'irritait, lui reprochait ces vilaines idées, attendrie, attristée aux images funèbres. Elle et lui souffraient d'une sensibilité excessive; pour un souffle, ils vibraient; pour un mot, ils étaient émus jusqu'aux larmes; et cette agitation morbide, cet énervement

continu n'était qu'une résultante des nuits sans sommeil et du prolongement des étreintes heureuses.

Saint-Jean surtout était touché. Avec terreur, il retrouvait les anciennes sensations, du temps de sa jeunesse, alors qu'il dépensait, qu'il prodiguait sa vie aux successives débauches.

Encore une fois, il était pris de vertige au contact de la foule dont le mouvement l'hallucinait ; encore une fois, il voyait devant ses yeux, — ouverts ou fermés, — danser des mouches de feu dans un azur verdâtre. N'importe, il résistait.

Par quel secret? On ne sait... Il continuait d'aimer jusqu'à l'épuisement...

Et, ce même soir encore, lorsque, lentement, onze heures tombèrent, en sons graves, des cloches d'une église, il sourit à Simone et l'entraîna dans sa chambre.

Cette chambre donnait sur le faubourg. Simone, un moment seule, s'approcha de la fenêtre, s'y accouda. La rue était déserte ; cependant, sous un réverbère, un homme était arrêté. La jeune femme considérait cette silhouette noire, haute, immobile. Soudain, elle recula, prise de peur ; elle murmurait :

— Que fait-il là, cet homme? Il ressemble à William!...

Puis elle haussa les épaules, se traita de visionnaire, se rassura, oublia tout ; Saint-Jean entrait.

Cette même nuit, Marceline eut un rêve. Elle rêva qu'elle était au pays, sur la route de Pontus. Il faisait beau ; les genets étaient d'or, sur la lande verte ; la mer était toute bleue et jolie ; des pêcheurs passaient près d'elle, en chantant. Tout le monde avait l'air content. Et voici qu'au fond de l'allée ombreuse elle apercevait le château de ses maîtres ; mais, avec ravissement, elle constatait que les vieilles pierres noires étaient devenues blanches et neuves ; que la tour démantelée se redressait intacte, avec ses créneaux fiers ; un aspect de richesse et de puissance réjouissait ses vieux yeux fidèles. Un miracle avait eu lieu. Elle éprouvait une telle joie qu'elle s'éveillait en larmes, les mains jointes. Hélas! C'était un rêve, et pourtant elle en resta troublée. Elle croyait aux présages, surtout quand ils étaient heureux.

Depuis quelques mois, la vieille, elle aussi, désarmait. Elle commençait à croire tristement que William était mort ; puis l'opulence dans laquelle elle vivait l'impressionnait ; enfin, à soixante-dix ans presque, elle renonçait à espérer des choses qu'elle ne verrait pas. Pour elle encore, Saint-Jean s'était montré très bon,

très doux ; si elle restait incapable de l'aimer, elle le haïssait moins. Elle comprenait qu'il chérissait Roger, et cette idée la rendait plus maniable. Cependant, elle vivait, farouche, toujours à l'écart, ne s'occupant que de l'enfant ; les domestiques, par ordre, la respectaient. Elle avait, libres, ses allées et venues. Comme le matin, dès six heures tous les jours, elle allait à la messe, une clef lui avait été remise d'une porte de service, porte de jardiniers, de palefreniers, qui donnait directement de la cour sur la rue. Elle entrait, sortait à sa guise ; oubliée, effacée, nul ne s'inquiétait d'elle ; elle reconnaissait que son sort était plutôt enviable ; pourtant, une terreur l'obsédait : de mourir dans la ville maudite, loin du clocher de Plounéour. A cela, elle se résignait mal.

(A suivre.) MAURICE MONTÉGUT

LES MILLIARDAIRES AMÉRICAINS (1)

(Suite)

LE PRISONNIER VOLONTAIRE

La prison de Raymond Street, à Brooklyn, a en ce moment, parmi ses hôtes, un singulier millionnaire que ses millions ont conduit à la tombe, comme dans le cas de Leslie Hines. La seule différence qui sépare l'ancien cow-boy et le moderne richard, c'est que Josiah J. White est vivant et qu'il pourrait revoir le jour s'il le voulait. Mais son féroce entêtement le tient tout aussi solidement enfermé dans sa cellule que le trépas tient Leslie Hines dans sa fosse du Nébraska. En réalité, tous deux ont à tout jamais disparu du monde des vivants et cela par la faute de leur fortune.

Josiah J. White était encore fort loin d'être riche quand il s'éprit d'une adorable héritière de Connecticut, ornée de trois millions de dot. Il réussit à se faire aimer et, pour bien persuader à tout le monde que les trois millions de sa fiancée n'étaient pour rien dans sa demande en mariage, il signa, avant les noces, une acte par lequel il s'engageait à ne rien accepter d'elle, cette fortune devant échoir aux enfants à venir. On eût dit que ce défi au Dieu Dollar lui avait porté chance. A partir de ce jour, ses affaires prospérèrent comme par miracle. Très intelligent, extrêmement actif et travailleur, il vit rapidement les millions rouler dans ses coffres. Bientôt, il s'installa dans le quartier aristocratique de Brooklyn nommé *Columbia-Heights*, au milieu des millionnaires les plus exclusifs, dont il ne tarda pas à devenir l'ami. Derrière sa maison, une admirable terrasse s'étendait, commandant la vue d'East River et de la mer. Le jardin était orné des fleurs les plus rares et les plus précieuses. C'était vraiment une résidence princière.

(1) Voir les *numéros* de *La Lecture*, depuis le 28 avril.

Pendant dix ans, Josiah J. White s'y montra parfaitement heureux. Pourtant, à mesure que s'accroissait sa fortune, on remarquait en lui l'éclosion de multiples excentricités. Elles ne tardèrent pas à prendre des proportions telles que ses voisins rompirent toutes relations avec lui. On le pria même de donner sa démission de membre du club de Brooklyn. Pour le consoler de ces déboires, sa femme, qui seule avait conservé toute sa tendresse, déchira l'engagement conclu avant leur mariage. Josiah J. White, d'abord touché de cette marque d'affection, recommença bientôt à étonner le voisinage par ses allures. Sur ces entrefaites, sa femme mourut. Elle laissait toute sa fortune à son fils, alors âgé de cinq ans, et nommait son mari administrateur de la totalité des biens de la communauté, montant à peu près à 20 millions.

Il y avait une déclaration à faire au fisc. Josiah J. White, prétendit que sa femme et lui étaient infiniment moins riches qu'on ne le disait et que les valeurs laissées par la défunte ne dépassaient pas 150.000 francs. On s'étonna fort de la modicité de cette somme. Le collecteur des taxes, M. Abbott, ouvrit une enquête et acquit la conviction qu'une première somme de 3 millions avait été frauduleusement soustraite à la déclaration. Malheureusement, la preuve de ce fait était des plus malaisées à faire. Pendant des mois, des détectives spéciaux filèrent Josiah J. White pour essayer de savoir où il avait caché les fonds qui manquaient. Entre temps, on le citait devant la Cour, à laquelle il répondait invariablement qu'il n'avait rien dissimulé du tout et qu'il ne comprenait pa l'entêtement du collecteur Abbott.

Il ne s'agissait que de lui faire payer l'impôt sur les successions. Ses biens eux-mêmes n'étaient aucunement menacés. Mais Josiah J. White se contentait de répéter : « Tous ces collecteurs sont des voleurs. Si je les laissais faire, mon enfant et moi, nous serions bientôt sur le pavé. On veut nous voler, mais je ne céderai pas! »

Après six mois de recherches inutiles, Josiah J. White fut déclaré coupable de fausse déclaration par serment et un mandat d'amener fut lancé contre lui. On croyait qu'après une condamnation, il consentirait plus facilement à payer ce qui lui était réclamé. Mais le millionnaire n'entendait pas de cette oreille. Il se retira dans sa magnifique propriété de Stamford et commença la série de marches et de contremarches qui devaient dépister les poursuites.

Tous les mois, à peu près, on le voyait apparaître inopinément à

Brooklyn. Pendant une heure ou deux, il se promenait dans les rues, puis disparaissait sans laisser de traces. Du reste, dès qu'il avait réintégré sa maison de Columbia Heights, les détectives ne pouvaient plus rien faire que guetter sa sortie. Les portes de la maison étaient assez massives pour résister à toute tentative d'effraction. De temps en temps seulement, à l'une des fenêtres supérieures, apparaissait la tête grise de Josiah J. White : « Eh! bien, mes amis, criait il aux hommes de police, pourquoi n'arrêtez-vous personne? Allez donc pincer cette canaille d'Abbott, qui veut dépouiller les honnêtes gens!. Vous n'aurez pas perdu votre journée! »

La surveillance continuait de plus belle, mais huit jours après, bien que personne n'eût vu s'ouvrir les portes de la maison, on signalait la présence de Josiah J. White à Stamford ou ailleurs.

Enfin, en s'introduisant dans le jardin de Columbia Heights pendant son absence, on eut le mot de l'énigme. Une porte dérobée communiquait avec une haute muraille de pierre dominant Ferman Street; et, une nuit, les hommes appostés virent descendre le long de cette muraille une vieille femme voilée, qu'ils connaissaient bien pour l'avoir aperçue maintes fois dans le voisinage. Ils l'arrêtèrent, soulevèrent le voile, et découvrirent les traits énergiques de Josiah J. White.

Le millionnaire récalcitrant fut écroué à la prison de Raymond Street.

Cela se passait en 1890, il y a neuf ans. Depuis cette époque, on a maintes fois proposé au prisonnier de lui rendre sa liberté, moyennant le paiement des droits de succession. Il s'y est toujours refusé, alléguant qu'il était fort pauvre et qu'il était dans l'impossibilité de satisfaire aux exigences du fisc.

L'an dernier, Josiah J. White tenta une évasion vraiment audacieuse.

Le ministre d'une paroisse extrêmement riche de New-York lui ayant fait parvenir une corde, il trouva le moyen, pendant une nuit très sombre, de forcer la porte de sa cellule avec des outils spéciaux.

Il attacha sa corde à l'appui de la fenêtre et commença sa périlleuse descente, d'une hauteur de plus de 20 mètres, sur le pavé de la rue. Il y arriva sans encombre. Le ministre l'attendait dans la rue avec une voiture. Après quelques minutes d'une course échevelée, il réussissait à prendre un train matinal qui l'emme-

nait dans le Connecticut. Mais sa fuite avait été remarquée et la police se remit en chasse.

Le fugitif se croyait hors de ses atteintes. Nombre d'hommes de loi affirment même qu'il avait raison. Pourtant, huit jours plus tard, le Shériff Creamer cernait sa maison, y pénétrait avec des agents, enfonçait les portes de la chambre à coucher et s'emparait de Josiah J. White, après une résistance désespérée. On mit les menottes au vieillard, on lui lia les pieds et le cortège reprit le chemin de la prison de Raymond Street.

On croyait universellement qu'après cette évasion infructueuse, Josiah J. White se résignerait à payer. A la stupéfaction générale, il se montra plus intraitable encore que par le passé. Seulement, au lieu de s'emporter, il se plaint; au lieu de menacer, il prie. On a découvert, à l'abri dans une maison de banque, une somme de 700.000 francs lui appartenant. Il a refusé de s'en reconnaitre propriétaire. On dit qu'il compte beaucoup sur sa vieille amitié avec le président de la Cour suprême Gaynor, pour obtenir sa libération.

Mais, de son côté, le collecteur Abbott affirme que Josiah J. White ne sortira pas sans avoir payé. Il est inutile d'ajouter que cette situation a fourni matière à de nombreux paris dans le monde des Quatre Cents, où l'entêtement de Josiah J. White est du reste unanimement approuvé.

EXCENTRICITÉS COLLECTIVES

Voilà, n'est-il pas vrai, une riche galerie d'excentriques? Il me sera permis d'insister sur une constatation. Ce serait une erreur grave de croire que ces types sont des excentriques nés et que leurs actes se seraient aussi bien produits, sinon de façon aussi retentissante, dans le cas où la fortune les aurait fait naitre dans un monde différent. Leurs excentricités, il faut le dire bien haut, sont nées de leur milieu, des rivalités, des luttes, de l'étrangeté des rapports sociaux, comme une sorte de fièvre contagieuse dont les individualités ont été presque toutes atteintes. J'ai signalé déjà ce besoin de se singulariser qui domine tous les autres dans l'âme du multi-millionnaire américain et de sa famille. On peut-être per-

suadé qu'il demeurera la cause réelle de tous ces traits de mœurs que nous venons de passer en revue. Et s'il en fallait une preuve de plus, après tant d'autres, je pourrais la fournir incontinent.

Dans ce monde bizarre des Quatre-Cents, une sélection s'est déjà faite. Quatre cents, c'était beaucoup trop ! Le nouveau *set*, l'élite des excentriques, la fine fleur, le dessus du panier, s'est séparé du reste, qu'on considérait comme ayant gardé de trop sérieuses attaches avec le bon sens. Le *Smart Set* ne comprend plus aujourd'hui, au lieu des *Four Hundred* (Quatre-Cents), que les *Ninety* (Quatre-vingt-dix). C'est là qu'ont pris place, tout d'abord, Mme Stuyvesant Fish, dont je narrais plus haut les extravagances et qui eut récemment, avec Mme Lorrillard Ronald, une si violente querelle, par voie téléphonique, et formulée dans un vocabulaire tellement audacieux, que l'employé du téléphone se vit obligé de couper la communication. Mme Fish considère comme son plus beau titre de gloire le fait d'avoir été la première victime — sans blessures, du reste — d'un accident d'automobile aux États-Unis. Près d'elle, Mme Carley Havemeyer, dont le mari a été tué accidentellement d'un coup de pistolet, il y a environ un an, ce qui ne l'a pas empêchée de faire montre de son talent d'écuyère, de jouer au polo, de faire courir et de laisser répandre le bruit de ses fiançailles avec Fred. W. Beach, qui ne fut démenti que longtemps après.

Voici Mme W. K. Vanderbilt, dont le dernier souper a coûté plus de 500.000 francs et qui a déjà mangé plusieurs fortunes. Voici Mme Adolph Ladenburg, autrefois rivale de Mme Carley Havemeyer comme écuyère, mais qui a abandonné ce sport, où elle ne pouvait parvenir à écraser sa rivale, pour le yachting, où nulle ne saurait rivaliser avec elle, car elle gouverne elle-même son « trente-quatre pieds » *Hero*, et doit passer, au printemps prochain, les examens de capitaine au cabotage. Voici Mme Arthur Kemp, plus connue sous le nom familier de *Baby Belle*, et qui détient un record peu enviable, celui du poids, car elle n'a que vingt ans et pèse déjà 200 livres. Voici Mme Olive Harriman, dont le dernier exploit est tout récent. Au dernier bal des Légumes, donné par Mmes Hewitt, les deux brus de Cooper Hewitt, elle se présenta habillée en tranche de pastèque, costume qui lui avait coûté 20.000 francs, éclipsant ainsi totalement Mme Harry Mac Vickar déguisée en oignon et qui n'avait guère dépensé que 12.500 francs. Voici Mme Clarence Mackay toute fière de dépenser

annuellement plus de 600.000 francs pour ses robes, etc., etc.

Et les hommes se montrent à la hauteur de leurs émules du sexe faible.

J'ai déjà eu l'occasion de signaler à mes lecteurs le cas de Mme Howard Gould, ancienne pensionnaire de la troupe de Buffalo Bill, qui partit du Cirque pour arriver au Milliard. Voici aujourd'hui Stephan Van Rensselaër qui nous offre la contre-partie de cet extraordinaire avatar. Il part, lui, du Millard pour arriver au Cirque.

Ce n'est cependant pas le premier venu, que Stephan Van Rensselaër junior !

Il est apparenté aux plus vieilles familles américaines.

Il descend de l'illustre « Patroon » d'Albany et de New-York, il est le petit-fils de John Hecksher, neveu de Mme John Christoph Wilmerding et appartient aux plus respectables Knickerbockers débarqués de la *Mayflower*.

Mais c'est en même temps un fêtard incorrigible, la fleur des clubmen new-yorkais, l'instigateur des folies les plus saugrenues, l'âme des excentricités les plus bruyantes et les plus sensationnelles.

Comme il faut bien avoir une profession — surtout en Amérique — ou faire semblant d'en avoir une, Stephan Van Rensselaër s'est fait courtier et possède un office au numéro 26 de Broad Street.

Mais il s'occupe surtout d'équitation, de yachting, de canotage, de cyclisme, de boxe et en général de tous les sports existants.

Au commencement d'août dernier, un Cirque connu sous le nom *Carlysle's Wild West Show* vint donner une série de représentations à Highland Park, près d'Orange (New-Jersey), où notre clubman était alors en villégiature. Stephan Van Rensselaër fut séduit dès la première de ces représentations à laquelle il assista. Quand elle fut terminée, il se fit présenter à M. Carlysle, le propriétaire du Cirque, et sollicita de lui l'honneur de figurer dans sa troupe.

Il ne s'était pas nommé, et M. Carlysle, peu désireux d'admettre dans son personnel une non-valeur, demanda au candidat un échantillon de ses talents. L'épreuve fut favorable, car, après quelques leçons supplémentaires, il fut convenu que le jeune homme serait présenté au public avec le costume, si populaire en Amérique, de Rough Rider.

Son début eut lieu quelques jours plus tard. Les *numéros* qu'il exécutait n'avaient, en eux, rien de bien nouveau et, sans parler des cow-boys du Far-West, les écuyers des cirques européens vous les ont fait connaître depuis longtemps. Ils comprenaient la présentation de deux chevaux montés à nu, un pied sur la croupe de chacun d'eux, puis le jet du lasso, le saut des cerceaux, etc.

Quand la troupe commença à défiler autour de la piste au son des trompettes, Stephan Van Rensselaër prit part à cette démonstration, perdu dans la foule des écuyers. Son tour venu, il gagna le milieu de l'arène et commença ses exercices. Le public, cependant, se tenait sur une froide réserve. Le régisseur annonça alors que le spectacle qui lui était offert représentait une charge de Rough Riders. Il n'en fallut pas davantage pour déchaîner l'enthousiasme. Mais, en même temps, on examina l'écuyer avec plus d'attention, et de nombreux spectateurs s'aperçurent qu'il n'était autre que Stephan Van Rensselaër, le richissime clubman connu de tous.

A la représentation du lendemain, ses amis, prévenus, vinrent en foule. La charge des Rough Riders et les autres exercices furent salués d'applaudissements unanimes. Mais, en même temps, la famille du jeune clubman avait été prévenue. Ces respectables personnes poussèrent les hauts cris et leur indignation prit même une orme telle que, craignant de sévères mesures, Stephan Van Rensselaër renonça à ses triomphes équestres. Il donna purement et simplement sa démission et quitta le cirque Carlysle les larmes aux yeux.

Ses adieux furent offerts à la troupe de la Carlysle's Wild West Show dans un banquet monstre dont elle ne perdra pas de sitôt le souvenir. Plusieurs écuyers prolongèrent même pendant quelques jours leur séjour chez leur hôte. Et cette excentricité a mis en émoi la plupart des héritières du monde des Quatre-Cents, si bien que Stephan Van Rensselaër est assailli, depuis ce moment, de propositions de fiançailles. Il est probable qu'il ne se décidera qu'en faveur d'une jeune personne capable de lui tenir tête en matière d'excentricités.

CONCLUSION

Et maintenant, il nous faut bien bien conclure! Car, de tout cela, résulte un enseignement qui donne sa raison d'être à cette

étude. Si diverses que ces excentricités puissent paraître, elles dérivent toutes d'un seul et unique sentiment. Le chien de miss Adèle Horwitz, le palais des Doges de Mme Stuyvesant Fish, les escapades de miss Eleanor Sedley, les robes de miss Pauline Astor, les chaussures de miss Joséphine Brooks, la ruine de Leslie B. Hines, l'emprisonnement de Josiah J. White, sont autant de manifestations différentes, contradictoires même en apparence, d'un état d'âme immuable et commun à toutes et à tous : l'amour immodéré de la réclame, que ces âmes primitives confondent volontiers avec la gloire. Occuper l'attention publique est leur seul rêve, et la preuve en est facile à faire, car ce développement des excentricités a coïncidé exactement avec l'habitude prise par les journaux américains de s'y intéresser et d'en faire part à leurs lecteurs.

Peut-on croire une seconde qu'en reconstruisant sur les rives de l'Hudson le château de la Malmaison ou en se commandant un lit d'or massif, M. Vanderbilt et miss Virginia Fair obéissaient à des préoccupations esthétiques ? Le palais n'aurait jamais été reconstruit et le lit ne serait pas sorti du néant, si les mille voix de la presse américaine n'avaient pas dû clamer au monde attentif ces deux événements capitaux. L'excentricité des milliardaires américains est née du bavardage des reporters. C'est par là sans doute qu'elle périra quelque jour.

Le public commence en effet à s'émouvoir de ces folles prodigalités et de la mentalité qu'elles dénotent de la part de leurs auteurs. Les ouvriers, exploités et pressurés par ces tyrans de l'industrie moderne, se mettent à supputer combien leur coûtent de misères et de larmes les folies des filles et des femmes de leurs maitres. Il en résulte un sentiment de haine qui va croissant et dont les explosions pourraient bien ne se pas faire longtemps attendre. Malgré les articles dithyrambiques de certains journaux, la population travailleuse de l'Amérique se refuse à voir un sujet d'orgueil national et un bonheur patriotique dans ce fait que miss Consuelo Vanderbilt est devenue duchesse de Marlborough et que miss Leiter, la sœur même du jeune écervelé qui se ruina en essayant d'accaparer le blé, s'asseoit, aux côtés de lord Curzon, sur le trône vice-royal des Indes anglaises. De toutes parts, les associations des *Knights of Labour* (Chevaliers du Travail) retentissent de cris de colère. Les excentricités sont tenues pour des provocations. La moindre crise économique précipiterait les événements.

Quelques rares personnalités de cet Olympe de la richesse, et notamment M. Chauncey M. Depew, ont commencé déjà à sonner la cloche d'alarme et à faire entendre les paroles de la saine raison. Le pasteur Hammond, mari de miss Emily Vanderbilt Sloane. tonne en chaire contre les folies dangereuses des potentats de la Cinquième Avenue. De tous les coins du pays, une sourde rumeur s'élève, indice des rancunes et des griefs des humbles. Et voici déjà que le parti démocrate, battu aux dernières élections présidentielles par M. Mac Kinley, candidat des milliardaires, comprenant quel parti il peut tirer de cette exaspération latente, a choisi la lutte contre ces aristocrates nouveaux, comme plate-forme pour la prochaine bataille politique. M. Bryan a entrepris depuis plus de six mois la campagne de conférences préparatoires de l'assaut définitif. De toutes parts, les Etats du Sud s'organisent, des comités se forment, des ligues s'instituent contre l'ennemi commun. Il n'y a pas un mois que Mme C.-K. Davis et sa chienne *Beebe* ont été huées de compagnie dans une gare de Géorgie. Il n'y a pas quinze jours que Rockefeller a été injurié à Pittsburg.

L'étoile des milliardaires pâlit. Si elle vient à s'éteindre, ils n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes. Dans le milieu intéressé, on paraît compter, pour le salut des multimillionnaires, sur la génération de demain. Vaines illusions ! Après avoir vu ce que valent ceux d'aujourd'hui, nous verrons, dans le prochain chapitre, ce que nous promettent leurs enfants !

HIER ET AUJOURD'HUI

Si je n'ai pas été inférieur à la tâche que j'avais entreprise, j'ai dû montrer quel danger l'existence des multimillionnaires actuels constituait pour le pays dans lequel s'est développée cette variété de parasites économiques. Il me reste à examiner si ce danger, né avec la génération présente, est appelé à disparaître avec elle; si, en un mot, les rapaces oiseaux de proie qui dévorent la richesse de l'Amérique sont des entités particulières à l'époque de transition que nous traversons, et si demain les verra disparaître à tout jamais.

Il est des despotes qui emportent dans la tombe leur pouvoir absolu. Les fondateurs d'empires auxquels leurs conquêtes ont

survécu ne sont que de rares exceptions historiques. Ni César, ni Alexandre, ni Napoléon n'ont laissé après eux d'héritiers de leur puissance. En sera-t-il ainsi des potentats de l'argent? Les colossales fortunes des Vanderbilt, des Astor, des Rockefeller vont-elles s'éparpiller à tous les vents, comme les empires de Rome et de Macédoine? Cette si grosse question nous amène à examiner les successeurs de nos multimillionnaires d'aujourd'hui. Que nous promet la génération nouvelle, aux mains de qui va passer le sceptre économique de l'Amérique? Que devons-nous attendre d'elle? Quelles espérances ou quelles craintes l'avenir doit-il faire naître en nous?

J'ai constaté déjà que les multimillionnaires n'étaient pas volontiers prolifiques. Chez eux, les nombreuses familles sont rares. Mille et une causes, que j'ai énumérées au cours de cette étude, et dont les principales sont : la volonté de maintenir sur une seule tête la fortune familiale, la futilité des femmes qui se refusent à porter le fardeau de la maternité, et aussi l'existence, pour ainsi dire en partie double, des ménages de multimillionnaires, ont agi de telle sorte qu'aujourd'hui, pour un enfant qui meurt, c'est souvent une famille qui s'éteint. Cela amène encore une agglomération des fortunes qui, après deux générations, menacent de s'accumuler sur une seule tête. Aussi, si, dans l'avenir, les multimillionnaires devaient être moins nombreux qu'aujourd'hui, ils seraient, par contre, encore plus riches. Mais leur nombre même ne décroîtrait guère, les Trust devant continuer à fabriquer sans relâche des fortunes nouvelles, dont les heureux possesseurs viendraient à leur tour s'agglutiner à la masse déjà existante des rois de l'argent de la Cinquième Avenue.

De ces nouveaux venus, nous n'avons point à nous occuper pour le moment. Selon toute vraisemblance, ils seront exactement pareils à ceux que nous voyons éclore aujourd'hui. Ce qu'il nous faut examiner de près, ce sont donc les héritiers directs de nos multimillionnaires actuels. Ceux-là, nous les connaissons, nous les avons sous les yeux, nous les voyons se développer et grandir, ces futurs monarques dont nous aurons à subir le joug, et nous pouvons, de leur examen, tirer les réponses aux questions que nous posions tout à l'heure. Et il est d'ores et déjà une dissemblance capitale entre les pères et les fils, dissemblance qui ne fera que s'accentuer avec les années et tout à fait grosse de conséquences imprévues.

Le multimillionnaire d'aujourd'hui travaille sans cesse. Si c'est un *self made man*, s'il est né pauvre et a conquis ses millions par un mélange de chance et d'habileté, il aura beau exagérer sa morgue insolente, mépriser les hommes et se cuirasser le cœur contre toutes les misères qui l'entourent et qu'il a causées, il n'en demeurera pas moins en relation avec les souffrants. Il aura vu, pendant des années et des années, les ouvriers de ses usines, les *clercks* de sa maison de banque, les employés de ses magasins user leur vie et leurs forces dans la conquête de sa fortune. Sans doute, il ne se souciera pas de diminuer leurs charges, mais il saura que ces charges existent. Des réclamations solidement appuyées, une menace de grève, ces mille rumeurs de révolte latente qui montent à de certains moments des masses désespérées, pourront, sinon l'apitoyer, au moins l'émouvoir de la crainte des représailles. Il tendra la corde autant qu'il le pourra, mais il ne la brisera pas, sachant que ses ouvriers ne seraient pas seuls à en souffrir et qu'une part des sacrifices retomberait sur lui. S'il n'est pas foncièrement féroce, comme le sont certains de ses confrères, il diminuera même la somme des misères ambiantes, autant qu'il pourra le faire sans léser ses propres intérêts. Il en sera de même des fils des multimillionnaires qui sont aujourd'hui des hommes faits. Ceux-là ont accompagné leur père à l'*office*, ils ont été ses collaborateurs et ses associés jusqu'au jour où la mort du chef de la famille a fait passer le sceptre en leurs mains. Aussi ont-ils, de façon générale et sauf exception, bien entendu, adopté la ligne de conduite paternelle. Ils se sont purement et simplement substitués à leur père, dans la très grande majorité des cas. Ils ont été à leur tour des *business-men*, après avoir vécu, pendant leur enfance, de la vie des autres jeunes gens simplement aisés de la bourgeoisie américaine. Ils se sont assis, sur les bancs de l'Université, côte à côte avec des condisciples moins favorisés qu'eux. La bonne égalité d'Harvard et de Yale a, pour un temps au moins, marqué sur leur cerveau son empreinte bienfaisante.

Mais il en va tout autrement aujourd'hui. Jamais héritier présomptif, prince de Galles ou Dauphin de France, n'a été élevé plus à l'abri du contact de l'humanité, que le sont les enfants actuels de nos multimillionnaires. Pour ses parents, le bébé est comme une pièce de collection, comme un animal de grand prix, dont on s'enorgueillit sans mesure. A peine est-il au monde qu'il doit déjà tenir son rang, par le luxe dont on le couvre, par le train de mai-

son qu'on lui constitue, par le nombre des domestiques attachés à sa minuscule personne. Prenons au berceau l'un de ces bébés extravagants.

L'HÉRITIER PRÉSOMPTIF

Celui-là n'est pas encore un enfant. C'est un petit animal rose et blanc, sans conscience, presque sans vie, un tout nouveau-né, le fils de Harry Payne Whitney et de Mme Whitney, née Vanderbilt. Il est apparenté à toutes les familles de milliardaires, étant le descendant du Commodore, l'arrière petit-fils de William Vanderbilt, le petit-fils de Cornelius Vanderbilt et de William C. Whitney, et comptant parmi ses proches, outre les Vanderbilt et les Whitney, les French, les Wilson, les Payne, les Sloane, les Shepard, et la duchesse de Marlborough et les Stuyvesant et le marquis d'Anglesey. Millions et parchemins combinés.

On ne lui a pas donné de nom, jusqu'à présent. Les gens bien informés affirment qu'il s'appellera comme son père, Harry Payne Whitney. Mais on lui a donné bien autre chose. Le jour même de sa naissance, une énorme queue de luxueux équipages s'allongeait devant la demeure paternelle, au coin de la Cinquième Avenue et de la Cinquante-septième Rue. Ses riches parents apportaient chacun leur petit cadeau. Son grand-père Vanderbilt donnait une lourde chaîne d'or, avec une agrafe de diamants et supportant un fer à cheval, également paré de diamants. Les Whitney avaient choisi un hochet fait d'une dent d'éléphant incrustée d'or et de pierres précieuses, au bout de laquelle des clochettes d'or tintinnabulaient la métallique chanson qui est comme l'hymne national des milliardaires. Des Wilson, il recevait une garniture de turquoises entourées de diamants. Des Sloane, un collier de corail complètement monté en diamants. Sa layette était un présent de sa grand'mère, Mme Cornelius Vanderbilt. Nous ne la décrirons pas, car il nous faudrait la puissance du dénombrement qui a fait la gloire d'Homère. Nous jetterons simplement un coup d'œil sur le total de la facture : près de 400.000 francs !

Le ménage Payne Whitney avait déjà un enfant, une fille, Flora Payne Vanderbilt Whitney, reléguée bien loin aujourd'hui par la venue de l'héritier du nom et des armes. La pauvre petite

n'est pas autorisée à pénétrer près de ce personnage de quelques semaines.

Plus heureux qu'elle, j'ai été admis à visiter les appartements du futur roi de l'argent ! Dans un berceau d'or émaillé, suspendu à quatre montants de même métal et de même ornementation, j'ai pu voir l'espoir de la famille dormant d'un bon sommeil sous son dais de soie bleu ciel garni de dentelles anciennes de Venise. Le berceau est complètement enveloppé de rideaux assortis au dais, ce qui nuit à la libre respiration de l'enfant, mais produit un effet décoratif charmant. Les draps et les taies d'oreiller sont brodés au plumetis en soie bleu clair, au grand ennui du bébé, dont ces reliefs grattent désagréablement la peau tendre. Enfin, c'est une profusion de rubans, de dentelles, de broderies, d'or, diamants, à faire rêver un prince asiatique.

Trois femmes sont chargées de veiller sur l'enfant ; toutes trois sont des gardes malades diplômées. Quatre fois par jour, un examen médical a lieu, avec un appareil de la plus amusante solennité. Les médecins sont au nombre de quatre et viennent, le premier à huit heures du matin, le second à une heure après-midi, le troisième à sept heures du soir et le quatrième à minuit. On les a choisis aussi nombreux pour pouvoir contrôler leurs déclarations les unes par les autres. Chacun d'eux, aussitôt la visite terminée, doit rédiger un bulletin médical qui est immédiatement téléphoné aux principaux membres de la famille et affiché ensuite dans le grand hall de l'hôtel. Les médecins qui les rédigent reçoivent 250 francs par visite, soit 1.000 francs par jour, pour cette seule formalité. Le bulletin du matin contient en outre l'appréciation du médecin en chef sur la façon dont la jeune mère a passé la nuit.

Si ridicule qu'un pareil formalisme puisse sembler, il est en somme tout à fait inoffensif, sauf pour la bourse de M. Harry Payne Whitney senior, qui peut supporter de plus rudes assauts. Mais il nous est, par contre, un présage de la façon dont cet enfant sera plus tard élevé. Je n'ai pu, en voyant sa petite sœur Flora, complètement délaissée pour lui, m'empêcher de songer, comme je sortais de l'hôtel, à cet effrayant livre de Dickens qui s'appelle *Dombey and Son;* et je faisais des vœux, à part moi, pour que la ressemblance des situations se bornât à la ressemblance des noms, Florence Dombey et Flora Whitney, d'autant qu'il m'avait semblé démêler, dans les traits vagues encore du nouveau-né, quelque

chose de l'impression de fatigue mise par Dickens sur la pâle figure du petit Paul.

CORNELIUS V VANDERBILT

Voilà déjà que les petits multimillionnaires se numérotent comme les monarques. Le cousin de Harry Payne Whitney, le fils de Cornelius Vanderbilt et de miss Grace Wilson, devenue Mme Vanderbilt malgré l'opposition formelle de la famille de son mari, est dès à présent désigné sous le nom de Cornelius V Vanberbilt, comme on dit Richard Ier Plantagenet ou Nicolas II Romanoff. Il est âgé d'un an et quelques mois et préoccupe déjà l'opinion publique en Amérique, gloire dont, jusqu'à présent, il paraît fort peu se soucier. Le vieux Vanderbilt, celui qui est mort dernièrement à Newport, ayant refusé jusqu'au dernier moment de pardonner à son fils sa mésalliance avec miss Grace Wilson, son petit-fils n'est pas élevé dans la *vieille* demeure familiale des Vanderbilt, ainsi appelée parce qu'elle compte déjà cinq ou six ans d'existence. Cornelius V est l'hôte de son grand-père maternel, Robert T. Wilson, au numéro 608 de la Cinquième Avenue. Le dit Robert T. Wilson, un peu pour faire pièce à son viel ennemi, et beaucoup par ostentation, a monté sur un pied extraordinaire la maison de son petit-fils.

Deux bonnes, aidées d'un médecin, veillent nuit et jour sur le berceau de Cornelius V, et cela depuis le jour de sa naissance. Il possède déjà son premier et son deuxième cocher, une lingère, une couturière et deux hommes de peine pour les gros travaux de son appartement. Au point de vue de l'hygiène, les principes de la science moderne lui sont appliqués dans toute leur rigueur. Jamais personne n'est autorisé à l'embrasser, le baiser pouvant être un véhicule de germes morbides. Peut-être le médecin aurait-il consenti à faire exception en faveur de sa mère, mais celle-ci a donné l'exemple de la soumission avec une facilité que certains ont trouvée excessive. Elle s'en est consolée en dotant son fils de la plus invraisemblable garde-robe qui ait jamais existé.

Cornelius V ne porte jamais que du blanc. Les appartements qui lui sont consacrés sont revêtus d'émail blanc du plancher au plafond. Sa garde-robe comprend soixante vêtements blancs, dix chapeaux ou bonnets, trente garnitures de dessous complètes, le

tout d'une blancheur immaculée. Il fait trois toilettes par jour, il porte au cou un collier de perles d'une valeur de 60.000 francs. Sa voiture de promenade est une merveille. C'est, bien entendu, une petite voiture d'enfant que l'une des deux bonnes pousse dans les allées du parc, escortée de deux gigantesques valets de pied pour éviter les chocs pénibles et prévenir les rencontres fâcheuses. Cette voiture, tout entière émaillée en blanc, a coûté 3.900 francs, sans compter les garnitures de fourrures blanches, qui dépassent 500 francs pièce.

Je ne voudrais pas m'étendre sur un inventaire de toilette dont les détails, malgré leur excentricité, pourraient finir par devenir fastideux. Qu'il me suffise de dire que jamais, au grand jamais, pareille excentricité de luxe ne fut déployée pour un enfant. Les plus modérés estiment à 200.000 francs le coût actuel de sa garde-robe. Un de ses chapeaux est désormais historique. Il est orné de trois admirables plumes d'autruche du blanc le plus pur et de la perfection la plus rare. Ces plumes étaient destinées au prince de Galles et devaient figurer dans le boudoir de la princesse. Mme Vanderbilt réussit à les enlever, pour une somme fantastique, au fournisseur habituel de l'héritier présomptif d'Angleterre, qui, malgré sa philosophie bien connue, ne dissimula pas son mécontentement Le père du jeune possesseur de ces merveilles dit avec fierté « Oui, ce sont les plumes que le prince de Galles aurait été si heureux de posséder. J'en suis fâché pour lui, mais mon fils en était tout aussi digne. »

Le pauvre bébé, par exemple, vit toujours seul ; j'entends qu'aucun autre enfant n'est admis auprès de lui. Il ne sort de ses appartements que pour sa promenade quotidienne et il y rentre aussitôt qu'elle est terminée. Jamais il ne paraît chez son père ni chez son grand-père. Ceux-ci vont lui rendre visite, à d'assez rares intervalles. Cornelius V est considéré, même par ses parents, presque comme un souverain et traité comme tel.

LE PETIT JACK ASTOR

Après le bébé, petite chose presque inerte et encore vagissante, après le tout le petit enfant, voici le garçonnet qui a déjà sa personnalité et chez qui cette invraisemblable éducation commence à porter ses premiers fruits.

Au numéro 840 de la Cinquième Avenue demeurent John Jacob Astor, et son fils William, plus connu, on ne sait trop pourquoi, sous le nom de « Jack » Astor. Ce jeune héritier présomptif de la plus vaste fortune territoriale que soit au monde, accomplit en ce moment sa huitième année. C'est un enfant sombre, triste, morose, moins en raison de son caractère naturel que de son étrange éducation.

Comme Cornelius V Vanderbilt, Jean Astor est toujours seul. Une aile entière du palais de son père lui est consacrée, et il y passe son temps de la façon la plus maussade, sans que jamais un petit camarade de son âge vienne partager ses jeux et égayer sa solitude. Sa maison se compose d'une gouvernante française, qui a la haute main sur l'organisation générale; de deux femmes de chambre, de deux valets de chambre, de deux valets de pied, de deux cochers et de six garçons d'écurie. Tous les jours, Jack Astor sort en voiture, seul avec les deux valets de pieds debout derrière et avec le cocher. La gouvernante française suit dans une autre voiture et exerce sa surveillance. Elle ne doit le laisser parler à personne. Rencontre-t-il d'autres enfants dont les parents sont avec les siens en relations d'amitié ou même de parenté, il salue et poursuit sa route. Robinson Crusoé n'était pas plus solitaire sur son île déserte.

En revanche — et c'est certainement là l'innovation dont son père et sa mère se montrent le plus fiers — ses cuisines sont montées sur un pied vraiment inimaginable. Chaque matin, le premier valet de chambre présente à Jack Astor, sur un plat d'argent, le menu élaboré et préparé par le premier chef de cuisine, et Jack examine ce menu, le modifie suivant ses goûts ou se contente de l'approuver purement et simplement. En tout cas, la gouvernante française se prononce en dernier ressort. Elle écarte impitoyablement les sucreries et confiseries que Jack Astor pourrait consommer en assez grande quantité pour se rendre malade et contresigne ce menu *ne varietur*. Il est fort rare que la maman elle-même se préoccupe de ces détails.

Parfois — cela se présente une ou deux fois par mois au maximum — Jack Astor est conduit cérémonieusement dans les appartements de son père. Ce sont ses grandes joies. On lui permet de jouer quelques instants avec le sabre paternel ; car, en milliardaire qui se respecte, John Jacob Astor a équipé, pour la guerre cubaine, une compagnie de volontaires, dont il s'est naturellement attribué le commandement, mais qui a fort peu fait parler d'elle au cours

des opérations. Il est résulté de tout cela un sabre magnifique qui, seul peut-être, a réussi à faire battre le cœur du petit Jack, comme étant l'unique chose qu'il ne puisse posséder.

Le seul compagnon du pauvre enfant, dans son éternelle solitude, est un minuscule piano, construit spécialement pour lui et avec lequel il passe des journées entières, cherchant à démêler les notes et à reproduire les airs d'opérette qu'il entend fredonner par la gouvernante française. Il va sans dire qu'il ne prend aucune leçon de musique. Il n'a appris, jusqu'à présent, qu'à lire, un peu à écrire et à compter. Ses parents se proposent de lui faire faire son éducation entière dans ses appartements. On engagera dans le but les professeurs les plus célèbres, à n'importe quel prix; mais, sous aucun prétexte, on ne consentira à le laisser vivre de la vie de collège ou d'université. Quand on lui parle de cela, John Jacob Astor répond que les rois de France, d'Angleterre et d'Italie ou les empereurs de Russie ne sont jamais allés au collège. Et quand on lui objecte l'exemple des fils de Louis-Philippe, il répond, non sans une nuance de dédain, « qu'un Astor doit chercher des modèles au-dessus de lui, et non au-dessous ! » Aux yeux du milliardaire américain, le Roi citoyen avait le tort grave de s'embourgeoiser avec trop de facilité.

Il ne faudrait pas croire que le petit Jacob Astor soit seul de son espèce, parmi les enfants des multimillionnaires. A quelques détails près, tous sont élevés de la même façon et le procédé employé par John Jacob Astor ne diffère pas très sensiblement des méthodes suivies par ses pareils. Il est simplement plus perfectionné, en ce sens qu'il est arrivé à supprimer complètement tout contact avec le monde extérieur. Mais la vie isolée de l'enfant est la règle dans la Cinquième Avenue tout entière, quand il y a des enfants, ce qui n'arrive pas souvent. En tout cas, la mode en est bien prise aujourd'hui, et les enfants à venir seront élevés comme celui-là, d'après le même système, aggravé encore par les inventions que l'imagination de ces affolés d'outrecuidance ne manquera pas de leur suggérer.

QUELQUES RÉSULTATS TYPIQUES

On n'a pas besoin de grands efforts pour deviner les conséquences de pareilles folies. Sortis de la première enfance, les

héritiers des multimillionnaires sont de pauvres petits êtres incapables de toute action, voire même de toute pensée. Cette perpétuelle solitude amène avec elle une véritable atrophie du cerveau, l'absence de fonctions se répercutant nécessairement sur la vigueur de l'organe. Nous allons en avoir la preuve avec les deux fils d'un multimillionnaire célèbre, George M. Pullmann, l'inventeur des wagons-salons qu'il a baptisés de son nom.

Dès leur naissance, George M. Pullmann junior et Walter Sanger Pullmann, qui étaient jumeaux, étaient cités pour leur beauté et leur force. L'éducation qu'ils reçurent mit rapidement bon ordre à cette anomalie. Eux aussi furent soigneusement tenus à l'abri de tout contact avec le vulgaire, et chambrés dans des appartements où ils ne tardèrent pas à s'étioler, physiquement et intellectuellement. Au lieu de les envoyer au collège, on les entoura de gouvernantes et de précepteurs, chargés de leur inculquer toutes les connaissances humaines, mais en conservant pour eux les égards dus à leur naissance et à leur position sociale. Il en résulta naturellement que George et Sanger Pullmann n'apprirent littéralement rien du tout. Les précepteurs faisaient pourtant de leur mieux; mais tous durent, les uns après les autres, renoncer à une tâche aussi ingrate. Le seul plaisir, la seule occupation des deux jumeaux, était de briser tout ce qui leur tombait sous la main et de tyranniser par surcroit les animaux qui se trouvaient à leur portée. Quand les précepteurs se plaignaient à M. ou à Mme Pullmann, ils étaient immédiatement mis à la porte et remplacés par d'autres qui ne réussissaient pas mieux.

L'expérience si désastreuse qu'il avait faite de l'éducation à domicile, décida cependant M. Pullmann à user du collège. Ce fut avec toutes sortes de précautions. On conserva les précepteurs et on fit conduire deux fois par jour George et Sanger Pullmann à l'école préparatoire d'Harvard. Ils étaient tous deux placés en compagnie d'enfants beaucoup plus jeunes; pourtant, à la fin du premier examen, le principal du collège dut annoncer à M. Pullmann que, sur une classe de 148 élèves, Sanger se trouvait 147e et George 148e.

Il va sans dire que cela ne diminuait en rien leur argent de poche. Tous deux étaient littéralement cousus d'or. Ils vivaient dans un luxe inouï, jetant l'argent à poignées et nuisibles à tout le monde. Une de leurs joies était de se procurer des chiens d'espèce féroce et de les lancer contre leurs maîtres ou leurs cama-

rades. Leurs vacances se passaient en Europe, dans les déborde ments de toute sorte, que leur jeune âge rendait plus dangereux encore. Les amies de Mme Pullmann en étaient arrivées à redouter pour leurs fils la fréquentation de ces deux excentriques, ce qui en dit long sur ce sujet.

En présence d'une pareille obstination, leur père prit une résolution héroïque et envoya George et Sanger Pullmann dans une école d'apprentissage manuel. L'expérience fut, s'il se peut, plus désastreuse encore que celle de l'école préparatoire d'Harvard. Ils avaient à cette époque dix-huit ans, et avaient déjà mangé à eux deux plus de 8 millions de la fortune paternelle. Comme dernier essai, on les envoya dans une école particulière de Pottstown, en Pensylvanie. Ils s'y rendirent avec leur train habituel de précepteurs et de domestiques, dans le wagon-salon le plus luxueux qui existe au monde. Mais cela ne fit pas l'affaire de leurs condisciples et, en présence des protestations soulevées et de l'inutilité de ses efforts pour en faire disparaître la cause, le maître de l'établissement dut renvoyer George et Sanger Pullmann à leurs infortunés parents. Ce fut la dernière tentative. Mais il faut rendre à George et à Sanger Pullmann cette justice qu'elle n'altéra en rien leur tranquillité naturelle, et qu'ils ne s'émurent en aucune façon du chagrin très réel qu'ils causaient à leur père et à leur mère. Ils se déclarèrent même fort satisfaits que leur père se montrât enfin convaincu de leur absolue impuissance à ne rien apprendre. Mais cette joie ne devait pas être de longue durée.

Comme ils revenaient d'un voyage en Europe et racontaient en ma présence leur embarras dans Paris, où ils avaient dû se faire accompagner d'interprètes, une vieille amie de leur mère qui se trouvait là ne put s'empêcher de s'écrier: « Comment, vous, vous avez eu besoin d'interprètes? Avec toutes les facilités qui vous ont été offertes, vous n'avez pas pu apprendre assez le français pour vous tirer d'affaire tout seuls? »

George Pullmann baissa la tête sans répondre. Mais je ne voulus pas laisser perdre cette occasion de lire un peu dans l'âme d'un aussi remarquable produit de l'éducation des milliardaires et j'entraînai George Pullmann dans un coin du salon pour le confesser.

— Oui, me dit-il avec un soupir, il n'y a pas dans tous les Etats-Unis deux enfants aussi ignorants que nous. Nous en savons moins, Sanger et moi, que les garçons de notre âge qui n'ont jamais été à

l'école. Jamais on ne nous a dirigés. Je le dis quelquefois à Sanger. Personne, élevé comme nous, n'aurait jamais pu réussir à rien !

Et, comme j'insistais pour avoir des détails, il continua :

— Quand nous venions de Chicago à New-York avec notre mère, c'était toujours dans notre wagon salon. On nous traitait comme des nababs. Nous descendions à l'hôtel Windsor, mais nous n'aimions pas y rester et nous préférions flâner dans la ville. Alors, notre mère nous faisait suivre par des commissionnaires chargés de veiller sur nous. Vous devinez s'ils nous gênaient! Je me souviens qu'une fois, pendant toute une semaine, nous nous amusâmes à renverser la voiture d'une pauvre vieille marchande de pommes ; ou bien, nous déposions sur le trottoir des écorces d'oranges, pour faire glisser et tomber les passants. Nous dépensions des sommes énormes de la manière la plus ridicule. Mais que pouvait-on espérer d'enfants élevés comme nous l'avions été?

Chose singulière, leur père ne cessait de leur apprendre à mépriser souverainement le commerce et l'industrie, qui avaient pourtant fait sa fortune. Mais le pitoyable résultat auquel il était parvenu finit par lui ouvrir les yeux. Dans son testament, il a limité la rente annuelle de ses fils à 15.000 francs. Cette somme doit leur être remise par versements hebdomadaires, et ils doivent venir toucher en personne leur rente d'une semaine. Toute semaine non touchée est perdue pour eux. On répète bien partout que leur mère leur donne d'autres subsides, mais, en tout cas, ils ne reçoivent pas, en une année, ce qu'ils voudraient dépenser en quelques jours.

Récemment, pour essayer de se réhabiliter, ils sont entrés comme employés dans la Compagnie de chemins de fer fondée par leur père. Au bout d'une huitaine de jours, on dut les congédier, impropres qu'ils étaient à toutes les besognes.

Au physique, George et Sanger Pullmann sont deux jeunes gens malingres et chétifs, dont la santé est des plus compromises. Leur unique occupation est d'absorber des grogs au whisky et de jouer aux cartes. Ils sont parfaitement inutiles aux autres et à eux-mêmes. Jamais ils ne recherchent une jouissance d'un caractère intellectuel, si faible soit-il. L'énormité de leur ignorance dépasse tout ce qu'on peut rêver, et certaines de leurs reparties, formulées pourtant de la façon la plus ingénue, ont les honneurs des nouvelles à la main des petits journaux humoristiques.

Ce testament de George M. Pullmann senior devrait être médité par tous les multimillionnaires qui ont une postérité. Le document est long et même, parfois, quelque peu diffus. Mais il y a des constatations qui sont de véritables *meà culpa*, d'ailleurs un peu tardivement poussés. J'en traduirai simplement ce codicille.

« Etant donné qu'aucun de mes deux fils n'a développé ce sentiment de responsabilité qui est indispensable, à mon avis, au possesseur de grandes propriétés ou de sommes d'argent considérables, je me vois douloureusement contraint, comme je le leur ai explicitement déclaré à eux-mêmes, de limiter mes prévisions testamentaires à leur simple entretien. En conséquence, je veux que, de l'ensemble de ma fortune, mes exécuteurs testamentaires distraient des valeurs mobilières en quantité suffisante pour constituer deux capitaux produisant un revenu net annuel de 3.000 dollars chacun. Les revenus de l'un de ces capitaux seront donnés à mon fils George et ceux de l'autre à mon fils Walter Sanger.

C'était Mme Pullmann qui avait été instituée légataire universelle des millions de son mari. Au lieu de comprendre, comme ce dernier, à quel point elle avait été coupable envers ses deux fils et d'essayer un remède tardif, elle s'éleva violemment contre le testament et soutint que le testateur n'avait plus sa tête à lui. Un procès fut même commencé pour obtenir l'annulation du testament. Il ne fut interrompu que lorsque les conseils légaux de Mme Pullmann eurent déclaré à l'unanimité le succès impossible.

Aujourd'hui, Mme Pullmann en a pris son parti. Elle continue à subvenir aux besoins de ses fils, mais d'une façon, en somme, détournée, pour ne pas paraitre, aux yeux des autres, se révolter contre les dernières volontés de son mari. Et George et Sanger Pullmann, plus inutiles que jamais, mais un peu honteux maintenant de leur ignorance et de leur insuffisance, poursuivent le cours de leurs exploits, en attendant le jour où ils pourront librement contracter quelque mariage bien excentrique, bien disproportionné avec telle ou telle fleur du demi-monde américain.

(A suivre.) L. DE NORVINS.

Le gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

JOHN BARRINGTON COWLES

Il y a peut-être quelque témérité de ma part à déclarer que j'attribue la mort de mon pauvre ami John Barrington Cowles à une cause surnaturelle. Je sais bien que, étant donné l'état actuel du sentiment public, il faudrait une série de preuves bien fortes en vérité pour faire accepter la possiblité d'une telle conclusion.

Je me bornerai donc à rapporter aussi brièvement et aussi simplement que je pourrai, les circonstances qui ont amené ce triste événement, laissant au lecteur le soin de tirer lui-même ses déductions. Peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour faire la lumière sur ce qui est pour moi inexplicable.

C'est à l'Université d'Edimbourg, où je terminais mes études de médecine que je fis la connaissance de John Barrington Cowles. Nous occupions chacun une chambre sur le même palier d'une maison de Northumberland Street, et lorsque nous nous connûmes mieux, nous prîmes en commun un petit salon où nous nous faisions servir nos repas. De cette façon se forma entre nous une amitié que ne troubla jamais le moindre dissentiment, jusqu'au jour de sa mort.

Le père de Cowles était colonel d'un régiment stationné aux Indes. Il servait à son fils une fort jolie pension, mais ne lui donnait guère d'autres signes de son affection paternelle, écrivant rarement et toujours très brièvement.

Mon ami, qui était né lui-même aux Indes, tenait de son pays d'origine une nature affectueuse, ardente, et ressentait vivement cette indifférence de son père à son égard. Sa mère était morte, et il n'avait aucun parent qui pût combler le vide de son cœur. Aussi, avec le temps, il se prit pour moi d'une affection qu'il est rare de rencontrer entre hommes, et même lorsque un sentiment plus tendre et plus profond s'empara de lui, l'amitié qui nous unissait n'en fut nullement atteinte.

Cowles était un beau garçon, bien pris, élancé avec un teint olive à la Velasquez et de grands yeux noirs très doux. J'ai rarement rencontré un homme mieux fait pour exciter l'imagination d'une femme. Son expression habituellement rêveuse et même langoureuse, s'animait tout d'un coup, lorsque dans le cours de la conversation se présentait un sujet qui excitait son intérêt. Alors son visage se colorait, ses yeux brillaient, et il parlait avec une éloquence qui lui gagnait sur-le-champ tous ceux qui l'entendaient.

En dépit de ces avantages naturels, il menait une vie retirée, se tenant à l'écart de la société des femmes, et consacrant tout son temps à l'étude. Il était considéré comme un des meilleurs étudiants de l'Université et il avait remporté de nombreux succès aux divers concours de l'Ecole de médecine.

Avec quelle netteté je me rappelle la première fois où nous la rencontrâmes! Maintes et maintes fois j'ai repassé dans mon souvenir toutes les circonstances de cette rencontre en essayant de retrouver l'impression exacte qu'elle produisit sur moi, à ce moment où mon esprit était dégagé des influences qu'il subit forcément par la suite. Toutefois ce n'est pas sans difficultés que je parviens à éliminer les sentiments que la raison ou les préventions firent naître en moi avec le temps.

C'était à l'ouverture de l'Exposition de l'Académie royale de peinture, en 1879. Mon pauvre ami était un enthousiaste de l'art sous toutes ses formes: une note harmonieuse en musique, un ton délicat dans un tableau procuraient un plaisir exquis à sa nature sensitive. Nous étions allé voir l'exposition, et nous nous tenions dans le grand salon central, quand je remarquai à une extrémité de la salle, une jeune femme admirablement belle. Je n'ai jamais de ma vie vu un ensemble aussi parfait de beauté classique. C'était le type grec dans toute sa pureté, le front était large, très bas, aussi blanc que le marbre, encadré d'un nuage de cheveux bouclés qui lui faisaient comme une auréole, le nez droit et bien dessiné, les lèvres un peu épaisses, le menton gracieusement arrondi et cependant suffisamment développé pour indiquer une force de caractère peu commune.

Mais c'étaient surtout ses yeux — ses yeux extraordinaires! Ah! si je pouvais seulement donner une faible idée de ce regard changeant, passant de la dureté de l'acier à une douceur exquise, de sa puissance de commandement, de son intensité pénétrante, se fon-

dant tout à coup en une expression de faiblesse féminine! — Mais j'empiète sur des impressions futures.

Elle était accompagnée d'un jeune homme de haute taille, très blond, et que je reconnus aussitôt pour un étudiant en droit, avec lequel je m'étais rencontré plusieurs fois. Archibald Reeves — c'était son nom — était un grand beau garçon, étudiant amateur, qui donnait le ton de la mode, et que l'on était sûr de trouver mêlé à toutes les histoires qui se passaient à l'Université; depuis quelque temps cependant, on n'entendait plus guère parler de lui, et le bruit courait qu'il allait se marier. Evidemment, pensai-je, c'est sa fiancée. Je m'assis sur une banquette au centre de la salle, et je les suivis des yeux, tout en feignant de lire le catalogue.

Plus je la regardais plus j'étais frappé de sa beauté, qui retenait toute mon attention. De proportions parfaites, elle avait des mouvements si harmonieux, un port si gracieux, que c'est seulement par comparaison que l'on s'apercevait qu'elle était de taille plutôt au-dessous de la moyenne.

Comme je demeurais les yeux fixés sur elle, Reeves s'absenta laissant la jeune femme seule dans la salle. Tournant le dos aux tableaux, elle se mit, pendant l'absence de son compagnon, à examiner la foule des visiteurs, d'un air assuré, sans sembler se préoccuper le moins du monde des yeux qui se braquaient sur elle avec curiosité, attirés par sa beauté et son élégance.

Une main appuyée sur le cordon de soie rouge qui courait autour de la salle elle se tenait debout dans une posture languissante, tandis que ses yeux allaient d'un visage à l'autre avec autant d'insouciance que s'ils se fussent portés sur les portraits qu'elle avait derrière elle. Tout à coup je vis son regard prendre une expression de fixité, d'intensité telle que je suivis la direction de ses yeux me demandant qui, dans cette foule, pouvait attirer si fortement son attention.

John Barrington Cowles était penché sur un tableau qu'il examinait avec attention, se présentant de profil, dans une pose qui faisait ressortir sa beauté. Il avait complètement oublié tout ce qui l'entourait, et toute son âme était absorbée par le tableau qu'il avait devant lui. Ses yeux brillaient, et une coloration rose était montée à ses joues olives. La jeune femme continua à tenir son regard fixé sur lui avec un air de profond intérêt jusqu'au moment où mon ami sortit de sa rêverie avec un tressaillement, et se retournant, leurs yeux se rencontrèrent. Elle détourna immédia-

tement son regard, mais les yeux de Cowles demeurèrent fixés sur elle quelques instants. Il avait déjà oublié le tableau, et son âme était redescendue sur terre.

Nous la revîmes encore une ou deux fois, et chaque fois je remarquai que les yeux de mon ami s'attachaient sur elle, mais il ne m'adressa pas la parole à son sujet, jusqu'au moment où nous fûmes sortis de la salle.

Une fois dans la rue, il me prit le bras et me dit après quelques instants de silence :

— Avez-vous remarqué cette jeune femme en toilette noire, avec une fourrure blanche!

— Oui, je l'ai vue, répondis-je.

— La connaissez-vous? continua-t-il vivement. Savez-vous qui elle est?

— Je ne la connais pas personnellement, mais je pense qu'il ne sera pas difficile de savoir qui elle est, car je crois qu'elle est fiancée au jeune Reeves, et comme nous avons des amis communs...

— Fiancée! interrompit Cowles.

— Eh, mon cher! dis-je en riant, qu'est-ce qui vous prend. Qu'est-ce que cela peut bien vous faire qu'un jeune fille que vous ne connaissez même pas soit fiancée ou non.

— Oh! rien, répondit-il avec une rire forcé: Cependant, je ne veux pas vous cacher, Armitage, que je ne me suis jamais senti aussi troublé de ma vie. Ce n'est pas simplement sa beauté qui m'a frappé — malgré sa perfection — C'est l'expression d'intelligence de sa figure; j'espère, si elle est fiancée, que c'est à un homme qui sera digne d'elle.

— Ma foi, lui dis-je, vous parlez comme si vous étiez directement intéressé à la chose. Vous avez reçu le coup de foudre, John. Vous voilà amoureux de cette jeune fille. Et puisque vous y tenez, je me renseignerai sur elle et je vous tiendrai au courant.

Barrington Cowles me remercia, et la conversation roula sur d'autres sujets. Nous restâmes quelques jours sans faire allusion à cette rencontre, bien que mon camarade me parut plus distrait et plus rêveur que de coutume, j'avais presque oublié l'incident quand un jour Broodie un de mes cousins, m'aborda sur les marches de l'Université par ces paroles :

— Dites donc, vous connaissez Reeves, n'est ce pas ?

— Oui, eh bien ?

— Son mariage est rompu.

— Rompu ! Il y a à peine huit jours que j'ai appris pour la première fois qu'il était fiancé.

— C'est fini, son frère me l'a assuré. C'était pourtant une belle fille, vous la connaissez ?

— Je l'ai aperçue, dis-je, mais je ne la connais pas.

— C'est une demoiselle Northcott. Elle vit avec une vieille tante dans Aberdeen Street. Personne ne sait rien de sa famille ni d'où elle vient. En tous cas elle n'a vraiment pas de chance.

— Pas de chance ; pourquoi ?

— C'est la seconde fois qu'elle a dû se marier, continua Broodie qui était la gazette vivante de l'Université, et qui était au courant de tout ce qui se passait. Elle était fiancée à Prescot, vous savez William Prescot, qui est mort de façon si tragique. Le jour du mariage était fixé, et tout marchait à souhait quand la catastrophe se produisit.

— Quelle catastrophe ? demandai-je, avec un vague souvenir des circonstances.

— Mais la mort de Prescott. Il alla un soir chez Miss Northcott et y resta jusqu'à une heure avancée de la nuit. Personne ne sait exactement à quel moment il en sortit, mais à une heure du matin il fut rencontré par un étudiant qui le rencontra se dirigeant d'un pas rapide dans la direction de Queen's Park. Il l'appela à plusieurs reprises, mais Prescott continua son chemin sans répondre et ce fut la dernière fois qu'on l'aperçut vivant. Trois jours aprés son corps fut retrouvé flottant dans la Tamise, près du pont de Black Friars. Jamais on ne connut la cause de sa mort qui fut attribuée à un accident.

— C'est très étrange, dis-je.

— Oui, et la jeune fille est à plaindre. Ce nouveau coup est capable de l'abattre complètement ; elle a l'air si doux et si distingué.

— Vous la connaissiez personnellement, lui demandai-je.

— Oui, nous nous sommes rencontrés dans le monde. Rien ne me sera plus facile que de vous présenter.

— Je vous remercie, lui dis-je surtout pour un de mes amis, mais je pense qu'on ne la verra guère de quelque temps, après ce malheur qu'elle vient d'éprouver. Quand elle retournera dans le monde, je profiterai de votre offre.

Nous échangeâmes une poigné de main, et j'oublai bientôt cette affaire.

Il me faut maintenant relater un incident pénible, mais que je suis tenu de raconter dans tous ses détails, car il pourra peut-être aider à jeter quelque lumière sur le reste de l'affaire Quelques mois après la conversation que je viens de rapporter, je revenais de voir un malade dans un des bas quartiers de Londres. Il était tard et je marchais rapidement quand d'un groupe d'ivrognes qui se querellaient devant la porte d'un marchand de vin, se détacha un homme qui vint à moi en titubant, et me tendit la main. La lumière du bec de gaz tombait en plein sur le visage de l'homme et j'eus un mouvement de surprise en reconnaissant dans cet état d'avilissement, mon ancien camarade, le jeune Archibald Reeves dont toute l'Université vantait autrefois l'élégance et le raffinement. Tout d'abord je doutai de mes propres sens, mais il n'y avait pas d'erreur possible : c'étaient bien là les traits d'Archibald Reeves, quoique défigurés par l'ivrognerie. Je résolus de l'arracher, ne fut-ce que pour une nuit, à son vice et au milieu dans lequel il était tombé.

Je lui pris le bras et je l'entraînai avec moi, tandis qu'il balbutiait des excuses sur son état d'une voix à peine intelligible. Comme je le soutenais, je m'aperçus qu'il ne souffrait pas seulement d'une débauche récente, mais qu'une longue période d'intempérance avait affecté ses nerfs et son cerveau. Sa main était sèche et fiévreuse, et il reculait avec un sursaut chaque fois que nous sortions de la lueur d'un bec de gaz pour entrer dans une barre d'ombre sur la chaussée de la rue. Il divaguait d'une façon qui indiquait un effet de la fièvre plutôt que de l'ivresse.

Quand je fus parvenu à le faire monter jusqu'à sa chambre, je le déshabillai et le couchai. Son pouls était précipité et il était dans un état de fièvre intense. Il sembla s'assoupir, et je me disposais à sortir sans bruit pour avertir sa propriétaire et la prier de veiller sur lui, quand il se redressa tout d'un coup et me cria :

— Ne partez pas, je vous en prie, Je me sens mieux depuis que vous êtes avec moi. Je me sens protégé contre elle lorsque vous êtes là.

— Elle? Qui? dis-je.

— Elle! Elle! répondit-il, avec des yeux remplis d'une expression de terreur. Ah! vous ne la connaissez pas! C'est le démon lui-même. Elle est belle, belle, mais c'est le démon.

— Vous avez la fièvre, lui dis je, essayez de dormir, le sommeil vous fera du bien.

— Dormir ! Comment puis-je dormir quand je la vois assise au pied de mon lit, avec ses grands yeux qui ne me quittent pas un seul instant. C'est cela qui m'enlève toute énergie, qui me force à boire et qui me tue. Dieu me pardonne. Je suis encore à moitié ivre.

— Vous êtes malade, dis-je, en lui bassinant les tempes avec du vinaigre. Vous avez le délire, vous ne savez pas ce que vous dites.

— Si, je le sais, interrompit-il d'un ton de colère. Je sais très bien ce que je dis. C'est moi qui l'ai voulu... Mais je ne pouvais pas, non, je ne pouvais pas accepter l'alternative. Comment aurais-je pu continuer de l'aimer?... C'était au-dessus des forces d'un homme.

Je m'étais assis à son chevet, tenant une de ses mains brûlantes dans les miennes et me demandant ce que signifiaient ces étranges paroles. Il resta calme un moment, puis, levant les yeux sur moi, il me dit d'une voix plaintive :

— Pourquoi ne m'avait-elle pas averti plus tôt? Pourquoi a-t-elle attendu, pour me dévoiler ce secret, que mon amour fut trop fort pour pouvoir me passer d'elle?

Il répéta ces paroles à plusieurs reprises en roulant sur son oreiller sa tête brûlante de fièvre, puis il finit par tomber dans un sommeil agité. Je sortis de la chambre, et après m'être assuré que sa propriétaire ne le quitterait pas, je rentrai chez moi. Mais ses paroles ne cessaient de me résonner dans les oreilles pendant plusieurs jours encore après cette aventure, et elles prirent par la suite une signification plus précise.

Mon ami Cowles était parti en vacances, et je fus quelque temps sans recevoir de ses nouvelles. Lorsque les cours de l'Université recommencèrent, je reçus de lui un télégramme pour me prier de lui retenir son ancien appartement, et il me donna l'heure de son arrivée par le train. J'allai à sa rencontre, et je fus heureux de voir qu'il était en excellente santé et très gai.

— A propos, me dit-il tout à coup, comme nous étions assis près du feu, nous racontant la façon dont nous avions passé les vacances, vous ne m'avez pas encore félicité.

— Félicité? et de quoi?

— De mon futur mariage! Comment, vous n'en avez pas entendu parler ?

— Non, répondis-je, mais je suis enchanté d'apprendre cette nouvelle, et je vous félicite cordialement.

— Je m'étonne que vous n'en ayez rien su, c'est singulier. Vous vous rappelez cette jeune fille que nous avons admirée à l'exposition de peinture?

— Quoi! m'écriai-je avec un vague sentiment d'appréhension; ce n'est pas à cette jeune fille que vous êtes fiancé?

— Je m'attendais à votre surprise. Comme je passais quelque temps chez une vieille tante à Peterhead, près d'Aberdeen, je me suis rencontré là avec Miss Northcott qui était chez des amis à nous. Je ne tardai pas à apprendre que le bruit qui avait couru de son mariage était une fausse alarme et alors, vous comprenez... quand on se trouve en compagnie d'une jeune fille pareille dans un coin perdu comme Peterhead... Non pas, ajouta-t-il vivement que je croie avoir fait une sottise. Je n'ai jamais regretté ce que j'ai fait. Plus je connais Kate, plus je l'admire et plus je l'aime. Mais il faut que je vous présente à elle, afin que vous puissiez vous faire une opinion sur elle.

Je lui exprimai le plaisir que j'aurais à la connaître, et j'essayai de paraître gai, mais au fond du cœur, je me sentais triste et plein d'anxiété. Les paroles de Reeves et la fin tragique de Prescott me revinrent en mémoire et bien qu'il me fut impossible d'y assigner une raison plausible, un sentiment de crainte et de défiance à l'égard de cette femme s'empara de moi. Il est possible qu'il y eut de ma part une superstition, une sorte de prévention qui me faisaient interpréter par anticipation ses paroles et ses actions futures conformément à je ne sais quelle vague et fantastique théorie de mon cerveau. C'est là une explication qui m'a été proposée par quelques personnes. Je leur laisse volontiers cette opinion si elles peuvent la concilier avec les faits que j'ai à rapporter.

A quelques jours de là, j'allai en compagnie de mon ami faire une visite à Miss Northcott. Je me rappelle qu'au moment où nous arrivions devant la maison qu'elle habitait, notre attention fut attirée par les hurlements d'un chien à l'intérieur. On nous introduisit au salon où je fus présenté à la tante de Miss Northcott, et à la jeune fille elle-même. Celle-ci était aussi belle que jamais, et je n'avais pas lieu de m'étonner de l'enthousiasme de Cowles. Les couleurs de son visage étaient plus vives que d'ordinaire, et elle tenait dans sa main un fouet avec lequel elle venait de donner une correction à un griffon écossais, ce qui expliquait les hurlements que nous avions entendus de la rue. La pauvre bête ramassée sur elle-même dans un coin de la pièce, poussait des gémissements

plaintifs, et ses yeux suivaient avec une expression terrifiée chaque mouvement de sa maîtresse.

— Eh bien! Kate, dit mon ami, lorsque nous fûmes assis, qu'est-ce qu'il a donc fait encore ce pauvre Carlo?

— Oh! pas grand'chose, cette fois répondit-elle avec un sourire plein de charme. C'est une bonne bête, mais il a besoin d'une correction de temps en temps. Puis se tournant vers moi : Nous avons tous besoin d'être corrigés n'est ce pas M. Armitage, dit-elle. Quelle bonne chose ce serait, si au lieu d'une punition générale à la fin de notre vie, nous en recevions une, comme les chiens, chaque fois qu'il nous arrive de mal faire. Cela nous rendrait plus attentifs, n'est-ce pas votre avis?

— Assurément, répondis-je, cela serait peut-être préférable.

— Si, chaque fois qu'un homme faisait mal, une puissante main lui administrait une correction jusqu'à ce qu'il en perdit connaissance — et elle serrait ses doigts blancs sur le manche du fouet qu'elle faisait claquer rageusement en scandant ses mots — cela contribuerait mieux à le maintenir dans le droit chemin que toutes les belles théories des moralistes.

— Vous êtes féroce, aujourd'hui, Kate, dit mon ami.

— Non, John, dit-elle en riant. C'est une simple théorie que je soumets à l'examen de M. Armitage.

Les deux amoureux se mirent à causer ensemble de leurs souvenirs d'Aberdeen, et j'eus le temps d'observer Mme Merton qui était demeurée silencieuse tout le temps de notre conversation. C'était une vieille dame à l'air singulier. Ce qui attirait l'attention en elle c'était l'absence complète de couleurs sur son visage qui était d'une pâleur extrême, que relevait à peine la teinte bleutée de ses yeux ; ses cheveux étaient d'un blanc de neige, et le sang semblait absent de ses lèvres mêmes. Elle portait une toilette de soie grise qui s'harmonisait bien avec son apparence générale. Elle avait une expression toute particulière dont au premier abord je ne pus m'expliquer la cause.

Elle travaillait à une sorte de vieille tapisserie, et chaque fois qu'elle faisait un mouvement, sa toilette produisait une sorte de bruissement sec, mélancolique, comme le froissement des feuilles à l'automne. Elle donnait une impression de tristesse indéfinissable. Je rapprochai ma chaise et je lui demandai, comment elle trouvait Edimbourg, et depuis combien de temps elle y habitait.

Lorsque je lui adressai la parole, elle tressaillit et me regarda

d'un air effaré. Je me rendis compte à ce moment de ce qui lui donnait cette expression que j'avais remarquée, c'était une expression de crainte, de frayeur intense, si marquée, que j'aurais pu jurer que cette femme avait dû à un moment de sa vie, passer par des épreuves terribles.

— Oh ! me répondit elle d'une voix timide, sans intonation, il y a longtemps déjà que nous habitons ici, c'est-à-dire pas très longtemps... Nous voyageons beaucoup... Elle parlait d'une voix hésitante, comme si elle eût craint de trop s'avancer.

— Vous êtes originaire d'Écosse, je crois, poursuivis-je.

— Non... C'est-à-dire pas absolument. Nous ne sommes d'aucun pays. Nous sommes cosmopolites, vous savez... Tout en parlant elle regardait du côté de miss Northcott, mais celle-ci était en conversation animée avec son fiancé, et ne faisait aucune attention à nous. Tout à coup elle se pencha vers moi avec une expression d'inquiétude sur le visage et me dit :

— Cessez de me parler je vous prie. Cela lui déplaît, et j'en souffrirais. Je vous en prie, ne me parlez plus.

J'allais lui demander la raison de ces étranges façons, mais quand elle vit que je me disposais à lui adresser de nouveau la parole, elle se leva et sortit lentement du salon. Je m'aperçus alors que les deux amoureux avaient cessé de causer, et que miss Northcott fixait sur moi ses yeux gris perçants.

— Veuillez excuser ma tante, M. Armitage, dit-elle ; elle est un peu originale, et un rien la fatigue. Venez voir mon album.

Je passai en revue avec elle les photographies de l'album. Le père et la mère de miss Northcott me parurent être des mortels assez ordinaires, et je ne découvris en eux aucune trace de ce caractère qui se montrait sur le visage de leur fille. Cependant un vieux daguerréotype attira mon attention. C'était le portrait d'un homme d'environ quarante ans, d'une beauté frappante. La figure était entièrement rasée, et la mâchoire inférieure proéminente, la bouche ferme exprimaient une énergie et une force de volonté peu communes. Les yeux étaient légèrement enfoncés sous les orbites, et le sommet du crâne présentait cette particularité qu'il était aplati comme chez les serpents. Quand je vis cette photographie, je m'écriai presque involontairement :

— Voilà votre prototype de famille, miss Northcott.

— Vous trouvez, dit-elle ? J'ai bien peur que vous ne me fassiez un mauvais compliment, Monsieur Armitage. Mon oncle An-

thony a toujours été considéré comme la bête noire de la famille.

— Vraiment, répondis-je. Oubliez, je vous prie, ma remarque malheureuse.

— Oh ! ne vous excusez pas ! Mon opinion à moi, c'est qu'il valait mieux que tout le reste mis ensemble. Il était officier au 41e régiment et il est mort sur le champ de bataille pendant la guerre de Perse. Il est mort noblement, dans tous les cas.

— Voilà la mort que j'enverais, dit Cowles. J'ai souvent regretté de n'avoir pas suivi la profession de mon père, au lieu de ce métier de fabricant d'ordonnances et de pilules.

— Allons, John ! interrompit miss Northcott en lui prenant tendrement la main, vous n'en êtes pas encore à choisir votre genre de mort !

Cette femme était vraiment une énigme incompréhensible. Il y avait en elle un mélange si extraordinaire de décision virile, et de tendresse féminine, avec quelque chose de bien personnel, que je ne savais que penser d'elle. Aussi je ne sus guère quelle réponse faire quand une fois dehors Cowles demanda :

— Eh bien ! comment la trouvez-vous ?

— Je la trouve admirablement belle, répondis-je évasivement.

— C'est évident, dit-il d'un ton un peu sec.

— Je la crois aussi très intelligente, ajoutai-je.

Cowles continua de marcher quelque temps, puis se tournant brusquement vers moi, il me fit cette étrange question.

— Croyez-vous qu'elle soit méchante, qu'elle soit femme à faire de la peine par plaisir ?

— Ma foi, répondis-je, je n'ai guère eu le temps de me faire une opinion sur ce point.

Puis nous continuâmes notre route en silence.

— C'est une vieille toquée, dit enfin Cowles. Elle est folle.

— Qui ? demandai-je.

— Cette vieille femme, la tante de Kate, Mme Norton.

Je devinai que ma pauvre amie avait parlé à Cowles, mais celui-ci ne me répéta pas un mot de ce qu'elle avait bien pu lui dire.

Mon ami se mit au lit de bonne heure ce soir-là, et je restai longtemps assis seul près du feu, repassant dans mon esprit tout ce que j'avais vu et entendu. Je sentais qu'il y avait quelque chose de mystérieux autour de cette jeune fille, une étrange et sombre fatalité défiant les conjectures. Je me rappelai la brusque rupture

de son mariage avec Prescott, suivie aussitôt de la mort tragique de ce dernier, les paroles étranges du pauvre Reeves dans son ivresse : « Pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt? » Puis je songeai à ma conversation avec Mme Norton, à l'allusion de Cowles, à l'incident du chien et du fouet.

Ces pensées me laissèrent dans l'esprit une impression d'inquiétude, et cependant il m'était impossible de porter une accusation formelle contre cette femme. Il serait plus qu'inutile d'essayer de mettre en garde mon ami, avant de pouvoir préciser le danger qu'il courait. Que faire? Comment arriver à connaître le caractère et les antécédents de ces deux femmes. Personne ne les connaissait à Edimbourg, personne ne savait d'où elles venaient. A force d'y penser il me vint une idée. Parmi les amis de mon père se trouvait le colonel Joyce qui avait servi longtemps aux Indes et dans l'État-major et qui devait connaître la plupart des officiers qui avaient pris part à la campagne de la Rébellion. Je lui écrivis sur-le-champ pour lui dire que je serais très heureux d'avoir des renseignements sur un certain capitaine Northcott, ayant appartenu au 41me régiment de ligne, et qui devait avoir été tué pendant la guerre de Perse. Je lui dépeignis l'homme aussi exactement que je le pus d'après mes souvenirs du daguerréotype; je jetai la lettre à la poste le soir même et je me mis au lit, mais je ne dormis guère cette nuit-là.

II

Je reçus deux jours après une réponse du colonel Joyce qui habitait Leicester. Je l'ai devant moi au moment où j'écris; je la copie textuellement :

« Mon cher Robert, me disait-il, je me rappelle très bien l'homme. J'ai été avec lui à Calcutta, puis à Hyderabad. C'était un original, peu communicatif, assez brave soldat cependant, car il se distingua à Sobraon, où il fut blessé si je me souviens bien. Il n'était pas aimé de ses camarades ni de ses hommes. C'était, disait-on, un individu sans pitié, d'une cruauté froide; il passait pour avoir le mauvais œil et pour entretenir des relations avec le diable, des absurdités évidemment. Il avait, je me le rappelle, d'étranges théories touchant la puissance de la volonté humaine, et les effets de l'esprit sur la matière.

« Où en êtes-vous de vos études médicales? N'oubliez pas, mon cher garçon, que si je puis vous être utile en quoi que ce soit, vous me trouverez toujours prêt à rendre service au fils de mon vieil ami et compagnon d'armes.

« Votre tout dévoué,

« Edward Joyce. »

« *P.-S.* — A propos, Northcott n'est pas mort sur le champ de bataille, mais dans je ne sais quelle tentative qu'il fit pour dérober le feu éternel d'un temple des adorateurs du soleil. Sa mort fut entourée de circonstances mystérieuses. »

Je relus cette lettre plusieurs fois, d'abord avec un sentiment de satisfaction, puis de désappointement. J'avais obtenu des renseignements curieux certainement, mais ce n'était pas encore ce que je voulais. L'homme était un « original qui passait pour avoir le mauvais œil et pour entretenir des relations avec le diable ». Les yeux de la jeune femme aussi, avec cet éclat froid et gris que j'avais remarqué une fois ou deux étaient bien capables, à mon avis, de tout le mal que peut causer un œil humain, mais c'était là une superstition indigne de retenir l'attention. N'y avait-il pas une signification plus profonde dans la phrase suivante : « Il avait d'étranges théories touchant la puissance de la volonté humaine et les effets de l'esprit sur la matière ». Je me souviens d'avoir lu une singulière brochure que je considérais alors comme du pur charlatanisme, sur le pouvoir de certains esprits humains et les effets qu'ils peuvent produire à distance. N'était-il pas possible que miss Northcott fût douée d'un pouvoir exceptionnel de cette nature? L'idée se fit plus forte en moi et je ne tardai pas à avoir la preuve que ma supposition était vraie.

Dans le temps même où mon esprit était entièrement absorbé par ce sujet, les journaux de la ville publièrent l'annonce d'une séance que se proposait de donner le professeur Messinger, le médium et magnétiseur bien connu. De l'avis des gens compétents, les expériences du Docteur Messinger étaient absolument sincères; il était au-dessus de tout soupçon de supercherie, et il avait la réputation d'être l'homme le plus compétent en ce qui concernait cette étrange pseudo-science du magnétisme animal et de l'electro-biologie. Aussi, résolu à voir ce que pouvait faire la volonté humaine, même dans ces conditions désavantageuses

que présente la rampe d'une scène de théâtre, je pris un billet et je me rendis à la séance en compagnie de plusieurs amis.

Nous avions pris une loge de côté, et la séance était commencée quand nous arrivâmes. J'avais à peine pris ma place que je reconnus Barrington Cowles avec sa fiancée et Mme Merton assis au quatrième rang des fauteuils. Ils m'aperçurent au même moment et nous échangeâmes un salut. La première partie du programme fut assez peu intéressante, l'opérateur se bornant à de simples tours de prestidigitation variés par une ou deux expériences de magnétisme sur un sujet qui l'accompagnait. Il nous donna une expérience de lucidité en endormant son sujet et en l'interrogeant sur des personnes absentes, et en lui faisant retrouver dans la salle des objets cachés, ce dont il parut se tirer à la satisfaction générale. Mais tout cela n'était pas nouveau pour moi. Ce que je tenais à voir, c'était l'effet de la volonté de l'opérateur sur une personne de l'assistance.

Nous arrivâmes enfin à ce numéro du programme. « Je vous ai montré, dit le Professeur, qu'un sujet magnétisé est entièrement dominé par la volonté du magnétiseur, il perd tout pouvoir de volition, et ses pensées elles-mêmes ne sont que celles qui lui sont suggérées. Une volonté forte peut, par la seule vertu de sa force, s'emparer d'une volonté plus faible, en diriger à sa guise les impulsions et les actes. S'il existait dans le monde un homme doué d'une volonté beaucoup plus forte que celle d'aucun autre dans la famille humaine, il n'y a pas de raison pour que cet homme ne pût réduire ses semblables à l'état d'automates. Heureusement le niveau de la force mentale est si bien égalisé, qu'il n'y a guère à craindre qu'une pareille catastrophe se produise jamais ; cependant il y a des différences qui peuvent engendrer des effets surprenants. Je vais choisir une personne dans cette salle et essayer par le simple pouvoir de ma volonté de la forcer à venir sur cette scène, et à faire et dire ce que je voudrai. Laissez-moi vous assurer qu'il n'y a pas de connivence ; et le sujet que je vais choisir est parfaitement libre de s'opposer de tout son pouvoir à toute impulsion que je pourrai lui communiquer. »

Après ce petit préambule, le magnétiseur s'avança sur le devant de la scène et promena son regard sur les premiers rangs de fauteuils. Sans doute le teint bruni de Cowles et ses yeux brillants le désignèrent comme un sujet d'un tempérament nerveux éminemment propre à l'expérience, car le magnétiseur le choisit

aussitôt et fixa ses yeux sur lui. Je vis mon ami faire un mouvement de surprise, puis se renfoncer dans son fauteuil, comme pour exprimer sa résolution de ne pas céder à l'influence de l'opérateur. La physionomie de Massinger ne dénotait pas une puissance cérébrale extraordinaire, mais son regard avait une acuité et une pénétration intenses. Sous l'influence de ce regard, Cowles eut un ou deux mouvements spasmodiques des mains comme pour empoigner les bras de son fauteuil, puis il se leva à demi, mais pour se rasseoir de nouveau, bien qu'avec un effort évident. Je suivais cette scène avec le plus grand intérêt, quand mes yeux se portèrent par hasard sur le visage de Miss Northcott. Elle regardait fixement le magnétiseur avec une expression concentrée sur ses traits telle que je n'en ai jamais vue de pareille sur une autre figure humaine. Ses lèvres étaient serrées, son menton se projetait en avant, et son visage aussi dur que s'il eût été taillé dans le marbre le plus blanc. Sous ses paupières légèrement abaissées ses yeux gris semblaient lancer des éclairs froids.

Je regardai Cowles de nouveau, m'attendant à chaque instant à le voir se lever, et obéir à la volonté du magnétiseur, quand de la scène partit le cri d'un homme épuisé par une longue lutte. Messinger était appuyé contre la table, la main au front, et la sueur lui coulant sur la figure. Je ne peux pas continuer, dit-il en s'adressant aux spectateurs. J'ai contre moi une volonté plus forte que la mienne. Je vous prie de m'excuser. Le magnétiseur était évidemment malade, et incapable de poursuivre ses expériences. Aussi le rideau tomba, et la salle se vida, tandis que chacun commentait cette indisposition soudaine de l'opérateur.

J'attendis mon ami à la sortie; il était avec sa fiancée et Mme Morton.

— Il n'a pas réussi avec moi, dit-il avec un air de triomphe comme il me tendait la main. Je crois qu'il a trouvé son maître, cette fois.

— Oui, dit Miss Northcott, John doit être fier de sa force de volonté, n'est-ce pas, Monsieur Armitage ?

— Cela n'a pas été sans peine, dit mon ami. Vous ne vous imaginez pas quelle étrange sensation j'ai éprouvée une ou deux fois. Il me semblait que toute ma force m'abandonnait, surtout un moment avant qu'il se déclarât vaincu,

J'accompagnai ces dames chez elles avec Cowles. Il allait devant avec Mme Merton, et je me trouvais moi-même à quelques pas en arrière avec miss Northcott. Je marchai d'abord en silence, et tout

d'un coup, obéissant à je ne sais quelle brusque impulsion, je lui dis à brûle-pourpoint :

— C'est vous, miss Northcott, qui avez fait cela.

— Quoi ?

— C'est vous qui avez magnétisé le magnétiseur, c'est je crois l'expression la plus exacte que je puisse employer.

— Quelle drôle d'idée! répondit-elle en riant. Vous me croyez donc douée d'une bien forte volonté.

— Oui, dis-je, une volonté d'une puissance dangereuse.

— Pourquoi dangereuse? demanda-t-elle d'un ton de surprise.

— Je pense, répondis-je, qu'une volonté capable d'exercer un pareil pouvoir est dangereuse, car il y a toujours à craindre que l'on n'en fasse mauvais usage.

— Vous me prenez pour une personne bien terrible, Monsieur Armitage, dit-elle... puis me regardant soudain bien en face: Vous me détestez, n'est-ce pas? Vous vous méfiez de moi, bien que je ne vous aie jamais donné aucune raison pour cela.

L'accusation était si soudaine et si vraie que je ne trouvai aucune réponse. Puis elle ajouta d'une voix dure et froide :

— Monsieur Armitage, que vos préventions contre moi ne vous fassent pas vous mettre en travers de mes projets en amenant une brouille entre M. Cowles et moi. Vous vous apercevriez bientôt que ce serait une mauvaise politique de votre part, et vous le regretteriez.

Il y avait dans la façon dont elle prononça ces dernières paroles un ton de menace qui ne m'échappa pas.

— Il n'est pas en mon pouvoir, dis-je, de m'opposer à vos projets. Je ne puis m'empêcher toutefois de concevoir des craintes pour mon ami, après ce que j'ai vu et entendu.

— Des craintes! répéta-t-elle d'un ton de dédain. Qu'avez-vous donc vu et entendu? Cela vient de M. Reeves sans doute, je crois que c'est un de vos amis!

— Il ne m'a jamais parlé de vous, répondis-je, et somme toute c'était la vérité. — Vous aurez le chagrin d'apprendre qu'il est mourant. — Nous passions à ce moment devant les fenêtres éclairées d'un magasin, et je regardai miss Northcott pour voir quel effet cette nouvelle lui produisait. Je vis qu'elle riait, il n'y avait pas à en douter, elle riait en elle même : tous ses traits exprimaient la joie. A partir de ce moment j'eus plus que jamais horreur de cette femme.

Nous ne causâmes plus guère ce soir-là. Quand nous nous quittâmes elle me lança un rapide coup d'œil comme pour me rappeler le danger que je courais en intervenant dans ses projets. Je me serais fort peu soucié de ses menaces, si seulement j'avais pu trouver un moyen de mettre Cowles sur ses gardes. Mais que pourrais-je lui dire? Que le malheur avait poursuivi ses autres adorateurs, que je la croyais cruelle, douée d'un pouvoir extraordinaire, presque surnaturel? Quelle impression une pareille accusation pourrait-elle faire sur un homme amoureux, une nature aussi enthousiaste que mon ami? Je sentais que tout ce que je pourrais dire serait inutile, aussi je me tus.

Me voici arrivé au début du dénouement. Jusqu'ici tout n'a été que conjectures, déductions. J'ai le pénible devoir de raconter maintenant sans passion, et aussi exactement que possible, les événements qui précédèrent la mort de mon ami. Je me bornerai à les relater sans y ajouter de commentaires.

Vers la fin de l'hiver, Cowles m'annonça qu'il avait l'intention de fixer la date de son mariage au printemps prochain. Il était comme je l'ai dit en possession d'une jolie fortune, et de son côté sa fiancée avait une dot fort convenable. Nous louerons une petite maison à Costophine, me dit-il, et j'espère que nous vous verrons souvent à notre table. Je le remerciai et j'essayai de chasser mes appréhensions et de me persuader que tout serait pour le mieux en fin de compte.

Trois semaines environ avant l'époque fixée pour le mariage, Cowles me dit un soir qu'il rentrerait tard. J'ai reçu, me dit-il, un mot de Kate, me priant de passer chez elle vers onze heures ce soir; l'heure me semble singulière mais peut être a-t-elle à m'entretenir hors de la présence de sa tante.

Ce ne fut qu'après le départ de mon ami que le souvenir me revint de l'entrevue qui avait précédé le suicide du jeune Prescott. Puis je pensai aux divagations de Reeves qui prirent un sens d'autant plus tragique que j'avais appris sa mort le jour même. Que signifiait tout cela ? Cette femme avait-elle quelque terrible secret qu'il lui était nécessaire de révéler avant son mariage ? Je me sentis si inquiet que je pris le parti de courir après Cowles pour le dissuader d'aller à ce rendez-vous, mais un coup d'œil jeté à la pendule m'apprit qu'il était trop tard.

Je résolus donc d'attendre son retour. Je mis des bûches dans le foyer et je pris un roman mais, mes pensées furent plus intéressantes

que le livre et je reposai celui-ci sur la table. Un sentiment indéfinissable d'anxiété s'était emparé de moi. J'entendis sonner minuit, puis la demie, et mon ami ne revenait pas. Il était près d'une heure quand j'entendis des pas dans la rue, puis un coup frappé à la porte. Je fus surpris, car je savais que mon ami avait sa clef, je me hâtai de descendre cependant pour lui ouvrir. Mais à peine la porte était-elle ouverte que je vis que mes appréhensions s'étaient réalisées. Barrington Cowles se tenait appuyé contre le montant de la porte, la tête affaissée sur la poitrine, dans une pose qui exprimait un abattement absolu. Il chancela comme il entrait, et il serait tombé si je ne l'avais soutenu. Le maintenant avec mon bras gauche, et tenant la lampe à l'autre main, je l'aidai à monter jusqu'à sa chambre. Arrivé là il se laissa tomber sur le canapé ; sans prononcer une parole. Il était d'une pâleur mortelle, et le sang semblait s'être retiré de ses lèvres ; ses yeux étaient vitreux et tout son visage était moite. Il avait absolument l'air d'un homme qui vient de passer par quelque épreuve terrible.

— Mon cher ami, dis-je, en rompant le silence, qu'y-a-t-il donc ? Vous paraissez malade.

— Du cognac, donnez-moi du cognac, répondit-il d'une voix haletante.

Je pris le carafon sur la table, et je me disposais à en verser dans un verre quand il m'arracha le flacon des mains d'un geste brusque et remplit presque entièrement le verre. Il était d'ordinaire très sobre, mais il but le tout d'un trait, sans même y ajouter de l'eau. Cela sembla le ranimer, il reprit un peu de couleurs, et il me dit en reposant le verre sur la table :

— Mon mariage est rompu, tout est fini, bien fini. Il essayait de parler avec calme, mais sa voix tremblait.

— Allons, du courage, lui dis-je. Ne vous laissez pas abattre. Que s'est-il passé ?

— Ce qui s'est passé, dit-il en se couvrant le visage avec ses mains. Si je vous le disais, Robert, vous ne me croiriez pas. C'est trop incroyable, trop horrible. — Avoir cru trouver un ange et ne trouver qu'un...

— Un quoi ? poursuivis-je. car il s'était arrêté.

— Un démon ! cria-t-il en levant vers moi des yeux hagards, un démon sorti de l'enfer, une goule, une âme de vampire avec une figure d'ange. Dieu me pardonne, continua-t-il en baissant la voix, je vous en dis plus que je n'aurais dû. Je l'ai trop aimée pour

parler ainsi d'elle, je l'aime trop encore... En disant ces mots, il se retourna du côté du mur.

Je restai quelque temps sans bouger, espérant que le cognac le ferait dormir, quand, après un quart d'heure environ, il se retourna de mon côté.

— Avez-vous jamais entendu parler des loups-garous? me demanda-t-il?

— Oui, répondis-je, ma nourrice m'en parlait quelquefois.

— Il y a dans Marryatt, dit-il pensivement, un passage où il est question d'une femme qui prenait la nuit la forme d'une louve et dévorait ses enfants. Je me demande où Marryatt a pu aller chercher une telle idée!

Il demeura quelque temps pensif, puis réclama encore du cognac. J'avais une fiole de laudanum et je réussis à en mêler quelques gouttes à l'alcool. Il but le tout d'un trait et laissa retomber sa tête sur l'oreiller, tout en murmurant : « Tout plutôt que cela, la mort est préférable. » Il divagua ainsi quelque temps, puis peu à peu ses paroles devinrent moins distinctes, et il tomba dans un profond sommeil. Je restai près de lui toute la nuit.

Au matin, Cowles avait une fièvre intense. Pendant des semaines il fut entre la vie et la mort. Toutes les sommités médicales d'Edimbourg furent appelées près de lui, et, grâce à sa constitution vigoureuse, il finit par prendre le dessus de la maladie. Je le soignai pendant tout le temps, mais dans son délire et ses divagations, il ne lui échappa pas un mot qui pût éclaircir le mystère relatif à miss Northcott. Parfois il parlait d'elle avec les expressions les plus tendres; à d'autres moments, il criait que c'était un démon et il faisait le geste de la repousser. A plusieurs reprises il cria qu'il ne voulait pas perdre son âme... « Et pourtant je l'aime, je l'aime, ajoutait-il. Je ne cesserai jamais de l'aimer! »

La maladie avait opéré chez lui un grand changement; il était fort amaigri, mais ses yeux noirs n'avaient rien perdu de leur éclat. Ses manières étaient devenues excentriques; tantôt il était d'une gaieté extraordinaire, mais qui n'était pas naturelle, tantôt il avait des accès prolongés de tristesse, pendant lesquels il paraissait méfiant, soupçonneux, regardant autour de lui comme s'il eût craint quelque chose. Jamais il ne prononça le nom de miss Northcott jusqu'à cette soirée dont il me faut maintenant parler.

Afin d'essayer de changer le cours de ses pensées, je l'emmenai avec moi faire un voyage dans les hautes terres de l'Ecosse, puis

nous redescendîmes par la côte Est. Dans une de nos pérégrinations nous visitâmes l'île de May, à l'embouchure du Firth of Forth, d'une stérilité et d'une tristesse singulière quand la saison des touristes est passée. Un gardien de phare et deux ou trois familles de pêcheurs gagnant misérablement leur pauvre vie avec leurs filets ou par la capture des cormorans et des oies sauvages sont les seuls habitants de ce lieu désolé qui exerça sur Cowles une telle fascination que nous louâmes une chambre dans une des huttes de pêcheurs, avec l'intention d'y passer une semaine ou deux. Cette solitude semblait avoir un effet salutaire sur l'esprit de mon ami. Il perdit cet air d'appréhension qui lui était devenu habituel et il semblait redevenir tout à fait lui-même. Il passait des journées à faire des excursions dans l'île, restant des heures entières à regarder du haut des falaises à pic qui l'entourent les longues lames vertes qui se poursuivaient et se brisaient en le couvrant parfois de leur écume.

Un soir, c'était le huitième ou le neuvième que nous passions dans l'île, nous sortîmes, Barrington Cowles et moi, pour prendre l'air avant de nous mettre au lit, car notre chambre était étroite, et la lampe fumeuse. Comme je me rappelle chacune des circonstances qui se rapportent à cette nuit-là ! La nuit s'annonçait mauvaise, car les nuages s'empilaient dans le nord-ouest et de grosses taches noires déchiquetées passaient sur la face de la lune, plongeant alternativement dans l'ombre et dans la lumière le sol nu de l'île et les vagues toujours en mouvement de la mer.

Nous étions revenus de notre promenade, et nous causions près de la porte de la chaumière; mon ami me paraissait plus gai que je ne l'avais vu depuis sa maladie, quand tout d'un coup il poussa un cri aigu, et, me retournant, je vis à la lumière de la lune ses traits prendre une expression de terreur intense. Ses yeux se dilatèrent, son regard devint fixe, comme rivé sur un objet qui se serait approché et il étendit son long doigt maigre qui tremblait.

— Regardez là, cria-t-il, c'est elle. C'est elle ! Elle descend le tertre là-bas ; et il me saisit le poignet convulsivement en parlant. La voilà, elle vient vers nous.

— Qui ? demandai-je, essayant de distinguer dans l'obscurité.

— Elle, Kate ! Kate Northcott, cria-t-il. Elle vient me chercher. Ne me lâchez pas, mon cher ami ! Ne me lâchez pas.

— Allons, Cowles, dis-je en lui frappant sur l'épaule, remettez-vous. Vous rêvez. Vous n'avez rien à craindre.

— Elle est partie, dit-il avec un soupir de soulagement ; non, par le ciel ! La voilà encore, plus près, plus près. Elle m'avait bien dit qu'elle viendrait me chercher. Elle tient sa parole.

— Rentrons, dis-je en lui prenant la main que je sentis froide comme une glace.

— Ah ! je le savais, criait-il. La voilà, elle m'appelle. C'est le signal. Il faut que je la rejoigne. Je viens, Kate, je viens.

Je lui saisis le bras, mais il se dégagea avec une force surhumaine, et s'élança dans la nuit. Je me précipitai après lui, en lui criant de s'arrêter, mais il n'en courait que plus vite. La lune brilla un moment dans une déchirure des nuages, et je pus apercevoir sa haute silhouette noire, courant avec rapidité en ligne droite comme vers un but bien défini. C'est peut-être l'imagination, mais il me sembla distinguer dans la lumière incertaine une forme vague au devant de lui, une sorte de halo qui éludait son approche et l'attirait en avant à sa poursuite. Je vis sa silhouette qui se détachait fortement sur le ciel au moment ou il atteignit la crête d'une petite colline, puis il disparut et c'est la dernière vision qu'eut jamais aucun œil humain de Barrington Cowles.

J'appelai des pêcheurs, nous fîmes tout le tour de l'île avec des lanternes, nous fouillâmes tous les recoins de rochers sans apercevoir une trace de mon pauvre ami. La direction qu'il avait prise menait à une ligne de rocs hérissés qui surplombaient la mer. A un certain endroit il nous sembla reconnaître un éboulement frais et des marques de pied. Nous nous couchâmes à plat ventre pour regarder par-dessus le bord avec nos lanternes, mais nous ne vîmes que les vagues qui bouillonnaient et hurlaient à deux cents pieds au-dessous de nous. Comme nous étions là couchés, soudain, dominant le bruit des vagues et le hurlement du vent, s'éleva de l'abîme au-dessous un cri sauvage. Les pêcheurs, race naturellement superstitieuse, soutenaient, que c'était le rire d'une femme, et j'eus peine à les décider à continuer les recherches. Pour moi je crois plutôt que c'était le cri de quelque oiseau de mer surpris à l'improviste par la lumière de nos lanternes.

Et maintenant j'ai achevé la pénible tâche que j'ai entreprise. J'ai raconté aussi simplement et aussi fidèlement que j'ai pu l'histoire de la mort de John Barrington Cowles et la suite d'événements qui l'ont précédée. Voici le prosaïque fait-divers qui parut deux jours après dans le « *Scotsman* ».

« *Triste accident à l'île de May*. L'Ile de May a été le théâtre d'un

triste accident. M. John Barrington Cowles, dont on n'a pas oublié les récents succès à l'Université, était venu passer quelques jours à May en compagnie de son ami M. Robert Armitage, dans le but de remettre sa santé ébranlée autant par un excès de travail que par des ennuis de famille. L'avant-dernière nuit il quitta tout à coup son ami, et on n'a plus retrouvé sa trace. Il est presque certain que M. Cowles a trouvé la mort en tombant d'une des hautes falaises qui entourent l'île. L'Université perd en lui un de ses plus brillants élèves. »

Je n'ai rien de plus à ajouter à mon récit. J'ai déchargé mon esprit de tout ce que je savais. Je comprends très bien que nombre de personnes, après avoir pesé ce que j'ai dit ne voient aucune base pour une accusation. Ils diront que ce n'est pas une raison, parce qu'un homme d'un tempérament naturellement nerveux se suicide, après un grand désappointement, pour porter une accusation contre une jeune femme. A ceci je répondrai que je leur laisse leur opinion. Pour moi j'attribue la mort de William Prescott, d'Archibald Reeves et de John Barrington Cowles à cette femme, avec autant de confiance que si je l'avais vue leur enfoncer un poignard dans le cœur.

Vous me demanderez sans doute sur quelle théorie je me base pour expliquer tous ces faits étranges. De théorie je n'en ai aucune, ou tout au plus, si j'en ai une, est-elle vague, mal définie. Que Miss Northcott fût douée d'un pouvoir extraordinaire sur l'esprit, et par l'esprit sur le corps des autres, cela j'en suis convaincu, aussi bien que de l'usage de ce pouvoir pour un but bas et cruel. Qu'elle ait eu quelque terrible secret qu'il lui était nécessaire de révéler avant son mariage, cela ressort forcément des confidences faites à ses trois fiancés, et on peut conclure que ce mystère était d'une nature terrible puisque aussitôt révélé, ces hommes qui l'avaient si passionnément aimée s'éloignèrent d'elle comme d'un fléau. Ils payèrent de leur vie ce refus de l'épouser, et les paroles de Reeves et de Cowles prouvent qu'ils étaient prévenus de la vengeance qu'elle se proposait. A part cela je ne sais rien. J'ai rapporté les faits tels que je les connaissais. Je n'ai jamais revu Miss Northcott, ni ne désire la revoir. Si mon récit peut sauver quelque créature humaine du piège de ces beaux yeux et de cet adorable visage, je reposerai ma plume avec l'assurance que la mort de mon pauvre ami n'a pas été entièrement vaine.

A. Conan-Doyle.

(Traduit de l'anglais par Géo. Adam.)

NINETTE [1]

(Suite et fin)

XII

Maintenant elle venait la première au rendez-vous. Il était sûr de trouver là, en arrivant, sa petite forme noire qui l'attendait. Enveloppée dans une pèlerine, un capuchon rabattu sur sa tête, elle se détachait des ténèbres, s'avançait vers lui, et ils s'embrassaient. Pour rien au monde elle ne se fût rendue seule à Irsilla. Il fallait qu'il vînt la chercher, qu'il lui préparât le chemin. Elle trouvait le salon empli de roses, éclairé diaboliquement par le feu de l'âtre. Elle préparait le thé comme l'eût fait une mondaine, versait le lait, sucrait et lui offrait sa tasse. Mais il la faisait boire et buvait à ses lèvres.

— Nous faisons comme les oiseaux, disait-elle chastement, ignorante de tant de voluptés !...

Il fermait les yeux pour recevoir d'elle le tiède liquide qui avait pris dans sa bouche une saveur vivante. Que de petites choses ainsi enchantaient ces instants !... Par quel mystère d'épiderme cette petite fille lui donnait-elle un bonheur qu'il ne se rappelait pas avoir éprouvé encore avec d'autres femmes ?

La minute présente, il est vrai, paraît toujours plus intense que la minute passée. Ne dit-on pas couramment : « Je n'ai jamais tant ri » ou bien « C'est le plus beau jour de ma vie ». L'âme est si vite oublieuse des félicités trop courtes !... Et chaque joie nouvelle semble être la meilleure. Pourtant il n'était pas niable que le satin de ces lèvres jeunes, leur goût, leur tiédeur particulière, et l'ardeur de ce corps, et le grain de sa peau, n'eussent sur lui un pouvoir sensible. Le seul contact de sa main le faisait tressaillir d'aise. Elle lui infusait une force neuve, toute neuve et qui ne se

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 28 Mai.

lassait pas. Il ne se sentait plus nerveux, inquiet, taciturne, et vivait dans une plénitude qui l'étonnait. Cette petite recréait pour lui l'univers. Elle lui rendait ce pays agréable, coloré, lumineux. Elle le lui faisait comprendre ; elle le lui faisait aimer. Il s'éveillait, l'âme riante et légère. Il ouvrait les bras comme pour saisir tout ce qu'il voyait, comme pour serrer sur son cœur la nature tout entière. Jusqu'au quinze décembre le temps fut exquis. Il connut des matins de soleil, de vrais matinées de mai où le contraste des arbres couleur de rouille et du ciel d'azur, avait une grâce si mélancolique !... La journée se passait en des promenades à cheval ou à bicyclette avec Roger. Et les minutes s'égrenaient doucement, amenant six heures, l'heure de la retrouver.

C'était un soir, après des caresses. Elle avait fait glisser l'épaulette de sa chemise pour qu'il appuyât sa joue sur son sein nu. Il écoutait battre son petit cœur rapide. Or, comme l'époque de son départ approchait, il se posait cette question : « La laisserai-je ici ou l'emmènerai-je avec moi ? » Il l'imagina transformée, les cheveux ondulés, le visage poudré, avec du rouge aux lèvres, frileusement emmitouflée dans de la loutre, de la martre ou du chinchilla. Elle serait vite accoutumée au luxe. Il l'irait voir le matin, la trouverait à sa toilette, au milieu de flacons capsulés d'or et de bibelots d'argent. Alors, perdant son parfum de nature, elle serait, comme les autres, comme tant d'autres et le ferait bâiller. D'autre part, se séparer d'elle lui serait pénible.

— A quoi penses-tu ? dit-elle.

— A toi.

Il avait soulevé la tête et la contemplait dans le désordre de ses cheveux dénoués. Et l'image s'imposa à lui, soudaine, d'autres hommes qui l'avaient regardée semblablement, avaient appuyé la joue sur son sein nu, auxquels elle avait demandé à quoi ils pensaient. Cette morsure de la jalousie qu'il avait subie le premier jour, quand elle lui avait avoué ingénument se donner à qui lui plaisait et, plus tard, à la fête d'Urrugne, à la vue de ce bras qui entourait sa taille, cette même morsure l'irritait de nouveau. Elle lui vit un visage dur et fut prête, sans savoir, à demander pardon. Mais il révéla sa pensée :

— Qui as-tu connu avant moi ? Nomme-*les* moi. Je veux savoir.

Il la regardait avec des yeux mauvais. Elle ne répondit pas d'abord et se mit à rougir silencieusement. Pour la première fois, elle avait honte de ces choses. Puis, elle fit, candide, sa petite con-

fession : Le premier, nommé Georges, un soir, à une fête des environs, l'avait grisée et l'avait prise. Le second, un jeune docteur avait beaucoup d'affection pour elle. Cela durait encore l'été dernier. Enfin il y avait Albert, l'élégant d'Urrugne. Il demanda si c'était bien tout. C'était bien tout. Alors il exigea des détails sur le dernier. C'était le seul qui l'occupât. Les autres disparaissaient. Pourquoi en voulait-il spécialement à celui-là ?

— Oh! rien qu'une fois... disait Ninette.

— Comment cela s'est-il fait? Raconte. Je veux savoir

C'était un soir. Il sortait du Casino. Comme elle écoutait la musique sur la plage, il était venu à elle, l'avait entraînée en l'embrassant. Alors... Non elle ne voulait pas continuer.

— Continue.

Alors, comme il y avait longtemps qu'il lui faisait la cour, et que ce soir-là il était très pressant...

Elle donna des détails. Il l'interrompit :

— Et ça s'est fait comme ça?... Comme ça?..,

Elle se taisait. Il la rudoya.

— Tiens, tu me dégoûtes. Ne me parle plus... Va-t'en!...

Elle se détourna, sans répondre, et se mit à pleurer silencieusement. Aussitôt il se vit illogique et regretta sa brutalité. Toutefois il demanda encore : « Pourquoi as-tu fait ça. Pourquoi? » Et elle, toujours candide, à travers ses larmes, répondit :

— Parce que ça lui faisait plaisir.

Pauvre petite! Ame confuse! Ame innocente, sœur des plantes, sœur de ces bêtes libres et folâtres qui vivent d'un peu d'herbe, de grand air et de soleil! Une pitié venait au prince, mêlée à quelque chose d'amer. Il sentit qu'ils étaient comiques l'un et l'autre, et un peu tristes aussi. Elle disait :

— Veux-tu que je te promette de n'être qu'à toi, d'être sage après ton départ.

Il fit « oui », distrait. Il était en train de résoudre cette question : « L'emmènerai-je ou ne l'emmènerai-je pas? » Il décida : « Je ne l'emmènerai pas. Je me donnerai la menue tristesse de la quitter, le court émoi et le regret léger des huit premiers jours... » Il était fort imprégné de Stendhal, et cela c'était de la littérature. D'ailleurs il s'empressa d'ajouter avec un imperceptible mouvement de la tête : « Et puis, si j'y pense trop, si elle me manque, eh bien, je la ferai venir. »

Et c'était une décision digne de M. de La Palisse.

XIII

C'était le dernier soir. Ils avaient passé tout l'après-midi ensemble et ils étaient las délicieusement. A huit heures ils quittèrent Irsilla pour se rendre à l'Ermitage où Roger avait insisté pour les réunir. C'était la première fois que Ninette dînait avec lui, et c'était leur dîner d'adieu.

Quand grinça le vieux portail d'Elsémonda, mille souvenirs s'éveillèrent au cœur du prince. Que de fois, le matin, dans du soleil, sur les herbes folles du parc, il avait poussé cet antique battant de grille et entendu le cri mélancolique de ses vieux gonds rouillés! Comme ce cri faisait du silence sur ce parc et quelle poésie d'abandon il répandait dans l'âme du visiteur! Et les bruits du village! Le son d'une cloche tintant l'angélus, le roulement sur les routes, au crépuscule, d'un char traîné par des bœufs, les coups sourds d'une cognée de bûcheron dans le bois de Fagos, le matin. Au cours de ses promenades, que de bruits perçus qui résonnaient en lui si étrangement à cette minute! Il entendait encore certain marteau battant l'enclume, à l'heure de midi, quand il rentrait déjeuner. Il sonnait clair, ce marteau, racontant les existences qui avaient passé là, le fils succédant au père, continuant son labeur actif et résigné, répétant ses gestes, tirant du fer le même carillon. C'était, tout près d'Irsilla, une humble forge où, tout le jour, un homme travaillait. Le prince voyait de sa fenêtre s'échapper du toit une petite fumée pressée qui semblait brûler sans répit cette vie de travailleur invisible et obscur. En ce soir d'adieu, sa pensée embrassait ces choses. Tout ce qu'il avait donné au paysage, tout ce qu'il en avait reçu, l'espèce de réseau magique dont, chaque jour, un fil s'était tissé qui l'attachait à ce lieu, allait se rompre. Chaque fil était une sensation, un sentiment, une émotion. Petite fumée pressée qu'il avait regardée se perdre dans l'espace!... Et d'autres fumées lentes qui montaient des maisons éparses dans la campagne! Elles allaient, celles-là, calmes et sereines, ondoyantes, tournoyantes dans un peu de vent, aussitôt reformées, tenaces, montant vers le ciel clair. Comme elles enseignaient la paix et la douceur de vivre la vie sans fièvre, sans espérance ardente et vaine, dans la belle simplicité des

champs!... Pour lui, elles étaient liées intimement à tel matin, à telle promenade, quand il allait l'âme légère, la chair heureuse des caresses de son amie, et qu'il avait envie d'ouvrir les bras pour étreindre la nature tout entière.

Son amie! Elle se tenait bien tranquille, bien sage, bien silencieuse en ce moment, et, chez Roger, tout le temps que dura le dîner, elle se tint de même. Elle mangeait délicatement, portait la cuiller posément à ses lèvres et avalait son potage sans bruit. Sa petite assiette était propre et nette, et le cristal de son verre restait pur après qu'elle avait bu.

— Ça sent le départ, disait Roger.

Ça sentait le départ. Le prince recherchait le bruit à défaut d'entrain. Mais les silences n'en étaient que plus mornes. Après le dîner, il demanda à son hôte de lui jouer la sérénade de Schubert. L'effet, sur lui, en l'état de sa sensibilité, n'en pouvait être que très grand. Il frissonna aux premières notes. Etendu sur le divan, le coude replié et la tête dans sa main, il poussait des exclamations, sans s'apercevoir que Ninette, tout doucement, s'était glissée à son côté et le regardait. Mystère de la musique! Là était la lettre attendue et qui ne vient pas, la femme qui vous dédaigne, celle qu'on regrette, celle que l'on espère. Et tout ce qu'il y aurait de triste dans sa vie était là aussi, exprimé par ces quelques sonorités. Les nerfs tendus et douloureux, il ressentait une envie infinie de sangloter. Une larme coula de sa joue qui tomba sur la joue de Ninette. Elle crut qu'il pleurait parce qu'il la quittait. Non. Il pleurait pour des choses imprécises et qu'il n'aurait su dire.

Alors elle lui glissa à l'oreille, effarée, émue, ardente :

— Écoute, sortons, je voudrais être seule avec toi.

Dehors, il faisait clair de lune. Ils quittèrent Roger et sortirent. La lune éclatante et ronde, brillait dans un ciel sans limites. Lumière froide, lumière silencieuse, « lumière des morts », comme l'appellent si joliment les Basques. Des ombres se profilaient sur la route éclairée, des détails d'arbres, un pan de mur; rien de plus. Et Ninette disait :

— Je voulais être seule avec toi. Roger nous gênait pour nous faire nos adieux. Je ne comprends pas, mais j'ai honte quand quelqu'un est là qui me regarde. Tu as bien dû t'apercevoir que j'étais très timide.

Elle disait aussi :

— Je te trouve si simple, toi qui as tout. J'avais un peu peur quand tu es revenu. Tu m'intimidais. Et puis bientôt, j'ai oublié qui tu étais... Je sais bien que tu ne peux pas m'aimer beaucoup. Tu es trop grand pour descendre jusqu'à moi. Mais si tu m'aimes un peu, je suis contente. Et moi, laisse-moi t'aimer de tout mon cœur... Je t'assure que je serai sage comme je te l'ai promis. Les autres, je ne pourrais plus les voir, à présent. Toi, tu m'oublier as c'est forcé. Moi non. Je penserai tous les jours à toi et je te serai fidèle. Tu verras, si tu reviens, comme je serai bonne pour toi... Il ne faut pas rire de moi; je suis sincère et je veux bien te croire, moi.

Elle disait encore :

— Je serai bien triste, demain, quand je verrai Roger et que je me dirai que tu n'es plus là.

Il répondait en l'embrassant doucement sur les yeux et sur la bouche. Ce qu'elle disait lui était doux. Il était dans un état vague, comme grisé par cette lune. Et quand elle se tut, il ne parla pas. Il éprouvait le besoin de faire silence, pour s'écouter. Il marchait à côté de cette petite fille dont il serait loin demain. Il pensait qu'il avait de la peine et cherchait en quel endroit de son corps cette peine avait bien pu se localiser, étonné stupidement de ne la trouver nulle part. Il toucha son cœur qui battait régulièrement. Il ne souffrait pas, était sans malaise, sans angoisse. Il pensa : « Je la quitte ! Je la quitte ! » énervé de ne rien éprouver. Au portail d'Elsémonda, en la retrouvant mêlée aux mille souvenirs de son séjour ici, il était triste de se séparer d'elle pourtant, et le long du dîner il avait à peine mangé, étreint par l'idée de partir. Ne l'aimait-il plus ? Cela lui paraissait extraordinaire.

Alors, il comprit que toute nature excessive tire d'elle-même ce qu'elle croit recevoir, crée perpétuellement, s'électrise et s'illusionne. L'amour qu'était-ce ? Qu'était-ce ce trouble violent et tendre, ce sentiment le plus puissant, le plus doux et le plus cruel ? Simple question de névrose peut-être ? Il devait être aussi facile de se guérir d'aimer que de se mettre à aimer. Il lui sembla qu'il touchait la clé du problème. Or, comme il raisonnait de la sorte, Ninette tourna la tête vers lui, et, dans ce décor lunaire, elle, qui n'était pas jolie, lui apparut si fantastiquement belle que, transporté soudain au faîte de la passion, il eût voulu se tuer pour elle.

XIV

Ils se trouvaient dans une rue de Saint-Marcelin, que tout en marchant, ils avaient atteint. Maisons rechampies à la chaux, façades blafardes, brusques trouées de ruelles sombres. Vrai décor de mélodrame. Décor pour « Trois Mousquetaires ». Cadre pour épisode de cape et d'épée, hommes d'armes, aventures et combats singuliers. On y rêvait d'amour surpris, d'escalade, de fuites, de guet qui vient. Et il n'était pas jusqu'au silence qui ne prêtait au leurre. Les choses immobiles semblaient attendre ce qui allait se passer.

Un carrefour. Des marches ruisselantes de clarté. Un escalier de pierre montant très haut, on ne savait où. Une cour d'église s'ouvrait devant eux. Au milieu, s'érigeait une croix avec le Crucifié. Et rien n'était plus impressionnant que ce Christ dans cette nuit magique avec le dessin de son ombre sur les dalles. Les pas du couple résonnaient sur ces dalles. Le prince se sentit empli de crainte et de respect. Maintenant, ils montaient ; ils posaient le pied sur les marches, doucement, avec la préoccupation de ne pas faire de bruit pour ne pas troubler l'admirable silence de tout. Alors, tout d'un coup, voici que du clocher de l'église, tout près d'eux, le bourdon, mis en branle par une main invisible, jeta dans l'espace argenté une note profonde qui les fit tressaillir ensemble. Courte impression de leur âme nerveuse ! Déjà, ils touchaient au faite, à l'inconnu.

C'était une plate-forme couverte d'herbe. Devant eux, un mur. Était-il lointain ? Le prince n'aurait su le dire, car ses yeux n'en avaient pu encore déterminer ni la forme ni la place. Il n'était pas blanc, mais comme bleuté et couleur de lune. Louis s'avança et reconnut que ce mur n'avait pas de fin et que c'était le ciel et que c'était l'espace. A ce moment, comme une rafale de vent secouait des peupliers au-dessus de sa tête, il se sentit trembler comme eux, regarda Ninette, vit qu'elle était toute blanche et se serrait contre lui.

— Allons-nous-en, dit-elle.

Simple effet d'un peu de nuit, d'un peu de lune ! Ce paysage qu'elle connaissait, qui lui était familier, cette plate-forme qu'elle

avait foulée souvent, en plein jour, au soleil, l'effrayait si fort à cet instant qu'il ne reconnut pas sa voix. Mais il aimait à se donner des émotions et resta encore. Le spectacle était si grand qu'il oublia sa compagne et s'oublia lui-même. A ses pieds s'ouvrait le vide. La petite rivière de la Rouvre, toute luisante et comme étamée, allait se perdre dans l'obscurité des montagnes. Un cordon de gaz dessinait Sainte-Marie, maisons pâles, volets clos, gens endormis. Encore cela n'était rien. Dans une anse formidable du sol, quelque chose d'immense s'enflait et bougeait : l'Océan. La lumière ne l'embrassait point. Il restait indistinct ; il restait mystérieux, et l'on ne distinguait nettement que sa ligne d'écume qui faisait à la terre un long liséré blanc. Mais son travail de monstre se percevait. On le sentait soulever ses vagues qui retombaient et se brisaient infatigablement. L'inexprimable beauté de ce spectacle sous la lune !...

Le prince se croyait au bout de son émotion quand il tourna la tête et vit des cyprès très noirs qui, par-dessus un mur très blanc, s'inclinaient comme pour le saluer.

— Allons-nous-en ! répétait Ninette. c'est un cimetière.

Il regarda, le mur était percé d'une porte à claire-voie. Il voulut l'ouvrir. Elle était close. Et, d'ailleurs, une petite lumière qui brille perpétuellement dans la chapelle d'une tombe, le saisit d'effroi. Il y avait là quelqu'un, sûrement. Il n'y avait personne. Cette lueur de veilleuse était seule vivante dans cet enclos de la mort. Son cœur battait étrangement et il avait la racine des cheveux sensible. C'était, maintenant, par cette nuit troublante, par cette nuit surnaturelle, un paysage de revenants, c'était de l'Edgar Poë et c'était diabolique.

Alors il suivit Ninette qui l'entraînait. Ils redescendirent les marches, retrouvèrent la rue de Ciborne. Tout y était calme et immobile. Le vent qui passait plus haut ne troublait pas ici le silence des choses. Ninette. déjà rassurée, songeait au départ de son ami.

— Tu m'oublieras.

Il dit :

— Et toi ?

— Moi, jamais !

Ils continuèrent de marcher. Il avait passé le bras autour de son cou, affectueusement, et il se sentait de la tendresse pour elle. Comme elle ne disait rien, il s'avisa qu'elle reniflait doucement :

— Tu pleures?

Elle pleurait. Il fut touché et malheureux aussitôt. Il répétait :

— Ma chérie... Ma petite chérie...

Mais comme il voulait boire ses larmes, elle cacha la tête dans ses mains avec un geste peureux et charmant. Il écarta délicatement ces mains et son visage reparut. Elle ne pleurait plus maintenant et sa petite âme fière lui fit dire :

— Je n'ai pas pleuré. Ne crois pas que j'aie pleuré. D'abord cela ne signifie rien. Les femmes nerveuses pleurent comme ça, quand elles veulent.

— Tais-toi! Tais-toi! protesta-t-il.

Et la soulevant de terre avec force :

— Tu es exquise, je t'adore!

Une ombre passa près d'eux, comme ils se donnaient des caresses. Cette ombre se retourna. Ninette honteuse, s'écarta de Louis :

— On nous regarde.

Que lui importait! Le monde entier l'eût aperçu qu'il n'eût pas bougé. Une tendre exaltation le possédait. Il la reprit, l'enlaça, tint sa joue contre sa joue qu'il sentait chaude de fièvre :

— Ma chérie... ma petite amie...

Onze heures sonnèrent. Ils étaient sur la petite place où donnait la maison des Etchebal. Elle murmura :

— Là, nous allons nous quitter.

Il ne trouvait plus de paroles. Il l'embrassait simplement et sans fin. Ils firent quelques pas ainsi et se trouvèrent devant la maison. Toujours cette lune et cet enchantement muet des choses. Quel pouvoir ensorcelant à cette lumière, et comme elle remue l'inconnu de nos êtres!... Il semblait qu'il eût neigé sur la petite place, tant elle apparaissait froide sous le rayon qui la baignait. Il semblait aussi qu'elle dormait pour l'éternité. Et la maison des Etchebal découpée étrangement comme tous les objets visibles, avait, ce soir, un prestige de féerie. Si tout cela n'existait pas? Ninette frappa au volet, puis elle s'écarta un peu, avec son ami. Leurs ombres courtes et très noires bougèrent sur le sol de neige. Elle murmura :

— Tu reviendras.

— Je reviendrai.

Ils s'étreignirent, ardents et tristes. Un bruit se fit dans la maison. Ninette, vite, se détacha de lui. Une pression de main les

réunit encore. Déjà la porte s'entr'ouvrait. Elle entra. La porte se referma et le prince resta là, un peu surpris que cela se fût fait si vite. Des bruits de voix partaient de la maison. Une voix de femme, la mère sans doute, semblait gronder. La voix de Ninette répondait, plus douce. Mais comme elles parlaient basque, il ne comprit pas. Il revit la porte, l'étroite marge du trottoir, et cette clarté comme irréelle qui tombait sur tout. A l'intérieur les voix s'étaient tues. Le silence régnait. Un silence de mort. Et il songeait, en s'éloignant, qu'il y avait bien de la mort, en effet, dans ce silence, puisque c'était un instant agréable de si courte durée humaine qui venait de mourir là.

XV

Voilà, cette histoire a le dénouement banal des histoires de la vie. Il croyait ne plus revenir en partant la première fois. Il revint. Il croyait la revoir en partant la seconde fois. Il ne la revit pas. Ils s'étaient quittés vers la fin de décembre, au seuil d'une nouvelle année. Cette année-là fut marquée pour lui par deux événements importants. D'abord, son mariage avec une princesse autrichienne, triste et rêveuse; puis la mort de son père qu'un accès de rhumatisme enleva subitement, en pleine vigueur physique.

Il subit ces événements avec une sorte de doux fatalisme. Il savait que de graves considérations d'État militaient en faveur d'une alliance désirée par son auguste famille et longuement préparée par les chancelleries. Il s'inclina. Car, bien qu'il eût fait longtemps « l'école buissonnière », son éducation de prince l'avait préparé à remplir des devoirs inconnus aux autres mortels. Toute situation qui a des avantages a des inconvénients. La sienne lui imposait en cette matière de sacrifier ses goûts personnels à l'intérêt de sa dynastie, ce qu'en langage de cour on appelait « l'intérêt de son peuple ».

Avec la même résignation, il perdit son père et lui succéda. L'éclat de la couronne n'égaya pas son jeune visage, pas plus que son poids ne l'assombrit. La presse qui répandit dans l'univers le récit de son couronnement fut unanime à vanter sa bonne mine. Il ne fut ni trop grave ni pas assez. Il le fut à point. Et ce timide de la veille trouva sur les degrés du trône l'attitude qui lui man-

quait jusqu'ici. La dignité impériale le révéla au monde sous un aspect nouveau. La douceur de son regard clair toucha le cœur des femmes, et on s'accorda généralement à trouver qu'il avait, dans sa barbe blonde, de la grâce et de la majesté.

Au fond, il acceptait passivement son sort et se vit, sans trouble, maître des destinées de l'Empire. Un aventurier de génie comme Napoléon dut se sentir vivre superbement le jour où il réalisa son rêve. Lui, non. Il n'avait pas souhaité la puissance. Elle ne lui apporta rien. Il continuait logiquement le règne de son père et celui de ses ancêtres. En devenant empereur il accomplit naturellement une fonction à laquelle le destinaient sa naissance et son rang. Il fut sans trouble, comme il sied à qui se croit l'élu de Dieu, et, durant la journée du sacre, il se sentit une âme impassible et sereine, un peu une âme d'idole, tandis que la foule lui prodiguait des marques de respect et d'enthousiasme. Même, il apprit sans trop d'émoi — pareil fait s'étant produit au couronnement de son père — que des milliers de ses sujets s'étaient fait fouler aux pieds des chevaux pour le voir passer.

Cependant, au pays basque, là bas à Sainte-Marie-des-Dunes, une petite fille de France suivait avec une émotion singulière le récit de ces événements. Quelques années ont passé. Ninette est une façon de dame, maintenant. Elle habite Irsilla et vit d'une pension de 6.000 francs prise sur la cassette impériale. Comme elle se trouve ainsi à l'abri du besoin, comme elle jouit d'un peu de luxe, comme elle a ses lendemains assurés, on la vénère un peu, dans sa petite ville. D'ailleurs, elle se tient avec une dignité parfaite. Elle s'habille d'étoffes sombres qui lui donnent une grâce de mélancolie. Elle semble une jeune veuve. Et c'est une veuve honoraire. Après ce contact illustre, elle ne pouvait tomber à d'autres. Elle se garde. Elle est un objet historique, qu'on signale avec des allusions discrètes, aux touristes visitant le pays. Ceux-ci font un détour, souvent, pour passer, boulevard Carnot, devant une villa désormais célèbre. Avec ses deux rangées de fenêtres closes, la façade sommeille au soleil, toute blanche, sous son toit de tuiles rouges. Et comme il ne se passe pas de semaine sans qu'un amateur ne la fixe au passage sur son objectif, les vues d'Irsilla courent le monde aujourd'hui. En province, notamment, dans le salon du sous-préfet ou du recteur d'académie, ouvrez un album. Vous êtes à peu près sûr de retrouver la petite façade blanche, entre deux portraits de famille.

Elle, l'habitante de cette villa célèbre, vit assez retirée et ne sort guère que pour se rendre aux offices ou pour une promenade en voiture, dans la campagne. Elle est très pieuse. L'abbé Chrétien, curé de Sainte-Marie, le docteur Carrière et le marguillier de la paroisse, composent toute sa société masculine. Aux interrogations indiscrètes du docteur, qui étant le plus jeune est aussi le plus curieux des trois, elle évite de répondre. Elle laisse pourtant supposer, par son silence à des questions plus précises, qu'une correspondance l'unit encore à son lointain ami. Et le docteur, encore mal revenu de la surprise que cette histoire lui cause, s'adresse à lui-même des « C'est épatant! Mon Dieu que c'est épatant! » tout en redescendant le boulevard Carnot.

Mais, seule, Ninette se sent oubliée.

Elle se trompe. A côté de sa chambre d'apparat, dans le petit réduit tout simple où il aime à se réfugier pour y fumer, avec ses chiens à ses pieds, l'Empereur, souvent, songe à des choses passées. Pres de lui, dans le tiroir d'un meuble, dorment des secrets qui ne sont pas des secrets d'État, mais ceux plus doux à son cœur de sa vie sentimentale. Il lui arrive d'ouvrir ce meuble. Il arrive que deux portraits tombent sous sa main, ceux que lui envoya Roger à Balmoral. Il y revoit une petite fille en cheveux, pas jolie, debout, de face et de profil, dans une petite blouse de percale ou de linon, serrée à la taille par une ceinture blanche. Quelque chose de tranquille, de doux, de simple, de reposant, émane d'elle. Elle porte sur son visage cette petite âme voisine de a nature et cette grâce de silence qui n'était qu'à elle. Quels sentiments l'animent devant cette image où il retrouve le ton de la chair, le grain de la peau, le satin humide des lèvres, et surtout la vertu mystérieuse d'un épiderme qui le rendait neuf, si neuf et ardent au plaisir? Soupire-t-il après ce qui est loin et ne revivra plus? Il repose les portraits. Il caresse ses chiens. Il fume, rêveur.

Qui sait? il rêve peut-être à la joie d'être pâtre?...

Louis de Robert.

L'AMI D'ENFANCE [1]

(Suite.)

Encore émue de son rêve, Marceline s'échappa de la maison endormie tout entière, traversa les cours, ouvrit la porte de service et sortit sur l'avenue. A petits pas, le dos courbé, elle gagna le faubourg, les Ternes, se dirigeant vers Saint-Ferdinand. Elle préférait cette église sans apparat à d'autres plus voisines, mais aussi plus grandioses. Elle marchait les yeux à terre; les rues étaient encore désertes : seuls, des ouvriers passaient, leurs outils sur l'épaule; quelques boutiques s'ouvraient lentement, les boulangers, les débits de vin, dont la clientèle est matinale.

Elle ne remarquait rien, occupée d'un reste de songe et d'un commencement de prière. Tout d'un coup, à la hauteur de l'avenue Wagram, un homme, qui la suivait depuis quelques minutes, s'approcha d'elle, et, très haut, prononça :

— Marceline !

A cette voix, la vieille femme s'arrêta court, éperdue, les jambes cassées; elle tremblait de tout son corps, n'osant se retourner, regarder qui l'appelait ainsi.

La voix répéta :

— Marceline !

Alors, elle fit face et tomba sur les genoux :

— Toi ! Toi ! Toi ! William ! mon maître !

Elle l'entourait de ses bras en pleurant; puis lui saisissait les mains, cherchait à les baiser, devenue démente, extasiée, épouvantée aussi. Elle criait toujours :

— Toi ! Toi ! Toi ! Vivant !...

Il se dégagea doucement, la releva jusqu'à lui.

— Tais-toi ! vieille folle, tais-toi... On nous regarde... marche à côté de moi. Nous avons à causer.

Elle frissonna. Il allait lui demander des comptes. Or, elle

(1) Voir les numéros de la Lecture depuis le 26 mai.

l'avait trahi; n'avait pas su garder le dépôt confié... Mais, en même temps, elle le contemplait ardemment, le buvait des yeux, le trouvait fort, le trouvait beau, était prête à mourir sur un signe de lui. Enfin elle osa dire :

— Ce n'est pas de ma faute! Ce n'est pas de ma faute... J'ai tout voulu, je n'ai rien pu!

Il la calma d'une pesée douce de la main sur son épaule.

— Je sais... je ne t'en veux pas... Qu'est-ce que tu pouvais contre tous ces gens-là?...

Elle eut un cri de délivrance, comme un damné que Dieu vient d'absoudre.

Il continuait, ému de cette affirmation d'éternelle tendresse :

— Et Roger? Roger! Parle-moi de lui!

Elle sourit dans ses larmes, et répondit :

— Il est digne de toi: il est beau comme toi! Tu vas nous reprendre tous; mon rêve avait raison... Pontus ressuscite... Que Dieu soit béni!

Il secoua la tête, ne jugeant pas, comme elle, les choses si faciles, et reprit lentement :

— Alors, tu m'as cru mort?

— Oui, dit-elle, tout le monde t'a cru mort. Elle aussi!

A ce *elle*, William sursautait. Il n'avait pas encore parlé de Simone, de Mme Saint-Jean. Il répéta :

— Elle aussi! — puis, amèrement, il reprenait : — Toi, pauvre simple, tu as cru ce qu'on t'a dit, c'était tout naturel... Mais *elle*, elle n'a pas demandé de preuves, s'est laissé persuader bien vite!...

Alors, la vieille, retrouvant toutes ses haines, murmura :

— Elle disait aussi que, quand même, tu ne lui étais plus rien.

Il s'arrêta, plus pâle; crispa les poings, hésita; puis répliqua enfin :

— Elle avait raison!

— Non! dit la vieille. Dieu ne permet pas cela. Va! fais ce que tu veux, tu vaincras; Dieu t'accompagne!

Il sourit, cette foi inébranlable lui rendait du courage; ce dévouement au passé lui faisait espérer le réveil de bien d'autres affections. Il prit Marceline par le bras, et, penché vers elle, très grave, il dit :

— Ecoute!...

Longtemps, dans l'avenue des Ternes, ils parlèrent à voix basse.

A chaque instant, la vieille remuait la tête dans un signe d'attention sérieuse et de compréhension. Quand il se tut, elle souriait, les yeux brillants d'espérance. Elle conclut :

— Ta volonté soit faite! Tu sauras tout; ils ne se défient pas de moi; j'écouterai; et, si jamais tu veux l'entrée de la maison, j'ai la clé dans ma poche, la voilà!

— Plus tard, plus tard, dit William... Et surtout, n'aie l'air de rien; sois comme tous les jours : ne nous trahis pas!

— Sois tranquille; je saurai mentir. Dieu me pardonnera...

Le jeune homme tira un papier de sa poche :

— Tiens, voici mon adresse... Tous les matins, tu viendras...

— Tous les matins...

— Alors, à demain... Et sois prudente!

— A demain!

Elle le regardait s'éloigner, l'admirait encore; puis elle entrait à l'église; alors, agenouillée à terre, la tête dans ses mains, elle laissa déborder sa joie incomparable dans des actions de grâces, élevant jusqu'au ciel son pauvre cœur d'esclave.

Mais, rentrée à l'hôtel, elle assombrissait ses yeux, durcissait son visage, se renfrognait tout entière. D'ailleurs, le rôle était facile : de nouveau Saint-Jean lui était odieux; Simone lui apparaissait parjure; et Roger n'était plus que le fils de William, le second, à présent, dans son idolâtrie.

Muette, elle écouta. Tout ce qui fut dit, projeté, convenu, de Saint-Jean à Simone, était recueilli, retenu et répété. William connut leur existence jour par jour : et, sur ces renseignements, bâtit ses plans et prépara ses décisions futures.

Mais, que de fois, aux récits de la vieille, il reçut en plein cœur des coups dont il pleura; que de fois cette ignorante, par la fidélité de ces mêmes rapports, le souffleta de vérités trop franches, qui, dans toute autre bouche, eussent sonné comme injures. Elle lui disait :

— Il est toujours près d'elle, ce vieux stupide, comme s'il avait vingt ans; il lui tient les mains, il l'attire à lui, la presse sur sa poitrine; l'autre jour, il lui baisait les yeux, je les ai vus, par la serrure...

William pâlissait à l'entendre, serrait les dents, sentait un froid de mort l'envahir tout entier; mais il ne voulait pas fermer cette bouche imprudente, sans quoi elle fût demeurée à jamais silencieuse, incapable de distinguer ce qui pouvait être révélé de ce qui devait rester obscur.

Et Marceline continuait; parfois, croyant le réjouir, elle l'accablait encore :

— Espère, va bien! Il se creuse, se mine; trop vieux pour le jeu qu'il fait; sa chambre est proche des nôtres, le matin, je l'entends tousser, tousser, ça le déchire... il est frappé... oui, je l'entends, tous les matins... ceux du moins où il couche chez lui, — un sur quatre!

Un sur quatre! La phrase sifflait dans les oreilles de l'ancien mari; il souffrait de plus en plus. Où il avait diagnostiqué un mariage de raison conseillé par l'intérêt, consenti pour de l'argent, voici qu'à présent il devait reconnaître les aspects extérieurs d'une union amoureuse. Simone aimait Saint-Jean. Elle était non seulement sa femme du jour mais sa femme de la nuit; ils écoutaient leur cœur battre l'un contre l'autre, et leur chair était d'accord... Le seul espoir qui restât, c'était la mort de cet homme abhorré. Cet espoir, Marceline l'entretenait :

— Je suis entrée dans sa chambre... ils étaint tous sortis... dans un meuble, c'est plein de drogues, de fioles, de poudres, de pilules... bien sûr, il s'exténue; va bien! ça va finir!

Pendant huit jours, la vieille dévouée lui débita les mêmes antiennes; mais, un matin, plus précise, elle prononça :

— Demain soir, ils vont au bal chez le Président, à l'Élysée; j'ai retenu par cœur; tu veux la voir en face, c'est là.

— Enfin! clama William, sentant venir son heure.

Toute cette journée lente, il s'auscultа, se posa des questions, y fournit des réponses. Il voulait voir clair dans son âme, c'était compliqué; il voulait orienter sa marche, trouver la vraie route, agir utilement, — c'était périlleux. Il y avait controverse dans son cerveau; la passion disait : oui; la raison disait : non. Toutes les deux avaient leur éloquence. Il était partagé; tantôt penchant vers l'une, tantôt cédant à l'autre. Ce fut un combat douloureux. La passion disait :

— Envers et contre tout, Simone est ma femme; non seulement ma femme, mais mon amie d'enfance, la compagne de toute ma vie; elle est triple : amie, fiancée, épouse. Je suis « Souvenir ». Si elle regarde en arrière, — où que ses yeux se posent, elle me voit d'abord; et puis, je lui ai appris l'amour : je suis l'initiateur; cette première empreinte ne s'efface jamais. Je suis sa jeunesse; nous nous sommes aimés, naïfs, comme des bêtes, rien que pour nous aimer; sans une autre pensée que de nous fondre l'un dans

l'autre ; de ne faire qu'une joie avec la joie des deux. Et nous pouvions nous aimer ainsi sans impudeur, car nous étions des enfants purs et beaux ; nulle tare ; elle était en femme ce que j'étais en homme : la perfection du corps au service d'une communication d'âmes. Hélas ! elle a pu m'oublier, me croyant mort ; mais, au fond de son cœur, le soir, entre les bras de son époux vieilli, ne songe-t-elle pas? ne regrette-t elle pas le jeune homme disparu, l'amant des premiers jours et des premières nuits ?... Ainsi donc, à ma vue, devant moi, vivant, robuste et volontaire, elle se troublera, retournera vers moi ses bras soumis ; et l'autre, l'autre ne lui sera plus rien, qu'un objet de dégoût, de remords ! Je vaincrai...

Mais la raison répliquait aussitôt :

— Parle pour t'étourdir ; tu nies l'évidence. Simone ne t'est plus rien ; tu oublies le divorce ; mais tu es le seul à l'oublier. Simone t'a cru mort, c'est possible ; cela a pu hâter un dénouement, c'est probable ; mais il est plus possible et plus probable encore qu'en te sachant vivant elle eût accepté quand même les offres de Saint-Jean, car tu l'avais blessée au cœur, Simone ! tu l'avais trompée, sans avoir même l'excuse d'une belle aventure. Et elle n'a pas pardonné, ne pardonnera pas. Voyons, tu la connais, pourtant ! tu connais son orgueil, sa jalousie, et son obstination à ne pas revenir sur un chemin parcouru. C'est toi-même qui l'as faite libre ; c'est toi-même qui a brisé le lien qui vous unissait l'un à l'autre. Depuis tu es parti, tu as voyagé, vu des pays, du monde ; tu as distrait tes yeux, ton âme ; et avec le recul des grandes distances, des mers, des plaines, des monts, avec le recul aussi des années écoulées, tu juges légère et vénielle ta faute de jadis. Tout le monde n'a pas été si loin que toi. Simone est restée stationnaire, n'a pas été distraite du passé ; car, au contraire, chaque jour, pendant des ans, chaque jour et chaque heure, elle en a souffert, en a saigné. Elle a vécu, pauvre, misérable, solitaire, avec en plus cette humiliation qui lui courbait la tête d'être une divorcée. La foule en ricane, on ne sait jamais la cause de cet effet... les méchants en profitent ; et non seulement la femme trahie est malheureuse, mais encore voici qu'elle est déclassée. En égrenant ce chapelet quotidien de souffrances et de hontes, Simone a dû, sans cesse, évoquer ton image, avec rancune, avec colère, avec mépris. Enfin, matériellement, elle a souffert encore, elle a connu les soucis d'argent, a porté l'hiver et l'été la même robe de laine, ce qui attriste les jeunes femmes ; elle a songé que

son fils (le tien, c'est vrai, mais tu as fui) grandirait sans plaisir et vivrait sans espoir. Tout d'un coup, un homme jeune encore, malgré tes ironies, un homme de grand air, de grand cœur, est venu à elle, lui a tendu la main, en disant : « Vous qui pleurez, veuillez sourire, et vous ferez ma joie ; vous qui souffrez, soyez heureuse, et je serai heureux ; vous qui n'avez rien, acceptez ma fortune, et je serai plus riche... car je vous aime et veux vous dévouer ma vie... » Et tu t'étonnes qu'elle ait souri, qu'elle ait été heureuse, et qu'elle ait accepté cette richesse offerte ? Pourquoi donc aurait-elle refusé ? Pour se garder à toi ?... Idiot, elle n'est plus à toi. Pour t'attendre ?... O fou, pourquoi es-tu parti ? Pour te regretter simplement ? Ah ! pauvre ridicule, tu n'en vaux pas la peine ! Oui, oui ! tu es le seigneur de Pontus, le Maître, le Roi, le Dieu... oui, mais tout cela, pour qui ? pour Marceline, pour cette vieille démente qui croit en toi comme aux sorciers, aux enchanteurs, aux korigans ! Voilà tes vassaux, Monseigneur ; voilà tes esclaves, ô Dieu !

Et comme la raison parlait à voix très haute, William se désespérait.

Alors, il en revenait aux idées de violence et de brutalité. Ce qu'on ne voulait pas lui céder, ce qui était son bien quand même, il saurait le reprendre, l'arracher, — le voler, s'il fallait, comme un bandit dans un pillage, au milieu des cris, des larmes et du sang.

Mais quand l'heure approcha de se trouver devant *Elle*, devant *Eux*, toute sa colère tomba. Il résolut subitement de suivre le conseil de son premier regard à Elle. S'il était indifférent, dédaigneux, eh bien il disparaîtrait de nouveau, lui laissant son bonheur ; si ses yeux, à sa vue, s'agrandissaient d'émotion, s'embuaient de larmes, — alors, à force de tendresse lointaine, de dévouements obscurs, d'adoration discrète, il la ramènerait vers les routes fleuries...

Durant ces luttes sourdes de son âme, il se tenait debout devant une glace, en costume de soirée ; longtemps il n'en eut pas conscience, — mais soudain il aperçut sa tragique image ; il se vit lui-même, douloureux, crispé, spectral presque ; il joignait les deux mains dans un geste de prière suprême, — revenu dans sa détresse aux antiques croyances de la vieille Bretagne religieuse, réfugiant sa faiblesse dans la puissance d'un Dieu, implorant tout — même un miracle.

V

C'était réception ouverte, grande réception ; il y avait foule à l'Élysée ; tous les gens en place, tous les représentants des corps constitués, des ambassades, des ministère de l'administration. A travers la bigarrure des robes de bal et des uniformes de gala, la tache noire circulait des habits noirs, piqués pour la plupart d'un point rouge au revers. L'ensemble était banal et laid. Les femmes des fonctionnaires ont l'aspect pauvre et ridicule ; on sentait l'économie dans ces lugubres falbalas ; puis les épaules sèches, les gorges éboulées passaient, par trop fréquentes... une jolie fille fut saluée par un murmure de surprise et de reconnaissance... La foule continuait à pénétrer ; déjà l'air respirable se faisait rare ; des odeurs suspectes émanaient de ces amas de chairs. Dans la salle de bal, où un orchestre sans art profusait des rengaines, de gauches saint-cyriens, de blêmes élèves de Polytechnique tournaient rythmiquement, avec de grandes vierges rouges. De l'ennui flottait.

Quand, au bras d'un député célèbre, Simone apparut, radieuse, on se pressa pour la voir, il y eut une émeute à l'entour. Elle était belle insolemment. Dans la richesse, elle s'étaient complétée, ennoblie : les lignes de la nuque, des épaules, du col, de la gorge fuyaient vers les jambes superbement pures, pleinement ondulées. Son teint s'était éclairci ; ses yeux restaient les mêmes. Elle avait l'air heureux. Elle bouleversa les âmes bien pensantes. On demandait son nom. Au dire des grosses dames de notre République, sa robe seule valait dix mille francs. Sur le seuil d'une salle, suffoquée, elle hésita. Alors, il y eut un encombrement, un remous ; on s'arrêtait. Saint-Jean, qui marchait derrière elle, lui murmura :

— Vous vouliez voir un bal officiel ? Votre curiosité est satisfaite : qu'en dites-vous ?

— Affreux !...

— Parfait... Une demi-heure, hein ?

— Oui, au plus !

A ce moment, il se fit une poussée en avant : un groupe d'officiers portant des bouts de dentelle à leurs épaulettes, traînant leurs sabres dans les jambes des femmes, chargeait comme la garde, pour gagner le buffet. Saint-Jean fut séparé de Simone ; il la perdit de vue. A tout hasard, par avance, ils s'étaient donné rendez-vous

à minuit dans le salon d'entrée. Il n'avait donc qu'à l'attendre, dépenser l'heure et prendre son mal en patience. Philosophiquement il s'abandonna aux mouvements de la foule; erra, mélancolique; fut bousculé, ballotté, jeté de-ci, de-là; dut apprécier enfin l'insigne courtoisie des Cours républicaines.

Un instant, il put se réfugier dans un petit salon vert, oublié par la cohue; il s'isola, plongé dans un fauteuil, tout contre une fenêtre. Quelqu'un vint s'asseoir à quatre pas de lui. C'était William; il était assuré de ne pas être reconnu, après douze ans, après l'Afrique. Il contempla Saint-Jean.

Lui aussi avait vu passer Simone. Posté près de l'escalier, depuis dix heures, il l'attendait; il ne put l'apercevoir que de loin; on l'entourait déjà; il la suivit, assista à son triomphe. Il était à la fois ébloui, fasciné et terrifié. Ce n'était plus *Elle*, la simple fille des grèves; c'était une grande dame, aux allures savantes; impertinente de richesse et de bonheur, hélas! Il se comprit un barbare, un sauvage, à côté d'elle; il n'était plus de son monde; elle était bien perdue pour lui. Quel souvenir pouvait garder de leurs châteaux branlants cette patricienne aux bras gantés de blanc, sous une charge de cercles d'or et de bijoux, à la tête droite, portée sur un collier de perles, sous l'aigrette aux diamants clairs? quel souvenir? si ce n'est du mépris; plus : du dégoût? Il se sentait incapable de lui parler en face, comme autrefois : indigne d'elle, parbleu! Elle était d'une autre essence, d'une autre race; de la race des heureux; et lui, des misérables.

Dans la foule, les lèvres mordues, il eut une crise de désespoir à froid. C'est à peine si, à présent, il se sentait le courage de se poster sur son passage, de chercher son regard et d'y lire son arrêt; elle semblait trop haut; elle ne le verrait pas.

Lui aussi fut écarté par un recul de foule et poussé loin de Simone. Alors, il avait suivi Saint-Jean. Celui-là l'intéressait aussi. Il voulait le peser à son tour, savoir ce qu'il valait, cet homme redoutable.

A le considérer, il dut s'avouer qu'il n'était pas sans charme; et et puis il avait, lui aussi, cet aspect riche qui déconcertait les yeux du Breton pauvre, élevé sans luxe, avec les pêcheurs et les animaux. L'argent qui jusqu'alors ne comptait pas pour lui commençait à se révéler formidable et de puissance hostile. Il maudit sa misère.

Saint-Jean ferma les yeux. La fatigue le terrassait une seconde;

et, dans cette seconde d'affaissement, son visage se transposa; les traits distendus s'amollirent; la lèvre pencha; la tache rouge s'aviva sur ses joues blêmies : il eut dix ans de plus... William constata cette subite déchéance, — l'avenir était à lui. Mais déjà Saint-Jean relevait la tête, réveillait son regard, corrigeait sa moustache et cherchait aussitôt si quelqu'un l'avait pu surprendre dans cet aveu de chair surmenée. William, à cette résurrection, douta d'avoir bien vu auparavant, crut à une hallucination de ses yeux aux lumières et, de nouveau, admira cet homme qu'il haïssait, qui lui volait sa vie. Mais l'autre, rencontrant ce regard fixé sur lui, fronçait ses sourcils durs et maudissait tout bas cet indiscret témoin de sa courte défaillance... Bah! après tout?... il ne le connaissait pas, ce moricaud à barbe rouge. Il n'y avait pas de quoi se tourmenter.

Alors il se leva, sifflant un petit air, affectant la belle santé et la joie d'être au monde. Tout à fait revenu à lui, il se retrouvait, comme toujours, aimable et bienveillant... « Il était très bien, ce jeune homme, et n'avait pas l'air gai. » Et Jean Saint-Jean s'approcha de William de Pontus. Il parla.

A cette voix William tressaillit; il revit les grèves; mais d'un effort, il se calmait, écoutait avec un sourire, d'un air indifférent. Il répondit à son tour... Cinq minutes plus tard, appuyés tous les deux contre la cheminée de marbre polychrome, ils causaient librement, comme des camarades. Mais William surveillait la porte et la foule qui passait. Au teint noirci de son interlocuteur, Jean Saint-Jean diagnostiquait sans peine un obstiné voyageur, arrivé de la veille, des pays lointains. Il l'interrogeait sur ses aventures, ses expéditions... D'où venait il? William hésita... puis, très net, répliqua, les yeux droits :

— De l'Afrique occidentale...

Cette réponse n'éveilla pas un soupçon dans l'esprit paisible de Saint-Jean. Il était à cent lieues de songer au disparu d'antan; il s'intéressa, posa d'autres questions.

Et William disait :

— Oui, vous avez raison, c'est un beau métier, une noble vie... toujours en route, sans autre loi que sa fantaisie; mais pour cette existence, il faut être, comme moi, dénué d'affection, sans famille; c'est la condition; autrement, un péril vous guette derrière chaque arbre, et celui qui part n'est jamais sûr de revenir. N'importe, j'ai connu d'inoubliables heures; après des jours torrides, des nuits

sereines, des marches silencieuses sous les étoiles qui nous semblaient moins hautes, devant le large du désert; des chevauchées dans la brousse, sur la terre vierge, dans une nature toute neuve, intacte, que l'homme sacrilège n'a pas outragée, violée, soumise, où l'animal a gardé son instinct de confiance, comme la plante a gardé son parfum. Ah! oui, c'est un rude remède aux cœurs ulcérés; je vous le jure!... Et, si j'avais pu oublier, c'est bien là... mais, grand Dieu! qu'est-ce que je vous raconte?...

A présent, il se troublait, craignant de s'être démasqué. Mais non; simplement Saint-Jean secouait la tête et répliquait :

— Qui n'a souffert? Je serais étonné si vous m'aviez dit que nulle passion ne vous avait jeté dans l'aventure; nous autres Français, voyez vous, nous nous résignons mal à l'exil. Ceux de nous qui partent emportent presque toujours avec eux dans leur bagage le souvenir d'une faute ou d'une douleur, et quelquefois les deux. Mais vous, j'en suis certain... oui, oui, je devine votre histoire; c'est celle des beaux garçons honnêtes : à n'en pas douter. Vous avez aimé, n'est-ce pas? et vous n'avez pas été aimé... ou tout au moins les événements vous ont brutalement séparé de celle...

A cet instant, coupant la phrase, Simone entrait; elle disait gaiement :

— Ah! Enfin!... Je vous cherche partout; c'est mortel, ici...

D'un signe de tête léger, elle avait salué l'inconnu, incliné, sans même le voir... En parlant, elle le regarda... Sa voix s'arrêta net, cassée, ses paupières battirent, ses yeux tournèrent; elle pâlit de la face, du col, des bras; elle pâlit tout entière, le sang afflué vers le cœur. Et, avec un gémissement profond, elle tombait en arrière. Saint-Jean, épouvanté, la reçut dans ses bras. William n'avait pas fait un geste; debout, livide, il agonisait aussi. Mais déjà Simone s'était reprise.

— Partons! fit-elle, la voix exténuée.

Elle s'échappait; Saint-Jean la suivait, stupéfait, atterré, l'âme en déroute. Au bas de l'escalier, il put dire :

— C'était *lui?*

Elle répondit :

— Oui!

Le retour fut lugubre : dans la voiture, pas un mot ne fut prononcé; tous deux rêvaient. Ce fut bref, à peine cinq minutes. A l'hôtel, Saint-Jean suivit Simone dans sa chambre. Elle s'attardait,

droite, préoccupée, un pli coupant son front resté pâle. Il tomba sur un fauteuil et questionna :

— Alors?

Elle ne semblait pas entendre; il y eut un silence lourd; enfin, elle répéta :

— Alors? — rien!

Mais le timbre de sa voix avait des gravités inquiétantes, que Saint-Jean ne connaissait pas encore. Il s'en alarmait; et maladroit, comme tous les passionnés, il insistait lourdement :

— Vous avez été bien émue...

Elle coupait court, très vite, déjà blessée :

— Non... j'ai été bien surprise... ce n'est pas la même chose...

Elle se tut encore; lui, il songeait que, pour la première fois, leurs deux voix, si unies d'habitude, sonnaient discordes, mécontentes; que c'était le premier nuage, mais que le ciel s'obscurcissait au loin. Il baissa la tête, pris d'une désolation immense. Il avait cru à son bonheur, cru dans la solidité de l'édifice élevé à grand'peine... Or, voici qu'un craquement ébranlait la charpente... Tout penchait... il y aurait des écrasés. Simone reprit, d'une voix de rêve :

— Comment n'aurais-je pas été surprise, épouvantée même? C'était un spectre qui m'apparaissait. Tout le monde m'avait juré que cet homme était mort; Mme d'Estérel, vous, vous surtout! et voici que tout d'un coup, il surgit devant moi!... N'importe! c'est grave!...

— Oui, dit Saint-Jean, — très grave. Puisqu'il est revenu, puisqu'il nous a cherchés, — car il nous a cherchés, c'est de toute évidence, — il ne renonce pas!

Simone avait lentement retiré ses longs gants qui lui cachaient les bras; à présent accoudée sur la table, les mains aux tempes, elle réfléchissait. Et, posée de la sorte, dans cette robe de soie blanche aux plis lourds, cassés par lignes droites, opulentes, elle était plus admirable que jamais. Elle se retourna vers son mari, le regarda de ses yeux meurtris, eut pitié de sa détersse et prononça :

— Fuir?

Il soupira :

— Impossible!

— Pourquoi?

— Roger.

— C'est vrai.

William avait des droits légaux sur son fils ; fuir, en l'emportant, c'était commencer une chasse à travers le monde. William suivrait ; l'enfant le faisait fort ; le tribunal, qui l'avait confié tout petit à sa mère, avait ordonné aussi que son père le pourrait voir une fois par semaine, qu'il lui serait conduit, sur sa demande. Ces droits, William allait les revendiquer. De ce côté, c'en était fait des sérénités coutumières. Il faudrait partager.

Devant les menaces de l'avenir, tous deux demeuraient accablés ; déjà, lui doutait de sa force devant les obstacles à vaincre ; déjà, elle n'était plus assurée d'elle-même, s'avouait tout bas qu'un tel désarroi, causé par une rencontre, prouvait des sentiments suspects et d'une rare violence. En une heure ces deux personnages étaient bouleversés, changés, transformés. Leur tendresse mutuelle, leur belle entente, leur réciproque gratitude, tout était écroulé, aboli, par terre, en morceaux...

L'heure passait, lugubre, surtout dans des silences. Enfin, Saint-Jean fit un effort, se leva :

— Bonne nuit, ma pauvre enfant, tâchez de dormir. Demain nous causerons encore ; nous essayerons de faire tête à qui menace notre bonheur...

Il s'en allait, gagnait sa chambre, n'osait pas rester près de sa femme, demander de l'amour. Il lui semblait déjà qu'elle ne lui appartenait plus.

Mais seul, accoudé dans son lit, les yeux fixés sur la lampe qui mourait lentement, il se prit à considérer les événements en face, — et trembla. Au milieu d'un tumulte de pensées contradictoires, une minute, sa posture, dans cette même chambre, à cette heure même, lui rappela le temps où, en secret encore, il aimait Simone et cherchait les moyens de l'attirer à lui. Il sourit amèrement ; ces temps où il se jugeait si malheureux, à présent, lui paraissaient enviables. Ce qui le menaçait était clair et terrible. William avait un but qu'il poursuivrait sans trêve. Il voulait reprendre son enfant d'abord, ce qui était son droit ; puis par son enfant, sa femme, ce qui était son rêve. Il était jeune, robuste, volontaire et parfaitement beau, avec, en plus, cette vague auréole des voyageurs lointains et des héros souffrants exilés de l'amour ; il avait encore un charme naturel auquel, le premier, lui, Saint-Jean, il s'était laissé prendre. Dans cette fête, cette foule, William avait été le seul homme avec lequel il avait volontiers échangé quelques mots ; une sympathie

indéfinissable l'avait poussé vers lui. Puis (et c'était sa vraie force vis-à-vis de Simone), il avait pour lui tout le passé ; quand Simone ne songeait plus à lui, c'est qu'elle était distraite ; sans quoi, retournée vers sa vie, elle le voyait partout et l'entendait partout. Il était son double, sa seconde âme. Mort, elle évitait son spectre, sa mémoire ; vivant, actif, saurait-elle et voudrait-elle le négliger, comme une indifférente ?

Hélas ! avec tout son bon sens, Saint-Jean concluait au péril, — et ce qui l'effrayait surtout, c'est que dans ce combat mortel qui s'allait livrer inéluctablement personne n'avait tort ; tout le monde avait raison ; nul n'était coupable ; tous étaient malheureux ; le droit et le devoir étaient mal indiqués ; chacun pouvait évoquer les idées les plus saintes, l'amour, la famille ; la justice contre la légalité, la nature devant la morale ; sanctions en partie double, titres égaux, des intérêts pareils, passions semblables... pas d'arbitre possible à ce procès des cœurs. Il était à redouter, en de telles occurrences, que la balance penchât du côté de la jeunesse... Et Saint-Jean avait peur.

Il avait raison d'avoir peur, puisque, de son côté, William s'était repris à toutes les espérances. Il était rentré, fou, dans sa pauvre maison. Il était joyeux et glorieux jusqu'au délire, jusqu'à l'absurdité. Toujours, il revoyait les yeux de Simone, d'abord indifférents, qui se fixaient sur lui, puis s'ouvraient, démesurés, s'égaraient dans la reconnaissance; il la voyait se renverser en arrière, fauchée par l'émotion... Eh bien, l'épreuve était faite, le jugement rendu : bon gré mal gré, elle se souvenait, elle l'aimait encore, avant tout autre... Il riait. Et l'orgueil le prenait, ce barbare, à évoquer la dernière incarnation de son idole retrouvée. Cette femme qui, devant lui, pliait sous la passion, c'était cette grande dame qui lui avait paru si lointaine, inaccessible, intangible, scintillante de pierres et drapée de satin. Dans cette chair idéalisée, le cœur battait semblable, et l'ancienne âme était restée. Il l'avait bien vu ; c'était sincère, indéniable, ce tête-à-tête imprévu, suivi d'un tel désarroi ; cette cause et cet effet. Pontus triomphait.

Avec la mobilité de sa jeunesse, Wialliam passait de ses désespoirs de la veille aux plus radieuses certitudes. Il ne doutait plus, à présent, de reconquérir sa femme et son enfant ; de rebâtir sa maison et d'être un homme heureux, envié par les autres. Il se fixait des dates, se disait :

— Dans trois mois, nous serons à Pontus.

Il ne se demandait pas comment ; dans son idée, les événements viendraient d'eux-mêmes, imposeraient les résultats ; il faudrait que cela fût ainsi, et cela serait. Il était profondément confiant dans l'avenir, l'esprit une fois encore renouvelé. Pendant ces mêmes heures de nuit, où, pour les mêmes motifs, Saint-Jean mesurait des perspectives amères, lui, William, exultait ; forgeait, maille par maille, une chaîne de joie.

Le lendemain matin, quand Marceline entra chez lui, il la prit par les deux épaules et la fit tourner sur un air du pays ; c'était sa façon d'être gai quand il était enfant ; la vieille en perdit l'haleine et la compréhension. Mais elle lut dans les yeux de son maître une renaissance qui l'enchanta. Alors elle rit à son tour, contente qu'il fût content, sans demander pourquoi. Mais lui qui débordait lui clama son ivresse aux oreilles ; il aurait crié pour des pierres, dans un besoin d'expansion. Elle écoutait, ravie, les mains jointes, tout ce qu'il dégoisait avec des rires, des cris, des gestes ; elle aimait un peu mieux Simone, puisqu'il était faux qu'elle eût oublié. Puis à son tour elle parla. Elle apportait des renseignements nouveaux, recueillis entre deux portes. Et William sut, de la sorte, où il pourrait, les jours suivants, encore rencontrer Simone.

Simone ?... Elle ne savait plus. Pendant que Saint-Jean s'effrayait, pendant que William s'enchantait, elle restait indécise, confuse, trouble devant elle-même. Elle regardait dans sa conscience, n'y distinguait rien : c'était noir. Elle était indiscutablement émue ; dans quel sens ? Mystère ! Aurait-elle voulu, à n'importe quel prix, éviter les derniers événements ? Peut-être ; entre temps, elle s'avouait que William était admirablement beau ; elle reconnaissait encore qu'il devait l'aimer éperdument pour s'être ainsi décontenancé sous son regard ; car il avait affreusement pâli, il avait chancelé, les yeux noyés d'angoisse. Mais elle, n'en avait-elle pas fait autant ? Alors ? — Elle se réfugiait en Saint-Jean, se jurait qu'elle l'aimait toujours, qu'elle n'aimait que lui. Et elle énumérait à plaisir, longuement, à voix haute, pour chasser les autres pensées, toutes les félicités qu'elle recevait de lui. Saint-Jean ! Saint-Jean ! Hors de lui, c'était l'ombre, l'inconnu, l'aventure ; hors de lui, la trahison, le drame ; qui sait ? la mort ; mais, assurément, la misère... Une voix souffla : Et l'amour ! Elle ne voulut pas avoir entendu. Elle répliquait d'abondance : — Je suis ici chez moi, dans ma maison, entourée d'êtres et de choses

qui sont à moi, de mon mari qui m'aime et que j'aime, de mon fils que nous aimons. Je suis une femme, riche, considérée, qui vit dans le calme et la sécurité. Tout le monde me respecte... j'ai pour moi les lois et l'opinion. Je suis Madame *Jean Saint-Jean*, qu'on se le dise! que m'importe qu'il plaise à quelque aventurier de sortir du désert pour s'en venir ici? Je ne le connais plus, je ne le connais pas! vivant pour les autres, pour moi il reste mort; je ne sais plus son nom. Et il vaut mieux qu'il en soit ainsi, car si je me souvenais, ce serait pour revoir des scènes affreuses, pour le maudire encore, encore le détester! Je suis indemne, intacte. Je n'ai rien fait contre la morale, contre la justice. J'ai agi librement, étant libre; et des complications qui surviennent, mon premier devoir est de ne pas prendre souci... Puis, voici qu'il est tard, la nuit passe... je vais dormir, je veux dormir... je dors.

Non, elle ne dormait pas. A toutes ses affirmations, répondaient des arguments contraires. Par tous les coins de la chambre, des voix sonnaient pour la contredire. Devant les yeux de son âme, des paysages défilaient, animés de personnages trop connus. Elle fermait ses yeux, elle se bouchait les oreilles, refusait d'écouter, répétait: Jean Saint-Jean! l'appelait au secours; — soins inutiles; elle voyait, elle entendait; et des persuasions se glissaient, une à une, dans son cerveau sollicité.

Les jours suivants, le cauchemar se compliqua. Jean Saint-Jean et Simone vécurent dans la terreur d'un événement nouveau; à toute minute, ils attendaient une survenue, une tentative. Ils étaient semblables aux habitants d'une ville assiégée qui devinent, dans l'ombre, au loin, ou près, les travaux d'approche, les mines sourdes, les tranchées creuses d'un ennemi qu'on sait exister, mais qu'on n'aperçoit pas. Un coup de timbre à l'entrée les faisait sursauter; souvent, ils s'arrêtaient devant les fenêtres, regardaient au dehors, guettant quelque chose qui pourrait arriver.

Mais pendant une semaine *l'extérieur* fut mort, ne se découvrit pas. Alors ils respirèrent, osèrent ouvrir la porte, s'échapper; la première fois, pourtant, ce fut le soir; la nuit les rassurait. Ils entrèrent dans un théâtre, pour s'y distraire une heure du sombre de leur esprit. La pièce qu'on jouait faisait beaucoup d'argent; elle était furieusement comique, forçait le rire, et confinait à la folie. Dans sa loge, Saint-Jean eut la joie de voir Simone sourire, puis rire franchement, emportée dans le courant irrésistible. Alors, il se reprit à quelque espoir, elle n'était pas touchée à fond. Mais,

brusquement, elle s'arrêtait dans son expansion, la face pâlie encore et convulsée; elle se rejetait en arrière, dans l'ombre de la loge; Saint-Jean chercha la cause. Au troisième rang de l'orchestre, sans se préoccuper de l'action en scène, jouant son drame devant la comédie, William levait vers eux ses deux prunelles ardentes. Par quelle fatalité cet homme était-il là? Il les avait épiés, suivis sans doute; car il n'avait guère une figure d'amateur de théâtre, cherchant à s'amuser... Alors, leur maison était surveillée, gardée? Ils ne pourraient plus faire un pas sans rencontrer ce spectre, avec ses yeux flambants? Ni Simone ni Saint-Jean ne songeaient encore à soupçonner Marceline.

— Nous partons? dit-il.

— Non, restons!

Elle voulait être brave, lutter, courroucée de cette contrainte, de cet enveloppement. Ce qu'ensuite purent crier les acteurs ne fut pas entendu. Simone songeait, le doigt sur son pouls, la pensée en arrêt sur son cœur. Elle essayait de démêler l'écheveau si emmêlé des sensations et des sentiments. Elle n'y parvenait pas sous un trouble grandi, où son être réel perdait sa consistance. Cette soirée, dans une salle où la foule grimaçait de plaisir, se tordait de gaieté, se roulait, criant grâce, cette soirée fut lugubre pour les trois personnages qui suivaient uniquement leurs pensées.

Le lendemain, ni Saint-Jean ni Simone n'osèrent s'interroger, parler de *cela*. Seulement, lui, ne s'absenta plus une heure; il veillait; quand il sortit, il emmena Simone. Un jour, dans la rue, sans le vouloir assurément, Simone lui serra le bras en frémissant de tout son être. Il regarda autour d'eux. William, à trois pas, les dévisageait; leurs yeux se rencontrèrent; le jeune homme eut un sourire silencieux qui glaça l'homme vieilli d'une soudaine amertume. Puis il passa. Simone était très pâle. Pendant deux jours il y eut entre eux un nouveau malaise, des silences lourds, puis la vie recommença. Mais par la suite, au moins deux fois par semaine, dans le *monde*, au théâtre encore, aux expositions, aux bals, dans les réunions de relations forcées, ils revirent William; et toujours il les contemplait; et ses lèvres s'écartaient grimaçantes, dans son rire silencieux.

Saint-Jean souffrit mille morts. Simone aussi sans doute. Ce rire, Saint-Jean le comprenait, il lui criait :

— Va! va! sois fier de ta belle jeune femme! Je la connais mieux que toi : je l'ai eue blanche et pure de toute science hu-

maine, de toute désillusion. J'ai été son initiateur aux choses de l'amour ; et toutes ses virginités de corps, de cœur et d'âme m'ont appartenu. C'est l'irréparable, cela! et l'inoubliable aussi! Tu as beau faire, tu n'es qu'une doublure dans les rôles que tu joues. Et dans tes bras, sois-en sûr, elle se souvient du premier qui lui parla tout bas sur l'oreiller nocturne. Tiens, je ris, parce qu'elle rit elle-même, ne m'ayant pas aperçu encore : elle rit de ce rire que je connais si bien, en renversant la tête comme un enfant qu'on chatouille. La façon dont elle ramène sa robe en s'asseyant, je la connais... Veux-tu que je dise comment, le soir, droite, devant la glace, la robe tombée, elle ramasse sa lourde chevelure noire et la tord à pleins poings pour sa coiffure de nuit? Veux-tu que je dise encore... ?

Oui, oui, ce rire disait tout cela et que d'autres choses odieuses!

Tuer cet homme? Comment? Saint-Jean y pensait. Il n'en pouvait plus, cela continuait, augmentait, William était partout. On eût dit qu'il les suivait, qu'il devinait leur détresse, s'en amusait. Il se vengeait avec son rire affreux, outrageant aux intimités des alcôves par la honte du ressouvenir...

Une unique fois, et par hasard, Simone s'en fut seule, dans sa voiture fermée. Or, comme elle sortait d'un magasin, sur le trottoir elle vit encore William; alors il ne riait plus : devant elle seule, au contraire, il apparaissait tragique et désolé; rapide, il s'approchait :

— Laisse moi te parler... une seconde... rien qu'une seconde!

Hors d'elle, tremblante, elle se jeta dans sa voiture, cria :

— Vite! à l'hôtel!

Et, de loin, comme malgré tout, elle regardait en arrière, elle vit son ancien amour baisser la tête sur la poitrine, dans un geste désespéré. Elle crut voir aussi qu'il pleurait.

Ce jour-là fut mauvais pour Saint-Jean.

Simone rentra rêveuse. Pourtant elle ne raconta rien. Mais, vers le soir, elle tressaillit subitement comme sous une brusque révélation. Elle se tourna vers son mari :

— Jean, savez-vous qui nous espionne, nous trahit et nous vend? Non? Eh bien! moi, je viens de le découvrir, j'en ai la certitude.

— Qui ? dit Saint-Jean, debout, les yeux durs, la face mauvaise, qui?

— Marceline!

Saint-Jean sonna :

— Dites à Marceline de monter.

Elle parut, la vieille, comprenant qu'elle était prise. Que lui importait à présent? Elle irait vivre avec son maître, en attendant que tout eût repris sa place.

— Marceline, dit Saint-Jean, M. William de Pontus est à Paris...

— Ah! fit la vieille sans témoigner aucune surprise, ne comprenant pas le piège.

Simone reprit aussitôt :

— Et, si cette nouvelle ne vous émeut pas davantage, c'est que vous la connaissiez avant nous; que vous avez vu M. de Pontus; que vous avez pris ses ordres; que vous les exécutez; que vous êtes ici, dans cette maison où l'on a confiance en vous, l'espionne, l'écouteuse aux portes, la voleuse de secrets, qui trahit et qui vend ses maîtres.

Marceline sourit sous l'outrage; elle haussa les épaules et répliqua :

— Je n'ai qu'un maître, et vous l'avez nommé en commençant...

— Eh bien! allez le retrouver! cria Saint-Jean.

— Soit! ajouta la servante; seulement, demain, nous réclamons Roger. C'est pour lui seul que je suis restée.

A cette riposte, ils se regardèrent déconcertés... Cette vieille savait sa force; elle était conseillée et doublement dangereuse. Simone prononça :

— Allez! nous vous dirons plus tard ce que nous avons résolu...

Elle lui montrait la porte; et la vieille sortit, en grondant :

— Ils n'ont pas osé! ils n'ont pas osé me chasser... C'est dommage, tout eût marché plus vite après!

Restés seuls, ils évitèrent de conclure. C'était vrai qu'ils n'osaient pas la chasser. Ils décidaient simplement de se cacher d'elle à l'avenir et de ne plus parler en sa présence. Par cette réserve et cette méfiance, William se trouva privé de tout renseignement; il erra au hasard, autour de l'hôtel, sans plus jamais rencontrer personne : il s'en irritait, songeait à employer le grand moyen, à brusquer le dénouement. Le grand moyen c'était Roger, — le dénouement, c'était Simone chez lui; de gré ou de force; consentante ou abusée.

Un matin, Marceline, impassible, présentait un papier à Saint-Jean et Simone, un papier cacheté. Il l'ouvrit et ils lurent :

« Ordre à Marceline d'amener chez moi, aujourd'hui, 10 mai, à trois heures, mon fils Roger de Pontus.

« WILLIAM »

C'était l'assaut, la vraie bataille ; il y avait déja des brèches dans les murs. L'ennemi approchait. Saint-Jean froissait le papier dans ses mains furieuses. Refuser? Après ? dans quelques jours un arrêté du Tribunal les forcerait à obéir. S'incliner donc? mais si le soir, l'enfant ne revenait pas? Alors, Simone, vaincue, supplia Marceline :

— Voyons, vous devinez bien que je suis malheureuse! d itesla vérité, dites ce que vous savez! Où habite William ? Que vous a-t-il dit ? Que compte-t-il faire ? Marceline, j'ai toujours été bonne pour vous, souvenez-vous, et répondez devant Dieu !

La vieille, sans émotion, expliqua :

— William habite aux Ternes, rue des Acacias, une petite maison avec un petit jardin. Il est bien là... Il veut voir son enfant parce que c'est son droit, et qu'il a toujours continué, lui, d'aimer tous les siens. Ce qu'il compte faire, il ne me l'a pas dit, je ne suis qu'une servante. Mais je puis jurer que je ramènerai Roger ce soir; il ne désire pas séparer l'enfant de sa mère... loin de là... au contraire!...

— C'est bien, coupa Saint-Jean trouvant la phrase trop longue, vous mènerez Roger chez M. de Pontus.

— Oui! dit Simone qui n'avait plus de volonté.

Ce fut elle qui habilla l'enfant. Malgré tout, elle voulait qu'il fût beau. A genoux devant lui, elle l'admirait encore avec des yeux pleins de larmes. Il s'en apercevait, s'attachait à son cou, ne voulait plus s'en aller. Elle lui fit des adieux de moribonde, et le regarda s'éloigner, conduit par Marceline, avec une atroce terreur de ne plus le revoir. Près d'elle, Saint-Jean, très pâle, ne trouvait pas un mot pour la rassurer.

Oh! cette journée si lente, et si lugubre, ils la passèrent en tête-à-tête, portes closes, les prunelles fixées sur la pendule.

Dès six heures, ils étaient tous les deux à la fenêtre, guettant le retour, tressaillant de chaque coup de timbre à la porte d'entrée. A sept heures précises, Marceline parut, tenant Roger par la main. Alors, pliant sous des angoisses trop fortes, *à présent que c'était fini*, Simone allait tomber sur un fauteuil, restait inerte. Saint Jean songeait : « Est-ce que l'on va souffrir souvent ainsi ? »

Questionné longuement, Roger répondit par lambeaux de phrases: « qu'il avait vu un monsieur très gentil, qui était son père, celui dont Marceline parlait toujours depuis si longtemps... chez lui il y avait de très belles choses, des arcs, des flèches, des lances, qui venaient des sauvages... Il y retournerait bientôt... C'était convenu. »

« Celui dont Marceline parlait toujours... » ces mots révélaient tout un passé de manœuvres secrètes ; une Marceline ignorée, intelligente dans son unique dévouement ; suivant, quand même, un plan tracé, et ne renonçant pas. Elle avait eu raison ; le présent le prouvait.

Lorsque William avait vu entrer son fils, il l'avait saisi par les bras et l'avait enlevé à sa hauteur. Les yeux dans les yeux, il le considérait ; l'enfant étonné ne s'effrayait pas ; habitué à être partout tendrement accueilli, à ne voir autour de lui que des visages amis, il était sans émoi devant un étranger. D'allleurs, aussitôt, l'étranger l'embrassait avec une sombre passion, en disant :

— Les yeux de Plounéour, pour le reste, Pontus.

Marceline approuvait :

— C'est toi au même âge... ton père aussi... Regarde... il reste contre toi, il te reconnait!... C'est du sang de Bretagne...

Pendant trois heures, William écouta Roger, jugea sa petite âme.

Roger était d'esprit alerte, précoce comme un Parisien, sentimental, aussi, comme un enfant des grèves. Le père fut rempli d'une joie orgueilleuse ; puis il l'intéressa par les étoffes bigarrées, les colliers primitifs, les bracelets grossiers rapportés de l'Afrique ; l'enfant se complaisait à ces choses nouvelles ; mais les trophées de guerre, les armes surtout l'attiraient. Il tendait les mains vers les lances, les poignards, s'en saisissait avec âpreté ; et ses doigts, sur le bois, se crispaient, convulsifs. C'était encore du Pontus, cette prise de possession nerveuse des emblèmes de bataille, des instruments de mort. William l'encourageait :

Le soir, seule avec Roger, Simone lui dit :

— Il t'a embrassé?

— Oui.

— Beaucoup?

— Beaucoup!

— Ton front, tes joues?...

— Mes yeux, mes yeux surtout.

Alors, elle l'embrassait elle-même, violente, à la même place.

Était-ce pour effacer? Était-ce?... Une évolution, ou un réveil, commençait dans son âme. Quand elle s'en vint retrouver Saint Jean, celui-ci murmura, au sortir d'une méditation longue :

— Cet enfant n'est déjà plus à nous.

Elle tressaillit comme une coupable, et répliqua, au hasard :

— Comment? pourquoi?

Saint-Jean soupira, baissa la tête et laissa tomber :

— Il est conquis... Je ne crois pas à la voix du sang qui n'est qu'un conte de vieille femme... n'importe, ça n'a pas été long. C'était prévu d'ailleurs; un enfant sait mal résister à des paroles tendres, même dans une bouche dure. Puis M. de Pontus revient de loin... il a charmé Roger avec sa pacotille de camelot nègre. Et, je le répète, voici que cet enfant n'est déjà plus à nous!

— Mais c'est son père... objecta Simone.

Saint-Jean se dressa, lui jeta un regard sombre, le premier; puis froidement, répliqua :

— C'est vrai. Vous avez raison.

Sans savoir au juste pourquoi, cette réponse l'avait blessé au cœur. L'idée d'une trahison possible lui apparaissait derrière d'autres idées. Il avait surtout conscience de ses quarante-sept ans et pensait que William n'en avait que vingt-neuf.

Ce soir-là, M. et Mme Saint-Jean recevaient quelques amis; ils furent séparés l'un de l'autre, forcément distraits. Quand, à travers un salon, leurs regards se rencontraient, ils essayaient de se sourire, y réussissaient peu. Saint Jean causa beaucoup toute la soirée; mais quelqu'un d'attentif eût estimé ses intonations et ses gestes peu naturels : — au contraire, glaciale et silencieuse, Simone vivait ses heures intérieurement; on remarqua cette réserve : elle s'excusait par un peu de migraine. On la crut sur parole, car d'ordinaire c'était certainement la plus gracieuse des femmes. Nul ne soupçonna qu'un malheur sans nom, inexplicable, planait sur cette maison, en apparence heureuse.

Vers une heure du matin, de nouveau, ils étaient seuls; du bout des lèvres, ils se souhaitèrent une bonne nuit et se retirèrent, chacun dans sa chambre.

Vers trois heures, Saint Jean veillait encore, quand sa porte s'ouvrit doucement : Simone parut, en chemise sous une robe de nuit, les pieds nus dans des pantoufles. Elle venait chercher un refuge contre elle-même, contre l'afflux des bizarres pensées. Depuis de longs instants, dans sa solitude, elle avait, incons-

ciemment d'abord, volontairement ensuite, revécu, une à une, les scènes d'autrefois; et malgré sa révolte étudiée, malgré ses reculs peu sincères, à tous ces souvenirs, à ces évocations, à toutes ces visions de William ressuscité, elle se complaisait. Même en se raisonnant, elle n'arrivait pas à se blâmer de ces sentiments-là; à se juger coupable; à se condamner. En quoi avait-elle tort de se rappeler le compagnon de jadis, l'ami d'enfance, qui autrefois partageait ses premières joies et souffrait de ses premières peines? Comment ne pas le retrouver partout? Autant supprimer la vie. Il emplissait l'horizon. Alors, se sentant vaincue, vaincue sans résistance, elle avait fui vers Saint-Jean, l'allié naturel de la femme qu'elle semblait être.

A sa vue, il eut un geste vague, leva les yeux, doutant de tout. Elle s'assit au bord de son lit; les mains jointes sur ses genoux, les jambes croisées, balançant une pantoufle au bout d'un pied nu. Dans cette pose, elle parlait :

— Jean, je viens à toi, parce que j'ai peur; je vois de tous côtés des abîmes qui s'ouvrent; je ne sais plus où nous allons, — et j'ai le grand regret de ce qu'était hier... quand nous vivions heureux...

Il la regardait, approuvait d'un signe, répétait :

— Moi aussi, j'ai le regret d'hier... mais que voulez-vous? il y a des événements qui dominent la volonté, créent des situations inextricables. Nous en sommes là!... j'ai peur, moi aussi!

Elle reprit, déçue, attendant autre chose :

— Alors, vous doutez de moi?

Il sourit amèrement, lui mit la main sur le bras et prononça :

— Oui, je doute de vous, et vous n'avez pas le droit de vous en offenser. Écoutez-moi. Si dans la foule qui nous entourait ces temps derniers, quelqu'un m'avait montré un jeune homme, divinement beau, divinement compréhensif, parfait en tout, idéal et sublime; si quelqu'un m'avait dit : « Méfiez-vous, Saint-Jean; votre femme regarde trop ce prodige vivant »; j'aurais haussé les épaules et je n'aurais rien cru: car je vous sais inaccessible à toute tentation subite, à toute sollicitation nouvelle.

Mais voici que quelqu'un vient, autrement redoutable: Bretonne, c'est la Bretagne; sœur dévouée, c'est le frère qui t'aimait; femme malheureuse, c'est l'époux par qui tu as souffert... C'est le passé! Devant cette apparition, je m'émeus et je tremble; d'autant plus que j'ignore de quel côté réel est le droit sentimental. Ses arguments, les miens, nos arguments se valent... Vous voyez que je

suis sans orgueil, que j'avoue ma faiblesse avec humilité... mais c'est au nom de cette faiblesse que je le réclame, que j'implore de toi les décisions suprêmes. A toi de choisir, d'être forte, de vouloir. Frappe-toi le cœur, — écoute ce qu'il répondra. Décide! Et si je suis sacrifié, sache que c'est fini, que je m'en vais mourir ; moi, je suis vieux! c'est mon tour, avant vous!

Dans ces paroles incohérentes, sa voix montait, tombait, s'enflait ou se brisait parfois dans un sanglot. C'était la déroute d'un esprit d'ordinaire lucide que la passion aveuglait, affolait. Où Simone était venue chercher un réconfort, la voix de la raison, elle trouvait l'expression d'une détresse plus grande, la plainte d'un malade et des effrois sans fin.

Alors, prévoyant tout, les faiblesses, les retours au passé, les trahisons du présent et, qui sait? la lointaine rupture, la pauvre femme fut saisie d'une immense pitié tendre pour ce demi-vieillard qui n'existerait plus sans elle, ayant fait d'elle la cause suprême de sa vie. Elle arracha sa robe de nuit, se coula dans le lit, près de ce corps si triste, se colla à lui; le réchauffa d'étreintes et voulut être sienne au moins encore cette fois. Dans des baisers, ils pleurèrent ensemble.

Cette nuit fut horrible. Trois fois Saint-Jean se releva pour boire une drogue, qui, disait-il, devait le calmer : il n'avait plus son âge; Simone cria. Elle l'aimait; en ces moments, oubliait l'autre.

Mais, le lendemain, ce mari fou d'amour toussait comme un phtisique; ses yeux s'encavaient dans des orbites noires; et sur ses joues très blanches, le point rouge éclatait. Marceline, qui avait perçu des bruits étranges pendant son insomnie, constata cet affaissement, ce commencement de la fin avec jubilation.

William ne se laissait plus oublier. Deux fois par semaine, il exigeait Roger, et Roger volontiers retournait à son père. Puis ce fut une autre machination. Un jour, Marceline tira une lettre de sa poche, l'offrit à Simone :

— Madame voudrait-elle...?

D'un geste rapide, Simone saisit la lettre, la cacha dans sa robe en regardant autour d'elle si personne ne la pouvait voir.

La vieille servante devint radieuse. Ce geste, cette acceptation furtive, c'était la complicité. Elle murmura :

— Merci, Madame, il sera bien content...

Simone était déjà loin; elle s'enfermait dans sa chambre. Elle lut :

« Roger est près de moi, qui joue en silence. Il a tes yeux; mais le reste du visage ressemble à mes portraits d'enfant. Il est fait de nous deux; mais dans les yeux, il y a l'âme. Il a ton âme. Notre enfant! Est-ce vrai que tu ne veux plus entendre mon nom? que tu t'es donnée entière à l'*autre*. Cela, je ne le crois pas. Tu as peut-être donné la femme que tu es à présent, mais non pas la femme, la jeune fille, la petite fille, que tu as été jadis. Ces trois-là m'appartiennent toujours. Le passé est indestructible; je le sais bien, moi! Écoute. je t'aime plus que jamais. Sais-tu pourquoi j'ai vécu quand d'autres seraient morts? parce que j'avais un talisman pour ma bouche : ton nom; un talisman pour mes yeux : ton image; un talisman pour ma volonté : l'espoir de tes lèvres. Je n'ai vécu, survécu que pour toi; mais, tu sais, je puis aussi bien en mourir... Je ne te demande pas de réponse. Je n'ose pas songer à te convaincre aussitôt; mais, si tu veux être bénie quand même par le plus misérable des hommes, accepte le papier que chaque matin t'offrira Marceline. Il contient mon cœur, il contient ma vie... peut-être qu'à la longue une pitié te prendra. — W. »

Elle lut, tête basse, la poitrine gonflée, les yeux voilés de larmes; puis elle serra cette lettre dans un coffret, au fond d'un meuble dont elle avait la clef. Pour la première fois, elle se cachait de Saint-Jean; mais elle se persuadait que c'était dans le but unique de lui éviter une nouvelle angoisse.

A partir de ce jour, sa vie devint difficile à définir; elle eut des sautes d'âme fantastiques. Dans la même heure, elle adorait Saint-Jean, haïssait William, se jurait de rester ce qu'elle était, de ne jamais céder; puis soudain elle s'attendrissait sur un petit souvenir, se rejetait à son ami d'enfance, décidait de fuir avec lui, Roger entre leurs bras; ensuite, de nouveau, Saint-Jean triomphait et, d'indécisions en perplexités, de transes en tourments et d'affres en angoisses, elle perdait pied, flottait au hasard dans un fleuve d'amertumes, sans voir une branche où se raccrocher...

Tous les jours, elle eut une lettre. La deuxième :

« Si, quand tu étais petite et quand je t'emportais sur mes bras dans la mer, si on t'avait dit qu'un jour tu me renierais ainsi, tu aurais crié de révolte et d'indignation, comme sous un outrage!

« Il y a des moments où je ne puis me figurer que c'est toi qu'on appelle Mme Saint-Jean..., que tu es aussi la femme de cet homme;

que si, devant lui, je te prenais dans mes bras, il aurait le droit d'appeler les gendarmes ou de me brûler la cervelle comme à un voleur de nuit. Pourtant il faut bien me résigner, reconnaître la vérité ! Alors je meurs de rage, de jalousie... tu sais ! quand je pense que lui... lui ! Mais, malheureuse, ton corps est à moi, comme ton âme, tu n'as pas le droit... C'est de l'adultère ; ton mari, c'est moi... Lui n'est que ton amant, ton vieil amant qui est riche... Tiens, pardon... je souffre trop... je t'insulte, mais je t'aime... Et je suis si anxieux !... car j'agirai, sois en sûre, et bientôt... N'aie pas peur pour Roger, je ne vous séparerai pas... je vous veux tous deux ensemble ! — W. »

(A suivre.) Maurice Montégut.

LES MILLIARDAIRES AMÉRICAINS

(Suite et fin.)

JEUNESSE DORÉE.

Ils sont actuellement six qui sont appelés à recueillir à leur tour les fortunes les plus formidables de l'Amérique, et qui se préparent de façon singulière au rôle important qu'ils joueront un jour. Ce sont les jeunes William K. Vanderbilt junior, Franck Jay Gould, Robert L. Gerry, Robert R. Goelet et Payne Whitney.

J'ai déjà eu l'occasion de parler du premier, à propos de son mariage avec miss Virginia Fair. Son frère aîné, Alfred Gwynne Vanderbilt, avait épousé miss Elsie French. Ce dernier s'était marié contre la volonté paternelle, suivant en cela l'exemple de leur autre frère, Cornelius Vanderbilt, mari de miss Grace Wilson.

Peindre l'un de ces jeunes multimillionnaires, c'est les peindre tous. Cornelius et Gwynne Vanderbilt avaient été envoyés à l'Université de Yale; mais ils y menèrent une existence si dissolue et y firent des études si navrantes qu'on plaça William à l'Université de Harvard. Sans descendre précisément à la faiblesse intellectuelle des frères Pullman, William Vanderbilt ne réussit pas beaucoup mieux. Aussi, bien qu'il fût loin d'avoir terminé ses études, son père crut-il devoir le rappeler et le mettre tout de suite aux affaires. Ses débuts dans cette voie nouvelle sont trop récents encore pour qu'on puisse par eux préjuger l'avenir.

Ce que l'on sait, par exemple, c'est que le jeune homme est le type le plus accompli de snob qu'il soit possible de rêver. Son appartement, dans Beck and Morley Halls, était encombré de pré-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 28 avril.

tendus objets d'art achetés à ses condisciples et payés, non point en raison de leur valeur intrinsèque, mais de celle que les vendeurs faisaient semblant d'y attacher. Il y a, parmi les étudiants d'Harvard, autre chose que des fils de multimillionnaires. Certains fils de négociants, futurs négociants eux-mêmes, ne sont pas très scrupuleux sur les moyens de se procurer un bénéfice. Notre jeune héros l'expérimenta à ses dépens.

Le fils d'un marchand de curiosités de Philadelphie, un Ecossais du nom de Mac Adams, ne fut pas longtemps à comprendre quel parti il pourrait tirer de l'ingénuité de son fortuné camarade. De temps en temps, son père lui expédiait les rossignols de sa boutique, que le jeune Vanderbilt désirait immédiatement et payait des prix fous. Encouragé, Mac Adams lui dit un jour :

— Mon père possède une admirable armure qui a été volée pour lui dans un musée en Europe. Elle lui coûte très cher, mais c'est une pièce unique que tout le monde nous envierait.

— Elle est si belle que cela? demanda William Vanderbilt.

— Incomparable ; mais je sais qu'il en veut 5.000 dollars.

— Le prix n'a aucune importance, trancha le jeune snob. Si elle est vraiment belle elle n'est chère à aucun prix. Faites-la venir.

L'armure arriva quatre ou cinq jours après. C'était une pièce absolument moderne, comme on en rencontre à la douzaine dans les antichambres parisiennes. Elle était en acier simplement poli, sans ciselures ni ornements. Le casque était orné d'un bouquet de plumes tricolores.

— Que voyez-vous donc d'extraordinaire dans cette armure? demanda Vanderbilt à son camarade. Je voudrais bien savoir pourquoi votre père y tenait si fort?

Mac Adams se mordit les lèvres et répondit avec le plus grand sérieux :

— Je ne vous l'avais pas dit? Mais c'est une pièce historique! C'est l'armure elle-même que portait Napoléon Ier à Waterloo. Vous voyez qu'on vous a traité en ami!

Pendant plusieurs semaines, l'heureux propriétaire de l'armure de Napoléon Ier montra son emplette à ses amis; mais l'un d'eux finit par avoir pitié de lui et lui ouvrit les yeux. Depuis ce moment, Mac Adams n'a pas osé reprendre son petit commerce.

Après les trois Vanderbilt, nous avons le jeune Robert Goelet, fils de feu Ogden Goelet, actuellement âgé de dix-neuf ans. Il est élève du collège d'Harvard, où il n'a guère fait sensation qu'en

jouant le rôle de Juliette dans *Roméo* de Shakespeare. On raconte que le rôle ne lui fut attribué que pour une seule raison. Aucun de ses condisciples ne se souciait de l'accepter, craignant d'être ridicule en femme. Robert Goelet, au contraire, le sollicitait instamment et, de fait, son visage efféminé se prêtait mieux qu'aucun autre au travestissement. Il appuya sa requête de l'offre de prendre à sa charge les frais fort lourds de la représentation et finit par avoir gain de cause. Les costumes qu'il fit exécuter pour cela atteignirent des chiffres paradoxaux. Sa robe de bal pour la fête chez Capulet ne coûta pas moins de 8.000 francs. Mais il faut ajouter que le côté plastique fut quelque peu gâté par la luxuriante perruque d'un noir d'ébène dont il s'était orné le chef; jamais il ne voulut consentir à porter la perruque blonde qui, de tradition, a toujours été celle de l'héroïne de Shakespeare. Comme d'autre part il n'était pas parvenu à apprendre son rôle, la représentation fut quelque peu égayée. Mais pour les fils de multimillionnaires, il est des grâces d'état, même à l'Université d'Harvard.

Frank Jay Gould, le plus jeune des fils du célèbre Jay Gould, a déjà vingt et un ans; mais jusqu'à ce jour, il a fort peu fait parler de lui. Cela tient un peu à ce qu'il a été élevé par sa sœur, miss Helen Gould, dont j'ai eu l'occasion de louer la très vive intelligence artistique et les très réelles qualités. Mais le véritable motif gît dans son insuffisance physique et morale.

Son enfance fut des plus curieuses. Jay Gould, qui pourtant s'y connaissait, mais qui fut probablement, en cette circonstance aveuglé par l'amour paternel, avait cru discerner en lui, dès le jeune âge, d'extraordinaires aptitudes financières. Aussi Frank avait-il à peine quatorze ans que ses études étaient tenues pour terminées et qu'il était nommé président de l'un des Comités du *Manhattan Elevated Road.* Les procès-verbaux des séances sont malheureusement muets sur son rôle à ce moment. Tout porte à croire qu'il ne fut pas des plus marquants.

Pourtant le petit Directeur, *The Boy Director*, comme on le surnommait alors, avait compris qu'il lui fallait se mettre au courant de l'administration des chemins de fer, sur lesquels il était appelé à régner. Aussi, à chaque instant, partait-il pour inspecter le réseau. Mais il avait une façon à lui de procéder à cette étude. Il montait dans son sleeping-car avec un roman français (il parle convenablement cette langue, ayant été élevé par une gouvernante française). Il s'étendait sur son lit, ouvrait le roman, en lisait deux

ou trois pages et ne tardait pas à s'endormir du sommeil du juste, dont il ne sortait que lorsque son valet de chambre venait respectueusement l'aviser qu'on était arrivé à destination.

A la mort du père, miss Helen Gould réforma tout cela. Elle lui fit reprendre ses études, d'ailleurs sans grands succès, et lui fit donner sa démission de président. C'est seulement depuis l'année dernière qu'elle l'a décidément mis hors de page. Après l'avoir *présenté* dans un grand bal donné en son honneur, elle l'avait fait nommer Directeur du *Missouri Pacific Railroad System*, position qu'il va bientôt cumuler avec son ancienne de Directeur du *Manhattan Elevated Road*, qui doit lui être rendue.

Frank Jay Gould a la réputation, dans le monde des millardaires, d'un jeune sauvage peu intéressant. La vérité est qu'il est d'une timidité extrême, qu'il parle peu ou point, ne commet aucune des excentricités de ses congénérères et n'est vraiment heureux qu'auprès de sa sœur Helen. Au physique, il est petit, comme l'était son père, mais étroit d'épaules et de poitrine, et d'une santé fort chancelante. C'est pour ne point l'abandonner seul à New-York que miss Helen Gould renonça à partir pour Cuba en qualité d'infirmière, lors de la récente campagne. Sa seule passion est sa bibliothèque et il dépense des sommes d'argent considérables en achats de livres qu'il n'ouvre presque jamais. Ce sage et tranquille garçon est fort convoité par les jeunes filles de la Cinquième Avenue qui l'accablent de coquetteries et d'avances... pour le bon motif. Sans défense contre de pareilles séductions, il se serait laissé épouser depuis longtemps, si sa sœur ne l'entourait pas d'une surveillance aussi incessante que minutieuse. Heureusement cette surveillance ne se dément pas un instant et elle est d'autant plus efficace que les plus ardentes parmi les poursuivantes se soucient peu de devenir la belle-sœur — nous pourrions dire la belle-fille — d'une femme aussi peu évaporée et aussi peu malléable que miss Helen Gould.

Robert Livingston Gerry est le contraste parfait de Franck Gould. Bien que plus jeune de trois années, il a déjà fait retentir les échos de Newport du bruit de ses prouesses. Celui-là a deux passions au cœur : le yachting et la fête. A l'âge de douze ans, il était déjà membre du *New-York Yacht Club* et à quinze ans, il promenait dans son yacht les danseuses les plus « expensive » de l'Opéra national. Cependant, celui-là est bien de la race des grands oiseaux de proie américains. Nul ne le dépasse en insensibilité et

en sécheresse de cœur. Ses camarades de l'Université d'Harvard — où il fait de temps en temps quelques brèves apparitions — déclarent qu'il y a en lui l'étoffe d'un *business-man* hors-ligne. Mais cette appréciation ne doit s'appuyer que sur des sentiments qu'il exprime à ce sujet, car je ne sache pas qu'il ait encore fait autre chose que de courir les régates internationales et les coulisses des théâtres de danse, ce qui n'est peut-être pas la meilleure des préparations.

Quant à Payne Whitney, fils de l'ancien secrétaire pour la marine, il diffère en tous points de ceux que nous venons de passer en revue. Physiquement d'abord, car il est d'une beauté remarquable ; moralement ensuite, car il a des idées, et même des idées à lui, ce qui désespère son entourage et sa famille. Lui aussi a fait ses débuts cette année. A ce propos, son père a fait savoir qu'il était en train de lui constituer le capital nécessaire pour débuter brillamment et aisément. Ses parents, les Payne, qui sont associés à Rockefeller dans le Standart Gil, lui offrent de le prendre avec eux. Avec ses facilités et sa fortune personnelle de cinquante millions, il arriverait rapidement à une situation énorme. Mais il lui manque la vocation.

Amateur fanatique de tous les sports et — chose incroyable de la part d'un fils de milliardaire — passionné pour les sports à bon marché, Payne Whitney court les routes à bicyclette ou à pied, avec un modeste bagage de touriste. Le plus souvent, il est accompagné d'un camarade, assez peu fortuné, et tous deux vivent, en voyage, de la façon la plus simple.

Il est fort assidu aux concerts de musique classique, aux représentations de Shakespeare ; mais on le chercherait en vain dans la loge paternelle. C'est aux galeries supérieures, caché dans la foule, qu'il goûte la beauté des chefs-d'œuvre. Ses jeunes amis ne reviennent pas d'une pareille aberration. Il s'en consolent en disant que Payne Whitney est un excentrique et qu'il a des goûts dépravés, ce qui, du reste, ne l'émeut guère. Aussi est-il tout à fait vraisemblable que, le jour où il sera son maitre, cet oiseau rare rompra brusquement avec ses relations de famille et vivra d'une vie toute nouvelle, loin des *Trusts*, des Syndicats, des banques et de Wall Street. Il le laisse entendre déjà, toutes les fois que l'occasion s'en présente, ce qui lui a valu la réputation d'un jeune homme inoffensif, mais un peu toqué et tout à fait indigne du grand nom que ses ancêtres lui ont transmis.

FABRIQUE DE POUPÉES

Si de l'éducation des garçons nous passons à celle des filles nous apercevons des choses tout aussi surprenantes et cette première constatation nous frappe que rien ne prépare la jeune fille au rôle qu'elle devrait jouer partout ailleurs que dans cette société particulière.

La jeune duchesse de Marlborough, née Consuelo Vanderbilt, celle que les Jingoes américains nomment si orgueilleusement « notre petite duchesse », avait reçu l'éducation la plus singulière. Elle était à peine une fillette, que déjà ses somptueuses toilettes faisaient l'admiration des badauds. A dix ans, elle portait des perles de prix; à douze ans, elle était couverte de diamants. Ses équipages étaient renommés pour leur correction, ses domestiques pour leur tenue et ses appartements pour leur luxe impérial. Elle avait à peine quatorze ans quand son grand-père lui fit présent d'une garniture de toilette en argent massif, marquée à son chiffre et plus compliquée que celle d'une professionnelle de la galanterie.

En revanche, son instruction était demeurée fort négligée. Je ne parle même pas de son instruction ménagère, restée dans les limbes, sa mère estimant qu'elle n'en avait aucun besoin, elle-même n'ayant jamais su ce que c'était que la direction à donner à une maison. Mais les connaissances générales n'étaient pas plus brillantes. Au moment de son mariage, la plus riche héritière des États-Unis était encore affligée d'une écriture massive et gauche et sa signature, sur le registre officiel, dut faire bien piètre figure auprès de celles des femmes de l'aristocratie anglaise qui l'entouraient. Elle ne réussissait que dans la danse. Encore, au moment où les danses anciennes furent remises en honneur, ne put-elle jamais parvenir à se rappeler les mouvements un peu compliqués du menuet, de la pavane et du passepied. En musique elle avait usé une bonne douzaine de professeurs sans parvenir à exécuter correctement les morceaux les plus faciles. Quant à ses connaissances littéraires, elles étaient à peu près nulles.

Avant son mariage, elle n'eut guère l'occasion de constater son infériorité, ses jeunes amies étant presque toutes logées à la même enseigne. Mais, quand elle fut devenue duchesse de Marlborough, quand son mari l'emmena à la cour d'Angleterre où les femmes de

haute intellectualité ne sont pas rares, elle se douta qu'il lui manquait beaucoup de choses pour être au niveau général. Son mari aurait pu sans doute l'aider à triompher de cette infériorité; au fond, cela lui était égal. Il n'avait vu, dans son union avec la riche héritière américaine, qu'un énorme sac de dollars; elle n'avait vu, elle, qu'une couronne ducale et, sur ce point, aucun des deux n'avait éprouvé de mécompte. Le reste n'avait donc point d'importance.

Aujourd'hui, la jeune duchesse de Marlborough semble avoir pris son parti de cette infériorité. Elle a à peu près renoncé à la Cour, où elle ne paraît plus que dans les grandes solennités, qu'elle révolutionne par la splendeur de ses toilettes. Son rêve, je l'ai dit déjà, serait d'acquérir Marlborough-House, la demeure actuelle du prince de Galles. Après quoi, elle demeurera convaincue qu'elle a joué dignement son rôle dans la vie.

Malgré sa distinction incontestable, M. William Waldorf Astor n'a pas mieux réussi dans l'éducation de sa fille Pauline. Décidé à abandonner l'Amérique, à se fixer en Angleterre et à avoir pour gendre quelque membre de la famille royale, il ne fut pas longtemps à s'apercevoir que sa fille ne se comporterait pas mieux, dans ce milieu pécial, que la duchesse de Marlborough elle-même. Rien n'était impossible à un milliardaire de son espèce. Il a donc donné à sa fille pour gouvernante et dame de compagnie une personne appartenant à la plus haute aristocratie anglaise, une femme réputée pour la culture de son esprit et la haute distinction de ses manières, la comtesse de Selkirk. Ce n'est pas là un mince personnage. Veuve de Dunbar James Hamilton, sixième comte de Selkirk et garde du Grand Sceau d'Écosse, elle est la belle-sœur du duc d'Hamilton, premier duc d'Écosse, et chef des familles Douglas et Hamilton, qui ont joué un rôle prépondérant aux différentes époques de l'histoire d'Angleterre. Par elle-même, la comtesse n'était déjà pas d'obscure origine. Fille de sir Philip de Malpas Grey-Egerton, d'une vieille famille du Cheshire, elle avait épousé le comte de Selkirk, alors âgé de soixante-neuf ans. Demeurée veuve sans enfants, en 1885, elle avait vu la fortune de son mari lui échapper, mais elle gardait la sienne propre, déjà assez considérable, et comprenant entre autres le joli château de Balmae, dans le Kirkendbrightshire, sans compter une charmante habitation à Londres, au numéro 50 de Berkeley Square.

C'est la reine Victoria elle-même qui a recommandé à M. Astor la comtesse de Selkirk; elle lui avait de même confié la surveil-

lance de la princesse Marie, sœur du prince hindou Dhuleep Singh.

Du reste, ce n'était pas une sinécure qui s'offrait à la comtesse de Selkirk. Appelée à l'honneur d'être reçue par la Reine, miss Pauline Astor devait connaître à fond l'étiquette spéciale de la Cour de Windsor. Et quelle étiquette! Après une interminable attente dans une antichambre encombrée, la récipiendaire, admise en la présence royale, devait porter et manœuvrer sans trop de difficulté une traîne de 3 m. 50 de long, faire une première revérence jusqu'à terre, baiser la main de la Reine, saluer plusieurs fois et sortir de la salle conformément au cérémonial habituel. Il va sans dire que le salut aux princesses ne pouvait ressembler à la révérence à la reine, pas plus qu'à la brève inclinaison devant les princes. La comtesse de Selkirk multiplia les leçons, les démonstrations, les théories et réussit dans une certaine mesure. La présentation de miss Pauline fit à peine éclore quelques sourires et le professeur n'en espérait peut-être pas tant.

Mais là ne bornait pas sa tâche. M. Astor avait « engagé » la comtesse, non pas aux gages (ni elle ni lui n'eussent consenti à employer une semblable expression) mais moyennant une *indemnité* annuelle de 100.000 francs, toutes les dépenses demeurant à la charge de M. Astor. Le milliardaire tenait à en avoir pour son argent et la comtesse reçut la mission de compléter l'éducation de son élève et de veiller de très près sur elle.

L'éducation, d'abord. Miss Pauline Astor devra apprendre à faire une entrée pleine de grâce et de dignité. Elle devra se garder soigneusement de toute affectation de langage, soit hippique, soit sportif, soit esthétique et acquérir pleinement l'art difficile de monter en voiture et d'en descendre. La comtesse demeure chargée de la revision minutieuse de la correspondance de son élève; elle veille à ce que celle-ci ne forme pas de relations fâcheuses et ne se passionne pas pour des amusements ou des jeux indignes de sa haute situation. La promenade est indispensable à la santé de miss Pauline; la comtesse de Selkirk veillera à ce que ces promenades soient régulièrement faites. De plus, elle enseignera à son élève l'art de parler en public. En Angleterre, il n'est pas rare que les dames de haut rang soient appelées à prendre la parole dans des assemblées de charité, des distributions de prix ou d'autres cérémonies analogues. Il est donc nécessaire qu'elles soient capables d'enfiler trois ou quatre phrases sans grande signification, mais

gracieuses et aimables. Malheureusement, la voix de miss Pauline manque de souplesse et jusqu'à présent les résultats ont été assez médiocres.

Mais il est une autre besogne bien autrement complexe, qui échoit en outre à la comtesse de Selkirk. Non contente d'orner l'intelligence de miss Pauline, elle devra protéger son cœur; et ceci demande une explication complémentaire. Il existe, dans la haute société anglaise, un certain nombre de petits jeunes gens connus sous le nom de *Detrimentals*. Ce mot ne comporte pas, à ma connaissance, d'équivalent français, mais il est assez aisé à définir. Les *Detrimentals* sont, pour la plupart, des fils cadets de grande maison, réduits à la portion congrue par l'habitude anglaise qui consacre le droit d'aînesse, et qui rôdent parmi les héritières, *quærentes quam devorent*. Elevés dans le luxe et presque dénués de ressources, ils ne peuvent escompter que le riche mariage. En attendant, ils vivent sur leurs parents et leurs amis, fréquentent la haute société qui les accueille favorablement et n'ont d'autres frais que leur habillement, lequel demeure le plus souvent impayé. Comme il en est parmi eux de fort agréables et de fort séduisants, les mères de familles soucieuses de l'établissement de leurs filles les tiennent en perpétuelle suspicion. Un jeune cœur s'enflamme si vite! La comtesse de Selkirk devra écarter résolument les *Detrimentals* d'auprès de son élève. Qu'adviendrait-il si la fille de William Waldorf Astor allait s'éprendre d'un jeune cadet sans fortune? Miss Pauline ne sera donc autorisée à converser qu'avec des princes royaux ou tout au plus des ducs. Au cas où l'un de ces privilégiés serait présenté, la bonne comtesse devrait s'effacer et permettre même le tête-à-tête, quitte à retrouver toute son énergie pour tenir à distance les *Detrimentals*.

Peut-être m'objectera-t-on que miss Pauline Astor est maintenant anglaise et que son cas n'a rien à voir avec l'éducation des jeunes filles américaines. Cette objection serait fondée, si le caractère imitatif de l'Amérique ne venait la contredire. Mais les familles de la Cinquième Avenue se sont émues de cette nouveauté. Toutes ou presque toutes rêvent pour leurs filles les blasons et les titres de la vieille Europe. Elles sont donc d'avis qu'on ne saurait s'y prendre trop tôt pour préparer leurs héritières au sort qui les attend. Aussi les émules de la comtesse de Selkirk sont-elles depuis quelques mois fort demandées sur la place. Partout où il existe des jeunes filles, dans les palais de la Cinquième Avenue, on se met en quête

de ces chaperons aristocratiques. Seulement, on voudrait mieux encore. William Waldorf Astor ayant pris une comtesse anglaise, ses rivaux cherchent fiévreusement une duchesse française ou espagnole, ces deux pays passant pour le dernier refuge de l'étiquette. Le chiffre de « l'indemnité » ne fait naturellement pas question; les quartiers de noblesse seront payés au poids. Avis aux duègnes titrées de France et d'Espagne.

Cela seul suffit à indiquer quelles considérations on a en vue, dans ce si important problème de l'éducation des filles. Jamais on n'essaye de faire parler leur cœur ni de s'adresser à leur esprit. Au lieu de tourner leur regards vers les souffrants et les humbles, on fait tout, au contraire, pour qu'elles ignorent jusqu'à l'existence d'êtres placés si loin d'elles. On peut imaginer quels délicieux petits monstres sortent de cette préparation particulière et quelles aimables femmes elles promettent à leurs futurs maris.

Et ce que j'ai dit de Consuelo Vanderbilt ou de Pauline Astor peut s'appliquer également à Lila et à Edith Sloane, à Gladys Vanderbilt, à Lulu Morris, à Mary Tolfree, à toutes leurs amies et connaissances, presque sans exception.

Je dis presque : j'en pourrais, en effet, citer une, mais qui viendrait singulièrement à l'appui de ma thèse. Si, par hasard, le fils ou la fille d'un multimillionnaire convole en dehors des règles usitées, c'est neuf fois sur dix pour faire un ménage peu sortable. J'ai déjà eu l'occasion de parler de ceux qui ont introduit des actrices — vous diriez, vous, des cabotines — dans les familles les plus fermées de la Cinquième Avenue. Ceux-là sont nombreux, et le seront davantage encore dans l'avenir.

Le premier effet de cette éducation déprimante, c'est de tuer sans merci toute virilité et toute énergie dans ces âmes d'enfant, et de les livrer ainsi, désarmés, sans défense, à la première influence qui s'offrira. Nous venons précisément d'en avoir deux exemples tout à fait caractéristiques, un pour chaque sexe et les conversations sur ce sujet ne sont pas près d'être épuisées.

C'est d'abord Horatio Bigelow, un jeune homme de vingt-deux ans, fils du Roi du Cuivre, Albert S. Bigelow, de Boston. Un jour qu'il était entré, pour y faire quelques emplettes, dans le magasin de nouveauté de Jordan, Marsh et Cie, Horatio Bigelow aperçut derrière un comptoir une vendeuse qui lui parut charmante. Il voulut s'empresser de le lui dire; mais il est de ceux qui ressentent plus facilement qu'ils n'expriment, et il se contenta du lan-

gage des yeux, généralement fort éloquent en pareil cas. La jeune fille, qui avait parfaitement reconnu, dans cet admirateur peu loquace, le fils de l'homme le plus riche de Boston, fit semblant de ne s'apercevoir de rien, et, à l'heure de la fermeture, sortit du magasin comme de coutume. Mais Horatio Bigelow avait mis le temps à profit. Il s'était adsessé à une dame d'un certain âge, employée également chez Jordan, Marsh et Cie et avait appris que la jolie vendeuse s'appelait Mary Reece, qu'elle habitait dans la Troisième Rue avec son père, un ouvrier mécanicien pensionné après la guerre de Sécession, et qu'elle était d'ailleurs parfaitement honorable. L'obligeante vieille dame s'offrit même à présenter l'amoureux transi. Depuis ce jour, Horatio Bigelow vint chaque soir chercher sa bien-aimée à la porte de Jordan, Marsh et Cie, pour la reconduire ensuite chez elle. Cela dura pendant tout l'hiver de 1898, le printemps et l'été de 1899. L'amoureux jeune homme avait, de son côté, présenté Mary Reece à ceux de ses camarades qu'il rencontrait lorsqu'il se promenait avec elle et ne cachait pas son espoir de triompher bientôt des résistances de la jeune fille. Mais celle-ci, comprenant quel empire elle avait pris sur cette âme faible, se réservait d'en tirer tout le parti possible et, pour cela, la condition première était de ne pas céder.

A la fin de juillet, Albert S. Bigelow et sa famille partirent pour Newport, où Horatio devait les rejoindre après avoir passé son examen de fin d'année à l'Université d'Harvard. Mais le jeune homme avait fini par s'apercevoir qu'en dehors du mariage il n'obtiendrait rien de Mary Reece. Il résolut donc de sauter le pas et fit un beau soir sa demande en règle. A sa grande surprise, elle ne fut pas accueillie avec les transports de joyeuse reconnaissance qu'il avait escomptées. Mary Reece répondit qu'elle consentait volontiers, à la condition que le mariage serait célébré par un prêtre catholique, puisqu'elle-même appartenait à cette religion. Mais, cette fois, Horatio Bigelow fut intraitable. Il expliqua à la jeune fille que ses parents étaient des protestants rigides, et qu'un mariage célébré en dehors de leur confession religieuse rendrait toute réconciliation future à peu près impossible. Or, la rupture définitive, c'était la misère. Cet argument décida Mary Reece, et ce fut le Rev. Edward L. Atkinson qui officia, le 3 août, a l'église de l'Ascension, à Roxbury. Le jour même, les jeunes mariés partirent par San Francisco, où ils devaient s'embar-

quer pour aller passer leur lune de miel au Japon. C'est de San Francisco qu'Horatio Bigelow annonça par lettre la grande nouvelle à son père. Celui-ci est actuellement fort en colère, mais on pense qu'il finira par pardonner, d'autant plus qu'une éducation différente donnée à son fils eût sans doute empêché une pareille conclusion de cette idylle intéressée,

Une jeune fille nous offre à peu près la contre-partie de cette histoire, et quelle jeune fille ? L'une des plus hautaines de la Cinquième Avenue et l'une certainement des plus riches, la fille de feu Ogdon Goelet, miss Mary Goelet elle-même.

Miss Mary Goelet est fort jolie. Comme elle est, en outre, appelée à recueillir, dès sa vingt-cinquième année, une fortune de plus de cent millions, sans compter les espérances, les soupirants ne lui manquaient pas. Sa mère, fille de R.-T. Wilson, avait conçu pour elle les plus hautes ambitions. Parmi les seigneurs de première importance qui se disputaient sa main — et le contenu de cette main — nous pourrions citer le duc de Roxburghe, le prince Francis de Teck, le comte de Shaftesbury, le vicomte Crichton et le duc de Manchester. Mais Miss Mary Goelet, pourtant, ne semblait pas empressée de fixer son choix. Sa mère avait beau lui faire remaquer qu'en épousant le prince Francis de Teck, elle devenait la belle-sœur de la duchesse d'York, c'est-à-dire de la future reine d'Angleterre, elle répondait évasivement, ou même ne répondait rien du tout.

Les choses en étaient là quand, l'an dernier, Mme Ogd Goelet vint à Londres avec sa fille pour assister au Jubilé de la Reine. Le jour de la cérémonie, miss Mary Goelet aperçut, en avant du cortège, une sorte de géant blond, cuirassé d'argent, vêtu d'écarlate, casqué d'acier, avec une crinière en crin de cheval qui lui tombait au milieu des reins. Ce fut un coup de foudre. Elle s'informa immédiatement du nom de ce colosse étincelant et apprit qu'il s'appelait Oswald Ames, qu'il était capitaine au régiment des Life Guards, qu'il mesurait six pieds et huit pouces et que c'est cette supériorité toute physique qui l'avait fait désigner pour ouvrir le défilé. Il n'en fallait pas davantage à miss Mary Goelet pour déclarer qu'elle épouserait le capitaine Oswald Ames ou qu'elle mourrait fille. On lui fit vainement observer qu'elle ne connaissait même pas celui qu'elle prétendait aimer, que les beaux hommes ne sont pas toujours les plus séduisants et qu'elle ferait bien d'ajourner toute décision jusqu'à plus ample informé ; elle ne voulut rien en-

endre à rien et parvint à faire savoir à l'heureux capitaine quelle triomphante impression ses six pieds huit pouces et sa bonne mine avaient produite sur une héritière de cent millions. Le capitaine ne se fit pas tirer l'oreille. Le train d'un officier de Life Guards est cher, et il n'a aucune fortune. D'autre part, il n'est plus de la première jeunesse et des occasions comme celle-là ne se rencontrent pas tous les jours. Il fit répondre que, tout bien considéré, il n'avait aucune objection à présenter et qu'il ferait le bonheur de Mary Goelet aussitôt que celle-ci le désirerait.

Il est vrai que Mme Ogdon Goelet ne s'est pas encore rendue et qu'elle tient toujours pour le prince de Teck ou le comte de Shaftenbury, mais personne ne s'illusionne plus sur le dénouement prochain de ce roman à distance. Miss Mary Goelet deviendra à bref délai Mme Ames, dussent tous les membres de sa famille en mourir successivement de chagrin.

DÉGÉNÉRESCENCE

Ainsi, voilà qu'à peine née, cette société dans la société marche à sa décomposition. Le monde des milliardaires apparaît étonnamment transitoire, même dans ce pays d'évolution à la vapeur qu'est l'Amérique de nos jours. Il ne se prolongerait pas sans la venue incessante des nouveaux enrichis, qui sortent presque chaque jour, du sol, floraison inopinée et cryptogamique. Mais, dès la seconde génération, au plus tard dès la troisième, ils disparaissent à leur tour.

Les filles franchissent les mers à la recherche d'unions royales ou princières. Elles brûlent de se désencanailler, de secouer à tout jamais la roture paternelle, de faire souche de princes et de princesses, de se rapprocher des vieux trônes. Ce bonheur, elles sont prêtes à le payer des millions de leur dot, sans se soucier si celui à qui elles vont livrer leur jeunesse n'est point quelque viveur usé ou quelque aventurier à bout d'expédients. Pourquoi s'en inquiéteraient-elles? N'ont-elles point appris, dès leur plus jeune âge, à considérer le mariage comme un contrat révocable au premier chef, sans solennité et sans moralité, qu'on peut dénoncer au moindre caprice? Savent-elles, autrement que par les romans, ce que c'est qu'un foyer, ce que c'est qu'une famille? Ne sont-elles

pas entourées de jeunes femmes, leurs amies et leurs parentes, dont l'exemple leur crie qu'il n'y a rien au monde, en dehors de la satisfaction de leurs vanités et de leur orgueil? L'amoncellement des millions eux-mêmes finit par ne plus les passionner. Elles sont blasées là-dessus, ayant toujours ignoré comment ces millions s'amassent et ne sachant pas beaucoup plus exactement à quoi ils pourraient servir.

Dans cette atmosphère d'arrogance puérile où s'embrume leur pauvre cervelle, elles n'ont et n'auront jamais d'autre objectif que de se faire envier par leurs amies. Or, quelques millions de plus ou de moins, quand on en arrive à ces chiffres vertigineux, ne sont plus qu'une affaire de proportions. Autre chose est un titre de duchesse, une alliance royale, ou la possession d'un phénomène unique comme le beau géant de miss Mary Goelet. Il n'y a qu'un duc de Marlborough au monde et les capitaines Ames ne courent point les rues.

Aussi, de toute part, c'est un exode vers la vieille Europe. Depuis quatre ans, 152 héritières américaines ont passé les mers, emportant avec elles plus de douze cents millions de francs. Faut-il en citer quelques-unes? Voilà Consuelo Vanderbilt, devenue puchesse de Marlborough, Lily Price, aujourd'hui lady Beresford, Cornelia Martin, aujourd'hui comtesse de Craven, toute fière d'avoir donné le jour, elle, si profondément roturière, à un vicomte Uffington. Voici Jennie Chamberlain, aujourd'hui lady Herbert Nayler-Leland, et miss Yznaga, duchesse de Manchester; voici lady William Harcourt, lady Randolph Churchill, lady Duehurst, lady Vernon, lady Grantly, lady Playfair, et la baronne Kedleston et la marquise Boni de Castellane, et la marquise d'Anglesey, etc. J'en passe, et des meilleures!

Une loi de même nature régit les fils, bien que se manifestant de façon contraire. Pendant que leurs sœurs s'imaginent s'élever dans la hiérarchie sociale en se rapprochant des vieilles aristocraties, les jeunes gens descendent vers les couches inférieures. Mais filles et garçons cèdent au même besoin de s'évader du milieu familial, de chercher en dehors d'eux-mêmes et de leur entourage immédiat l'avenir vers lequel ils tendent. Chose étrange, les plus nouveaux venus sont ceux qui s'en vont les premiers. Seuls, quelques rejetons de *Knickerbockers*, les Vanderbilt, les Whitney, les Astor, épousent encore des filles de leur milieu. Les autres vont chercher leurs femmes dans les coulisses des petits théâtres, dans les maga-

sins de nouveautés, dans les ateliers de peintres, parfois même dans la galanterie inférieure. Leur complet défaut d'énergie et de sens moral fait facilement d'eux la proie des aventurières. Ils ne sont pas de force à se défendre contre les appétits qu'ils ont excités. L'absence d'éducation et de direction paternelle, l'oblitération du sens moral, la débauche précoce, les habitudes d'intempérance ont vite fait de les atrophier intellectuellement et physiquement. Nous sommes là en pleine dégénérescence.

Entrez dans un bal, dans une assemblée, dans une fête où se trouvent les fils des Quatre-Cents : vous serez frappé au premier coup d'œil de la disproportion de taille et d'âge entre les maris et les femmes. Elles, venues des classes lointaines, ont encore la splendeur de carnation, le développement harmonieux des formes, l'éclat de la beauté en pleine floraison : eux sont petits, émaciés, malingres, flétris, vieux à vingt ans. D. H. Mortis a trois pouces de moins que sa femme, Georges Vanderbilt un pouce de moins que la sienne, Howard Gould deux pouces, H. Baring deux pouces et demi. Elles les dominent de la tête, l'œil assuré, le regard clair, tandis qu'ils semblent porter lamentablement le deuil de leur supériorité perdue.

Il faut voir là l'une des causes de la stérilité de ces unions. Les familles nombreuses n'ont jamais été le fait des milliardaires en Amérique. Mais, si les pères ont eu peu d'enfants, les fils n'en ont pas du tout. Les nouveau-nés, dont nous nous sommes occupés tout à l'heure, descendent de ces familles exceptionnelles où le travail, après avoir été la loi des pères, demeurait celle des fils. Mais ces exceptions-là disparaîtront comme les autres et l'épuisement, l'appauvrissement des fins de races auront raison des milliardaires, à supposer même que quelque formidable tempête ne s'élève pas pour les balayer auparavant.

L'Apollon des milliardaires

Si nous voulons concrétiser un peu ces données, nous le pouvons aisément avec l'aventure de celui qu'on appelait, dans la Cinquième Avenue et ses environs, l'Apollon des milliardaires. Celui-ci, en effet, nous offre en raccourci, dans sa propre existence, les phases diverses de l'évolution générale qui s'effectue en ce mo-

ment, et, comme il a fini tous les autres — ou presque tous — finiront.

Le héros de ce véritable roman s'appelait Eugène Guido Cruger. Il appartenait au monde des multimillionnaires, non seulement par son énorme fortune personnelle, mais aussi par sa parenté, car il était le cousin germain du colonel Stephen Van Rensselaer Cruger, et descendait comme lui du fameux Cruger qui tenait, il y a environ deux cents ans, cette boutique d'approvisionnement de navires, située dans le vieux New-York hollandais, d'où sortent tant de millions de dollars.

Eugène Cruger était remarquablement beau. Dans la Cinquième Avenue, tout le monde le comparait à Apollon. Il ressemblait du reste de façon frappante à son cousin le colonel Van Rensselaër, dont la réputation de beauté est également faite dans l'Amérique tout entière. C'était un homme superbe, de six pieds de haut, aux larges épaules. Ses traits étaient d'une régularité absolue, ses cheveux d'un noir d'ébène; avec cela, rompu à tous les exercices du corps, joueur de football émérite, tireur d'aviron dans l'équipe de Columbia College. Il s'éprit bientôt de yachting au point de compter parmi les plus passionnés de New-York. En même temps, il conduisait les cotillons, organisait les fêtes, tenait tête à tableaux plus intrépides. Les bals ou les dîners n'étaient pas complets s'il n'y assistait pas. Aussi marchait-il accompagné de clameurs admiratrices. Grandes dames et danseuses l'adoraient également. C'est à cette époque, à l'apogée de sa gloire mondaine, qu'il fit dans un bal la conquête de miss Blanche Spedden, qui réunissait, comme lui-même, la beauté et la fortune. Elle appartenait à une famille de la Nouvelle-Orléans qui avait, dans la banque et le commerce du coton, accumulé des millions de dollars, et les jeunes swells de New-York se disputaient ses sourires. Eugène Cruger n'eut qu'à paraître pour triompher. Quinze jours après la première entrevue, les jeunes gens étaient fiancés et le mariage était bientôt célébré, en présence de la société la plus exclusive de New-York.

Chose étrange, ce mariage demeura relativement heureux pendant plusieurs années. Les jeunes époux marchaient de fêtes en fêtes et s'entouraient d'un luxe inimaginable. Très liée avec miss Louisa Hammerley, aujourd'hui Lady William Beresford, Mme Cruger était la reine de cette société particulière et y cueillait autant de lauriers qu'en avait cueilli jadis son mari. Le couple habitait de temps en temps à Tuxedo, et faisait la joie de la colonie élégante qui y réside.

En 1888, trois ans après le mariage, l'affection réciproque du jeune ménage Cruger commença à décroître rapidement. Eugène Cruger avait été trop longtemps un être de paresse, de luxe effréné et d'amours faciles. Tout cela apparaissait maintenant en pleine lumière et avec une choquante brutalité. C'était plus que n'en pouvait supporter Mme Cruger. En 1890, elle demanda et obtint le divorce, emmenant avec elle ses enfants, qui sont aujourd'hui au collège de Groton. De son côté, Eugène Cruger commença à vagabonder à travers l'Europe. On le vit successivement au Casino de Monte-Carlo, aux régates de Cannes, plus enragé viveur que jamais. C'est là qu'il fit la connaissance de Mme Meta Bell, veuve de Louis Bell, de New-York. Mme Bell appartenait comme lui au monde des milliardaires; elle était née Meta Kane et était la sœur du colonel de Lancey Astor Kane, célèbre, lui aussi, dans la Cinquième Avenue. Eugène Cruger n'était plus le brillant jeune homme d'autrefois, mais il avait gardé un pouvoir étrange de séduction qui, cette fois encore, ne manqua pas son effet. Mme Bell consentit à devenir sa femme et le mariage fut célébré à Nice, le 18 mai 1890. Hélas! cette union fut de bien courte durée. Cruger marchait à grands pas dans la voie de l'intempérance. Il était presque continuellement ivre.

C'est alors que l'invincible fut vaincu et que le Don Juan de la Cinquième Avenue fit la rencontre décisive qui devait changer sa vie. Il ne s'agissait plus d'une millionnaire. La jeune fille qu'Eugène Cruger, le viveur endurci, se prit à aimer de l'amour le plus pur, n'était qu'une caissière du Café Chinois, au Bois de Boulogne. Elle s'appelait Olga Heitez et était de nationalité russe. Elle avait alors vingt ans. Sa beauté était réellement merveilleuse, mais son instruction avait été complètement négligée. Heureusement, ce défaut n'était pas pour contrarier Eugène Cruger, non plus que le désir de plaire et la foi absolue dans la supériorité de l'homme, qui sont les caractères distinctifs de la jeune fille russe. Le millionnaire fut bientôt affolé d'amour et il trouva tout naturel d'en faire la confidence à sa femme, qui ne parut pas s'en accommoder bien facilement. Il y eut entre les deux époux une scène terrible, terminée par le départ de la seconde Mme Cruger pour l'Amérique, où un bon divorce vint heureusement la séparer définitivement de son singulier mari.

Quand Eugène Cruger se vit libre d'agir à sa guise, il enleva la jolie caissière du Café Chinois, lui meubla à Paris un ravissant

appartement et lui acheta en outre un délicieux château près de Fontainebleau. Ce fut l'ivresse du bonheur parfait. Le mondain, si blasé qu'il fût sur les succès féminins, semblait connaître pour la première fois l'amour, en compagnie de sa jolie Russe, si sincère et si simple. Il déclarait que jamais la vie ne lui était apparue aussi souriante et, se sentant destiné à mourir jeune, il ne cachait pas ses regrets. En effet, l'épilepsie avait fait en lui des progrès rapides. Les crises se succédaient à intervalles rapprochés, soignées par Olga avec une vigilance et une tendresse qui ne se démentirent pas un instant.

Sur ces entrefaites, la première Mme Cruger, née Blanche Spedden, se remariait avec J. Frederick Taine, le clubman bien connu. Le mariage, par une singulière coïncidence, eut lieu dans cette même église où avait été célébré le premier. La société spéciale des rois de la Cinquième Avenue y prit beaucoup d'intérêt, d'autant que Cruger avait fait ses confidences à un journaliste américain, et que ce dernier avait imprimé tout vif le jugement de l'Apollon millionnaire sur les femmes de son monde.

«— J'ai fait, disait-il, au cours de ma vie cette remarque : que les jeunes filles de notre monde ne sont pas aptes à être épouses. Elles se marient dans le but de s'amuser le plus possible et considèrent qu'un mari est le meilleur moyen d'y réussir. C'est quelque chose comme un article d'ameublement qui ne mérite qu'une considération tout à fait secondaire. Pourquoi épouserions-nous des femmes semblables, quand nous pouvons en trouver d'autres appartenant à des races non corrompues ? Ce qu'il faut à l'homme c'est une femme dont il sera l'unique pensée, qui travaillera pour lui, qui prendra soin de lui, qui le veillera et qui accomplira jusqu'à son moindre désir. Le jour où les hommes seront résolus à agir ainsi, ces luttes mortelles que nous soutenons pour les affaires et la vie sociale deviendront sans objet. Vous le voyez donc, j'ai résolu l'un des problèmes les plus difficiles, surtout en Amérique.»

C'est ainsi que se passait la vie d'Eugène Cruger, entre les discutions phliosophiques, les bouteilles de champagne et les attaques d'épilepsie. Une attaque plus violente a fini par l'emporter. Il est mort en Europe, en plein bonheur enfin conquis. Dans son testament, il a laissé toute sa fortune à Olga Heitez, avec des considérants plus que sévères, non seulement pour les autres femmes, mais aussi pour toutes les riches Américaines en général. Sa famille s'est empressée d'attaquer le testament, mais les tribunaux

ont donné gain de cause à la légataire, et ce résultat n'a pas contribué à apaiser l'irritation des Quatre-Cents contre le plus brillant d'entre-eux qui a préféré, aux grandes élégantes de son monde, une femme simpliste...

LA MORT DE LELAND STANFORD

Serait-ce là la voix du salut ? La régénération des milliardaires de demain naitra-t elle de la renaissance de l'idéal et de l'amour? On pourrait le croire, car Eugène Cruger avait trop longtemps ajourné la cure morale et on peut presque dire de lui qu'il est mort guéri. Mais il n'y a là qu'une illusion. Le rêve est fatal à ces consciences anémiées et exige un effort disproportionné à leurs énergies morales et physiques.

Ce n'était vraiment pas une âme de multimillionnaire que celle du petit Leland Stanfort. Son père était sénateur et gouverneur de la Californie et sa mère, en raison à la fois de sa situation et de son énorme fortune, passait pour la reine de la mode à San Francisco. Elle s'énorgueillissait d'une admirable collection de bijoux et de pierreries précieuses, ne manquait pas un bal, ni une fête, et laissait volontiers son fils à la maison, aux soins d'une gouvernante et des domestiques. Mais l'enfant était d'une sensibilité exquise; il adorait de toute sa petite âme aimante celle qu'il voyait si rarement. La mort d'un proche parent vint inopinément obliger M. et Mme Stanford à une retraite momentanée. Plus de fêtes, plus de bals, et par suite, une intimité plus grande avec l'enfant. Celui-ci était radieux et il accompagnait sa mère dans ses promenades, avec cette sérénité tranquille et muette des petits êtres dont tous les souhaits sont comblés.

Parmi les personnes avec lesquelles Mme Stanford était en relations plus étroites se trouvait une jeune dame, de fortune médiocre, qui s'intéressait vivement aux orphelinats fondés d'après ce qu'on appelle la méthode des *Kindergarten*. Elle décida même un jour Mme Stanford à venir visiter avec elle un de ces orphelinats, et Leland Stanford fut emmené, dans une voiture chargée de jouets et de friandises pour les enfants pauvres. Ce fut pour le petit Leland la révélation d'un monde nouveau, que cette misère et cet isolement. Il se rappela le temps où il pleurait l'absence de sa mère et procéda lui-même à la distribution des jouets, embrassant

es enfants, riant de leur joie. plus heureux qu'il ne l'avait jamais été jusqu'alors. Etonnée, Mme Stanford contemplait son fils, quand celui-ci, la regardant de ses yeux encore tout embués de larmes, lui dit de sa voix douce :

— Maman, voici la meilleure chose que vous ayez jamais faite!

Fort précaire jusqu'à ce moment, la santé du petit Leland commenca dès lors à s'altérer rapidement. Il ne vivait plus que pour cet orphelinat, son unique pensée, et où il passait toutes ses journées à regarder, sans y prendre part, les jeux des autres enfants. Pour l'arracher à cette obsession, sa mère l'emmena à Rome, croyant qu'un spectacle nouveau dissiperait jusqu'au souvenir de l'orphelinat de San Francisco. Le résultat fut tout autre. Atteint par la malaria, le pauvre petit, dans sa fièvre, revoyait ceux qu'il avait quittés, se réjouissait de leur bonheur et pleurait d'attendrissement en pensant à leur abandon. Un jour, pendant une brève période d'accalmie, il appela sa mère à son chevet.

— Maman, dit-il, vous voyez comme on peut faire du bonheur avec de l'argent! Il faut que vous me promettiez quelque chose. J'ai des économies, vous savez, cinq mille francs, qui sont placés dans une banque. Quand je ne serai plus là, il faudra les prendre, pour secourir les petits enfants malheureux.

Mme Stanford embrassa follement son fils et fondit en larmes.

— Voyez-vous, maman, continua Leland en prenant la main de sa mère entre les siennes, c'est triste de n'avoir pas du pain, et c'est bien plus triste encore de n'avoir pas de mère. Songez donc à ceux qui n'ont pas de mère et pas de pain! Ceux-là sont bien a plaindre. Avec notre argent, nous pouvons leur donner du pain. Est-ce que nous ne pourrions pas aussi leur rendre une mère? Moi, je ne sais pas, je ne suis qu'un petit enfant. Mais vous, qui êtes si bonne, et qui savez tant de choses, ne voulez-vous pas me promettre d'y penser, quand je serai parti? Je crois que je partirais plus joyeux, si vous me le promettiez. Vous seriez une si bonne mère pour ces enfants sans mère, vous qui serez une mère sans enfant! Ils me remplaceront près de vous et vous rendront le bonheur que vous leur donnerez. Pouvez-vous me promettre cela, maman?

Trois jours après, le petit Leland s'éteignait doucement, heureux de la promesse obtenue. Et il faut dire à l'éloge de Mme Stanford qu'elle a tenu cette promesse et bien au delà. Elle a commencé par fonder six orphelinats, pour une somme de 800.000 francs. Puis, ayant ramené le corps de son fils dans sa superbe propriété

de Palo Alto, elle entreprit de convertir cette propriété en orphelinat modèle, auquel elle donna le nom de l'enfant disparu. A l'orphelinat Leland Stanford, l'Université Leland Stanfort devait bientôt se joindre.

Mais ce n'étaient pas là de ces libéralités réclamières comme nous en avons tant contemplé chez les rois de l'argent en Amérique, Mme Stanford donna tout. Elle réalisa sa fortune, montant à plus de cent millions. Elle vendit ses chevaux, ses voitures, ses bijoux, jusqu'à sa fameuse rivière de diamants estimée trois millions ; et un jour arriva où elle se trouva seule — son mari venait de mourir subitement — dans son salon de San Francisco, sans une chaise pour s'asseoir et entourée de deux servantes fidèles à qui elle n'avait pas payé leurs gages.

Aujourd'hui elle ne possède plus rien. L'Université la loge et lui fait une rente annuelle de 60.000 francs, dépensée tout entière en charités. D'une des plus grosses fortunes de l'Amérique, il ne lui reste que les 5.000 francs du petit Leland, toujours intacts dans les caisses de la Banque où ils avaient été déposés.

* * *

Oui, les fils des multimillionnaires sont condamnés à disparaître. Tout les y contraint, leur éducation, leurs penchants, leurs goûts, eur paresse, leur dégénérescence physique. Chaque année à venir verra s'aggraver cette dispersion des fortunes, emportées en Europe par les filles, gaspillées sur place par les fils. Et les *Trusts* continueront à nous fabriquer des milliardaires, à entasser des capitaux monstres, qui s'éparpilleront presque aussi vite qu'ils auront été réunis. Et cela durera jusqu'au jour, prochain peut-être, où la loi, très justement et sévèrement appliquée, rendra impossibles ces opérations scandaleuses, qui enrichissent quelques uns, de la misère, des souffrances et des larmes de tous.

— Nos pères étaient des lions, nous sommes des loups, nos fils seront des chiens! disait un vieil espagnol du milieu de ce siècle. Si les chiens n'étaient pas les bons et fidèles animaux que l'on sait, le mot du vieil Espagnol se placerait à merveille dans la bouche des milliardaires américains d'aujourd'hui.

L. de Norvins.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

LES PREMIERS PAS DE RÉJANE

C'était peu de temps après la guerre, le 31 mars 1872. Une foule nombreuse se pressait devant la porte d'entrée des artistes de la Comédie-Française. La représentation venait de finir. Une voiture remplie de bouquets et de couronnes stationnait sur la chaussée. Au premier rang des badauds s'était glissée une gamine de douze ou treize ans, agile et fluette, qu'accompagnait une dame âgée. Elle regardait avec avidité la porte béante qui donnait accès aux acteurs de la maison de Molière. Tout à coup un vieillard un peu courbé, frileusement enveloppé dans une large pelisse, en sortit, fendit le flot de curieux, monta en voiture et disparut. Sur son passage, un murmure sympathique s'était élevé, quelques applaudissements avaient retenti, et notre gamine n'avait pas été la dernière à battre des mains...

Ce vieillard était l'illustre Régnier, de la Comédie-Française; il venait de donner sa représentation de retraite et quittait ce soir-là, pour n'y plus rentrer, le théâtre où il avait si longtemps brillé. Cette fillette, qui le regardait passer, s'appelait Gabrielle Réju; elle se nomme aujourd'hui Mme Réjane...

A cette époque elle n'était pas riche, ni heureuse. Elle vivait humblement, avec sa mère, au cinquième étage d'une maison noire, située dans un faubourg de Paris. Vous pourriez croire, d'après cela, que la petite Réju était née dans un milieu d'ouvriers. Nullement. Elle était issue de souche bourgeoise. Sa mère appartenait à une excellente famille de Valenciennes; son père, après s'être essayé dans le commerce, s'était improvisé comédien, avait roulé, sans aucun succès, les théâtres de province et avait fini par accepter une place de contrôleur à l'Ambigu. Puis il était mort, laissant sa veuve et sa fille sans ressources. Mme Réju, qui avait assisté aux déboires dramatiques de son mari, qui l'avait suivi dans son

odyssée, devait priser fort peu l'état de comédien. Elle haïssait le théâtre de tout son cœur, et sa mortelle préoccupation était que sa fille ne se mît en tête de suivre cette carrière...

Les pressentiments de la bonne dame ne la trompaient point. La petite Gabrielle aimait le théâtre; elle en avait respiré l'atmosphère, dès ses plus tendres années. Lorsque son père était employé à l'Ambigu, il l'emmenait avec lui, la conduisait dans les loges et au foyer des artistes; là, tout le monde choyait la gamine, lui donnait des caresses et des friandises; un jour, Adèle Page s'était amusée à la travestir en reine de France, et Gabrielle s'était promenée dans les coulisses, fièrement drapée dans un manteau bleu et portant au front avec dignité un diadème en carton. De telles scènes laissent dans l'esprit d'un enfant une empreinte ineffaçable. Aussi, dès la mort de son père, Gabrielle avait-elle résolu de devenir comédienne. Elle devinait l'hostilité de sa mère, elle se gardait bien de s'y heurter; mais son parti était pris et elle n'attendait qu'une occasion d'exprimer sa volonté. — bien décidée, s'il le fallait, à provoquer un éclat...

La jeune Gabrielle suivait alors les classes d'un petit pensionnat; c'était une élève un peu dissipée, mais intelligente; ses maîtres étaient enchantés de ses progrès. En rentrant chez elle, un soir, elle trouva sa mère qui l'attendait, le sourire aux lèvres :

— Gabrielle, lui dit Mme Réju, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.

— Une bonne nouvelle?...

— Le directeur de ton pensionnat me propose de t'engager comme sous-maîtresse. Tu seras nourrie, logée, et tu toucheras quarante francs par mois pour commencer.

Notre future actrice ne put réprimer une grimace. Sous-maîtresse dans une institution de vingtième ordre!... Ce n'était pas le destin qu'elle avait rêvé.

— J'aimerais mieux être comédienne, hasarda-t-elle timidement.

— Qu'est-ce donc, Mademoiselle?...

Gabrielle se tut, s'enfuit dans sa chambre et fondit en larmes. Ainsi toutes ses ambitions s'écroulaient!... Fallait-il donc renoncer à ses projets? Une circonstance imprévue vint à son secours, — Mme Réju était l'unique héritière d'un oncle fort riche qui habitait la province; elle comptait sur cette fortune pour rétablir sa situation. Mais l'oncle fit de mauvaises affaires et, lorsqu'il mourut, on ne trouva que des dettes dans sa succession. Cette fois

la petite Réju n'hésita plus ; abusant de l'accablement de sa mère, elle lui arracha enfin son consentement.

— Que deviendrons-nous, lui dit-elle, avec mes quarante francs par mois? Laisse-moi travailler, entrer au Conservatoire; si j'échoue, notre situation ne sera ni meilleure ni pire; si je réussis, nous serons à jamais sorties d'embarras.

Le lendemain elle se présentait chez Régnier. Depuis le jour où elle avait vu sortir du Théâtre-Français le vieux comédien, chargé de couronnes, elle s'était juré qu'elle n'aurait pas d'autre professeur... Réjane n'était pas jolie à cette époque (il m'est permis de le dire, puisqu'elle en convient elle-même avec bonne grâce); elle ressemblait à un petit singe. Elle était mince et maigre, mais vive comme le salpêtre; ses grands yeux pétillaient d'intelligence. Régnier la reçut d'abord froidement, il était blasé sur le chapitre des débutantes; il avait pour principe de décourager les fausses vocations. Il interrogea l'enfant, elle lui plut. Il lui fit lire le rôle d'Henriette des *Femmes savantes*, lui donna quelques conseils, l'ajourna à trois semaines. Elle revint au jour dit, après avoir travaillé d'arrache-pied; elle n'avait pas très bien compris les avis du maître, mais elle avait témoigné du moins de sa bonne volonté. Régnier fut frappé de cette énergie; il ouvrit à la petite les portes du Conservatoire et consentit à lui donner des leçons particulières... Quelle joie! Songez donc! Le Conservatoire, c'était le salut pour Réjane, c'était l'espérance, c'était la gloire, c'était la réalisation de ses désirs les plus chers. Aussi, avec quelle fièvre elle se mit au travail! Elle espaçait les leçons de Régnier, bien coûteuses pour sa bourse, mais elle profitait merveilleusement de chacune d'elles; elle les ruminait pendant le jour, elle y rêvait la nuit. C'est à ces leçons, à ce premier enseignement de Régnier que la comédienne doit ses meilleures qualités : la netteté de sa diction, la souplesse de son jeu et surtout ce soin méticuleux du détail, sans lequel il n'est pas de bon acteur.

Au bout de trois mois, les élèves des classes de comédie subirent un examen. Il y avait dans ces classes un certain nombre de non-valeurs, de jeunes gens engagés à la légère et qu'il était prudent d'éliminer. La jeune Réjane dut concourir comme les autres, mais dans quel rôle? Elle alla consulter son professeur.

— Tu concourras dans Agnès, lui répondit Régnier.

— Dans Agnès, avec ma tête, y pensez-vous? Je serai comique.

— Un artiste doit jouer tous les rôles. Tu joueras Agnès.

Le jour de l'examen, quand on vit paraître cette Agnès à la mine chiffonnée, à la voix de gavroche, à l'œil narquois et fripon, un fou rire s'empara des professeurs et des membres du jury. M. Thierry, l'ancien directeur de la Comédie-Française, qui siégeait parmi ces derniers, se pencha vers Régnier :

— Ce n'est pas sérieux, dit-il, cette petite ne saurait demeurer ici.

— Heu! heu! répondit Régnier en se grattant le bout du nez.

Le bon Régnier avait son idée... La vérité c'est que Réjane lui plaisait infiniment, que chaque jour il lui découvrait de nouvelles qualités et qu'il croyait fermement à son avenir. Non seulement elle fut maintenue au Conservatoire, mais dès le lendemain Régnier courait chez sa mère, lui faisait part de ses espérances, et, lui rendant les cachets qu'avait pris son élève préférée, lui annonçait que désormais il comptait lui donner des leçons gratuites. Ainsi poussée, la jeune artiste fit de rapides progrès; au bout d'un an, elle obtint un premier accessit et, l'année suivante, un prix. Elle avait concouru dans une scène des *Trois Sultanes*, arrangée par son professeur. Elle fut aussitôt engagée au Vaudeville.

L'ère des difficultés allait commencer pour la comédienne. On s'imagine volontiers dans le public qu'un débutant est sauvé, dès qu'il a obtenu son premier prix, et que cette récompense lui ouvre toutes les portes... C'est une profonde erreur... La période qui suit la sortie du Conservatoire est particulièrement ingrate à franchir... L'élève a son diplôme sous le bras, il se présente à la Comédie-Française... Immédiatement, une coalition se forme contre lui et lui barre le chemin; les anciens se groupent contre cet intrus, qui veut leur prendre leurs rôles; on lui permet de faire ses trois débuts officiels, car le règlement l'exige; mais, une fois cette formalité accomplie, on le relègue au second plan; on lui abandonne les confidents, les comparses, les silhouettes, on lui jette en proie les courtisans d'*Hernani*, les ministres de *Ruy-Blas*. Il revêt un costume somptueux, pour lancer quelques hémistiches qui se perdent dans le bruit; ses rôles les plus longs se composent de dix vers. Combien en avons-nous vu s'étioler et languir, à la Comédie-Française, de ces jeunes premiers, de ces amoureux, de ces ingénues, de ces valets, qui avaient remporté au Conservatoire un succès enthousiaste! Ils devaient détrôner Delaunay, Rei-

chenberg et Coquelin, et, au bout de quelques années, obscurément dépensées en efforts stériles, ils quittaient la scène et disparaissaient sans laisser de traces!...

Dans les théâtres de genre, la lutte est moins âpre, la hiérarchie moins puissante, mais le débutant a d'autres obstacles à renverser. Il n'a pas, comme au premier ou au second Théâtre-Français, la ressource de s'essayer dans le répertoire. Il ne peut jouer que dans les pièces nouvelles. Or vous savez comment sont faites, en général, les pièces nouvelles. Elles contiennent deux ou trois rôles importants, qui sont donnés d'avance aux étoiles du théâtre; les autres ne comptent pas. Avoir un *rôle*, un vrai *rôle*, est donc le grand problème à résoudre. Pour cela, il faut faire agir mille influences, intriguer auprès du directeur, des auteurs, ou bien posséder assez d'aplomb et de talent pour éveiller leur attention et leur inspirer confiance.

Ce fut un peu le cas de Réjane; la période si désagréable des débuts lui fut moins cruelle qu'à bien d'autres. Dès ses premiers pas sur la scène, elle fut remarquée, applaudie par le public, distinguée par la critique. Je ne parle pas du rôle insignifiant qu'elle joua dans *la Revue des Deux Rondes*, représentée en mars 1875; mais, un mois plus tard, elle reprenait dans *Fanny Lear* le rôle de la soubrette qu'avait créé Mme Chaumont. Elle y fut charmante. La critique ne lui ménagea point les compliments :

« Après Mme Pasca, il faut citer cette jolie et piquante Réjane, à qui l'on avait donné pour ses débuts le rôle de la petite soubrette. Elle l'a dit d'une voix nette, fine, qui a beaucoup plu. La nature lui a fait cadeau d'un visage engageant et plein de malice; elle est comédienne jusqu'au bout des ongles — Si celle-là ne fait pas son chemin!... »

Elle le fit, et rapidement... Mlle Réjane aurait tort de regretter les premières années qu'elle a passées au Vaudeville, car elle n'y a nullement perdu son temps. Après *Fanny Lear*, elle joua le principal personnage de *Lili*, une comédie de Marc Monnier, où elle fut tout à fait exquise. Je me la rappelle dans ce rôle, et, je puis bien le lui avouer, elle avait fait alors sur mon cœur de collégien une très vive impression... Réjane m'apparaissait déjà comme une déesse de l'Olympe dramatique, et le public n'était pas loin de partager cette opinion. A *Lili* succédèrent *le Verglas* de Vibert, *le Premier Tapis* de Busnach, *les Dominos roses* d'Hennequin, une reprise des *Lionnes pauvres*, où la jeune comédienne réussit

médiocrement. Elle se releva de cet échec en créant avec éclat la baronne Doria d'*Odette*.

Ceci nous conduit à l'année 1881. Mlle Réjane jouait depuis six ans au Vaudeville, son engagement allait expirer, et Raymond Deslandes, qui dirigeait le théâtre, lui proposait de le renouveler à d'assez peu brillantes conditions. Devait-elle accepter ces offres, devait-elle quitter la scène où elle avait obtenu ses premiers succès? Encore fallait-il trouver un autre théâtre disposé à l'accueillir. Était-il bien prudent de lâcher la proie pour l'ombre? Mlle Réjane, très perplexe, s'était décidée à suivre les conseils de la prudence; elle avait écrit à Raymond Deslandes pour lui dire qu'elle acceptait le nouveau traité et avait déposé sa lettre chez la concierge du théâtre. — Sur ces entrefaites, on vient la prendre pour aller répéter une revue au Cercle des Mirlitons. Les membres du Cercle, toujours galants, l'entourent, lui font fête, l'accablent de louanges. Elle leur raconte ses hésitations, leur expose les offres de son directeur... Aussitôt s'élève un chœur d'exclamations indignées :

— Il ne vous donne que ça!

— Mais c'est absurde!

— C'est honteux!

— Lâchez-le, dit M. Paul Ferrier, qui se trouvait là, et je vous donne un rôle superbe dans ma nouvelle pièce, *la Doctoresse*, qui va passer au Palais-Royal.

— Mais j'ai écrit à Deslandes, reprend la comédienne légèrement étourdie...

— Peut-être ne lui a-t-on pas remis la lettre! Courez vite la chercher...

Réjane saute dans une voiture du Cercle. Elle arrive chez le concierge.

— Avez-vous encore ma lettre? demande-t-elle.

— La voici.

— Donnez-la-moi. Il faut que j'y ajoute une ligne.

Elle prend la lettre, la déchire en mille miettes et pousse un soupir d'allégresse. Le sort en est jeté. Elle ira jouer au Palais-Royal...

Mlle Réjane comptait sans son hôte, c'est-à-dire sans le directeur du Palais-Royal, qui refusa la pièce de Paul Ferrier, et par conséquent sa principale interprète.

— Ils ne veulent pas de ma *Doctoresse*, dit Paul Ferrier, allons la porter chez Dormeuil, aux Menus-Plaisirs.

Dormeuil était absent, retenu à Asnières par son état de santé.

— Allons à Asnières!

Et les voilà partis pour Asnières, par une pluie diluvienne, à la recherche du directeur des Menus-Plaisirs. On ne les avait pas trompés : Dormeuil était malade, très malade, presque perdu, hors d'état d'écouter la lecture d'une pièce. L'étoile de *la Doctoresse* pâlissait à l'horizon, et avec elle s'évanouissait la confiance de la comédienne. Elle commençait à envisager l'avenir avec quelque inquiétude, lorsque le hasard la mit en présence de M. Bertrand, directeur des Variétés. Celui-ci goûtait fort le talent de Mlle Réjane; il l'engagea à de belles conditions, non pas qu'il eût besoin d'elle, car à cette époque Mme Judic régnait sans partage aux Variétés et n'eût pas souffert le voisinage d'une rivale, mais il était bien aise de s'attacher son concours. Il en serait quitte pour *prêter* sa nouvelle pensionnaire à ceux de ses confrères qui la lui demanderaient. Les propositions ne se firent pas attendre. Mlle Réjane émigra à l'Ambigu pour y créer *la Glu* de Jean Richepin, et au Palais-Royal pour y jouer *Ma Camarade* de Meilhac. Elle remporta dans ces deux pièces une éclatante victoire.

Ce qu'elle fut dans *la Glu*, nul n'a pu l'oublier : elle marqua ce personnage d'une empreinte indélébile. C'était bien la créature enveloppante et perverse qu'avait rêvée le poète, le petit monstre civilisé qui allume au cœur d'un homme rude et simple une effroyable passion, qui jouit de cette passion brutale, la pousse au paroxysme et s'y abandonne avec délices; l'actrice donnait tout à fait l'illusion de cette femme, non pas précisément jolie, mais ensorcelante, qui se fait aimer sans y prendre garde, qui ne peut paraître sans éveiller le désir et qui répand autour d'elle comme un parfum de séduction capiteuse...

Ce charme, difficile à définir, où il entre de la grâce, de la coquetterie, beaucoup d'esprit et un peu de corruption, Mme Réjane en imprègne tous ses rôles, tous ceux, bien entendu, qui ne sont pas contraires à sa nature. Élégante, la taille souple, le visage très mobile, des yeux pleins de malice et d'ironie, un nez prodigieusement spirituel, des lèvres gourmandes, une voix claire et mordante, telle est Réjane, telle est cette comédienne qui est demeurée ce qu'elle était jadis : une vraie gamine de Paris!... Et adroite, avec cela, et futée, prompte à saisir le ridicule des gens, habile à fixer leur physionomie!... Je me rappelle dans une revue, dont j'ai oublié le titre, certaine imitation de Sarah Bernhardt, qui était une

merveille d'exactitude et de drôlerie. J'ajouterai qu'au milieu de ses fantaisies les plus folles, Réjane garde une mesure et un goût parfaits. Meilhac, et, après lui, Georges de Porto-Riche ont su tirer un étonnant parti de ces qualités, et c'est à eux que l'artiste doit ses meilleures créations.

Peut-être est-ce dans *Décoré* d'Henri Meilhac que Mlle Réjane a atteint les dernières limites de son art. Vous vous rappelez le sujet de cette comédie, si légère et si profonde. Henriette est une femme spirituelle et ennuyée. Elle n'aime guère son mari, qui ne mérite guère d'être aimé ; elle subit les hommages de M. Édouard d'Andrésy, qui se dit éperdument épris de ses charmes ; elle n'encourage point sa passion. Si elle y résiste, ce n'est pas précisément par principe ou par vertu, mais plutôt par indifférence ; elle est très sceptique sur le chapitre des hommes ; elle ne croit pas à la constance de leur affection. Et c'est justement ce scepticisme, ce mépris à peine dissimulé qui pique M. d'Andrésy ; il se jure de triompher de cette froideur. Je n'ai pas à vous conter ici ses aventures, à vous dire comment, ayant conduit à Harfleur celle qu'il aime, il se jette à l'eau pour repêcher un enfant noyé et se mesure avec un lion qui vient de s'échapper de sa cage. Le premier de ces actes d'héroïsme froisse Henriette dans sa vanité. Comment un homme qui l'accompagne peut-il penser à autre chose qu'à elle ! Et puis M. d'Andrésy est si laid dans ses habits trempés d'eau de mer ! Henriette était à peu près décidée à sauter le pas, à goûter au fruit défendu..., mais la vue de son amoureux ruisselant refroidit son ardeur. Il faut un miracle pour que le feu éteint se rallume. Ce miracle se produit, M. d'Andrésy affronte les colères du lion, qui lacère sa redingote et aplatit son chapeau. Cet accident, ridicule par lui-même, grandit M. d'Andrésy aux yeux d'Henriette ; elle songe que cet homme a exposé sa vie pour elle et elle éprouve un délicieux sentiment, une émotion exquise et toute nouvelle... Serait-ce l'amour ?... Mme Réjane rendait cette minute de trouble avec une incomparable délicatesse. On la sentait vibrer... pas trop, mais juste assez pour expliquer sa chute prochaine ; il y avait dans ses gestes, dans son regard, dans sa voix un élan chaleureux, un tendre abandon. Elle aimait, oui, elle aimait, pour un quart d'heure peut-être, mais à ce moment précis elle était sincère... Les grands artistes seuls peuvent exprimer d'aussi subtiles nuances, peuvent s'identifier à ce point avec leur rôle. Et encore faut-il pour que l'identification soit complète, qu'il y ait une certaine analogie de

nature entre le personnage et l'interprète. Si Mlle Réjane joue avec tant de perfection les femmes de Meilhac, c'est qu'elle ressemble à ces femmes, — c'est plutôt que ces femmes lui ressemblent!...

Avant de finir, une observation me vient sous la plume : « Pourquoi Mme Réjane n'est-elle pas à la Comédie-Française? » On m'a conté à ce propos une petite légende, que je vais vous résumer en deux mots.

Il paraîtrait qu'un matin un vigoureux coup de sonnette retentit à la porte de la comédienne. On courut ouvrir. C'était le plus illustre de nos auteurs dramatiques, M. Alexandre Dumas fils. Il semblait fort affairé. Il entra résolument en matière :

— Voulez-vous, dit-il à Mme Réjane, jouer dans le *Demi-Monde* le rôle de Mme de Santis ?

Ce rôle n'est pas très brillant. Mais Mme Réjane estimait qu'il est toujours glorieux de jouer dans une pièce d'Alexandre Dumas fils. Elle accepta donc avec un grand plaisir.

— C'est entendu, répondit l'auteur du *Demi-Monde* ; je me charge d'arranger la chose...

Comment des négociations si nettement entamées, et conduites par un tel ambassadeur, n'aboutirent point, il ne m'appartient pas de le rechercher ni de le dire. Toujours est-il que les mois se passèrent, et que Mme Réjane resta pensionnaire des scènes du boulevard.

ADOLPHE BRISSON.

LE MARIAGE DE JULIENNE

I

DERNIÈRES VACANCES

Septembre 18..

Voici la fin de la saison. Il fait encore bien beau soleil, pourtant; les arbres sont bien verts; j'aimerais à rester sur cette petite plage bretonne jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de feuilles du tout, et plus de soleil... Quand je pense à la place de la Concorde, au Bois, aux théâtres, aux dîners, aux bals, j'ai envie de pleurer. Pourquoi cela? Les autres années, il ne me déplaisait pas de recommencer le trantran de la vie d'hiver, et j'avais un petit frémissement en revoyant les lumières mauves de la gare Saint-Lazare.

Oui. Mais cette année, papa et maman m'ont dit : « Tu seras mariée en janvier. C'est irrévocable. Tu es avertie : il le faut. »

Ils m'ont dit cela comme ils m'auraient menacée de me mettre au couvent, ou de me faire subir une horrible opération chirurgicale. Qu'ont-ils donc à tant désirer se débarrasser de moi? Je ne suis pas gênante dans la maison : je crois même que j'y mets un je ne sais quoi de jeune, de gai, d'agréable à voir, qui manquera à tout le monde lorsque je ne serai plus là... Je manquerai à papa, à maman, et aux domestiques, et à Primevère, la vieille jument qui sourit — oui, elle sourit — quand je lui dis bonjour. Ah! les jolies disputes que je prévois, entre mes chers parents, au troisième tête-à-tête! Et le quatre-vingt-neuf du cocher, de la cuisinière, de la femme de chambre, tant de fois empêché par moi, qui pansais d'un mot amical leurs blessures d'amour-propre! — « Sans mademoiselle, il y a longtemps qu'*on* aurait quitté!... » Je l'ai entendue souvent, cette phrase-là.

Ils ne sont pourtant pas méchants, mes vieux, pas plus papa

que maman, ni maman que papa : seulement, ils sont assommants, grognons, criailleurs, comme des gens qui ont une maladie d'estomac — la même; c'est gentil, pas? — depuis trente ans. Cela fait sans doute du bien à leur estomac de me dire, quinze fois par jour : — « Rappelle-toi que tu seras mariée en janvier! » J'ai beau leur répondre que c'est convenu, que je ne dis pas non, que je veux bien d'un mari, et du mari qui leur plaira, — que je demande seulement de n'en plus entendre parler jusqu'à Paris, afin de jouir en paix de mes dernières vacances de jeune fille : rien ne les retient. Tels les trappistes ne se rencontrent pas sans se dire : « Frère, il faut mourir! » comme si vraiment c'était là une grande découverte.

La vérité, c'est qu'on a peur que je n'envoie encore une fois promener les prétendants, comme j'ai fait depuis six ans environ. En ai-je refusé, mon Dieu! et sans aucune raison, sinon que cela m'ennuyait de me marier. Pourquoi me marier? pensais-je... Je suis jolie : il n'y a pas à dire; avec mes cheveux roux et mes yeux gris, je me fais faire la cour par qui je veux. J'ai une bonne petite dot : pas énorme, mais rondelette : une de ces dots qui font dire au jeune homme en mal de flirt : « Après tout, si je m'emballe! » Je suis donc sûre de me marier dans un mois, si je me contente d'épouser un indifférent. Or, tous les futurs qu'on m'a offerts étaient indifférents. Comme j'aurais été bête de me presser!

Oui; mais avec ce joli raisonnement, on atteint vingt-deux ans en restant fille. C'est ce que j'ai fait. D'où le chagrin de mes deux vieux, leur enragement de voir toutes mes amies se marier comme des mouches, autour de moi toujours à marier. D'où le terrible : « Tu seras mariée en janvier! » Soit, après tout, ils ont raison. Moi aussi, je conviens que je retarde.

Je serai mariée en janvier.

Ce qui m'agace, c'est d'avoir attendu si longtemps pour épouser, en fin de compte, le prétendant quelconque que j'ai redouté et refusé depuis que je suis mariable. Je ne sais pas comment il s'appelle, celui qu'on me destine; j'ignore s'il est beau ou ordinaire, bête ou amusant. Puisque je n'ai pas su choisir, j'aime mieux qu'on choisisse pour moi, et sans moi : et, certes, mes pauvres vieux s'y emploieront de leur mieux, car ils m'aiment bien. Mais je suis révoltée tout de même à la pensée de ce qui va lui tomber dans le bec, à cet inconnu que je n'aime pas, sans qu'il ait rien fait pour le mériter.

Je me regarde dans la glace de ma toilette, tandis que Mary me coiffe, et je me dis : « Tu es vraiment très jolie, ma petite Julienne : tout ce qu'on voit de toi et tout ce qu'on n'en voit pas, valaient mieux qu'une vente par contrat, comme on vend une ferme. »

Ce que je sais, ce que je devine du mariage achève de me rendre mélancolique. Oh! je ne sais pas tout! De moi à moi, voici ce que je sais. Premièrement, il faut partager le lit de son mari, et cela dès le premier soir. J'ai bien réfléchi à cette nécessité. Il y a beaucoup d'hommes qui, s'ils entraient dans mon lit, me donneraient des nausées. Mais j'avoue franchement qu'il y en a quelques-uns, au contraire... enfin, c'est impossible à dire ou à écrire : je m'entends. Dans le même lit, que fait-on? Ici j'ai moins de certitudes. J'imagine tout de même qu'on ne se contente pas de s'embrasser; je me doute à peu près de ce qui est en jeu. Et puis, voilà tout. La façon dont cela se fait, et comment cela se résout par des bébés, m'échappe absolument : je ne recommence à avoir des données précises qu'à partir du moment où l'on a un gros estomac.

Eh bien! sincèrement, quand je réfléchis que moi, Julienne, — dont aucun homme n'a aperçu la gorge, ni le genou, — un certain monsieur, vers la fin de décembre, se livrera en ma compagnie à ces fantaisies ignorées, — le croirait-on? cela ne me fait pas très peur. Il y a des grâces d'état, il paraît : enfin, je suis résignée. Personne ne se douterait, bien sûr, de ce qui m'ennuie et m'attriste là dedans : je ne l'avoue qu'à moi-même; comme cela, on ne se moquera pas de moi. Je suis désolée que cette pauvre pudeur, à laquelle au fond je ne tiens pas outre mesure, soit sacrifiée SI VITE, — en une nuit... J'aurais souhaité qu'elle mourût lentement, lentement d'une sorte de consomption tendre. Tout ce qu'on m'aurait pris d'elle, on l'aurait gagné par de pressantes demandes ; chaque fois, j'aurais pensé : « Oui... Je l'aime assez pour lui permettre encore ceci. » Et cela aurait duré des semaines, des mois un an s'il eût fallu... J'ai questionné des amies mariées, afin de savoir si l'on pouvait obtenir de son mari une pareille lenteur de conquête : elles m'ont ri au nez.

Allons! c'est dit. Ma pauvre pudeur, prépare-toi à être mise à mort en une nuit — tandis qu'il t'eût été si agréable de te suicider, *piano, piano*, dans des bras choisis!

II

L'AMIE

Septembre 18..

Il n'y a presque plus personne sur notre petite plage; ce n'est guère chic de rester au bord de la mer, si tard en septembre : il faut vraiment n'avoir ni chasse ni château. Nous autres, nous avons bien en Seine-et-Oise une vieille baraque de château et quelques hectares autour où tirer les perdrix. Mais la Seine-et-Oise est décidément trop près de Paris, pays où fleurissent les prétendants, et j'entends faire connaissance avec le mien le plus tard possible. J'ai donc prié mes vieux de retarder leur départ jusqu'aux premiers jours d'octobre, sauf mauvais temps imprévu. Ils ont consenti. A présent, je connais un moyen d'obtenir tout ce que je veux. Je fais suivre mes requêtes de cette simple phrase : « Vous pouvez bien m'accorder cela, puisque *je serai mariée en janvier.* » Mes vieux sont tout heureux de me trouver docile, et puis, je leur sers si souvent la fameuse phrase que c'est eux qui commencent à en être horripilés.

La plage, à moitié déserte, est plus charmante. On n'y voit que notre petit groupe de Parisiens et deux ou trois familles étrangères. De celles-ci, je connais seulement une jeune fille, — une Sud-Américaine. Un ami commun nous a présentées l'une à l'autre au commencement de la saison ; depuis, nous nous sommes vues tous les jours, et plusieurs fois par jour. Pépita est très jolie : elle a des cheveux presque aussi beaux que les miens, c'est-à-dire plus longs mais moins fins, et d'un roux moins rare. Ses yeux sont vraiment en velours noir ; elle a une taille adorable, un buste qui roule sur les hanches, quand elle marche, de la façon la plus séduisante... Tout le monde sur la plage s'accorde à dire que nous sommes, elle et moi, les deux plus remarquables « bains » de la saison. Pendant près de six semaines nous nous sommes tenues, l'une vis-à-vis de l'autre un peu sur la réserve, comme l'on dit. Nous parlions de tout, sauf,

de ce qui nous intéressait vraiment : nos flirts sérieux et nos projets de mariage. Et puis, voilà une dizaine de jours, Pépita m'a surprise un matin, dans le jardin de notre villa, tout en larmes : maman venait de me faire une scène horrible sur le thème perpétuel : « Tu seras mariée en janvier. » Mon amie m'a si gentiment questionnée, embrassée, consolée, que j'ai tout dit. En revanche, elle m'a, elle aussi, ouvert son petit cœur où j'ai vu des choses qui m'ont amusée, et un peu effrayée.

Pépita a beaucoup flirté depuis dix-neuf ans qu'elle est au monde elle avoue avoir commencé à neuf ans, à Rosario. Moi, j'ai commencé à douze ans, à Paris. Mais il y a un abîme entre le flirt de Pépita et le mien.

Jamais, d'abord, je le jure devant moi-même, jamais je n'ai été amoureuse. J'ai pu rêvasser quelques semaines d'un nouveau papillon qui rôdait autour de mes yeux gris : jamais cette rêvasserie n'a résisté à un mois de relations suivies. Alors, pourquoi les gardais-je, ces flirts indifférents? pourquoi même me mettais-je en frais pour les retenir à leur poste? Mon Dieu, c'est bien simple. Nous avons toutes, je crois (toutes les jolies bien entendu; les autres ne comptent pas), du plaisir à nous regarder dans un miroir; la vue de notre visage nous inspire cette réflexion : « Décidément, petite Julienne, tu es très en beauté aujourd'hui. » Ceci est fort bien. Mais comme il serait plus agréable, n'est-ce pas, d'entendre cette phrase dite par le miroir lui-même?... Eh bien! un flirt, c'est un miroir qui parle... J'en ai eu comme cela, moi, de quoi meubler toute la Galerie des Glaces. Ils parlaient à l'envi. Seulement, je ne les ai jamais employés qu'à cela. Deux ou trois ont voulu s'émanciper. Je leur en ai vite fait passer la fantaisie.

Pour Pépita, d'après ses confidences mêmes, il en alla tout autrement.

Elle est fort instruite de ces mystères que j'ignore, — ou du moins que j'ignorais, — car, en huit jours de causeries intimes elle a déjà soufflé sur beaucoup de mes ignorances. Pour elle, se laisser baiser sur la bouche est un incident aussi peu notable que de tendre ses doigts gantés à une moustache d'homme. Elle a semé des boucles de ses beaux cheveux cuivrés dans quatre parties du monde. Elle a posé, assez peu drapée, devant un peintre parisien qui la courtisait. Quant aux rendez-vous, elle ne les compte plus. Elle les propose, paraît-il, lorsqu'un flirt lui plaît. Elle me

dit d'un petit air blasé (tout ce qu'il y a de plus comique) :

« Oui, je connais bien les hommes, à présent. Et cela me confirme dans ma résolution d'épouser James l'an prochain. »

Qu'est-ce que James? C'est un jeune Anglais connu il y a trois ans à Ramsgate. Il est encore à l'Université : c'est le champion de Cambridge cette année, pour l'aviron. Elle m'a montré sa photographie. Il a l'air robuste et niais, l'air de palefrenier élégant qui caractérise la jeunesse anglaise moderne.

« Il me faut un mari très vigoureux! » a conclu Pépita en serrant la photographie dans son porte-cartes.

Elle n'a jamais accordé aucune faveur à James, me dit-elle, seulement elle s'est engagée à être sa femme. Elle l'aime donc, car James, dernier-né de sept enfants, est pauvre, et Pépita est riche Si elle l'aime, pourquoi le trompe-t-elle avec n'importe qui ? C'est la question que je lui ai posée.

— Je ne le trompe pas, d'abord, m'a-t-elle répondu. James sait que je suis flirt. Et puis, il aura tout de même de moi ce qui est le plus précieux; ce que personne n'a eu encore...

— Mais quand vous serez mariée, continuerez-vous à avoir des rendez-vous ?

— Cela dépendra. Voyez-vous, Julienne, j'ai du tempérament, moi. Il faut que ce tempérament soit distrait. Une fois mariée, la distraction sera à portée de ma main : et je ne demanderai pas mieux que de la trouver chez moi.

Logiquement, je devrais avoir du mépris pour Pépita. Il y a des moments où je pense : « C'est, en somme, une cocotte jeune fille. » Mais elle est si gentille, avec cela, si bonne amie, si enthousiaste, si tendre aux chagrins des autres, si charitable, que je ne peux pas ne pas l'aimer. Elle dit peut-être vrai, qui sait ? C'est peut-être elle qui, de nous deux, sera la femme fidèle et heureuse... Nos façons de traiter le mariage, la sienne et la mienne, offrent, après tout, d'aussi monstrueuses contradictions. Elle, qui s'est tant de fois, et d'une telle insouciance ! à moitié abandonnée, met trois ans à l'épreuve l'homme qu'elle veut épouser. Moi, qui veille si jalousement sur mon corps, je vais le donner, fin décembre, à un indifférent. Oh ! comme tout cela est obscur et effrayant, quand on y songe!...

Il me semble que j'ai égaré ma chère morale. Qui me la retrouvera ?

III

LES SOUVENIRS TENDRES

Octobre 18...

Nous voilà revenus à Paris. Ce sont les horribles jours de réinstallation : on bat des tapis, on ramone des cheminées, on accroche des rideaux; pas un coin de la maison qui soit confortable et silencieux... Mes vieux ont d'ailleurs décidé, en leur sagesse, qu'il fallait décorer à neuf le théâtre des grrrandes réceptions destinées à favoriser mon mariage ; j'avoue que notre pavillon — (maman dit : notre hôtel), — endormi depuis trente ans au fond de sa cour de la rue de Ponthieu, était noir et délabré à faire reculer les plus déterminés.

Donc, à l'heure qu'il est, les hommes à blouse blanche et à échelle règnent en maîtres chez nous ; papa et maman assistent à leurs travaux, essayant parfois de leur donner une indication timide, écoutée avec mépris. Moi, je les laisse badigeonner, gratter, clouer à leur aise. J'ai déclaré qu'on ne toucherait pas à ma chambre : à quoi bon ? on n'y mènera pas les prétendants, je pense ? Réfugiée dans ce coin sacré, je passe de bonnes petites journées à griffonner, à songer, et, de temps en temps, à pleurer sans me gêner, — pour me détendre les nerfs.

Car j'ai mal aux nerfs, très mal... Aux bains de mer, distraite par l'été, par ma liberté plus grande, par cette folle de Pépita, j'avais fini par rire du redoutable : « Tu te marieras en janvier ! » Ici, plus de Pépita (elle chasse le grouse en Écosse), plus de plage, plus d'excursions : un affreux Paris de boue et de pluie, un ciel sale tendu sur des maisons mouillées... Et puis, dame ! le temps marche. Voici presque le milieu d'octobre. Et le premier congrès de futurs (il y en a quatre, possibles, disent mes vieux ; mais je vois bien que deux seulement leur conviennent), le premier congrès aura lieu certainement avant la fin du mois ; trente jours après il faut que j'aie fait mon choix. On m'accorde ensuite six semaines pour « passer de l'estime à l'affection » (le mot est de papa). Et en

la petite Réju n'hésita plus ; abusant de l'accablement de sa mère, elle lui arracha enfin son consentement.

— Que deviendrons-nous, lui dit-elle, avec mes quarante francs par mois? Laisse-moi travailler, entrer au Conservatoire; si j'échoue, notre situation ne sera ni meilleure ni pire; si je réussis, nous serons à jamais sorties d'embarras.

Le lendemain elle se présentait chez Régnier. Depuis le jour où elle avait vu sortir du Théâtre-Français le vieux comédien, chargé de couronnes, elle s'était juré qu'elle n'aurait pas d'autre professeur... Réjane n'était pas jolie à cette époque (il m'est permis de le dire, puisqu'elle en convient elle-même avec bonne grâce); elle ressemblait à un petit singe. Elle était mince et maigre, mais vive comme le salpêtre; ses grands yeux pétillaient d'intelligence. Régnier la reçut d'abord froidement; il était blasé sur le chapitre des débutantes; il avait pour principe de décourager les fausses vocations. Il interrogea l'enfant, elle lui plut. Il lui fit lire le rôle d'Henriette des *Femmes savantes*, lui donna quelques conseils, l'ajourna à trois semaines. Elle revint au jour dit, après avoir travaillé d'arrache-pied; elle n'avait pas très bien compris les avis du maître, mais elle avait témoigné du moins de sa bonne volonté. Régnier fut frappé de cette énergie; il ouvrit à la petite les portes du Conservatoire et consentit à lui donner des leçons particulières... Quelle joie! Songez donc! Le Conservatoire, c'était le salut pour Réjane, c'était l'espérance, c'était la gloire, c'était la réalisation de ses désirs les plus chers. Aussi, avec quelle fièvre elle se mit au travail! Elle espaçait les leçons de Régnier, bien coûteuses pour sa bourse, mais elle profitait merveilleusement de chacune d'elles; elle les ruminait pendant le jour, elle y rêvait la nuit. C'est à ces leçons, à ce premier enseignement de Régnier que la comédienne doit ses meilleures qualités : la netteté de sa diction, la souplesse de son jeu et surtout ce soin méticuleux du détail, sans lequel il n'est pas de bon acteur.

Au bout de trois mois, les élèves des classes de comédie subirent un examen. Il y avait dans ces classes un certain nombre de non-valeurs, de jeunes gens engagés à la légère et qu'il était prudent d'éliminer. La jeune Réjane dut concourir comme les autres, mais dans quel rôle? Elle alla consulter son professeur.

— Tu concourras dans Agnès, lui répondit Régnier.

— Dans Agnès, avec ma tête, y pensez-vous? Je serai comique.

— Un artiste doit jouer tous les rôles. Tu joueras Agnès.

Le jour de l'examen, quand on vit paraître cette Agnès à la mine chiffonnée, à la voix de gavroche, à l'œil narquois et fripon, un fou rire s'empara des professeurs et des membres du jury. M. Thierry, l'ancien directeur de la Comédie-Française, qui siégeait parmi ces derniers, se pencha vers Régnier :

— Ce n'est pas sérieux, dit-il, cette petite ne saurait demeurer ici.

— Heu! heu! répondit Régnier en se grattant le bout du nez.

Le bon Régnier avait son idée... La vérité c'est que Réjane lui plaisait infiniment, que chaque jour il lui découvrait de nouvelles qualités et qu'il croyait fermement à son avenir. Non seulement elle fut maintenue au Conservatoire, mais dès le lendemain Régnier courait chez sa mère, lui faisait part de ses espérances, et, lui rendant les cachets qu'avait pris son élève préférée, lui annonçait que désormais il comptait lui donner des leçons gratuites. Ainsi poussée, la jeune artiste fit de rapides progrès; au bout d'un an, elle obtint un premier accessit et, l'année suivante, un prix. Elle avait concouru dans une scène des *Trois Sultanes*, arrangée par son professeur. Elle fut aussitôt engagée au Vaudeville.

L'ère des difficultés allait commencer pour la comédienne. On s'imagine volontiers dans le public qu'un débutant est sauvé, dès qu'il a obtenu son premier prix, et que cette récompense lui ouvre toutes les portes... C'est une profonde erreur... La période qui suit la sortie du Conservatoire est particulièrement ingrate à franchir... L'élève a son diplôme sous le bras, il se présente à la Comédie-Française... Immédiatement, une coalition se forme contre lui et lui barre le chemin; les anciens se groupent contre cet intrus, qui veut leur prendre leurs rôles; on lui permet de faire ses trois débuts officiels, car le règlement l'exige; mais, une fois cette formalité accomplie, on le relègue au second plan; on lui abandonne les confidents, les comparses, les silhouettes, on lui jette en proie les courtisans d'*Hernani*, les ministres de *Ruy-Blas*. Il revêt un costume somptueux, pour lancer quelques hémistiches qui se perdent dans le bruit; ses rôles les plus longs se composent de dix vers. Combien en avons-nous vu s'étioler et languir, à la Comédie-Française, de ces jeunes premiers, de ces amoureux, de ces ingénues, de ces valets, qui avaient remporté au Conservatoire un succès enthousiaste! Ils devaient détrôner Delaunay, Rei-

chenberg et Coquelin, et, au bout de quelques années, obscurément dépensées en efforts stériles, ils quittaient la scène et disparaissaient sans laisser de traces!...

Dans les théâtres de genre, la lutte est moins âpre, la hiérarchie moins puissante, mais le débutant a d'autres obstacles à renverser. Il n'a pas, comme au premier ou au second Théâtre-Français, la ressource de s'essayer dans le répertoire. Il ne peut jouer que dans les pièces nouvelles. Or vous savez comment sont faites, en général, les pièces nouvelles. Elles contiennent deux ou trois rôles importants, qui sont donnés d'avance aux étoiles du théâtre; les autres ne comptent pas. Avoir un *rôle*, un vrai *rôle*, est donc le grand problème à résoudre. Pour cela, il faut faire agir mille influences, intriguer auprès du directeur, des auteurs, ou bien posséder assez d'aplomb et de talent pour éveiller leur attention et leur inspirer confiance.

Ce fut un peu le cas de Réjane; la période si désagréable des débuts lui fut moins cruelle qu'à bien d'autres. Dès ses premiers pas sur la scène, elle fut remarquée, applaudie par le public, distinguée par la critique. Je ne parle pas du rôle insignifiant qu'elle joua dans *la Revue des Deux Rondes*, représentée en mars 1875; mais, un mois plus tard, elle reprenait dans *Fanny Lear* le rôle de la soubrette qu'avait créé Mme Chaumont. Elle y fut charmante. La critique ne lui ménagea point les compliments :

« Après Mme Pasca, il faut citer cette jolie et piquante Réjane, à qui l'on avait donné pour ses débuts le rôle de la petite soubrette. Elle l'a dit d'une voix nette, fine, qui a beaucoup plu. La nature lui a fait cadeau d'un visage engageant et plein de malice; elle est comédienne jusqu'au bout des ongles — Si celle-là ne fait pas son chemin!... »

Elle le fit, et rapidement... Mlle Réjane aurait tort de regretter les premières années qu'elle a passées au Vaudeville, car elle n'y a nullement perdu son temps. Après *Fanny Lear*, elle joua le principal personnage de *Lili*, une comédie de Marc Monnier, où elle fut tout à fait exquise. Je me la rappelle dans ce rôle, et, je puis bien le lui avouer, elle avait fait alors sur mon cœur de collégien une très vive impression... Réjane m'apparaissait déjà comme une déesse de l'Olympe dramatique, et le public n'était pas loin de partager cette opinion. A *Lili* succédèrent *le Verglas* de Vibert, *le Premier Tapis* de Busnach, *les Dominos roses* d'Hennequin, une reprise des *Lionnes pauvres*, où la jeune comédienne réussit

médiocrement. Elle se releva de cet échec en créant avec éclat la baronne Doria d'*Odette*.

Ceci nous conduit à l'année 1881. Mlle Réjane jouait depuis six ans au Vaudeville, son engagement allait expirer, et Raymond Deslandes, qui dirigeait le théâtre, lui proposait de le renouveler à d'assez peu brillantes conditions. Devait-elle accepter ces offres, devait-elle quitter la scène où elle avait obtenu ses premiers succès? Encore fallait-il trouver un autre théâtre disposé à l'accueillir. Était-il bien prudent de lâcher la proie pour l'ombre? Mlle Réjane, très perplexe, s'était décidée à suivre les conseils de la prudence; elle avait écrit à Raymond Deslandes pour lui dire qu'elle acceptait le nouveau traité et avait déposé sa lettre chez la concierge du théâtre. — Sur ces entrefaites, on vient la prendre pour aller répéter une revue au Cercle des Mirlitons. Les membres du Cercle, toujours galants, l'entourent, lui font fête, l'accablent de louanges. Elle leur raconte ses hésitations, leur expose les offres de son directeur... Aussitôt s'élève un chœur d'exclamations indignées :

— Il ne vous donne que ça!

— Mais c'est absurde!

— C'est honteux!

— Lâchez-le, dit M. Paul Ferrier, qui se trouvait là, et je vous donne un rôle superbe dans ma nouvelle pièce, *la Doctoresse*, qui va passer au Palais-Royal.

— Mais j'ai écrit à Deslandes, reprend la comédienne légèrement étourdie...

— Peut-être ne lui a-t-on pas remis la lettre! Courez vite la chercher...

Réjane saute dans une voiture du Cercle. Elle arrive chez le concierge.

— Avez-vous encore ma lettre? demande-t-elle.

— La voici.

— Donnez-la-moi. Il faut que j'y ajoute une ligne.

Elle prend la lettre, la déchire en mille miettes et pousse un soupir d'allégresse. Le sort en est jeté. Elle ira jouer au Palais-Royal...

Mlle Réjane comptait sans son hôte, c'est-à-dire sans le directeur du Palais-Royal, qui refusa la pièce de Paul Ferrier, et par conséquent sa principale interprète.

— Ils ne veulent pas de ma *Doctoresse*, dit Paul Ferrier, allons la porter chez Dormeuil, aux Menus-Plaisirs.

m'autorisa à en user pour la circonstance, en le rehaussant d'un titre. Après quoi elle mit la lettre à la poste; et le lendemain, elle et moi nous étions assises sur des chaises, dans les environs du Guignol. J'avais un livre à la main pour me donner une contenance.

Il vint! Faut-il que les hommes, ou du moins les trapézistes, soient bêtes! Il attendit deux heures durant, derrière le Guignol, la duchesse de Mouillebois! Il ne devina pas cette fleur d'aristocratie dans la bonne femme à serre-tête ni dans la moucheronne en jupe courte qui l'observaient, se retenant mal de rire! Dès que j'avais vu Zibeppe de près, tout mon grand amour s'était envolé en fumée! Maintenant qu'il n'était plus tout nu, il était affreux : court, lourd, rougeaud, grossier, mal habillé : l'air d'un boucher en vacances... Je rentrai à la maison, définitivement guérie. Depuis, je n'aime plus le Cirque.

Ma seconde palpitation, et ma troisième, datent, chose remarquable, de la même année. C'était pendant les vacances qui suivirent mon entrée dans le monde; les premiers succès m'avaient sans doute grisée : il est certain que j'étais un peu folle. A Dinard, où nous passions la saison, on me fit beaucoup la cour. Ce qui me flatta le plus fut de constater mon empire sur un certain député de la droite, très en vue, bien de sa personne quoique plus tout jeune, spirituel, chic... enfin ce qu'il y avait de mieux sur la plage... Ah! j'ai bien cru que j'allais l'aimer, celui-là! Il me semblait que je ne pouvais plus me passer de lui; je pensais à lui tout le temps; j'étais contente de me compromettre un peu avec lui. Pourquoi s'avisa-t-il de me demander en mariage? Immédiatement le charme fut brisé. Me marier, moi! moi qui commençais seulement à m'amuser dans la vie, à aller au bal, à flirter! Me marier à seize ans et demi! Ah! zut!... Tel fut le mot péremptoire par quoi je répondis à ma mère, quand elle m'exposa ce projet... Naturellement, ma mère insista, mon père aussi; je tins bon (j'avais plus de défense qu'aujourd'hui, il parait). On céda; seulement cette longue querelle me fit prendre en grippe le sot parlementaire, qui avait eu le méchant goût de vouloir m'épouser malgré moi.

Il y avait, cette saison-là, à Dinard, une famille de nos amis, — les du Bruel, — père, mère, une petite fille et un grand garçon à peine mon aîné, élève de philosophie en rupture de Vaugirard : — Maurice. Maurice était joli, mais joli à ce point que, malgré son

jeune âge, toutes les femmes lui faisaient des avances; c'était indécent. Indécent et comique : sa timidité l'empêchait de rien voir, ou du moins de profiter de rien; il rougissait, balbutiait, laissait choir sa casquette, butait contre les meubles, dès qu'une femme lui parlait... Avec moi pourtant, il s'apprivoisa. Il est vrai que je me fis exceptionnellement douce et fraternelle : n'ai-je pas toujours su prendre les hommes comme il fallait? Il ne me déplut pas de troubler celui-ci, qui n'était homme qu'à demi. Je crois que certains viveurs doivent goûter un pareil plaisir à émouvoir une innocente.

Si timide qu'il fût, Maurice m'a fait éprouver la plus caressante sensation de tendresse dont je me souvienne. Il était très religieux; je suis sûre qu'il confessa souvent avec larmes les menus frôlements de doigts et de joues que je lui permis!... Chaque dimanche, à la messe, nous étions assis l'un près de l'autre... Et je m'amusais à lui donner des distractions en approchant tout doucement ma jambe de la sienne, dans l'ombre du banc.

Pourquoi les vacances finirent-elles sitôt après? Pourquoi n'ai-je plus revu Maurice, qui depuis est entré à Saint-Cyr, et en ce moment fait campagne dans l'Indo-Chine, m'a-t-on dit? — J'ai le cœur construit de telle sorte que je ne puis vraiment pas aimer un absent.

... Des pas dans le corridor. C'est maman qui vient. Que me veut-elle? Je me marierai en janvier, c'est entendu.

IV

MES PRÉTENDANTS

Novembre 18...

En m'embrassant, lundi soir, au moment où j'allais regagner ma chambre, maman m'a dit, sur le ton sévère qu'elle réserve aux communications touchant mon mariage : « Julienne, nous avons deux de *ces messieurs* à dîner jeudi. Tiens-le pour dit : tu sais ce qui te reste à faire. » Je l'ai tenu pour dit, certes; mais maman se trompait en un point; j'ignorais absolument ce qui me restait à faire. Que reste-t-il à faire, du lundi au jeudi, à une jeune fille que deux prétendants vont examiner? Je ne puis pas

changer de taille ni de visage; je n'ai pas le temps d'apprendre une nouvelle langue vivante, — une de ces langues vivantes qui exercent, déclare maman, une si puissante attraction sur les hommes mariables! — ni même de commander une robe nouvelle... J'ai donc pris le parti de demeurer telle que je me trouvais. J'offrirai jeudi soir, à « ces messieurs », la Julienne du lundi, sa même frimousse blanche et rousse, sa taille d'un mètre soixante-trois, et les deux pauvres petites langues vivantes qu'elle baragouine tant bien que mal.

Qui sont ces messieurs? Je m'en doute bien un peu. Maman ne veut pas me les nommer : elle a peur du débinage préalable; ordinairement je lui accommode si mal ses candidats, à l'avance, qu'elle n'ose plus les exhiber. « Ce sont des hommes charmants, a-t-elle déclaré. Charmants, c'est le mot : beaucoup trop bien pour une écervelée comme toi. L'un d'eux n'est plus tout jeune; *mais l'autre* n'a pas trente ans. » Cette maman a des façons de dire adorables! Elle considère les prétendants en bloc : les qualités de l'un suppléent aux défauts de son voisin. Voudrait-elle me les faire épouser ensemble?

Papa m'a mieux renseignée. Je fais tout ce que je veux de papa avec une promenade à pied aux Champs-Elysées le matin, ou sur les boulevards, vers cinq heures. Je marche le bras en anneau autour de son bras droit, suspendue, abandonnée, mes grands yeux gris levés sur sa barbe blanche, comme en adoration... Les gens se poussent le coude quand nous passons; ils se disent évidemment : « Voilà un vieux monsieur décoré qui s'est offert une bien jolie rousse! » Et papa se redresse! et il est content! Dans ces moments-là, si je n'étais pas une honnête fille, je me ferais doubler ma pension et donner tous les diamants des devantures.

C'est au retour d'une pareille promenade que j'ai questionné mon cher vieux sur les deux mousquetaires qui devaient ouvrir le feu le jeudi suivant.

— Ce sont deux hommes charmants, m'a-t-il dit, tout de suite rembruni. Charmants, c'est le mot. Beaucoup trop bien, certes, pour une...

— ... Ecervelée comme moi. Entendu. Pourquoi te faire seriner par maman, voyons?... Toi qui as le jugement si sûr? C'est honteux.

Rien n'agace papa comme de surprendre sur lui-même l'influence exagérée de sa femme.

— Seriner? Seriner? Je ne te permets pas de me dire que ta

mère me serine, d'abord. Je sais distinguer les hommes, du premier coup d'œil. Le duc disait toujours (papa a été préfet sous l'Empire) : « Givernay, c'est un œil et une poigne. » Sais-tu cela, petite?

(Je crois bien que je le sais, le mot du duc! A trois ans, je l'avais déjà entendu conter si souvent dans la famille que je ne disais plus « papa » sans ajouter aussitôt « œil... poigne... »)

— Moi, papa chéri, je suis de l'avis du duc, tu sais bien! C'est pour cela que je veux que tu me guides un peu... avec ton expérience. Je ne m'y connais pas en hommes, moi... S'ils allaient me plaire tous les deux, ces messieurs, jeudi?

Evidemment, ce cas n'a pas été prévu de mes vieux. Et cependant? Si j'allais m'éprendre des deux, là, de celui qui n'est plus tout jeune et de celui qui n'a pas trente ans? Papa arrondit l'œil célébré par Morny; il réfléchit. Ce que je m'amuse.

— Ces deux messieurs, dit-il enfin, sont assurément fort capables de plaire, l'un et l'autre. Toutefois, il en est un que je connais mieux, et que, par conséquent, je suis mieux à même d'apprécier. C'est un camarade de l'Impérial, M. de Nivert... quarante-trois ans, galant homme, très en train...

— Qu'est-ce qu'il fait?

Papa plisse le front, rassemble tout l'effort de son cerveau pour découvrir ce que peut bien faire M. de Nivert; après quoi il conclut assez piteusement :

— Je crois qu'il ne fait rien!

Et aussitôt il emploie le procédé de défense de maman, le prétendant-bloc :

— Mais, *en revanche*, dit-il, *l'autre* est un jeune homme du plus bel avenir, conseiller à la Cour des Comptes, avant trente ans. C'est magnifique. Gaston Salandier sera un jour directeur général d'une grande administration... ou ministre, peut-être. Et il est bien de sa personne.

Pauvre M. de Nivert! il paraît, en somme, que le plus clair de ses qualités, c'est M. Salandier qui les possède. Cette déshérence commence à me le rendre sympathique!

— Mais, demandé-je à papa, après quelques instants de réflexion, il me semblait que maman hésitait pour moi entre quatre partis possibles, et non entre deux?

Papa sourit.

— Oui, mais après avoir mûrement examiné les candidatures,

cela bouche ouverte, tandis que Mme Salandier me glissait à l'oreille : « Écoutez-le ! Pas un ministre n'en sait autant que lui... » J'ai regardé M. de Nivert : il a reçu mon regard dans un pareil regard d'ironie discrète ; tout de suite nous nous sommes sentis d'accord, deux proscrits du même pays chez les barbares. Il n'est pas beau, M. de Nivert, mais c'est étonnant l'avantage qu'il a pris tout de suite sur son concurrent, rien qu'à ne pas dire un mot sur l'incorporation du budget extraordinaire... En me versant à boire, il m'a fait un compliment sur ma toilette, sachant dire ce qu'elle avait de vraiment recherché, de rare... Et nous nous sommes mis à parler chiffons, à mi-voix, tandis que « le mien » continuait à incorporer, pour l'édification de papa et de maman, qui ne savent même pas faire les additions de la maison, du père d'Aube qui est gâteux, et de la mère d'Aube qui est sourde.

Le beau conseiller, cependant, s'il est pédant, n'est pas bête. Aux environs d'un chaufroix de cailles, il s'est aperçu qu'il « gaffait ».

— Nous avons là une conversation, a-t-il dit, qui doit bien ennuyer mademoiselle.

— Oh ! non, monsieur, ai-je répondu avec ingénuité. Je n'écoutais pas.

Et j'ai eu la joie de voir aussitôt la consternation peinte sur le visage de mes vieux et de la bonne Espalier. Mme Salandier m'a jeté le regard d'un bonze qui verrait un gamin de Paris faire un pied de nez à son Bouddha. M. Nivert a souri.

Un peu piqué, « le mien » a repris :

— Effectivement, un tel entretien excède les jeunes filles de notre continent. En Amérique, elles s'y mêleraient volontiers. N'y a-t-il pas tel État du Nord où les femmes ont droit de vote ?

— Tu entends, Julienne ? a dit maman.

Si j'entendais ! Je te crois !

Il m'énervait, cet économiste matrimonial. Je le lui fis bien voir. Je relevai l'accusation de frivolité que contenait sa phrase mais je la relevai comme un drapeau. Fièrement, je revendiquai mon droit, le droit des jolies femmes, à l'ignorance, à l'insouciance, à la fantaisie. Je défendis la blague contre le sérieux, le chic contre la tenue, même (Dieu me pardonne cette trahison de mes secrètes pensées) le flirt contre l'amour ! Je dépeignais ma jeune fille idéale : horriblement lendemain de Carnot, centenaire

de Valmy, fin de tout... Et je donnai à entendre que cette jeune fille, c'était moi-même, et que j'étais à prendre ou à laisser...

Non! la tête de mes vieux, la tête d'Espalier, la tête des deux débris de l'Empire et de la mère du « mien » !... « Le mien », lui, semblait surtout étonné de découvrir une jeune fille capable de lui donner la réplique et de crever, à coups d'épingles, la baudruche de ses phrases. Nivert, seul, m'encourageait de sourires et de bravos, à demi-voix.

La séance a été levée en pleine déroute. Au salon, je suis redevenue, pour servir le café, une jeune fille parfaitement correcte... Mais les gens n'étaient pas remis de leur émotion... Mme Salandier n'a rien trouvé de mieux que de demander :

— Est-ce que Mlle Julienne ne va pas nous jouer quelque chose?

— Certainement, dit maman.

— Ah! pensai-je, tu veux de la musique? Eh bien! tu vas en avoir de la musique. Attends un peu!

Je me suis assise au piano, et j'ai joué, j'ai joué, sans débrider, tout ce qui m'a passé par la mémoire : cela calmait un peu mes nerfs de taper sur les petits os noirs et blancs. Ah! tu veux de la musique! Eh bien! en voilà! Tiens! du Massenet! Tiens! du Mozart! Tiens! du Serpette! Et du Wagner, et du Beethoven, et du Grieg, et du Lecocq, et du Berlioz, et du Tchaïkowski, et du Nimporteki, à la file, au petit bonheur, pêle-mêle, en tas, en morceaux!... Une heure trois quarts de piano, sans souffler!... Après quoi je me suis retournée et j'ai regardé mes auditeurs. Ils avaient l'air d'une plantation après la grêle : ils s'effondraient. Vite, ils ont profité de l'accalmie pour fuir : je caressais encore les touches de la main droite, ils tremblaient de me voir recommencer... Cinq minutes, et le salon était vide.

Maman s'est avancée vers moi :

— Me direz-vous maintenant, mademoiselle...

Mais je l'ai arrêtée court :

— Écoute, mère, tu sais que je suis bien gentille, et que je n'ai pas trop souvent mal aux nerfs. Ce soir, j'y ai mal. Laisse moi, cela vaut mieux, je t'assure. Nous causerons demain, tant que tu voudras.

Et, lestement, je suis montée dans ma chambre.

Ce matin, en redescendant à l'heure du déjeuner, je m'attendais à trouver mes parents avec des figures d'une aune. O surprise! Ils souriaient, ils m'embrassaient, ils étaient en sucre!

La clef de ce mystère? C'est que, premièrement, hier soir, papa ayant retrouvé le baron au Cercle, vers minuit, celui-ci lui a dit :

— Mon cher Givernay, votre fille est adorable... Vous me permettrez, je l'espère, de revenir voir ces dames le plus tôt possible.

Mais ce qui est bien plus surprenant, c'est qu'une heure avant le déjeuner, on a apporté une lettre de Mme Salandier, où cette vieille marchande de marrons déclare que « son fils a été vivement impressionné par la grâce et l'esprit de Mlle Julienne »... etc., etc... et finalement, demande si ma mère peut la recevoir lundi pour « causer sérieusement ».

...Pépita a bien raison quand elle dit : « Petite Julienne, il y a deux catégories d'hommes qu'il faut traiter avec insolence pour en obtenir quelque chose : les domestiques et les épouseurs. »

VI

LE FAVORI

Novembre 18..

Voici, pour le moment, l'état de mes petites affaires matrimoniales.

Premièrement : M. Gaston Salandier, l'auditeur au Conseil d'État, a dépêché sa mère en ambassade auprès de mes parents, comme on nous l'avait annoncé. Glissant nos regards par l'entre-deux des tentures, à la porte du petit salon, Pépita — retour d'Écosse — et moi, nous avons écouté les propos des négociateurs. Ah! le beau congrès! Maman pleurait; papa faisait sa tête de préfet; la mère Salandier débitait le petit boniment que son fils lui avait évidemment seriné avant de la laisser partir. Malheureusement, la bonne femme en a ajouté de son cru. Jalouse « d'assurer l'avenir de son garçon », comme elle disait, elle a presque tout de suite abordé la question d'argent. Elle l'a traitée en vendeuse de denrées coloniales qu'elle est, avec un tas de phrases maladroites et désobligeantes :

« Les anciennes familles finissent toujours par avoir besoin de *notre* épargne.

« Oh! une rente... moi, je compte ça pour rien. On ne sait jamais combien de temps c'est payé.

« Votre château de l'Oise?... Oui, je me suis informée... Ça vaut 100.000 francs... de réparations. »

Papa faisait l'œil rond, l'œil cher à Morny : j'ai deviné que les choses allaient se gâter. Ça n'a pas traîné.

— Brisons là, madame, a déclaré mon cher vieux sur une dernière *gaffe* de la mère Salandier. Pardonnez-moi si mon orgueil de père m'aveugle; belle et bien née comme est Julienne, je ne compte pour rien ce que nous lui donnons. Et je veux que son mari pense comme moi.

Mme Salandier tombait de la lune.

— Mais, monsieur, s'est-elle écriée, Gaston est absolument de votre avis. Gaston est si désintéressé! C'est moi, sa mère, qui regarde comme un devoir de défendre ses intérêts, vous comprenez bien... Gaston prendrait votre fille toute nue!

« J'te crois », a dit Pépita, derrière sa porte.

Cette proposition avantageuse n'a pas décidé mes vieux; M. Gaston Salandier ne m'aura ni toute nue ni tout habillée. Après l'entrevue, papa et maman m'ont dévorée de baisers, en me déclarant que jamais ils ne se sépareraient de moi pour me livrer à de telles gens.

« Il faut se marier dans son monde », a dit papa.

...Et voilà comment fut liquidé le premier de mes prétendants.

Deuxièmement : J'ai des nouvelles précises, des nouvelles toutes fraîches, de mon petit lieutenant Maurice du Bruel. Deux ou trois phrases chuchotées à papa par Pépita, d'un air de confidence, et le cher préfet à poigne s'est mis en campagne, ravi de favoriser une « intrigue honnête »... Cette Pépita! Elle est effrayante! Il fallait la voir disant à mon père, en baissant les paupières et en balbutiant un peu :

— Oui, monsieur... C'est une amitié d'enfance, rompue depuis bien longtemps; mais je n'en ai jamais perdu le souvenir... et il m'a semblé, depuis, qu'il n'y avait pas d'autre homme sur la terre que Maurice.

L'instant d'après, en particulier, elle me contait son flirt récent avec le jeune chasseur de grouses... de quoi faire blémir les tem-

que maman, ni maman que papa : seulement, ils sont assommants, grognons, criailleurs, comme des gens qui ont une maladie d'estomac — la même; c'est gentil, pas? — depuis trente ans. Cela fait sans doute du bien à leur estomac de me dire, quinze fois par jour : — « Rappelle-toi que tu seras mariée en janvier! » J'ai beau leur répondre que c'est convenu, que je ne dis pas non, que je veux bien d'un mari, et du mari qui leur plaira, — que je demande seulement de n'en plus entendre parler jusqu'à Paris, afin de jouir en paix de mes dernières vacances de jeune fille : rien ne les retient. Tels les trappistes ne se rencontrent pas sans se dire : « Frère, il faut mourir! » comme si vraiment c'était là une grande découverte.

La vérité, c'est qu'on a peur que je n'envoie encore une fois promener les prétendants, comme j'ai fait depuis six ans environ. En ai-je refusé, mon Dieu! et sans aucune raison, sinon que cela m'ennuyait de me marier. Pourquoi me marier? pensais-je... Je suis jolie : il n'y a pas à dire; avec mes cheveux roux et mes yeux gris, je me fais faire la cour par qui je veux. J'ai une bonne petite dot : pas énorme, mais rondelette : une de ces dots qui font dire au jeune homme en mal de flirt : « Après tout, si je m'emballe! » Je suis donc sûre de me marier dans un mois, si je me contente d'épouser un indifférent. Or, tous les futurs qu'on m'a offerts étaient indifférents. Comme j'aurais été bête de me presser!

Oui; mais avec ce joli raisonnement, on atteint vingt-deux ans en restant fille. C'est ce que j'ai fait. D'où le chagrin de mes deux vieux, leur enragement de voir toutes mes amies se marier comme des mouches, autour de moi toujours à marier. D'où le terrible : « Tu seras mariée en janvier! » Soit, après tout, ils ont raison. Moi aussi, je conviens que je retarde.

Je serai mariée en janvier.

Ce qui m'agace, c'est d'avoir attendu si longtemps pour épouser, en fin de compte, le prétendant quelconque que j'ai redouté et refusé depuis que je suis mariable. Je ne sais pas comment il s'appelle, celui qu'on me destine; j'ignore s'il est beau ou ordinaire, bête ou amusant. Puisque je n'ai pas su choisir, j'aime mieux qu'on choisisse pour moi, et sans moi : et, certes, mes pauvres vieux s'y emploieront de leur mieux, car ils m'aiment bien. Mais je suis révoltée tout de même à la pensée de ce qui va lui tomber dans le bec, à cet inconnu que je n'aime pas, sans qu'il ait rien fait pour le mériter.

Je me regarde dans la glace de ma toilette, tandis que Mary me coiffe, et je me dis : « Tu es vraiment très jolie, ma petite Julienne : tout ce qu'on voit de toi et tout ce qu'on n'en voit pas, valaient mieux qu'une vente par contrat, comme on vend une ferme. »

Ce que je sais, ce que je devine du mariage achève de me rendre mélancolique. Oh! je ne sais pas tout! De moi à moi, voici ce que je sais. Premièrement, il faut partager le lit de son mari, et cela dès le premier soir. J'ai bien réfléchi à cette nécessité. Il y a beaucoup d'hommes qui, s'ils entraient dans mon lit, me donneraient des nausées. Mais j'avoue franchement qu'il y en a quelques-uns, au contraire... enfin, c'est impossible à dire ou à écrire : je m'entends. Dans le même lit, que fait-on? Ici j'ai moins de certitudes. J'imagine tout de même qu'on ne se contente pas de s'embrasser; je me doute à peu près de ce qui est en jeu. Et puis, voilà tout. La façon dont cela se fait, et comment cela se résout par des bébés, m'échappe absolument : je ne recommence à avoir des données précises qu'à partir du moment où l'on a un gros estomac.

Eh bien! sincèrement, quand je réfléchis que moi, Julienne, — dont aucun homme n'a aperçu la gorge, ni le genou, — un certain monsieur, vers la fin de décembre, se livrera en ma compagnie à ces fantaisies ignorées, — le croirait-on? cela ne me fait pas très peur. Il y a des grâces d'état, il paraît : enfin, je suis résignée. Personne ne se douterait, bien sûr, de ce qui m'ennuie et m'attriste là dedans : je ne l'avoue qu'à moi-même; comme cela, on ne se moquera pas de moi. Je suis désolée que cette pauvre pudeur, à laquelle au fond je ne tiens pas outre mesure, soit sacrifiée SI VITE, — en une nuit... J'aurais souhaité qu'elle mourût lentement, lentement d'une sorte de consomption tendre. Tout ce qu'on m'aurait pris d'elle, on l'aurait gagné par de pressantes demandes ; chaque fois, j'aurais pensé : « Oui... Je l'aime assez pour lui permettre encore ceci. » Et cela aurait duré des semaines, des mois un an s'il eût fallu... J'ai questionné des amies mariées, afin de savoir si l'on pouvait obtenir de son mari une pareille lenteur de conquête : elles m'ont ri au nez.

Allons! c'est dit. Ma pauvre pudeur, prépare-toi à être mise à mort en une nuit — tandis qu'il t'eût été si agréable de te suicider, *piano*, *piano*, dans des bras choisis!

II

L'AMIE

Septembre 18..

Il n'y a presque plus personne sur notre petite plage; ce n'est guère chic de rester au bord de la mer, si tard en septembre : il faut vraiment n'avoir ni chasse ni château. Nous autres, nous avons bien en Seine-et-Oise une vieille baraque de château et quelques hectares autour où tirer les perdrix. Mais la Seine-et-Oise est décidément trop près de Paris, pays où fleurissent les prétendants, et j'entends faire connaissance avec le mien le plus tard possible. J'ai donc prié mes vieux de retarder leur départ jusqu'aux premiers jours d'octobre, sauf mauvais temps imprévu. Ils ont consenti. A présent, je connais un moyen d'obtenir tout ce que je veux. Je fais suivre mes requêtes de cette simple phrase : « Vous pouvez bien m'accorder cela, puisque *je serai mariée en janvier.* » Mes vieux sont tout heureux de me trouver docile, et puis, je leur sers si souvent la fameuse phrase que c'est eux qui commencent à en être horripilés.

La plage, à moitié déserte, est plus charmante. On n'y voit que notre petit groupe de Parisiens et deux ou trois familles étrangères. De celles-ci, je connais seulement une jeune fille, — une Sud-Américaine. Un ami commun nous a présentées l'une à l'autre au commencement de la saison ; depuis, nous nous sommes vues tous les jours, et plusieurs fois par jour. Pépita est très jolie : elle a des cheveux presque aussi beaux que les miens, c'est-à-dire plus longs mais moins fins, et d'un roux moins rare. Ses yeux sont vraiment en velours noir; elle a une taille adorable, un buste qui roule sur les hanches, quand elle marche, de la façon la plus séduisante... Tout le monde sur la plage s'accorde à dire que nous sommes, elle et moi, les deux plus remarquables « bains » de la saison. Pendant près de six semaines nous nous sommes tenues, l'une vis-à-vis de l'autre un peu sur la réserve, comme l'on dit. Nous parlions de tout, sauf,

de ce qui nous intéressait vraiment : nos flirts sérieux et nos projets de mariage. Et puis, voilà une dizaine de jours, Pépita m'a surprise un matin, dans le jardin de notre villa, tout en larmes : maman venait de me faire une scène horrible sur le thème perpétuel : « Tu seras mariée en janvier. » Mon amie m'a si gentiment questionnée, embrassée, consolée, que j'ai tout dit. En revanche, elle m'a, elle aussi, ouvert son petit cœur où j'ai vu des choses qui m'ont amusée, et un peu effrayée.

Pépita a beaucoup flirté depuis dix-neuf ans qu'elle est au monde elle avoue avoir commencé à neuf ans, à Rosario. Moi, j'ai commencé à douze ans, à Paris. Mais il y a un abîme entre le flirt de Pépita et le mien.

Jamais, d'abord, je le jure devant moi-même, jamais je n'ai été amoureuse. J'ai pu rêvasser quelques semaines d'un nouveau papillon qui rôdait autour de mes yeux gris : jamais cette rêvasserie n'a résisté à un mois de relations suivies. Alors, pourquoi les gardais-je, ces flirts indifférents? pourquoi même me mettais-je en frais pour les retenir à leur poste? Mon Dieu, c'est bien simple. Nous avons toutes, je crois (toutes les jolies bien entendu; les autres ne comptent pas), du plaisir à nous regarder dans un miroir; la vue de notre visage nous inspire cette réflexion : « Décidément, petite Julienne, tu es très en beauté aujourd'hui. » Ceci est fort bien. Mais comme il serait plus agréable, n'est-ce pas, d'entendre cette phrase dite par le miroir lui-même?... Eh bien! un flirt, c'est un miroir qui parle... J'en ai eu comme cela, moi, de quoi meubler toute la Galerie des Glaces. Ils parlaient à l'envi. Seulement, je ne les ai jamais employés qu'à cela. Deux ou trois ont voulu s'émanciper. Je leur en ai vite fait passer la fantaisie.

Pour Pépita, d'après ses confidences mêmes, il en alla tout autrement.

Elle est fort instruite de ces mystères que j'ignore, — ou du moins que j'ignorais, — car, en huit jours de causeries intimes elle a déjà soufflé sur beaucoup de mes ignorances. Pour elle, se laisser baiser sur la bouche est un incident aussi peu notable que de tendre ses doigts gantés à une moustache d'homme. Elle a semé des boucles de ses beaux cheveux cuivrés dans quatre parties du monde. Elle a posé, assez peu drapée, devant un peintre parisien qui la courtisait. Quant aux rendez-vous, elle ne les compte plus. Elle les propose, parait-il, lorsqu'un flirt lui plaît. Elle me

quitté le salon. C'était la première fois qu'une phrase de lui dénonçait, même si vaguement, ses ambitions. Je constate qu'il m'a laissée fort émue. Je n'ai pas encore envie, pas du tout, d'être dans un lit à côté de M. de Nivert. (Avec Maurice, si.) Mais, habillés tous les deux, il ne me déplairait pas de poser quelques instants ma tête contre sa poitrine.

P.-S. — Opinion de Pépita sur M. de Nivert, avec qui elle a causé un soir, ici :

« Il doit être d'une jolie force, comme amant. »

Soit. Mais comme mari?

VII

LES IDÉES DE MAMAN

Décembre 18...

Nous sommes en pleine lune de miel, — à quatre, — papa maman, M. de Nivert et moi. Le baron n'a pas encore fait sa demande, mais « ses sentiments (comme dit maman) ne sont douteux pour personne ». La joie de me voir casée, si bien casée, transfigure mes deux vieux; je ne les reconnais plus : c'est eux, dirait-on, qui vont se marier; positivement ils redeviennent épris l'un de l'autre. Plus de disputes, plus d'aigres observations sur leurs petites manies respectives; le temps qu'ils y dépensaient naguère, ils le consacrent désormais à se congratuler d'avoir produit une fille comme moi et (le mot est de Pépita) *levé* un gendre comme le baron.

Moi, qui suis tout de même une jeune personne fort réfléchie, j'admire le leurre providentiel dont ils sont le jouet : ils souhaitent mon mariage comme un bonheur d'égoïsme, — et quand je partirai, la gaieté, la vie de la maison me suivront, je le sais bien !... Pauvres deux vieux ! il faudra ne pas les laisser trop seuls, et continuer à bien les aimer.

Je m'aperçois que je parle de ce mariage, même en tête à tête

avec moi, comme si prêtre et notaire y avaient passé. Cependant, rien d'irréparable n'est accompli, ni même commencé. Si M. de Nivert m'a presque avoué qu'il m'aime, il n'a jamais formulé le désir de m'épouser. Je n'aurais qu'un signe à faire, certes, il s'éloignerait en me baisant la main, pour ne revenir plus... Oui, rien d'irréparable... Mais je sens autour de moi, autour de nous, cette lente pression des événements, signe de ce qui ne peut pas être évité. M. de Nivert ne manque nullement à mon bonheur; j'aimerais peut-être mieux, pour mari, un certain autre... Et pourtant, je le sais, j'en suis sûre : M. de Nivert sera mon mari. C'est écrit quelque part, dans le programme rédigé par le bon Dieu, touchant la vie de mademoiselle de Givernay. Allons! soit!

J'accepte l'inévitable destinée.

Une seule inquiétude me reste : je voudrais être, dans le mariage, une honnête femme — comme j'ai été une jeune fille honnête. Or, je n'aime pas physiquement M. de Nivert : nulle erreur possible à cet égard; je ne me conçois pas désirant, par exemple, toucher ses lèvres avec mes lèvres. Un tel désir, — pourquoi ne pas l'avouer? — je l'ai parfois ressenti, oh! très fugitivement, très à fleur de peau! quand je causais avec des hommes jeunes, d'un certain type... Même, à force de penser à Maurice du Bruel, depuis quelque temps, il m'arrive de rêver qu'il est près de moi, tout près, qu'il va m'embrasser ainsi, — et cela me remue un peu... Qu'adviendra-t-il si, devenue baronne de Nivert, de telles idées fleurissent encore dans mon cerveau?

En un mot, n'est il pas dangereux d'épouser un homme qui ne vous... trouble pas physiquement, quand on se sent capable d'être troublée par un autre?

Grave question; mes lumières ne suffisent pas à l'éclaircir. Qui consulter? Pépita? Elle n'entend rien à de pareils scrupules... Papa? Il me comprendrait sans doute, lui, mieux que personne, et cela ne me gênerait pas du tout de le questionner. Mais c'est lui qui, en pareil cas, s'intimide... Dès que mon mariage vient en question, non plus comme affaire d'intérêt et de convenance, mais comme affaire de cœur, il rougit, il balbutie, il détourne l'entretien.

Reste maman... Pas extraordinairement lucide, maman, dans l'analyse des sentiments féminins! Mais enfin, elle a été jeune fille, puis jeune femme. Elle m'aime; elle veut mon bonheur. Consultons-la.

J'ai donc « interviewé » maman.

Elle était dans sa chambre, assise à son bureau, élaborant ces calculs extraordinaires dont elle a la manie, en vue de découvrir si, par hasard, notre fortune ne se serait pas accrue spontanément, depuis la semaine dernière, de quelques mille francs, lorsque je suis venue, par derrière, l'embrasser dans le cou.

Elle s'est retournée souriante ; elle m'a longuement baisée à son tour ; elle m'a même dit que je sentais bon. (C'est vrai.) La lune de miel, vous dis-je.

« Que veux-tu, petite ? »

Je me suis assise devant le coin du bureau.

— Maman, ai-je dit, je viens te parler de choses importantes.

— Oh ! je m'en doute bien, de tes choses importantes.

Sa figure s'était épanouie. Mais il paraît qu'elle ne se doutait pas tant que ça de mes confidences, car lorsque j'ai prononcé : « Maman, est-ce que je dois vraiment épouser M. de Nivert ? » elle a laissé tomber, de surprise, sa plume sur le tapis, elle a changé de visage, elle s'est écriée :

— Par exemple ! En voilà une question ! Ce n'est pas sérieux, je suppose ? Tu ne vas pas « recommencer comme les autres fois » ? Tu épouseras M. de Nivert ou tu entreras au couvent ! Voilà ! Ton père et moi nous en avons assez, à la fin.

Moi, d'une voix douce :

— Mais, maman, M. de Nivert ne vous a pas encore demandé ma main !

— M. de Nivert est fou de toi, c'est évident... Et tu devrais en être folle aussi, toi, car il t'a fait beaucoup d'honneur en s'éprenant d'une écervelée comme toi.

J'ai salué cette phrase, vieille connaissance.

— Voyons, petite mère, ai-je répliqué sur le ton de la conciliation, — ne t'anime pas : ce n'est pas la peine. Je suis parfaitement disposée à épouser le baron, s'il veut de moi. N'ai-je pas le droit, cependant, de te demander conseil sur un point particulier ?

J'ai bien vu qu'elle avait envie de répondre : « Non ! tu n'en as pas le droit ! » tant elle est hantée par la peur aveugle de tout ce qui peut entraver mon mariage. Elle n'a pas osé, pourtant. Elle a répondu avec mauvaise humeur :

— Demande-moi des conseils si tu veux, mais fais vite. J'ai des comptes importants à terminer.

— Eh bien ! voilà. Tu te doutes bien, mère, qu'à vingt-deux ans

passés je ne suis pas ignorante comme une toute petite fille... Il y a cependant encore, pour moi, de l'inconnu dans le mariage... dans les... nécessités intimes du mariage... Oh ! je ne te demande pas d'explications : cela nous gênerait toutes les deux inutilement. Je te demande ceci seulement, — et je te promets de me conformer à ton avis : en épousant M. de Nivert, pour qui je ne ressens aucun attrait physique, aucun amour — est-ce que j'aurai beaucoup à souffrir de ces... nécessités intimes?

Maman m'a paru quelque peu désarçonnée.

— Mon Dieu, ma chère enfant, a-t-elle répondu... Certainement... dans le mariage... il y a des choses qui... pour nous autres femmes... sont très pénibles. Mais il faut accepter cela chrétiennement, avec l'espoir des enfants à venir.

— Mais, mère, ces « choses très pénibles » du mariage... sont-elles infailliblement très pénibles, quelle que soit la femme, et quel que soit le mari ? Par exemple, tu aimais papa, toi?... As-tu souffert de ces nécessités...

Il y a eu un silence. Réellement, ma pauvre maman s'efforçait de rallier ses souvenirs. Elle a fini par dire :

— Je t'assure, je ne me rappelle pas... Il me semble que j'ai toujours eu un peu peur de cela... avant... Et puis, lorsque *cela était*, le bonheur de rendre mon mari heureux me rendait heureuse aussi... Voilà !

Je ne paraissais pas fort éclairée. D'une voix plus ferme, et me prenant la main, ma mère a ajouté :

— Ce qui est sûr, ma chérie, ce que je t'affirme, — et tu peux croire à ma sincérité, — c'est que ces choses-là tiennent, en somme, peu de place dans la vie d'une femme, et encore durant bien peu de temps. L'important, c'est d'avoir un mari qui vous respecte *et qui aime votre présence.*

Ceci fut dit d'un tel ton d'autorité que j'en fus réconfortée, toute. Oui, vraiment, à cette minute-là, j'ai compris que je serais heureuse avec M. de Nivert, parce qu'il a le respect de moi et le goût de ma présence.

Je suis donc rassurée, ou peu s'en faut. Mais, une fois de plus, j'admire combien je diffère de maman, et combien, sans doute, les jeunes filles de ma génération diffèrent de celles qui furent ses contemporaines. Combien nous sommes plus intelligentes ! Comme notre sensibilité est plus aiguisée et, partant, plus inquiète ! Comme elles furent peu ce que seront un si grand nombre d'entre

nous : des amoureuses ! Elles donnaient leur cœur plus aisément que nous, mais nous gardons de plus rares trésors à ceux que nous aimerons...

« Notre génération ? dit Pépita... exécrable pour les maris, excellente pour les amants. »

. . . . . .

Papa, entrant dans ma chambre, a interrompu mon petit bavardage. Il m'a serrée dans ses bras ; il rayonnait :

— Ma fille chérie, le baron de Nivert vient de nous demander ta main. Tu sais nos idées sur ce mariage : il nous contente absolument. Nous ne te l'imposons pas, cependant. Nous ne donnerons notre consentement qu'après avoir reçu le tien.

... C'est fait.

Je suis fiancée au baron de Nivert.

(*A suivre.*) MARCEL PRÉVOST.

MARTHE DE SCHOENBERG

SOUVENIRS DE LA GUERRE DE 1870

PROLOGUE

LE PRÉSENT

I

Connaissez-vous l'hôtel du *Doux Florian?* C'est une province de ce Paris inconnu qu'ignorent les snobs des boulevards. Et pourtant si, débarqué à la gare de Lyon, vous vous avisiez de l'indiquer à un cocher de fiacre, même au petit jour blême, alors que les automédons exhibent des trognes avinées d'assassins, je parie un contre mille que le défroqué à chapeau de toile cirée secouerait les rênes et partirait cahin-caha sans attendre l'adresse. Depuis des années qu'il stationne aux gares, on la lui a tant répétée qu'il a fini par la savoir, mais parce qu'à ses yeux l'habit fait toujours le moine il ne se doute guère, le vieil ivrogne, que les clients d'apparence chétive! — oh! bien chétive! — du *Doux Florian* sont volontiers des généraux, des députés, des sénateurs, voire même des académiciens.

Comme il y a deux siècles, car sa réputation ne date pas d'hier, cet hôtel fameux de Rochefort-sur-Mer à Rumilly, étale ses antiques façades lézardées en plein quartier Saint-Sulpice à l'angle de la rue Madame et de celle du Vieux-Colombier. Négligeant le confortable américain, l'électricité qui fatigue les yeux, les calorifères qui favorisent l'anémie, les ascenseurs qui donnent de fausses

palpitations, le *Doux Florian* demeure fidèle à ses traditions de simplicité monacale. Il estime, et c'est justice, que, pour l'honneur de dormir sous le même toit que des sénateurs très inamovibles ou que des légats tout à fait pontificaux, on peut bien passer sur les légers inconvénients de risquer une pleurésie, à chaque traversée de corridor, ou de se nourrir exclusivement de tête de veau à l'huile.

Cet établissement, sorte de caravansérail moyen âge, se compose de trois corps de maisons, deux pour l'hôtel, un pour la dépendance, « le côté des cardinaux », comme disent les domestiques. Une salle à manger sert de trait d'union ; — elle est basse, elle est sombre, elle est froide et triste. Si d'aventure, égaré dans l'ombre salutaire de ces rues bien pensantes, fantaisie vous prenait d'y pignocher une portion de tête de veau avec un peu de persil autour, l'impression bizarre vous viendrait, tant le décor diffère de ceux auxquels vous êtes habitué, de pénétrer dans quelque chambre d'auberge de Clamecy ou de Bar-sur-Aube.

Mais il y a des compensations : elles sont toutes spirituelles. Pour les belles âmes, ce sont les seules qui importent. Et Madame supportera la poussière des chambres, Monsieur les inévitables têtes de veau, en songeant qu'ils peuvent, l'une oublier ses bagues et l'autre son portefeuille sans que nul n'en profite. Les serviteurs peu nombreux et dont le plus jeune doit être depuis dix ans au moins dans la maison ont conservé de la province une probité qui permet d'excuser leur manque de civilisation.

Enfin, pour ceux auxquels les beaux visages ne suffisent plus, croyez-vous que la certitude de ne croiser jamais aucun couple suspect n'aide point aussi à passer sur bien des insuffisances? L'honnêteté poussée jusqu'au *cant* m'a toujours semblé la plus raffinée des aristocraties. Or une règle, qui mériterait d'être maintenue, exigeait autrefois que les couples inconnus exhibassent, au bureau, leur acte de mariage. En sorte qu'une femme qui croyait avoir de l'esprit put prétendre qu'habiter le *Doux Florian* équivalait à un certificat de bonnes mœurs. Ces précautions se comprendront mieux quand j'aurai ajouté qu'il y a sous le toit de cet hôtel peu parisien, une chapelle, une vraie chapelle régulièrement consacrée et dans laquelle, les jours de pluie, les prêtres voyageurs, sans mouiller leur soutane pour courir à Saint-Sulpice, peuvent dire commodément leur messe basse obligatoire.

Aussi, je vous en fais juge, celui auquel il est donné de pouvoir

entendre, en descendant l'escalier, une portière répondre d'une voix distinguée, à un visiteur en robe noire :

— Son Éminence prie Monseigneur de repasser, car elle reçoit, en ce moment, le légat pontifical.

Celui-là, à moins d'avoir une âme de marchand de bonnets de coton, oubliera immédiatement la négligence des services, la vétusté des accessoires, même les têtes de veau, pour convenir que le *Doux Florian* est, sans contredit, le premier hôtel de France et de Navarre.

II

Tel est le milieu où j'ai vécu des mois et des années, — mois lointains, années perdues dans l'ennui du passé! — Mon imagination s'amusait alors à observer les physionomies trop austères pour être ni élégantes, ni aimables, des hôtes très passagers du *Doux Florian*. A l'exception des têtes tonsurées et des voyageurs de marque, la clientèle était de la petite province. Avec la terreur de Paris et de la vie parisienne, on était venu, à son corps défendant, marier une cousine, enterrer un oncle ou mettre un fils à Polytechnique. Tout les inquiétait; l'organisation des omnibus avec correspondance leur semblait impénétrable; ils prenaient pour des manifestes anarchistes les cris des *chand d'habits* ou de cresson. Ces journées de dépaysement équivalaient à des journées de maladie. Les seules heures supportables restaient encore celles passées coude à coude, à babiller à voix basse, autour des modestes tables du restaurant de l'hôtel. On se fût arraché la langue plutôt que d'adresser la parole à un étranger. Dans ce Paris terrible, comme une forêt de Bondy, les inconnus devenaient tous des ennemis. Cependant cette salle au plafond surbaissé, cette salle obscure et maussade qu'éclairait le sourire d'un buste ébréché du fabuliste remémorait à ces braves gens des décors familiers. Et, par leur bonhomie, les deux sommeliers aidaient encore à cette illusion bienfaisante d'un provisoire retour dans la monotonie des provinces. Préposés au service depuis trois ou quatre lustres, ils n'étaient plus des garçons anonymes, porteurs de plats ou déboucheurs de bouteilles, comme il s'en trouve partout, mais d'intelligents serviteurs, doués déjà de personnalités distinctives.

Le doyen Brutus, homme terre à terre, d'âme peu nuageuse, venait de la Savoie, de ce bon pays où l'on sait mieux qu'ailleurs qu'un écu se compose de cinq francs et qu'il faut vingt sous pour faire un franc. Avec l'expérience des années, il avait acquis un sens nouveau, le sens du client susceptible de gros pourboires. Son tact, en ces matières, tenait du prodige. D'un coup d'œil, il avait compris, et si son diagnostic l'encourageait, c'étaient des petits soins, des attentions délicates, un tuyau sur la qualité des mets, des offres de plats spéciaux avec, discrètement, *monseigneur* par-ci, *mon colonel* par-là, — un maître d'hôtel à vos gages depuis trente ans n'eût point montré des attentions plus choisies. Mais, en cas d'incertitude, devant les passagers à bourses fermées, l'attitude changeait subitement — comme un décor de théâtre. Le service se faisait alors n'importe comment ; Brutus oubliait le pain ; Brutus oubliait les verres. En lançant les plats, des sauces se répandaient sur les nappes. Jusque sous le nez des clients, les assiettes volaient provocantes, et si le voyageur hasardait une observation, Brutus, d'une voix aigrelette, alléguait l'encombrement, l'impossibilité de contenter à la fois tout le monde et son père.

— Monsieur doit savoir qu'il y a trop de monde pour deux garçons. Monsieur aura patience. Nous voudrions bien pouvoir servir chacun en même temps.

Mais les billes de lotos des yeux malins du Savoyard contredisaient la diplomatie de ses paroles.

Jasmin, au contraire, vivait en état de perpétuelle extase. D'image, c'était le classique valet de répertoire à tignasse rousse et à mine ébaubie. Pourtant dans ses yeux clairs de Breton des falaises se miraient encore la pâleur et la poésie des ciels de rêve de son pays. Bizarrement, elles s'ouvraient dans cette tête criblée de rousseurs, ces prunelles agrandies d'un au-delà de mystère et qui si nettement disaient l'inaptitude aux choses de l'existence, l'instinctif dédain de toute vie active. Pourtant ce brave Jasmin faisait ce qu'il pouvait. Seulement sa mémoire était plus courte que celle d'un étourneau. Les jours de presse, il confondait tout, donnant à Madame la portion de tête de veau en tortue qu'avait commandée Monseigneur et à Monseigneur celle de tête de veau à l'huile qu'attendait Madame. Si Brutus n'y avait mis bon ordre cela eût fini par des contestations.

Pour comprendre la valeur de ce garçon balourd, il fallait

l'observer aux après-midi des dimanches, l'été surtout, lorsqu'il n'était pas de garde. Au lieu de courir les mastroquets avec de mauvais camarades, il préférait errer solitairement dans le jardin saccagé du *Doux Florian.* Volontiers ses mains rouges s'amusaient à cueillir les dernières fleurs épanouies dans l'abandon des plates-bandes. Il en formait un bouquet, un pauvre bouquet anémié par les fumées de la grande ville, et, pieusement, il le déposait sur la tablette d'une niche en ruines où s'effritait, lamentable et touchante, une statuette de porcelaine de la Sainte-Vierge. Puis, sur un banc voisin, il s'asseyait et mains jointes, les yeux perdus, il pouvait rester des heures à contempler cette naïve chapelle. Sa piété charmante l'avait parée de fleurs aussi agréables à sainte Marie que les roses les plus blanches, que les lys très purs des autels constellés d'or. Parfois, les lèvres du Breton s'ouvraient et c'était pour répéter, je pense, l'invocation familière à toutes les âmes mystiques : « Sainte-Vierge, ma patronne, je me mets sous votre protection et je me jette avec confiance dans le sein de votre miséricorde. O mère de bonté, soyez mon refuge!... »

III

Or, ce jour-là, me rendant à la salle à manger, vers l'heure du déjeuner, je vis que de grandes choses se préparaient. Sur les marches effacées de l'escalier branlant les portiers aidés de Jasmin, étendaient un tapis qui avait dû être rouge et ce tapis descendant les étages traversait toute la cour allant jusqu'au trottoir de la rue Madame. Brutus me renseigna ; sa compétence aimait à satisfaire les curiosités. J'avais dû remarquer, du côté des cardinaux, une affluence inaccoutumée de soutanes noires, de surplis violets et de chapeaux à cordons verts. C'était un ablégat romain avec sa suite, apportant une barrette cardinalice en France, — et c'était aussi, avec ses secrétaires, l'archevêque de province qui allait la recevoir des mains du président de la République. Sous peu, les deux cortèges se rendraient dans les landaus de gala à l'Elysée où la cérémonie se célébrerait à midi, en grande pompe, avec musiques anciennes et harangues latines. Un déjeuner officieux affirmerait une fois de plus la réconciliation opportuniste de la République et du Saint-Siège. Brutus multipliait les indications, — il me traitait en pays.

— Il faut que Monsieur voie le départ !... C'est comme je dis, il y aura des costumes splendides. Les cuirassiers feront la haie. J'avertirai Monsieur quand ce sera le moment !.,.

Et le parfait sommelier me tendait la carte, car j'avais droit à trois plats plus des hors-d'œuvre, un fromage et du dessert.

Mais deux dames établies à une petite table voisine de la mienne requirent mon attention. Très modestement vêtues de pauves robes noires, avec des visages que le temps avait usés de ses outrages, elles semblaient d'une vieillesse quasi invraisemblable. La plus jeune ne devait pas être éloignée de soixante-dix. Sa figure sillonnée de rides était spongieuse, couleur de glaise, avec une absence complète de cils et de sourcils que compensait mal une ombre de moustache dont les poils blancs se remarquaient. Quant à sa compagne, je la crus centenaire, tellement sa peau séchée affectait l'apparence du parchemin, tellement sous les paupières lourdes, ses yeux papillotaient comme des yeux d'aveugle. Elle portait un chapeau de mère grand', une vaste « calèche » dont le poids faisait dodeliner sa tête fatiguée. A cette table aussi on discutait ou plutôt on essayait de discuter le menu. La serviette sous le bras, Jasmin rêveur attendait.

— Qu'est-ce que ces dames prendront ?

Pour le moment, la plus jeune s'évertuait à lire la carte, un lorgnon faussé mal à califourchon sur son nez. D'une voix inattentive, elle répétait à son tour :

— Qu'est-ce que Madame prendra ?

Ce n'était donc ni une parente ni une amie, mais une simple dame de compagnie. Cependant l'aïeule, dont l'ouïe était incertaine, ne paraissait plus entendre. Ses épaules étroites, son dos voûté oscillaient péniblement. L'autre reprenait d'une voix à la tierce :

— Madame veut-elle des œufs sur le plat ?

La très vieille dame regarda, elle avait compris. Sa réponse parut étonnée :

— Des œufs ? .. Mais je n'en mange plus !

— Madame devrait essayer ?

— Oh ! non, pas des œufs !... Il y a si longtemps que je n'en ai pas mangé. Je ne me souviens plus de l'époque où je mangeais des œufs !...

— Alors, qu'est-ce que Madame désire ? du poulet, de la viande froide ?

— Oh! non, pas du poulet... Je n'aime pas le poulet! Je n'aime pas la viande froide!... Je n'aime plus manger!...

— Pourtant Madame sait bien qu'il faut déjeuner.

D'un rire falot qui ne tintait presque plus, l'aïeule essaya de rire :

— Oh! Madame ne sait rien du tout!

Ses discours étaient lents, articulés avec peine comme si un dentier maladroit eût retenu la langue déjà à demi paralysée. Un certain accent méridional disloquait aussi les périodes. Et les phrases se scandaient bizarrement, tour à tour ralenties ou précipitées, ainsi qu'ont coutume de le faire les toutes petites filles auxquelles l'usage de la parole n'est point encore familier.

IV

D'une voix rapide, Brutus interrompait mes observations :

— Voilà, Monsieur, le cortège va sortir. S'il veut accrocher une bénédiction, Monsieur doit se hâter.

Comme l'on pense, je ne me le fis pas dire deux fois; les cérémonies ecclésiastiques sont devenues trop rares dans notre république jacobine pour que ma passion du pittoresque négligeât une telle occasion. Ma serviette rejetée sur mon assiette, sans prendre le temps d'achever mon obligatoire tête de veau, j'étais à la porte du restaurant. Un tambour aux vitres fendues devait censément la protéger contre les intempéries de la cour. Depuis longtemps, son mauvais état le rendait inutile. Il demeurait toutefois, par la force des choses et ce jour-là du moins, servit de tribune à quelques pensionnaires animés comme moi d'une excusable — je dirai même d'une édifiante curiosité : l'inévitable sénateur qui, à force d'être réactionnaire, s'est fait une figure sillonnée de rides grincheuses; la demoiselle de province très charitable et très dévote, qui aura toujours le droit de cacheter ses lettres d'une croix fermée; quelque fille de concierge, communiante de l'année, un chapelet aux doigts, en pleine crise de puberté religieuse; deux ou trois indifférentes, bonnes grosses dames aux joues rubicondes, — des marchandes de porcelaine de Besançon ou de Saint-Etienne. — Et tous nous regardions, avec impatience.

Le tapis, qui avait dû être rouge, traversait solennellement la

cour aux pavés inégaux. Par la porte largement ouverte, nous apercevions dans la rue Madame, les landaus de gala aux laquais impeccables et la haie magnifique des cuirassiers aux casques d'argent. Quatre d'entre eux, la trompette sur les lèvres, se tenaient prêts à saluer l'apparition du cortège. Le spectacle avait grand air, mais décidément l'attente durait trop. Pour se distraire, la communiante récitait un chapelet; la demoiselle archipieuse minaudait avec le sénateur; les marchandes de porcelaine regrettaient, sans vergogne, leur diner interrompu, et je commençais moi-même à me lasser, quand nous perçumes un bruit de pas pesants descendant lourdement l'escalier du côté des cardinaux. La sainte demoiselle ne put s'empêcher de remarquer que le cardinal n'avait décidément pas le pied léger. Nous étions tous à nous retenir de sourire d'une observation aussi incontestable, — lorsque parut, gigantesque et hirsute, un portefaix de six pieds portant un coffre d'un mètre cube. Ce fut une stupéfaction. — Malgré la gravité de l'heure, le portier cria :

— Eh ! l'homme à la malle, voulez-vous bien vous trotter et un peu leste !... C'est-y une idée de venir à ce moment !...

Mais, impassiblement, l'homme à la malle continua sa route, suivant la ligne rouge du tapis, sans s'occuper de nos réclamations indignées plus que des jappements d'une meute de roquets. Aux yeux surpris des valets rasés et de l'escadron des cuirassiers splendides, il disparut sans se presser de son même pas mesuré de géant gras et fort.

Cependant on entendait des portes qui s'ouvraient et se fermaient, comme des préparitifs de départ dans l'escalier du côté des cardinaux. Cette fois, c'étaient bien les deux cortèges. Déjà, dans le cadre dégradé de la porte, apparaissait le groupe laïque des Messieuus en haute forme, vêtus de noir et dont les fracs laissaient pointer des bedaines plus ou moins volumineuses, sanglées de gilets irréprochables. C'étaient le ministre plénipotentaire, le directeur, le chef-adjoint du protocole, le maître des cérémonies et quelques secrétaires officieux venus surtout pour faire nombre. Puis, plus considérable et plus riche, le cortège ecclésiastique : d'abord, les secrétaires de l'ablégature en manteaux noirs doublés de soie violette, l'un portant sur ses bras le manteau écarlate, l'autre la barrette cardinalice, et le manteau et la barrette étaient de tavaïolles brodées. Or celui qui portait la barrette était un camérier d'honneur de Sa Sainteté, Polonais de naissance et dont le visage,

d'une trentaine d'années à peine, nous parut d'une perfection classique. L'ablégat suivait en soutane violette, en manteau violet, avec même des gants violets et des bas violets. Il semblait jeune; on le disait homme d'étude plutôt que d'action et j'aimais ses yeux graves de penseur, sa démarche austère de bénédictin. Le garde noble venait après, le garde-noble qui, un mois auparavant, avait apporté la calotte au nouveau cardinal. Selon la coutume, il attendait la remise de la barrette pour s'en retourner en Italie. Il était en uniforme de parade : bottes à l'écuyère, collants de peau blanche, tunique bleue avec broderies et épaulettes d'argent, le manteau de drap blanc qui flottait à la brise et, sur la grâce bronzée de sa figure romaine, le casque héroïque avec le plumet et la crinière radieuse! Or, rien n'était beau sous le soleil, comme ces soies violettes, ce drap blanc, ce casque d'or, tout ce cérémonial d'un autre âge qui avait la grandeur des choses plusieurs fois centenaires, symbolisant la permanence de l'Eglise victorieuse des races, des régimes et du temps!

Enfin le cardinal s'avançait. Nous nous découvrîmes respectueusement, la demoiselle à la croix fermée et la fille de la concierge s'agenouillèrent; en rechignant les marchandes de porcelaine crurent devoir suivre un exemple aussi pieux. Petit et maigre, avec une tête menue aux yeux perçants d'oiseau de proie, le nouveau membre du Sacré-Collège disparaissait sous le costume épiscopal aggravé du long manteau de cérémonie, l'un et l'autre écarlates, couleur de sang, car il est dit dans les Bulles que *jusqu'à la mort et jusqu'à l'effusion du sang inclusivement, le cardinal doit se montrer intrépide pour l'exaltation de la sainte foi, la paix et le repos du peuple chrétien, l'accroissement et le maintein de la Sainte-Eglise romaine.* En passant devant nous, le vieillard très vénérable eut un regard bienveillant et un geste onctueux de sa main bénissante qui toucha les cœurs de mes quatre voisines.

Déjà le directeur du protocole, parvenu à la rue Madame, attendait Son Éminence pour monter dans la première voiture et, sur le trottoir, laïques et ecclésiastiques faisaient une seconde haie d'honneur, lorsque nous vîmes tout à coup, vers le milieu de la cour, le nouveau cardinal, perdant l'équilibre, agiter désespérément ses petits bras et s'affaisser brusquement comme en un gouffre soudain. Aussitôt des torrents d'eau innondèrent les pavés. De stupéfaction, les cuirassiers cessèrent la fanfare qu'ils avaient entonnée à la vue du manteau rouge. Nous nous précipitâmes,

hâtivement, pêle-mêle, avec des cris ; camériers en manteaux violets, marchandes de porcelaine, secrétaires en habit, secrétaires en soutane, domestiques en tablier, sautant tous, sur la pointe des pieds, comme au passage d'un gué, car, de minute en minute, la cour devenait pareille à un lac. C'était positivement incroyable. Enfin, la pauvre Eminence, très mouillée, fut retirée de la fâcheuse posture où l'avait jetée le démon des mauvaises aventures. La robe écarlate était perdue, le manteau de cérémonie semblait un peignoir de bain. Vite, vite, de crainte d'une bronchite que son grand âge faisait redouter, le cardinal fut reconduit ou plutôt rapporté dans ses appartements. En trois tours de main, des valets le changèrent et le frictionnèrent jusqu'à l'étriller. Puis, lorsqu'il fut à peu près remis sur pied, qu'il eut retrouvé son bon sens, bravement, le petit vieillard se remit en marche. (La cérémonie ne pouvait être contremandée.) Mais, en dépit de toute étiquette, il était revêtu cette fois-ci de ses vieux habits d'archevêque, sans manteau d'apparat, ne conservant de la dignité cardinalice que la calotte écarlate. Pour traverser la cour dont l'inondation montait, il suivit un chemin de planches, donnant le bras paternellement à l'un de ses secrétaires. Bref, avec un retard de deux grands quarts d'heure, le cortège très diminué de sa majesté primitive se mit en voiture, cahin-caha, aux fanfares un peu ironiques des cuirassiers fatigués de monter la garde aussi longtemps.

Cependant les conversations allaient leur train. La direction du *Doux Florian* était consternée. Chacun essayait sa petite hypothèse explicative, mais, au fond, personne ne pouvait concevoir comment ce puits d'eau vive s'était creusé tout à coup sous les pas d'un vieillard qui ne devait guère peser plus qu'un enfant, alors que tant de personnes, et depuis tant d'années, traversaient cette cour incessamment et qu'à cette même place, dix minutes plus tôt, était passé le portefaix de six pieds, sa malle d'un mètre cube sur l'épaule. Enfin l'architecte apporta la solution de l'énigme ; — elle était fort simple. Avec un peu de prudence, cette tragi-comédie eût été évitée.

Autrefois, aux environs du dix-septième siècle, comme en toute maison qui se respectait, il y avait un puits au milieu de cette cour, un puits à la margelle pittoresque où Martine en tirant de l'eau pouvait faire des agaceries à Sganarelle. Ensuite, lorsque Martine et Sganarelle furent morts et que la mode des puits fut passée, celui-là avait été desséché et, pour ne point rendre les caves

humides, recouvert simplement d'une voûte en maçonnerie. C'eût été parfait si on ne s'était avisé d'établir une conduite d'eau traversant l'excavation. Avec le temps, les hivers, le gel, une fissure se produisit. Alors, goutte à goutte, l'eau suinta tant et si bien qu'un jour l'ancien puits se trouva rendu à sa destination primitive. Ainsi les pierres de la voûte se descellèrent une à une, lentement : l'homme à la malle acheva le travail de l'eau, et le moment vint où il devait suffire du passage d'un enfant ou d'un vieillard pour rouvrir cette source perdue.

V

Mais j'étais retourné depuis longtemps achever philosophiquement ma portion refroidie de tête de veau. Les vieilles dames n'avaient pas bronché, l'une n'ayant peut-être rien entendu, l'autre n'étant plus à l'âge où l'on éprouve des curiosités. Elles mangeaient en silence des asperges plus fanées que leurs joues et qu'il fallait être le *Doux Florian* pour oser servir. Tout autre restaurant en eût perdu sa clientèle. Pourtant la sauce était bonne, liée d'œufs bien frais. L'arrière-grand'mère s'en délectait.

— C'est très bon!... très bon!... très bon!...

Quand une idée lui venait, elle la répétait indéfiniment, comme une enfant qui s'amuserait au son de sa voix. Cependant la dame de compagnie, qui se trouvait déjà à une dure épreuve et ne pouvait supporter d'être encore lésée sur la nourriture, jugea nécessaire de corriger :

— Oui, la sauce est bien préparée, mais les asperges sont affreuses. Je ne comprends pas comment un hôtel qui se respecte ose servir des asperges pareilles!

L'aïeule qui n'écoutait rien s'obstinait à répéter d'une voix chevrotante :

— Très bon!... très bon!...

Alors la suivante éleva la voix. Il fallut s'y reprendre à plusieurs fois. Toute la salle fut mise au courant. Enfin on s'expliqua, la vieille dame finit par être persuadée au point que, lorsque Jasmin vint desservir, les reproches furent interminables :

— Vous direz que ces asperges étaient mauvaises!... Nous les avons trouvées très mauvaises!... Vous entendez, Jasmin, très, très mauvaises!

C'en devenait inconvenant; la gardienne dut intervenir, faisant signe au garçon de s'éloigner. Et la vieille dame bientôt eut autre martel en tête. Elle reprenait d'une voix plus basse, avec des inflexions de tendresse :

— Croyez-vous qu'elle me reconnaîtra?

Sachant de quoi il allait être question, la dame de compagnie gardait un silence prudent. L'autre continuait, impitoyable sans s'en douter :

— Vous ne dites rien ; vous ne croyez pas ; vous êtes méchante!... Moi, je suis certaine!... D'abord, elle m'a toujours reconnue!...

La suivante paraissait au supplice; elle affectait des airs graves :

— Madame ne mange pas son dessert?

— Je suis trop pressée de partir... Je n'ai plus faim!... J'ai beaucoup mangé aujourd'hui!...

— Madame n'a rien mangé... Une bouchée de poulet et deux asperges... ce n'est pas beaucoup. Je ne comprends pas comment Madame aura la force d'aller à Auteuil. Il vaudrait peut-être mieux y renoncer.

— Qu'est-ce que vous croyez, Mademoiselle? Renoncer à Auteuil!... Vous ne savez plus ce que vous allez disant!

L'antique grand'mère suffoquait; l'autre, croyant écartées les explications ridicules, reprenait confiance, s'octroyant une deuxième ration de pruneaux. Ses prévisions étaient fausses. Qui a parlé parlera. Pour arrêter la loquacité obstinée de la vieille dame, il eût fallu le bâillon. Sa voix éraillée chantonnait :

— Ah! la pauvre petite bête!... Sera-t-elle contente de me revoir!... Elle est presque aussi vieille que moi!... Mais elle a encore toute sa mémoire!... Il est vrai qu'elle n'a pas encore été malade!... Lorsque j'arrive et qu'elle entend ma voix... c'est une grande joie. Elle étend ses petites pattes!... Elle ouvre ses petits yeux!... Allons, Mademoiselle, vous n'avez pas encore fini!... Quand partons-nous?

— Madame n'y pense pas. C'est trop tôt, c'est à peine une heure.

— Eh bien! je m'en vais donner du sucre au chien.

Elle commençait à se lever lorsque, avec une vivacité que l'âge ankylosait, elle se ravisa, les yeux pétillants, et dans ce brusque réveil de vie le souvenir malicieux de la femme jeune, un instant, se devina sous le masque ridé de la vieillarde.

— Là, là, là, Mademoiselle, vous qui vous vantez d'observer

toutes les prescriptions, vous avez oublié que c'était vendredi aujourd'hui ! et vous avez mangé du poulet !...

La demoiselle se récria, stupéfaite :

— Non, non ! Madame se trompe !... c'est samedi !...

Ne voulant ni écouter ni entendre, la centenaire se levait, satisfaite de sa repartie ; un rire muet accentuait sa bouche qui n'avait plus de lèvres et sa tête vide, chargée de l'énorme chapeau calèche, dodelinait fatiguée, comme un épi trop mûr dont la paille serait prête à se rompre. Or la demoiselle ne faisait qu'entamer sa seconde assiette de pruneaux, il fallait en faire le sacrifice. Les attributions de sa charge lui enlevaient ainsi bien des aises. Et c'était sur le chapitre de la nourriture qu'elle avait encore le plus à pâtir. Elle se résigna toutefois, stoïque, ne pouvant laisser sa maîtresse, son ancestrale maîtresse, tâtonner au hasard des escaliers semés de fausses trappes jusqu'à la porte du jardin en friche où se trouvait le chien qui aimait le sucre.

VI

Je n'avais pas compris grand'chose, je l'avoue, à cette scène plutôt obscure, et la déplorable noyade du cardinal occupait assez mes esprits pour que l'idée ne me vînt même pas de demander à Brutus, qui savait toutes choses, les noms de ces deux dames amies et protectrices des animaux. Mais, le lendemain, je retrouvai au déjeuner mes deux voisines du jour passé. La nuit, l'équipée d'Auteuil les avaient ragaillardies. Moins exténuées, elles babillaient à voix plus haute. Maintenant, c'était l'aïeule qui parlait, — on eût dit des doigts d'enfant tapotant sur un clavecin du siècle dernier.

— Oh la chère petite bête !... Avez-vous vu comme elle m'a bien reconnue ?... Là, Mademoiselle, vous ne pouvez plus dire que non !... Quand nous sommes arrivées, elle était sur l'asphalte à se chauffer au soleil !... Lorsqu'elle entendit ma voix, vous avez vu !... vous avez vu !... Sa petite tête s'est agitée, ses yeux cherchaient de tous les côtés !... Je ne peux pas raconter le plaisir que ç'a m'a causé... Il y avait des années que je n'avais pas été si contente !... J'en aurais pleuré de joie !...

Madame s'agitait, c'était indubitable. Tout le restaurant com-

mençait à avoir les yeux sur elle. Mademoiselle, que l'expérience ne pouvait corriger, essaya encore de détourner la conversation.

— Le lieutenant aussi paraissait heureux de vous revoir!

Comme le jour d'avant, cette diversion ne servit qu'à aggraver la situation. Inconsciente, la sourde continuait :

— Oh! lui, c'est tout naturel!... tandis qu'une tortue, c'est autre chose! D'ailleurs nous sommes venues pour elle, rien que pour elle!... Savez-vous que je trouve qu'elle a moins vieilli que moi?... Les années ne paraissent pas lui peser... Je ne marche guère plus vite qu'elle maintenant!... Mais elle entend mieux que moi!...

Ces propos aussi bizarres que ceux qu'aiment à tenir les héroïnes d'Ibsen réveillèrent mon attention. Avec des mines de condoléance, nous examinions tous, tant que nous étions, dans cette salle basse du *Doux Florian*, la grand'mère à la tortue. Il y avait évidemment quelque chose de dérangé parmi les lobes de son cerveau. La gardienne baissait les yeux, étranglée de confusion; tristement, elle pignochait une entre-côte Bercy que, sans cela, elle eût éprouvé tant de plaisir à savourer. Toute sa joie de manger était partie. Les apparences étaient perdues. Elle ne pouvait plus jouer à l'amie voyageant par complaisance. Ah! que n'eût-elle donné pour que Madame n'exhibât point cette affection exagérée pour une vilaine tortue d'Auteuil!...

Cependant l'aïeule, dont l'intelligence avait tant d'éclipses, sentit obscurément l'attitude hostile de sa compagne. Elle ne procéda pas directement, mais, changeant le sujet de ses discours, elle eut tout à coup cette perfidie cruelle, connaissant le point sensible:

— Comment! Mademoiselle, vous n'avez pas encore fini!... Pour faire plus vite, nous ne prendrons pas de dessert ni de café!...

— Nous avons bien le temps. Madame n'a rien qui la presse!...

Mais l'idée fixe revenait déjà, impitoyable.

— Je voudrais partir de bonne heure pour Auteuil!

La suivante avait enfin un motif plausible d'indignation. Sa voix vibrait des humiliations servilement acceptées.

— Madame veut retourner à Auteuil aujourd'hui?

— Mais oui!... pourquoi pas?...

— Par ce temps, avec cette pluie!... D'ailleurs, le lieutenant ne serait pas chez lui!... Personne n'attend Madame!...

— Ça ne fait rien !... Je veux revoir ma tortue !...

— Madame n'y pense pas !... refaire deux jours de suite cette grande course d'Auteuil !... C'est impossible !... Et puis nous avons dit que nous irions demain et nous irons demain !

D'une manière sans doute provocante, elle appuyait sur ce mot *demain*. C'en était trop ; l'autre se révolta, trépignante :

— Oh ! vous ne voulez jamais faire ce que je veux !

Il paraît que Mademoiselle avait des ordres péremptoires. Elle répondit ces paroles sévères qui étaient vraiment d'une gardienne :

— C'est que Madame n'est pas raisonnable. Pourtant Madame sait bien comme tout va mal quand elle est fatiguée.

L'aïeule ne voulut pas en convenir ; elle ne pouvait se résigner. Pour un peu, elle eût pleuré qu'on lui défendît de retourner à Auteuil revoir sa tortue bien-aimée. Déjà Mademoiselle regrettait sa petite crise d'impatience. Cela pouvait finir très mal. Alors, avec l'héroïsme des grandes heures, elle sacrifia son dessert et son café, — son café qu'elle aimait pourtant, car elle était à l'âge où l'on aime le café — et proposa d'une voix conciliante :

— Si nous allions porter un morceau de sucre au chien ?

L'aïeule ne se laissait pas distraire volontiers.

— Oh ! je lui ai déjà donné du sucre ce matin. Il ne l'aime pas beaucoup. C'est un chien très ennuyeux...

Mais, sans attendre de réponse, Mademoiselle s'était levée :

— Eh bien ! nous irons voir si les lapins sont réveillés !... Ce matin, ils dormaient encore.

Elle s'approchait de sa maîtresse, l'aidant à se relever avec des gestes coutumiers. Et le bras plus assuré de l'octogénaire dirigeait la démarche incertaine de la centenaire. Clopin clopant, dodelinantes et falotes, les deux ombres vêtues de noir et qui n'avaient presque plus de vie disparurent lentement, s'en allant dans la solitude du jardin vert voir si peut-être les lapins étaient enfin réveillés.

VII

La porte n'était pas refermée que Brutus tournait autour de ma table. De problématiques services l'avaient attiré ; la curiosité de mes yeux suffit à le faire parler. Tout en faisant les gestes de

mettre les plats en ordre et de balayer les miettes de pain, il me renseigna à voix confidentielle :

— Si c'est pas une pitié de finir ainsi!... Encore un peu et elle sera complètement dans l'enfance... Avec ça, pas commode, je vous assure... Quand il lui prend des lubies, sa demoiselle ne sait qu'en faire!... Pourtant, elle ne serait pas si vieille qu'il paraîtrait; elle n'aurait guère plus de soixante-dix ans : c'est la veuve du colonel de Schœnberg... Ces dames habitent dans l'Est, à Nancy!... Le fils est lieutenant au 2e cuirassiers, à l'Ecole militaire... Il a quelque part, du côté d'Auteuil, une petite maisonnette avec jardin... Presque chaque année ces dames font le voyage... Si ça excite pas la compassion dans leur état de défaillance!... C'est comme je dis à Monsieur, j'ai jamais compris le motif... D'ailleurs, cette pauvre Madame n'en a plus que pour une tortue... Son fils? Ah bien oui! ça l'intéresse à peine; c'te bestiole absorbe son cœur!... Elle ne parle que d'elle, ne veut rien voir d'autre et raconte à qui veut l'entendre qu'elle fait le voyage uniquement pour lui rendre comme qui dirait des visites!... Ça ferait rire si ça donnait pas envie de pleurer!... Car il faudrait tout savoir; cette grande fatigue de cerveau ne lui est pas venue comme ça. On dit qu'à la guerre, elle a traversé de mauvaises heures. J'ai jamais pu apprendre toute l'histoire. Mais il est certain qu'en 1870, elle était bien là-bas, sur l'ancienne frontière. Son mari guerroyait de l'autre côté... Seule, dans son château, au milieu des Allemands, elle a dû avoir des peurs et les femmes, vous savez, ça n'a pas la tête bien solide. Son esprit s'est mis à battre la campagne!... Quand on commence à s'émotionner, on ne sait jamais où ça vous mènera! M'est avis, sauf votre respect, que si au lieu de faire sa Jeanne d'Arc, cette pauvre dame avait fui comme le lui permettait sa qualité de femme, elle serait encore comme monsieur, à jouir de la vie!... Faut point se tracasser dans ce bas monde. Le mal arrive déjà assez vite sans qu'on s'en inquiète... Toutes ces agitations, ces héroïsmes, comme ils disent, ça ne sert qu'à vous tourmenter... Dans les livres, je ne dis point, c'est très beau, mais dans la vie, n'en faut plus!... L'homme a besoin d'avoir sa tranquillité de digestion!...

Un client qui réclamait impérieusement une tête de veau interrompit ces réflexions. Je vous l'avais bien dit, Brutus était philosophe. De telles maximes ne dépareraient point un traité de Cicéron. Brutus ne demandait d'ailleurs qu'à les continuer. L'exi-

gence du client satisfaite, il revint auprès de ma table, cette fois sans chercher de prétexte.

— Je ne sais pas si Monsieur est ainsi, mais moi, quand on me raconte qu'une personne aime les animaux comme des gens, je me pense tout de suite : Oh! alors, c'est du côté de la tête qu'il doit y avoir quelque chose de détraqué. J'en ai bien vu déjà, ma parole, j'en avais encore point rencontré comme Mme de Schœnberg... Jusqu'au chien de l'hôtel qui l'occupe plus que son fils!... Quand on pense que la maladie pourrait tous nous rendre pareils, vrai de vrai, on se sent un froid dans les os!...

Cependant que Brutus s'oubliait à me tenir des propos où s'avouait avec tant de placidité l'âme ingénument terre à terre de la Savoie, Jasmin, en pleine crise de zèle, desservait la table abandonnée. Vite, une serviette neuve, une assiette blanche, des couteaux, des fourchettes, un verre, et de nouveaux clients pouvaient venir. Or celui que les hasards de la vie devaient asseoir, dix minutes plus tard, à cette même table, était un académicien et — puisqu'il va falloir distinguer — spécifions : de l'Académie du bord du quai. Britannique de silhouette et de gestes, il but un thé rapide en mangeant des viandes froides. On lui remit un petit bleu que ses doigts énervés déchirèrent et ses yeux inquiets, ses yeux brillants et vifs se croyaient — dernière illusion d'un être qui pense n'en plus avoir — à l'abri des reporters. Malgré l'hyperesthésie de ses facultés sentimentales, il ne devina point la présence récente d'âmes, que leurs échecs rendaient dignes de sa sympathie. Ah! s'il avait appris l'histoire de la tortue, lui qui aime tant les vieilles dames et qui si délicatement a su parler de leurs cheveux blancs, avec quelle pitié ne l'eût-il point racontée, l'embaumant, pour de longues années, dans la myrthe de ses phrases! Mais il l'a dit depuis : alors, son esprit était ailleurs, occupé à consoler d'autres souffrances « loin de la laideur des choses », — et comme il était venu, britannique de silhouette et de gestes, l'académicien de l'Académie du bord du quai passa sans avoir rien pressenti!...

(*A suivre*). Ernest Tissot.

L'AMI D'ENFANCE [1]

(Suite.)

La troisième :

« Je meurs de jalousie !... Marceline m'a dit que l'autre nuit tu as été le retrouver dans sa chambre... que tu y es demeurée jusqu'au matin !... Tous les vices de Paris te sont-ils donc entrés dans la peau? Il te faut les contacts stériles, des baisers de vieillard. Ne crois-tu pas qu'un jour tu en rougiras devant moi ? Prends garde à l'avenir qui approche, qui approche !... Mais non, tu sais bien que je pardonnerai tout, le jour où tu franchiras mon seuil, en disant : « Me voici revenue ! »

« Je ne sais pas en quoi je suis fait... il y a tant de femmes qui sont jolies, qui sont belles ! Je ne puis détourner ma pensee de toi ; les autres me sont indifférentes, que dis-je ? odieuses. Ah ! pourquoi ne m'aimais-tu pas ainsi, toi !

« Maintenant que tu connais le monde, réponds franchement, interroge-toi sans feinte, peux-tu me juger toujours aussi coupable qu'autrefois ? Pour une nuit, accordée comme une aumône à une moribonde, avais je mérité toutes les douleurs qui m'ont suivi depuis plus de six ans et qui continuent encore? Tu sais bien, à présent, que tu as été injuste, cruelle ; c'est ta conduite *depuis* qui a rendu ma faute irréparable... Irréparable ? Non, non ! on verra bien... Prépare-toi... je viens. — W. »

Une quatrième encore :

« J'ai concentré mon action en toi, j'ai la conviction que tu ne me hais plus ; tu lis mes lettres... Tu as pitié ; c'est certain, car je ne suis qu'à plaindre. Je pense à des choses folles, très sérieusement, et follement aussi à des choses sérieuses. N'importe ! quelqu'un est en marche que rien n'arrêtera. J'aurai ta bouche, j'aurai ton cœur battant dans ta poitrine ; je t'aurai toute. J'effacerai sous

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 26 mai.

mes baisers la trace des autres baisers... et je suis certain que ta chair tressaillira de délices à la sensation des anciens contacts, des premiers, des seuls vrais; ta chair jeune rêve tout bas de chair jeune; elle est lasse des étreintes séniles... elle m'appelle, elle me veut... Je ne sais pas quand ça sera; je ne sais pas où ça sera, mais je sais que ça sera. Nous nous retrouverons, sans rien entre nous, tels que jadis, avec un étonnement d'avoir été si longtemps désunis, avec un besoin de réparer les jours perdus... les nuits surtout.

« Nous retournerons à la grève, aux châteaux ruinés, à la misère; tu n'auras plus rien, toi qui auras été riche par ta faute et pour ta punition; mais notre pauvreté te sera chère, comme un rachat, comme une expiation; et tu retrouveras, sous ta robe de laine, l'ancienne Simone, celle qui pensait droit, qui voyait clair, qui m'aimait sans tête spectrale entre nos lèvres.

« Pontus! Pontus! tu sais que ta chambre est toujours close: nul n'y entra depuis ton départ... la poussière y est lentement tombée : c'est la cendre de notre amour. Mais on ouvrira grandes les portes, grandes les fenêtres... tu rentreras chez toi avec le soleil et la joie, avec ton mari et ton enfant. Et tu te demanderas alors pourquoi tu es jamais partie. Simone!

« Ecoute : un jour, sur le Niger, j'ai grelotté la fièvre et j'ai manqué mourir... des jours et des jours, j'ai râlé au fond d'une pirogue, sous l'œil apitoyé de mes bateliers nègres... Comme tout allait finir, devant mes yeux déjà vides ton image a passé. Je me suis redressé, ne voulant plus mourir. Et c'est toi qui m'as sauvé. M'as tu rendu la vie pour me la reprendre? On le dirait, puisque tu me laisses ainsi m'exténuer loin de toi : j'ai encore la fièvre, j'ai encore soif, mais c'est de tes baisers!... Simone! Simone!

« Marceline est sincère, Marceline est prophète. Elle a vu dans un rêve le manoir de Pontus revêtu de pierres neuves et d'ardoises entières... C'est le symbole; la famille va renaître. J'ai déjà repris mon fils. Oh! n'en doute pas; il me suivrait, à présent, si je lui disais: Viens! Il me connaît, il m'aime... de la bonne façon: j'ai lu dans ses regards l'admiration de ma force, de ma peau noire, de ma peau de voyageur qui a couru les mers, qui a dormi, en plein vent, dans la brousse. Il est fier de moi. Or, l'orgueil c'est la moitié de la tendresse, quelle qu'elle soit... J'ai conquis mon fils. Il ne manque plus que toi... Ecoute, entends, je t'appelle: Simone! Simone!!... *Simone!!!*... »

Et voici qu'à la lecture de ces pages criantes, la jeune femme,

perdant la tête, ne savait plus du tout à qui allait son cœur.

Un soir, après diverses constatations, Saint-Jean s'avouait à lui-même :

— Je suis de trop!

VI

La petite maison qu'habitait, seul, William de Pontus, rue des Acacias, aux Ternes, était d'aspect plutôt misérable ; ses deux étages très bas s'élevaient directement sur la rue; mais derrière la bâtisse, il y avait un petit jardin, ou mieux une cour sablée avec deux arbres ; les maisons qui montaient de droite et de gauche en faisaient une sorte de puits.

William avait choisi cette retraite parce qu'elle était solitaire, n'arrêtait pas les yeux, et pouvait se prêter aux aventures diverses ; peu de monde passait par cette rue; à partir de huit heures du soir. elle demeurait déserte; deux importantes artères la coupaient à chaque bout, l'avenue de la Grande-Armée et l'avenue des Ternes ; ce qui facilitait les allées et venues et pouvait servir à dépister les indiscrets.

A l'intérieur, cette demeure, qui n'était qu'une halte, était sommairement meublée; cependant la chambre à coucher offrait un luxe relatif, comme si quelqu'un y était *espéré*. Mais, dans cette chambre (comme dans les autres pièces, petit salon ou salle à manger), tous les meubles présents étaient venus du château de Pontus, meubles de famille, souvenirs, reliques, qui avaient leur histoire. William, en décorant ainsi son refuge d'amertume, suivait un plan déterminé. Si jamais Simone entrait chez lui, tout le passé lui sauterait aux yeux sous la forme de ces vieux bahuts, de ces tables massives, de ces lourdes armoires qui avaient été siennes et qu'elle connaissait si bien. Et William espérait que dans cet alentour, cette atmosphère, elle faiblirait plus vite et se rendrait plus tôt. Le calcul était juste; c'était un peu de la Bretagne transplantée à Paris; et ces anciens témoins des jours, des nuits de passion heureuse, gardaient leur éloquence et leur suggestion. Avec une scrupuleuse fidélité de mémoire, il avait ordonné sa chambre comme là-bas.

Cette figuration matérielle augmentait sa tristesse, mais entre-

tenait aussi sa fièvre d'espoir et ses résolutions. Et, de la sorte, aussi, il se sentait moins seul. Marceline avait pleuré de joie à la vue des meubles du pays; pour un peu, elle les eut baisés de ses vieilles lèvres tremblantes; elle les caressait de la main, leur parlait tout bas.

Le pont d'un vaisseau qui porte nos couleurs, c'est encore la patrie; de même, pour Marceline, pour cette simple, ce lit à baldaquin, cette armoire sculptée à fermoirs de cuivre, c'était déjà Pontus... Elle les faisait admirer à Roger qui ne comprenait guère, mais écoutait pourtant les récits d'autrefois; puisque ses ancêtres, et son père et lui-même, étaient nés dans ce lit, — assez drôle, — il lui accordait quelque considération. Mais il lui préférait à part lui le salon presque nu où il y avait au mur des trophées d'armes et de peaux de bêtes.

Un jour, Roger jouait dans le jardin de William; celui-ci adossé à un arbre, le contemplait en silence; brusquement, il dit à Marceline :

— Reste avec lui, je vais écrire.

Il rentra. Devant la plume et le papier, il hésitait encore; et parlant tout haut, quoique seul, selon l'habitude des gens solitaires, il avouait :

— C'est une infamie que je vais commettre. Écrire à une mère : « Votre enfant est blessé, venez! » Tout cela pour l'attirer chez soi, c'est un guet-apens, doublé d'une lâcheté... N'importe! je n'ai pas le choix des moyens... voici assez longtemps que je recule, que je remets à plus tard. Je veux voir Simone en face, la tenir ici, seule avec moi, lui prendre les mains de force s'il le faut, et lui faire avouer ce qu'elle pense de moi. Après il arrivera ce qui arrivera. Je n'ai plus rien à ménager; toutes les lenteurs m'exaspèrent et la douceur m'est lourde. Elle ne répond pas à mes lettres. Marceline prétend qu'elle les lit, qu'elle les cache; est-ce vrai seulement? J'ai supplié, à présent je dois agir. Allons!

Il écrivit d'un trait :

« Roger est tombé, s'est blessé au front. Il vous réclame. Venez vite! »

Et il signa. Puis, sans plus se donner le temps de réfléchir, il appela Marceline.

— Tu vas arrêter le premier cocher qui passera sur l'avenue; tu lui diras d'aller porter cette lettre et d'attendre la personne qu'il devra ramener. C'est compris?

La vieille regarda l'adresse et répliqua :

— *Elle* ne viendra pas..., pourtant, *il* n'est pas à la maison, *lui*.

— Viendrait-elle si Roger était blessé, mourant, ici?

— Oui... oui... sûrement!

— Eh bien, je lui écris cela.

Marceline eut un sourire qui la transfigura une fois encore. Elle admirait son maître et se réjouissait. Elle apprécia :

— Tu as de l'esprit comme un ange. Je cours... Quand elle sera là, je garderai l'enfant — et la porte. Vous serez seuls. Ose tout; elle te désire en secret...

— Va!

Elle partit, hâtant ses vieilles jambes. Et William, pensif, s'étonnait à part lui de cette facilité instinctive qu'ont toutes les femmes à devenir complices dans les intrigues d'amour. L'antique servante reparut dix minutes plus tard.

— Ça y est. Il ira vite. J'ai payé double.

William se redressa; les ponts étaient coupés, les vaisseaux brûlés, les dés jetés : il fallait à présent jouer et gagner ; combattre et vaincre.

— Retourne au jardin et distrais Roger.

Seul, il compta les secondes. Un instant il eut peur, douta que Simone vînt. Si elle devinait la ruse? Mais alors il conclut que, même devinant le piège, elle viendrait quand même, se contentant d'avoir cette excuse d'avoir pu croire. Il se posta derrière le volet rabattu de sa fenêtre et attendit. Toute la vie indifférente circulait sous ses yeux qui ne voyaient rien d'elle; sans motif explicable, il retenait sa respiration pour ne pas trahir sa présence, ne faisait aucun bruit. Par moments, il tirait sa montre. Enfin le trot relevé d'un cheval poussé dur sonna sur le pavé inégal de la rue calme. La voiture stoppa net devant lui; la portière s'ouvrit sous une main violente, battait l'air; Simone se précipitait à terre, avant qu'elle eut sonné la porte s'était ouverte : William était devant elle. Elle l'écarta d'un geste :

— Roger? où est Roger?

Elle était affreusement pâle, vêtue d'une robe d'intérieur, sous un manteau jeté en toute hâte, et elle tremblait d'angoisse.

William referma la porte, puis répliqua :

— Roger est dans le jardin... il joue; il est très bien portant, j'ai menti; il n'a rien. C'était pour te faire venir ici. J'ai réussi. A pré-

sent, il faudra bien que tu m'entendes! N'appelle pas, on ne viendra pas; n'essaye pas de fuir, c'est inutile, tu es prise. Résigne-toi. Entre là!

Il lui montrait la chambre, elle suffoquait, perdait la raison, murmurait d'une voix brisée, haletante :

— Tu as fait cela! tu as fait cela!... C'est indigne, c'est infâme!... je ne veux pas! je ne veux pas...

Alors doucement, d'un bras à la taille, il voulut l'entraîner. A ce contact, elle frémit toute, se dégagea; et, de cet élan, pénétra dans la pièce qui était sombre. Et là, soudain, elle se calmait, ou mieux s'efforçait de paraître calme; hautaine, ses bras croisés sous son manteau, elle parlait, s'était reconquise :

— Monsieur de Pontus, vous avez commis un crime de plus. Puisque vous m'y forcez, je vous écoute, allez!...

Il s'approcha de la fenêtre, écarta le rideau qui l'assombrissait, tout en prononçant :

— Va, va, insulte-moi... tout à l'heure tu me disais « tu », c'était ton premier mouvement, le bon... tu étais naturelle, alors... oui, je parle : Simone, tu m'aimes encore, je le sais bien, vois-tu...

Mais elle, sans répondre, se laissait tomber sur une chaise et pleurait la tête dans ses mains. Avec la clarté, elle venait d'apercevoir les vieux meubles d'antan, les témoins de jadis, ces épaves de sa vie. La surprise et l'émotion l'avaient vaincue. Elle pleurait. C'était aussi la crise nécessaire; le contre-coup de cette affreuse demi-heure où elle avait cru son fils blessé, mort peut-être; où, seule à l'hôtel, Saint-Jean étant sorti, elle avait manqué devenir folle sous ce nouveau désastre, — épuisée qu'elle était déjà par l'incessante répétition des transes quotidienne.

William, en silence, longtemps, la regarda pleurer. Puis, droit contre le mur, loin d'elle, les bras tombés, les yeux au plafond, il récita d'une voix lente, basse, ce couplet de misère et d'amours infinies :

— Pleure! il y a de quoi pleurer. Ils sont là, l'un devant l'autre ceux qui se sont aimés tout petits, quand ils n'avaient que du cœur et pas de raison; ceux qui riaient et chantaient ensemble, au matin de la vie... ceux qui, plus tard, grandis, adolescents, ont partagé leurs songes; ceux qui, plus tard encore, jeune homme, jeune fille, ont joint leurs lèvres dans un premier baiser. Ils sont là... qu'est-il donc advenu pour qu'ils soient, de la sorte, étrangers

l'un à l'autre? qu'il n'ose approcher, lui! qu'elle ait peur, elle! Hélas, hélas! qu'est-il donc advenu... Simone?

Elle sanglotait toujours, il continua :

— Ma faute était légère... tu le sais à présent... à présent que tu es une femme, que tu as vu le monde, et que, toi-même, tu t'es donnée. Légère était ma faute, mais lourde fut ta colère, ta vengeance; et plus lourd, ton oubli. J'avais vingt-quatre ans... Et j'ai voulu mourir, j'ai tenté la mort... puis un jour j'ai songé que tu étais bonne... et j'ai retrouvé de l'espoir. Ce jour-là, je me suis trompé. Tu n'es pas bonne!

Elle demeurait effondrée dans sa détresse, sous l'horreur de cette situation douloureuse uniquement, qu'elle jugeait sans issue. Il haussa la voix, évoqua le passé, le présent, l'avenir, fut à la fois tendre, redoutable, mystique et surtout incohérent :

— Tu n'es pas bonne. Je me suis exilé vers les déserts; j'ai vécu des années tout seul avec moi-même; j'ai tremblé la fièvre; j'ai courbé mon front sous le mal du pays, et ce mal du pays, c'était aussi ton souvenir, pauvre âme! Mais cela ne t'a pas suffi. Pourtant je reconnaissais mes responsabilités, et que de fois, dans l'incomparable silence, n'ai-je pas crié : C'est ma faute! — Et de mes poings fiévreux, j'ai frappé ma poitrine! Mais cela ne t'a pas suffi. Il fallait tuer encore ce mort que je devais être... ou ce vivant tant oublié. Peut-être ce même soir où l'on m'a cru mort dans le fond du bateau, peut-être ce même soir, tu as dépouillé ta robe de veuve, tu t'es livrée à cet homme odieux. Oh! ne secoue pas la tête!... Tu t'es livrée, toi; tu as livré mon fils : tu nous a livrés tous!... Et les Dieux de Bretagne ont maudit la parjure! Ah! que tu m'aimais peu! comme tu m'aimais mal; quelle différence entre nos deux amours! Je n'ai vécu que pour le souvenir; tu n'as vécu que pour l'oubli. Allons, tu es riche, tu es une belle dame honorée, adulée, saluée jusqu'à terre.... tu es une Simone heureuse... Alors pourquoi pleures-tu?

« Je le sais, moi; je vais te le dire. Tu pleures de honte, de regrets, épouse de vieillard dont le lit est glacé; tu pleures ta jeunesse vendue, tu pleures ton âme d'autrefois, ton cœur d'autrefois, tes anciennes croyances, et, tous les jours passés... adultère légale, maîtresse légitime de M. Jean Saint-Jean ...

« Ah! celui-là!... le dernier après tout autre!... C'est lui, cependant, que tu as choisi. Il t'avait connue pure et belle, enfant sincère qui vivait dans mon air et respirait ma vie! Tu as bravé les

souvenirs qu'il représentait... de quelle chair es-tu faite... toi que j'ai tant aimée? Compare nos deux existences et juge-nous tous deux. De quel côté est la tendresse, la vérité, la justice? de quel côté la raison même — dans cette affreuse folie?...

« Mais je suis revenu, me voici, n'ayant rien abdiqué, loin de là, au contraire! Oui, le divorce... tu ne m'es plus rien... Ose le dire, menteuse! C'est moi, William, qui ne te suis plus rien? grimace, imposture, tout cela! Tiens, quand je te retrouve, quand je te vois là, au milieu des vieux meubles si chers, il me semble que je ne t'ai jamais quittée, que la vie est pareille à la vie d'autrefois... et cependant, tu te défends de moi, tu as peur... »

Encore, elle ne répliquait pas, l'esprit éperdu, toujours les mains aux yeux, les membres convulsifs, ne sachant plus qui elle aimait.

Alors, il eut pitié; lentement, il s'approcha, plia les deux genoux, tout près d'elle; il murmura :

— Simone... après toutes tes trahisons, écoute, c'est un secret, je t'aime... autant... qui sait? peut-être plus... je t'aime... je te tends les mains, je t'ouvre les bras... Renonce au présent... Viens, fuyons, partons. Roger est là... fuyons bien vite... Nous vivrons, obscurs; pauvres, c'est vrai; mais réunis pour toujours. Écoute la voix qui parle dans ton cœur. Ton mari, le seul, le vrai, est devant toi, à tes pieds, il t'implore. Au nom des souvenirs sacrés, au nom de notre enfance, de notre jeunesse, je t'appelle, réponds!

Elle se redressa, le repoussa d'un geste et commença :

— Monsieur!

Il cria de douleur :

— Monsieur, encore? je n'ai donc pas assez souffert... va, frappe!

Elle se recueillit et prononça :

— Vous m'accusez, et c'est vous le coupable. Allez retrouver Mme Lekern... que vous m'avez préférée...

Il se leva très froid, et dit :

Elle est morte... il y a longtemps... Et puis, si c'est elle qui nous sépare, je ne comprends plus bien... car elle vous séparait aussi de Jean Saint-Jean... Allons, pourquoi cet air surpris?... Hé! vous le savez bien... il en était aussi, celui-là!

Pauvre Gabrielle Lekern, même morte, elle était outragée, sacrifiée, rallumait des colères... tandis qu'elle dormait là-bas, près des flots calmes.

Simone riposta :

— Il était libre, alors, lui, — mais vous !...

— Moi, j'avais vingt-quatre ans... et j'ai payé cette erreur un peu cher... cette erreur d'avoir cédé une heure à une femme malade, et qui pleurait.

A cette évocation, reprise des anciennes colères, Simone se réveilla; elle lâcha ses rancunes en phrases brèves, heurtées... Mais, à mesure qu'elle parlait, William s'avançait de nouveau vers elle, les yeux ardents, les mains prêtes, pour la reprendre; car, dans ses fureurs, c'était l'ancien amour qu'elle célébrait, avec tant de violence qu'il était évident qu'elle en saignait toujours.

— Tais-toi ! n'essaye pas, même après des ans, de te disculper, de t'absoudre, même cette femme morte, même après tes souffrances, auxquelles je veux croire! Ce que tu souffres à présent, si tu souffres, toutes les rages, les tortures de la jalousie et de l'amour déçu, je l'ai souffert jadis, moi qui n'avais rien fait que t'aimer sans mesure... Ecoute... Ce n'est pas tant cette nuit horrible où j'ai couru la grève à ta recherche... non pas tant cela qui m'a fait te haïr que le reste... oui, le passé!... quand j'avais seize ans, dix-sept ans... quand j'étais ta fiancée, donnée de tout son corps, de toute son âme... et quand déjà tu passais tes nuits chez cette femme maudite! des ans, des ans, tu m'as trompée. Et c'est toi qui te dresses en martyr : ah ça! que suis-je donc, moi? Tu prétends que je t'oubliais? non pas, je te haïssais toujours, pour tes mensonges, pour ta trahison, envers ta femme, ton fils, ta maison, nos deux races! oublier, non! mépriser, punir, oui! Es-tu content?

Il cria, de joie cette fois :

— Mais écoute-toi donc, malheureuse! la mort de l'amour, c'est l'indifférence! Tu me hais, tu es jalouse encore!... Donc tu m'aimes! Et je t'aime, et je t'aime, et je te prends, te reprends et t'emporte! va!... tu es bien à moi... Simone!

Il l'avait saisie; elle voulut lutter, mais il était si fort; il la tenait si bien serrée à sa poitrine qu'elle ferma les yeux, laissa prendre sa bouche... ne se rendant pas, mais peut-être bien heureuse d'être ainsi violée...

A cette minute, comme déjà William se croyait maître d'elle, la porte de la maison fut ébranlée par des coups successifs. William lâcha Simone...

C'était Saint-Jean qui arrivait à son tour. Rentré chez lui, il

avait trouvé sur une table la lettre ouverte : l'enfant blessé, Simone chez William... Il n'hésita pas... il y courut comme un fou, doublement anxieux. Par alternatives, il se disait : « Roger est blessé!... » Puis : « Non, c'est un piège... William a voulu attirer Simone ! » Mais l'une et l'autre conjecture l'emplissaient d'épouvante.

A présent, devant cette porte où il avait sonné et qui ne s'ouvrait pas, il frappait à coups de canne, dans un accès d'angoisse furieuse.

— Allez ouvrir! dit Simone; devant une glace, elle rajustait son manteau.

— Soit! répliqua William... mais, d'abord, jure-moi que nous nous reverrons.

Elle murmura un long : « Oui ! »

D'un bond, William fut à la porte et l'ouvrit. Les deux hommes, face à face, se fixèrent avec des yeux mauvais. Il y eut un bref silence. Saint-Jean pénétrait :

— Ma femme est ici !...

Il l'aperçut :

— Ah! vous voilà! Roger?...

Les bras croisés, William tapait du pied le parquet, marquant son impatience; il jeta :

— Roger est à moi... seul !

— Il va mieux, ce n'est rien... dit Simone.

William fut content. Elle mentait, se faisait complice, il l'avait reconquise; mais Saint-Jean s'écriait :

— Mensonges, tout cela! Roger n'est pas blessé... il joue là, derrière, je l'entends rire... Marceline le ramènera, si Monsieur le permet? pour vous, venez, Simone!

Il la fit passer devant lui; sur le seuil, il se retourna, et d'une voix claire, lente, il prononça :

— Monsieur de Pontus... nous sommes deux, c'est un de trop!

M. de Pontus s'inclina et répondit sur le même ton :

— C'est ce que je pensais!

Resté seul, William soupira :

— Dix minutes plus tard... c'était fini!

Il appela Marceline; et, sans répondre à l'interrogation de ses yeux, il lui ordonnait :

— Rentre à l'hôtel, avec Roger. Cette clef, dont tu m'as parlé... tu l'as toujours?

— Oui, la voilà.

— Donne. Va-t'en!

Elle s'en allait; il la rappela, lui dit encore quelques mots rapides. Elle répéta :

— Oui, vers minuit... si elle est seule...

— C'est cela.

Il rentra dans cette chambre dont Simone sortait. Un parfum y flottait qui venait d'elle. Il l'aspira; puis s'abattit sur son lit et songea. La passe était franchie, il arrivait au port.

Désormais, un jour ou l'autre, Simone lui reviendrait; il y aurait encore sans doute des résistances, des révoltes : Saint-Jean pourrait regagner quelques pouces d'un terrain perdu; mais la définitive victoire appartiendrait à la jeunesse. L'avenir était certain..! Cette certitude ne suffisait plus à William. Il avait tenu Simone dans ses bras, avait senti sa chair se tordre contre lui, avait son odeur dans les mains : il ne voulait, ne pouvait plus attendre, remettre à de vagues lendemains. Au risque d'être accueilli à coups de fusil, comme un voleur, il résolut d'entrer la nuit dans l'hôtel du faubourg; et, avec la complicité de Marceline, de pénétrer chez Simone. Il se croyait assuré qu'elle ne crierait pas, n'appellerait pas... Elle faiblirait, comme elle avait faibli tout à l'heure; se livrerait, comme elle se serait livrée, si Saint-Jean n'était pas survenu. Cette détermination arrêtée, il en pesa les conséquences. S'il était surpris? Il n'avait pas peur des coups de violence. Il valait trois hommes. Puis il se rappela la dernière phrase de Saint-Jean : « Nous sommes deux, c'est un de trop! »

Il y avait une sourde menace, un défi même, dans ces mots brefs. C'était déjà la guerre. Il n'avait rien à ménager...

Quand Saint-Jean et Simone, suivis de près par Marceline et Roger, rentrèrent à l'hôtel, sept heures allaient sonner. Ils dînèrent en silence; seul, l'enfant parlait, dans sa jeune insouciance. Une heure plus tard, dans la chambre de Simone, le mari, seul avec sa femme, se campa devant elle et dit :

— Et maintenant, confesse-toi!

Elle rougit, détourna la tête; indemne devant les lois, le monde, elle se sentait coupable devant lui. Elle avait dans la tête des pensées de désertion; il les lisait dans ses yeux. Comme elle ne répondait pas, il reprit :

— Je vais parler pour vous, puisque vous restez muette. Soyez seulement franche, répondez oui, ou non. Vous ne blâmez plus

aussi sévèrement, n'est ce pas? M. de Pontus d'être retourné, jadis, à son ancienne maîtresse?...

Dans un souffle, elle dit : « Non! »

Et Saint-Jean fit une pause et prononça :

— Savez-vous pourquoi, d'où vous vient cette indulgence?

Un autre souffle : « Oui! »

— Voulez-vous me le dire?... Pouvez-vous me le dire?

Un frisson : « Non! »

— Alors, c'est moi qui vous le dirai : Parce que vous comprenez à présent qu'on puisse retourner au passé, se laisser surprendre par le passé, même en ayant ailleurs des nouvelles et solides affections. Est-ce cela?

Un mot : « Peut-être! »

Il l'attirait à lui; elle se laissait faire, plus que jamais indécise, plus que jamais hésitante, veule et sans volonté.

Certes, elle l'aimait aussi, celui-là! Moins, plus que l'autre? Mystère. Sous son regard si doux, si triste et sans colère, elle se reprenait à des attendrissements. Elle se réfugia dans sa poitrine, pencha sa tête sur son épaule... oubliant William. Saint-Jean prolongeait l'étreinte, sentant bien que cette femme ne mentait pas : qu'elle s'ignorait elle même et qu'elle ne pouvait être qu'infiniment douloureuse. Enfin, il dit :

— Voyons, sauvons-nous nous-mêmes. Raisonnons et prenons un parti. J'ai confiance en toi...

Elle eut un frisson intérieur; elle ne méritait pas cette foi aveugle.

— J'ai confiance en toi... aide-moi; cherchons le moyen d'être heureux; lorsque deux volontés s'unissent sincèrement, elles triomphent...

Elle l'interrompit :

— A mon tour, je voudrais vous poser une question.

— Parle... tout ce que je pense t'appartient.

Elle reprit, mal assurée, car la curiosité seule expliquait la demande :

— Est-ce vrai que, vous aussi, vous avez... aimé Mme Lekern?

Il tressaillit, tant il s'attendait peu à entendre ce nom; puis très vite, il répliquait :

— Ne jouons pas sur les mots... oui, j'ai été l'amant passager de Gabrielle, quand, toi, tu avais quatorze ans. Cette femme est morte, pourquoi remuer cette cendre?

Puis avec un geste de lassitude, il continuait :

— Ah! je comprends, c'est la guerre au couteau ; chaque coup porte... Voici donc ce qu'il a trouvé contre moi. Il s'est disculpé, en m'accusant; en criant, comme un enfant : lui aussi! Mais à l'examen, rien ne résiste... J'étais libre, moi; il n'y a pas la moindre similitude dans nos deux cas... Ah! oui, pauvre Gabrielle! la terre lui soit aussi légère que sa mémoire le fut à mon esprit... Mais donc, je vois... vous avez exhumé les anciennes querelles, recommencé les vieilles phrases. Prends garde, enfant, j'aimais mieux ton silence; quand on récrimine encore, c'est qu'on n'a pas oublié, c'est qu'on n'est pas guéri. Tout à l'heure, je t'ai dit : « Confesse toi! » je te le répète. Révèle-moi ce qui a été dit entre lui et toi? que je juge le mal pour y porter remède. D'abord, combien de temps êtes-vous restés ensemble?...

Elle répliqua, très franche :

— Dix minutes à peine...

Il respira... car un affreux soupçon, qu'il ne voulait pas avouer, l'oppressait depuis cette scène. Il reprit :

— A présent, raconte-moi tout... dans l'ordre.

De nouveau, elle se déconcertait sous son regard. Elle balbutia :

— Mais, c'est impossible... impossible, en vérité!

— Pourquoi? c'est donc bien grave... bien outrageant pour moi?

— Non! mais vous devez bien penser qu'il m'a crié son amour est-ce qu'on peut répéter cela... est-ce que j'en serais capable. d'ailleurs, si j'essayais? Vous le devinez d'avance, il a évoqué le passé, le pays, notre enfance, nos deux affections grandissant côte à côte...

— Ah oui! gémit sourdement Saint-Jean.

Mais, lancée, Simone ne s'arrêtait plus :

— Nos fiançailles, notre mariage, enfin, il a parlé de Roger. de moi, de lui-même... J'ai répondu : faute, divorce, fait accompli, ma tendresse pour vous...

Saint-Jean la serra plus fort contre lui :

— Vrai? tu as dit tout cela?

— Oui, certainement!

Elle mentait sciemment; mais c'était pour le rassurer, le consoler; elle en avait le droit, croyait-elle.

— Oui; puis il a supplié, gémi, et vous êtes arrivé enfin au moment où j'allais m'échapper moi-même.

Le vieux mari, la regardant en face, interrogeait encore :

— Et tu n'as pas faibli une seconde à entendre cette voix si connue qui fut chère?... tu ne t'es pas troublée un instant à ce rappel des morts et des scènes vécues?.. Tu t'es souvenue quand même, tout le temps, que tu es ma femme et que tu t'appelles Mme Jean Saint-Jean.

— Je n'ai pas failli, je ne me suis pas troublée... je me suis souvenue!

Il l'embrassa passionnément sur les yeux, en criant :

— Tu es brave! tu es bonne... Rien n'est perdu!

Hélas!... ce n'était peut-être pas l'avis de Simonne. Sa confiance était moins grande, car elle seule savait à quel degré d'indécision, d'inconsistance elle en arrivait elle-même. Il était évident qu'à la moindre pression la balance allait pencher d'un côté ou de l'autre, mais peut-être pour remonter encore ou redescendre après; aiguille folle aussi, successivement influencée par deux aimants contraires.

La soirée passa, mélancolique, dans une recherche puérile de moyens d'évasion. Simone, énervée, écoutait sans répondre. Elle éprouvait une immense envie de calme, de dénouement, de sérénité, un immense besoin de savoir à qui elle appartenait, de s'en tenir à celui-là, — mais elle ne comptait pas trouver nulle part un être de raison assez haute pour la bien conseiller. De toutes ces secousses de la journée, de ces suites d'étreintes dénouées, elle restait amollie, le cœur lourd, la chair vaguement troublée. Après onze heures, Jean Saint-Jean se leva, son mouvement fut pénible; il s'aida des deux mains aux bras de son fauteuil. Pour le moment, dans ses préoccupations, il ne songeait pas à dissimuler, laissait surprendre le secret de son corps en déroute :

— Allons, à demain, ma pauvre Simone, et Dieu fasse qu'il soit plus joyeux qu'aujourd'hui.

Elle le retenait par la main, estimant et ne pouvant lui dire qu'il avait tort de la laisser seule ce soir-là... qu'elle avait un grand désir de caresses ; que seule dans son grand lit, livrée aux rêves, elle allait encore une fois lui échapper peut-être.

Pourtant, elle osa murmurer :

— Jean... tu me quittes ?

Il sourit, lui lissa les cheveux du bout des doigts :

— Oui, mon enfant... ce soir... je suis brisé... tout cela m'a brisé.

Elle soupira, déçue, regrettante :

— Allons... alors, oui... à demain !

Il sortit. Elle le regardait s'éloigner; et, soudain, elle se surprit à s'avouer :

C'est vrai qu'il n'est plus jeune !

Puis, après une minute de réflexions, elle reconnaissait aussi :

— Il était temps qu'il arrivât tantôt; j'étais à bout de forces !

Alors, elle serra les dents, étendit les bras, les raidit, les doigts crispés, comme sous le souvenir d'une sensation violente, se redressa d'un bond, en disant ces trois mots d'énigme et d'interrogation :

— Dans cinq ans ?

La maison dormait. Seule, demeurée habillée, tout debout dans sa chambre, Marceline veillait. Par la fenêtre, ouverte sur le jardin plein du silence d'une nuit d'été, elle ne perdait pas de vue la petite porte basse qui donnait sur l'avenue. Il y avait de la lune. Dans l'ombre, muette, immobile aussi, la vieille servante semblait une figure de cire ; mais sa lèvre qui tremblait, fébrile, rappelait la vie. Elle attendait. Elle récapitulait, en elle-même, ses devoirs, ses rancunes, ses amours et ses haines. Cette Bretonne accablée d'ans, fille de Chouans implacables, était prête, cette nuit-là, à couvrir de son corps son maitre devant Dieu, le seigneur de Pontus, si, ce qui était possible, un coup de feu, tout à l'heure, rayait les ténèbres. Cette chrétienne, cette dévote intransigeante était résolue à ouvrir les portes à la fraude, à la faute qu'elle n'admettait pas : William, adultère, entrant chez Simone, coupable. Ceci la dépassait. Elle niait obstinément. Le mari de Simone de Plounéour, c'était William de Pontus. Elle alléguait :

— Chez nous, on ne se marie qu'une fois.

Elle attendait donc qu'il parût, celui-là, pour le guider par la main, pour lui montrer la route et lui souffler : « C'est là ! » Et si quelqu'un surgissait derrière eux, dans l'ombre, surtout Lui, *l'autre*, Saint-Jean, elle lui sauterait aux yeux, les griffes en avant. Elle avait résolu tout cela avec elle-même, tout calculé, tout prévu. L'heure passait.

Soudain, la porte de service s'ouvrit lentement et furtivement ; et William se glissa dans le jardin comme un assassin. Une minute après, Marceline se dressait devant lui, l'entraînait derrière un massif, sous des arbres.

— Attends là... tout à l'heure il y aura un nuage sur la lune... il veille peut-être... prudence !

Il lui obéissait ; se fiant à elle, à son instinct de ruse paysanne. Enfin la lune se masqua.

— Viens ! dit la vieille — par le gazon... ça étouffe les pas.

Ce fut encore par une porte d'office qu'elle le fit pénétrer dans la maison. Le calme persistait ; rien ne bougeait à l'alentour. Dans les escaliers, les tapis épais furent complices. En réalité, ils avaient peu à craindre : Saint-Jean, épuisé, voulant dormir, avait absorbé une dose énorme de chloral et gisait sur son lit, stupéfié pour des heures... Mais ils ne savaient pas. Ils longèrent le corridor qui restait éclairé toute la nuit. Devant une porte, Marceline arrêta William.

— C'est ici... Écoute... parle vite en entrant... si elle a peur, si elle crie... nous sommes perdus.. je reste là... Une fois entré, ferme à clé... gagne du temps.

Il secoua la tête ; son parti était pris. Il préférait le scandale, une bagarre, au calme enragé de ses jours. Doucement, il tourna le bouton et poussa cette porte. Un parfum connu l'accueillit sur le seuil.

Il avança. Alors, à la clarté d'une lampe très haute, il vit Simone couchée ; elle tenait un livre, mais ne lisait pas. Elle leva les yeux, l'aperçut, se dressa, stupéfaite, épouvantée... Mais elle ne cria pas, l'ayant reconnu sur-le-champ. Il était déjà à genoux devant son lit, les bras tendus. Folle, elle murmurait :

— Toi ! ici !... mon Dieu ! mon Dieu !

Et lui délirant à son tour, à voix basse, accumulait des phrases :

— Ne mens pas, tu pensais à moi... j'ai vu mon image dans tes yeux ! moi... qui viens te reprendre, malgré les hommes, malgré les lois. Écoute... si tu me repousses, j'appelle, je fais du bruit, Il viendra, me tuera... c'est ce que je veux, si tu n'es plus à moi ! Simone, ma femme, je t'aime... je n'aime que toi ! Tu sais bien que nous sommes l'un à l'autre, que tout le reste est mensonge, absurdité ! N'est-ce pas de la démence ! c'est ta chambre ici ; à côté, dans une autre, Roger, mon fils, dort... et moi je suis un étranger... un criminel ! Non, non, cela dépasse la raison. Où tu es, je dois être ; ma place est avec toi, près de toi, contre toi !

Elle ne répondit pas ; mais comme elle laissait dire, elle laissa faire. Trois heures après, l'aube pointait. William, sur un dernier baiser, dit à Simone :

— Qui donc nous aurait dit, jadis, qu'un jour je serais ton amant !

— Sauve-toi, lui dit-elle... sois prudent!...

Ne t'inquiète pas, répondit-il, à présent je tiens à ma vie.

Il se glissa dans le corridor; Marceline veillait sur l'escalier; elle n'avait pas quitté son poste; une seconde fois, elle le guida par les pièces successives et le fit évader.

Simone avait écouté, anxieuse, le départ de William. Au bout de quelques minutes, rassurée, elle s'étendit dans son lit, ferma les yeux, joignit les mains et s'endormit bien heureuse.

Le vieil époux avait tort à cette heure. Dans cette nuit de surprise, elle avait retrouvé les anciennes vibrances du prélude à l'amour, au temps des initiations et des premières délices. Elle avait retrouvé le sang de la jeunesse, sa fleur de chair généreuse, ses renouveaux d'ivresse et ses reprises d'extase: aussi l'égalité des âges, la volupté complète et divine — la communion des âmes sur des lèvres insatiables, au matin de la vie... Tout était effacé : les antiques rancunes, les heures de séparation, les autres affections intruses... Saint-Jean n'était plus qu'un regret, un remords, un obstacle à la joie; à présent, c'était lui le fantôme gêneur — et menaçant...

Les esprits soucieux et jaloux ont des pressentiments et des divinations; et, d'ailleurs, croire au mal, c'est toujours approcher de la vérité. Saint-Jean devenait soupçonneux; dans les yeux de Simone, il y avait un trouble qui était un aveu. Il se prit à douter d'elle, la surveilla. Puis un fait matériel augmentait ses inquiétudes. Ce matin même où William avait fui avec l'aube, le jardinier relevait sur la terre d'un massif l'empreinte, toute fraiche, d'un pied suspect. Il avertit son maître qui, devant lui, haussait les épaules, et, derrière lui, baissait la tête, sous un soupçon accablant. Cette nuit-là, il avait dormi d'un sommeil lourd... que s'était-il passé? Puis il refusait d'admettre des hypothèses sans causes réelles, et se rassurait en disant :

— Ils n'oseraient!

Cependant, il observait Simone. A coup sûr elle était moins triste, moins absorbée. D'une façon ou d'une autre, elle avait dû prendre son parti de la situation; elle marchait plus légère. Une fois, il l'entendit rire, et rire très haut, avec Roger. Ce rire l'attristait. Puis, il l'attribua à un excès de nervosité. Sans cesse ainsi, il retombait d'une alternative dans l'autre; tantôt accusant, tantôt excusant, mais sans jamais rien laisser paraître de ses combats intérieurs. Il tenta une épreuve. Pendant trois jours, il ne pro

nonça pas le nom de William ; pendant ces trois jours, Simone parla de tout, excepté de ce personnage. Un autre eût été satisfait : il s'en désespéra. Elle dissimulait évidemment. Si, comme naguère, elle eût simplement redouté son ancien mari, elle n'eût pas hésité à manifester cette crainte. Elle évitait toute allusion, c'est qu'elle avait peur de se troubler à l'évocation de cet homme ; c'est qu'elle s'était reprise à l'aimer ; c'est qu'elle retournait à lui. Saint-Jean démèritait ; il n'était plus le grand cœur ouvert loyalement à tous ; ce grand cœur se refermait, cachait des coins d'ombre. Il remarqua que pendant une semaine Simone était sortie trois fois dans la journée sous des prétextes divers... Car, à présent, il lui demandait où elle allait ; la quatrième fois, elle n'attendit pas la question, la prévint d'elle-même et lui dit :

— Je vais chez la baronne d'Estérel.

— Va, fit-il, d'un air parfaitement calme, en mari convaincu que sa femme ne sait pas mentir.

Elle n'était pas dehors qu'il était derrière elle ; rapide, elle se dirigeait vers les Ternes ; il la vit entrer rue des Acacias. Cette fois, il savait à quoi s'en tenir. Il marcha vers le Bois, chercha des allées désertes du côté de Saint-James, s'assit sur un banc solitaire, devant un lac. Il était étonné d'être si peu bouleversé. Il conclut qu'au tréfonds de son âme il s'attendait à ce dénouement-là. Mais était-ce un dénouement ? Non, c'était une complication, voilà tout. Il voulut regarder l'avenir en face, mais il n'y parvint pas. Cet avenir était couvert de brumes, impossible à reconnaître. De quelque côté qu'on se tournât, la situation était inextricable pour les trois acteurs du drame.

Il ne s'agissait pas, cette fois, d'un adultère banal, d'un amant ordinaire... C'était plutôt quelqu'un qui reprenait son bien, un amant légitime. Il répéta tout haut :

— Un amant légitime, c'est cela !

Contre lui, invoquer les lois, c'était dangereux et presque ridicule. Certes, par la lettre des textes, il pouvait défendre son droit, maintenir sa maison ; mais toutes les sympathies sentimentales iraient à ces deux jeunes époux devenus des amants ; et lui, le vieux mari d'occasion, serait jugé tout simplement odieux. Et d'ailleurs à quoi cela mènerait-il ? Ce n'était pas une vengeance qu'il cherchait, il voulait seulement conserver Simone. Un duel ? Quel scandale ! S'il était tué, lui, cela serait une solution... elle ne lui déplaisait pas. S'il tuait William, jamais Simone ne le vou-

drait revoir. Quoi? Attendre, fermer les yeux, supporter le partage... soit... il aurait encore cette lâcheté, cette honte; mais est-ce qu'un matin, il ne risquait pas de se retrouver seul, le père et la mère enfuis, emportant l'enfant? A cette idée, il défaillit... tout, excepté la disparition de cette femme idolâtrée; tout, plutôt que la solitude morne des ans qui lui restaient. Il se voyait seul, en face du souvenir; il criait déjà d'horreur et de souffrance :

— Que faire? que faire, grand Dieu?... la solution?...

A ce moment, une toux âpre, sèche, convulsive lui déchira la gorge et la poitrine. Il étouffait, se tordait sous la crise; les veines du cou, du front, gonflées, bleuâtres, les yeux hagards, noyés de rouge. Puis, penché vers la terre, dans un râle, il cracha du sang, en abondance. Une minute après, il se redressait, calmé, très pâle, et murmurait :

— Hé! hé! la voici, la solution!

L'alentour était paisible; c'était la fin d'un beau jour d'été. Les bois se doraient à travers les branches noires, infiltrées d'un soleil au déclin. Le lac assombri déjà avait des reflets de pourpre et d'or. L'heure était douce, le ciel pardonnait.

Alors, Jean Saint-Jean, sans faiblesse, en martyr héroïque qui sait que c'est son tour, Jean Saint-Jean prophétisa sa fin telle qu'elle devait être, telle qu'il la voulait :

— Soit! je mourrai, je disparaîtrai, je les laisserai libres de s'aimer à leur guise; de renouer, par-dessus mon tombeau, la chaine du passé, brisée par aventure. Et je mourrai de Simone. C'est pour elle que depuis deux ans j'absorbe ces poisons qui rendent jeunes les vieillards amoureux, ces philtres composés pour remplacer la vie. Je continuerai pour éviter de guérir; je redoublerai, pour aimer encore et mourir en aimant. Mais j'entends que Simone soit là, près de moi, présente jusqu'à mes dernières heures. Après, ils auront tout le temps! Et si, d'ici là, par avance, il tentait de me la prendre, je les tuerais plutôt, car je tiens à ce qu'il me reste de bonheur meurtrier. Et peut-être plus tard gardera-t-elle de moi un souvenir étrange, dont l'*autre*, vers le soir, pourra s'inquiéter.

Le même jour, Jean Saint-Jean dit à Simone :

— Qui as-tu vu chez Mme d'Estérel?

— Elle répliqua, très vite :

— Beaucoup de monde, un tas de gens... Oh! pas intéressants du tout... c'est étonnant comme les conversations deviennent

banales... Du reste, je ne suis pas restee bien longtemps... j'avais à voir ma couturière...

Elle ne s'arrêtait plus. Il l'interrompit d'un signe très doux :

— Tu mens donc, à présent?

Elle le regarda, pâlit, voulant faire tête, et balbutia :

— Je ne vous comprends pas!

Il repartit, toujours aussi calme :

— Tu me comprends trop bien. Tu n'as pas été chez Mme d'Estérel, tu n'as pas été chez ta couturière. Tu as été rue des Acacias.

Elle se leva toute droite, et, se sentant prise, devint injuste et violente :

— Vous m'espionnez, alors?

Très net, il répliqua :

— Oui. Et j'ai raison, tu le vois. Rassieds-toi. Je ne t'ai pas dit si je te blâmais. Je te parle comme d'habitude, avec la même voix, avec la même tendresse. Je ne veux pas te fâcher, car j'ai une grâce à te demander.

Cette fois il était réel qu'elle ne comprenait plus. Elle le considérait, abasourdie, se demandant si le chagrin n'avait pas eu raison de cette intelligence.

— Une grâce, vous? à moi? Jean... ne vous moquez pas... puisque vous savez...

— Je ne me moque pas du tout... Simone, sois encore une heure cette femme sincère, aimante que tu étais hier... avant... souviens-toi que ton vieux mari, qui n'aime que toi, a été bon pour toi, pour ton enfant; qu'il t'a mise au-dessus de la vie, en plein ciel, comme son guide tutélaire, sa joie de vivre, sa raison d'être. Rappelle-toi que nous avons eu de beaux jours, et je dirai, moi, — de belles nuits. Alors garde-lui un peu de ton cœur, ne te laisse pas reprendre tout entière, et sachant d'avance que je pardonne tout, que j'excuse tout, que je suis résolu à tout souffrir en silence, sachant cela, eh bien (voici la grâce), jure-moi que tu ne me laisseras pas seul devant la vie, devant la mort... jure-moi...

Elle se dressa, pleurante, débordée de sanglots, de douleur, de nouveau partagée entre ses deux maris; s'abattit sur sa poitrine et cria dans ses larmes :

— Jamais! jamais... je ne te quitterai... Non... non... jamais! Ah! mon Dieu! mon Dieu! quelle est ma vie... quelle destinée la mienne! Je t'aime, je t'aime, aussi, toi! autant, toi! Tiens, je ne

sais plus ce que je dis, — je suis folle, je voudrais mourir... vous pleureriez tous deux...

Il répétait, essuyant les larmes de cette face désolée :

— Tu m'aimes aussi, moi... autant, vrai? Pauvre enfant... Ce que nous souffrons tous est affreux, est injuste... Car nul n'est coupable, et tous sont malheureux! Écoute, petite, écoute : Le sacrifice que je te demande ne sera pas bien long. J'ai peu de temps à vivre...

Elle se rejetait sur lui, se cramponnait à lui, fiévreuse, secouée des pieds à la tête d'un spasme de désespoir :

— Ah ça! tu veux te tuer?... tu vivras !... nous vivrons... tiens, je crois à présent que c'est toi le meilleur!

La crise fut longue; la pauvre femme se roulait dans des hoquets d'agonie. Saint-Jean dut la déshabiller, la coucher comme un enfant. Elle ferma les yeux, un instant. Il la crut endormie, se retirait sur la pointe des pieds. Elle l'appela, de nouveau tragique :

— Je ne veux pas que tu t'en ailles... reste, reste!

Et, le tenant par la tête, — de ses lèvres ardentes, elle lui souffla dans le cou, dans l'oreille :

— Reste... reste... je te veux, là... je t'aime!

Elle ne se doutait pas qu'elle avançait ainsi de quelques jours encore cette mort inévitable qu'elle redoutait pour lui. Il resta. Mais, le matin, rentré dans sa chambre, il fut pris de vertige et vit les murs tourner.

Les trois jours qui suivirent, Simone, prostrée, dolente, ne sortit pas de l'hôtel; elle passait ses après-midi, couchée dans des coussins, sur une chaise longue, sous un platane du jardin. L'extérieur lui faisait peur. Elle s'attachait à cette maison qu'elle avait crue la sienne pour toujours ; où, à présent, elle ne figurait plus qu'une vague passagère; elle se rappelait avec quel orgueil, naguère, la première fois, elle avait monté les marches de ce perron; avec quel sentiment de conquête et de prise d'éternelle possession. Hélas! de toutes ces croyances, de toutes ces réalités d'une heure, il ne restait plus rien; le vent avait soufflé. Bientôt...

(Et sur ce mot, elle contemplait anxieusement Jean Saint-Jean, assis à quelques pas d'elle, Roger sur ses genoux.)

... Oui, bientôt, le maître du logis ne serait plus qu'un souvenir, car il s'éteignait, ce dévouement fait homme; chaque jour, il pâlissait un peu... C'était évident, inévitable, puisque lui le voulait ainsi, dans un entêtement sublime, il s'en

irait vers les tombes; alors, elle, veuve de celui-là, s'en irait aussi, vers un autre, s'en irait pauvre, à pied, comme elle était venue, retrouver la jeunesse, l'amour, — et la misère morne au grand milieu des grèves désolées. A cette pensée, elle frissonnait toute. Elle avait si vite pris l'habitude du luxe, des meubles somptueux, des intérieurs discrets, étouffés de tentures, piqués de cadres d'or. Elle redeviendrait la pauvre Bretonne; coucherait de nouveau dans le lit des ancêtres, dans les bois vermoulus qui craquent par la nuit. Elle aurait froid l'hiver, au château de Pontus, dans les vastes salles moisies, aux plafonds traversés de poutres noires. Alors, la châtelaine de Pontus n'envierait-elle pas, parfois, celle qui fut Mme Saint-Jean?

Simone confondait dans un regret prématuré l'homme qui allait mourir et la richesse qu'il lui avait donnée. Et c'était naturel pour une âme, restée quand même naïve, car, dans cet homme, elle avait bien, aussi, un peu aimé l'argent... Non, elle ne savait plus, en conscience, si elle n'eût pas préféré, puisqu'elle le croyait mort, que William s'effaçât dans son ombre, à tout jamais absent...

Saint-Jean lui souriait et l'attristait encore. Cette résignation dans le fait accepté, cette abnégation surhumaine l'emplissaient de stupeur et de confusion. Elle aurait tant voulu contenter tout le monde; aimer chacun à son tour; être aimée d'eux toujours mais comment? ce problème était bien insoluble.

Ces journées de tête-à-tête furent douces pour le vieux mari. Il les acceptait comme un arrêt dans le temps, une halte dans l'angoisse. Il était reconnaissant à Simone de lui sacrifier quelques heures quand la vie est si courte, les lendemains si mystérieux. Puis son parti pris dans le renoncement, sa certitude du grand sommeil prochain mettaient de la sérénité dans sa mélancolie. Tout pour lui se transposait; car les paysages ne sont plus les mêmes devant des yeux qui vont s'éteindre. Sa tendresse se nuançait d'un désintérêt qui la rendait plus objective; ce n'était plus pour lui qu'il aimait cette femme, c'était pour elle seule. Il se préoccupait de son devenir, quand il n'y serait plus; cherchait tous les moyens de concilier sa fortune future avec les lois, les convenances aussi, les préjugés mondains. Il ne doutait pas que William refusât un héritage direct, aussi bien au nom de son fils qu'au nom de celle qui serait redevenue sa femme; et, cependant, il n'entendait pas que Simone vécût sans luxe, ni même que Roger grandît sans lar-

gesse. Il leur destinait cette immense richesse qu'il laisserait après lui, n'ayant plus de famille ou que des alliés lointains.

Mais il y avait à cela des difficultés sans nombre. La pensée de ces obstacles à vaincre causait l'ombre unique qu'il eût au fond des yeux. Ce résultat obtenu, les jours futurs assurés pour les deux êtres qu'il chérissait, il achèverait de dépenser sa vie. Dans son tiroir secret, il cachait des poudres, des perles, des élixirs combinés, distillés, alambiqués par d'étranges alchimistes, qui vendent une nuit de jeunesse au prix d'une année d'existence. Il les emploierait pour sa joie dernière, il finirait ainsi. Comme le philosophe antique, il épuiserait, viderait ses veines, mais dans un bain de volupté.

Du bout d'un crayon d'or, sur un carnet d'écaille, il avait calculé sa vie en quatre chiffres; avait conclu par comparaison, sur quelque souvenir :

— A ce train là, j'en ai pour six mois.

Et, sans marchander, il avait souscrit sa traite à l'échéance. Cependant, avec un hochement de tête ironique et douloureux, il ajoutait :

— J'aurai quarante-huit ans; et, jusqu'à quarante-cinq, je ne croyais pas à l'amour!

VII

Cet été-là fut splendide. Dès les premiers jours d'août, M. et Mme Jean Saint-Jean et Roger arrivaient à Trouville, à la villa des Flots. Aussitôt, ils ouvraient les portes grandes, conviaient leurs amis, donnaient l'exemple de la folie heureuse et de l'or prodigué. Ce fut un temps étrange; une existence de contrastes qui surprenait les indifférents. Saint-Jean pâli, courbé, la voie brisée, le regard fou, étalait sa gaieté, en emplissait la plage. Simone, vibrante, l'imitait; mais au fond de ses yeux il y avait parfois de la terreur et du désespoir. N'importe, comme lui, elle paraissait tous les soirs au casino, une heure, rentrait chez elle pour recevoir encore; tous les matins, sur leur yacht, sans cesse sous vapeur, ils partaient sur la mer, croisaient au large, déjeunaient en compagnie, dans le balancement des lames, revenaient à terre pour monter en voiture, couraient les environs, tantôt du côté de Beu-

zeval et d'Houlgate, par les campagnes plates de la vallée de la Toucques; tantôt du côté d'Honfleur, par Hennequeville, Villerville, Criquebœuf, Pennedepie, Le Breuil; au milieu des bois, trempant dans l'eau, des routes fleuries, dans ce cadre d'idylle, ce paradis sur terre, embaumé par les roses. Rien là ne rappelait l'âpre Finistère et ses décors de drame : c'était joyeux : un coin de chansons, une terre d'amour, avec au tournant des chemins, des cabarets à tonnelles, souhaitant la bienvenue.

En avant! plus loin! plus vite! Les chevaux de prix filaient sous les branches; les breaks se suivaient au grand trot; les femmes en robes blanches, les hommes en vêtements blancs effaraient de leur joie bruyante les bœufs dans les labours, les paysans normands assis devant leurs portes. Saint-Jean menait la danse. Rien n'était assez beau, rien n'était assez cher; il jetait des aumônes royales aux mendiants éblouis; et dans ce tapage, cette dépense de sensations, il demeurait impassible, avec, autour des yeux, un cercle grandissant; avec, le long des tempes émaciées, une pâleur croissante. Après ces jours, des nuits folles...

Il employait son temps, avant les jours derniers; résolu à laisser derrière lui un souvenir éclatant, il finissait sa vie dans une apothéose de luxe et de richesse. Cela, plus tard, serait regretté. Tout ce que l'argent peut donner de sensations, de plaisirs, d'ivresse, il le jeta sous les pieds de Simone; elle laissait faire, entraînée dans le tourbillon, prise de vertige, n'ayant plus le loisir de s'écouter penser. Comme une impériale courtisane, elle ne comptait plus ses écrins, était à bout de fantaisies. Et Saint-Jean criait :

— Voyons, désire encore... pendant que je suis là.

Certes, il y avait de la courtisane en elle; adulée par ce vieillard (car à présent Saint-Jean était bien un vieillard), promenée par la foule dans l'insolence de sa beauté, de ses joyaux, de ses parures, et toujours désirée d'un double et continuel désir; encore, dans ses furtives disparitions d'une heure, du côté de Deauville, où un inconnu vivait ignoré dans une pauvre maison de pêcheurs, uniquement servi par une vieille Bretonne aux yeux bridés. L'amant de cœur, aurait-on pu juger. Non, l'amant légitime, le mari d'autrefois.

Quelle singulière puissance, quelle absolue domination cette femme exerçait-elle sur ces deux hommes qui ne respiraient que pour elle? De chacun, elle avait obtenu l'acquiescement à cet étrange compromis. Et c'était admirable, et c'était odieux. Wil-

liam l'accueillait furtive, cachée sous une robe simple, sous un chapeau qui lui masquait la face; il attendait, comme elle avait voulu, que *l'autre* disparût de ce monde pour la reprendre toute, uniquement à lui; puisqu'elle s'était déclarée incapable d'abandonner le vieillard, sans force devant sa douleur exprimée. Saint-Jean, lui aussi, consentait au partage; il savait que William se cachait près de là: il n'en parlait pas, n'interrogeait pas, souffrait en silence, et se rejetait fiévreux, dément, à des extravagances de fêtes et de bruit. Et tout cela n'était la faute de personne; chacun, en particulier, n'était nullement coupable; tous ensemble, devant les susceptibilités d'une morale admissible, devenaient monstrueux. Et Roger, et l'enfant, entre son père et son *ami*, ajoutait encore de l'opprobre à cette famille déséquilibrée. C'était un cas de perversion légitime, une ironie qui répondait aux lois, un éclat de rire outrageant la prétendue sagesse de l'homme civilisé. Après tout, ils étaient très près de la nature, obéissaient aux instincts, suivaient leurs cœurs; et s'ils étaient en contradiction avec les principes de la société, c'était sans doute cette dernière qui n'avait pas raison. Placés dans la vie comme ils l'étaient, ces trois personnages de passion ne voyaient devant eux aucune route droite et libre: ils coupaient au mieux, par les fondrières.

Simone ne pouvait définir avec lequel, de Jean ou de William, elle était adultère; en sa conscience aussi, elle les aimait tous deux.

Abandonner l'un ou l'autre était également impossible. Saint-Jean? Elle était sa femme *actuellement;* il avait pour lui le Code, tous les droits, toutes les forces... et puis, il en serait mort plus vite. William? Il avait été son frère, son fiancé, son époux; il était le père d'un enfant dont elle était la mère: et puis il n'accepterait pas d'être sacrifié — et tuerait. Aucune issue; aucun refuge. Alors, avec épouvante, elle regardait venir ce dénouement qui n'était qu'un suicide, la mort du vieillard cédant la place aux jeunes...

Et comme accompagnement à ce récitatif de tristesse et de mélancolie, la musique des orchestres, les violons des tziganes, les éclats de rire de la foule, le bruit des flots, l'appel des fouets, le sifflet des sirènes, les refrains des chansons échappés des concerts... le tumulte incessant d'hommes hurlant la vie, que Saint-Jean désolé excitait à la joie.

Quelqu'un lui dit un jour :

— Vous devriez vous ménager, mon cher, vous vous fatiguez trop.

Il haussa les épaules et répondit à ce donneur de bons conseils :

— Soyez tranquille, ami, je me reposerai bientôt...

En avant, plus loin, plus vite ! que fait-on ? que fera-t-on ? que va t on voir ? Hier on a mal ri, qu'aujourd'hui soit meilleur... Il n'y a pas de temps à perdre... l'été est court, la joie est courte, la vie aussi ! Et les ordres volaient d'atteler les chevaux, d'avancer les voitures ; le ciel était complice : un soleil éternel rayonnait dans du bleu ; les routes étaient blanches, les campagnes blondes, les bois lilas estompés sur les plaines : la mer chantait en bordure, c'était le paysage en harmonie avec les apparences humaines. Aux haltes, les bouchons de champagne sautaient ; sur les breaks, les mail-coaches, les verres se tendaient aux échansons improvisés ; alors, les cœurs plus chauds, les têtes plus chaudes, les yeux brillaient, plus vifs ; les mains se donnaient, plus faciles ; et, quand la course était reprise, des bouts de chansons s'envolaient des voitures et flottaient dans l'écho, fumée des âmes un moment suspendue. De cette griserie, si les uns étaient las, ils ne l'avouaient guère ; les autres, sincèrement ravis, riaient à leurs vingt ans.

Par instants, Simone se demandait si elle ne rêvait pas, si tout cela était bien réel ? bien réelle cette fête enragée ? bien réel aussi le but vers lequel on courait de la sorte ? Elle cherchait Saint-Jean des yeux, et si leurs regards se rencontraient, ils se comprenaient, hélas ! mais lui refusait de penser et, d'un geste farouche, échevelait la joie.

(A suivre.) Maurice Montégut.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, rue de Vaugirard.

DANS LE SUD

BENTY

Terre de Mort cet estuaire vaste, profond, aux eaux noires tranchant sur le bleu miroitant de la mer dont les sépare la ligne écumeuse des brisants.

Des berges basses qui jamais ne frissonnent ou bruissent, que pas un clapotis ne caresse; une nappe figée que pas un souffle ne ride. C'est la Mellacorée.

Un poste français s'élève parmi des marigots d'où émergent rigides des flamants roses, des ibis jaunes, des hérons gris et d'autres échassiers multicolores balançant sur de longues pattes raides leur somnolence stupide.

Au nord, au sud, un immense rideau de palétuviers recouvre à perte de vue les découpures et les sinuosités de la côte africaine, et enfonce dans l'intérieur sa morne végétation d'un vert toujours grisâtre.

A peine si de loin en loin, dans un bouquet de bananiers et d'arbres à kola, se cachent de pauvres villages, aux huttes rondes et pointues, autour desquels, lorsque la contrée n'est pas désolée par la guerre, s'étendent quelques champs de mil, d'arachides, de maïs, de manioc et de patates douces. De maigres troupeaux paissent tout près l'herbe touffue des terrains incultes; et plus loin, bien plus loin se dessine la brousse luxuriante et sauvage — véritables jungles — où le guépard chasse tout à son aise la biche, et vient même inquiéter les bergers.

Là-dessus un soleil de feu qui jamais ne se lasse. Le soir, quand le couchant s'irise de teintes violettes, douces et veloutées comme en ont les crépuscules de France, quand l'ombre des palétuviers s'allonge sur le fleuve, quand parmi les ajoncs les nymphéas étalent leurs blanches corolles, et que dans les iris et les hautes fougères des sentes s'allument les premiers lampyres, quand des vastes rizières montent le cri strident des grillons et que le dernier roucoulement des palombes s'exhale des ramures, lentement dans les basses couches de l'air une buée de fièvre s'amasse livide et

lourde, qui ne tarde pas à voiler — comme un suaire — cette fugitive gaieté du paysage.

Et les nuits sont plus tristes encore.

* * *

En arrivant nous trouvons l'enceinte du poste envahie par nos alliés Sous-Sous du village voisin. C'est à la suite d'une panique qu'ils se sont portés en masse sous la protection du blockhaus. Pendant la nuit on a entendu des cris de femme qu'on égorge. Pas de doute, ce sont les Timénés, — peuplade contre laquelle nos amis guerroient depuis longtemps. A leur tour nos sentinelles ont donné l'alarme; en un clin d'œil tout ce qu'il y a de valide dans la petite garnison a été sur pied, le pont-levis s'est abaissé et les portes se sont ouvertes devant la foule des femmes, des enfants, des vieillards, que le seul mot de Timéné glace d'effroi.

Le lendemain on a trouvé dans une des nombreuses fosses que les Sous-Sous creusent non loin de leurs *tatas*, une vieille négresse, à moitié dévorée par les chacals et les fourmis rouges. C'est cette malheureuse dont la chute et les appels désespérés ont épouvanté le gourbi.

* * *

Néanmoins l'administrateur du cercle — un jeune homme récemment entré dans la carrière, et qui est encore en proie à la stupeur troublante qu'apporte aux plus braves le premier contact de la terre africaine — prend à la lettre les racontars fantastiques des noirs.

Les Timénés sont en marche, ils pillent, dévastent, brûlent tous les villages du Samoh. C'est par milliers qu'ils s'avancent vers le poste français. Les Anglais de Sierra-Leone leur ont fourni des armes, de la poudre, des vivres, des chevaux. Leur chef a décidé d'attaquer le blockhaus avant la lune nouvelle. Et avec cette précision que les nègres mettent dans leurs mensonges, ils citent les propres paroles de ce chef, décrivent minutieusement son costume, disent le nombre de ses femmes, de ses enfants et les cicatrices qu'il a sur le corps.

L'interprète officiel chargé de traduire ce verbiage des caravaniers enjolive à son tour avec toutes les ressources d'une imagination orientale, et le malheureux administrateur s'affole à l'idée qu'il n'a pour se défendre contre ces hordes de guerriers que vingt-cinq tirailleurs algériens dont douze seulement sont valides.

Il ne lui est pas difficile de faire partager son affolement au jeune sous-lieutenant sorti de Saint-Cyr depuis six mois à peine, et qui exerce à Benty son premier commandement.

Ils ordonnent une garde incessante, consignent le détachement, multiplient les rondes, et n'osent chasser de l'enceinte toute la négraille qui y campe.

*
* *

Le poste se trouve transformé en gourbi de la brousse. Les uns, avec des bambous et des palmes, ont construit des huttes dans les coins, d'autres ont improvisé des cases dans le tronc cannelé du bombax gigantesque qui se dresse devant le blockhaus; il en est qui plus simplement — la nuit venue — étendent une natte sous la vérandah des officiers et y dorment.

Des mortiers à kouskous, des calebasses, des taras jonchent le sol que les herbes de Guinée envahissent; on se heurte à des pierres noircies comme dans un camp de nomades, et le soir des odeurs de poisson grillé, de patates bouillies vous prennent à la gorge. A partir de neuf heures on ne peut faire un pas dans la cour sans écraser un négrillon ou une femme.

*
* *

Tous ces gens-là ont apporté avec eux leur vermine, et le blockhaus ne tarde pas à en être envahi.

Au milieu de ce gourbi improvisé, Ansoumané, le roi ami, se promène grave et digne, vêtu d'une chemise bleue, avec un lefaucheux en bandoulière. Il feint la peur lui aussi, pour laisser le plus longtemps ses femmes et ses enfants dans le poste, où il y a toujours quelque chose à grappiller.

Impossible d'imaginer un plus grand désarroi.

Le moindre bruit qui monte la nuit de la brousse, un braiment de gazelle égorgée par un fauve, les hurlements prolongés d'un troupeau de chacals, la plainte d'un singe attardé, sont autant de sujets d'alerte pour la garnison surmenée. On voit des Timénés partout, et un beau soir des sentinelles en prennent un qui escalade, un couteau à la main, les talus de l'enceinte. On l'emmène à l'administrateur qui n'hésite pas à le prendre pour un espion. Séance tenante on le colle au poteau et on lui loge une dizaine de balles dans le ventre.

Deux jours après un riche indigène des environs vient au poste

réclamer son berger, qui depuis quarante-huit heures est absent. Il donne son signalement, reconnaît le couteau qu'on lui présente pour celui dont le disparu se servait en faisant ses provisions d'herbes.

Ainsi, le malheureux qu'on a pris pour un ennemi redoutable, en maraude sur notre territoire, et qu'on a exécuté, sans même l'ombre d'un jugement, n'était qu'un pâtre inoffensif, dont le maître, citoyen ou protégé français, menace maintenant de faire un esclandre, en se plaignant au parquet de Gorée. Le lieutenant-gouverneur, très aimé, très estimé des indigènes du Sud, parvint plus tard, mais non sans peine, à arranger cette déplorable affaire. Au jeune administrateur furent, dès ce jour, dévolues, dans les bureaux du chef-lieu, des fonctions plus en rapport avec son inexpérience des choses africaines. Quant au sous-lieutenant, il en fut quitte avec quinze jours d'arrêts pour avoir procédé à une exécution militaire sans réquisition.

Inutile de dire que les milliers de Timénés poussés par les Anglais sur Benty n'étaient qu'un bruit, comme il en naît tous les jours dans les villages des Sous-Sous, race fainéante et hâbleuse, et que nous n'en vîmes l'ombre d'un seul pendant les dix mois que nous séjournâmes là-bas.

En tout cela, les plus coupables n'étaient pas les deux malheureux fonctionnaires, mais la fièvre et l'anémie, qui, au bout d'un certain temps, créent chez les blancs un état particulier d'excitabilité nerveuse et prolongent dans la veille les cauchemars du sommeil.

***

Il y avait à ce moment-là, dans le poste, vingt-cinq tirailleurs algériens et deux artilleurs, un caporal et un sergent européens. Ces derniers, bien que débilités et presque à bout de souffle, offraient plus de résistance au climat que les autres. Entre deux accès, et en se bourrant de quinine, ils parvenaient à faire leur service ; tandis que sur vingt-cinq soldats d'Algérie, quinze depuis longtemps ne quittaient plus l'infirmerie, littéralement dévorés par des ulcères.

Oh ! ces ulcères du Sénégal, c'est bien l'une des plus terribles choses et aussi des plus hideuses qu'il m'ait été donné de voir durant mon long séjour sur la *Terre de mort*.

Cela commence par un petit bouton d'apparence anodine, et qui

pousse sur les orteils ou dans le voisinage des chevilles ; on n'y prend garde tout d'abord : — « Bah ! ce n'est rien, pense-t-on ! une *bourbouille.* » On appelle ainsi là-bas toutes les éruptions dont une sudation exagérée agrémente la peau qu'elle transforme en peau de caïman. Au bout de quelques jours, l'inoffensif petit bouton est devenu une vésicule dont la démangeaison est telle qu'on ne peut résister au besoin de la gratter. Il en sort quelques gouttes de sang, et le lendemain on se trouve porteur d'une plaie grosse et ronde comme une pièce de dix sous.

Encore quelques jours et c'est un écu de cinq francs qu'il faut prendre pour terme de comparaison. La teinte en est livide, les bords se déchiquettent, et des gouttes d'un pus grisâtre et infect s'en écoulent. Dès lors, est constitué ce que les médecins appellent d'un mot bien expressif : le *phagédénisme.* Les désinfectants les plus actifs, les soins les plus minutieux sont impuissants à arrêter le mal, qui s'étend, mange la peau, dévore les muscles, ronge les os et transforme en nauséabonde sanie le peu de sang qui coule encore dans les veines de l'ulcéreux.

Impossible de songer à l'amputation ; ce serait la mort immédiate, certaine.

Enfin, si le rapatriement, seul remède efficace, tarde longtemps, le malheureux succombe à l'anémie progressive, vidé, mangé, fouillé jusqu'aux moelles par l'horrible ulcère qui a fait de son corps une loque gangréneuse et puante à moins qu'il ne meure tordu, crispé, raidi par le tétanos, ce mal mystérieux qui met aux lèvres de ses victimes un atroce sourire.

***

Donc ils étaient une quinzaine ainsi mutilés et mêlant leurs déjections, leurs exhalaisons immondes et leur pus dans une pièce étroite au deuxième étage du blockhaus. Les autres plus ingambes, incommodés par les odeurs et par les plaintes, avaient abandonné la chambrée trop voisine et campaient dans l'enceinte avec les nègres du village en une vraie promiscuité de gourbi.

Éreintés par les gardes de nuit et de jour que l'administrateur exigeait d'eux, abrutis par l'abus des négresses et des alcools, ils refusaient, avec l'entêtement du musulman qui ne craint pas la mort, toute corvée ne concernant pas la défense du poste, comme le nettoyage et la propreté du blockhaus.

Et leurs malheureux congénères continuaient à pourrir sur leurs

taras, malgré les efforts du médecin, aux soins et aux remèdes duquel, en vrais disciples du Coran, ils n'avaient que peu confiance. Ils recevaient pendant la nuit la visite d'un marabout qui les traitait à la mode indigène, enlevait les pansements faits avec le plus grand soin et détruisait ainsi tout le bénéfice de l'antiseptie. Certains avaient le courage de se traîner jusqu'au village et de s'asseoir, leurs jambes ulcéreuses pendant au bord d'un trou dans lequel brûlaient des fenouils, des tiges desséchées de daturas, des feuilles de strychnées, dont l'âcre et corrosive fumée ensanglantait pour un moment leur gangrène.

La plupart d'ailleurs ne se plaignaient jamais ; accoudés sur leur lit d'osier, leur tête émaciée dans leurs doigts bruns et longs, ils contemplaient, par les meurtrières qui servaient de fenêtres, le fleuve morne sous le ciel embrasé, et tout en écoutant la plainte triste des brisants, rêvaient à des cieux non moins bleus mais plus doux, évoquaient des *oueds* caillouteux et limpides dans des oasis verdoyantes, non loin d'Alger la blanche, ou de Constantine la belle, étendue comme un bournous sur un ravin plein de fleurs.

***

Pauvres arbicos, de quel éclat brillèrent leurs yeux depuis longtemps éteints lorsque je leur annonçai qu'on les évacuait en bloc sur Gorée ou Dakar par le *Rokelle* à son retour de Free-Town. Ce serait un grand pas de fait vers l'Algérie, et devant cette idée leur fatalisme, cette impassibilité des croyants, dont ils avaient jusqu'alors enveloppé leur misère, tomba pour faire place à une exubérante gaieté de gamins.

Quand ils furent partis et que nos protégés, chassés de l'enceinte, eurent regagné leur village, la garnison se trouva, il est vrai, réduite à pas grand'chose, mais en revanche on ne respira plus cette odeur innommable de gangrène et de pus qui se mêlait à la senteur des nègres et aux émanations des marigots pour rendre plus meurtrier encore le climat de ce poste perdu.

***

Hélas! un mois après, le *Rokelle* nous apportait à leur place quinze fantassins de marine récemment venus de France. Bien qu'ils n'eussent fait qu'un très court séjour à Dakar, ils arrivaient le visage déjà plombé par la fièvre, les yeux jaunis par la bile, et en les voyant débarquer mornes et veules, je songeais que le

cimetière du poste ne serait pas assez grand pour les loger

Je me demandais quelles raisons poussaient nos gouvernants à condamner à une mort obscure de braves gens dont les ainés firent pourtant si bonne contenance à Bazeilles.

Pour protéger le commerce sans doute? Mais il n'y avait dans la rivière que deux factoreries, l'une française, ayant comme agent général un allemand, consul d'Allemagne à Free-Town, lieutenant de la landwher et qui ne manquait jamais une occasion de narrer ses exploits durant la guerre allemande. Un peu plus haut et sur la rive opposée, l'autre factorerie s'élevait — anglaise celle-là, — encore gérée par un tudesque.

Il faut savoir qu'à la côte d'Afrique, il n'y a pas de patrie, ou plutôt, pour tous ceux qui trafiquent là-bas, qu'ils soient de Marseille ou de Bordeaux, de Hambourg ou de Manchester, le bon pavillon est celui qui protège le plus d'affaires.

Les deux maisons de la Mellacorée en faisaient pour une moyenne annuelle de deux cent mille francs, dont dix à douze mille restaient à la douane française.

Et c'est pour ce maigre trafic qu'en dix ans — depuis l'occupation — s'était empli le petit cimetière du poste. C'est pour sauvegarder d'aussi minces intérêts que ces quinze petits « marsouins » arrivaient traînaillant leur fusil dans leurs mains molles avec des mines de bœufs qu'on mène à l'abattoir.

* * *

Nos quinze fantassins, cela va sans dire, s'en donnèrent à cœur joie; aussi, comme toujours, l'action déprimante du climat ne fut pas longue à se faire sentir. Leur fièvre, en même temps qu'elle devenait plus fréquente, augmentait d'intensité.

L'infirmerie fut bientôt pleine, je dus en ouvrir une supplémentaire; on pense dans quelles conditions en un blockhaus d'une exiguïté criminelle.

Mal ravitaillée, la pharmacie ne tarda pas à manquer de quinine. Impossible d'attendre, Il n'y avait qu'un moyen de me procurer le précieux remède, c'était d'aller à Sierra-Leone, chef-lieu de la colonie anglaise, dont quatre heures de route me séparaient.

Je n'hésitai pas, ma première visite fut pour le pharmacien, la seconde pour notre consul. M. B. insista pour me présenter au gouverneur anglais qui nous retint tous les deux à dîner. Au cours du repas la conversation roula sur Eliot, Dickens, Alphonse Dau-

det, et aussi sur nos symbolistes et décadents, sir Samuel Rowe étant un fin lettré, très au courant de notre littérature.

Or, trois semaines après mon retour à Benty, le courrier du Sénégal m'apporta une lettre de blâme sévère en laquelle on m'annonçait que ma mise en disponibilité était imminente, que j'étais sous le coup d'un conseil d'enquête et accusé : 1° d'avoir, sans autorisation, abandonné mon poste pour aller à l'étranger où régnait la fièvre jaune (l'état sanitaire de Sierra-Leone était meilleur que celui de Benty); 2° d'avoir assisté en qualité de commandant du cercle de la Mellacorée à un dîner officiel donné en mon honneur et d'avoir — au cours de ce repas — compromis par mes propos les bonnes relations des deux colonies.

Qu'on juge de mon indignation ; sans doute pleine justice ne fut accordée dès que l'autorité du Sénégal eut en mains mes pièces justificatives ; mais je n'en restai pas moins, plus d'un mois, sous le coup des plus graves accusations qui puissent peser sur la tête d'un officier français.

*
* *

Enfin les fantassins fiévreux eurent de la quinine. Il eût fallu pour eux et aussi pour ceux qui résistaient encore une nourriture saine, fortifiante. La farine que nous recevions était moisie, et à peine mangeable le pain qu'on obtenait. Le vin falsifié brûlait les entrailles de ceux qui avaient le courage d'en boire.

Le quinquina que je tentai de fabriquer avec cette boisson achevait les malades en leur donnant une incoercible diarrhée.

Sans doute il nous était permis de refuser ces vivres, de les renvoyer à Dakar, les administrateurs et les commandants des cercles voisins du chef-lieu ne s'en faisaient pas faute, et toujours satisfaction leur était accordée; mais Benty est la possession la plus éloignée des centres. Le bateau postal le *Rokelle* mettait dix jours pour l'atteindre, ne passait qu'une fois par mois, et à peine si, une fois par trimestre, un aviso de la station locale mouillait dans la Mellacorée; refuser et renvoyer les denrées mauvaises c'était donc s'exposer à la famine.

Nous nous décidâmes pourtant à enfreindre les règlements en achetant à la factorerie française du vin qui fût buvable, et de la farine dont le pain fût mangeable.

On abusa de la situation pour nous faire payer tous ces vivres fort cher. Nous nous adressâmes plus tard à l'Allemand qui trafi-

quait un peu plus en amont de la rivière; il nous céda de la meilleure marchandise à de moins draconiennes conditions; ce qui n'empêcha pas le factorman d'en bas de mettre en doute notre patriotisme.

***

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis leur arrivée, qu'un caporal et un soldat s'en allaient, emportés par la fièvre et la dysenterie, dormir leur dernier sommeil dans le petit cimetière sous les acacias aux fleurs jaunes, au milieu des fougères arborescentes et des fenouils brûlés.

L'anémie redoublait ses ravages parmi les survivants. La nostalgie jetait un voile de tristesse sur le regard des plus vaillants; les cerveaux affaiblis se troublaient, et comme au village indigène les Sous-Sous recommençaient à parler d'une invasion de Timénés, on supputait ce qu'il adviendrait du poste, où cinq hommes à peine pouvaient tenir une arme, au cas d'une attaque sérieuse.

Et je compris alors mieux que jamais l'affolement de ceux qui nous avaient précédés.

Un jour — en plein midi — la sentinelle poussa le cri : « Aux armes! » et fit feu. Tous ceux qui purent se traîner accoururent. A dix pas de là, dans mon hamac, je somnolais sous ma varangue. J'arrivai — revolver au poing — l'un des premiers.

A ce moment, d'une sente bordée d'asphodèles débouchait une troupe de noirs que nous reconnûmes aussitôt pour les porteurs de la factorerie française.

L'un d'eux tira plusieurs coups de fusil dans le feuillage d'un manguier et une masse noire tomba palpitant et râlant sur le sable: un superbe singe noir dont les Sous-Sous commencèrent à se disputer la dépouille. C'est lui qui avait si fort effrayé la pauvre sentinelle.

Elle se tenait, maintenant, piteuse devant nous, embarrassée de son fusil. Nous nous entre-regardâmes, et de toutes les lèvres blémies, le même sourire attristé s'échappa.

Pour sûr qu'on aurait préféré se trouver en face d'une bande de Timénés. Un contre cent, qu'importe !

Ne valait-il pas mieux en finir tout de suite ; tomber sabrés par des noirs plutôt que d'agoniser ainsi lentement sous le ciel implacable, dans les ardeurs sans trêves de la *Terre de mort ?*

P. Vigné d'Octon.

MARTHE DE SCHOENBERG [1]

(Suite)

VIII

Cependant les récits de Brutus avaient piqué mon attention. Sans que je le voulusse, ce drame de mystère commençait à me passionner. Cessant d'être seulement bizarre, la dame à la tortue devenait intéressante et j'avais hâte de la revoir pour essayer de distinguer la femme d'autrefois dans la vieillarde de maintenant. Aussi descendis-je au jardin sitôt mon orange terminée.

Mais il faut savoir encore quel lieu de désolation est le jardin du *Doux Florian*. La tradition qui raconte qu'un couvent de femmes cloîtrées occupa, au seizième siècle, la place où s'élève l'hôtel, ajoute complaisamment que cette cour, en ces temps-là, servait de cimetière. Pourtant, bien que située au nord, elle serait de par sa position contiguë à des jardins contigus eux-mêmes à d'autres jardins, susceptible, malgré ses lugubres origines, de devenir tout à tait bocagère. Il faudrait seulement que le *Doux Florian* se résignât à quelque dépense. Oh! sans rien innover! Il suffirait d'entretenir les plates-bandes et de rendre à leur destination primitive les pavillons de la basse-cour. Car les fondateurs eurent de belles intentions, mais avec les années, les pissenlits remplacèrent les fleurs rares le parc aux daims devint une niche à chien et la volière ne fut plus habitée que par une colombe solitaire. Partout l'herbe folle a recouvert le gravier perdu. Une verdure inquiétante a revêtu jusqu'aux murailles de végétations et de lichens. L'air fade, l'air stagnant garde une indéfinissable odeur qu'on dirait moisie, et les branches des grands arbres centenaires,

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 30 juin.

aggravant l'ombre déjà malsaine de ces lieux éternellement privés de soleil, achèvent de leur donner une apparence sépulcrale de cimetière désaffecté. Comme la voix de cette solitude, la colombe prisonnière, du matin au soir, sans se lasser, répète ses coucroues mélancoliques et du soir au matin, sans se lasser non plus, le chien en cage hurle à la lune et à la mort, désespérément...

Auprès du parc aux daims, dans la poussière, parmi les araignées et les feuilles mortes, la vieille dame était accroupie. Elle tendait des morceaux de sucre au chien qui ne les aimait plus. Et ses pauvres mains ridées essayaient, au travers des barreaux cruels, de caresser la tête frisée de l'animal que la réclusion rendait obèse. La demoiselle de compagnie était pour les belles manières. En me voyant, elle jugea que la position de sa maîtresse manquait de dignité. Elle voulait l'aider à se relever. Mais l'aïeule, que le refus d'aller à Auteuil avait sans doute exaspérée, se regimba, révoltée à la fin, complètement.

— Laissez-moi, méchante; je ne veux plus que vous me touchiez!... Vous me faites mal!... je vous déteste!

Alors, tournant vers moi ses yeux fripés de petite vieille, la demoiselle de compagnie eut un regard qui disait tout : la résignation, la pitié par devoir et aussi l'impatience, même la supériorité mauvaise de celle qui raisonne sur celle qui ne raisonne plus!...

Or la journée était grise, assombrie de nuages, prête aux longues pluies d'automne. La tourterelle plaintive pleurait plus tristement son éternelle captivité et jamais, comme en cette heure, le jardin du *Doux Florian* ne m'avait paru lieu de ruines, terre de larmes, immuable cimetière que les mains sacrilèges ne parvenaient point à enlever à sa destination primitive...

Cependant, intuitivement, mon esprit établissait peu à peu une subtile et profonde harmonie entre la désolation du décor et le délabrement des deux pauvres femmes. Il me paraissait que, sous ce ciel d'enterrement, que dans ce paysage de mort, ces aïeules si proches de la tombe, et dont la vie avait usé jusqu'à l'intelligence, acquéraient soudain une grandeur, une majesté de mystère, — et, tout à coup, j'en fus impressionné jusqu'au saisissement. Sur le fond terrible de la guerre franco-allemande, la tragédie de cette destinée s'esquissait largement en fresque dont les années auraient atténué les dessins, mais dont l'ensemble, deviné plutôt qu'entrevu, suffisait à m'émotionner jusqu'en mes fibres les plus secrètes. Alors je résolus de connaitre le détail des journées d'autrefois, tout l'acci-

dentel de cette vie brisée, toute la noblesse, toute la beauté de cette âme à la dérive, car de chutes aussi définitives seuls sont capables les êtres supérieurs. Pour en arriver à une déchéance pareille, quelles crises, quelles passions n'avait-elle point traversées, cette femme qui avait dû être jeune de la jeunesse charmante des femmes et dont les yeux, sans doute, vécurent et brillèrent et sourirent avant que pour toujours ne les eussent ternis les larmes de l'épreuve!

Cependant le chien prisonnier, le chien aveugle, s'énervant de ne pouvoir lécher la main qui le caressait, recommençait à pleurer. La colombe captive reprenait aussi sa plainte de pauvre recluse qui s'exténuerait à appeler l'amour, le cher compagnon qui ne viendra jamais!... Et sur les deux femmes en noir, agenouillées dans la poussière, un vent navré d'arrière-automne faisait pleuvoir des feuilles qui tombaient lentement, nostalgiques et légères...

Et tandis qu'au vieux clocher de Saint-Sulpice midi sonnait, je découvris, sur le gravier, le corps velu et les grandes pattes d'une araignée.

ÉPISODE

Le passé

I

Le soir tombait, un soir de brumes et de désespérances. Toute l'après-midi, il avait plu sous un ciel inexorable et la lumière, en s'atténuant, semblait étendre sur la terre alsacienne les ténèbres de la mort. L'automne, cette année-là, commençait de bonne heure. On se serait déjà cru aux mélancoliques journées d'octobre et pourtant ce n'était pas encore la seconde quinzaine d'août. La nature, on eût dit, essayait de préparer les âmes aux désastres des semaines futures. Car c'étaient les angoissantes journées des premières défaites et l'invasion commençait, l'invasion qui allait dévaster six mois le sol fertile des moissonneurs français. Par les cantons d'alentour erraient des groupes lamentables de paysans colportant les nouvelles les plus sinistres; l'autre nuit du côté de Wissembourg, le

ciel avait charrié longtemps des nuages de sang et de flammes et sur les chemins on croisait, maintenant, des Bavarois aux casques à chenille, des Prussiens aux casques pointus, des cuirassiers blancs, des hussards bleus qui, parlant la langue étrangère, s'exaspéraient de ne plus être compris et menaçaient de tout exterminer en leur fureur aveugle de Barbares.

Seule dans le château abandonné, Mme de Schœnberg avait occupé cette journée comme elle avait coutume de les occuper toutes, retirée en cette haute et froide pièce du premier étage qu'elle préférait aux salons vides du rez-de-chaussée. Assise auprès de la cheminée, dans laquelle brûlait un feu léger, Marthe mettait en ordre les papiers de la famille, détruisant une à une les lettres anciennes que ses yeux s'attristaient à vouloir relire une dernière fois. Et grave, dans sa robe noire, rigide comme une robe de veuve, elle feuilletait, de ses mains blanches et fermes, les pages usées par le temps qui remémoraient à son anxiété la vieille histoire de ses longues fiançailles, de son mariage d'amour, de ses vingt ans de bonheur, de toute sa vie avec celui qu'elle aimait encore ainsi qu'elle l'avait aimé au premier jour!... Une fois de plus, il était parti, pour accomplir, jusqu'au bout, son devoir de soldat!... Mais, obscurément, Marthe craignait que cette guerre ne finît pas comme les autres guerres parce que l'orgueil, lui semblait-il, l'avait inspirée et que des circonstances néfastes pouvaient faire craindre que ce fût la présomption qui la commandât. Cependant, eût-il été en son pouvoir, qu'elle n'aurait à aucun prix voulu tenter seulement de retenir Pierre. Du moment que la patrie réclamait le secours des épées, il n'appartenait plus au soldat de discuter les consignes. Et, prise tout entière par ces sombres pensées, Mme de Schœnberg s'immobilisait, levant vers le paysage qu'encadrait la fenêtre ses grands yeux purs en lesquels s'accentuaient l'énergie de la volonté, la beauté pensive de l'âme intérieure. Ses regards devinrent plus fixes, s'obstinant à scruter l'ombre de l'avenue, comme si, d'un moment à l'autre, elle se fût attendue à voir poindre dans le crépuscule les casques d'argent et les épaulettes d'or des uhlans prussiens.

C'est qu'avec une rapidité terrifiante les mauvaises nouvelles l'avaient surprise dans cette demeure trop voisine de la frontière avant que son intelligence eût organisé un départ qui n'eût pas ressemblé à une fuite. Car sa fierté se révoltait à la seule idée de livrer son pays à des ennemis auxquels une fortune accidentelle

avait sans doute accordé des succès momentanés, mais qui ne tarderaient point — elle voulait l'espérer — à être définitivement refoulés en une défaite d'écrasement. Marthe se souvenait des moindres paroles de son mari lorsque l'ordre de mobilisation était venu les surprendre, le 15 juillet, au matin, dans la quiétude de leur existence de châtelains campagnards. S'occupant peu de politique, M. de Schœnberg n'avait pas vu se préparer lentement, à l'horizon européen, la tourmente qui éclatait sur l'Empire en décadence à l'heure où d'aucuns croyaient précisément tout péril écarté. Néanmoins le colonel n'hésita point : sans perdre son temps et le peu de latin qu'il savait à vouloir sonder les mystères de la diplomatie, il lui parut naturel que pour cet effort, qui devait être et qui serait magnifique, l'empereur, afin de compléter ses effectifs, rappelât les militaires de la réserve, tous ceux dont la force pouvait aider à faire triompher plus vite les trois couleurs et les aigles d'or dans les villes démantelées de l'autre côté du Rhin.

Ayant fait les campagnes d'Italie, senti sur ses épaules la pluie de Solférino, le colonel de Schœnberg avait l'habitude et la passion du métier des armes. C'était dans un corps de soldat, auquel le grand air avait fini par donner la couleur et l'endurance du bronze, une âme de héros, simple en ses pensées, droite en ses volontés, n'aimant que l'action et que l'effort. Aussi, du moment qu'il s'était agi de combattre, avait-il eu vite fait d'oublier ses rhumatismes, ses cinquante ans bien sonnés et cette blessure au genou qui persistait à le faire souffrir lorsque le temps devait changer.

Avec une vaillance de jeunesse, il était parti le 16, au petit jour, rejoindre à Châlons le 6e corps d'armée et sur sa poitrine qu'étoilait la croix blanche et or, il emportait fidèlement la miniature de celle qui serait, tant qu'il vivrait, le seul amour de sa vie. A phrases brèves, Marthe l'entendait esquisser le plan de campagne qu'il avait cru discerner : traverser le Rhin entre Mascau et Germersheim, jeter trois cent mille hommes dans le pays de Bade, séparer l'Allemagne du Sud de l'Allemagne du Nord, retrouver ainsi l'alliance de l'Autriche et de l'Italie et marcher alors. de succès en succès, jnsqu'à Berlin, la victoire finale.

Puis dans son uniforme, qui accentuait l'usure des années, l'officier avait serré sur son cœur l'amie loyale, la compagne sûre à laquelle il avait été fier de donner son nom. Et, sans larmes inutiles, sans vaines inquiétudes, le colonel était parti. L'idée n'avait pas même traversé son esprit, peu apte aux déductions difficiles,

qu'en ce château proche de Niederbronn et à si faible distance de Reichshoffen et de Wœrth, sa Marthe bien-aimée pût être jamais en péril de mort. Il estimait qu'elle aurait au plus à transformer en ambulances les appartements du rez-de-chaussée et, dans son patriotisme exempt d'égoïsme, il lui paraissait légitime qu'au lieu de se réfugier peureusement dans les provinces éloignées du théâtre de la guerre, son épouse, en vraie femme de soldat, contribuât, dans la mesure de moyens différents, au triomphe des étendards français. Puisque, en épousant un Alsacien, la petite Niçoise aux grands yeux noirs était devenue Alsacienne, et, en ces temps-là, devenir Alsacienne, pour une Niçoise, c'était devenir Française, l'heure avait sonné où Marthe, en servant la patrie que le choix de son cœur lui avait donnée, affirmerait que la nationalité n'était pas, à ses yeux, une pure formalité d'état-civil, mais une question primordiale devant laquelle l'âme se fait plus forte et le cœur plus généreux.

Enfin Mme de Schœnberg, elle aussi, fut heureuse de rester dans sa solitude à voir défiler, au lointain des forêts, les bataillons d'infanterie et les escadrons de cavalerie. D'ailleurs, la position même du château, caché au fond d'une vallée, dans la partie la plus sauvage des monts Winters, la mettait à l'abri de tout contact trop direct avec les armées en marche. Pour aller à Niederbronn, le village le plus voisin, il fallait suivre longtemps un chemin mal entretenu que les pluies défonçaient chaque automne. Et Marthe, qui n'avait point un cœur de petite fille, attendit les événements avec la sérénité d'âme qui lui était coutumière...

Cependant, bien vite, des faits la désorientèrent. D'abord quelques lettres de son mari, de vraies lettres militaires où elle devina pourtant, sous la sécheresse des formules, le mécontentement de Pierre ne trouvant, au camp de Châlons, qu'indécision et désordre, les hommes rejetant, à la dérobée, les cartouches dont on les surchargeait ; la garde réduite à faire la campagne en bonnet de police et l'absurde chinoiserie des ordres et des contre-ordres empêchant toute tactique préparatoire. Puis les événements, en se succédant avec une rapidité singulière, ne lui laissèrent plus le temps de reprendre tout à fait conscience d'elle-même. Mieux informée parce que, sur place, pour ainsi dire, Mme de Schœnberg ne partagea pas l'illusion que la surprise de Sarrebrück fût une victoire. Combat d'avant-garde, sans portée sérieuse, elle n'y vit que le signe définitif de l'ouverture des hostilités. Et pour agir,

alors, selon les désirs de son mari, elle passait la journée suivante à déménager les salons du rez-de-chaussée, établissant des rangées de matelas, prête à faire son devoir de Française et de chrétienne. Un paysan lui ayant rapporté, avec des larmes d'attendrissement, que le Prince Impérial s'était comporté en héros, ramassant des balles sur le champ de bataille, elle répondit — car Marthe détestait la sensiblerie — qu'à son avis, les petits garçons de quatorze ans avaient à rester auprès de leur maman et que les billes de cornaline étaient les seules balles qu'il leur convînt de ramasser.

Dans ces conditions intellectuelles, cet état d'âme dépourvu de pusillanimité, le désastre de Wissembourg l'indigna plus qu'il ne l'épouvanta. Pourquoi Douay s'était il laissé surprendre avec des forces tellement inférieures? Pourquoi les soldats du 74e avaient-ils consenti à mettre bas les armes? Autant de questions qu'elle se posait sans que son orgueil voulût les résoudre. Son tempérament comprenait mieux la défense héroïque du château de Geisberg. Voilà comment il fallait lutter, comment elle se fût battue si elle avait été un homme. Le fils d'un fermier, qui savait tout, lui relata la mort brusque du général, le ventre ouvert par un éclat d'obus, et le désespoir d'un pauvre chien que le militaire avait soigné et qui s'était obstiné à ne plus vouloir quitter le cadavre. Marthe préférait ces tableaux aux obsédantes images, qui la poursuivaient jusque dans son sommeil, des soldats se laissant faire prisonniers, des chefs capitulant alors qu'ils avaient encore deux bras et deux mains pour brandir l'épée ou charger à la baïonnette.

Ensuite, cette défaite ayant livré le pays, c'était l'invasion décidément. Aucune lettre ne parvenait plus du camp de Châlons et, au milieu des récits fantastiques des passants en péril de massacre, Marthe renonçait à suivre l'histoire. La seule chose certaine, c'est que la lutte était vive et que la fortune ne favorisait plus le drapeau des Napoléons. A la hâte, un matin de pluie, un bataillon en retraite était passé réquisitionnant des provisions pour les soldats, des matelas pour les blessés, et Mme de Schœnberg avait donné tout ce qu'elle pouvait donner, ne gardant, pour son usage, que le strict nécessaire. Puis, dans ce château distant des routes, caché par les sapins, une solitude insolite avait succédé à tant d'émois. Mais là-bas, des champs, montaient parfois de vagues grondements de canon et, le soir, bien loin, vers la frontière, les ciels devenaient d'incendie comme si les ennemis eussent

mis le feu à la terre de France. Marthe le devinait, on se battait à Wœrth, à Spaehbach, à Reichshoffen, on devait se battre de tous les côtés, furieusement, avec la folie de la défaite. D'un moment à l'autre, Mme de Schœnberg s'attendait à voir les Bavarois camper dans sa demeure. A la hâte, elle avait détruit les papiers militaires de son mari, tout ce qu'elle jugeait susceptible de pouvoir être utile aux envahisseurs. Et maintenant, elle attendait, résolue, quoi qu'il advînt, à ne point partir avant d'avoir fait son devoir. Mais elle savait bien qu'il ne fallait pas songer à résister, car elle était seule avec un vieux domestique et quelques femmes de service, concierges, fermiers et cochers l'ayant abandonnée, les uns par lâcheté, de crainte d'un mauvais coup, les autres par patriotisme, afin d'aller, eux aussi, travailler de toutes leurs forces au grand œuvre de la Patrie Française.

II

Voici que tout à coup, dans l'angoisse de cette nuit qui n'en finissait plus de tomber, Mme de Schœnberg perçut distinctement des coups de chassepot. Ce fut le réveil brusque de sa mélancolique songerie. D'un mouvement, Marthe fut à la fenêtre, appuyant son front contre la vitre froide, s'essayant à scruter les ombres basses du crépuscule. Mais en vain, — on se battait au delà de la portée de ses yeux. Sous un ciel de tempête, devant le rideau noir des forêts, l'horizon mystérieux étendait impassiblement ses marécages de ténèbres et de lueurs stagnantes.

A ce moment, une lampe à la main, Traugott entra, le vieux domestique qui méritait son nom, son beau nom de *confiant en Dieu*, car en toutes choses et non seulement à son Dieu, mais à ses maitres et à son devoir, il avait été simplement, et cela depuis trente ans qu'il était au service de la famille de Schœnberg, le dévouement et la fidélité même.

Malgré son désir de vaincre l'émotion, Marthe se retourna, anxieuse :

— Qu'y a-t-il, Traugott? Vous avez entendu?... On tire dans les bois, aux alentours de Niederbronn...

Ayant posé la lumière, le vieillard, qui ne demandait qu'à parler, raconta péniblement, d'une voix entrecoupée :

— Oh! Madame, si ce n'est pas une pitié!... On se tue encore

du côté de Reichshoffen! Ils n'auront donc jamais fini de détruire! Il paraît que c'est dans les parages de la station!... A propos d'un train pour Strasbourg qu'on voulait encore faire partir!... La fille du chef de gare a pu se sauver; mais le père, lui, a été fusillé tout net!... Naturellement, ils voulaient aussi prendre la fille!... Une jeunesse pareille!... Ça va sur ses seize ans!...Si c'est pas révoltant!... Alors, Madame comprendra... sauf respect, par rapport aux paroles!... Des voisins ont rusé!... Ils ont su faire!... Avec ces diables-là, on connaît trop où ils veulent en finir!... Alors, pendant que les soldats buvaient, ils ont favorisé comme qui dirait la fuite de l'enfant!... Elle est partie sa jupe sur sa tête, se cachant par les bois!... Je lui ai donné du pain, un verre de vin... Ça ne se tenait plus sur ses jambes tant ç'avait peur!... pourtant elle a voulu se remettre en chemin tout de suite!,.. Elle aurait là-haut, sur la montagne, une vieille parente qui pourra la cacher! Elle ne voulait point perdre son temps; elle disait: « Si je m'assieds, je m'endormirai!... Si je m'endors, ils me prendront!... J'ai tellement peu d'avance!... et alors, finie la joie, autant, tout de suite, se jeter au fond d'un puits!... »

Marthe eut un instant de faiblesse:

— Mais alors, Traugott, s'il en est ainsi, ils seront au château avant une heure?

— C'était bien ce que craignait la p'tiote!...

Puis, devant le silence de sa maîtresse qui l'engageait, lui semblait-il, à parler, le vieux Traugott continua d'une voix plus hésitante:

— Alors, je m'étais pensé, comme ça, que Madame voudrait peut-être faire atteler le cheval de Jean et que nous pourrions aussi partir pour la montagne... On ne sait point!... Cette cousine au chef de gare doit connaître des cachettes fameuses!...

Marthe avait déjà repris la libre disposition de ses moyens. Elle s'indigna:

— Mais Traugott, y songez-vous? Fuir au moment du péril!... Pour qu'en trouvant la maison vide ils mettent tout à feu et à sac. Que dirait ensuite votre maître?... Nous aurions négligé la tâche qu'il nous avait fixée, déserté le poste qu'il nous avait confié!... Non, Traugott, notre devoir est d'attendre!... Impuissants à résister, nous préserverons au moins cette demeure de l'incendie et je n'aurai pas l'humiliation d'abandonner aux ennemis le château des Schœnberg!...

Sans répondre, le domestique s'en allait. Marthe lui répéta ses dernières recommandations :

— Rappelez-vous, Traugott ! Que les portes restent grandes ouvertes !... Toute tentative de résistance serait notre arrêt de mort... S'ils veulent du vin, ouvrez la cave, s'ils veulent des vivres, montrez l'office... Obéissez sans paroles et rapportez-moi toutes choses !...

La porte se referma sur la jambe traînante du vieillard. Alors, avec une gravité réfléchie, Mme de Schœnberg vint s'agenouiller sur un prie-Dieu gothique aux coussins noirs semés de trèfles d'or. Une ancienne copie de la Madone de San Zeno de Mantegna faisait face sur la muraille, s'encadrant aux colonnettes légères du dais. Et devant les yeux profonds, devant la bouche lasse de celle qui semble hésiter entre la joie d'être mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la terreur des glaives que la Passion plantera dans son cœur un à un jusqu'au septième ! — devant cette peinture de pensée et de beauté où s'avouent l'inquiétude morale, la rareté du rêve esthétique du vieux maître padouan, la prière de Marthe, la prière ardente de cette femme de courage monta vers la mère bénie entre toutes les mères, vers l'*Etoile matutinale,* la *Porte du ciel*, la *Reine mystérieuse* dont l'intervention devait, six mois plus tard, sauver la cité très catholique de Lyon.

Puis, l'esprit serein, — car c'est en de telles heures que les âmes comprennent le réconfort, la force admirable de la religion, — Mme de Schœnberg s'étant relevée revint vers la cheminée pour donner quelques regards au portrait de son mari, — un fier portrait en uniforme de grande tenue où la franchise des yeux attestait la loyauté du soldat. Mais une corbeille de jonc, placée sur un guéridon, à proximité du feu, sollicita son désœuvrement. S'étant arrêtée, elle eut presque un sourire et d'une main attentive, soulevant un carré de drap, elle prit une tortue qui somnolait sur un paisible lit de flanelle, parmi des quartiers de pomme et de feuilles de salade.

— Pia ! Pia ! Pia !... fit-elle à plusieurs reprises, d'une voix qui surprenait chez cette femme en noir. Cependant la *schabuti*, accoutumée aux appels de sa maîtresse, sortait lentement de la carapace brunâtre sa tête menue, semée ainsi que de gemmes de bizarres taches jaunes. Sur les côtés s'ouvraient, près des oreilles larges, d'imperceptibles yeux d'une étonnante vivacité. Marthe se mit à gratter doucement le cou rugueux de la tortue, et l'animal charmé

dans le mystère trouble des sens étirait voluptueusement les moignons de ses pattes. Mais la figure de Mme de Schœnberg reprenait déjà son masque d'austérité. Cette tortue lui rappelait encore son mari. C'était même toute une histoire. Le colonel, qui craignait pour Marthe l'uniformité d'une vie de femme sans enfant, aurait désiré la voir soigner quelque animal d'appartement. Marthe s'y refusait, alléguant que les chiens sont esclaves, les chats traîtres, les singes inquiétants et les perroquets malpropres. Toutefois, lorsque le colonel revint de Strasbourg avec une *schabuti* de belles dimensions qui promettait une amie docile, Marthe ne trouva rien à objecter, d'autant qu'avec une galanterie premier Empire M. de Schœnberg lui disait :

— Ma chère Marthe, en votre qualité de sœur des Muses, vous ne pouvez pas refuser votre sympathie à l'animal dont la carapace sonore permit à Mercure de construire la première lyre!...

D'un sourire, Marthe l'avait remercié, — surtout d'avoir pensé à elle, projetant en son for intérieur d'abandonner le plus tôt possible cette tortue d'aventure. Mais par sa passivité la *schabuti* avait eu assez vite raison du mauvais vouloir de sa maîtresse ; en outre Marthe, de son côté, ne tardait point à s'intéresser aux incertaines lueurs d'intelligence de cette bête obscure, à l'encéphale si peu développé. D'ailleurs, tout ce que Mme de Schœnberg tenait de son mari lui était également précieux. Encore une fois à cette heure de crise, devant la suggestion du doute, la lâcheté proposée de fuir, la peur enfin qu'il fallait vaincre parce qu'elle paralysait, est-ce que cette amie silencieuse ne lui attestait pas qu'elle était présente, toujours, la pensée du grand absent? Comme il était parti, par la route difficile, pour accomplir le devoir, Marthe avait aussi à accomplir son devoir à elle, sans faiblesse lâche, jusqu'au terme, quel qu'il pût être.

III

Maintenant, il faisait nuit noire. L'horizon s'étendait en océan de ténèbres. Et pas un croissant de lune, pas une étoile ne brillait dans le ciel d'où la lumière s'était retirée comme si l'espérance se fût aussi retirée du cœur de la terre alsacienne. Sans avoir le courage de reprendre sa besogne, Marthe était demeurée devant le feu mourant une heure peut-être, peut-être deux, à ratiõciner lugubre-

ment sur les subites catastrophes de ces dernières semaines. Reverrait-elle jamais son mari? Tout l'amour de sa jeunesse refleurissait dans sa pensée. Connaîtrait-elle encore les calmes soirées sous la lampe claire? Au fond, elle n'aimait que la vie simple, en ligne droite, au grand jour, la vie en vertu et en beauté! Ah! quand donc prendraient-ils fin, ce temps d'épreuve, ces dures journées de la défaite? Les généraux, les diplomates, l'Empire étaient bien coupables d'avoir engagé cette guerre comme on engagerait une partie de plaisir, en coup de tête, par folie. Dès maintenant, on pouvait prévoir que le traité de paix renfermerait plus d'une clause humiliante. Et Marthe sentait tout son être se révolter à la seule idée d'une capitulation, d'un outrage quelconque à la patrie française.

Cependant les lointaines fusillades qui, parfois, semblaient se rapprocher, devenaient décidément plus distinctes lorsqu'en coup de vent, la figure bouleversée, une femme de chambre entra :

— Ah! Madame, les Prussiens arrivent! Ils sont à Niederbronn!... La route est pleine de paysans en fuite!... Schwartz l'épicier est dans la cour avec son char; il dit qu'il a encore une place et que si Madame veut en profiter il sera heureux de lui rendre ce service!... Monsieur a toujours eu tant de bontés pour lui!...

— Ma pauvre fille, vous perdez la tête : où voulez-vous que nous fuyions? Dans la montagne, nous serions certainement surprises et ce serait beaucoup plus dangereux que de demeurer au château à attendre des ennemis qui, après tout, ne sont pas des anthropophages. Remerciez Schwartz, remerciez-le beaucoup et dites-lui que j'ai décidé de rester ici tant que cela dépendra de moi.

Avec une promptitude qui trahissait son état violent, cette femme, qui avait toujours été la soumission et la déférence, continua, épouvantée :

— C'est que Madame ne pense pas aux atrocités qu'ils ont commises à Wœrth, à Haguenau, partout où ils sont passés!... Par centaines, ils en ont tué, sans raison, pour le plaisir de répandre du sang!... Ce ne sont plus des hommes, — ce sont des bouchers!... La fille au père Mathieu, ils l'ont percée de sept balles; pourtant elle ne faisait rien, la pauvre enfant! — Et le fils à la Sylvestre! et la grosse Margot! et le père Nermann fusillé dans sa cave! et la mère Schneider pendue dans son verger! tant d'autres; tant d'autres encore qui tous avaient voulu faire comme Madame, attendre

l'ennemi, défendre leur maison!... Je ne sais quoi!... Au lieu de fuir, tout simplement!...

Marthe était inébranlable. Avec des conseils de bienveillance, elle coupa ce flot de paroles :

— Mais Zanaïde, si vous êtes persuadée que rester au château c'est la mort certaine, prenez la place qui m'est offerte sur le char de l'épicier. Je vous y autorise. Ma conviction personnelle est faite. Je ne peux pas vous obliger à la partager et l'heure est trop grave pour que je veuille restreindre la liberté d'autrui. Après, s'il arrivait un malheur! On ne peut jamais savoir! La guerre, c'est la guerre!... Et je tiens à ne pas avoir la ruine de personne sur la conscience!...

Alors, frappée en plein cœur dans la sincérité de ses intentions, cette femme qui, depuis douze ans, était au service de Mme de Schœnberg tomba à genoux, haletante, avec des larmes dans la voix :

— Oh! maîtresse! maîtresse! ce n'est pas ce que je voulais dire!... Comment pourrais-je jamais m'en aller seule?... Oh! penser de moi une chose pareille!... Je voudrais seulement que maîtresse parte!... Il n'y a qu'une place sur le char! .. Moi, je resterai avec Traugott... Madame n'a qu'à commander, je ferai tout, tout ce que Madame dira!... Ma vie à moi ne compte pas. Tandis que Madame doit penser à Monsieur, à notre pauvre Monsieur qui, lui, ne pourrait pas se passer de Madame!...

De nouvelles décharges empêchèrent Marthe de répondre. Cette fois, c'était, au moins, à l'entrée du parc qu'on se battait. D'un mouvement instinctif, les deux femmes coururent à la fenêtre. Alors, tragiquement, elles virent se dessiner sur un ciel d'incendie en silhouettes d'ombre, les mélèzes d'un petit bois qui bornait le premier horizon. Marthe joignit les mains; un calme étrange descendait en elle. Maintenant que le péril était inévitable, toute crainte l'avait abandonnée. Tandis que la servante reprise, au contraire, de terreurs nouvelles, répétait obstinément avec des yeux de folie :

— Jésus Marie!... Jésus Marie!...

Mais par la porte que Zanaïde avait laissée ouverte, voici que se précipita comme une bête aux abois, une jeune fille d'une quinzaine d'années, les cheveux défaits, la jupe en lambeaux, dans un état qui faisait peur. Elle avait couru si vite que le souffle lui manquait; — sur ses lèvres tremblantes, les paroles hésitaient :

— Oh Madame!... là-bas!... sur la route!... grand-père!... Ils ont pris grand-père!...

C'était la fille du concierge. Mme de Schœnberg l'interrogea :

— Voyons, Zézeth, calme-toi. Qu'ont-ils fait à ton grand père ?

— Ce sont les Prussiens!... là-bas!... Ils ont emmené grand-père!... pour le fusiller, bien sûr!... Parce qu'il n'avait pas voulu... ouvrir... tout de suite... les grilles du château...

Mme de Schœnberg devint sévère :

— Pourtant j'avais recommandé!...

—Oui, mais c'est plus fort que lui! Il ne pouvait pas!...Il aimait mieux mourir!... Maintenant que faut-il faire? Moi, j'ai couru par le chemin de l'étang... pour avertir!... Avant dix minutes, ils seront ici! Oh! Madame, vous parlerez au commandant, pour sauver grand-père!... Mon Dieu! il n'a rien fait de mal!... Il faut comprendre comment les choses sont allées!... Si je pouvais vous expliquer... Mais, n'est-ce pas, vous sauverez tout de même grand-père?... Vous voulez bien? vous essaierez?... Oh! Madame, si bonne Madame.

Alors, fantastiquement, la fenêtre s'illumina toute. Contre le mur noir de la nuit montaient, dans un éblouissement, des gerbes de clarté, des gerbes fabuleuses, crépitantes et splendides. C'étaient les granges des fermiers qui, sans secours possible, brûlaient, illuminant de lumière sanglante l'immensité du ciel obscur. En étincelles d'or, elles s'en allaient les lentes épargnes des longues années de dur travail. Le feu du soldat détruisait le blé du paysan. Après la défaite, c'était la ruine. Avec un même cri d'épouvante les trois femmes reculèrent. Et sur le seuil de cette porte où dans l'espace de dix minutes à peine, étaient apparues, sinistres messagères de terribles nouvelles, la servante à demi folle et la jeune fille traquée, Traugott, le vieux Traugott aux cheveux blancs, jeta enfin, d'une voix mourante, l'avis décisif, la certitude du péril immédiat :

— Les hussards sont en bas de l'avenue!

Mme de Schœnberg n'eut pas une secousse d'affolement. Sa voix commanda :

— Redescendez et faites ce que tant de fois je vous ai expliqué. Pas un mot du colonel. Souvenez-vous que je dois passer pour veuve. Donnez un tablier à Zézeth, vous direz que c'est une fille de cuisine. Chacun à son poste et sous la garde de Dieu.

Lamentablement les femmes se précipitèrent; Traugott les suivit

en boitant. Puis, lorsqu'elle fut de nouveau seule, dans la chambre close où brûlait comme tous les soirs de l'année la lampe blanche à l'abat-jour rose, Marthe de Schœnberg, en sa faiblesse, éprouva l'impérieux besoin d'un secours et, ne pouvant plus l'attendre d'aucune puissance de ce monde, elle s'agenouilla sur le prie-Dieu de velours noir, devant la Vierge de San Zeno et ses mains, ses mains loyales se crispèrent à se briser les ongles aux sculptures anciennes tandis que sa voix profonde psalmodiait les litanies de la supplication : « Seigneur, ayez pitié de nous ! Sainte Marie priez pour nous ! *Kyrie eleison ! Sancta Maria, ora pro nobis* ! »

IV

Ensuite les minutes succédèrent aux minutes, car cette heure passait comme passent les autres heures et Marthe persistait à demeurer prostrée sur ce prie-Dieu de refuge où l'avait jetée l'épouvante de la guerre. Mais ses lèvres, parfois, s'interrompaient de réciter la prière qui dans sa pensée, mieux que tous les soldats de la terre, devait suffire à la protéger et son oreille s'exerçait sans qu'elle en eût conscience, à surprendre les incertaines rumeurs de sa maison mise au pillage par la barbarie des envahisseurs. C'est ainsi qu'elle avait reconnu, sur les pavés de l'avenue, les sabots des chevaux, le roulement des fourgons de corvée, puis, sous les fenêtres, des voix d'hommes, des voix brutales, donnant des ordres durs dans la langue en *ich* et en *man*. Jusqu'à cette heure pourtant aucun coup de feu n'avait été tiré. Marthe en bénissait le ciel ! Et son angoisse pouvait même constater qu'une accalmie avait succédé au bruit de mer démontée qui avait battu trop longtemps de ses ondes furieuses les impassibles murailles du château romantique.

Cependant, par deux fois, Traugott était venu lui rapporter les outrageantes déprédations auxquelles se livrait l'impudence des vainqueurs : le sac de la cave et de l'office, l'extraordinaire repas que les ordonnances obligeaient Zanaïde à préparer et la stupidité des officiers qui, furieux de trouver si peu de matelas, éventraient les fauteuils à coups d'éperon et brisaient les glaces avec la poignée de leur sabre.

— Ah ! Madame, que dirait le colonel ?... Ils ont pris, au fu-

moir, le portrait de l'Impératrice! L'un deux, un grand diable à grandes moustaches rousses, s'amuse à le défigurer avec un morceau de charbon!... Il faut entendre leurs rires, les blasphèmes qu'ils osent proférer!... C'est à devenir fou de ne pas pouvoir leur loger à tous une balle au milieu du front!...

Et, plus tard, lorsque le vieux Traugott était revenu pour la seconde fois :

— Si Madame savait, si Madame pouvait voir le sabbat infernal qu'il font là, en bas... Ils ont tellement bu qu'ils sont ivres comme des cailles!... Tout le champagne y a passé!... Déjà, j'ai dû cacher Zézeth au fond du caveau!... Un malheur est si prompt à venir!... Il y avait, à la cuisine, des soldats qui la regardaient avec des yeux de bête!... Ah! sang de Dieu! si l'on n'était pas tout seul et si vieux et désarmé!...

Mais toujours Marthe avait répondu de sa voix calme :

— Laissez-les faire, laissez-les dire. Ils ont le droit du plus fort. Sans être d'aucune utilité pour la cause que nous prétendons soutenir, ce que nous pourrions tenter ne servirait qu'à préparer notre mort. Si nous voulons un jour pouvoir nous venger avec justice, il faut que nous ayons su souffrir en silence.

Et, chaque fois, le domestique était reparti, la tête plus basse, boitant plus péniblement de ses jambes exténuées. C'est qu'il lui en coûtait de suivre la consigne, quoiqu'il eût perdu l'habitude de discuter durant les longues années où il avait été ordonnance de son lieutenant.

Comprenant alors que le péril devenait plus menaçant, Marthe résolut de passer la nuit en prière. Son âme, fortifiée par la foi, attendrait sans faiblesse les pires éventualités. Aussi, quand plus tard Traugott reparut, flanqué d'un hussard boueux jusqu'à l'échine et dont les yeux faisaient penser à des yeux d'assassin, la surprise de Marthe ne fut pas de la frayeur. Elle fit signe au vieux domestique de traduire les discours de l'étranger, car, un peu par patriotisme, un peu par inaptitude, Mme de Schœnberg n'était jamais arrivée à parler l'allemand. Cependant le cas ne présentait rien de grave. C'était le major (le hasard, en sa pitié, permit que ni Marthe, ni Traugott, ni personne, d'ailleurs, ne pût jamais retrouver le nom de ce major) qui demandait la simple permission de venir présenter ses hommages à la dame de céans. Avec des frémissements et quoique les regards de Traugott l'en dissuadassent, Marthe demanda que cet honneur lui fût épargné. Non,

vraiment, il fallait l'excuser ; elle était malade, elle ne pouvait pas recevoir le major. Dans de telles circonstances, une telle attention la touchait sans doute et, moins austère, Marthe pria Traugott de transmettre ses regrets et ses remerciements.

Puis la porte, encore une fois, se referma sur la jambe clopante du vieil Alsacien et sur l'uniforme du hussard bleu. L'incident parut à Marthe dépourvu d'importance. Pourquoi son anxiété s'en fût-elle accrue? La demande du major allemand était aussi naturelle que naturelle était sa réponse de châtelaine française. Et ses mains se joignirent plus dévotieusement pour répéter la prière éternelle qui sera le suprême bouclier, le suprême rempart des âmes en péril de mort aussi longtemps que la croix rédemptrice étendra sur le monde ses bras expiatoires.

Mais tout à coup, tandis que ses lèvres murmuraient, déjà plus apaisées : *Mater amabilis*, *Mater admirabilis*, sans qu'elle eût seulement perçu le bruit de la porte ni aucun frôlement sur l'épaisseur des tapis, voici que la main de Traugott se posa sur son épaule :

— Madame, vite, il faut se cacher!... — L'effroi étranglait la voix du serviteur. — Il faut fuir!... immédiatement!..

Les yeux du vieillard s'épouvantèrent.

— C'est qu'ils parlent de monter!... Ils ne savent plus ce qu'ils font!... Ils sont ivres à commettre des crimes !...

Marthe l'écoutait comme tombée en catalepsie lorsqu'un coup de poing sur le bois de l'entrée les surprit sinistrement, précipitant les battements de leur cœur. C'était l'arrêt, la mort peut-être qui heurtait à la porte ; Mme de Schœnberg en eut l'intuition. Elle murmura :

— Ouvrez et laissez-moi !

Puis, comme si elle eût discerné, dans l'affolement du valet de chambre, une hésitation d'obéir, des yeux et de la main, Marthe, en répétant l'ordre, eut le geste absolu qui ne permet pas de répliquer.

— Ouvrez et laissez-moi !...

Maintenant il semblait qu'on allait enfoncer les panneaux à coups de botte. Pauvre Traugott ! les événements allaient trop vite. Son esprit affaibli par l'âge ne trouvait rien à répondre. Il se dirigea vers la porte, tant l'obéissance lui était devenue une seconde nature. D'une main tremblante, il écarta les rideaux ; les battants s'ouvrirent et précipitamment Traugott disparut dans les profondeurs de l'escalier. Mais une voix furieuse jurait :

— *Endlich!*

Et un officier parut, botté et crotté, le dolman défait, congestionné jusqu'à l'apoplexie. Il avait une tête ronde plantée de rares cheveux blonds et dans laquelle étaient fichés des yeux étriqués de Chinois. Sur sa bouche malsaine de buveur de bière, une moustache pendait lamentable, et l'usage constant de la casquette militaire laissait son front d'un blanc enfantin tandis que le bas de la boule de billard qui lui tenait lieu de figure avait acquis le culottage des vieilles pipes. Il portait le costume bleu et argent des hussards de Thüringe, mais les pluies et les soleils des campagnes avaient désargenté les brandebourgs et déteint les draps de l'uniforme moyen-âgeux. On l'eût dit vêtu d'une défroque ramassée sur un champ de bataille et ses bottes étaient si mal tenues que le cuir, par places, avait des plaques rouges comme des taches de lèpre.

Un instant, sur le seuil, il demeura interdit. Ses regards qui ne comprenaient pas, d'homme qui a trop bu, allèrent machinalement du foyer où rougeoyaient les derniers charbons, à la lampe dont la flamme douce traçait sur le tapis un cercle familial. Puis, apercevant, dans l'ombre, au-delà, des épaules courbées, sur un prie-Dieu, il parla, il parla longuement, sa langue maladroite fourchant dans sa bouche pâteuse. Marthe ne répondit rien, — d'abord elle entendait mal, ensuite ce qu'elle aurait pu répondre devenait périlleux puisqu'elle ne pouvait traiter en bienvenu celui qui, après l'avoir offensée dans son patriotisme, venait de la blesser dans ses susceptibilités.

Bientôt l'Allemand se lassa. Une femme! Il y avait une femme sur ce prie-Dieu! Il allait être obligé de lui donner une leçon de politesse! D'un pas lourd, il traversa le salon. Sur les tapis, ses éperons tintèrent. Un sourire méchant animait ses yeux de fouine. Avec trois doigts, il essayait de friser les poils tombants de sa moustache. Parvenu auprès de Marthe, sa main pesamment s'abattit sur l'épaule de la malheureuse. Alors, prise d'une crainte soudaine, Mme de Schœnberg se détourna et pour la première fois le Thüringien put contempler ce visage de femme. Ce fut un éblouissement. Ses lèvres, ses yeux s'illuminèrent. Il demeura stupide. C'est qu'il avait cru à quelque vieille folle s'obstinant à garder on ne savait quels imaginaires trésors en ce château perdu, et voici qu'il se trouvait en face d'une inconnue, laquelle, pour n'être plus toute jeune, n'en était que plus troublante d'une de ces beautés épanouies jusqu'à l'hiver qui ont l'attirance vénéneuse des

choses sans lendemain : fleur d'automne, femme d'automne ou amour d'automne! Dans l'ombre, vers lui, Marthe éperdue levait ses yeux immenses auxquels l'angoisse n'enlevait pas leur splendeur d'orgueil; ses cheveux défaits coiffaient son front pâli d'un somptueux turban de ténèbres fantasques — et sa bouche obstinée, sa bouche altière, s'épanouissait dans la nuit comme une fleur empoisonnée, fleur de sang et fleur de mystère!...

Instinctivement, l'Allemand sentit en cette inconnue, sans secours et sans armes, qu'il tenait à la merci de sa fantaisie, une volonté supérieure à la sienne. A son gré, il pourrait la briser; il ne pourrait jamais la réduire ni la vaincre. Cette femme, jusqu'à la mort, serait, pour lui, l'indomptée et l'ennemie. Alors, comme des cantharides, ces idées l'exaltèrent. Il était venu affaire de rire, par grossièreté. Mon Dieu! il ne savait plus même pourquoi il était venu! Ce qu'il savait maintenant, de toutes les forces vives de son être qui, depuis trois semaines de meurtre et de pillage, revenait, peu à peu, à la sauvagerie primitive des races, c'est qu'il voulait cette femme, — qu'il la voulait, à cette heure, dans cette chambre, absolument, et qu'il était prêt pour cela, à aller jusqu'au viol et jusqu'à l'égorgement.

Cependant Marthe, à laquelle le péril donnait une lucidité de perception singulière, discerna dans le trouble miroir des yeux clairs du Thüringien la volte-face subite des intentions de cet homme; avec une frayeur grandissante, elle comprit qu'il n'était déjà plus l'ennemi qui, pour l'outrager, avait osé troubler la solitude de sa retraite. Sa beauté d'arrière-saison aurait-elle l'horrible vertu d'exciter les passions de ce reître aux mains velues! Ce fut, en elle, une épouvante. Sa fierté se révoltait à comprendre le langage odieux des regards de l'étranger. C'était l'offense la plus terrible que l'on pût faire à sa dignité de femme d'oser la regarder de cette manière-là, avec de telles pensées, elle, la sainte, elle qui fût morte de mille morts avant de consentir à commettre ce péché-là!

Alors, comme Marthe de Schœnberg voyait le major se pencher vers elle avec dans les gestes, dans les yeux, sur les lèvres, un désir tellement manifeste qu'il en devenait hideux, elle fut prise subitement d'une terreur extraordinaire, et comme une hallucinée, s'étant relevée du prie-Dieu, elle courut à une porte pour échapper à cet homme qu'elle sentait prêt à se jeter sur elle, fou d'une folie de bête aux appétits déchaînés. Mais l'officier bleu, dont l'ivresse rendait les passions plus despotiques, se précipita à son tour,

ne voulant, à aucun prix, laisser fuir une aubaine aussi rare.

Et tandis que Marthe traversait, hâtivement, un second salon désert, plongé aux trois quarts dans la nuit, elle entendit, derrière elle, les pas mal assurés de l'Allemand. Sa frayeur, son épouvante redoublèrent. Nettement, elle se vit perdue — mais elle n'était pas de celles qui se rendent ainsi. Prenant ses jupes avec ses mains, de crainte de tomber, elle ouvrit la bibliothèque, le hussard était sur ses talons. Alors elle se mit à courir, traversant, en traînée d'éclair, la longue pièce obscure, puis une chambre à coucher où se mourait une veilleuse, puis un cabinet de toilette, puis un autre salon et encore un troisième. Maintenant, elle allait se retrouver sur le carré de l'escalier et l'officier la serrait toujours, de près, ayant dans les ténèbres, — jamais, plus tard, elle ne sut comprendre comment, — réussi à suivre le sillage de sa fuite à travers les meubles et les portes de cet interminable premier étage.

Devant l'escalier désert, Marthe de Schœnberg, une seconde, hésita. Du rez-de-chaussée montaient des rires et des chansons obscènes. Il ne fallait pas songer à descendre. A cette heure, tout l'escadron devait être saoul, les pires infamies se pouvaient commettre dans l'ombre. Ensuite Marthe pensa à gagner les étages supérieurs ; les combles du château étaient de sûrs labyrinthes. Mais pourrait-elle assez vite trouver sa route dans ce dédale qui lui était peu familier? Malgré tout, cependant, cette tentation l'aurait emporté si Marthe, à cet instant, n'avait entendu les jurons du major qui arrivait, tempétueux, dans un cataclysme de meubles renversés. Cette minute d'hésitation devait être fatale à Marthe de Schœnberg. Elle se vit surprise dans l'escalier, renversée sur les marches glissantes, — le discernement des choses commençait à lui échapper et, comme une démente, elle s'engouffra dans le petit salon qu'elle venait de quitter. Cette fois, l'officier bleu devait la rejoindre sans effort. Avec une hardiesse de condottiere, il la prit par les épaules, l'attirant à lui passionnément. Marthe cria de toutes les forces de sa voix :

— Sainte Vierge!... Il va me tuer!... Sauvez-moi!...

Et, de ses mains désespérées, elle essayait de repousser la caresse infâme de cet homme puant la sueur et la poudre. Mais aux brandebourgs de l'uniforme ses ongles se brisaient sans que sa faiblesse pût avoir raison de la brutalité de ce forban. Et tandis qu'elle criait comme une démoniaque dans la camisole de force des bras du vainqueur, l'officier, pour la faire taire, voulut l'embrasser sur la

bouche. C'en était trop. Lorsque Marthe sentit la brûlure des lèvres ignobles errant sur son visage, ce fut dans sa chair un tel dégoût, une révolte si grande, qu'avec une vigueur dont elle ne se fût jamais cru capable elle brisa l'étreinte des bras, réussissant, d'un mouvement de guerrière, à rejeter loin d'elle l'officier désorienté. Le coup fut même si brusque que le major perdant l'équilibre tomba lourdement, entraînant dans sa chute tout ce qui se trouvait à portée de ses mains errantes dans le vide. Des cartons, des flambeaux, des tasses à thé s'écroulèrent et même, la jardinière où reposait la tortue, envoyant rouler la pauvre Pia dans les charbons de la cheminée. A ce spectacle, par une aberration de ses sens terrorisés, Mme de Schœnberg, sans plus songer à sa sécurité personnelle, se précipita, à genoux, devant le foyer, voulant à tout prix retirer du feu la silencieuse amie de ses semaines de veuvage.

Cette imprudence devait causer sa perte. En effet, l'officier jurant, se relevait déjà prêt à toutes les représailles lorsqu'il aperçut Marthe accroupie devant le feu, à portée de ses bras. Avec une violence de meurtrier, il se rua sur elle. Ensuite, quelques secondes, ce fut la lutte odieuse et telle que durent en soutenir les ancêtres obscurs des cavernes primitives, d'une femme qui ne voulait pas et d'un homme qui voulait, lui, de toute sa force passionnée de mâle. Cependant l'officier bleu aurait eu assez de peine à réduire cette infortunée dont la robe était en lambeaux, les mains et le visage en sang et qui se défendait avec le désespoir, avec la furie des heures suprêmes si tout à coup, vaincue par la douleur et par l'émotion, Marthe de Schœnberg n'avait perdu conscience d'elle-même, tombant pâmée entre les mains de son vainqueur. Alors, brutal, ignoble, le mécréant à la face teutonne la posséda malgré elle, sur le tapis du salon au milieu des meubles épars, comme les voyous des grands chemins possèdent sur les tables des morgues les cadavres des assassinées!

V

Très lentement, Marthe essayait d'ouvrir les yeux. Comme d'habitude, elle se vit couchée dans le grand lit d'ébène. Un jour discret entrait par la croisée dont les persiennes étaient encore baissées et rien n'indiquait que ce matin ne dût point être pareil

aux trois cent soixante-cinq autres matins de l'année. Pourquoi seulement était-elle aussi lasse, incapable d'aucun mouvement? Il devait s'être passé des choses terribles; elle en avait le sentiment lointain. Ah oui! la guerre, l'invasion ennemie. Et, surprise, elle écouta, stupéfaite de n'entendre aucun bruit dans le château rendu à la solitude. Est-ce que la tempête de la soirée précédente n'aurait été qu'un cauchemar? Pour recueillir quelques indices, constater elle-même l'état des lieux, Marthe essaya de se soulever, — mais, au même instant, une douleur, un brisement de tout son être, comme une blessure encore brûlante lui rappelèrent la chose, la chose monstrueuse qui s'était commise malgré son vouloir, et dont pour l'éternité sa vertu et son amour allaient rester souillés. Avec un soupir poignant, Mme de Schœnberg se laissa retomber au milieu du lit, — anéantie. Sur un fauteuil Zanaïde sommeillait, s'étant obstinée à veiller sa maîtresse. A la minute, la servante fut sur pied s'approchant, — un sourire pour dissimuler son inquiétude :

— Madame a besoin de quelque chose?

Elle savait l'épouvantable malheur, ayant compris en déshabillant Marthe le désordre des vêtements intimes. Aussi était-elle prête à tout, craignant pour la raison de sa pauvre maîtresse. Cependant Mme de Schœnberg la regardait avec des yeux inexprimables.

— Vous!... Zanaïde!... vous ici?

Plus doucement, la servante répéta :

— Madame a besoin de quelque chose?

Sans lui répondre, Marthe continua d'une voix qui s'angoissait déjà :

— Et les autres?... Où sont-ils?...

Craignant de troubler la malade, Zanaïde feignit de ne pas comprendre qu'il s'agissait des hussards thuringiens.

— Que Madame ne s'agite pas!... Traugott et Zezeth sont à la cuisine!... Ils préparent le déjeuner!...

— Oui!... mais les autres!... les soldats!... les Prussiens!...

— Oh! les soldats sont partis!... Madame n'a pas entendu?... Avant le jour... C'est que Madame a bien dormi!...

Et Zanaïde affectait la gaieté, essayant des câlineries, disposant les oreillers, bordant les couvertures. Mais comme s'il se fût agi d'une chose terrifiante, Mme de Schœnberg répéta d'une voix monocorde, les yeux fixes, toute raidie :

— Ils sont partis!... Avant le jour... Les Prussiens sont partis!.

Zanaïde qui avait à cœur de distraire sa maîtresse, l'interrompit avec un besoin de bavarder qui, chez cette fille, n'était pas naturel.

— Ah! si Madame voyait le rez-de-chaussée!... On dirait que toute l'armée a passé par la maison !... C'est sale, qu'il faudra des semaines pour nettoyer seulement le plus gros!... Et puis tant de meubles gâtés, de glaces fendues!... Mais rendons-leur cette justice qu'ils n'ont rien volé!... Ils avaient mis dans un grand sac les pendules des salons. Le commandant n'a pas permis qu'ils les emportent!...

Marthe coupa ces propos oiseux qui ne pouvaient plus d'ailleurs parvenir jusqu'à son intelligence :

— Ma fille, votre maîtresse se sent très, très malade!... Un grand malheur lui est arrivé... un malheur terrible!... Je voudrais que Traugott essaie d'aller chercher un prêtre. J'ai besoin de me confesser!... Je ne sais pas si je passerai encore une nuit!... J'ai la mort dans les membres!...

Mme de Schœnberg ferma les yeux, décidée à ne plus parler, à ne plus penser, à attendre la fin de l'épreuve à laquelle Dieu avait jugé utile de la soumettre. Sur les oreillers de toile blanche, sa figure durement sillonnée de rides se détachait couleur de cire, pareille déjà aux visages exsangues des cadavres. Une peur brusque saisit la paysanne, — évidemment, sa maîtresse ne passerait pas la journée. Mais que faire ? où trouver un prêtre ? où trouver un docteur ? Le pays dévasté par la guerre était comme un champ de blé sur lequel se seraient abattues des nuées de sauterelles, — et Zanaïde pleura de ne pouvoir rien faire pour soulager les dernières heures de la pauvre dame qu'elle soignait depuis douze ans avec un dévouement et un amour de chien fidèle.

Cependant, quoique Marthe se crût perdue et que ses serviteurs priassent déjà pour elle, comme on prie pour une morte, les journées succédèrent aux journées sans que son état s'aggravât. Un antique médecin de campagne, perdu de rhumatismes et à demi aveugle, auquel ses infirmités avaient empêché de fuir, la soigna tant bien que mal, plutôt bien que mal même, car s'il avait, depuis longtemps, oublié son grec et son latin, le vieux bonhomme à besicles vertes, il avait, en revanche, acquis la finesse d'intuition singulière de ceux qui, en vivant auprès des paysans et des ani-

maux, ont réussi à retrouver l'instinct perdu par l'éducation. Grâce à des soins prévoyants et avec d'étranges moyens de bonne femme, il put écarter la congestion cérébrale dont Marthe était menacée. Et trois semaines plus tard, aux premiers jours de septembre, Mme de Schœnberg, tout étourdie d'être encore du nombre des vivantes, s'essayait, timidement, à remettre ses pieds sur les tapis de sa chambre. Mais bien des heures encore il lui fallut rester étendue sur une mélancolique chaise longue à regarder, solitairement, la mélancolie du ciel d'automne. Les branches qui traversaient, de leurs bras noirs, l'horizon de la croisée avaient, chaque matin, quelques feuilles de moins et il semblait à la convalescente que l'oiseau de la forêt chantait aussi, plus tristement, à chaque aurore nouvelle.

Hélas ! à mesure qu'elle renaissait à l'existence, Marthe se sentait atteinte jusque dans l'âme de son patriotisme par les nouvelles qui arrivaient à chaque heure, de tous côtés, transmises par des bouches terrorisées dont il n'était pas possible de contrôler la véracité. Et puis, voilà trente jours qu'elle restait sans nouvelles de Châlons. Aucune lettre ne traversait plus les lignes incertaines des troupes. Comment savoir la position actuelle du 6e corps ? Maintenant, le château était devenu une caserne allemande où campaient, chaque soir, de nouveaux détachements de l'armée du Prince Royal. Toutefois l'occupation en s'étendant avait diminué les périls de mort. La discipline prussienne retenait les troupes dans la limite des choses permises. Aux détachements d'éclaireurs, fondant sur le pays comme des bandes d'oiseaux de proie, avaient succédé des corps de fantassins, des divisions de cavalerie auxquels les officiers ne permettaient pas de trop grands écarts de conduite. Sans doute, jusqu'à la terre et jusqu'à la pierre, les granges et les huches avaient été vidées par les réquisitionnements obligatoires et toute volatile d'humeur vagabonde pouvait être certaine de finir rôtie à la ficelle, mais au moins ce n'était plus le vol à main armée, le massacre des innocents et des innocentes, — la *terreur* des premières journées.

D'autant que le hasard voulut — et, malgré sa juste haine contre l'envahisseur, Traugott finit par le reconnaître — que les officiers campés au château fussent, en majorité, d'une correction très convenable allant jusqu'aux égards pour l'état si grave de Mme de Schœnberg, et jusqu'à lever, pour les pauvres vieux serviteurs, les consignes, parfois excessives, du régime de guerre. Bientôt une

ambulance fut établie dans les salons du rez-de-chaussée; des diaconnesses protestantes, qui portaient la robe de bure sans l'avoir méritée par le sacrifice de leur vie, débarquèrent un matin. Il fut accordé à Zanaïde et à Traugott d'aider à soigner les blessés; ils secoururent ainsi quelques prisonniers français. Et ce fut par eux qu'ils commencèrent à connaître toute l'étendue du désastre qui frappait, ainsi qu'un fléau céleste, la France des Napoléons.

Mourant sur des lits de bohémiens, des blessés, aux yeux agrandis de fièvre, leur racontèrent la tempête équestre de cette bataille de Gravelotte où les escadrons de cavalerie se heurtèrent aux escadrons de cavalerie, comme les vagues folles d'une mer en furie. D'autres dirent l'horreur de la journée ou plutôt de la soirée de Saint-Privat, de cette retraite dans les ténèbres, sous les balles qui tombaient dru et menu comme la grêle. Puis c'était Sedan, le siège apocalyptique, les longues heures d'agonie de cette armée immense, acculée pour périr sous les obus allemands dans le cirque de hauteurs compris entre la Meuse et la Givonne. Ensuite les nouvelles devenaient moins certaines; les uns prétendaient que Napoléon avait rendu son épée au roi Guillaume, d'autres exaltaient au contraire, sa mort héroïque sur les remparts démantelés, le front percé d'une balle. En tout cas, Napoléon tué ou seulement fait prisonnier, c'était la chute de l'empire, l'écroulement subit des années d'apothéose. Déjà on assurait l'impératrice en fuite, Paris en révolution, — de graves événements se préparaient parmi les incertitudes des journées. En attendant, on se battait toujours; maintenant, c'était surtout du côté de Metz. Il semblait que la lutte allait s'y concentrer, comme elle s'était, naguère, concentrée à Sedan. Mais toujours les défaites succédaient aux défaites. Dieu voulait donc l'anéantissement de la France? On ne parlait que de récoltes perdues, de fermes incendiées. Comme aux temps des invasions barbares, de longues files de fuyards emportant meubles et bestiaux encombraient les routes, et ceux qui venaient du côté de Strasbourg prétendaient avec épouvante que, depuis dix jours et dix nuits, la ville « merveilleusement belle » brûlait.

Aussi Traugott devait-il juger bientôt la situation trop périlleuse pour les nerfs surmenés de sa maîtresse, et dès que Mme de Schœnberg fut moins souffrante l'engagea-t-il de toute son autorité à quitter au plus vite les provinces envahies. Sans trop d'hésitation, Marthe finit par se décider à rejoindre sa sœur, laquelle vivait silencieusement, en personne qui a fait de vilaines expé-

riences et ne croit plus aux promesses de la vie, dans une villa de glycines et de clématites, à petite distance d'Antibes, sous le doux ciel d'or de la côte d'azur. Un « premier lieutenant » wurtembergeois auquel Traugott avait rendu des services signalés réussit à procurer un laissez-passer. Avec les papiers du colonel, Marthe traverserait, sans difficulté, les lignes françaises. Tout était donc prêt pour le départ et Zanaïde devait être du voyage puisqu'elle se refusait catégoriquement à abandonner sa maîtresse dans un état aussi fâcheux. Traugott et Zézeth (car la jeune fille ayant perdu père et mère était devenue comme l'enfant du vieux serviteur) suffiraient à la garde du château.

Ainsi, un matin de pluie, en une calèche ridicule, presque sans bagages et vêtues de pauvres robes noires afin de ne pas attirer l'attention, les deux femmes quittèrent la maison alsacienne, s'en allant toutes seules au-devant de l'inconnu, — elles croyaient que c'était au-devant de la paix!... Hélas! si elles avaient su!...

(A suivre.) Ernest Tissot.

LE MARIAGE DE JULIENNE [1]

(Suite.)

VIII

LA NUIT D'AVANT

Décembre 18...

La dernière nuit! Malgré les fiançailles, malgré la cour régulière, malgré l'achat du trousseau, les courses chez les fournisseurs, les interminables préparatifs de notre installation, — malgré tout, je ne m'étais pas persuadé qu'elle arriverait sitôt, ma dernière nuit de jeune fille... Et m'y voilà venue; et même, devant la société, je suis femme déjà, puisque cette après-midi le maire du huitième arrondissement m'a unie au baron de Nivert. Femme? Oh! non! Les paroles du monsieur tricolore n'ont rien changé à la petite Julienne d'hier. Évoqué presque jour à jour par tout ce qui remplit cette chambre aimée, mon passé de jeune fille tient encore étroitement au présent. Mais demain! demain, à la même heure, j'entrerai dans une autre chambre, où les murs, les meubles, les portraits raconteront une histoire étrangère à moi... où rien de mon cher passé ne me suivra... Et je n'y entrerai pas seule. Oh! comme je suis triste, et comme j'ai peur!

Ils ont peur aussi, et ils sont tristes, mes vieux! Tout à l'heure, ils m'ont reconduite jusqu'ici, comme au seuil d'une chambre nuptiale. Maman fondait en eau; papa, pauvre papa! jouait nerveusement avec ses breloques et répétait de temps en temps : « Tout va bien! pas d'émotion! Demain, grand jour!... pas d'émotion! » Avant de nous séparer, nous nous sommes jetés dans les bras les uns des autres, pleurant et nous embrassant comme des naufragés.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 30 juin.

N'est-ce pas ridicule, absurde, fou, de se faire souffrir comme cela? Et pourquoi, je me le demande! N'étions-nous pas heureux? Mes vieux vont dépérir de chagrin quand je les aurai quittés... et moi, moi, j'avais vraiment bien besoin d'un monsieur dans mon lit! Ce mariage est un chagrin pour tout le monde, sauf pour M. le baron de Nivert, lequel, ayant consacré vingt-cinq ans de sa vie à se faire chérir par des femmes du monde et du sous-monde, aspire, vers la quarantaine, à réchauffer ses nuits auprès d'une jolie rousse toute neuve.

Bien obligée, la jolie rousse!

... Il y a huit jours, il me semblait que j'étais à deux doigts d'aimer mon fiancé. Ce soir, je ne suis pas loin de le détester. Pauvre baron! il a fait ce qu'il pouvait, certes, pour me gagner! On ne saurait être plus délicat, plus généreux, plus flatteur. Mais il a un défaut bien fâcheux : il représente le mariage raisonnable, nécessaire. Soyons sincère : si je m'étais mariée pour satisfaire mes sentiments, ce n'est pas un quadragénaire que j'aurais choisi. Cette pensée m'obsède; il y a des instants où elle devient vraiment douloureuse, où je suis tracassée par la honte... De Pépita qui se donne suivant ses caprices, ou de moi qui, pour le bénéfice d'un nom et d'une fortune, vais me livrer à un homme que je n'aime pas, — laquelle ressemble le plus à une cocotte?...

Oh! c'est moi! c'est moi! Et je trouve cela affreux!

Depuis une huitaine, j'ai souvent essayé de me figurer ce que sera cette terrible nuit de demain, afin d'exercer mes nerfs à l'avance, — afin de n'être pas trop bouleversée par l'événement, Pépita me donnait la réplique. Elle appelait cela répéter la grande pièce.

Hélas! ce soir, c'est la répétition générale!

J'ai décidé que j'irais à cette grave aventure telle que je suis, sans masque de fausse ignorance ni de pudeur jouée. Les comédies me répugnent; le baron, d'ailleurs, est trop fin pour s'y laisser prendre. Je n'affecterai point l'air des petites colombes décrites par les romans de famille; je suis la jeune fille de mon temps et de mon monde, parfaitement honnête de cœur et intacte de corps, mais informée par l'observation, la conversation, la lecture, de ce qu'est, en gros, l'amour humain. Les hommes, je le sais, nous aiment d'une façon qui semble assez malpropre à l'inexpérience des jeunes filles; mais je sais aussi que les mêmes jeunes filles, une fois initiées, une fois femmes, s'associent volontiers à ces

petites malpropretés, — si volontiers que, parfois, un seul partenaire ne leur suffit pas. Humblement, très humblement, je déclare mettre mon espoir de bonheur conjugal en cette loi bienfaisante; et je souhaiterais fort, le lendemain de ma nuit de noces, découvrir en moi ce que Pépita appelle un « petit tempérament ».

Entraînons-nous donc!... Si le premier pas est le seul qui coûte, entraînons-nous à le franchir.

Voici le résultat de mes méditations, et comme je prévois cette première nuit nuptiale. Le lendemain, cela m'amusera de comparer mes pronostics à la réalité.

Il est convenu que demain, tout juste après le lunch, mon mari m'emmène à Croix-de-Nivert. Croix-de-Nivert est une propriété seigneuriale, patrimoine héréditaire de la famille du baron : c'est quelque part entre Louveciennes et Marly-le-Roi. Dans cette vaste maison, où l'on m'a déjà conduite une fois, nous demeurerons seuls tout le temps qu'il nous plaira. Papa et maman ne viendront nous voir que quand nous les inviterons.

Je n'ai pas demandé à mon mari de renseignements sur l'installation qu'il nous prépare pour ce premier tête-à-tête d'époux; mais je suis hantée par le souvenir d'une certaine chambre du premier étage, à Croix-de-Nivert, immense avec d'immenses meubles Louis XV rocaille, — surtout un immense lit. Je me souviens que quand nous la visitâmes, le baron se pencha et dit à l'oreille de maman (pas assez bas) :

« Ceci est une chambre historique dans notre famille, la chambre des noces... »

Il paraît que toutes les baronnes de Nivert, depuis cent cinquante ans, ont perdu dans le lit rocaille ce qu'on a coutume de perdre le soir des épousailles. J'imagine qu'il n'y aura point exception pour la baronne Julienne.

Me voilà donc, avec mon nouvel époux, dans la chambre des noces, en face du lit rocaille. Il baise mes joues, peut-être mes lèvres; il me serre dans ses bras à me faire mal, pour bien me prouver qu'il m'aime. Je laisse faire. Mais ces petites escarmouches ne peuvent durer... Vient un moment où il convient de songer au lit rocaille. A ce moment (j'y suis bien résolue) je prends les devants et dis à mon mari :

« Cher ami, j'ai l'habitude de me dévêtir seule, sans même l'aide d'une femme de chambre. Laissez-moi vaquer seule à ce soin, une fois encore. Cependant, vous irez lire quelque bon livre

dans la bibliothèque, toute voisine, je crois. Lorsque je serai couchée, je sonnerai; vous pourrez rentrer; mais, par grâce, ne vous déshabillez pas en ma présence; votre vue en bretelles, ou en chemise, me ferait follement rire, et je manquerais de gravité pour mes débuts dans la vie conjugale. Éteignez donc les lumières ou couchez-vous tout vêtu, comme il vous plaira : ma docilité est à ce prix. »

Le baron, si galant homme, n'aura garde de me contrarier... C'est donc en pleine nuit qu'il me rejoindra dans le lit Louis XV.

Et alors?

Alors, dame! je ne sais plus exactement ce qui se passera; mais j'ai résolu de tenir encore le discours suivant :

« Monsieur mon mari, me voilà à votre dévotion. Je suis résignée à vous obéir, en ce sens que vous pouvez disposer de mon corps : toutefois je vous avertis qu'il ne faut pas compter sur moi pour le moindre geste, fût-ce pour remuer le bout du doigt. Je suis une petite chose sans responsabilité, qui, pour l'instant, s'efforce de ne penser à rien. Profitez-en; usez de vos droits le plus vite possible, sans parler, sans me faire parler. »

Et telle sera ma nuit de noces.

Je ris, hélas! et mon rire se force et sonne faux, et j'ai bien plutôt envie de pleurer. Ma pudeur de jeune fille mourra demain seulement; mais cette nuit meurt déjà le rêve chéri que nous faisons toutes, que pas une ne réalise, hélas! rencontrer à travers la vie un homme dont le visage et l'esprit nous attirent, nous émeuvent, et lui dire passionnément : « Je vous appartiens, soyez mon mari. » Moi-même, je l'avais fait, ce rêve; si froide, si calme, c'est extraordinaire comme je me sentais des trésors de passion latente pour le merveilleux inconnu!

Aujourd'hui, le sort est jeté : jamais je ne le rencontrerai, l'inconnu! J'ai signé ce matin le premier acte de renoncement au roman; demain, le sacrifice se consommera. Oh! la méchante Providence qui m'a ainsi leurrée, pour m'abandonner après!...

A cette absence de roman dans mon passé, je gagne au moins ceci, que je vais au mariage le cœur résigné et vide? Et Maurice? Oh! c'est une bien légère tristesse, ce souvenir, et j'aurais pitié de moi-même, si je pleurais sérieusement un amour que j'ai, en somme, inventé de toutes pièces... On ne pleure pas un fiancé hypothétique, point vu depuis près de dix ans.

C'est égal, puisque demain je serai une femme mariée, et que

j'entends être une honnête femme, je veux profiter de la dernière nuit où mon cœur est encore à moi.

Je m'endormirai ce soir en pensant à Maurice.

IX

LA GRANDE SEMAINE

Décembre 18...

Je viens de relire sur ce cahier, intact depuis huit jours, ce que j'y écrivais la nuit qui précéda mon mariage. Et j'ai bien ri! Ah! les pronostics des jeunes filles, de celles mêmes qui, comme moi, ne furent pas de simples colombes! Dire que je prétendais, en ma petite cervelle, organiser l'aventure, guider à mon gré la fantaisie d'un homme comme le baron! Pauvre innocente!... Le lit rocaille, ouvert et vide en ce moment, près de la table où j'écris, — un rayon de soleil matinal jouant dans les draps un peu fripés, — a l'air de se moquer de moi.

— Eh bien, petite Julienne, voilà que c'est fait! Une fois de plus, j'ai rendu femme une baronne de Nivert... Tu y as mis le temps, petite Julienne, — plus d'une semaine!... Mais pourtant, c'est fait... On ne résiste pas au lit rocaille...

Ainsi me parle le grand lit, tombeau des ignorances de ces quatre jeunes femmes diversement vêtues et poudrées, dont les portraits minaudent au mur; — tombeau de mon ignorance aussi. Et je ne lui en veux pas. Je sais maintenant que c'est un ami.

Fixons l'histoire de la mémorable semaine.

Jusqu'à mon arrivée à Croix-de-Nivert, tout se succéda à peu près dans l'ordre et dans la forme prévus. Pleurs de mes vieux, embrassements frénétiques, crise de nerfs de la femme de chambre (pourquoi m'aime-t-on comme ça?), — enfin, bon départ. Le baron avait retenu un coupé au chemin de fer, pour nos trente-cinq minutes de voyage. J'avais peur qu'une fois le train en marche, il ne se mît à me baiser les joues ou la bouche, à me tripoter d'une façon quelconque; dans l'état de nerfs où j'étais, cela eût fini tragiquement. Il s'en garda. Il effleura seulement le bout de mon gant; il dit : « Je suis très heureux et très glorieux, ma chère baronne, d'être votre mari... » Et ce fut tout. Il s'assit en face de

moi, ne bougea plus, ne parla plus. Quelles admirables vertus, le silence, l'immobilité! Les femmes appartiennent, il me semble, à ceux qui savent en user à propos. Pour moi, à cette minute où mes nerfs étaient tendus en chanterelle, si j'avais eu devant les yeux un agité ou un inquiet, je le prenais en grippe, il me semble, pour toute la vie.

Quand nous arrivâmes à Vaucresson, j'étais plus calme, déjà. Deux voitures nous attendaient, un coupé et un buggy. Sans tirer vanité de cette attention prévoyante, le baron me dit :

— Nous avons une vingtaine de minutes d'ici à Croix, et le chemin est agréable. Si vous ne craignez pas ce joli temps un peu froid, nous prendrons le buggy. Je sais que vous aimez à conduire...

C'est vrai, j'adore ça ! mais c'est une passion malheureuse ; je conduis fort mal. Je pris néanmoins fièrement les rênes, rassurée par le voisinage de mon mari, qui est un cocher émérite. Du reste, le cheval était soigneusement mis en main ; il eût trotté tout seul, certes, et mes efforts consciencieux durent seulement gêner un peu sa bonne volonté. N'importe ! quand nous atteignîmes le château, l'air vif, l'effort physique avaient complètement maté mes nerfs. J'étais presque gaie. « Dire que cette grande maison historique est à moi, » pensai-je, parcourant des yeux les longues fenêtres à croisillons ! Il était près de quatre heures. Le soleil agonisait, tout rose ; sous ses reflets, les fenêtres croisillonnées souriaient, d'un sourire fané de vieilles choses nobles.

— Je vais vous mener jusqu'à *votre* chambre, dit le baron... vous y trouverez les malles que votre mère a expédiées ce matin.

Je ne me souviens plus de ce que je répondis. Un mot m'avait frappée et surprise : « Votre chambre. » J'allais donc avoir une chambre à moi, à moi toute seule, comme rue de Ponthieu ? Cela renversait toutes mes idées sur le mariage.

— J'ai mal entendu, pensai-je. Il a dû dire : « Notre chambre ».

« Notre » ou « votre », — la chambre où je fus conduite était bien la chambre des noces, — la chambre au lit rocaille... Mon mari m'y laissa en compagnie des quatre baronnes de Nivert pendues aux murailles, après m'avoir indiqué la sonnette des domestiques. Mais quand je fus seule, je n'eus aucune envie d'appeler personne. Moi qui ne suis pas d'une piété excessive, je m'agenouillai près du fameux lit, bien humblement, et je tins au bon Dieu à peu près ce petit discours :

« Mon Dieu, nous sommes un peu en froid depuis nombre d'années, vous et moi. Je ne suis pas une pratiquante très active; je n'exerce pas des masses de bonnes œuvres; je ne combats pas mes défauts avec une bien robuste énergie... Je sais tout cela! et je m'en accuse. Mais, au fond, mon Dieu! je ne suis pas mauvaise; je n'ai jamais formé délibérément le propos de vous déplaire; j'ai, pour l'avenir, les meilleures intentions: je veux être une honnête épouse, une bonne mère, tout ce qui vous plaît, dit-on. Ne me rendez pas la tâche trop difficile; faites que j'aime mon mari, absolument comme on doit aimer un mari; faites que je ne pense jamais à Maurice. »

Car il n'y avait pas à dire, Maurice ne désertait pas tout à fait ma pensée. Je ne pouvais m'empêcher de songer qu'avec lui la chambre Louis XV m'eût paru tout à fait habitable. Il est vrai que Maurice n'aurait pas eu de chambre Louis XV à m'offrir.

... Ma prière et ma toilette étaient achevées, quand on vint me prévenir que le baron se tenait à ma disposition, dans la bibliothèque — juste à côté. J'allai l'y rejoindre. C'est une pièce de dimensions moyennes, entièrement tapissée de rayons chargés de volumes. Un bon feu flambait dans la cheminée; je vis que près de ce feu une table était dressée.

— Je fais servir ici, me dit mon mari, parce que la salle à manger est vraiment trop grande pour un dîner en tête à tête... Mais comme vous êtes jolie...

Il m'enveloppait de ce regard connaisseur dont il détaille les femmes et les toilettes. Le fait est que j'étais fort bien, tout à fait « jeune femme », en robe de faille fraise très foncée, corsage à grosses manches de velours pareil, avec empiècement prenant à la taille, en forme de corolle ouverte irrégulièrement, le dedans de la corolle en velours bordé de fourrure très étroite.

Jusqu'au dîner, nous causâmes chiffons; il atteignit aussi pour moi quelques livres dont les reliures me séduisaient: en les feuilletant d'un doigt distrait, j'entrevis des estampes bien inconvenantes. M. de Nivert perçut un peu de rougeur sur mes joues.

— Bah! ma chère Julienne, fit-il... vous pouvez tout voir et tout lire, maintenant. N'êtes-vous pas mariée?...

Notre dîner fut gai. Je ne sais quoi de rassurant, d'amical épandu sur les choses, autour de moi, m'empêchait de trop songer au passé, à la maison de la rue de Ponthieu, à mes chers vieux... Le baron, vers la fin du repas, s'était rapproché de moi et, tout en

me contant d'amusante façon l'histoire des quatre baronnes qui décoraient ma chambre, — jouait avec mes mains. Il est amoureux de mes mains. C'est vrai qu'elles sont bien jolies; toutes petites, l'air pourtant d'être longues, avec des doigts ronds retroussés au bout, et si blanches, si blanches ! des amours de mains... Il mit un baiser sur chacun des petits retroussis de doigts. Ce fut la seule caresse qu'il se permît.

Dix heures sonnaient quand il me dit :

— Je ne veux pas abuser de votre chère présence, mon amie. Vous êtes certainement fatiguée. Je vais vous rendre votre liberté. Rien ne manque, n'est-ce pas, dans *votre* chambre ?

Cette fois j'avais bien entendu, il avait dit : « Votre chambre. » S'il m'était demeuré un doute, il eût été dissipé quelques instants après ; sur le seuil de MA chambre, M. de Nivert me baisait la main en disant :

— Je vous laisse, ma chère aimée. Reposez-vous bien. Moi, l'on va me dresser un lit ici — dans la bibliothèque. C'est ma chambre de prédilection quand j'habite Croix... Une simple porte nous sépare donc ; rappelez-vous cela si vous aviez besoin de quoi que ce fût.

Et voilà...

Je me suis trouvée toute seule dans l'immense pièce... Le lit rocaille, largement ouvert, et si vaste, si vaste, avait l'air de se moquer de moi, et il me semblait que les quatre baronnes me regardaient narquoisement.

J'ai vite renvoyé la femme de chambre qui venait prendre mes ordres. Toute seule je me suis dévêtue et couchée... Mais bien vite je me suis relevée, j'ai rallumé mon bougeoir ; j'avais oublié de fermer le verrou entre la chambre et la bibliothèque.

Au moment de le pousser, j'hésitais.

« Ce n'est vraiment pas bien, pensais-je... Mon mari m'a fait entendre qu'il ne franchirait pas cette porte... La lui barrer est un manque de confiance... »

Puis je réfléchis que jamais je ne dormirais avec cette porte à la merci de mon voisin.

Je prêtai l'oreille un instant... Rien ne bougeait dans la bibliothèque.

Tout doucement, tout doucement, je poussai le verrou.

. . . . . .

Me voilà recouchée, et cette fois bien tranquille.

Il dort... du moins je le suppose; aucun bruit de pas ne m'arrive de la pièce voisine. Il dort, et tout le château de Croix dort avec lui; même le silence absolu m'effraie un peu, troublé de temps en temps par des craquements de boiseries. Moi, je n'ai point envie de m'endormir. Une très légère fièvre a dissipé la fatigue de ma journée. Éveillée comme une souris, je réfléchis.

« Voilà donc, me dis-je, ce qu'on appelle une nuit de noces. Être couchée seule dans un lit Louis XV où une famille s'ébattrait à l'aise, savoir qu'un monsieur d'une quarantaine d'années sommeille dans la pièce voisine : le lendemain d'une pareille nuit, on est une femme... Une femme, allons donc!... Je ne suis pas assez naïve pour le croire. Je sais bien que mon cas est exceptionnel; qu'à l'ordinaire, l'époux et l'épouse ne passent pas cette première nuit avec une muraille entre eux. Mon mari me traite exceptionnellement : c'est flatteur à coup sûr; c'est agréable aussi, — car à tout prendre j'aime mieux en ce moment être seule dans le lit rocaille. Et pourtant, au fond, tout au fond de mon cœur, je suis forcée de découvrir un peu de dépit et d'inquiétude.

« Oui, j'ai un peu de dépit. J'aime assez le repos, mais je n'ai jamais voulu l'acheter au prix de l'indifférence. Si j'avais vécu au temps des pirates, si l'on m'avait emmenée chez les Turcs et exposée au marché d'esclaves, il m'eût déplu d'être laissée pour compte à mon vendeur, — encore que le sérail ne me tentât guère... Le baron, lui, ne m'a pas laissée pour compte à mes parents; il m'a épousée : mais la passion que je lui inspire n'est pas très ardente, puisqu'il se prive si paisiblement de ses droits. Par délicatesse, par extrême courtoisie, parbleu, je le sais bien... Il a voulu ménager ma fatigue, mon émotion. C'est égal. Je l'aurais préféré moins maître de soi.

« Et puis, voilà : j'ai une idée, j'ai une peur absurde qui s'est emparée de moi tout à l'heure et qui ne me lâche plus. Elle est bien confuse, mon idée, et ma peur bien indécise : jamais je ne déplorai tant mon ignorance technique en matière d'amour. Je sais pourtant qu'il est un âge où, nous autres femmes, nous sommes moins... femmes que quand nous avons vingt ans, un âge où l'on retourne, en quelque sorte, à la puérilité tranquille d'autrefois. N'en serait-il pas de même pour l'autre sexe?... Grand Dieu! si la date fatale, pour *eux*, était quarante ans!... Si mon mari avait déjà passé son retour d'âge!...

« Mais non. Le baron de Nivert (Pépita, qui s'en est enquise,

m'a renseignée là-dessus), — le baron, avant son mariage, possédait une solide réputation de viveur. Mes vieux, d'ailleurs, m'auraient-ils mariée à un monsieur hors d'usage?

« N'importe, ce n'est pas gai... Tiens! voilà que je pleure... »

Je me suis endormie dans mes larmes et j'ai rêvé des choses extravagantes, mêlant mon présent avec les histoires contées en dînant, par le baron, sur les quatre baronnes de Nivert qui décorent ma chambre... Je ne les voyais plus, les quatre baronnes, comme de vagues et minaudants portraits solidement attachés aux murailles ; elles avaient quitté leur cadre et venaient, en chair et en os, parader autour de mon lit.

— Bonjour, petite Julienne, disait la plus ancienne de ces dames, à juger ses atours. Je suis bien aise de trouver occupé une fois de plus le grand lit que j'étrennai, voilà tantôt un siècle et demi... Le baron qui m'y aida était, la veille, un des plus joyeux compagnons du Régent : je ne songeai guère à le lui reproche, ma chère, tant il m'enseigna de jolies choses apprises en cette compagnie...

— Moi, petite Julienne, disait à son tour l'autre dame poudrée, vêtue de soie rayée à fleurettes, toute ma vie d'épouse a tenu dans cette chambre et — je rougis pudiquement de l'avouer — dans ce lit. Oui, mignonne... Trois nuits de vingt-quatre heures chaque, et ce fut tout. Je portai, la quatrième, ma gentille tête un peu lasse sur l'oreiller de la Nation, — avec le couperet pour baldaquin.

Mais les deux dernières baronnes, celle que drapait une sorte de longue chemise retenue juste au-dessous des seins, et celle qui portait une crinoline, vinrent curieusement me regarder sous le nez :

— Comment! dirent-elles... elle est seule dans notre lit, la jolie rousse? Où est donc votre baron, baronne? Les nôtres n'avaient point coutume de dormir dans la bibliothèque...

Et elles me faisaient des grimaces, et, se tenant par la main, elles dansaient des rondes folles autour de mon lit en criant : « Hou! hou! où est donc votre baron, baronne?... Hou! la jolie rousse! Ne fait il pas froid en cette saison, toute seule au lit, la mariée?... »

Je me réveillai vers huit heures du matin, assez maussade, mais tout de même reposée. On alluma un grand feu dans ma cheminée. Tout en m'aidant à m'habiller, ma nouvelle femme de chambre me

demandait des nouvelles de ma nuit. Il me semblait que chacune de ses questions cachait une ironie. Je me tenais pour ne point la battre.

Le baron m'avait informée qu'il se gardait à ma disposition. Il me plut de lui en tenir rigueur : je ne descendis que pour le déjeuner, servi, cette fois, dans la salle à manger. Mon mari me baisa la main avec une lenteur voulue; je résistais un peu... Mais, en dépliant ma serviette, je fis tomber un écrin : il contenait une admirable épingle de chapeau sertie de saphirs et de diamants. J'avoue que la gaieté me revint. Le déjeuner fut amusant (mon mari a vraiment beaucoup d'esprit) et charmante la journée, avec sa promenade en voiture obligatoire, moi conduisant. Soirée pareille à la veille... dîner en tête à tête dans la bibliothèque, avec un baron d'un galant... d'un galant qui commençait à devenir inconvenant... Je me défendais de mon mieux; et déjà (sommes-nous bizarres!) les appréhensions de la nuit à deux me reprenaient! Bien vaines, hélas!... Vers onze heures, M. de Nivert me quitta comme la veille, au seuil de la chambre Louis XV, en me souhaitant le plus poli et le plus... discret des bonsoirs.

Et ce fut ainsi — qui le croirait? — le lendemain et le lendemain encore, et toute la semaine. Maintenant qu'elle est achevée, cette grande semaine, je la considère avec indulgence, je ne lui en veux pas!... Les journées furent bonnes, certes. D'abord, chaque matin, à déjeuner, un bijou nouveau sous ma serviette... L'après-midi, leçon de guides par mon mari, temps superbe, air piquant, joli soleil... Retour vers cinq heures à Croix-de Nivert. Longue station, à deux, soit dans la bibliothèque, soit dans ma chambre... Très énervants, ces tête-à-tête; mais je puis bien confesser que je ne m'y ennuyais pas. Le baron a une telle façon de glisser d'une inconvenance à une autre, par intervalles insensibles, qu'on se trouve toute surprise, aux moments lucides, de ce qu'on a osé et laissé oser.

Oui, tout cela allait fort bien ; mais si je me couchais, chaque soir, un peu plus instruite que la veille à conduire un cheval et à bien d'autres choses, je ne me couchais pas moins « mademoiselle », et les nuits me devenaient de plus en plus lentes et lourdes. J'avais mal aux nerfs, je dormais peu ; j'aurais souhaité quelqu'un près de moi, pour me veiller comme un malade. Quelqu'un ? Mon mari, tout simplement... Que faisait-il, ce niais ou ce méchant, dans sa bibliothèque?... Ne savait-il pas, après toutes les complai-

sances qu'il m'avait déjà arrachées, que je le recevrais volontiers ? Ah ! oui, volontiers... Il y avait belle lurette que je ne poussais plus le verrou !

J'essayai, certaines fois, de faire du bruit avec les meubles ; je marchai dans ma chambre au milieu de la nuit ; je préparai avec un fracas affecté des verres d'eau sucrée, — espérant lui donner l'alarme, espérant entendre un appel inquiet : « Julienne ! » de l'autre côté de la cloison... Il s'en souciait bien ! Il dormait sans doute, le misérable... et j'allais me recoucher, de guerre lasse, les pieds tout froids...

Enfin, la nuit dernière, j'ignore quel songe j'avais fait mais je me réveillai brusquement, en pleine obscurité ; et je fus, saisie d'une peur folle, comme un enfant que sa bonne a laissé seul... Peur de quoi ? Je ne sais... de ce grand lit, de cette grande chambre, de cette grande maison vide... Peur aussi du mystère de ma vie présente, sans parents, sans mari près de moi... Il me fallait entendre une parole humaine, sentir des bras fidèles m'enlacer et me protéger. Le besoin m'en devint si pressant que je me levai, et, sans trop me rendre compte de ce que je voulais, de ce que je faisais, je m'approchai à tâtons de la porte de la bibliothèque et je murmurai le nom de mon mari :

— Jean !

Il ne dormait donc pas ? Il écoutait donc ? Il attendait donc ?

L'instant d'après, j'étais dans ses bras.

. . . . . .

... Très tard, dans la nuit, je dis au baron :

— Jean, faites-moi le plaisir, je vous prie, d'allumer la lampe.

Il se prit à rire.

— Comment ! dit-il... C'est vous qui voulez ?...

— Oui, répliquai-je. Simplement pour montrer aux quatre baronnes, lesquelles se moquèrent de moi toute la semaine, que je n'ai rien à leur envier.

X

DEMI-BONHEUR

Janvier 18...

Si je n'avais pas de mémoire et si je n'avais pas d'imagination, je serais tout à fait heureuse.

Que me manque-t-il ? Mon mari est spirituel, généreux, élégant

— et il m'aime... J'ai constaté que, suivant les pronostics de Pépita, ce mari est un excellent amant. Même, grâce à lui, je me suis découvert un petit tempérament amoureux que certes je ne soupçonnais pas en la jeune fille calme que je fus. Ma vie, autant que c'est désirable, est ouatée de confortable et pailletée de luxe. Cœur, sens, esprit, amour-propre, tout semble donc satisfait... Et cependant, je ne suis pas tout à fait heureuse. Le baron, malgré que je le nie, s'en aperçoit bien, et je crois qu'il s'en chagrine... Hélas ! il n'y peut rien.

Ce qui me tourmente est une si bizarre inquiétude, de nuance si fugitive, si inexprimable, que je n'essaierais pas de la définir à une autre qu'à moi-même; et, même pour moi, je ne suis pas sûre de savoir l'analyser.

Essayons pourtant.

Je souffre d'être heureuse avec un homme qui n'a pas été choisi librement par mon cœur, et j'en veux à ce cœur de ne pas aimer par-dessus tout l'homme qui me rend heureuse... Ce n'est pas clair? Non... je le sens bien. Soyons plus précise. Depuis que le mariage est devenu pour moi une réalité, depuis que j'expérimente ses devoirs et ses joies, j'entends — aux meilleures minutes — une voix qui me dit :

« Si pourtant c'était Maurice, ton mari ? Si, au lieu d'un homme de quarante-cinq ans, bien conservé, certes, et qui passe pour brillant, c'était vraiment un jeune homme — et le seul jeune homme à qui, dans ta vie, tu aies pensé un peu tendrement ?... Voilà que ton corps infidèle est tout agité des caresses de celui-ci. Pense à la félicité que tu aurais goûtée dans les bras de l'autre ! »

Il me semble que quelque chose de ma vie est manqué irréparablement, — quelque chose de sans prix et que je ne connaîtrai jamais : être aimée par l'homme que j'aimerais le plus. Je ne reproche point à mon pauvre cher baron, qui n'en peut mais, de n'être pas celui-là. Mais je me reproche, à moi, très amèrement, l'infidélité de ma pensée.

Mon mari, qui n'est pas facile à abuser, perçoit bien mon tourment léger ; mais comment en devinerait-il le secret ? Ce qui me trouble est un rêve, moins qu'un rêve. Quand même il saurait, heure par heure, tout mon passé, il n'y rencontrerait pas un souvenir dont il pût être jaloux légitimement.

Il n'est pas jaloux. Seulement, il est attristé ; et je crois qu'il souffre ; car cet ancien viveur est un sentimental.

Les hommes, en vérité, valent mieux que nous. En voilà un qui a dépensé sa vie, plus de vingt années durant, à faire les gestes d'aimer auprès d'un tas de femmes, — mondaines ou cocottes, sincères ou rouées; — il a connu l'amour-passion et l'amour-débauche, il s'est brûlé ou sali parmi cent aventures; et, à travers tout cela, pour la jeune fille qu'il vient d'épouser, pour cette Julienne rousse que je suis, il garde je ne sais par quel miracle un cœur tendre, dévoué, sensible à l'excès, — un cœur de collégien amoureux... Que de fois j'ai surpris, quand il me regarde et ne se croit pas regardé, l'humidité, dans ses yeux, de larmes qu'il ne veut pas laisser couler! Avant-hier, obligé de passer l'après-midi à Paris pour préparer notre installation, dont il s'occupe seul, il n'a pas su se tenir de m'envoyer une dépêche longue comme une lettre, et pleine de folles et jolies choses à écrire en rhétorique!...

Pourquoi m'aime-t-il ainsi? Ce n'est pas seulement parce que je suis jolie : il ne manque pas à Paris de demoiselles plus jolies que moi, lesquelles n'auraient pas mieux demandé que d'être les maîtresses du baron de Nivert, pour des motifs comparables à ceux qui me l'ont fait accepter comme époux... Ce qu'il aime en moi, je le sens bien, c'est que je suis sa femme, c'est-à-dire quelque chose d'uniquement adorable entre les femmes qu'il aima, quelque chose qui continue près de lui le rôle de gardienne du foyer qu'y remplissait sa mère, quelque chose de saint par la pensée des enfants acceptés et désirés... Oui, toutes ces graves méditations sont au fond des yeux humides arrêtés sur moi... Combien de jeunes épousées ont des rêves aussi généreux? Nous épousons pour un nom, pour de la fortune, pour de la liberté, simplement...

Les hommes valent mieux que nous. Ou, du moins, ils accomplissent dans le mariage un acte plus sérieux, plus noble que nous.

Autre remarque faite depuis mon mariage, — et celle-ci, sur moi. Je suis devenue, en trois semaines, incroyablement impure.

Tout l'échafaudage de pudeur que m'avaient édifié, pendant les années d'enfance, et les discours de ma mère, et les exhortations de mes confesseurs, et, mon Dieu! les convenances mondaines, tout cela s'est écroulé en moins d'un mois. Il y a un homme au monde pour qui je n'ai plus la moindre pudeur; aucun frôlement, aucun regard de lui ne me gêne. Bien plus, j'ai — vis-à-vis de lui seulement, bien entendu — le goût des entretiens libertins...

Il est vrai que cet homme est mon mari, et que, par conséquent,

la Religion et la Loi s'accordent à encourager mes troubles instincts. Je ne puis cependant m'empêcher de réfléchir qu'elle fut bien fragile, la pauvre pudeur si vite abolie; et je tremble en songeant aux périls qu'elle aurait courus, si quelqu'un, du temps que j'étais jeune fille, l'avait un peu sérieusement attaquée! Ah! combien les hommes entreprenants doivent avoir d'avantages sur nous! Et combien, sans doute, les autres laissent échapper d'occasions!

Cette constatation de mon immodestie foncière me suggère des jugements terriblement sceptiques sur ce qu'on est convenu d'appeler, dans le monde, la pudeur et la vertu des femmes.

La vertu officielle des femmes consiste, en somme, à ne pas laisser un monsieur pénétrer dans leur lit. Leur pudeur officielle consiste à rougir vivement si le même monsieur aperçoit leur genou ou leur sein, s'il leur murmure un propos galant un peu précis, s'il touche leur taille ou quelque chose d'approchant.

Moi, j'ai laissé un monsieur, parfaitement inconnu de moi l'an passé, entrer cette année dans mon lit : en disant que je l'y ai introduit, on ne me calomnierait même pas. Depuis l'heure notable où cela s'est accompli, le monsieur en question me voit jambes nues, bras nus, etc., quand il lui plait, et je n'en souffre point. J'aime qu'il me tienne des propos d'une certaine nature, je les provoque s'il se tait; j'ai découvert certaines mines, certaines attitudes, certaines façons de le regarder, qui l'amènent insensiblement — et, je crois, malgré ses résolutions un peu naïves de « respecter sa femme » — à converser avec moi comme conversent entre elles les petites filles vicieuses.

Voilà ce que je fais quotidiennement. Si le baron de Nivert n'était pas mon mari, je serais, moi, paraît-il, une simple courtisane. Mais c'est mon mari, et donc je suis, avec les mêmes instincts, les mêmes paroles, les mêmes gestes, une très honnête femme.

A ce joli jeu, mon éducation s'est vite accomplie. J'ai appris ou deviné, je crois, tout ce que l'humanité a découvert d'usage à ses cinq pauvres sens; j'ai meublé mon esprit d'un tas d'anecdotes inconvenantes, adroitement arrachées au baron : il aime à me voir les yeux singuliers que me donnent, paraît-il, les mauvaises pensées. Maintenant, dès que nous sommes seuls, nous ne parlons presque plus d'autre chose! Et moi, j'y pense presque constamment.

Toutes les nouvelles mariées sont-elles ainsi?

... Il me semble qu'avec un mari plus jeune, j'aurais connu un amour plus chaste. Avec Maurice?... car il me hante toujours, le cher fantôme.

XI

LE FANTÔME

Février 18..

C'est drôle, comme le temps court plus vite pour moi depuis que je suis madame... Près de deux mois! — et il me semble que mon mariage, c'était hier. Toute ma vie va-t-elle fuir maintenant, si preste, telle un peu d'eau vive entre les doigts?...

Je suis madame depuis deux mois pour le maire et pour le bon Dieu; mais depuis une quinzaine seulement j'ai pris mon rôle au sérieux. A la campagne, en ce cher Croix-de-Nivert où la petite Julienne, innocente, se déniaisa tout à fait, elle fut moins la femme de son mari que sa maîtresse... L'adorable temps de rougeurs, de violences, de résistances, de remords, presque!... Est-ce qu'il revient, dans la vie des époux? Ne fût-ce qu'une fois l'an, comme les saisons. — Oh! qu'il revienne!

Me voici maintenant à Paris, chez moi, chez nous. Chez nous, c'est un hôtel bien moderne, bien confortable, horriblement cher de loyer et d'entretien, — tout près du Trocadéro : rue Galiera. Tout y a été installé par les soins de mon mari, qui met son petit amour-propre à me faire vivre en pleine féerie. Nous n'y restons que le temps de mettre en ordre mes toilettes pour le Midi; avant la fin de la semaine, nous serons à Cannes. Mais j'ai voulu, tout de même, recevoir quelques amis dans l'intimité : de vieux amis de « mes vieux » bien assommants et bien aimés, — et ma petite Pépita, dont je ne puis décidément me passer.

Pépita, naturellement, m'a criblée de questions. Il eût fallu conter par le menu tous les incidents de ma quinzaine de noces. Vrai, je n'osais pas... Pour ne pas avoir l'air cachottière et niaise, j'ai inventé, j'ai fait de fausses confidences. Et je pense que pour toute épouse il y a ainsi un domaine secret réservé au mari, où n'entrera jamais personne, — ni l'amie intime, ni l'amant.

L'amant!... Je suis à peine mariée, et déjà je pense à cet hôte possible, en mon ménage. Pourtant je n'ai aucune envie de tromper M. de Nivert, et je souhaite de tout mon cœur, et je demande instamment à la Providence de rester toujours la simple honnête femme que je suis. Mais tout le monde, autour de nous autres jeunes époux, parle trop de l'amant, comme d'un acolyte inévitable et accepté...

Et cette hantise de l'amant est telle que, je crois, nous nous exagérons le péril, avant, quitte à réduire les remords, après. Dirai-je ma plus pressante préoccupation de ces derniers jours, presque une angoisse? Ce fut le retour, annoncé tout prochain, de mon flirt de Dinard, le petit Maurice, maintenant le lieutenant Maurice du Bruel, décoré, ordre du jour deux fois au Tonkin, et, pensais-je bien, toujours amoureux de la jolie rousse qui faisait palpiter jadis son cœur de bachelier!... Oui, ce fantôme me fit peur, à m'ôter le sommeil durant des nuits... Nous éprouvons en face de tout candidat à nos mains gauches, l'émoi de nos mères quand on leur présentait un légitime prétendant.

Eh bien, il est revenu, Maurice du Bruel, le souvenir troublant, le tendre Croquemitaine dont s'effarait mon cœur. Quand, avant-hier le valet de chambre m'a fait passer sa carte, en me disant que « ce monsieur était au petit salon », je mentirais si je disais que je n'ai pas défailli. Il m'a fallu cinq bonnes minutes pour ramasser le courage de descendre. Oui, vraiment, en ce court espace, je me suis sentie vaincue... J'ai décidé dans mon cœur la capitulation. J'ai appartenu au fantôme.

Ce petit adultère mental accompli, je suis descendue au salon; une effervescence assez criminelle, la joie de pressentir qu'on allait me dire des mots d'amour, tenter des actes interdits, avait succédé à l'épuisante émotion de tout à l'heure.

J'ouvris la porte avec une hâte de timide... Et je LE vis.

Je le vis, ce seul souvenir tendre de ma vie de jeune fille, l'espoir un peu pervers réservé dans mes rêves à l'illégitime amour, si l'amour légitime me manquait de parole.

Je le vis... et tout de suite, vite comme ces papiers d'artifice qui, approchés d'une lampe, donnent une brève flamme rouge qui les consume sans laisser de trace, — tout de suite le souvenir tendre se dessécha, le fantôme s'évanouit; tout de suite j'eus la certitude que *jamais*, *jamais*, je ne risquerais de devenir la maîtresse de l'homme que j'avais devant les yeux.

— ... Madame... vous allez bien?... Madame votre mère, à qui j'ai présenté mes hommages à mon retour du Tonkin, m'a assuré que je pouvais venir... me présenter... venir vous voir.

Évidemment, la phrase avait été préparée longtemps à l'avance, récitée ensuite comme une théorie... Mais sous mon regard qui le dévisageait, le pauvre garçon perdait le fil... Je sentais qu'il était cruel, ce regard de curiosité désenchantée, et je ne pouvais le détacher de lui. Combien changé, mon petit Maurice!... L'officier pauvre, mal nippé en civil, à moitié chauvi par le soleil des colonies, gêné par cinq années hors du monde, voilà ce que le temps avait fait du gracieux petit Vaugirard qui m'aima si gentiment, — toute une saison de Dinard!... Certes, je me gourmandais moi-même. « Toute cette déchéance apparente, me disais-je, est en somme glorieuse. C'est beau d'être un officier pauvre, quand on est en même temps un officier héroïque. Et c'est un héros, Maurice du Bruel... » Mais le cœur ne se prend pas à des raisonnements. Oui, j'admirais le héros, parbleu!... Mais en même temps j'étais bien aise que l'héroïsme eût si fort changé son extérieur, de façon à me rendre facile, à moi, l'héroïsme de la vertu.

Toute mon assurance reconquise, je conversai paisiblement avec le fantôme. Pauvre fantôme, c'est lui qui cherchait ses phrases, et dont les yeux se dérobaient. Il se fût trouvé autrement à l'aise en face de cinquante Pavillons-Noirs que de cette jolie rousse, son ancien flirt!

Est-ce à dire qu'il fût encore amoureux de moi? Sincèrement, je ne le crois pas. J'étais trop loin de lui, à présent; il le sentait. Je lui faisais l'effet d'une étoile d'Opéra au potache qui la lorgne du parterre. La conversation si attendue, si redoutée par moi, — peut-être par lui, — a roulé sur les plus plates généralités, sur la température, sur les voyages, sur le mal de mer, et finalement sur la nouvelle loi militaire!

Au bout d'une demi-heure de ces doux entretiens, Maurice a pris congé. La poignée de main que nous échangeâmes sur le seuil du salon disait : « C'est entendu, nous ne sommes décidément plus rien l'un pour l'autre... Adieu, fantôme!... »

Le soir, comme je mettais mes bijoux pour dîner, mon mari s'est fait annoncer dans ma chambre. Je l'ai reçu; il m'apportait un délicieux éventail Empire ayant servi naguère, paraît-il, à masquer des rougeurs princières.

— Mon ami, lui dis-je, tandis que vous vous occupiez si gentiment de moi, savez-vous que j'ai failli vous tromper?

Il a souri :

— Bien vrai? Contez-moi ça.

Et, ma foi, assise sur ses genoux, lui tendant mes yeux ou ma joue aux passages difficiles, je lui ai tout conté... le flirt de Dinard... les rêvasseries de ces derniers mois... la peur du fantôme... le fantôme.

Le visage du baron s'était un peu assombri au commencement de l'aveu; mais il m'a vue si sincèrement disposée à me blaguer moi-même, qu'il a fini par s'égayer; à la fin de l'histoire, il riait franchement.

— Alors, c'est fini? m'a-t-il dit en me regardant au fond des yeux, — bien fini?

— Bien fini! ai-je répondu. Je vous ai trompé avec un fantôme. Mais le fantôme, depuis, s'est évanoui. Me pardonnez-vous?

Mon mari m'a longuement baisée sur ma bouche close.

— C'est pardonné, m'a-t-il dit. Comme disaient nos pères : J'aime mieux avoir été... cela... en herbe qu'en gerbe.

(A suivre). Marcel Prévost.

LE PARC

Quand nous pénétrions dans ce parc enchanté,
Les arbres saluaient à grands gestes de branches,
Et la nature en fleur nous offrait tout l'été
Dans la blancheur des lis et l'azur des pervenches.

Ouverts en éventail au milieu des bassins,
Les jets d'eau s'élançaient dans l'air comme des palmes
Pour retomber épars en perles sur les seins
Des marbres égayant d'un rire leurs yeux calmes.

Une brise amoureuse agitait les roseaux
Balançant les chansons qu'en leurs ardentes luttes
Mélodieusement gazouillaient les oiseaux,
Joyeux comme l'aurore et doux comme des flûtes.

Dans la poussière blonde éclaboussant le ciel
Saillissait des taillis le bond fauve des biches ;
Autour des ruches d'or soucieuses du miel,
Les abeilles ròdaient par les floraisons riches.

Quand nous pénétrions dans ce parc enchanté,
Quel accueil rayonnait des êtres et des choses !
Harmonie et parfums que l'hospitalité
Soufflait aux rossignols et distillait des roses !

Mais aujourd'hui ! — Pourquoi le temps est-il si court
Où l'amour ineffable élargit l'âme humaine ?
Oh ! qu'implacablement l'heure inquiète court,
Arrachant de nos cœurs le bonheur qu'elle emmène !

Que ce parc était bleu ! — que l'argent des jets d'eau
Egrenait de joyaux sur les tapis de mousse !
Les arbres de leur discret rideau
Les faciles massifs où tu me fus si douce.

Mais, hélas ! aujourd'hui de cruels bûcherons
Frappent les bois saignants à grands coups de cognée ;
On ne voit plus jaillir des bassins clairs et ronds
L'onde dont la pelouse était toute baignée.

Les roseaux assombris, couchés languissamment,
Ouvrent en vain les bras pour accueillir la brise
Qui naguère berçait votre gazouillement,
O chanteurs disparus, et dont la terre grise

D'un suaire muet a recouvert les os,
Les rosiers sont tout noirs, en veuvage des roses,
Urnes pleines d'odeurs, ô concerts des oiseaux,
Que reste-t-il de vous, grâce heureuse des choses ?

On n'entend plus craquer les halliers sous les bonds
De la biche cachée, et, tristes, les statues
Ont éteint toute flamme en leurs yeux moribonds.
Les abeilles autour des ruches se sont tues.

Rien, sinon le regret, ne demeure en ce lieu.
Le bonheur ne veut plus de nous. C'est bien. Qu'il passe !
Va : nous le rejoindrons, un jour, au sein de Dieu...
Un espoir immortel resplendit par l'espace !

Maurice Olivaint.

L'AMI D'ENFANCE [1]

(Suite et fin)

Un soir, à bord du yacht... la lune était si pâle, elle aussi défaillante... elle glaçait les flots de ses regards d'argent ; laissant ses invités à leur gaieté coutumière, Saint-Jean se réfugiait à l'extrême avant du bateau, tourné vers l'infini des vagues successives. Il s'assit sur un banc et se laissa bercer ; il songa que, bientôt, il s'en irait plus loin que ces brumes lointaines, derrière cet horizon, vers l'au-delà sans fin. Il lui semblait que le voyage était déjà commencé, qu'il était parti pour ne plus revenir, et qu'un néant très doux l'enveloppait peu à peu. Il ferma les yeux, dix minutes passèrent ; quand il les ouvrit, Simone était devant lui, penchée vers lui, question vivante. En silence, ils se contemplèrent ; dans ce ambiance d'argent du fond de ciel, du fond de mer, la tête de Saint-Jean semblait d'argent aussi : barbe d'argent, cheveux d'argent, contrastés de sourcils noirs sur des yeux restés jeunes... Alors elle le ugeait plus beau qu'aucun homme en ce monde, tant il était d'accord avec les splendeurs environnantes, mais fugitif déjà comme les nuées furtives. Il lui prit la main et prononça, de sa voix la plus grave :

— Simone, aux heures futures que je ne connaîtrai pas, chaque fois que tu verras un ciel pareil, une nuit semblable sur une mer aussi belle, je veux que tu te souviennes... tu te souviendras !

A l'arrière du yacht, une chanson nerveuse, montant dans le silence, rompit leur recueillement. Mais elle avait compris.

Voyageur à la veille du départ, Saint-Jean inscrivait, gravait son chiffre sur l'écorce des arbres rencontrés en chemin.

Il disparaissait, soit ! mais n'entendait pas disparaître sans rien laisser de lui.

Un midi bleu, des fleurs, des femmes aux robes éclatantes ; c'est

(1) Voir les numéros de *la Lecture* depuis le 26 mai.

sur la terrasse de la villa des Flots; la table du déjeuner est longue, sous une tente bleue, coupée d'écarlate.

C'est la fin du repas ; il y a des pâleurs d'ivresse sous les yeux; les cœurs masculins sont flamboyants d'énergie, de courage, d'amour victorieux ; les âmes audacieuses s'estiment immortelles, d'essence divine : l'héroïsme est dans l'air ; les plus hauts faits sont jugés simplement naturels... Quoi donc est impossible ? que ne ferait-on pas ? On a royalement bu. Les femmes, plus discrètes ont des propensions à devenir idoles, à être très aimées dans beaucoup de silence, avec un délicieux consentement. Saint-Jean regarde Simone qui est en face de lui, fait un signe, lève son verre et lui murmure au travers de la table :

— Aux heures futures, aux gais repas, Simone, tu te souviendras !

Elle l'imite, lève son verre et boit, obéissante: elle boit à la mort mais aussi à l'éternelle présence de ceux qui n'y sont plus.

Et d'autres fois, à des moments intenses, devant des incidences qui se doivent renouveler plus tard, la voix de Saint-Jean avertit cette femme, qui est encore un peu sienne, dont il tient une main, tandis que l'autre main est tirée en arrière... il l'avertit, la prémunit, l'instruit à la mémoire :

— Aux heures futures... tu te souviendras !

... Mais voici que septembre qui s'en va a soufflé son vent gris sur la plage qui se déserte. On part. Les Parisiens s'envolent vers Paris. Et, à son tour, la villa des Flots clôts ses portes, ses fenêtres ; la saison du plein air est finie. L'hôtel du faubourg rallume ses lampes; l'automne circonscrit ses tristesses que rien ne distrait plus ; la fin est proche.

Un seul se réveille, au contraire, dans un soulagement d'âme, à des joies retrouvées. C'est William ; sur la côte normande, chaque jour, il a souffert, hurlé, s'est rongé les poings, en voyant, *de loin*, des rangs de la foule, passer, radieuse, dans un cadre d'or fin, cette femme qu'il prétendait la sienne et qui triomphait, sous le soleil, au bras d'un autre mari. Avec l'automne, avec les nuées basses, les pluies grises, il retrouve la rue des Acacias, les allées et venues furtives d'une femme simplement mise qui ne l'épouvante plus de ses aspects superbes ; d'une femme qui est encore un peu la Simone d'autrefois et qui vient pour lui seul, sans escorte et sans bruit. Combien de fois n'a-t-il pas essayé de la colère et de la menace! mais, chaque fois, il s'est brisé contre une volonté aussi

volontaire que la sienne, une opiniâtreté aussi opiniâtre ; ces deux âmes obstinées de Bretons ataviques ont lutté sans se vaincre. Simone a refusé de fuir, d'abandonner son vieil époux qui meurt; — bien plus, elle a refusé de ne pas lui complaire en ses derniers caprices. Il a le présent, si court ; — aux autres l'avenir si long !

Après ces heurts de front, William a crié grâce, craignant, avant toute souffrance, qu'elle ne revînt pas! Amant légitime, mari hors la loi, il a accepté son rôle si baroque, si équivoque qu'il fût. Il a consenti à être le clandestin... l'homme de l'ombre; mais ce qui le meurtrissait surtout, certains soirs, c'est qu'il n'était pas assuré d'être le mieux aimé. Il se l'avouait plus que jamais. Saint-Jean était redoutable; écrasant d'opulence, de générosité... et souvent, William, dans une interrogation inquiète de l'avenir, se demandait si ce personnage fatal et tant haï ne laisserait pas derrière lui des traces assez profondes pour que jamais Pontus ne reprît Simone entière?... Ne serait-elle pas toujours un peu la veuve de Jean Saint Jean? Mais qu'y faire? C'était ainsi. Le divorce, en certains cas libérateur, avait, une fois de plus, produit une monstruosité. Comme toute loi humaine, il était en même temps salutaire et néfaste, — en toute occasion perfide.

— Tais-toi, il est mourant! disait Simone. Et, dans cette réponse, qui, certes, n'était pas une excuse, pleurait ostensiblement une douleur réelle.

Puis encore, William, pour sa colère, ne se pouvait empêcher d'avoir, vis-à-vis de Saint-Jean, une sorte d'admiration respectueuse.

Il comprenait la grandeur follement héroïque de ce suicide d'amour. Il l'enrageait de jalousie, mais le stupéfiait aussi par ses magnifiques renoncements...

Un jour, à son médecin intime, qui était aussi son ami, Jean Saint-Jean demanda :

— Combien de temps encore?

Et l'autre, qui savait, répliqua :

— Trois semaines.

Puis, élevant la voix, trouvant dans son amitié des phrases hors la science, il l'adjurait de se sauver lui-même :

— Pourtant, si vous vouliez, la guérison reste possible. Jetez par la fenêtre vos poisons qui vous tuent; fuyez, voyagez seul, reposez votre âme, reposez votre corps... Ayez votre âge; surtout, ne soyez plus époux, ne soyez plus amant; dites-vous que vous

voulez vivre, et pour vous, pour vous seul; avec six mois de sagesse, vous guérirez de votre folie. Je le répète : rien n'est perdu, si vous voulez!...

Saint-Jean, très doucement, mais obstiné quand même, répondit :

— Je ne veux pas!

Vers cette époque, sa charité redoubla; il s'informa des misères, les secourut; sauva des désespérés, réhabilita des hontes, fut bon, immensément. L'or coulait de ses doigts aux infortunes humaines... et cela sans fracas, sous le masque anonyme, par de discrètes entremises, des moyens ingénieux. Par lui, des gens sans foi crurent à la Providence.

Et puis l'heure approcha des suprêmes adieux.

Furieusement disputée entre ces deux amours, Simone, elle aussi, pâlissait, s'alanguissait, victime. Ses grands yeux n'avaient plus que des flammes mourantes; elle mourait du mal des femmes trop aimées. Un instant, Jean Saint-Jean fut tenté par cette égoïste aventure : « Si je l'emmenais, avec moi, dans la tombe? » Aussitôt, il chassait cette affreuse pensée. « Non, elle est jeune, elle! Elle a droit à la vie! » Mais, de cette pâleur visible, de cette fatigue morbide, de cet abattement, qui la laissait sans volonté, il profita pour ses derniers desseins. Il lui dit :

— Mon enfant, tu es pâle, tu maigris, ça ne va pas... l'hiver de Paris ne te vaut rien, vois-tu... Eh bien, tu vas partir, avec Roger, pour Nice... et d'ici à quelques jours j'irai vous retrouver.

Elle se révoltait, refusait :

— Non, je ne partirai pas sans toi!... non, non!

Mais lui, très calme, d'un air candide, reprenait :

— Et pourquoi cela? j'irai vous rejoindre dans huit jours... En ce moment, j'ai des affaires sans nombre à terminer... conclure... Un tas de choses qui ne t'intéressent pas.

Puis, il ajoutait, tendrement autoritaire :

— Enfin, je le veux ainsi... tu sais, la femme doit obéissance à son mari.

Il y eut encore bien des combats avant qu'elle consentît.., puis, sous la fatalité, elle accéda. Stoïque, Jean Saint-Jean surveilla les préparatifs du départ. Il voulait qu'elle emportât tout ce qui lui appartenait de bijoux et d'objets de valeur. Les dernières nuits furent extravagantes. Chaque matin, Saint-Jean se traînait, épuisé, s'accrochait aux murs. Il répétait :

— Pas encore... pas encore... je ne veux pas mourir encore!

William prévenu, perdant pied dans cette folie ambiante, laissait faire. Il dit simplement à Simone :

— Dans quinze jours, si rien n'est changé, tu me verras là-bas.

— Hélas! répondit elle.

Le soir du départ, Saint-Jean remit à Simone une somme tellement considérable qu'elle comprit des précautions sinistres. Elle ne voulait plus partir. Il insista, fut impérieux pour la première fois. A la gare, devant un public d'indifférents, il brusquait les adieux, embrassait Roger longuement, cependant, puis, plus longuement, tint Simone sur son cœur. Elle pleurait.

— A bientôt! à bientôt!... criait Saint-Jean.

Mais quand le train s'ébranla, quittant son masque, ce fut d'une voix déchirante qu'il lui jeta :

— Plus tard, aux heures futures, tu te souviendras!

Le train disparaissait qu'il restait debout sur le quai du départ, les deux bras tendus. Puis, comme un homme ivre, trébuchant, aveuglé par les pleurs, il sortit de la gare, regagna sa voiture.

Alors, effondré, il sanglota. Il savait bien qu'il ne devait plus la revoir. A l'hôtel, exténué, il donna quelques ordres, puis se retira dans la chambre de Simone. Tout haut, il prononça :

— A présent, couchons-nous pour mourir!

Il y avait des jours qu'il luttait sans cesse contre sa force défaillante; des jours qu'il craignait chaque soir de ne plus se relever le lendemain : mais le but était atteint, la tragédie jouée; comme il l'avait voulu, il était seul et pouvait s'abandonner aux prises du fantôme.

Car depuis des mois, dès l'instant qu'il avait résolu d'en finir, cette volonté lui était venue de s'éteindre tout seul; comme un fauve blessé, il se cachait pour mourir. Il ne voulait pas laisser dans la mémoire de Simone l'épouvantable vision d'une agonie humaine et la grimace affreuse du spasme et du hoquet. Il voulait que plus tard elle le revît toujours et seulement en beauté, paré pour elle; lui souriant, lucide, avec des yeux d'amour. Il avait cette coquetterie de tendresse d'être plus tard un spectre uniquement mélancolique, sans hideur et sans corruption.

Comme dernière volupté, il préparait sa mort dans le lit de Simone; il s'éteindrait dans son air, dans le parfum laissé par elle, avec son nom sur les lèvres et son image dans les yeux. Nul mieux que lui n'aurait compris l'amour.

Il traîna trois jours. Ces jours furent employés encore. De son lit, il provoqua la visite funèbre des notaires, des avoués, de ces indifférents, qui règlent les ultimes dispositions aux mieux des intérêts de ceux qui vont survivre. Il eut l'énergie de les entendre, de discuter avec eux ses volontés suprêmes, de répondre à la loi, de s'intéresser au Code, de vaincre les difficultés. Et tout ceci n'allait pas sans colère, sans tristesse ; car, pour ces êtres d'exception rien n'est limpide, tout est compliqué. La législation n'avait pas prévu ces personnages de rêve. Et Saint-Jean fut déçu ; mais son esprit veillait quand même : il s'ingénia. Sur un mot d'écriture tremblée, la baronne d'Estérel accourut au chevet de son ancien ami.

Elle fut épouvantée à l'aspect de ce spectre. Elle restait sans voix ; et ce fut lui qui dut sourire :

— Merci d'être venue... Oui, c'est la fin... Asseyez-vous là.. près de moi... j'ai beaucoup à vous dire et peu de force à dépenser.

La vieille femme obéissait automatiquement, navrée au fond de l'être, et stupéfaite aussi. Saint-Jean vida d'un trait un verre d'une potion blanche, se ranima quelques minutes et parla :

— Baronne, tout se paye ici-bas, voyez-vous. J'ai eu une jeunesse mauvaise... j'ai prodigué ma force sans souci des lendemains... et puis, que voulez-vous? j'ai trop aimé Simone, à l'âge où l'amour ne doit plus être qu'un cas d'exception. Et voilà, j'en meurs! mais soyez sûre, amie, que je ne regrette rien... du moins de ma dernière et si belle aventure. Et maintenant, écoutez-moi bien, avec toute votre attention, car j'ai beaucoup à vous dire, je le répète, et plus encore à vous demander.

— D'avance, soyez certain, dit Mme d'Estérel, que je vous suis entièrement dévouée...

— J'y comptais, répondit Saint-Jean, car je vous conais bien... Récapitulons, cela est nécessaire : voici trente mois que j'épousais Simone; vous savez, vous et vous seule, les soins que m'ont coûtés cette tête charmante, tout l'immense bonheur que j'ai rêvé pour elle; mais la destinée se plait aux déceptions. William, que j'ai cru mort, a reparu soudain ; il était bien fort de ses souvenirs ; fort, surtout, appuyé sur leur enfant. Sans Roger, peut-être j'aurais pu triompher. En tous cas, j'aurais fui avec elle, nous nous serions cachés dans quelque coin du monde; avec elle j'aurais accepté l'exil, car elle était pour moi l'unique raison d'être; j'aurais vu

dans ses yeux le ciel de ma patrie. J'ai lutté, cependant, mais avec la certitude d'être vaincu d'avance. Le cas est trop subtil pour être analysé en quelques phrases brèves. Mais vous comprenez à demi-mot la singularité de cette triste histoire. Alors, je me suis incliné devant la magique puissance de l'irrésistible jeunesse et j'ai compris que je devais céder la place. Cette résolution n'était compatible qu'avec la disparition totale. Déjà frappé, mais guérissable encore, j'ai exaspéré mon mal et l'ai rendu définitif, mortel... à cela, j'ai trouvé bien des joies. A présent, c'est fini; je m'en vais. Mais je ne veux à aucun prix que, sans moi, Simone puisse souffrir, une heure, de n'importe quelle misère; or elle va redevenir pauvre, c'est évident, et pauvre après avoir connu la grande fortune, ce qui est doublement désastreux. C'est évident, dis-je, car, bien que je la fasse ma légataire universelle, je ne doute pas que, conseillée, suppliée, qui sait? violentée peut-être par William redevenu son mari, elle refuse mon héritage, purement et simplement. J'ai songé à laisser mes biens à Roger, mais le cas serait le même : sa mère, seule tutrice légale par le fait du divorce, refuserait pour lui, comme pour elle, sous la même pression, cette fois encore plus légitime et plus justifiable. Alors voici ce que j'ai inventé : si, comme il est certain, Simone renonce à ma succession, c'est vous que je commets en son lieu et place, que j'institue ma légataire.

— Moi! cria la baronne étonnée.

— Oui, vous... à charge de faire tout au monde, vis-à-vis de Simone, pour la convaincre, dans les ans qui vont suivre et lui faire accepter cette richesse que je lui attribue; à charge, en plus, de transporter ce même bien à Roger de Pontus, à sa majorité, dans quatorze ans, si, d'ici-là, ses parents sont restés inflexibles dans leurs décisions...

— Dans quatorze ans, interrompit la baronne, où serai-je, mon ami?... je suis votre aînée de quinze ans.

Il sourit, répliqua :

— Vous vivrez cent ans.

Puis il reprit :

— Je connais un peu les hommes; cet argent considérable, repoussé d'abord avec hauteur par William de Pontus, ne semblera plus aussi odieux quand du temps et du temps aura noirci ma tombe. Peut-être trouvera-t-il un jour que je lui devais bien cela. Dans les lettres, dans les actes déposés chez mon notaire, ces

volontés sont exprimées; toutes les précautions sont prises. J'ai tout réglé sans vous consulter, car je suis certain que vous accepterez ce rôle pour le souvenir de votre vieil ami!

— Soit! dit Mme d'Estérel; c'est un fidéicommis étrangement sentimental... je l'accepte. Il en sera fait selon vos désirs... et moi aussi je crois que Simone ne sera pas longtemps pauvre... hélas!...

— C'est ma dernière espérance, murmura Saint-Jean qui s'affaiblissait.

Pourtant, il ajoutait encore :

— Pardon de vous avoir parlé ce patois juridique auquel, moi-même, je suis mal habitué, mais vous l'avez vu, c'était indispensable. Maintenant, chère amie, merci pour votre vieille affection; pour tout ce que vous avez fait en vue de mon bonheur : c'est à vous que je dois les seules deux années qui aient mérité d'être vécues. C'est vous qui m'avez donné Simone...

La voix lui manqua... Il eut un geste douloureux, étreignit sa poitrine de ses dix doigts crispés. Et, entre deux crises de toux, il conclut :

— Adieu! vieille amie, adieu! Allez-vous-en... Épargnez-vous un vilain spectacle. Adieu!

La vieille femme, les yeux en pleurs, se pencha vers cet homme qu'elle avait aimé pour son grand cœur toujours fidèle, l'embrassa sur le front, comme une sœur ainée et sortit de cette chambre tragique, étouffant des sanglots.

Le même soir, vers minuit, Jean Saint-Jean dit au domestique qui le veillait en luttant contre le sommeil :

— Pierre, je vais dormir; je vais mieux, je n'ai besoin de rien. Va-t'en, tu dors debout... Si j'ai besoin de toi, je sonnerai.

Pierre fit quelques objections respectueuses pour la forme; mais, sur un ordre direct, il obéit, sans plus de résistance. Dans la chambre une lampe voilée jetait une lueur très douce de sanctuaire; les objets imprécis s'enveloppaient de mystère. Un absolu silence régnait sur l'alentour. Dans cette solitude, Saint-Jean demeurait immobile, les yeux ouverts; c'était vrai, il ne souffrait plus; sa pensée, plus légère, voltigeait au-dessus de lui, comme déjà détachée de sa chair; il sentait l'avant goût des ultimes repos. Nul n'a su quelles avaient ses dernières rêveries, entre ciel et terre, mais il est bien facile de les imaginer. Sans doute, il évoqua les scènes vécues, sa vie entière, renia son passé sans amour, se complut encore une fois dans le rappel des nuits heureuses, des

jours de joie. Dans cette chambre, où il avait voulu mourir, la chambre de Simone, Simone était partout, Simone était présente. C'était là que, le soir de leurs noces discrètes, il était entré, fou d'amour, l'avait vue dans ce lit, si jolie, un peu pâle, et qu'il l'avait enfin tenue entre ses bras. C'était là que, depuis, chaque soir, au retour d'un bal ou du théâtre, il la suivait, la regardait déganter ses bras nus, et surgir, blanche et fière, de son manteau tombé. Elle lui tendait ses mains pour qu'il défit ses bracelets... Là, il avait eu d'adorables réveils, quand elle dormait encore, qu'il la contemplait dans l'abandon du rêve, ne pouvant croire à la réalité d'une félicité si grande et pris de peurs soudaines à l'idée du lendemain. Là, elle l'avait remercié cent fois pour un plaisir nouveau qu'il lui avait offert, pour un présent royal donné sans apparat, comme une bagatelle. Là, ils avaient causé pendant des heures longues, si d'accord, si unis avant la survenue de l'autre : et, plus tard, là ils s'étaient interrogés, anxieux, avaient pleuré ensemble, voyant crouler partout l'édifice des joies. Des mots flottaient dans l'atmosphère; cette chambre restait tiède de leurs tendresses... Toute leur vie intime était là.

Moribond, c'est à cela que Saint-Jean dut songer. Il dut aussi s'éteindre doucement, sans souffrance. Le matin, le domestique, en entrant dans la chambre, le trouva mort, très calme, les yeux clos, les mains croisées, dans le lit de Simone.

Comme Saint-Jean l'avait prescrit, Simone ne fut prévenue que trois jours plus tard : quand elle arriva à Paris, tout était terminé : son vieux mari dormait dans un coin de cimetière.

A cette gare, à cette même place où il lui avait jeté son dernier adieu, elle trouva William qui l'attendait. Jusqu'au dernier instant, il était dit que pour elle l'occurrence resterait équivoque. Elle l'interrogea, tremblante :

— Il est mort, n'est-ce pas? car elle ne savait pas encore la vérité entière.

William baissa la tête et répondit : Oui. Alors elle s'abattit dans ses bras et, sur la poitrine de son premier mari, elle pleura longtemps le second qui s'en était allé tout seul vers l'inconnu.

William de Pontus ne troubla pas cette douleur; il la comprenait presque ; pourtant sa jalousie l'enregistra dans un pli d'âme, et ce souvenir, plus tard, servit à les rendre malheureux.

— Que faire, à présent, que faire? murmura Simone.

Ce fut William qui répondit.

— Tu es la veuve de Jean Saint-Jean. Rentre à l'hôtel ; le monde le veut ainsi. Je garde Roger et Marceline. Dans huit jours, tu viendras nous rejoindre, et, cette fois, tout sera bien fini !

Le jeune homme prononçait ces paroles durement, car, lui-même, il se sentait odieux.

Quand Simone pénétra dans l'hôtel en deuil, le cœur lui faillit de nouveau. En gravissant les degrés du perron, d'un pas lourd d'une marche au Calvaire, encore elle se remémora le premier jour, où, d'un pied leste, elle les avait franchis, dans la joie vaniteuse de la conquête. Chaque salle, chaque porte, lui causait un émoi. Quand elle apprit que Saint-Jean avait voulu mourir dans sa chambre à elle, elle eut une crise de larmes. Dans sa douleur, stupide, malgré tous les raisonnements, toutes les certitudes de sa mort, elle s'étonnait de ne pas le voir là ; il lui semblait à chaque instant qu'il allait ouvrir la porte, apparaître, avec son habituel sourire. Puis elle se trouva seule, éperdument. Quand la nuit vint, elle eut peur. Elle se retira dans la chambre de son fils, y passa la nuit ; mais elle ne dormit pas. Elle se jugeait criminelle. Elle avait été complice dans la mort de Saint-Jean ; dans ce suicide, il y avait un peu d'assassinat. Si elle s'était refusée, lui avait résisté, il vivrait toujours. Si à ce moment, elle eût pu racheter cette existence au prix d'une rupture violente avec William, peut-être eût-elle accepté ce marché. Le matin, levée avec l'aube, elle était livide. On lui demanda des ordres, elle répliqua :

— Faites comme vous voudrez...

A présent elle n'avait plus qu'un désir, s'en aller, bien vite, bien loin ; fuir ce lieu de désolation ; vivre avec des vivants ; n'être plus entourée de témoins suggestifs et douloureux. Dans la journée, elle fut, quelques heures, distraite par le défilé des anciens amis plutôt indifférents. On la plaignait ; mais la plupart lui laissaient comprendre qu'elle devait hériter une grande fortune. Cette idée la troubla d'abord et la préoccupa. Le soir revenu, elle fut reprise des transes de la veille, recommença son insomnie. A un moment, il lui sembla entendre tousser dans le corridor, la toux âpre et sèche de Saint-Jean. Elle grelotta de terreur. Toutes les superstitions de la vieille Bretagne la reprenaient à la fois : les morts d'amour reviennent tirer les pieds des filles qui ont causé leur fin... Elle décida que, désormais, c'était intolérable, annonça qu'elle partait.

Le troisième jour, elle arrivait rue des Acacias, tombait dans

les bras de William, serrait Roger contre elle, déclarait qu'elle ne les quittait plus. Elle avait besoin de tendresse, de mouvement, de bruit, de lumière, besoin d'oubli. William l'accueillit avec un élan de passion sombre. Il dit :

— Pontus est reconstitué !

Elle ne répondit pas, restait assise, les yeux encore hagards des visions de la nuit. Alors William ajouta :

— Allons, il est temps de revivre. Partons à Plounéour !

VIII

C'est Brignogan, c'est l'hiver; le vent est fou sur le moulin fou; la mer gonfle son dos, rage et mord; tout est noir; un gémissement emplit l'espace. Il fait triste, il fait froid; il n'y a plus d'oiseaux; les pêcheurs, désœuvrés devant cette eau mauvaise, ferment leurs portes, restent inactifs, soucieux, dans la salle basse, enfumée, sous leur toit qui se plaint. La côte, déserte, a des aspects barbares, désordonnés, de commencement du monde. Ce sont les mois noirs, très noirs, novembre, décembre, les jours sans clartés, les nuits doubles, pleines d'effroi.

... Aux vitres du château de Pontus, Simone appuie son front lourd; un morne ennui l'obsède. Voici quatre ans qu'avec William elle est revenue à ce coin de terre farouche, enfoncé dans la vague; qu'ils y demeurent, sans jamais en sortir, retranchés des vivants; depuis trois ans, ils sont de nouveau mari et femme; tout a repris de l'existence ancienne, excepté la joie, et surtout la confiance. Quoi qu'ils disent, quoi qu'ils fassent, le passé subsiste, les poursuit et les hante; il y a entre eux d'humiliants souvenirs; tout en s'aimant encore, ils ne se sont pas rejoints. Puis, autour de leur vie, règne un malaise, une sorte d'excommunication. Ils ne sont plus les enfants-rois de leurs villages; on a parlé; on raconte tout bas des choses bien étranges; les paysans n'ont pas compris, mais au fond de leur cervelle obscure une opinion s'est ancrée : M. et Mme de Pontus sont hors la loi chrétienne, des maudits, des damnés; et tous, — au lieu d'aller au-devant d'eux, — à présent les évitent; les familles nobles qui, jadis, les jalousaient, mais les respectaient aussi, ne les jalousent plus, ne les respectent plus. Quand ils sont rentrés, furtifs, en Plounéour, d'eux-mêmes,

s'avouant coupables, ils se sont isolés... et cet isolement volontaire, bientôt, s'est confirmé, aggravé par l'abstention des voisins dédaigneux. Quelle était, en effet, la situation de Simone, revenue avec William à son pays d'enfance? Elle n'était plus et n'était pas encore sa femme... sa maîtresse en ces jours, et puis la veuve de Jean Saint-Jean; situation trop compliquée pour des esprits de province qui n'ont pas l'indulgence facile. Quel bizarre mélange que ce faux ménage, qui avait été réel et ne l'était plus; qui le redeviendrait sans doute, mais à la suite de quels événements? Cet époux intermédiaire qu'avait été le mort d'amour intriguait et bouleversait l'opinion. Alors, à présent, ces choses-là étaient possibles? On pouvait sauter ainsi d'un lit à l'autre avec l'approbation et le couvert des lois?

Ainsi raisonnaient, logiquement pour eux-mêmes, les petits châtelains, les gros bourgeois d'alentour. Il en suivait de la déconsidération. Avec leur susceptibilité nerveuse, leur irritabilité maladive, Simone et William pressentaient le blâme et l'injure sur ces visages fermés. Et, subitement, courroucés, meurtris dans leur orgueil de race supérieure, ils doublaient les verrous, surélevaient les murs. Le château de Pontus était en quarantaine.

Cependant, les premiers jours du retour au pays avaient été très doux. Simone était pressée d'échapper au deuil, à la tristesse hallucinante de l'hôtel du faubourg. William triomphait, sa femme reconquise, son enfant reconquis. Roger était joyeux comme à tous ses voyages; Marceline, déridée, remerciait son Dieu de lui permettre enfin de mourir à Pontus, près de son maître heureux. Ils ne s'aperçurent pas tout d'abord de l'embarras des figures à leur approche; ils attribuaient cette gêne soudaine à la surprise naturelle devant les revenants qu'ils étaient; ils en riaient après, car ils s'étaient repris à rire. Ce fut l'instant où cette double épouse que figurait Simone fut réellement ingrate, oublieuse de son second mari. Plus tard, il devait être vengé.

Ils revinrent, l'été suivant, à cette auberge de Goulven, où, dans les premiers temps de leur mariage, ils avaient déjeuné sous les branches. Endroit béni, ils s'y recueillirent. Fermer les yeux, se boucher les oreilles, fuir la réalité derrière un meilleur souvenir qui part avec un rêve et retourner aux coins fleuris, rencontrés au hasard des heures de clémence, c'était leur sagesse... Goulven, les grèves blanches, la mer bleue et rieuse au soleil, — rieuse, la perfide, au milieu des écueils, comme une jolie femme résolue aux

trahisons, — et la campagne blonde, dans une sérénité. Ils la retrouvaient, pareille, la petite auberge, en bas du clocher gothique, à deux pas des morts paisibles sous leurs dalles de granit sans tristesse ; pareils, les déjeuners, dans le bosquet où, sur leurs têtes, on étendait de grands draps blancs, comme aux jours de Fête-Dieu. Tout chantait alors ; qu'ils étaient loin du Paris des bagarres et des sursauts renouvelés. Quel silence profond où l'on s'entendait vivre, où leur mélancolie retrouvait de la joie, cette joie simple d'exister et de sentir monter en soi la chaleur de la terre nourrice qui ranime le sang et fait croire à Jouvence. Halte après la marche aventureuse des jours, armistice consenti, si largement goûté.

Du clocher aérien, dentelé, dégringolaient, en carillon léger, sur leurs têtes calmées, les heures trop rapides, et pourtant sans menace. Autour d'eux, les potirons pesants, dans le jardin bourdonnant, étalaient leur opulence énorme ; et ils n'avaient qu'à étendre la main pour cueillir sur leurs tiges grêles les petits artichauts qui sentaient le poivre et le soleil. Comme ils étaient à l'aise et qu'ils étaient bien là...

Mais à la fin d'un de ces repas magiques, un jour, William éleva son verre et salua d'amour sa femme retrouvée...

Avec stupeur il la vit pâlir et détourner les yeux. Elle avait revu, sur-le-champ, la terrasse de la villa des Flots, dominant la plage trouvillaise, revu Saint-Jean dans sa gloire mourante et entendu sa voix : « Plus tard... aux heures futures, aux gais repas, tu te souviendras ! »

William n'osa pas demander des explications, mais il avait compris l'approche du spectre... du mort qui survivait...

Peu à peu, ils sentirent autour d'eux l'hostilité sourde. Un soir, vers les huit heures, le soleil se roulait rouge dans des violets, des entre choquements de lumière et d'ombre ; dans la cour d'une ferme, des femmes tricotaient aux dernières lueurs du jour ; et les hommes assouplissaient le lin, à grands coups de hachoirs de bois recourbés en lames de cimeterre, avec deux poignées à chaque bout, dans des sortes d'auges de bois encore, restées les mêmes depuis les temps anciens.

La besogne était dure ; les travailleurs suaient d'ahan, tandis qu'au loin le bruit d'une batteuse mécanique ronflait sur l'horizon. Et tous ces rythmes sourds se mêlaient confusément au rythme éternel de la mer en voyage.

Au bas des meules hautes comme les masures, des chiens dormaient en rond. L'heure était saisissante; William et Simone s'approchèrent; l'envie les hantait des repos continus dans les plaines solitaires, au grand oubli des villes. Le pays les retenait cette fois; ils ne comprenaient plus la hâte de la vie: l'immuable paraissait naturel. Sur une large pierre, surmontant la porte de la ferme, on lisait une date : 1610... Mais personne ne bougea à l'aspect des seigneurs du village: le chef de la famille, vieillard auguste, aux cheveux blancs, longs comme des cheveux de femme, ne leva pas les yeux; les femmes restaient silencieuses : William et Simone passèrent, le cœur serré. Ils étaient réprouvés; les âmes simples se détournaient d'eux...

A Brignogan, l'été, devant l'auberge de la Grande-Maison, se tient, chaque lundi, un marché de chevaux qui attire les fermiers des environs, et même les maquignons des villes. Ces lundis, à travers la rue, de lourds et puissants chevaux entiers, à queue traînante, à crinière farouche, marchent, trottent, galopent, tenus au guidon par leurs propriétaires, sous les yeux soupçonneux des acheteurs probables. C'est un grand remue-ménage, des allées et venues bruyantes, des ébrouements, des pétarades, des ruades révoltées dans un flot de poussière. Tout le hameau est là; on discute, on opine, on crie, on boit. Vers le soir, les gros fermiers, en costume du pays par un excès de roublardise; les maquignons, guêtrés, à chapeaux mous, après avoir tapé dans des mains noires, recommencé dix fois les offres, refusé la demande, le marché conclu enfin, tous ivres, s'en vont à la file, enfourchant à cru les chevaux achetés, ou les tirant à la longe derrière leurs charrettes, dans l'aboiement des chiens... Un de ces lundis, un soir, — alors que le soleil au déclin multipliait comme adieu d'un beau jour l'or et la pourpre, le cuivre et le soufre, en traînées, en nappes éclatantes, prodiguait la couleur, dans la gamme des feux changeants, se coulait tragique, sur des mares sanglantes, avec les soubresauts, les heurts de l'impérieuse lumière en lutte avec l'ombre perfide; sous cette apothéose des célestes féeries, William descendit le chemin creux, poussé par cet ardent besoin de suivre le soleil aussi loin qu'il tombât... Il s'arrêta, pensif, à l'entrée du village. Le marché, plus que jamais peut-être, avait été bruyant; c'était l'époque des moissons; il fallait des chevaux, et les enchères disputées avaient été saluées d'acclamations joyeuses.

Les sacoches sonnantes s'étaient vidées sur les tables de l'au-

berge, le vin et l'eau-de-vie avaient circulé depuis le plein midi jusqu'à la nuit tombante, dans des lampées sauvages; à force de crier, les gosiers étaient secs. On les arrosait. Pour une fois, par hasard, tout le monde à la fin se déclarait content; vendeurs et acheteurs buvaient le dernier verre, dans des éclats de rire et des plaisanteries lourdes. A la vue de William, la gaieté des ivrognes redoubla et se fit insultante. Jadis, quand il avait vingt ans et qu'il apparaissait dans ces sortes d'assemblées, le jeune homme était salué, convié à boire, souvent pris pour arbitre, et ses décisions demeuraient sans appel. Mais, cette fois, le seigneur de Pontus se heurtait à des ricanements hostiles, des demi-mots méprisants. Nul ne s'avança vers lui; au contraire, les dos se tournaient à son approche; il se sentit encore une fois renié. Alors, une colère le prit contre ces brutes agressives... Il traversa le plus épais des groupes, bousculant qui le gênait; il y eut des cris, des menaces sourdes; un balourd, ivre-mort, lui marcha sur le pied. D'un revers de main William l'envoya rouler sous les tables... Aussitôt, ce fut un grand silence; domptés, mais toujours haineux, les goujats reculaient, un instant rappelés au respect d'autrefois.

William revint au château, exaspéré; de ce jour, il défendit à Simone de sortir seule par la campagne après le crépuscule. L'isolement commença de la sorte. Et puis le fantôme reparaissait encore.

Par une nuit sereine, où la lune très claire se jouait sur les flots, sur une barque à voile, William emmenait Simone au large pacifique, loin des méchants; le paysage était d'argent. A l'arrière du bateau, Simone était assise; de loin, elle contemplait William, debout, près du beau pré. Et, soudain, il vit qu'elle pleurait. Elle ne pouvait lutter contre le souvenir; elle avait revu Saint-Jean à l'avant de son yacht par une nuit pareille, dans un pareil décor. Elle avait entendu les spectrales paroles : « Aux heures futures, tu te souviendras!... » Et elle pleurait en larmes lentes. Sans dire un mot, il revint vers la terre.

Murés dans leur château, cloîtrés dans leur domaine, William, Simone, que la réprobation environnante désignait avant lui, durent faire de sombres retours sur les responsabilités humaines. Elle se disait sans doute que toute cette ignominie avait pour point de départ l'infidélité première de son jeune mari, que tout ce présent découlait du passé; mais lui, de son côté, devait penser aussi que c'était Simone qui avait ébruité l'aventure légère, l'avait

grossie de scandale, avait chassé l'époux, pour en choisir un autre. En secret, ils se condamnaient l'un l'autre, dans une mutualité de rancunes mal éteintes. Avec les ans, ce sentiment grandit. Puis, comme Simone était restée jalouse de la pauvre Gabrielle Lekern, William demeurait jaloux du malheureux Saint-Jean. Chacun avait son mort qui le hantait toujours. Le château de Pontus fut une maison triste. En biais, sur la route finissante, il dominait les grèves, le large; et l'ouragan, la nuit, y berçait les songes. A des âmes heureuses, il eût paru propice; à des esprits chagrins, il semblait lugubre. Puis, la solitude, l'oisiveté, la monotonie des jours vides achevèrent de détraquer ces cervelles malades. L'ennui tombait. Peu à peu, la jeune femme regretta; l'ancienne enfant des grèves, gâtée par la richesse, par le vertige de Paris, la ville corruptrice, bâilla; devant les salles sonores, dénuées de tapis, de tentures, elle frissonna; les cheminées fumaient, les murs se fendaient de lézardes; le vent âpre faisait crier sans cesse les girouettes rouillées. Malgré elle, Simone établit des comparaisons. Elle se souvint des hivers tièdes de l'hôtel du faubourg; des escaliers discrets décorés aux paliers de grandes fleurs vivantes, des salons magnifiques, encombrés d'objets d'art... Hélas! Pontus était nu, Pontus était sévère; et pour s'y réchauffer, on soufflait dans ses doigts. Alors, au regret de Saint-Jean, toujours visible à l'horizon, s'ajouta le regret de la richesse perdue. Et pourquoi, perdue? Parce qu'il avait plu à William de lui faire refuser l'héritage du noble Jean Saint-Jean. Lui, mourant, la voulait riche, heureuse; William, robuste et jeune, la vouait à la misère, au nom de son orgueil et de sa jalousie. Mais cette terre bretonne était farouche et morne; on y vivait encore jadis, quand on ne connaissait rien d'autre, quand on sentait autour de soi le respect et l'affection des habitants. Aujourd'hui tout était changé. A l'horreur tragique du paysage s'ajoutait la haine des hommes ironiques; la pierre jetée de loin par un enfant caché. Ah! ah! les traditions, les préjugés ne sont pas vaines choses. Fuir? voyager, vivre ailleurs?... Comment? Ils étaient pauvres.

Hurle, vent de malheur, sur le moulin fou! C'est donc cela l'avenir, l'éternelle vision? — Une mer sans cesse irritée, en lutte perpétuelle et toujours aux prises avec des rocs formidables, contreforts du continent, ceinture hérissée de la terre méfiante; le pays des écueils et des pilleurs d'épaves, farouches descendants d'ancêtres formidables; gars poilus, tout noirs, femmes vigoureuses,

brunes aussi, aux dents saines, aiguës, enfants dorés, sauvages : tout cela, pêcheurs ou paysans, nu-pieds, par la grande nature, en retard de mille ans sur les cités actives. Et tous, à présent, hostiles, et crevant d'un galet les vitres du château... ces vitres derrière lesquelles Simone rêve, avec un morne ennui. Quatre fois en quatre ans, la baronne d'Estérel, fidèle aux engagements pris, lui a écrit la même lettre qui lui offre une fortune, au nom de Saint-Jean mort : quatre fois, sous l'impérieuse dictée du seigneur de Pontus, son mari et son maître, elle a répondu par un refus... et cependant, pour qui sait lire, entre ces quatre réponses, si on les comparait, quelles différences déjà ! La première indignée, hautaine, brisant net ; la seconde, très digne, douloureuse, négative encore : la troisième, un peu confuse, alléguant l'opinion du monde, l'impossibilité de certains compromis ; la quatrième, déclarant que tout reste en l'état, qu'on ne voit pas d'accommodements possibles. En cette dernière, une nuance de regret se perçoit. La baronne s'est dit : « Ce sera pour l'année prochaine. »

Simone se retourne, quitte la fenêtre ; Roger vient d'entrer : il a dix ou onze ans ; il est d'aspect plus robuste, assurément, plus noir, brûlé du soleil, salé de mer ; mais, aussi, ce n'est plus cet enfant si fin de lignes, élégant, aristocrate, qui, dans sa mièvrerie caressante, appelait Jean Saint-Jean : *Ami*. Il est habillé, à peu près, comme un fils de pêcheur ; il vit comme eux ; comme eux, mais non pas avec eux, car eux aussi sont en guerre, — ouvertement ceux-là : à leur âge, amour et haine, tout est franchise. Il y a parfois des querelles, des rencontres sanglantes entre Roger à la tête de ses fidèles, enfants de domestiques ou de métayers dépendant du château, et la bande plus nombreuse des gamins du village. A ces luttes, Roger s'est développé, endurci ; mais il perdait en grâce ce qu'il gagnait en force... Sa mère s'en affligeait. Que de fois Marceline, malgré ses soixante-quinze ans, dut intervenir à coups de trique pour délivrer son jeune maître accablé sous le nombre des manants ! Au récit de ces bagarres, William pâlissait ; le sang du féodal atavique bouillait de colère. Il murmurait : « Tout cela finira mal ! » Son fils, c'était son dieu, sa seule affection pure, dégagée de tout ressentiment ; toucher à son fils, c'était le souffleter lui-même.

De son côté, Simone s'attristait sur Roger. Elle se rappelait tous les rêves faits jadis en compagnie de Saint-Jean ; elle entendait l'*Ami* dire : « Avec son nom, sa fortune, cet enfant sera ce qu'il

voudra! » Oui, c'était raisonnable de parler ainsi aux heures où ces paroles avaient été prononcées car il vivait, lui, alors, le protecteur, le doux magicien... A présent... Hélas, hélas! que deviendrait Roger? Il n'avait même pas un précepteur, étudiait avec sa mère, avec son père... Mais leur instruction, à tous les deux, était brève, et les jeunes gens de l'époque sont tous de prestigieux savants. Oui, elle se souvenait des projets d'autrefois ; en ce temps où Saint-Jean et elle voyaient déjà le bébé blond et frêle : soldat, marin, poète, illustre en tous les cas. Elle entendait aussi la voix de Saint-Jean qui l'avertissait: « Allons, ne nous vieillissons pas si vite, car lorsque Roger sera un grand homme, je ne serai plus, moi, qu'un petit souvenir. » Roger n'était rien, ne serait rien, faute d'appui ; Saint-Jean était un souvenir... Petit? Non!

Donc Roger vient d'entrer. Simone pousse un cri: encore une fois, il a du sang au front: ses vêtements déchirés, il est pâle de fureur et serre les poings... Elle l'interroge:

— Quoi?... qu'est-ce qu'il y a eu?... Réponds vite!

Il parle d'une voix haletante :

— Dix contre un, moi tout seul... J'en ai assommé deux... Ils étaient trop! j'ai dû fuir... on se retrouvera!

Simone de Plounéour et de Pontus serre son fils contre elle, étanche le sang qui coule. C'est donc lui qui va payer pour eux? Dans son âme, c'est une immense colère, faite du sentiment de l'injustice, faite aussi du mépris de ces gueux qui ont osé s'attaquer à leur seigneur!...

— Est-ce qu'on vivra toujours dans ce pays de sauvages?...

A la fin, elle n'en peut plus, elle en a assez ; elle se révolte. Qu'est-ce qui manque pour quitter cette terre maudite : de l'argent? Elle en fera. Seule, elle monte à sa chambre et s'enferme; elle ouvre un tiroir et, un à un, en tire des écrins où dorment des joyaux. Ce sont les cadeaux de Jean Saint-Jean amoureux de sa femme, au temps où il croyait à la durée des joies. Jamais William n'a osé s'enquérir de ce qu'ils étaient devenus. De temps en temps, aux heures mauvaises, Simone les sort de l'ombre, les considère et se souvient. Cette fois, elle est décidée aux derniers sacrifices; il faut liquider le passé, dans l'intérêt du présent; vendu tout cela, c'est une fortune; si Saint-Jean était encore vivant, il le conseillerait lui-même; et n'était-ce pas dans un but de prévoyance qu'aux suprêmes jours de sa vie il a multiplié les dons de diamants et d'or, valeurs universelles? Oui, vendu tout cela; et, du produit de ces

pierres, s'arranger une vie au moins calme dans un pays nouveau où nul ne les pourrait connaître...

Cela l'attriste et la navre cependant, l'idée de se séparer à jamais de ces orgueilleux colliers, de ces lourds bracelets qui l'ont accompagnée dans ses anciens triomphes et que le pauvre mort dégrafait chaque soir, dans la chambre bien close...

Mais il le faut, ce sera... à moins que William ne refuse encore ce moyen de salut. William! William! Quand elle prononce ce nom, jadis murmuré dans l'amour, la jeune femme ne retrouve plus les inflexions d'antan; elle s'en rend compte... Il est plus loin de son cœur; tous deux ont trop souffert devant l'irréparable... puis, avec les ans venus, la passion s'est usée comme un habit de fête qu'on porte tous les jours. Elle a trente ans, Simone; à présent, elle est mère plutôt qu'épouse, plus dévouée qu'amoureuse: elle commence à savoir calculer et ne voit plus la vie de la même façon.

Simone s'attarde dans la contemplation de ces parures qui firent sa gloire. Elle revoit Mme Jean Saint-Jean entrer dans les salons, saluée d'un murmure; elle la revoit, couchée dans sa voiture, le long des promenades, insolente de bonheur, au soleil du printemps. Partout à côté d'elle Saint-Jean est debout, Saint-Jean est assis, Saint-Jean est présent. D'ailleurs, telle est son habitude; il ne la quitte guère; c'est un obstiné fantôme. Elle manie les perles, les brillants, les rubis, les émeraudes, elle les admire encore; et, soudain, dans un élan irréfléchi, elle applique ses lèvres sur le premier bijou que le grand ami mort — jadis, lui a donné, au temps des fiançailles... S'il est des âmes, il en est une heureuse, à cet instant-là...

Les jours suivants deviennent tragiques. Enragé de cette hostilité progressive qui l'entoure, de ces libres outrages à son fils, à sa femme, William de Pontus, plus seigneur que jamais, un soir d'hiver, vers six heures, pousse d'un coup de pied la porte de l'auberge : *A la Grande Maison*. Il sait y trouver l'assistance nombreuse, surtout y rencontrer les meneurs de discorde : ce nouveau parti républicain qui peu à peu s'installe au cœur du Finistère, anciens matelots lassés de discipline, petits fonctionnaires laïcs, termites patients de traditions loyales. Le pays lui-même a tant changé depuis quinze ans! voici qu'à présent un chemin de fer d'intérêt local file de Landerneau par voie nouvelle, traverse Lesneven, Plouider, Goulven, effarant les grands bœufs à travers

les pâtures, s'arrête à Plounéour, apportant le bruit des villes, le mépris des anciennes croyances et des ancestrales fidélités...

Ce soir-là l'auberge est pleine. Et quand William apparaît sur le seuil, dans la fumée des pipes, les vapeurs d'alcool, un silence se fait de surprise, dans l'attente d'un événement brutal. Il n'a pas l'air bon, le seigneur de Pontus; sa haute taille se redresse encore; ses yeux clairs sont fixes et durs; il pénètre au milieu de la salle, s'arrête devant une table déjà pleine, celle où il a, d'un coup d'œil, compté le plus d'inimitiés. D'une voix brève encore, il commande à boire, écarte du geste le groupe compact, hésitant, se fait place et prend un tabouret. Alors, les plus timides, déjà domptés, le saluent et l'accueillent; mais des murmures ironiques s'élevant du fond de la salle, William pivote sur son tabouret et fait face aux aboyeurs. Toute sa force d'homme de trente-cinq ans, toute son audace de gentillâtre autoritaire, de voyageur qui a bravé la mer, la brousse, les nègres, les fauves, lui gonflent la poitrine et lui font désirer la bataille. Et voici qu'il parle :

— Silence, les gars ! Je suis venu, ici, parmi vous, pour vous prévenir charitablement, une dernière fois. Grognez, les bêtes, je n'ai pas peur de vous. Je suis tout seul, je vous vaux tous. Or donc, je vous avertis que, si vos faillis chiens d'enfants s'attaquent encore à mon fils, leur maître; si vous-mêmes, osez murmurer encore sur le passage de ma femme, une Plounéour devenue une Pontus, je vous répondrai comme il convient, à coups de pied où à coups de fusil. Vous êtes tous des lâches !

Une huée lui répond de toutes parts. Il se dresse, croise les bras et répète :

— Vous êtes tous des lâches ! Je vous connais tous ! Séparément, vous tremblez devant moi ; réunis, vous vous poussez les coudes pour trouver un courage que vous n'aurez jamais. Allons, qu'un de vous se lève et ose me parler face à face ? Malheur à celui-là ! je le briserai comme je brise ce verre... Ce sera l'exemple et le châtiment ! Mais personne ne bouge, j'en étais bien certain... Ah ça ! quel vent de haine a donc soufflé sur vous ? Vous reniez les affections de vos pères, qui furent tous les serviteurs des miens... Vous ne croyez plus à rien, ni aux vieilles familles, autrefois vénérées ! Qui donc a démérité de vous ou de moi ? N'importe, souvenez-vous que, si vous êtes le nombre, vous êtes aussi la bêtise et l'erreur ; vous vous croyez redoutables, vous n'êtes que grotesques, et lorsque vous voulez inspirer de la crainte, vous ne récoltez que du mépris... Silence !

et qu'il soit dit... Legall, Bellac, Gourvenec, et toi, Leroux, qui ricanes... entendez bien... qu'il soit dit qu'à la première insulte, ou franche, ce dont vous n'êtes guère capables, ou sournoise et déguisée, ce qui vous plairait mieux... à la première insulte, il y aura mort d'homme, et cela, par cette main !

En clamant de la sorte, William de Pontus parcourut la salle... les groupes, apeurés, s'écartent devant lui ; ils ne sont pas si loin du passé que la voix du maître ne les émeuve encore. Ils ont tous le cœur mou, la tête basse, comme des chiens de meute au claquement du fouet. Devant ces attitudes, ce silence établi, M. de Pontus hausse les épaules, attend une minute, silence toujours, postures, attitudes viles de serfs reconquis. Alors, William vide son verre d'un trait et sort, à pas lents.

A peine la porte était-elle tombée sur lui qu'un cri vengeur s'élève de ces gorges délivrées : « Vive la République ! »

Du dehors, du plein air, William l'entend, hésite à revenir sur ses pas ; puis reprend sa route en disant :

— Terre pourrie, tout cela va finir...

Il rentre au château ; devant sa pâleur, la fureur continuée de ses traits crispés, Simone s'inquiète encore. Il élude les questions et répond simplement :

— La table est prête... allons dîner !

Ni Roger, ni Simone n'osent plus l'interroger... Le repas se fait dans un silence ininterrompu. Au dessert, William, coup sur coup, boit trois verres de vin fort, et, la fièvre aux joues, se décide à parler.

— Oui, cela devient intolérable... intolérable ! Ces brutes nous haïssent, sans savoir pourquoi. Nous sommes en butte à toutes les méchancetés perfides... Et cela finira mal... très mal !

Simone réplique :

—C'est ainsi depuis notre retour... Vous ne vouliez pas l'avouer, mais je le voyais bien, je le savais bien... L'été dernier, l'incendie de nos meules de blé, malveillance ; notre bateau, désamarré, parti, perdu en mer, malveillance...

— Qui l'a dit ? questionne William, encore vibrant.

— Marceline... elle entend... elle écoute...

— Marceline est trop bavarde ! prononce le maître.

Imprudemment, Simone murmure :

— Vous n'avez pas toujours trouvé cela !

Alors William sursaute, blessé de nouveau ; ce rappel du passé achève de l'exaspérer... Il éclate :

— Voici des paroles plus qu'inutiles... on dirait que parler de *cela* vous enchante... il n'y a pas de quoi pourtant. Tout le mal vient de là!

Simone, avec un calme affecté, riposte :

— Mon ami, à qui la faute ? Ne recommençons pas! Nous sommes du même avis sur un point ; tenons-nous à ce point. Oui, c'est intolérable. Notre enfant est tous les jours en péril ; vous voyez bien que vous venez de faire encore quelque scandale... Hélas ! ce n'est qu'un de plus. Malheur à ceux qui jettent le scandale ! C'est ce qu'on nous reproche alentour. Nous avons tous les deux voyagé et vieilli ; nous ne sommes plus d'accord avec notre pays. Le plus sage serait de le quitter, de disparaître pendant deux ou trois ans, plus peut-être, pour donner aux discordes le temps de s'apaiser.

William penche la tête, hésite à répondre, puis enfin il dit d'une voix sombre :

— Et de l'argent ?

A son tour, Simone prend un temps, recule une minute, puis d'un élan, bravant tout, elle explique :

— J'ai mes diamants...

La face de William s'altère encore. Il regarde Roger et commande:

— Va te coucher, mon fils... c'est l'heure passée.

Et quand l'enfant n'est plus là, d'un ton de honte, en détournant les yeux, il reprend :

— Combien donc croyez-vous qu'ils puissent valoir?

Infiniment triste, Mme de Pontus jette un chiffre :

— Deux ou trois cent mille francs.

Dans l'œil de William, furtive, une lueur a brillé...

— C'est une fortune!

— Oui.

— Vous les avez gardés ?

— Sans vous le dire... D'ailleurs, qu'en aurais-je fait?

— Vous n'y tenez... plus ?

— Si, j'y tiens encore, et j'aurais préféré accepter les offres constantes de Mme d'Estérel...

William ne s'indigne pas : d'un ton qu'il cherche à rendre indifférent, il prononce :

— Oui, c'est vrai... il y a encore cela.

Alors Simone comprend que l'heure a sonné des fiertés vaincues : c'en est fait des pudeurs légitimes; elle s'accoude à la table et détaille lentement, les paupières abaissées :

— Il est évident que, si nous acceptons les diamants, il n'y a pas de raison pour refuser l'héritage, le reste de l'héritage. Tout vient de la même source... Voyons, William, vous l'avouez vous-même, la vie est ici impossible. En plus de notre pauvreté qui nous obsède, notre isolement est lamentable ; et de plus encore il y a la haine du paysan brisant nos vitres à coups de pierres. Notre fils grandit sans instruction, sans éducation, en marge de la vie. Certes, je comprends votre recul farouche à l'idée d'hériter de Jean Saint-Jean... Mais pourtant... voici quatre ans qu'il est mort... que votre jalousie aussi est morte, d'autant plus qu'à présent votre amour est changé... Ne niez pas. Tout passe. Nous ne sommes plus des enfants. Allons-nous toujours vivre ainsi, dans ce pays brutal, murés dans ce château qui penche, dont chaque hiver emporte un toit? Avons-nous le droit, — si nous nous résignons, nous, à cette existence, — de condamner Roger à la subir aussi?... Il serait si simple d'accepter le passé dans tout ce qu'il comporte... de reconnaître un legs après tout légitime, et de vivre inconnus, ignorés, mais sans soucis, et riches, dans un coin de Paris où nul ne saura rien?

William l'écoute, regardant le plancher. Il a un geste indécis :

— Je vous avoue que je ne sais plus... Roger... il est évidente que cet enfant perd sa jeunesse. Vous-même vous ne riez pas tous les jours... D'autre part, c'est la guerre avec l'habitant. Pour moi, ça m'est égal, je ne crains rien ; mais pour vous autres, je suis sans cesse inquiet...

Il se tait. Puis, après une pause, il se lève, marche de long en large dans la salle et peut dire :

— Faites comme vous voudrez !...

Simone respire du plus profond de son être et conclut :

— Alors, nous allons partir pour Paris...

— Soit ! dit William, puisque c'est votre désir... Mais, d'ici là, écrivez à Mme d'Estérel...

Les derniers vœux de Saint-Jean étaient réalisés, la vie avait usé les cœurs, les volontés, les êtres, aboli les orgueils ; comme toujours l'argent avait raison. Sa mémoire, à présent, devenait inutile et pouvait, désormais, s'aller perdre dans l'ombre, avec la douceur molle et la tristesse lente de l'atome qui tombe aux gouffres infinis.

1899.

Maurice MONTÉGUT.

TABLE DES MATIÈRES

ROMANS

Ernest Daudet. . . . *La Princesse de Lerne* 58
Maurice Montégut. . *L'Ami d'enfance*. . 81, 168, 261, 355, 435, 535, 617
Ernest Tissot. . . . *Marthe de Schœnberg*. 318, 370
Comte Léon Tolstoï . . *Résurrection* 31, 125, 218

CONTES ET NOUVELLES

Jean Aicard. . . . . *Pieta*. 321
Conan Doyle . . . . . *John Barrington Cowles*. 401
Gyp. . . . . *Un Salut*. 161
Henri Lavedan . . . . *Au Bain*. 55
Marcel Prévost. . . . *Le Mariage de Julienne*. 490, 596
Louis de Robert. . . . *Ninette* 241, 325, 423

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

J.-H. Aubry. . . . . *La Reine Victoria intime*. 20
Adolphe Brisson . . . *Les premiers pas de Réjane*. 481

VARIÉTÉS

Michel Corday. . . . . *Comment on a fait l'Exposition*. . . . 345
Mme A. de Thèbes. . . *L'Énigme de la Main*. 201

VOYAGES

L. de Norvins. . . . . *Les Milliardaires américains*. 5, 104, 180, 291, 380, 460
Ernest Tissot . . . . . *Images* 116
P. Vigné D'Octon . . . *Dans le Sud*. 561

POÉSIES

Maurice Olivaint . . . *Le Parc* 614
J. Redelsperger. . . . *Hippisme!*. 188

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

AP La Lecture
20
L4
sér.4
t.5

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY